Patrick Cintas

Le Morio

in progress

état du manuscrit août 2026

Ce roman in progress *pourrait aussi s'intituler « L'hiver d'un morio ». Pas mal pour un papillon, non ?*

mis en ligne dans la RALM
www.ral-m.com
https://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1771
janvier 2025/juin 2026
©2026 patrick cintas

Le Morio

LIVRE PREMIER.....5

I − Histoire du Cahier vert.....6
II − Mac Guffin en vacances.....18
III − Giton et marionnettes.....37
IV − L'histoire de l'aspirateur à civilisation.....45
V − Le makila.....61
VI – Un tank en Ukraine.....74
VII − Banana split.....89
VIII − Dernières divinations avant disparition(s).....104
IX − La porte.....120
X − Démasqué !.....134
Le ceinturon.....162
Un tank en Ukraine (suite).....198
LIVRE SUIVANT.....226

XI – Kyzomis – le père (2024).....227
XII – Paris-Polopos.....241
XIII – Codetta in blues.....272
XIV – Ben Balada.....288
XV − Le petit prince.....313
XVI − Noyade.....325
XVII − Les corbeaux.....343
XVIII – Fin de la nuit.....361
XIX − Ô Dnipro.....394
XX − Le Chinois de la Côte.....406
XXI − Paris (automne 2025).....420
XXII − La lettre de papa.....427

PSEUDO LIVRE (Río).....439

L'étang.....440
Le quatrième.....450
L'enfant de Río.....460
Le piment.....470
La pluie.....480
Le contrat.....490
Esclavitude.....500
Le silence.....510
La seiche.....520
Les poëtes.....531
La lettre.....541
Le café.....552
Le papillon.....562
La semence.....572
Le nid.....582
La peau.....592
La fille.....598

LE QUART LIVRE.....605

La mort d'Alfred.....606

LE CINQUIÈME.....619

Annexes.....621

Deux bonnes histoires.....622
Judith en vacances.....644
Le bocal.....657
Machaquito.....677
L'Ukrainien.....693
L'homme pressé.....714

La sirène de la mer Noire....727
En brosse....739
La promenade autour d'un figuier sauvage....751
Histoire d'histoire....767
La mission....780
Le verbe....794
Juan Diaz Tenorio....809
La tache....823
Examen d'un animal mort....834
Barbaque sexuelle....849

LIVRE PREMIER

I − Histoire du Cahier vert

En ce moment (c'est l'automne), les hirondelles sont sur les grues. Je devrais dire : sur les ailes des grues. Demain, les hirondelles ne seront plus (là), et les grues ne seront toujours pas des gruidés et leurs ailes redeviendront des flèches et le grutier entrera dans sa cabine et la toiture écosystémique du futur centre culturel de la Cartoucherie (le quartier de Toulouse où je vis) continuera de se couvrir car l'hiver approche et la Russie n'a toujours pas perdu le Nord ni la guerre. Au sein de l'Hôtel d'Assézat, palais des floralies locales et de leurs odeurs de sainteté, Jean-Pierre Siméon, « qui n'est pas d'ici », veille au grain, car il ne pleut toujours pas sur Toulouse alors qu'il a plu à Albi qui a donné son nom à l'Histoire, Toulouse n'ayant rien donné sous cette forme, sauf à se retrouver en homophonie dans le New Valois de William Faulkner, roman hemingwayen tout compte fait, avec le même sens pourtant, ce qui ne peut constituer une homonymie. Qui ne chie pas au moins une fois dans sa vie n'est plus de ce monde. Pitié pour lui ou elle.

Sur le pont des Catalans je considère la série des ponts jusqu'à l'île du Ramier qui ne vaut pas celle de la Cité du point de vue germanique, car j'ai l'œil dans ma longue vue et du bon bout, il y en

a deux et je sais faire la différence entre un et un. Deux et deux font quatre. Vous connaissez la suite.

Non, ce n'est pas dans le jardin de Raymond VI que je me livre à ces intenses réflexions. Ni chez le Bistrologue. Je vois… (j'ai l'œil dans la longue-vue, ne l'oubliez pas en lisant) je vois la Poésie !

Ach ! Mystische Poesie…

Initialement, j'ai cru comme beaucoup que la Poésie ça se récitait. Je mets *récitait* au lieu de *récite* parce que c'était il y a si longtemps que je ne me souviens pas de tout. Mais je me souviens très bien de cette seule vérité valable pour moi comme pour les autres à cette époque de bombe atomique cubaine que la Poésie c'est ce qui se récite et ce qui ne se récite pas n'est pas toujours aussi intelligent ni juste que ça voudrait en avoir l'air.

C'est plus tard que j'ai su ou cru savoir que la Poésie ne se récite pas forcément, ce qui voulait dire soit qu'il existait (même remarque que pour *récitait*) une autre Poésie, soit que l'une ou l'autre n'en était (*idem*) pas. Et c'est ainsi que je ne suis pas devenu poète, ni tout seul en me la caressant, ni avec les autres en prenant garde de ne pas me faire enculer : on sait quel prix Roland Barthes attachait aux joyaux de Tony Duvert.

Jusque-là, je n'ai pas vu ni indivis ni divis, sauf à me tromper de sens et à me retrouver ailleurs où il n'est plus question de Poésie mais de s'en sortir ou pas. Par contre, j'avais (imparfait toujours)

bien compris que le prix Nobel allait et va encore aux métaphoristes d'obédience pindarique et non pas aux poètes véritables comme le fut, entre autres grands baiseurs face au collecteur de prépuces, Charles Bukowski. C'était, mais ce n'est plus hélas, un premier pas vers et non pas dans la Poésie, car on est prié de ne pas se lever dedans, malheur ou pas, c'est une question de principe.

Fort de ce principe, et sans interroger Jean-Pierre Siméon qui habite l'Ariège (ce qui n'a aucun sens), j'ai tenté, je dis bien tenté, d'écrire un vers qui ne ressemble pas au suivant mais lui va comme un gant et de doigt en doigt on écrit un premier poème avec à la fin un point aussi peu final que possible, à moins de croire en Dieu et d'assimiler le poème à la prière ainsi que le recueil au bréviaire. A frolic of his own (Gaddis).

Jusque-là, ça ne se divise pas, ni par zéro ni par un, ni par un de ces innombrables nombres qui n'en finissent pas de dériver sans jamais donner un sens aux cimetières ni aux champs de bataille, ni à la mer des Sargasses où nage le *Pequod* comme si l'existence n'avait pas de fin à force de tourner en rond qu'on est – excusez la tournure germanique de ma toute nouvelle phraséologie, j'ai dix ans à peine et je ne connais aucun luth constellé, même si je ne pèle pas aux tempes comme le Gide de Cravan, je grandis au Pays Basque où bleu le ciel est – quand pleut il ne.

Oui, oui, je me rappelle Berlin et après *Cabaret* on avait vu *Théorème* dans la même soirée et sur le même strapontin, ô Châtelet ! Que c'en était de la belle Poésie ça ! Pas *Cabaret* ni *Théorème*, mais la nuit en sortant de ce cinoche, à deux heures du matin et plus. Dix-huit ans et le Monde avait connu Woodstock et ses petits enfants de la bourgeoisie, ni révoltés ni brûlés par le soleil noir de la mélancolie : la Culture à la place de l'Art. Encore un prix Nobel. Ça commençait mal, cette fin de jeunesse ! Mais au bout de la rue de Rennes où s'accroupissent les rupins le boulevard croisait d'autres existences… Ah ! Il faut que je m'en souvienne et je m'en souvenais (jeu du présent et de l'imparfait, encore) —

> Mais au bout de la rue de Rennes
> où s'accroupissent les rupins
> le boulevard croisait d'autres existences…

Les rupins, leurs mioches, futurs gardiens des maisons d'édition, des galeries d'art, des lieux de cultes, des boutiques branchées… faute d'avoir pu entrer à l'ESSEC, à Saint-Cyr ou chez Bocuse. Et comme l'un ne va pas sans l'autre (voir plus haut), les *remontés* du stade, de l'arène et des conservatoires du pignon sur rue. Dix ans et plus que j'avais commencé, et c'était pas le début !

La Poésie, ça n'existe pas, comme Dieu et le tralala. Mais qu'est-ce que ça attire comme parasites ! Que des mauvaises fréquentations ! Des instituteurs, futurs professeurs (tu parles, Charles !), et des professeurs, des fois chercheurs, rarement trouveurs. Des

bouloteurs de la fonction publique. Des m'as-tu-vu du service rendu avec ascenseur et parapluie. Des cracheurs de salive et des feux clignotants. Et de la Poésie en veux-tu en voilà. De la chanson au bon cœur à la dissertation au bon genre. Et ça prenait (voyez si ici le présent est de mise) de la place ! Si bien que la Poésie, qui était passée de la récitation à l'écriture en ce qui me concernait, possédait le terrain comme si je n'avais jamais risqué ma peau et mes vertèbres dans un match de rugby à XV ! Ailier droit que j'étais. Seul ! Seul ! Poussez-vous ! que ça hurlait les uns et les autres, en chansons et aphorismes, en slogans et en sentences, du genre « toute poésie qui la la la au point de rencontre du… et de la… est poésie par essence… » ou par existence, je ne me souviens pas de tout, c'est si loin, et le temps, vois-tu… *Ach !* comme gueulait le Boche qui crevait dans une bonne page de *Battler Britton*. *Hache !* agonisait celui qui était destiné à jouer le Frisé au sein de notre si poétique dramaturgie constructrice du récit déjà faussé par l'imagination.

Mais les Schleus étaient morts et enterrés quand on joua *Cabaret* et *Théorème* au cinoche du Châtelet. Et les alentours du Montparnasse se peuplaient des futurs propriétaires de l'édition et de l'art, de la culture même. Et si je ne voyais en effet toujours pas la Poésie se scinder comme noyau, toute parasitée mais entière, la culture ressemblait à un Berlin qui aurait pris une bombe à fragmentation (ne poussons pas le bouchon nucléaire, ça ferait, futur, trop

convenu) de dimension cette fois universelle, avec autant de conneries que l'Humanité peut en concevoir quand elle se mêle de ce qui ne la regarde pas parce qu'elle y comprend que dalle.

Que peut comprendre de la Poésie un fauteur de chansons ? Que peut envisager de poursuivre, jusqu'aux étoiles (le luth) l'ergoteur qui ne voit pas plus loin que le bout de son nez ? Que donne celui ou celle (filles et fils) qui cherche le pouvoir et ne trouve pas autre chose pour satisfaire son goût de l'artifice, du coup dans le dos et de l'ivrognerie argentifère ? On est bien loin, Jehanne, du cahier soigneusement calligraphié et illustré, bien loin aussi de l'adolescence qui en riait, de ce cahier, sans le jeter au feu toutefois et même sans maîtresse au milieu. Nous n'eûmes pas de vacances cet été-là, à Paris, ni à Toulouse toujours jalouse de la chance qu'elle a, Albi (voir plus haut la remarque à ce sujet).

Voilà comment un simple cahier à couverture de plastique vert est devenu ce que peu considèrent comme de la poésie. Il a fallu traverser cette fausse pléiade comme Jean Bart montrant au roi comment il avait échappé aux Anglais, bousculant cette fois les personnages les mieux placés du point de vue de la Cour : « Comme ça, Sire ! » jouant des coudes parmi les perruques poudrées. Il n'y a pas d'autres poésies possibles dans ces conditions, même si ce n'est pas de la Poésie, si c'est autre chose, qui y ressemble toutefois, qui s'en approche, qui travaille, qui donne des coudes dans les côtelettes des éditeurs, galeristes, conseillers,

ministres, et encore je passe les féminins pluriels sinon ça devient orgiaque, comme histoires à raconter aux petits enfants que c'est déjà des cons. Il n'y a pas d'autres vocations. Encore qu'il n'y ait rien de missionnaire dans cette sale histoire de vie à ne pas revivre sous peine cette fois d'y mettre fin non sans pratique exercée d'une forme de terrorisme qui ne dit pas son nom parce qu'il ne l'a pas trouvé, ô Poésie !

Tu parles si ça puait ! De la sueur, des aisselles d'enfants de la bourgeoisie, la grande et la petite, celle qui se croit mais qui peut, ya qu'à les voir se bousculer sur les planchers des salles polyvalentes de nos villages et sous les tringles plus commodes des théâtres des villes qui n'ont plus de théâtre que le nom, parce que les prénoms, tintin ! On n'appelle plus personne. On s'appelle. Ça Roland Barthes qui finit par criser parce que Tony préfère les cuculs et les biroulettes. En plein repas éditorial. Faut le faire. Et encore, j'y fais qu'allusion, pour rester neutre mais sans la fermer à jamais, la porte que j'ai sous le nez.

Certes, on ne peut pas empêcher un oiseau de chanter. Ni même de se cultiver et de partager sa culture avec plus con que lui, car comme disait Dali : « Lé plou con, c'est céloui qui paye. » Et que ça paye. Des Gainsbourg, des Baschung, des plagiaires qui réussissent encore mieux, du point de vue pécunier, que Molière et Camus réunis. De l'adolescence en vente libre. Avec ou sans dealers. Une fois que c'est parti, on n'arrête plus. Ou alors c'est qu'on est mort,

mais on va citer personne pour ne pas blesser les familles qui devraient avoir honte mais qui préfèrent encaisser. N'est-ce pas que c'est la faute des familles ? Et elles s'étonnent qu'on les haïsse.

Bien sûr, comme à peu près tout le monde, le cahier vert, je l'ai perdu. Ah ! n'allez pas croire que j'ai fait exprès de le perdre, que c'est arrivé parce que je l'ai voulu et que je l'ai voulu parce que j'avais changé. Rien à voir. Ou alors il s'est envolé vers d'autres cieux et je n'en ai rien su. Je me souviens de Maurice Carême, de Robert Desnos, de Paul Fort, de Jacquou le Pré vert et de tonton Charlie et de son chat, du vieil et inévitable Hugo Nox. Rien sur le *Desdichado*, mais ça se récitait sans esquinter les papilles qui n'ont pas encore subi les assauts du goudron et de l'éthanol. Ça faisait poétique et on devait savoir pourquoi, sauf que maintenant on ne sait plus, ni même comment et encore moins avec qui. Il est bien gentil, Marcel, mais on a beau essayer, sur nous ça ne marche pas aussi bien que sur lui. Il devait s'y connaître mieux que nous, qu'on a que Modiano et Ernaux comme Proust, d'après Alfred et la planchette qui lui sert de jugement. Oui-Ja. Comme si on était né avec la Poésie à la place de l'anus et que la merde n'en était pas. Voyez là encore l'usage que je fais de l'imparfait alors que c'est maintenant que ça se passe. Le Montparnasse habité tout autour par des maisons d'éditions, des galeries d'art, des boutiques qui savent tout mieux que nous qu'on est des cons si on n'achète pas. Rennes, Raspail, Saint-Benoît, Germain le Saint, Michel la fontaine,

ils sont tous là, dans les antres de la pierre, placements sans diplômes ébouriffants, mais avec ce qu'il faut pour que ça tienne debout et que la famille ou le parti croie, mais pas dur comme fer (n'exagérons rien), que ça pourrait marcher, que des Ernaux yen a des tas, qu'il suffit de tomber dessus, comme on fait avec les cyclistes des trottoirs en sortant de son chez-soi, que c'est papa qui crache et maman qui allonge et s'allonge, ou alors on fait ça tout seul, avec encore plus de saloperies sur la langue et dans les mains. Pédants et salauds à tous les étages et le gaz au cul des bons ouvriers.

C'est vrai que quand on pète on fait pas autre chose, sauf de se préparer à rire ou à faire comme si c'était pas soi, selon les circonstances. Du beau monde. Ça choisit selon doctrine mise en jeu par pur souci commercial. On est rarement convaincu chez ces gens-là. On se force, on s'oblige plutôt, parce qu'on a de la politesse et que la politesse, Roland Barthes a fini par laisser tomber et par chercher à se faire casser la gueule par *son* Tony, en pleine célébration du rite littéraire qu'à un doigt près c'était de la poésie et rien d'autre. Mais c'était du roman et Roland Barthes est rentré chez sa maman à lui tout seul en chialant comme un gosse sauf que les gosses ça n'a jamais mal au cul sans constipation ou délices du martinet, ô comtesse !

Et l'autre qui nous met de la métaphore à la place de la poésie. Lui qui n'en a jamais écrit. En tout cas jamais publié. Ça avait dû le

titiller de temps en temps. Ça vous titille tout le monde, la Poésie. Mieux que l'intelligence. Qu'on éprouve soudain le besoin de la publier ou qu'on s'en foute finalement que ça n'ait pas convaincu la belle d'un soir ou d'une semaine. On ne baise pas aussi facilement chaque week-end. On passe de la poésie à la main sans interruption. Et on finit par jouir quoi qu'il arrive, à moins qu'il n'arrive vraiment rien et que c'est la faute à la poésie. On a alors le choix entre la prose de l'essayiste ou du romancier, voire du journaliste ou pire du conteur si on se sent taillé pour l'imposture et son « spectacle vivant. » Tout le monde sait ça. Qu'on soit puissant par filiation ou misérable par hasard. Qui ne tente rien n'a rien. Ou s'il a, il n'en profite pas comme on revient des champignons.

Pindare et ses enfants. « Je lui ai volé plus d'une métaphore, » avoue l'un en parlant de l'autre pour ne pas le nommer. Perdue la noble faculté de demeurer naïf et entier devant ce qu'il convient d'appeler la beauté, avec ou sans Sade d'ailleurs. Perdus ces mots qui venaient naturellement comme s'ils avaient pris racine dans le cœur et entrepris de traverser l'esprit pour l'éclairer et le donner à lire, avec ou sans luth. Perdus et il faut craindre, avec Alfred, qu'on ne s'y retrouvera sans doute jamais plus. Or, sans les mots qui vinrent d'abord, avec leurs objets et leurs ombres et reflets, nous ne parlons plus, nous jacassons, nous médisons, nous répétons ce que l'autre veut entendre, nous communiquons au lieu d'observer. Que

de trajectoires égarées à cause du manque de goût et de culture de ceux qui possèdent et ne donnent pas !

Certes l'assassinat punitif, naguère envisagé comme action directe, n'est pas non plus très poétique, avouons-le, à regret. Ça manque de rimes. Une grande claque dans la gueule, dit le poète, ça sert à rien, mais ça soulage. On peut voir les choses comme ça, histoire de sauver sa peau en ces temps de collaboration. Encor faut-il s'y voir avant que d'y aller, écrit Boileau (si je ne me trompe pas). Naguère encore, ce détachement frise la frivolité, ce me semble. Est-elle seulement de mise à l'heure de se mettre à la table où personne, même par courtoisie, ne vous a invité à prendre la parole ? N'est pas hôte qui veut. On a alors tout loisir d'attendre.

Pourtant, cette perspective de saint-glinglin s'est quelque peu raccourcie, comme en un tableau baroque, depuis que les moyens de communication sont entrés dans nos maisons. Mais, dit Valère Novarina, « plus on a de moyens de communication, et moins on communique. » Entendre par là que la Poésie ne passe pas par ces canaux creusés on ne sait trop comment dans la transparence de l'air qui nous entoure et qu'on a de plus en plus de mal à respirer sans risquer d'y laisser des plumes, voire la peau qui les laisse parfois pousser sur nos membres énervés. Quelle allure de poulet échappé de l'abattoir nous avons alors ! Et les héritiers se marrent. Ils voient les poulets plumés, donc sans plumes et non avec comme le laisse entendre cette épithète mal venue, errer sur leurs trottoirs et

entre copains se caressent les joues et le menton, comme fait papa au Conseil et comme maman aime à l'imiter au dessert en se touillant la langue qu'elle a pas plus française que tout le monde, la salope. Mais est-on invité à ces repas familiaux d'un autre empire que le nôtre pour en témoigner ? Nous voilà condamnés à imaginer ces conversations, ces attouchements, ces parodies d'inceste, ces haleines sucrées comme des petits Jésus avant le massacre. Condamnés à ce roman on est. Et on s'y laisse aller. Tournant le dos à ce qui aurait pu être de la Poésie, revisitant ces personnages par les seuls moyens de l'hypothèse ou du fantasme selon le prix à payer.

Ach ! L'anche ti pissare ché zuis et l'anche ti pissare ché restérai. Gué za fousse blaise ou non ! *Mein Backpfeifengesicht !*

Fabrice de Vermort
auteur de ce roman
qui commence ainsi…
So that :

II − Mac Guffin en vacances

Alfred avait un pouvoir. Comme dans Marvel. Mais il ne l'utilisait pas. Autant dire qu'il ne lui servait à rien. Ce vide ne nuisait pas à son équilibre mental. Aussi, quand il décida de prendre des vacances d'été, il ne souffrit pas de voyager en train. Les voyageurs sentaient mauvais. Les paysages allaient vite. Il ne rencontra personne. Il évita peut-être de les rencontrer. Quand il mit le pied sur le quai final, il ne savait toujours pas que répondre à cette question. Il se dirigea vers le buffet et commanda un café avec un verre d'eau « à côté ». Les mots valsaient. Ça valse toujours quand vous en avez fini avec la poésie. On ne peut pas savoir si ça va valser toujours, c'est-à-dire jusqu'à la fin, ou si on peut espérer que ça finira par ne plus valser et qu'on pourra alors penser à autre chose. Il eût aimé rencontrer une femme, mais il n'y en avait pas. Elles étaient toutes mortes ou bien celles-ci n'étaient pas à son goût. Il songea à ce goût. Il l'avait perdu en même temps que la poésie. Ça s'était passé en chemin. Il était sans doute encore en train de marcher sur ce chemin, dans cette poussière, harcelé par les cailloux, les pissenlits, les crottes de bique. On ne peut pas savoir comment, d'ailleurs on ne sait rien. Si on savait, on n'aurait pas laissé tomber la poésie dans le trou des chiottes, on n'aurait pas torché son cul avec ce

papier, on n'aurait pas engueulé le voyeur en sortant, claquant la porte de l'éditeur sur son nez de merde, mais sans dire un mot, rien pour dire quoi que ce soit, d'ailleurs on n'en avait pas envie, de parler, de parler à quelqu'un et même tout seul. Plus loin, une guerre ne changeait pas le cours de l'histoire et dans ce buffet de gare, à la tangente du quai maintenant désert, personne n'avait envie de mourir pour la patrie ni pour la poésie nationale. Il avala son café. Il avait trop attendu et le café était bon pour être réchauffé, mais personne ne proposa rien dans ce sens, pas même le barman qui avait posé ses coudes nus et pointus sur le zinc, le regard dans les nuages qui passaient. Il était temps de rejoindre l'hôtel. Il n'y en avait pas.

— Comment ça, pas d'hôtel… ?

— Yen a jamais zu, dit le barman sans décoller ses coudes ni son regard.

— C'est fort de caf…

Mais Alfred n'avait plus envie de penser au café. Il laissa tomber sa valise à ses pieds. Elle s'affala comme un personnage qu'on pousse dans le vide.

— Vous êtes d'ici ? demanda-t-il au barman.

— Des années que j'an suis… Je peux pas vous dire con bien…

— Et les touristes ?

— Y sont pas d'ici.

— Je m'en doute bien !

Alfred tourna sa tête plusieurs fois de chaque côté. Il y avait un côté terrasse et un côté parking. Et au-delà du parking il n'y avait rien si on considère que des arbres sens dessus dessous c'est rien. On pouvait voir la rue qui y disparaissait. Il était peut-être temps d'utiliser son pouvoir, mais il n'y avait pas de femmes. Ni une. Pas de traces de sang non plus, ni le mouillé de leurs larmes, pas un signe de cri, rien sur l'enfance qui naît on se demande pourquoi mais vaut mieux pas si on veut pas devenir fou.

— Et ils vont où les touristes pour manger, pour dormir, pour rencontrer… ?

— Ya pas d'hôtel que je vous dis ! Ils vont chez eux.

— C'est pas des touristes alors !

— Que c'en est ! C'que j'veux dire, monsieur Alfred

(Alfred avait déjà procédé aux présentations d'usage)

c'est que c'est des touristes qui ont de la famille ici, même que des fois et même souvent ils zy sont nés…

— Mais on m'a pas prévenu à l'agence !

— C'est tous des pourris les agents !

Alfred sentit ses jambes le fuir. Le pouvoir ! pensa-t-il, mais il y renonça aussitôt. Comme il est dit plus haut, il ne s'en était jamais servi, même dans des circonstances encore plus graves que celles qu'il était en train de vivre.

— Je vais coucher où, moi… ?

— J'en sais rien, *moi*… Et j'suis pas censé le savoir, que je sache…

— Il est à quelle heure le prochain train pour dans l'autre sens ?

— Vous faudra attendre demain. J'ai de quoi manger, mais pour le dodo, vous vous contenterez d'un banc sur le quai. Les nuits sont chaudes en été, ici.

— J'aurais perdu… heu… voyons… combien de jours ? Non ! Combien d'heures ?

— Combien de secondes tant que vous y êtes…

— Quelle heure est-il ?

— Vous êtes venu sans l'heure… ? En vacances sans l'heure ?

— Ça vous étonne, hein !

Alfred regarda l'horloge que le barman avait désignée de son index tranquille. Il était midi. Ça sentait le poisson frit et la patate frite et peut-être aussi la banane frite. Le barman se déplaça derrière le comptoir et d'un saut se retrouva en train de frotter la surface d'une table.

— Asseyez-vous zici, dit-il sans rien proposer d'autre. On va vous servir, vous inquiétez pas.

— Du poisson ? Des patates ? Des ba…

— Non, pas de bananes. On en a pas des bananes. On en sert jamais. Mais le temps du dessert n'est pas encore venu. Asseyez-vous, monsieur Alfred, et attendez. Ça va venir.

Alfred prit place. La valise semblait l'avoir suivi. Elle se posa contre le mur, sous le rideau. Il croisa ses jambes sous la table et attendit. Ça sentait toujours la friture de poisson et les patates frites, mais à la réflexion ça ne sentait plus la banane, il se perdit dans cette réflexion mais ne trouva rien pour remplacer la banane. Ce sera une surprise, se dit-il avec joie, car il ressentait le besoin de se réjouir de ce qui lui arrivait, d'autant que ça n'arrive pas à tout le monde, de ne pas avoir de famille à l'endroit même où on a eu l'intention de passer des vacances.

— C'est drôle, pensa-t-il, je n'ai pas mal.

Car s'il avait eu mal, il aurait été obligé de faire usage de son pouvoir sans même savoir ce qui se passerait ensuite au niveau de la douleur. Le barman s'activait car la clientèle des habitués et des touristes hébergés par leur famille commençait à arriver, par deux, par trois, par quatre… Alfred mit fin à cette tentative de sérialiser les gens. Il ne s'y connaissait pas en série. Il avait autre chose à faire. Le barman lui fit signe avec une chope dans la main. Il la secouait

comme une cloche à la messe. Alfred fit oui de la tête. Il ne buvait jamais de bière, mais en vacances, pourquoi se l'interdire puisque c'est le signe qu'on est en vacances ? La chope était maintenant couverte de gouttes fraîches en contraste avec l'air ambiant qui cuisait. Il but le contenu de trois chopes et perdit le compte. Un type à la figure cramoisie en profita pour s'approcher.

— Frasquito me dit que vous cherchez une piaule… ?

— Qui c'est, Frasquito… ?

— C'est le *dueño* de ces lieux, monsieur Alfred…

— Vous connaissez mon nom… ?

— Il me l'a dit sans mauvaise intention, vous pouvez me croire. Je le connais depuis des lunes, Paco…

— Qui est Paco… ?

— Francisco ! Il m'a dit…

— Peu importe ce qu'ils vous ont dit… Zavez une chambre pour moi ?

— Moi non. Mais je connais quelqu'un…

— De votre famille ?

— Non. Une étrangère.

— Elle vit seule ?

— *¡Que no !* Elle a deux gosses.

— Et pas d'papa ?

— Non, pas de papa. Paraît qu'il est mort à la guerre…

— Ça m'intéresse.

— J'dis ça sans connaître les prix…

— Yen a plusieurs ?

L'homme se leva, car entretemps, mais on a pas trouvé le moyen de l'écrire sans rompre le rythme de la conversation, il s'était assis en face d'Alfred. Il était plus grand que nature, vêtu comme on s'attend à voir vêtu un ouvrier, de ceux qui travaillent dans les oliviers, Alfred avait vu les oliviers tandis que le train ralentissait, des oliviers scintillant dans la brise marine comme on s'attend à les voir si on s'est cultivé dans les brochures de l'agence.

— Alors c'est d'accord ? dit l'homme avec une pointe d'enthousiasme qui titilla l'esprit d'Alfred sans toutefois l'alarmer.

— C'est loin ?

— Je vous accompagne. J'ai ma bagnole. N'oubliez pas votre valoche, monsieur…

— Alfred… Alfred Tulipe.

— Pour me servir, je sais !

*

Charmante. Cette pensée épithétique le surprit en pleine observation. Il tenta de se la reprocher, mais il eût fallu faire usage du pouvoir. Il n'en était pas question. Pas maintenant. Pas encore. Pas en vacances. La valise attendait, entre les deux chaises.

— Vous coucherez à l'étage, dit-elle. Avec les enfants.

— Vous avez des enfants ?

— Deux.

— Les pauvres.

— En effet.

Pas avec les enfants. Dans la chambre à côté de celle où dorment les enfants. Il faut écrire *celles*.

— Ainsi vous n'écrivez plus de poésie ?

— Je ne suis plus poète.

— Ah… ? Et depuis quand ?

Elle se mordit la langue.

— Je veux dire : quelles circonstances vous ont…

— Vous me donnerez à manger ?

Cela allait de soi. Elle offrait le dormir et le manger, ainsi que la jouissance du patio et de la salle de bain, pour un prix dérisoire. Il se

sentait invité. Presque de la famille. Mais il faudrait attendre au moins deux ou trois jours avant de le sentir, réflexion faite. Elle voulut se saisir de la valise, mais il l'en empêcha et au lieu d'empoigner la poignée il étreignit son fragile poignet, ce qui n'est pas la même chose, poignée et poignet, *il faut que je me débarrasse de ce carcan*, grogna-t-il en lui-même en la suivant dans l'escalier. C'était une maison à patio, avec une galerie au premier, qui en faisait le tour, et de là-haut on voyait les fleurs, le bassin et les enfants jouer. La chambre donnait sur les montagnes, celles (et non pas celle) qui donnaient sur la mer étaient occupées par les enfants qui adoraient se baigner et s'envoyer du sable dans les yeux.

— Ma fenêtre donne aussi sur le Mulhacén, dit-elle comme si elle jouait aux devinettes, mais je suis au niveau du patio… à côté de la cuisine. Vous passerez par la cuisine pour aller de ce côté (elle désigna le mont Mulhacén et ses neiges éternelles), les promenades y sont merveilleuses. Je vous montrerai… si vous avez le temps… mais peut-être suivrez-vous le chemin qu'empruntent les enfants pour aller à la plage… si vous préférez vous baigner plutôt que de vous enivrer de… de…

Elle ne trouva pas le mot. Lui non plus. Ils entrèrent dans la chambre et firent l'amour. Non. Pas l'amour. Le tour. Un lit (forcément), une malle ancienne, une commode Ikéa et un fauteuil couvert de tapis dépareillés.

— Le lit est fait, dit-elle en soulevant un coin de la courtepointe puis elle le reposa et tira sur cet angle pour aplatir les plis qui venaient de naître.

— Il faut que je vous dise… commença-t-il, mais il n'était peut-être pas opportun d'évoquer le pouvoir, d'autant qu'il ne l'avait jamais exercé et qu'il n'en savait que ce qui était écrit dans le testament qui avait fait de lui son héritier légitime.

Une voix monta.

— C'est Juan, dit-elle. Vous le connaissez. C'est lui qui…

Sans lui, voulait-elle dire, vous ne seriez pas là. En effet, où serai-je ? Sur un banc du quai, dans l'attente de la nuit et du jour qui suit, afin de ne pas rater le train qui retourne d'où je viens. Mais Juan a changé le sens de ma déveine en veine.

— J'ai des figues toutes mûres, disait Juan en montant.

— Des de Barbarie ou des autres… ? dit Alfred.

— Je vois que monsieur est connaisseur.

— Une *copita*, monsieur Alfred… ?

— Appelez-moi Fred.

L'anisette ne délia pas sa langue. Vous comprenez qu'elle était liée afin de ne pas révéler sans raison le pouvoir qu'il détenait par héritage. Mais en même temps, et c'était dommage pour les autres,

elle lui interdisait de s'exprimer sur les raisons qui l'avaient poussé à s'interdire la poésie. Ces deux silences étant solidement enfermés par la langue dans la bouche alors qu'ils se livraient à un chahut d'enfer au milieu de ses neurones et de ses anévrismes.

— Eh bien, dit-il en s'arrachant les mots avec prudence, disons que j'irai me baigner le matin avec les enfants et que nous irons nous promener vous et moi dans l'après-midi…

— Oh ! Certainement pas, monsieur Alfred ! Le matin, le vent se lève et emporte les parasols. Et l'après-midi, le soleil est insupportable !

Elle parlait du soleil comme d'un enfant. Et du matin comme…

— Eh bien, corrigea-t-il avec empressement, nous irons nous promener le matin et nous nous baignerons le soir…

— Vous ne connaissez pas le pays, monsieur Alfred ! Le matin, de ce côté du pays, on ne voit pas les montagnes. Et le soir, au bord de l'eau, les moustiques vous rendent fous !

Elle vida son verre d'un trait et proposa une nouvelle tournée. Alfred ne refusa pas. Il y avait un problème à résoudre et il savait qu'il n'y a rien comme l'ivresse pour aider à en trouver la solution.

— En principe, dit Juan qui n'avait rien dit jusque-là mais qui ne cachait plus la jalousie qui le rongeait depuis qu'il s'était rendu compte qu'il aurait mieux fait de se casser une jambe plutôt que d'amener ce touriste chez la femme qu'il rêvait de posséder un jour

prochain, – en principe nous nous promenons le soir, avec la nuit qui tombe doucement, et nous revenons dans le noir, guidé par les lueurs de nos rues alors lointaines et…

— Vous viendrez avec nous ? s'étonna Alfred en hoquetant entre les kots… heu… les mots.

— Mais il en a toujours été ainsi ! s'écria Juan en vidant son verre (lui aussi).

Elle tapota le verre cristallin de la bouteille de ses ongles exercés.

— Il n'a pas tort, murmura-t-elle.

La jalousie de Juan empourpra sa nuque, comme en témoigneraient les enfants une fois la violence accomplie. Il se leva et posa son verre avec fracas, sans toutefois le briser. Il tenait à peine debout.

— Vous ne pourrez pas conduire dans cet état, déclara-t-elle. Vous coucherez ici cette nuit, mon bon Juan.

Il savait ce que cela voulait dire. Et Alfred devina que ça ne pouvait dire autre chose. Il se pencha sur la table où s'agitaient des miettes d'origines inconnues.

— Et quand nous baignerons-nous ? bava-t-il à côté de son verre.

Il se coucha sans promenade. Il les entendit sortir par la cuisine, mais ne trouva pas l'énergie pour les observer sur le chemin des montagnes. Il s'enfouit dans les draps qui sentaient la lavande et s'endormit presque aussitôt.

*

Non, non, il n'avait aucun pouvoir sur le rêve. Et il le regrettait presque tous les matins. Il avait le réveil difficile. Ses yeux clignotaient pendant au moins une heure. Il ne pouvait raisonnablement pas se présenter ainsi dans le patio où il était prévu un petit-déjeuner en compagnie des enfants. Quand il descendit enfin, il fut d'abord surpris de voir Juan attablé devant un bol de café qui, sans fumée, eût intrigué du monde, celui qui ne connaît que ce que tout le monde sait déjà pour l'avoir lu quelque part. Elle sortit de la cuisine, le hélant :

— J'ai entendu vos pas dans l'escalier, dit-elle. Les marches branlent et…

Pas que les marches, pensa-t-il. Si vous saviez…

— Prenez donc place, monsieur Alfred…

— Fred…

— Bonjour Freddy ! lancèrent les enfants d'une seule voix.

Il y avait un jeune garçon en chemisette nouée sous le sternum et une petite fille sans incisives. Il ne demanda pas leurs prénoms, comme cela se fait quand on ne connaît pas et qu'on a envie de connaître, mais justement il n'en avait pas envie, sauf pour leur demander à quel moment de la journée ils prenaient leur bain dans la mer, question qui l'avait agité toute la nuit. Au moins, pour la

promenade au pied du Mulhacén, il était renseigné. Il connaissait aussi l'heure des repas et celle de se coucher. Rien sur ce qu'il avait envie de savoir des habitudes et des usages de la contrée. Ce qu'on en disait dans le prospectus de l'agence ne valait sans doute rien, mais c'était un document gratuit et il reconnaissait que la gratuité n'est pas sans défaut relativement à la Connaissance. Il accepta un pain aux raisins et en apprit le nom local. On aurait dit que les enfants avaient attendu qu'il en cédât au moins la moitié, mais il ne consentit pas à satisfaire ce désir imbécile. Ses épaules tressautaient pendant qu'il mâchait et les enfants s'en amusaient. Qu'ils s'amusent, pensa-t-il, ils finiront par ne plus s'amuser et amuser les autres. Ils ne sont pas différents de moi, sauf que j'ai un pouvoir et qu'ils n'en ont aucun. Comment en auraient-ils ? Et pourquoi ?

— Comment avez-vous trouvé mes figues ? demanda Juan en ouvrant une gueule d'équidé.

— Lesquelles ? fit négligemment Alfred qui répondait à la jalousie par le mépris.

Juan ne sut que répondre. Il avait amené des figues. Il se souvenait qu'Alfred connaissait la différence entre des figues de Barbarie et des figues qui n'en sont pas, mais quoi ? Que signifiait cette question : Lesquelles ? Nécessitait-elle une réponse ou un bon coup

dans les dents ? Il trouva cependant de quoi se calmer et plongea ses lèvres charnues dans le bol qu'il tenait à deux mains.

— D'ailleurs, dit la petite fille sans nom, on ne dit pas Barbarie en espagnol. Dire de quelque chose ou de quelqu'un qu'il est barbare est ici une insulte.

C'était qui cette pisseuse ? Elle avait les yeux de sa mère et sans doute le clitoris de son père. Alfred ricana dans sa bouchée de raisins. Il était sur le point de la recracher quand la mère, elle aussi sans prénom, dit qu'il était temps de se préparer. Alfred avala ses raisins.

— La bagnole est prête, dit Juan. Prenez vos portemonnaies, les enfants ! On va dépenser de l'argent !

— Des glaces ! Des glaces !

— Bien sûr, précisa maman, monsieur Alfred et moi demeurerons à la maison. Nous en profiterons pour faire plus ample connaissance. N'est-ce pas… ?

— Fred !

*

La « bagnole » s'éloigna dans la poussière. Ils attendirent sur le seuil et elle finit par disparaître. Alfred se mit à bander. Nikita (on peut dire son nom sans craindre de trahir un secret) referma la

lourde grille du patio et elle le poussa en direction de la table qui était mise pour le déjeuner. Elle lui tendit par le goulot la bouteille de vin qu'il entreprit de déboucher. Encore un combat. Ces vieilleries n'inspirent rien d'autre, pensa-t-il. Mais elle aime le vin et moi je n'aime pas Juan. Il montra ses meilleures dents dans un sourire qu'elle prit pour une grimace d'effort.

— Plat unique, dit-elle en soulevant un couvercle. J'espère que vous apprécierez. C'est peut-être nouveau pour vous…

Ça sentait le mouton comme dans un souk et il n'avait pas cessé de bander, sans se tortiller toutefois pour lui trouver une place dans le désordre de son slip.

— En principe, lui enseigna-t-elle avec des accents de maîtresse d'école en attendant de devenir sa maîtresse tout court, ce qui provoquerait un combat autrement sanglant que celui qu'il venait de remporter contre la bouteille dont il exhibait le bouchon quasiment intact, preuve qu'il n'était pas aussi bête qu'il en avait l'air, – en principe, reprit-elle après un moment d'hésitation car il avait l'air plus bête maintenant qu'il la regardait droit dans les yeux, comme un élève qui veut en savoir plus sur la manière de perdre sa virginité, – en principe, on mange avec les doigts.

— Oh ! fit-il et sa queue trouva un passage dans les plis imposés par la position assise.

— Nous mangerons avec une cuillère, poursuivit-elle comme si elle venait de tourner une page. Chacun la sienne et à même le plat… unique. Ça ne vous dégoûte pas, au moins… ?

— Pas le moins du monde, ma chère !

Elle rougit devant cette « chère », mais c'était une femme solide comme ses ancêtres steppiques et ce fut elle qui plongea la cuillère la première, sans touiller, car il ne fallait pas touiller, et il comprit qu'il fallait viser, la graine, le morceau de piment, de tomate, de…

— Qu'est-ce… ?

— Du *choto*. Du chevreau, mon ami. Avancez votre verre. 18 degrés. Vous m'en direz des nouvelles, mon cher, mon tendre ami…

Non. Elle n'avait pas dit ça, mais il bandait tellement que c'était tout à fait plausible et même crédible à l'intérieur du récit en cours. Il se mit à mâcher consciencieusement. Elle semblait apprécier cette attention. Bien sûr, elle n'avait pas cuisiné elle-même ces délices (et orgues), mais elle avait aidé. Un jour, elle touillerait elle-même les *migas*. *¡Un brazo de hierro !*

— En parlant de bras… commença-t-il.

Il n'y pouvait plus tenir. Jouir sous la table, sans intervention voisine, lui parut aussi injuste que de mourir sans le vouloir. Aussi s'empressa-t-il de commenter ce qu'il ressentait, là, à l'intérieur, et aussi un peu et même beaucoup à l'extérieur.

— À l'extérieur… ? fit-elle sans y penser.

— Comment dire… ? dit-il comme s'il continuait cette non-pensée en direction de l'assouvissement qui n'est pas une conclusion mais toujours la promesse d'un recommencement.

Puis ils ne dirent plus rien et mangèrent jusqu'à toucher le fond de la gamelle avec leurs cuillères respectives, s'appliquant à ne pas les entrechoquer pour ne pas aller trop vite en besogne. Le vin fit aussi son effet et notre Alfred s'endormit alors qu'elle plaçait le dessert sur la nappe de communion. Elle le posa précipitamment car l'homme s'inclinait et elle le soutint avec un genou avant de trouver le moyen de le tourner dans le bon sens afin qu'il tienne sur la chaise. Elle souleva la bouteille, en examina le cul en connaisseuse et l'essora en riant, voyant la goutte s'éclater dans le fond de son verre.

*

— Alors le sang coagule à l'intérieur ? dit le policier d'un air dubitatif.

— C'est cela, dit le légiste.

Il pinça la tige dressée. Homme d'expérience, pensa le policier. Il fit signe qu'il avait compris.

— La mort l'a surpris, supposa-t-il en sortant. Il n'a pas eu le temps de…

Pensant qu'il est toujours plus convenable de se présenter à Dieu en état de parfaite flaccidité. Le légiste le suivait.

— Ya vacances et vacances, dit-il.

— Ou ya pas d'vacances, conclut le policier.

III − Giton et marionnettes

« Agitons les marionnettes ! » cria l'homme qui avait commandé une banana split. Comprenant non pas *Agitons les marionnettes* mais *À giton les maris honnêtes*, nous. Ceci traduit en notre langue de celle ibérique, à moins que ce fût de l'ukrainienne, auquel cas personne dans l'assistance ne comprit. Le soleil était en haut et la pluie menaçait gentiment toitures et façades, terrasses et jardinets. Les enfants jouaient, ne sachant rien d'autre faire. Les femmes jacassaient, comme si le temps leur appartenait. Et les hommes, assis sur la murette descendant la ruelle en face de la maison du docteur, attendaient une décision censée changer leur destin et la nature de leurs maux, lesquels étaient aussi divers que leurs pensées sur le même sujet. Alfred Tulipe s'était assis à l'ombre d'un oranger portant une profusion de fruits que personne, à part lui, ne songeait à décrocher en raison de leur douloureuse amertume. Et pas un touriste pour le prendre au piège de cette petite farce histoire d'en rire avec lui en lui proposant le même dépliant de cartes postales datant d'une époque où les bourricots laissaient leurs traces sur la terre battue de la chaussée.

Maman nous conduisait. Elle avait reçu de mauvaises nouvelles, autant dire que le père de ma petite sœur n'en donnait plus depuis

trois longues semaines. J'entends encore le couvercle de la boîte aux lettres retomber sur son métal rouillé et disjoint. Je n'oubliai pas de ramener la clé et de la replacer où je l'avais décrochée avec une impatience doublée d'angoisse, même si le papa de ma petite sœur n'était pas le mien. Ainsi, nous nous approchâmes du guéridon ombragé qu'occupait en maître de je sais pas quoi notre locataire unique dans un sens et dans l'autre. Il faut dire que non loin de là, accoudé à un guéridon en tout point semblable, un homme débitait des cochonneries, non pas à quelqu'un qui eût occupé son vis-à-vis, mais il les imposait à tous les occupants de la terrasse et de l'autre côté de la ruelle les ouvriers qui attendaient d'être appelés par le docteur, lequel sortait de sa maison avec la liste devant les yeux, écoutaient eux aussi, les coudes sur les genoux ou les mains jointes entre les cuisses.

Alfred Tulipe se leva, s'inclina comme un noble, ce qu'il n'était pas selon ses propres aveux et récits, et ses oreilles semblaient s'agiter comme celles d'un âne qui ne comprend pas ou ne veut pas comprendre, à ceci près qu'il ne recevait pas de coups de pied au cul, au contraire on aurait dit qu'il serrait les fesses pour retenir un pet (ce fut en tout cas ce que ma sœurette souffla dans une des miennes, oreille et non fesse). Notre mère comprit qu'il était temps pour elle de comprendre, ce qui me fait dire aujourd'hui que l'homme qui exprimait des grossièretés ne parlait ni espagnol ni ukrainien, ni russe car elle était russophone de formation et même de naissance.

Alfred Tulipe, qui parlait français si on ne lui demandait rien, suggérait par son regard inquiet et outré à la fois qu'il était peut-être et même certainement opportun d'éloigner les enfants, autant dire ma sœurette et moi-même, car je ne vois aucune raison qui lui aurait inspiré de s'intéresser au sort et à l'éducation de ceux qui jouaient non loin à leurs jeux indigènes, poussant cris et coups à tort et à travers, les uns se plaignant et les autres joyeux.

L'homme qui nous voisinait donc souleva la banane avec sa fourchette et en suça une extrémité, arrondissant des lèvres qu'il aurait souhaitées pulpeuses et qui n'étaient qu'exsangues et craquelées, sans doute souffrait-il de la chaleur de ce mois d'août insensé, ce qui pouvait à la rigueur expliquer la teneur de son discours. Cependant il mordit, sans gourmandise toutefois comme cela se notait à la triste profondeur de son regard (il me regardait), et continua sa harangue sans cesser de mâcher, la crème glacée dégoulinant sur son menton géométriquement impossible à situer dans la série des polyèdres mal poilus. Notre mère comprit soudain qu'elle n'était pas en mesure de comprendre, vu l'étrangeté du langage employé par l'intrus (si vous permettez ce qualificatif quelque peu xénophobe voire raciste si cet homme était *coupé* – nous avions consulté ma sœurette et moi la page web correspondant à cette particularité cultu[r]elle).

— Heureusement que vous ne comprenez pas ma langue, soupira notre Alfred Tulipe.

— De laquelle s'agit-il… ? fit notre mère en s'asseyant tranquillement car si nous ne parlions pas la langue de l'intrus, nous n'avions aucune chance de saisir ni de commenter le sens de ce qu'elle contenait à ce moment précis de notre existence d'exilés.

— Ne me dites pas que vous ignorez… après tant d'années de fréquentations… bafouilla Alfred Tulipe.

— Je crois me souvenir… murmura notre mère.

Tant d'années ! Où avait-il été chercher ça ? Nous en étions à la deuxième, pas plus. Il revenait. Il n'avait pas changé. Il portait les mêmes vêtements. Il fumait la même pipe. Il sentait pareil. Et ses mains manquaient toujours de cette éloquence qui n'appartient qu'aux hommes bien nés. J'interrogeai ma sœurette du regard : elle non plus n'avait pas envie d'aller jouer avec les enfants du pays qui maintenant se disputaient une balle, un chien sautant aussi après sans parvenir à l'attraper. Par contre, elle avait bien envie d'une banana split et l'homme la regardait comme s'il la connaissait de longue date.

— Des cochonneries, dit Alfred Tulipe. Il profite d'en parler parce qu'il sait qu'ici personne ne comprend sa langue. Il ignore bien sûr que c'est aussi la mienne.

— *Como si nada*, fit notre mère en se tapotant les joues avec un mouchoir aux senteurs enivrantes.

— Nada, nada… je ne sais pas, chère amie… Voyez comme il reluque les enfants…

— Volo… ?

— Oui, maman…

— Amène ta petite sœur plus loin.

— Plus loin ?

Mais où ? Je jetai un regard effrayé sur les coteaux harassés de soleil. Personne ne s'y promenait. Pas un âne. Des insectes. Seulement des insectes.

— Et des serpents, dit ma petite sœur.

Alfred Tulipe traduisait et l'homme le regardait comme s'il comprenait. Sa banane ruisselait. Il en exhaussa le dernier morceau et l'enfourna entre deux mots qui demeurèrent aussi obscurs que s'il ne les avait pas prononcés. Alfred Tulipe les traduisit. Notre mère ne voyait pas l'homme. Elle sentait bon. Cette senteur la rendait aussi fraîche qu'un pot de fleurs arrosé derrière la grille d'une fenêtre.

— Allez donc jouer !

L'homme comprenait cette langue. Il ouvrit grand sa bouche pour sourire. Aucune fraîcheur là-dedans, malgré ce qu'il venait d'engouffrer. Ma sœurette trépignait devant l'affiche où s'étageaient les glaces, mais le doigt posé sur la banana split glissa jusque sur les aspérités tentantes d'un magnum aux gouttes aussi fraîches que

les larmes qui coulaient sur ses joues. Elle allait nous faire un caprice et notre mère s'emploierait à ne pas lui céder. Aussi, l'homme se mit à parler dans la langue qu'elle avait utilisée pour répondre à Alfred Tulipe qui en avait mixé au moins deux.

— Je crois que votre charmante et délicieuse petite enfant a envie d'un bon gros magnum aux amandes, dit-il d'une voix qui semblait sortir d'une caverne.

— Vous voyez bien, monsieur, grogna Alfred Tulipe, que nous le savons…

— Mais ce n'est pas l'heure de manger des glaces ! siffla notre mère.

Moi, je reluquais un bâtonnet sucré dans lequel on pouvait souffler et j'en connaissais la savoureuse et prometteuse note. L'homme me regarda comme s'il allait se décider à passer outre la volonté de notre mère. Déjà ses pièces d'or tintinnabulaient dans sa poche où sa main s'agitait, en proie à l'habitude et à la dissimulation, ce qui est interdit par la loi et les usages, et même tout simplement par le bon sens. Mais je connaissais ce même plaisir, quoique je préférasse l'exposition au soleil, sa chaleur ajoutant à la vitesse d'exécution je ne savais quoi de douloureux et de profondément personnel. Ma sœurette exécuta un saut pour atteindre le haut de l'affiche. Son doigt désignait maintenant le « super magnum ». Il figurait au-dessus de toutes les autres variations de la glacerie

universelle. Jamais elle ne pourrait le faire entrer tout entier dans sa minuscule et délicate bouche qui ne connaît pas encore tous les mots dont il faut maîtriser le sens et la prosodie avant de pénétrer dans le monde, ce monde qui n'appartient à personne, ce qui constitue la plus grande énigme poétique de tous les temps, s'il n'y en a qu'un pour le dire. Je haletai.

— Si vous permettez… minauda Alfred Tulipe et il se leva.

On le vit se diriger vers l'intérieur du café, mais il n'entra pas dans cette ombre. Sa trajectoire fut interrompue par l'apparition d'une jeune et jolie andalouse qui allait en boléro, cuisses nues et la chevelure envolée en boucles plus noires que la nuit la mieux rêvée. Un miracle de la chair. Comme j'étais en slip de bain trop étroit et en T-shirt trop court, mon érection, inévitable en pareilles circonstances, était publique.

— Comme elle est belle ! m'écriai-je en notre patois national.

— Volo ! Mesures-tu la portée de tes paroles !

Comme si le mécanisme de l'érection avait quelque chose à voir avec les mots ! Il était temps de mettre fin à ces rencontres fortuites. Ma sœurette comprit instantanément qu'elle se passerait de super magnum, même si le monsieur avait retiré la main de sa poche pour répandre ses pièces d'or sur le guéridon où elles ne cessèrent de tournoyer. Alfred Tulipe se leva pour prendre le coude de notre mère et la conduire vers la sortie. Ils descendirent ensemble les trois

marches qui interrompaient la terrasse. L'eau répandue par la jeune beauté continuait de s'écouler et elle balançait le seau qui heurtait sa cuisse et y rebondissait. L'homme se leva aussi, mais seulement par politesse, car il ne s'en allait pas, bien qu'il eût achevé sa banana split. Au passage de ma sœurette, il en caressa la tête. Sa main était tentée par le minuscule fessier qui n'avait connu, à ma connaissance, que la fessée et le suppositoire. Mais il se rassit. Il se mua en statue, muette et vidée de son sens. Nous ne sommes rien quand nous voulons être tout.

IV − L'histoire de l'aspirateur à civilisation

« Bob Mandale n'en fera pas d'autres. Comme l'inspiration lui fait toujours défaut au moment de concevoir son prochain film, il redevient journaliste et braque ses feux sur l'actualité, ce qui l'éloigne de ses désirs et le rapproche d'un public qui en commentera sans retenue les aspects les moins distants de sa capacité à comprendre ce qu'on lui dit malgré qu'on le lui montre sans fards. Rien n'est moins artiste que la clientèle des lieux de culte, surtout quand il s'agit de culture. Cette fois, il m'a invité à goûter aux inventions culinaires d'une de ses fréquentations mondaines et nous voilà cinq ou six assis autour d'une table à peu près ronde, n'était un angle où prétend trôner cette chère comtesse de Vermort, qu'on orthographie Gisèle ou Giselle, je ne sais plus. Mettons. Nommons-la la Comtesse, avec une majuscule pour ne pas déplaire à l'assistance qui a hâte de toucher en connaisseur à ses mets délicats, selon l'épithèque que leur a attribuée Bob.

— Alfred Tulipe ? Le poète… ?

— C'est que je ne suis plus…

— C'est la première fois que je vous vois, mon cher poète, et comme je souhaite vous entendre, rapprochez votre siège du mien

et posez votre coude dans ma proximité. Bob, je ne sais comment vous remercier…

— Sauf qu'il n'est plus…

— Là ! Là ! Là ! Laissez-moi donc me distraire comme je l'entends, Bob. Votre dernier film est d'un ennui ! Et non seulement on s'y perd, mais on n'y comprend rien. Là ! Là ! Là ! Je ne vous demande pas de m'expliquer. Il est trop tard !

Pourtant, le sujet de ce navet m'avait d'emblée paru digne d'intérêt. Bob Mandale se proposait de comparer le système de production cinématographique hollywoodien à celui que la toute nouvelle démocratie ukrainienne venait de mettre en place avec une première production qui reprenait, sans toutefois le plagier, le thème que la production américaine avait déjà exploité.

— N'est-ce pas que ça ne peut être qu'intéressant ! s'était écriée la Comtesse avant la projection.

— Boudiou ! ne pus-je m'interdire de proclamer, bien que je ne fusse plus poète depuis trois jours.

— Vous allez voir comme je suis inspiré… heu… cette fois… balbutia notre Bob.

Le mot fin n'interrompit pas les effets nauséeux de notre déception. Pourtant, si je vous dis en quoi consiste ce film, vous le trouverez *vachement* intéressant.

— C'est meilleur avec de la sauce, souffla Bob dans mon oreille, car j'étais assis entre lui et la Comtesse.

— Tu ne dis pas quel genre de sauce, Bobby. Veux-tu que je me renseigne auprès de notre hôtesse ?

— Surtout pas ! Elle est capable d'en concevoir une nouvelle, du genre qu'on n'a jamais entendu parler ! Mange et cesse de m'ennuyer, Fredo !

— Mais c'est toi qui…

— Des messes basses ? siffla la Comtesse dans mon autre oreille. Je suppose qu'entre artistes…

— Je ne suis plus…

— Que penseriez-vous d'une sauce pour accompagner ce morceau ?

— Oh ! Mais c'est que c'est déjà du Mozart, chère Comtesse ! Pourquoi en rajouter ?

— Vous avez raison, Bob. Comme toujours. Sauf quand vous jouez au cinéaste. Je ne vous aime qu'en commentateur de mes propres passions…

— Oh ! que voilà un sujet prometteur ! gloussai-je sans le vouloir, mais en mâchant ce morceau de coq je ne pouvais me passer de me sentir poule.

— Vous voyez bien, monsieur Alfred, que vous êtes toujours poète. Vous avouez vous-même ne pas pouvoir vous en priver, de la p…

— Poule… Poète… On hésite… ricana Bob qui écrivait dans la chair du coriace et imbattable coq.

Mais revenons à nos moutons. Le film de Bob Mandale commença bien, mais dès la fin du générique, on ne pouvait pas s'empêcher de penser qu'on allait s'ennuyer. Mais où donc cet imbécile de Bob avait-il été chercher cette idée ? En Amérique ? En Ukraine ? Pourquoi pas en Russie si…

— En Russissiquoi… ?

— Je ne vois pas mon ami Bob en barbouze…

— Mais c'est que je le vois, moi ! Là ! Là ! Là ! Je dis ça pour rire ! Ne vous offensez pas, Bob chéri ! Vous imagine-t-on seulement en espion ? Que chacun autour de cette table y réfléchisse en toute honnêteté. Une minute ! Rien qu'une minute !

Laquelle minute se passa sans rien dans la bouche. À peine si nous avions songé à en humecter les parois passablement fragilisées par l'esprit de combat de notre coq commun.

— Voilà, c'est fait ! dit enfin la Comtesse. Quelqu'un a-t-il quelque chose à ajouter à ce silence… ? Non… ? Bien. Continuez, monsieur le poète qui prétend ne plus…

Faut-il que je raconte le film ? Pas celui de Bob Mandale. Le film américain intitulé « L'aspirateur de civilisation ». Avec quelques vedettes inévitables au générique et des conditions techniques irréprochables, ce qui sauve quelquefois de la médiocrité du scénario ou en tout cas de la banalité de son sujet. Je passe sur les interprétations, toutes professionnelles, voire justes, avec ce qu'il faut d'invention ou de confirmation pour ne pas inspirer la critique négative.

— Venez-en aux moutons, monsieur Alfred…

Voilà, voilà ! J'y viens ! Sans moutons, mais avec un aspirateur venu du ciel. Et même de plus loin que le ciel, car comment concevoir sans en rire un ciel à ce point industrialisé ? Cela viendra, dites-vous ? Je vous laisse dire, car ces aspirateurs (il y en avait plusieurs et même des tas) venaient de plus loin que le ciel, c'est-à-dire de l'espace. Les plans innombrables qui décrivaient cette invasion (allez donc faire un film angoissant sans invasion ! commenta Bob) n'entraient pas dans les aspirateurs. Pourquoi ? Je n'en sais rien. Peut-être que les auteurs avaient pensé qu'il est plus difficile d'entrer dans un aspirateur que dans une soucoupe volante. On ne distinguait aucun hublot, ce qui suggérait un automatisme, avec ce que cela suppose, de nos jours, d'intelligence artificielle. Les aspirateurs produisaient le même style d'aspiration que nos aspirateurs ménagers, peut-être même plus proche de ceux qu'on voit passer dans les hôtels, poursuivis par des domestiques zélés et

quelque peu perturbés par la complexité de leur tâche. Et si le récit parlait clairement d'aspirateurs, ce n'est pas du tout parce que ces machines ressemblaient à des aspirateurs, mais parce qu'elles aspiraient. Le Président, informé de cette particularité qui distingue toujours l'aspiration du crachat, surtout quand on évoque le canon et ses fusées, tournoyait sans rond dans son bureau ovale. Il ne comprenait pas et montrait à quel point il n'en savait rien, malgré la présence toujours gluante des services de renseignements et d'action secrète.

— Alors comme ça ils tirent pas… ? objecta-t-il alors que personne ne disait le contraire.

— On a la vague impression qu'ils… qu'ils…

— Kill ! Kill ! Vous ne savez dire que ça et vous n'en faites rien !

— C'est que… hésita un général taillé dans le roc de ses Appalaches, on n'a jamais vu de mémoire d'homme un système d'aspiration de cette taille et surtout conçu pour aspirer !

— Montrez-moi ça ! hurla le Président.

On lui montra (j'utilise le prétérit afin d'éviter de passer pour un nouveau romancier). C'est d'ailleurs un choix technique du *director*: Quelqu'un exige ou demande poliment qu'on lui montre et le plan suivant montre. Nous, on avait déjà vu. On était mieux informé que le Président et peut-être même que ses services secrets. Les

aspirateurs avançaient dans l'espace noir et sans fond, noir parce qu'il est sans fond et sans fond parce qu'on n'en sait rien.

— Vous les voyez aspirer, vous ! protesta le Président.

— C'est après qu'ils aspirent, mister President !

— Mais qu'ils aspirent donc ! Et qu'on en finisse !

Cette parole du Président, sortie de sa bouche avec une nette nuance de désespoir, glaça toute l'assemblée qui s'ovalisa un peu plus. Je ne sais pas où va l'ovale quand il y va, mais on sait déjà qu'un cercle qui se réduit finit par ressembler à un point, c'est-à-dire à une figuration du rien. Ça leur fichait une angoisse destinée à être partagée avec les spectateurs. Nous, on n'y était pas, à la projection du film hollywoodien. On n'avait à supporter que le documentaire incertain de Bob Mandale. Mais en y réfléchissant avec lui, on angoissait aussi et ça n'empêchait pas les aspirateurs de civilisation de se rapprocher de notre triste et gentille planète habitable que c'est peut-être la seule et qu'on n'a nulle part où aller en cas de pépin.

— On a aussi un plan où les aspirateurs aspirent, continua le général qui en fait n'avait pas cessé de s'exprimer pour prendre la parole.

— Eh bien coupez ! Mais coupez donc !

On coupa. Gros plan sur un aspirateur. Il aspirait. On savait qu'il aspirait, mais il aspirait quoi ?

— Un travelling ! Un travelling ! Un travelling ! scanda toute l'assemblée d'une seule voix.

Et la caméra entreprit un travelling arrière (que c'est quand même plusse mieux qu'un zoom à la mode de Jesús Franco, dit Bob Mandale revenu à son morceau de coq sans sauce). Alors là… le premier Russe passa en trombe dans le tuyau, épouvanté par ce qu'il lui arrivait, dont il accusait l'Occident de ne pas l'avoir prévenu et même de le prendre, ou plus précisément de l'aspirer en traître. Il tournoya ensuite dans une masse d'objets qui ne pouvaient être que des samovars. Une sorte de déglutition épouvantable acheva son discours slavophile, ce qui attira du monde, tous des Russes, des Russes de toutes les époques, avant et après l'Émancipation, et même après la Révolution…

— Surtout après la Révolution, jubila le Président, parce qu'avant, hein, on s'en fout !

— Coupez !

Un panneau publicitaire annonça l'entracte. Tout le monde respira. On avait besoin de reprendre son souffle. On sait que ça va bien se terminer, surtout si tous les Russes sont aspirés, mais en attendant on perd son souffle et on éprouve le besoin de manger quelque chose, n'importe quoi pourvu que ce soit d'inspiration américaine.

Les boissons noyèrent enfin le poisson et la projection reprit, non sans cris, car à ceux que poussaient les Russes dont l'interprétation était quelque peu exagérée s'ajoutaient les hurlements de terreur de toute l'Humanité qu'on voyait en transparence parce qu'il n'est pas possible de la représenter sans les moyens des mathématiques qui ne sont pas conçues pour aider à la compréhension du récit en cours.

On était donc en train de se tranquilliser doucement, pas trop vite parce que la peur s'y connaît autant en plaisir que l'amour. Après tout, si ces aspirateurs venus d'un infini probablement divin aspiraient la civilisation russe, on n'était pas concerné et on se disait que même si c'était du cinoche, ça valait la peine d'être vécu, quitte à tomber nez à nez avec un Russe au réveil ou en allant acheter ses croissants. À vrai dire, le rythme du film se ralentissait et on ne se demandait plus ce qui allait se passer si ça continuait, sauf qu'il n'y aurait plus de Russes sur la Terre et que ça serait sans doute très rentable de les remplacer par des Américains, des Blancs avec un peu de noir mais pas trop, en se méfiant toutefois des Chinois qu'on voyait rire comme des flans sur la place Tian'anmen. Cependant, on se demandait si on était arrivé à la fin du film ou si on allait assister pendant l'heure qui restait à la souffrance du peuple russe, tant attendue depuis des siècles que la logique nous le promettait et que ça n'arrivait pas, ni mathématiquement ni en rêve. Dans la salle, les gens commençaient à s'impatienter, d'autant qu'il n'y avait plus de

Russes à aspirer et que le film n'entrait toujours pas dans les entrailles des aspirateurs pour qu'on puisse voir à quel point les Russes souffraient en passant dans le filtre à poussière, sans doute réduits à cette poussière. On pouvait prévoir que dans le prochain épisode, si celui-ci tenait ses promesses marchandes, les extraterrestres, ou Dieu lui-même, accompagné de son fils, de ses prophètes et de ses houris toutes plus désirables les unes que les autres, cultiverait ses jardins avec cet engrais et on verrait alors sortir de terre, si c'était de la terre, de nouvelles croyances et des rites encore plus bandants.

Pourtant, au grand dam de chacun, un Occidental, Texan de surcroît, passa. D'abord, on ne l'entendit pas crier. On pouvait voir à quel point ses yeux n'y croyait pas. Il semblait dire : « Non, pas moi ! Je suis de Dallas ! Pas de Pétersbourg ! » Puis le cri arriva, dans toutes les langues, sauf le russe. Il fut suivi d'une foule occidentale considérable. Un mélange de toutes les couleurs, de toutes les idées, bonnes ou mauvaises. Et l'angoisse reprit sa place dans les poitrines, avec cette pensée exaspérante : « C'est notre tour ! Dieu ne se satisfait pas de l'engrais russe. Il ne vaut rien l'engrais russe. D'ailleurs comment vaudrait-il quelque chose ? C'est notre chair qui va nourrir les prochaines plantations divines, là-bas on ne sait où, mais on y va alors qu'on n'y est jamais allé ! »

Un vacarme que je vous dis pas ! La polyphonie en enfer ! Les murs s'écroulaient et rejoignaient les corps dans les tuyaux. Le Métal

rougissait. On craignait la fonte. Voyons voir s'il y a des Chinois dans le tas. Il y en avait ! Ouf ! Nous ne serons pas seuls ! Nous ne serons jamais plus seuls ! Une idée de Dieu qu'on ne sait pas où il a été la chercher, mais l'a trouvée ! Ça devait bien finir par nous arriver.

— Oh ! Oh ! dit le vrai Président, pas celui du film. On est à Hollywood ou on n'y est pas, hein ? Voyons ce que nos excellents scénaristes ont trouvé pour nous sortir de là. Il est temps de mettre fin à notre angoisse artificielle obtenue sans le recours aux substances interdites. Vive Hollywood ! Je vous passe le micro, amis du cinéma universel !

En effet, pouvait-on imaginer un film où toute l'Humanité disparaît à cause des Russes ? On ferait quoi en sortant du cinoche ? Tout aurait-il disparu ? C'est impossible. Inimaginable. On n'arrive même pas à imaginer la disparition totale de tous les Russes sans exception. Alors vous pensez, l'Humanité. Avec son Occident qui fait du cinéma qui rapporte. Non, non et non ! comme s'écrie le papa dans le film de Tati (qui était Russe, nom de Dieu !)

— Chers scénaristes américains avec ce qu'il faut d'émigrés pour que ça marche, trouvez la solution de ce putain de film, comme disait Cromwell, sans tuer tous les Russes, parce que c'est impossible, et surtout en nous réservant le beau rôle, celui qu'on a envie de rejouer. Je vous fais confiance, amigos !

Il avait raison, le vrai Président, de faire confiance à ses meilleurs ouvriers du divertissement que les mauvais esprits (opprobre sur eux !) confondent avec l'abrutissement. Non, non, il n'y aura pas de microbe ni de virus pour détruire ces maudits aspirateurs venus, après tout, d'on ne sait où. Il ne serait pas raisonnable de penser en finir avec des machines en leur injectant nos meilleures maladies. Les machines, c'est avec des bugs qu'on les neutralise. On n'a même pas envisagé le canon ni la bombe, à cause de retombées dont il est impossible, en mathématiques et ailleurs, de calculer les effets sur ce qu'on sait de nous-mêmes.

— Il nous faut des bugs ! s'écria le premier scénariste.

— Un seul nous suffira ! brandit le deuxième selon le processus hollywoodien.

— Oui mais lequel ? objecta Woody Allen. Un bug américain ? Vous n'y pensez pas ! Quelle honte ce serait ! Imaginez…

— Voilà un bug russe, dit un estropié ukrainien en s'avançant dans la grande salle des scénarios hollywoodiens. Je l'ai pris en pleine poire. Depuis, je vais de traviole, mais je vais. Si l'Occident dont je rêve avec Tourgueniev même s'il est russe n'y voit pas d'inconvénient, le voici.

Il déposa le bug sur l'ancien bureau de Harvey Weinstein. Les scénaristes, qu'on ne comptait plus, s'approchèrent prudemment, redoutant un piège russe, même si dans le film tous les Russes ont

été aspirés. C'était bien un bug. Un comme on n'en avait jamais vu. Pour la première fois dans l'Histoire de la Grande Russie, cette civilisation avait inventé quelque chose d'utile à l'Humanité, à part le samovar, encore que la théière arabe nous ait mieux inspirés. Et c'est ainsi, chers spectateurs prêts à avaler les couleuvres américaines, que le bug russe détruisit les aspirateurs de civilisation, lesquels s'écroulèrent dans nos déserts après avoir subi les outrages de notre atmosphère qui ne fait pas de cadeau à tout ce qui tombe du ciel.

Et voilà comment tout le monde sortit des salles obscures, le cœur joyeux mais surtout soulagé, car on ne pouvait plus accuser l'Occident d'avoir applaudi à la disparition de la civilisation russe, il en restait encore quelques-uns, pas beaucoup, mais assez pour espérer que leur Histoire s'en trouverait changée, enfin ! Cependant…

Cependant, car cette histoire n'est pas terminée, personne ne remarqua, dans la foule qui s'égaillait par les rues de Kiev, un petit homme pas comme les autres, car il était aussi, comme Bob Mandale, un cinéaste. Le film hollywoodien lui avait plu. Il ne pouvait pas dire le contraire. Il est toujours agréable au cœur et à l'esprit d'un Ukrainien d'espérer que la fiction devienne réalité un de ces jours. Il était d'accord avec lui-même sur ce plan-là. Il se mit à réfléchir aussitôt sorti du cinéma. Il marcha avec les autres, puis les rues se vidèrent assez vite et il se retrouva seul. Cette fin

hollywoodienne, pompée sur H. G. Wells, n'en était pas une. C'était même une tromperie, car dans la réalité qui commençait à renaître dans l'esprit de cet homme, les aspirateurs de civilisation étaient assez intelligents pour ne pas se laisser avoir par un bug. Et un bug russe ! Comme si un bug russe était de taille à sauver l'Humanité d'une terrible aspiration qui ne laisserait sur Terre aucune trace de l'Homme ni de son génie.

— À mon avis, pensa cet homme presque égaré dans la nuit de sa capitale, on ne peut même pas imaginer un Américain capable de croire à une pareille fable. À tous les coups, ces scénaristes se sont laissés infecter par un espion venu de Moscou sous la forme d'un Ukrainien, un espion avec cette idée d'un incommensurable bug de totale invention russe, une invention supérieure à celle du samovar et aux saveurs du kvass. En fait, cette destruction des envahisseurs est totalement illusoire. Et la suite que promet Hollywood n'a rien à voir avec les jardins de Dieu. Il n'y aura jamais d'autres croyances que celles que nous ne partageons pas.

Et, gravissant quatre à quatre les marches de l'immeuble en ruines encore fumantes où il logeait malgré l'absence de fenêtre, il empoigna au passage, entre son lit et la table, un crayon qu'il s'employa, avec une extrême patience, à tailler en pointe, une pointe digne d'une fin que peut-être personne en Occident n'accepterait sans rire ou injurier, mais une fin tout à fait dans la ligne de ce qui reste de l'espoir quand on n'a plus rien pour le partager.

— Vous voulez dire… s'écria la Comtesse, que… que…

— Quoi queue ?

— Que… poursuivit-elle avant de se laisser dépasser par sa pensée, que l'Ukraine a gagné la guerre !

Les invités, toujours en lutte contre le coq de leur assiette, se figèrent.

— Allons… Allons… Vous badinez, cher poète…

— C'est que le film de Bob n'est pas achevé, couinai-je en me protégeant la nuque. Je veux dire…

— Tu veux dire que je n'ai pas conclu… J'ai toujours eu du mal à conclure… Je me demande d'ailleurs si j'ai conclu une seule fois… Voyons…

Et voici notre Bob Mandale, cinéaste inachevé, parti dans ses réflexions qu'il n'est pas utile de transcrire ici, ni en joycien ni en russe. Voici la fin que je proposai :

— Notre cinéaste ukrainien, qui fut guerrier, et blessé jusque dans son âme, suivit pas à pas le scénario américain, cependant avec plus de logique, plus finement ou pour le dire clairement : plus proche de la réalité qu'il connaissait sans doute mieux que ses homologues américains. L'idée du bug russe imparable ayant été écartée d'un revers de main, il poussa la logique aussi loin que son

esprit l'invitait à demeurer maître de la fiction en question. Et bien sûr, comme c'était à prévoir, les aspirateurs de la civilisation aspirèrent tout. Il ne resta plus rien. Même l'atmosphère fut aspirée, l'eau, les montagnes, toutes les formations géologiques, les traces, quelles qu'elles fussent, tout a disparu je vous dis ! cria le cinéaste ukrainien à travers le trou qui avait servi hier à accueillir une adorable fenêtre sur la vie et le bonheur d'être en vie.

— Voilà, conclut-il, la différence entre notre civilisation, qui doit beaucoup à la Russie, et celle de nos amis américains : nous ne croyons pas aux aspirateurs de civilisation ! »

V − Le makila

J'en ai une autre sur Alfred Tulipe. Maintenant qu'il est mort et enterré. Quel bordel il avait mis dans ma famille ! Il est revenu l'été suivant. Même casquette, même valise, même air de tout savoir sans avoir rien payé. Il ignorait que c'était son pénultième été. Cette fois, il ne consomma pas un café au buffet de la gare. Ce n'est pas qu'il voulût s'en passer, mais Francisco n'était plus de ce monde et personne ne lui a succédé au comptoir. La poussière du désert avait recouvert toutes ces planches déjà sales et disjointes. Mais le quai n'avait pas changé. On pouvait toujours suivre la trace du chariot du porteur, un certain Torcuato qui boitait d'un côté et amblait de l'autre. Alfred le salua mais l'autre ne le reconnut pas, peut-être à cause des lunettes de soleil, car Alfred avait subi, selon ses termes, une « opération oculaire » d'une gravité telle qu'il avait bien failli perdre la vue. Ce fut la première info qu'il nous accorda, à peine entré dans notre maison, et en même temps notre mère arracha le carton qu'elle avait punaisé sur le chambranle de la porte d'entrée. Fred était de retour. Notre mois d'août en allait être changé. Il monta sans y être invité, sachant que « sa » chambre était prête. Je ne me souviens pas si Juan était là. S'il y était, il devait faire les cents pas sous la galerie, pivotant sur un talon à chaque angle et empoignant

chaque fois le tronc d'un oranger, une manie qu'il avait quand il prétendait penser à « autre chose ». Ma petite sœur (je m'en souviens bien) attendait, assise sur la margelle du bassin, une main dans l'eau et l'autre dans ses cheveux, de sauter joyeusement sur les genoux de celui qui se croyait déjà notre père (qui est aux cieux). En tout cas Alfred Tulipe ne cultivait pas un tel projet. Il connaissait la maison depuis l'année dernière et il avait pris le temps de s'imprégner de l'âme des environs, que c'est pas facile quand on arrive d'aussi loin. Mais ce n'était pas la guerre qui le poursuivait. Il parlait rarement de son gagne-pain, mais il en parlait et on n'en savait pas plus. Il redescendit, vêtu comme l'année dernière d'un pantalon de coton, d'une chemisette de coton et d'espadrilles de coton, le tout de couleur blanche, avec une légère odeur de lavande et de tabac. Notre mère arrangeait la table, fleurs et couverts, et la bouteille qu'elle n'oubliait jamais. Il se trouvait toujours un homme pour la déboucher. Mais je ne vois pas Juan s'installer devant une assiette et brandir le tire-bouchon en plaisantant à propos de ce qu'on doit au passé. Je vois Alfred prendre place, ma petite sœur se glisse entre deux chaises pour se poser sur son tabouret, notre mère tourne autour de la table et moi je suis sur la sixième marche et je m'apprête à sauter, la septième m'étant interdite depuis que je me suis foulé une cheville et esquinté un genou.

— Volo ! Je t'ai déjà dit de ne pas…

Je saute. Ma sœur rit. Ce n'est pas cette fois qu'elle me verra me fracasser sur le sol aux dalles humides à cause d'un filet d'eau qui fuit de la margelle. N'y mettez pas le doigt, lecteur, dans ce petit orifice, sans quoi mon saut n'a plus le sens que je lui donne en attendant de sauter de la septième mais pour cela il faudra 1) que notre mère accepte cette inévitable contrainte 2) que la peur d'avoir mal me quitte alors que j'en souffre encore dans mes cauchemars. Je ne souhaite à personne de se casser un os ou de distendre un tendon. Juan ne devait pas être là, sinon il m'aurait défendu la sixième et peut-être même la cinquième. Je m'accroupis avec souplesse au pied de la première marche, celle par quoi tout commence. Alfred me regarde comme on considère que cet âne n'est pas fait pour le travail qu'on lui assigne. Ma cheville n'est pas totalement remise et mon genou craque. Mon cul a heurté la dalle qui a basculé. Un jour, je la pèterai.

— Vous arrivez à temps, dit notre mère, s'adressant à Alfred et non à moi, mais j'arrive et je m'assois entre la chaise que notre mère occupera et le tabouret sur lequel ma petite sœur se dresse comme si elle voulait voir ce qui se passe dans l'assiette d'Alfred qui n'est d'ailleurs pas différente des nôtres.

— Cette fois, dit gaiment Alfred, le train était à l'heure, à trois minutes près toutefois.

— C'était une locomotive à vapeur ? demande ma sœur.

— On n'est pas dans un dessin animé ! dit Alfred en tendant son assiette.

Notre mère remplit l'assiette. Chaque fois qu'elle y dépose le contenu de la cuillère de service, elle regarde Alfred et attend et il fait un signe. C'est oui ou c'est non. Mais ce n'est peut-être pas que cela. Ce n'est pas forcément « j'en ai assez » ou « encore un peu ». Il se peut qu'elle recherche un compliment. Il finit par en trouver un et le balance par-dessus son assiette pour voir s'il fait son effet ou s'il est nécessaire qu'il se creuse encore la tête pour en dénicher un qui soit à la hauteur de ce que notre mère exige de lui. Vous ne le connaissez pas, allez. Et elle non plus, d'ailleurs.

— Le voyage s'est bien passé ? dit-elle une fois qu'il a reposé l'assiette devant lui, satisfaite de pouvoir encore exercer ce pouvoir qu'il ne lui a jamais reproché.

— Les gens sentent mauvais, dit-il. Et il est inutile de leur parler…

— Ils ne répondent pas ? dit ma petite sœur.

— Personne ne vaut la peine d'être connu dans ce Monde.

Notre mère ne frémit pas en recevant ce compliment en voie de décomposition. Au contraire, elle se réjouit ou feint d'avoir retrouvé le bonheur de l'an passé.

— Mais ici, dit-elle enfin, vous êtes comme un coq en pâte…

— Vous me cuisinez déjà, ma chère !

Ils rient, l'un en face de l'autre, la fourchette haute et le couteau agile. Ma petite sœur ne comprend pas et se plie. La voilà le nez dans son assiette. Moi, je mâche. Je n'imite personne et n'ai pas le souci de me prêter à leurs jeux. Il est trois heures. Alfred a voyagé depuis la nuit. Il a aimé les quais déserts d'Atocha. Les pas feutrés et le glissement des valises. Les voix qui ne se rencontrent pas faute de conversation. Mais une fois entré dans le compartiment, il s'est bouché le nez. Vous comprenez : les gens, leurs mots, leurs passages, leurs disparitions et apparitions, c'est agréable au fond. Mais leur odeur, ah la la !

— Au moins cet agneau sent bon l'herbe rare de vos coteaux, dit-il sans cesser de trancher.

— Ça fait comment un train électrique ?

Je pince ma sœur. Qu'elle se taise ! Chaque fois qu'elle ouvre la bouche, c'est pour dire oui ou non et on ne sait jamais si c'est oui ou si c'est non. Moi, j'ai l'âge d'être compris. J'ai des érections. Je vois loin. Et rien n'arrête mon imagination. En plus, elle mâche si lentement qu'on ne l'attend pas. Et si elle ne recrache pas la viande concassée par ses dents de lait, on n'entend pas notre mère lui reprocher de ne jamais penser à la guerre, comme si nous n'en savions rien. Sinon Alfred grimace de dégoût et il sauce impatiemment, ce qui ne l'empêche pas d'engouffrer ensuite ce morceau de pain arraché au pain lui-même, car il est défendu

d'utiliser un couteau, la chair de notre Bien-aimé n'étant pas conçue pour être saignée de cette odieuse façon. On rompt, ici. Et on s'en excuse. Alfred a bien compris de quoi il est question et il ne plaisante plus à propos de notre Créateur, quoiqu'il ait l'air de se foutre éperdument de ces rites. Juan était-il là ?

— Après le dessert, dit Alfred, les enfants font-ils toujours la sieste ?

— Bien sûr que oui ! répond notre mère. Pourquoi me demandez-vous cela… ?

— Ils ont grandi depuis l'été dernier.

— Je ne vous le fais pas dire.

— Ils ont poussé, continue Alfred.

Il nous toise et montre ses dents qui mériteraient le *palillo*. Notre mère, avec toute la discrétion qu'on lui connaît, se lève pour aller fouiller dans le tiroir où on trouve des *palillos* si on les cherche. Elle n'en trouve pas. Alfred, impatient, fait donc usage d'un de ses ongles et en cure plusieurs fois l'interstice sur la pointe d'une canine, cela sans cesser de nous regarder.

— Nous attendrons les premiers rayons du couchant, dit Juan.

Il était donc là ! Et moi qui raconte tout ça sans lui ! Mais qui m'en voudra ? Après la sieste, qui sera de courte durée car le repas a pris plus de temps que d'habitude, nous irons promener dans les coteaux et de là-haut nous verrons les neiges éternelles qui

semblent se moquer du désert. Nous traverserons des jardins en fleurs, une abondance de fleurs nourries de l'eau des profondeurs et de tous les minéraux qu'on sait énumérer sans se tromper de sens, sœurette et moi. Ça fera bien plaisir à monsieur Alfred qui travaille au service de la géologie associée à l'agriculture, mais sans être géologue ni agriculteur, Juan n'est pas sûr que ce soit là un métier, même si c'est une occupation qu'on ne peut pas soupçonner d'indignité mais dont il n'est pas exagéré de prétendre que si elle nourrit son homme elle ne lui permet pas de s'habiller autrement que pour ne pas paraître nu devant les autres. Ces autres qui puent, disent n'importe quoi et dont on imagine les pensées, voire les injonctions, à la vue de ce voyageur qui ne porte rien qu'on a envie de voir et d'acheter. Voici la sieste.

Chacun dans sa chambre. Et en slip parce qu'il fait très chaud cette après-midi-là. Comme toutes les après-midis andalouses en été. Couché sur le dos (ou à plat-ventre pour ce qui concerne ma petite sœur). Je ne sais rien à ce propos de notre mère et je n'ai pas d'autres ressources que mon imagination eu égard aux dispositions de monsieur Alfred relativement à la pratique de la sieste. Où est Juan ? Oreilles collées de chaque côté du mur. Ainsi communiquons-nous ma sœurette et moi à l'heure de la sieste.

— Qu'est-ce que tu dis… ?

— Je ne dis rien, sœurette ! Je pense.

— Je croyais que tu disais quelque chose…

— À propos de quoi ?

— D'Alfred… de Juan… de…

— Je t'en prie ! Un mot de plus et…

Voilà le soleil qui se prépare à se poser sur l'horizon. Nous sommes prêts et nous attendons Alfred. La fenêtre de sa chambre est ouverte. On l'entend siffler. Juan fait un trou avec la pointe du makila qu'il a ramené de son service militaire et qu'il traite comme un souvenir auquel il lui est agréable de penser. Un autre pays. Il y a beaucoup de pays dans ce pays. Il en parle comme s'il en connaissait la langue. Marin d'eau douce il était. Sur le fleuve Bidassoa. Traversant l'estuaire deux fois par jour à bord d'une vedette armée d'un canon. Il a maintes fois décrit ces missions sans guerre. À la place des Russes, il y avait des contrebandiers. Des descriptions et des anecdotes qui meublaient passablement nos conversations sous la tonnelle du jardin. J'y pense à cause du makila, sinon je penserai à autre chose, mais je ne sais pas quoi.

— Vous venez, Alfred ?

— Je vous ai dit de m'appeler Fred. Cela me fait plaisir.

— On vous attend… Fred.

— J'arrive, j'arrive ! Ces maudits godillots… !

Le voilà. En plein soleil. En culotte courte, godillots en effet, et chaussettes de foot « à cause des serpents ». Notre mère frémit rien qu'à l'idée de rencontrer un de ces serpents dont on parle sans les avoir jamais vus, sauf Juan qui en connaît plusieurs, même qu'il les a nommés pour ne pas causer de quiproquo. Il dit ça en soulevant ma sœurette qui s'épargnera ainsi, sinon les serpents, du moins la fatigue et la sueur des chemins.

— Volo sait écraser les scorpions avec le pied, dit-elle, joyeuse avec ses jambes sur ces solides épaules d'homme.

— Il a de bonnes godasses au moins ? ricane Alfred.

Si je n'en avais pas, stupide animal, je ne m'aventurerais pas dans le désert. Il montre deux cuisses poilues et chétives. Une troisième ne vaudrait pas mieux. J'ouvre la marche. On peut me faire confiance. J'ai l'œil. J'ai appris la leçon. L'été dernier, monsieur Alfred a bien vu que je m'y connaissais en chemin. Jamais il ne s'est avisé de passer devant moi. Il s'est toujours tenu derrière et pas que derrière moi. Le chemin ainsi foulé par les autres pieds lui semblait sûr. Il y allait sans hésiter, mais jamais devant, toujours derrière. Or, cet été-là, qui était le pénultième, le voilà-t-il pas qu'il me dépasse et prend la tête du peloton familial, si tant est qu'il appartienne à notre sang. Il m'empoussière des pieds à la tête et frappe le sol avec sa canne de bambou. Des cailloux giclent dans l'alfa, ricochent sur la terre, s'enfoncent dans les palmiers nains.

— Ces hommes ! glousse notre mère.

Juan éclate de rire et ma petite sœur lui ôte son béret pour s'accrocher à ses cheveux. Ça se soulève drôlement, des épaules qui rient !

— Et moi donc ! glapit Alfred qui n'a rien compris.

Soudain, alors que le soleil est encore debout, il disparaît. Pas le soleil. Alfred. Nous ralentissons, nous nous tournons, d'un côté, de l'autre, nous nous arrêtons, nous nous rapprochons.

— Où est monsieur Alfred ? demande notre mère d'une voix si inquiète que ma sœurette en chiale aussi sec.

Juan remet son béret et tape la cuissette qui s'agite sur son épaule.

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? dit-il comme si ça ne l'intéressait pas de savoir où est passé « notre » Alfred.

Il retape la cuissette.

— Toi qui domines le monde, dit-il, qu'est-ce que tu vois… ?

— Je vois rien d'autre, déclare la sœurette.

Elle frotte sa cuissette et même la gratte. Les mains de Juan ont des poils. Ce sont les poils qui font mal. Il retape encore. Cette fois, elle balance ses pieds et menace d'aplatir le nez de notre Andalou de service. Il empoigne les pieds et serre les petits genoux contre sa mâchoire, mais j'ai déjà franchi la distance qui nous sépare de

l'endroit où Alfred est censé avoir, disons-le, disparu. Nous l'avons dit tous ensemble, si des fois quelqu'un (mais qui ?) douterait de notre sincérité ou au moins de notre sens de l'observation. Je m'avance tandis qu'ils n'avancent plus, se tenant l'un contre l'autre, ma sœurette étant toujours juchée sur les épaules de Juan. Je ne les ai jamais vus si près l'un de l'autre. Ni ma petite sœur non plus et du coup elle s'est immobilisée et elle regarde le béret et le foulard, l'un après l'autre, alternativement. Moi, je suis déjà en haut, le bâton en avant, des fois que ce ne soit pas Alfred qui surgisse du néant. Les ombres se sont infiniment allongées. Je scrute. Je veux calculer. C'est une équation à une inconnue, mais si jamais il y a une autre inconnue, je sais que je n'ai pas encore acquis le niveau nécessaire. Je prie. Je ne prie pas souvent, mais je n'aime vraiment pas ce genre de blague. Une fois, papa m'a surpris en surgissant d'un mur. Comme je vous le dis. J'ai cru mourir. De quoi, je ne sais pas. Comme on en riait lui et moi, j'ai douté que ce fût de peur. C'était autre chose, comme s'il n'existait rien entre la surprise et la mort. Ça me travaille encore cette histoire. La preuve, j'avance moins vite, je monte moins haut, je ne vois plus aussi bien, je n'entends plus rien. Maudit Alfred. S'il croit provoquer l'arrêt de mon cœur, il se goure ! Ce n'est pas comme ça qu'il m'empêchera de me mettre entre lui et notre mère. Je serais toujours plus vivant que lui ! Et il mourra avant moi.

Je ne croyais pas si bien dire. Je vacillais entre les pierres, incertain comme le temps qui menaçait ma cohérence, lorsque je l'ai vu, étendu les bras en croix au milieu des palmiers nains, couverts d'insectes si jamais vous considérez que le scorpion en est un. Ses yeux n'étaient pas fermés, mais les morts ne voient rien. Je m'étais transformé en statue. Pourtant, mon bâton oscillait. Je le sentais en mesure de frapper ces carapaces têtues. Mais à quel prix ? Si notre hôte était mort, à quoi bon écraser ces pauvres scorpions qui se sentaient chez soi à juste titre, cadavre ou pas cadavre. Cette terre leur appartient. Or, Alfred était devenu terre. Il s'y enfoncerait si personne ne tenait à lui destiner une sépulture comme cela se fait en temps ordinaire. Mais ce temps, qui était aussi incertain que mon récit (pardonnez-moi), ne l'était pas. Il m'appartenait aussi bien que cette terre à ses peuples de sang et de sève. Et je crois bien que si Juan n'était pas intervenu, j'aurais passé ce temps à observer, avec jouissance et curiosité, cette décomposition que j'imaginais lente, capable de dessécher, de réduire en poussière et d'éparpiller aussi bien et sinon mieux que le vent, qu'il vienne de la mer ou des montagnes, qu'il rende nostalgique ou fou. Ma sœurette n'était plus sur les épaules de cet ouvrier dont je connaissais les qualités d'expérience et de fidélité. Il transperça alors chaque bestiole à la pointe de son makila (vous voyez bien maintenant pourquoi il était nécessaire et logique, pour le bien du récit, que ce fût un makila et non point une canne de vieillard, même à tête de mort), au grand

dam de ma propre intelligence des choses de ce monde. Avait-il assez pris grand soin de ne pas blesser notre Alfred ? Oui.

VI – Un tank en Ukraine

On était loin du front. C'était l'été. On entendait les remous du marais et le vent, tranquille et tiède, traversait les bois environnants comme un touriste qui connaît le pays. La maison du fermier Roman occupait le centre d'une clairière située sur l'adret d'une colline boisée. Plus loin, des bras d'eau noire pénétraient les prés qui descendaient vers la route. Le sergent Zenko avait disposé les trois photographies sur la nappe aux motifs chasseur. Les deux verres limitaient ce triangle, l'un à la pointe, du côté où Roman était assis à cheval sur sa chaise, les bras croisés sur le dessus du dossier, et du côté de la base opposée le sergent jouait avec les reflets de son verre, car la lampe était située juste au-dessus. Roman était tout ouïe.

— Celle-ci, dit le sergent, date de l'année dernière. On voit la maison que ma femme a héritée de son vieil oncle Guillermo, qui est mort donc. Elle a des racines andalouses. Tu t'imagines ? Un bon refuge pour elle et les enfants…

— Je vois deux enfants. Un garçon et une fille…

— C'est ma fille, Alice. Lui, c'est le fils de l'ancien mari de Nikita, Volo. Comme mon fils. Mais avec la guerre, je n'ai pas eu le temps

de vraiment le connaître. Mais est-ce que je connais mieux ma fille ? Tu ne peux pas savoir…

— Et ce type, là, devant la porte, avec son chapeau à la main et cette drôle de pipe dans l'autre main… ?

— Ah… Oui… C'est le locataire. Un touriste français. Nikita lui avait loué une chambre. Je n'ai pas Photoshop sur mon laptop, sinon tu penses bien que je l'aurais effacé…

— Qu'est-ce qu'on fait pas avec ces outils-là, cousin !

— Sûr qu'on le fait ! Mais avec la débandade de la semaine dernière, je n'ai pas perdu que mon laptop. Heureusement, j'ai toujours ces photos sur moi. Celle-là, c'est devant la maison…

— Ya un autre type. On dirait que cette camionnette lui appartient.

— C'est le livreur. Nikita cuisine pour d'autres touristes. Mais ce Français (que tu vois là encore sur la troisième photo) est le seul locataire. C'est la première fois qu'elle loue une chambre. Elle pourrait en louer au moins deux autres, mais elle craint de pas pouvoir y arriver. Elle voulait voir ce que ça donne, de louer à un touriste. Je ne sais pas ce qu'elle en pense maintenant que c'est de nouveau l'été, là-bas comme ici. Le courrier… avec cette débandade… Tu entends l'eau ?

— Rien de nouveau, rassure-toi. Ils ne viendront pas ici. Toute la rive est minée. Et le lit en profondeur. Je ne leur conseille pas de nous rendre visite.

— Tout est prêt en effet pour les recevoir. Les munitions sont arrivées aujourd'hui. Quatre nids de mitrailleuses. Chaque homme équipé de quoi en tuer dix. Cinq mortiers. Les drones se relaient en permanence. Et moi je suis ici à boire un coup avec toi. J'en ai marre !

— Tu devrais ranger ces photos, cousin.

Roman détruisit lui-même le triangle, puis il superposa les photographies dans la paume de sa main, on voyait Nikita qui souriait, la fillette qui grimaçait comme si elle savait qu'elle était belle à se damner et le garçon avait l'air si triste qu'il semblait en effet ne pas appartenir à la famille. Mais c'était aussi le fils de Nikita. Les mêmes yeux. Cette connaissance instinctive de l'autre. Comme s'il allait en dire quelque chose. Roman retourna le paquet et une date apparut, avec l'indication de lieu, et les prénoms des deux enfants et une évocation du soleil d'Andalousie. Le sergent rempocha les photographies sans les ranger dans son portefeuille. Il se contenta de les glisser dans la poche, remonta la navette de la fermeture à glissière et vida son verre en expirant bruyamment à travers ses narines. Il s'était rasé ce matin. Il avait supprimé cette barbe, vous savez pourquoi ? Il ne voulait plus ressembler aux autres.

Seulement à lui-même. Et il avait tué un jeunot rasé de frais la veille. « Je suis perdu ! » qu'il lui avait dit avant de s'écrouler dans l'eau noire. Et Zenko se demandait encore ce qu'il avait voulu dire par là : je suis perdu c'est-à-dire que je ne retrouve plus mon chemin qui est aussi celui des miens. Ou : c'est fini et pourtant je veux vivre ! À bout portant, car le Russe avait surgi comme de nulle part, et le coup était parti, en pleine poitrine, « à mon avis pas trop loin du cœur ». Le corps s'était enfoncé dans la boue, mais le visage n'avait pas été enfoui dans le limon qui tournoyait autour. C'était un visage d'enfant. Peut-être même pas rasé de frais. Et la bouche s'était refermée en même temps que les yeux. Ensuite, ç'avait été la panique et le brouillard d'eau et de vase s'était élevé et il avait fallu le traverser sans savoir si c'était la bonne direction. Il avait cru à chaque seconde se jeter dans les bras hostiles de l'ennemi. Son cœur avait dû conserver ces traces. Elles étaient sans doute indélébiles et s'il vivait assez longtemps pour le raconter, elles finiraient par causer de sacrés problèmes incompatibles avec la vieillesse. Voilà de quoi ils parlaient, les deux cousins, vidant la bouteille en toute équité, de chaque côté de la table qui avait connu leur enfance et bien d'autres projections dans le futur.

— Va falloir que j'y aille, cousin. Merci pour le coup. La prochaine fois, tu m'invites à manger, mais là, je n'ai pas le temps. La nuit va tomber et on m'attend. Comment va Polina ? Les enfants ? Nous n'avons pas parlé des tiens. En Pologne ? C'est plus proche. S'il n'y

avait pas eu cette maison en héritage, Nikita aurait rejoint les tiens en Pologne. Mais tu sais ce que c'est, une maison en Espagne, comme un château. Et puis la guerre n'arrivera pas là-bas, au bout de la Méditerranée. Tandis que la Pologne, nom de Dieu ! Qu'est-ce qu'on lui a fait ?

Sur ses paroles débitées comme une prière à proximité de l'autel, le sergent empoigna son couteau de combat et le rajusta à sa ceinture. Roman aussi avait porté ce couteau, mais à la chasse, pas à la guerre. Il datait du grand-père de l'un et de l'autre. Du temps de la « division ». On se reprochait tous les jours ce temps maudit de la trahison, mais c'était une lame en acier de Solingen, et la poignée avait été étreinte une dernière fois par un Boche transpercé par une baïonnette rouge.

Ils allaient en parler encore lorsque la porte de la cuisine s'ouvrit dans un grand fracas. Vous savez ce que c'est le fracas en temps de guerre ? À peine arrivé, on se croit mort ou encore vivant, seconde ou fraction de seconde vécue plus d'une fois, mais c'était le soldat Vlasenko qui entrait ainsi, dégoulinant de l'eau de pluie qui tombait à verse, le casque dans le dos et le fusil à l'épaule. Il avait vu le diable, quoique la bouteille de vodka, pas tout à fait vidée, venait de le tranquilliser un tant soit peu. Les deux cousins étaient debout de chaque côté de la table et la chaise qu'avait occupée Roman gisait sur le dallage blanc. Le bruit de sa chute avait été

couvert par celui de la porte. Rien, pas ça, n'avait occupé cet interstice de temps.

— Sergent ! Ya un char sur la côte 232 !

— Nous n'avons pas de char… Tu veux dire…

— Comme je le dis !

Roman se précipita sur son chapeau. Aussi sec, les trois hommes traversèrent la cour l'un derrière l'autre, le sergent Zenko en tête et le fermier Roman fermant la colonne. À l'approche du petit bois de chênes, ils ralentirent et se rapetassèrent. L'eau leur arrivait aux chevilles et le taillis trahissait aussi leur progression vers l'endroit que le soldat avait indiqué comme position d'un char ennemi. Zenko savait que deux des nids de mitrailleuses se trouvaient à proximité pour un tir croisé qui avait toutes les chances d'atteindre le char. Le lieutenant était équipé d'un Apilas. Peut-être était-il en ce moment même en train de se préparer à tirer. À cette distance, il ferait mouche à coup sûr. Mais, autour d'eux, le silence régnait en maître des lieux. Le sergent stoppa pour interroger le soldat qui haletait comme s'il venait d'être introduit aux Mystères de la guerre.

— C'est un quoi ? demanda le sergent en frottant les joues du soldat.

— Un T72… Enfin je crois… Vous savez, moi…

— Comment que tu sais que c'est un Russe ?

— Le Z, sergent ! Le Z !

— Tout de même, remarqua Roman qui soufflait lui aussi et peinait à retrouver ses poumons, un char isolé… derrière nos lignes… C'est un fou ou quoi ?

— S'est-il perdu ? fit le soldat qui se frottait les joues maintenant que le sergent ne les frottait plus.

— On va bien le savoir, dit Zenko. Toi, Roman, retourne chez toi.

— Et perdre le spectacle d'un T72Z qui part en fumée ! Dans tes rêves, cousin sergent ! Je veux voir ça comme j'ai vu plus de cramouilles que toi, nom de Dieu !

— Comme tu veux. Espérons que le lieutenant…

Ils reprirent leur progression silencieuse, l'eau chuintant comme dans un égout, le bois frémissant alentour, la nuit comme s'approchant de plus près, presque hallucinatoire, déjà gavée de récits. C'est fou comme on se projette dans l'avenir si jamais ça sent le roussi, se dit Zenko et il reprit la tête de cette patrouille improvisée pour le meilleur et pour le pire, mais sans femme pour donner un sens au plaisir. L'écran de son smart était si discret qu'il avait du mal à voir ce qui s'y passait. En tout cas le lieutenant ne recevait pas. La zone de brouillage gagnait du terrain. On finirait par ne plus se comprendre et alors ce serait vraiment fini. Mais pour l'heure, ça n'avait pas encore commencé. Zenko en avait le scrotum agité de

spasmes douloureux et rien au bout du gland. Il avançait dans le taillis la bouche grande ouverte, l'échine à l'équerre et le silence se peuplait d'inconnues, incertain qu'il était de ne pas avoir été repéré. Faut dire que Roman haletait comme un cylindre poussif. Le soldat Vlasenko devenait de plus en plus silencieux, de moins en moins visible. Encore un qui survivrait. Et pour raconter quoi ? Ce qui s'est passé ensuite ? Le Diable peut seul le dire, Dieu ayant tourné le dos aux champs de bataille du XXIe siècle.

— C'est encore loin, Vla… ?

— Je vous dirai, sergent. Vous pouvez compter sur moi.

Mais il ne proposait pas de passer devant. Quand je vous disais qu'il traverserait ces temps mauvais pour l'homme sans en devenir un ! Puis le taillis s'éclaircit et la colline se distingua nettement du ciel que de lourds nuages compliquaient dans des couleurs empruntées à l'enfer plutôt qu'au crépuscule. L'écran du smart demeurait inerte. Allez savoir si le lieutenant se disposait à tirer ! Zenko scruta ce côté, ça devait être à l'Est, parce que c'était sacrément plongé dans le noir qu'on aurait dit un océan en furie qui allait s'abattre sur le pays. À l'opposé, par contre, on voyait miroiter le fleuve et ses complications de surface et de reliefs subits. Et là, en face, la colline se détachait comme dans une carte postale, noire parce qu'encore lointaine, en tout cas pas assez proche. Il fallait avancer encore, au risque d'être repéré et de n'avoir pas le temps de mourir. Cette idée

fit frissonner Zenko. Il y pensait souvent, à cette mort qui vous efface d'un coup, sans qu'on en ait conscience et des fois il voyait la même mort harceler des corps subitement sans défense et ça pouvait durer des heures avant que la mort se décide, ou les brancardiers qui, dans les lueurs métalliques, paraissaient des ombres venues tout droit de l'Enfer pour y retourner chargées de ces fardeaux terrorisés ou seulement patients. Personne ne peut dire s'il sera terrorisé ou seulement patient quand ça arrivera. Et ça arrive, selon les statistiques, une fois sur deux, en tout cas dans ces parages peu fréquentés par ses véritables habitants, tous en exil ou au combat, nom de Dieu !

— Vous le voyez, sergent ?

Ça, pour le voir, on pouvait pas le rater. Et il devait en être de même du côté du lieutenant qui, de sa position à l'Est, pouvait le voir aussi bien que les trois hommes maintenant accroupis à l'abri des broussailles qui sentaient la cendre humide des cheminées après la pluie. Zenko manœuvra maints icones sur l'écran, mais le lieutenant ne répondait pas. Ce n'était pas avec le fusil du soldat Vlasenko qu'on abattrait l'animal tapis dans les premiers taillis de l'adret. Zenko n'avait emporté que son pétard et ce poignard qui avait son histoire, laquelle s'achèverait peut-être cette nuit, sauf si quelque promeneur ou patrouilleur tombait dessus, l'arrachant aussitôt au cadavre sans se demander de quelle mort il était mort, çui-là. Un frisson remonta de ses testicules toujours en état d'alerte dans ces

situations à la fois simples et compliquées. Simple parce que… Mais Zenko cessa de penser à prendre une décision. Ça ne servait à rien de rester là à se demander si le lieutenant allait enfin tirer. Sur le rapport, il évoquerait le brouillage, ça oui ! Cependant, le tank ne donnait aucun signe d'existence humaine. Il aurait fallu s'en approcher pour le savoir, coller son oreille sur le blindage et retenir sa respiration pour laisser des voix d'hommes vous pénétrer le cerveau, dans une langue qui était d'ailleurs la vôtre, et même sans voix on reconnaîtrait le même souffle, le grésillement d'une cigarette, qui sait… ? Zenko n'avait jamais collé son oreille sur la paroi d'un tank. Il n'avait même jamais approché un tank, sauf s'il était détruit et qu'il regardait les brancardiers extraire les cadavres calcinés, des types comme vous et moi, jeunes et presque imberbes, et d'autres gueules venues du fin fond de l'Asie, avec ce regard de conquérant aujourd'hui déchu de sa position impériale. Qu'est-ce qu'on voit de là-haut ? Zenko n'avait jamais rêvé à ce genre de situation. Il aimait les femmes, la sienne et celles des autres, il aimait les enfants et il en avait une qui possédait le plus beau regard ukrainien que vous ayez jamais eu l'occasion d'observer même dans vos magazines à la con. L'envie de pleurer, ça vous prend même quand vous n'en avez pas envie.

— On se barre, dit-il sans violence.

— Moi je reste, grogna le cousin Roman.

— Et moi qu'est-ce que je fais, sergent… ?

Zenko se détendit d'un coup. Cette tension l'avait surpris en plein mouron. Il en avait presque mal.

— Non, dit-il cette fois calmement. On va attendre voir si le lieutenant se décide à tirer.

— Et s'il ne tire pas… ? dit le soldat qui souhaitait justement que le lieutenant ne soit pas au courant de la présence de l'ennemi à portée de tir.

— Qu'est-ce que tu disais à propos de cigarette qui grésille ? fit soudain le cousin Roman. Regardez !

On voyait le grésillement dans la proximité du tank, sans doute parmi le taillis car en même temps des feuilles clignotaient.

— Le con ! fit Zenko. Vlasenko ! En position !

Le fermier Roman vit alors le soldat Vlasenko s'allonger sur le talus, le fusil à l'épaule, sûr de pas rater la cible, en plein dans la gueule, mais comment savoir si la cigarette était à la hauteur de la bouche ou si elle grésillait au bout du bras, auquel cas la balle irait se perdre dans le taillis. Impossible de voir cette gueule s'illuminer au moment de l'inspiration de la fumée.

— Non ! fit Zenko. Je vais aller voir. Quelque chose…

Il se coucha, prit le temps de regarder le visage incrédule de son cousin et se mit à crapahuter dans les herbes calcinées, quitte à

provoquer le craquement des brindilles inévitables. Il oublia vite ce qu'il laissait derrière. Il était entré en action, ce qui, tout compte fait, n'arrivait pas si souvent. Il ressentit une espèce de joie, mais c'était autre chose qui l'envahissait, comme si la perspective du meurtre avait le pouvoir de changer le sens des mots auxquels l'existence nous a habitués. Ça arrivait encore et une fois de plus il se promettait de ne pas rater ça. Il atteignit l'orée quelques minutes seulement après. Le tank n'émettait aucun signe de vigilance. On n'entendait vraiment rien. Pour ça, il fallait coller son oreille sur sa peau d'acier sans doute déjà éprouvée par le feu. Il connaissait cette odeur. Tout ici sentait la mort, comme si la mort était synonyme d'acier et que l'acier en avait été extrait sans l'autorisation de la Terre. Il prit quelques secondes de ce temps peut-être précieux pour se souvenir de ce qu'il savait de l'odeur de la terre, et de l'odeur des femmes, des animaux dont le cousin Roman prenait grand soin… C'était un tank comme il n'en avait vu que de loin. Un tank en état de combattre. Et la lueur qui les avait alertés n'était autre qu'un reflet intermittent de lune. Aucun tankiste n'était sorti pour fumer une cigarette. A-t-on idée de fumer au milieu des explosifs ? L'équipage devait se composer de trois hommes. Ils étaient là-dedans, immobiles et en alerte constante. Pour quelle mission improbable ? Se positionner à l'adret, certes de nuit, mais comme au spectacle. Le lieutenant était sans doute en train de se préparer à tirer. Ou alors il attendait un retour d'en haut. Sans doute, merde ! Il était

sans doute nécessaire d'expliquer la présence de ce tank à cet endroit précis. Qu'est-ce que ça voulait dire ? Zenko disposa les grenades au pied d'un arbuste qu'il n'identifia pas. Il ne connaissait pas la nature comme le cousin Roman la pratiquait tous les jours à la tête de ses animaux, de ses champs et de ses jardins. Il était aussi doué pour la charpente et la mécanique. Un sacré cousin le Roman ! Zelenski ne l'avait pas envoyé au combat à cause d'une malformation qui était pourtant un secret de famille. Et voilà qu'il se trouvait en face de l'ennemi, sans arme car sa 12 n'avait jamais tué que des oiseaux. Puisqu'on parle de lui, voici ce qu'il a pu voir depuis le fossé où il était tapi en compagnie du soldat Vlasenko :

Ils avaient pu voir le sergent Zenko atteindre le taillis que le tank jouxtait, le canon tourné vers l'Est, c'est-à-dire vers les positions de l'ennemi. C'était bizarre, ce tank qui ne se cachait pas et qui semblait viser son propre camp. Peut-être que Zenko y pensait en ce moment, immobile maintenant, avec la cigarette qui grésillait pas loin, peut-être dans la bouche du fumeur imprudent et alors le soldat Vlasenko ne pouvait pas rater cette gueule qui deviendrait celle d'un cadavre sans tête si le sergent donnait l'ordre de tirer, en agitant son casque au bout de son bras levé, pronation, supination, on ne pouvait pas rater ce signal convenu et pan ! un Russe de moins sur la terre, mais le sergent était immobile, il se préparait à autre chose, mais quoi ? Allez savoir ce qui lui passe par la tête au cousin ! Ça remonte à l'enfance, comme si le moment était bien choisi d'y

penser, nom de Dieu ! Et en moins de mots qu'il en faut pour le dire Badaboum ! le ciel s'illumine comme au Jour de l'an, il semble qu'on en voit les entrailles, comme si on prenait de la vitesse et qu'on n'était plus sur la trajectoire qui en a vu même plus que l'Histoire, et l'air se met d'abord à tournoyer, comme si l'enfant était soudain prisonnier de sa toupie, et il devient brûlant, l'herbe au-dessus du fossé se met à flamber comme les bougies sur le gâteau d'anniversaire et ça souffle tellement qu'on entend les arbres s'arracher à la terre, on les voit se laisser emporter vers l'Ouest, à une allure de fusée spatiale, on aurait dit des milliers de fusées en feu qui filaient vers l'Ouest, les feuillages s'ébouriffaient comme des étoiles et l'herbe maintenant pétillait mais pas comme un feu de cheminée, comme si c'était bientôt votre tour d'y passer, de l'état de chair à l'état de cendres…

Le fermier Roman regarda comment le corps du soldat Vlasenko achevait de se consumer. L'acier de son fusil rougissait. Et le fermier se vit nu, entièrement nu et soumis aux effets de ce badaboum comme il n'en avait jamais vécu même en imagination ou dans une salle de cinéma 3D. Il eut conscience qu'il allait rejoindre le soldat, quelque part où la cendre est le contraire de l'homme, où il est parfaitement possible de la confondre avec la terre, si jamais on ne meurt pas quand on est mort et que la cendre est la seule issue, qui peut-être vaut mieux que la poussière, mais était-ce bien le moment de spéculer ? Le fermier n'était pas soumis au vent qui emportait

même le feu. Il était couché sur le dos au fond du fossé qui venait de s'assécher, la terre dure maintenant sous lui, impossible à empoigner comme souvenir de ce qui s'est passé. Il voyait le ciel qui avait enfin l'air d'un infini comme on peut se l'imaginer quand on a finement observé les braises dormantes de la cheminée. Et qu'est-ce qu'il ne voit pas traverser cet enfer nouveau si c'est pas le tank qu'ils étaient venus surveiller en attendant que le lieutenant se décide à le détruire ! Et qui chevauchait le canon dressé comme un mât sans voiles dans cette tourmente peut-être déjà future si c'était pas le cousin Zenko qui filait parmi les arbres en direction de l'Ouest, à une altitude telle qu'on l'aurait pris pour un ange déchu si on n'avait pas nettement entendu son cri de désespoir.

VII − Banana split

Jamais vous n'auriez surpris Juan en train de cramer un joint ou de nourrir ses veines. S'il avait envie de voyager seul, ce qui lui arrivait de temps en temps, il prenait le train ou une bonne cuite. Faut dire que le voyage l'occupait beaucoup. Autant dire chaque jour. Ça lui prenait après le boulot, autant dire une bonne heure avant de déjeuner. Il était deux heures de l'après-midi et il rentrait chez lui. C'était la maison de ses parents. Ils étaient morts depuis longtemps. Il les avait à peine connus. Il avait passé son enfance chez les curés. Il n'avait pas appris grand-chose. Quand il retrouvait ses parents, ils avaient encore vieilli. Et ils avaient fini par mourir et Juan avait reçu son diplôme d'ajusteur deux mois après l'enterrement de sa mère qui était morte trois mois après le vieux. Ça allait vite en période d'examen. Le notaire lui remit les clés et les papiers de la curatelle car il était encore mineur. Le forgeron l'employa par compassion, ça se lisait sur son visage presque noir et dans ses yeux couleur de verre de Mójacar, le pays des sorcières. Il n'y avait plus de chevaux à ferrer, seulement des portails et des balustrades de balcon. Juan n'aimait pas l'odeur de l'acier. Il y en avait des tas derrière l'atelier. Un chien les surveillait, car les Gitans n'étaient pas loin. Mais Juan n'ajustait rien. Il ne soudait pas, ne formait pas,

n'assemblait pas. Il peignait les portails, les balustrades et il aidait à charger les fourgonnettes qui filaient ensuite vers la côte où poussaient les maisons secondaires et les hôtels. Il en avait marre aussi de l'odeur de la peinture. Il l'avait sur la langue comme il disait. Et quand il la fourrait dans la bouche d'une fille il prévenait. Mais d'après elles, presque unanimement, cette langue avait un goût de figue. Une femme seulement évoqua un « drôle de goût ». Mais elle avait aussi apprécié et il l'avait aimée. Autrement dit, les amis, rien n'arrivait. L'existence de Juan s'était réfugiée dans le passé, du temps où ses parents vivaient et qu'ils le recevaient pendant les vacances. Ils se montraient chaleureux, mais sans plus. Il se laissait nourrir. Il passait de longue soirée à la fraîche avec eux sous la tonnelle de vigne vierge. On buvait de la limonade ou du vin coupé d'eau. Il y avait aussi des figues et elles avaient le goût du pays. Ce qui turlupinait Juan, c'était le vent. Le vent le réveillait la nuit. Il l'emprisonnait dans son enfer solaire s'il sortait l'après-midi pour aller voir les filles sur la plage. Et le vent les emportait. Voilà à quoi il pensait maintenant en regardant les enfants jouer, les enfants de Nikita, vous les connaissez. Et cette sangsue d'Alfred Tulipe les observait aussi, penché à la fenêtre de sa chambre, fumant sa pipe qui n'avait aucune chance de lui brûler les doigts.

— Ne les perds pas de vue, je t'en prie ! dit Nikita.

Elle ne lui avait jamais parlé du goût de sa langue, de cette figue qui lui servait de langue. Elle ne parlait jamais de ce qu'elle ressentait.

Et pourtant il pensait savoir l'aimer. Elle n'était pas différente des femmes du pays. Pas différente à l'intérieur. Sinon elle resplendissait sous le soleil et il n'avait pas de mal à la deviner dans l'ombre. Une blancheur dorée. Mais il n'avait pas perdu le goût des peaux sauvages et des chevelures insaisissables. Il se sentait d'ailleurs capable d'aimer toutes les belles femmes. Il y en avait beaucoup, surtout l'été. Et il soignait sa virilité selon les recettes éprouvées par l'expérience de sa race.

— Ils mangeront des glaces chez Massi, dit-il. Ils aiment Massi. C'est un bon Italien. Comme Picasso…

— Voici l'argent…

— *¡Qué va !* Je m'en occupe.

Le Français secouait sa pipe comme un mouchoir. Ce n'était pas la première fois qu'il profitait de l'occasion pour se retrouver seul avec son hôtesse. Il était revenu. Il était comme chez lui maintenant. Il amusait même les enfants. Mais les emmener manger les glaces de Massi, *¡Un jamón !* Sous prétexte qu'il ne savait pas conduire. En tout cas pas une camionnette « de ce genre ». Qu'est-ce qu'il conduisait à Paris ? Un métro ?

— Allons-y, les enfants ! Le vent s'est levé. Ça nous rafraîchira un peu, dit-il en ouvrant la portière.

— Vivent les glaces !

Le vent. Il courait depuis les hauteurs, emportant la poussière et on la voyait s'installer au-dessus des urbanisations touristiques. Elle se déposait aussi sur le parebrise, changeait la langue en autre chose qu'une figue, agaçait le regard pressé des enfants. Il conduisait avec précision, ne ralentissant pas au croisement des véhicules qui montaient, provoquant quelquefois des gestes d'impatience, voire de défi. Ensuite on traversa à vive allure les champs de serres, interminables et aux interruptions inattendues. Il évitait les obstacles avec adresse et les gestes ne l'inquiétaient pas. Les gestes ne sont pas comme les paroles. Ils ne veulent rien dire. Ils ne témoignent que des sentiments provoqués par la contrariété. Ce sont des gestes sans couteau. Au diable les hommes sans couteau ! Mais qu'ils ne s'avisent pas de prononcer des paroles dont il corrigerait le sens avec ses mains. Il savait se servir de ses mains. Et pas seulement comme ouvrier. Qu'ils sachent seulement qu'il sait aussi se servir d'un couteau.

Massi exhibait sa fine moustache dans l'ombre de sa petite glacerie. De loin il salua et les enfants s'agitèrent. Juan gara la camionnette sous les palmiers de la mairie. Le policier municipal lui fit signe qu'il était d'accord. On ne vit pas son existence sans complicités. N'était-ce pas une façon de se respecter et même de s'aimer ? Les enfants plongèrent bientôt leurs museaux dans les coupes bariolées que Massi avait composées pour eux. Il n'y avait rien comme le bonheur des enfants. Pas même la conversation de Massi qui s'ennuyait si

on ne répondait pas à ses questions et qui vous priait de lui en poser d'aussi profondes du point de vue qui était le sien. Mais Juan pensait à Nikita. À Nikita et au Français qui était revenu. Il était là parce que ça lui plaisait, selon son propre aveu. Mais n'était-ce pas plutôt Nikita qui lui plaisait. Elle n'avait pas parlé des cartes postales qu'il lui avait envoyées de Paris durant l'automne, l'hiver et même le printemps. Il en connaissait l'existence parce que les enfants en avaient parlé. Ils ne lisaient pas le français, Juan non plus, mais c'étaient des vues de Paris, le Paris des légendes. Les enfants savaient maintenant presque tout de cette géographie monumentale. Ils en parlaient à table et Nikita levait les yeux au ciel pour lui demander de clore la bouche de ces enfants en présence de Juan. Mais comment réagissait-elle à ces évocations de Paris s'il n'était pas là pour les subir ? Allez savoir.

Quand ils rentrèrent et que Juan rangea sa camionnette sous les branches d'un figuier, il constata à quel point la maison était calme en l'absence des enfants et à peine le pensa-t-il que les enfants troublèrent cette tranquillité comme on fausse les aiguilles d'une horloge. Nikita parut sur le seuil et en même temps la silhouette du Français se découpa dans l'ombre de sa fenêtre. Juan venait de couper le moteur. Il n'aimait pas cette sensation de vitesse acquise par les lieux à cause du retour à la normale et parce que la normale repose sur les épaules des enfants. Il n'y avait rien de normal s'ils

n'étaient pas là pour occuper l'esprit, pour en déranger les flux, pour les modifier en profondeur.

— Alors… ? fit Alfred Tulipe de là-haut, perpendiculairement au crâne de Juan qui franchissait le seuil après les enfants.

— Alors rien ! dit-il.

Ce n'est pas le genre de choses qu'on dit quand on a de l'éducation, il le reconnaissait, mais Nikita n'avait rien entendu, il en était certain. Les enfants étaient déjà là-haut. On les entendait expliquer au Français comment fonctionnaient les cadeaux que Massi leur avait offerts. Juan n'avait aucune idée de ce que ça pouvait être. Un camion pour le garçon et une autre fille pour la fille, peut-être et même sans doute. C'était déjà arrivé. On se répète quand on manque d'imagination. Mais n'était-ce pas les enfants qui en manquaient ? Juan les avait bien tentés avec d'autres propositions que Massi et ses coupes glacées ouvrant droit à un cadeau de plastique. Mais ils étaient têtus. Ou alors ils ignoraient comment on rompt avec les habitudes pour devenir encore plus grand qu'on ne l'est. Nikita avait déjà rempli les verres de son anisette et Juan pressa un quartier de citron contre ses dents.

— Fred, descendez donc ! cria-t-elle. Ne vous laissez pas faire par les enfants. Venez vous rafraîchir avec nous. Juan reste manger ce soir.

Il restait souvent manger. Presque autant de fois que l'été compte de jours. C'était le soir et il rentrait tard chez lui, seul et quelque peu grisé par le vin que Nikita versait sans penser aux conséquences de l'ivresse quelquefois. Seulement quelquefois. Sinon il restait, pour dormir cette fois et le Français devait se poser la question de savoir si Nikita dormait seule cette nuit-là, et même si elle dormait quand Juan restait. Juan aimait bien cette possibilité de jalousie, laquelle impliquait forcément une concurrence entre lui et cet être sans doute agréable mais d'allure peu virile selon ses critères. Que peut-on penser d'une maison où une femme a invité deux hommes à dormir. Certes le Français louait sa chambre, avec TVA et tout et tout. Mais il n'était plus un touriste comme les autres. Il revenait. Il n'était pas le seul à revenir, je sais. Mais c'était chez Nikita qu'il revenait et Juan n'aimait pas ça. Ce qui ne l'empêchait pas de participer aux conversations. Il n'avait jamais été doué pour comprendre ces choses qui font qu'un homme est cultivé ou pas, mais il n'en était jamais question. On parlait du pays, de ses habitants, du passé, de la guerre, de Napoléon, de la terre, des rivières sans eau, et de tous ces sujets sur lesquels Juan ne tarissait jamais, tel un puits comme il n'en existait sans doute pas dans la région. En général, et depuis toujours, avec le vent et le soleil, et sans doute avec ce qui bouge là-dessous, sous nos pieds, un puits déborde de son eau ou il est aussi sec que l'esprit qui y pense comme au lendemain. Mais la conversation ne connaissait pas la métaphore du puits. Elle

nourrissait le Français qui semblait prendre des notes, parce que ses lèvres bougeaient quand vous lui parliez des gens qui ont vécu et dont les traces sont encore visibles malgré le désir de ressembler à ces autres gens dont les puits ne s'assèchent jamais. Nikita aussi se nourrissait de cette culture. N'était-elle pas une étrangère elle aussi ? Et Juan en rajoutait bien sûr. Il parlait aussi bien de ce qu'il connaissait, par expérience ou par héritage, que de ce qu'il ignorait, de ces choses qui n'expliquent pas pourquoi l'imagination s'en saisit en plein milieu de la conversation, au moment où Juan en perd la maîtrise et que le Français se met à parler de Paris, ce qui attire les enfants et séduirait des voisins s'il y en avait eu d'assez proches pour s'approcher sans plus de manière de la tonnelle où tout ceci avait lieu dans une tranquillité qui aurait aussi pu être un sujet d'envie. Et donc cette après-midi-là, tandis que le jour donnait des signes de crépuscule, Juan retourna à sa camionnette pour en extraire sa musette. Elle contenait entre autres objets du culte personnel un nécessaire à rasage et le tout sentait bon la lavande. Il la porta en bandoulière jusqu'à la porte puis un enfant, la fillette je crois (mais à cette distance et avec la nuit qui arrive j'ai toujours du mal à distinguer la fille du garçon, pour cause qu'ils ne vont jamais nus) – la fillette se chargea de ce léger bagage et aussitôt gravit l'escalier qui monte à la galerie, à l'étage. On mangeait dans le patio d'habitude, mais Nikita avait décidé d'une soirée tapas, ce qui ravissait les enfants et Alfred Tulipe avait applaudi, échevelant la

fillette au passage comme il lui arrivait d'embroussailler la tignasse blonde du garçon, ce qui agaçait Juan qui se demandait si Nikita subissait le même rite au moment de l'amour, avant ou après, impossible de le savoir.

On sortit donc sous la tonnelle, les bras chargés d'assiettes et le Français proposa de transporter le jambon, ce qui provoqua l'étincellement de la lame du couteau. Une drôle de sensation qu'il éprouvait là le Juan. Mais l'odeur le rasséréna et il n'eut pas le temps d'y penser comme on pense à ce qui doit inévitablement arriver. Cependant Alfred Tulipe fut plus rapide et sa main empoigna le manche. Il savait découper le jambon comme un vrai Andalou. Avait-il appris à se servir d'un couteau à Paris ? Juan se contenta de lui présenter une assiette qui ne tarda pas à fleurir, ses pétales se superposant tandis que le pain était rompu par des petites mains habiles à former de séduisants sandwiches où les pétales, exubérants et faciles, recevaient la pulpe d'une tomate qui ne demandait qu'à se laisser violer par la langue, figue ou autre chose, selon l'idiosyncrasie du féminin pluriel. Il n'y a rien de plus jubilatoire que de mordre. C'était un spectacle, je vous le dis, autour de cette table qui en avait connu d'autres, sans jambons la plupart du temps.

Nikita riait comme d'habitude. Elle en savait trop sur son pouvoir de séduction. En jouait-elle ? Mesurait-elle ce qui se jouait vraiment ? Certes Alfred ne connaissait pas l'usage du couteau en dehors de la pratique de la *jamonera*, mais elle en savait assez sur le genre

d'homme dont Juan était un représentant typique. Je dis cela parce que je la connaissais pour avoir souvent discuté avec elle de choses et d'autres et notamment de ce qu'étaient les gens d'ici avant de devenir des esclaves du tourisme et même des réseaux. Elle m'appelait au téléphone au moment de presque toutes ses menstruations. Elle en souffrait terriblement et ne voulait pas que ça se sache. Et pendant que l'opium agissait, nous parlions, nous évoquions ensemble ce pays et ses gens exactement comme si elle savait qu'elle ne retournerait pas dans le sien et qu'elle ne reverrait plus ses propres gens et qu'elle ne revivrait plus leurs coutumes ni leurs légendes. En voilà une qui avait dans l'idée de changer des pieds à la tête, en dedans comme en dehors, mais j'étais le seul à le savoir, imaginant peut-être à tort qu'elle ne se confiait pas à Juan ni à Alfred. J'imaginais… Je ne suis pas seulement médecin. J'ai eu ressenti quelque inclination pour la poésie et ce genre de choses, vous savez. Et ça ne m'est pas totalement passé, je crois. J'aime les gens comme des personnages. Je ne me vois pas leur faire du mal et si je n'ai pas les moyens de leur faire du bien, je sais souvent comment les soulager, les accompagner, sans les trahir, jusqu'à la mort qui est aussi bien la leur que la mienne. Voilà.

— On pourrait manger autre chose que des glaces, dit soudain Juan.

Ils étaient en train de mordre leurs sandwiches et leurs mâchoires mastiquaient consciencieusement, à en juger par leurs regards qui

échangeaient de silencieuses satisfactions. Et Juan qui se met à parler de glaces. Il avait ça dans la tête depuis quelques jours. Il ne reprochait rien à Massi, ni à ses glaces, ni sans doute aux autres glaces, celles que d'autres enfants léchaient sous les parasols des terrasses ou en se promenant sur le paseo avec leurs petits chiens et des parents pas mécontents d'avoir trouvé les moyens de prendre des vacances. Il ne s'agissait pas de cela. Mais, dit-il

— vous êtes des enfants et les enfants sont curieux de tout et s'ils se contentent de n'être curieux que de glaces, ils finissent aussi bêtes que des bourricots qui ne deviendront jamais des chevaux de course. Est-ce que j'ai l'air d'un bourricot, moi… ?

— Oui ! Ouiiiiiii !

— Les enfants ! Voyons ! Juan ? De quoi parles-tu ? Personne ne te comprend ici. Je veux dire…

— Et moi je dis que les enfants ne peuvent pas sortir de leur maison juste pour recommencer la même chose, c'est-à-dire remanger la même glace et ne pas penser qu'il existe un tas d'autres choses dans l'existence, surtout que vous n'êtes pas en vacances, vous… Vous êtes d'ici, maintenant. Et vous le resterez peut-être. Y avez-vous pensé… ?

— Juan, je t'en prie ! Il me revient de… Je me réserve ce sujet pour un autre jour… Tu ne sais pas à quel point, oh !

Et voilà Nikita qui quitte la table ! A-t-on déjà vu la maîtresse de maison quitter sa propre table autrement que pour la servir ? Alfred avait pâli. Comme les enfants se situaient de chaque côté de sa personne, il les échevela, puis leur caressa la nuque, exactement comme s'il allait maintenant leur écraser le nez dans leurs assiettes où s'agitaient des miettes. Juan se leva, sans précipitation, jetant un regard dont Alfred Tulipe put mesurer la condescendance. Il le vit entrer dans la maison, les bras ballants, comme un casseur qui revient sur les lieux de sa défaite. Mais les nuques ne se montraient pas réticentes. Elles acceptaient la caresse sans provoquer aucune immobilité du côté des mâchoires qui n'avaient pas cessé de procéder à leur lente et précise entreprise. On remordit le sandwich avec le même désir de retrouver le même plaisir. Alfred se demanda *mais qu'est-ce que c'est que cette histoire de glaces ?* Quelque chose lui avait échappé. Les enfants savaient-ils de quoi il retournait ? Une mésentente entre Juan et Nikita ? À propos de glaces ? Q*u'est-ce que j'ai raté ?* Et ces gosses qui ne réagissent pas *pourquoi je réagis moi ?* Il ne se passait peut-être rien. Alfred se reprocha à la fois de ne rien savoir et de ne rien faire. Il cessa de tripoter les nuques, mais ne se décida pas à entrer à son tour dans la maison *pour y faire quoi ?* Il lampa le contenu de son verre sans en apprécier les fruits pourtant fidèles au rendez-vous de l'ivresse. Mais voulait-il savoir ? Et si jamais il savait, était-il prêt à agir en conséquence ? Difficile de se déterminer, en cas d'action, dans la

parfaite ignorance des prémisses. Allait-il renoncer à cette soirée qui, l'instant d'avant, lui avait paru tellement agréable ? Les enfants n'avaient pas achevé leurs sandwiches et si ça arrivait, ce qui était le plus probable, ils en réclameraient d'autres et il ressaisirait le couteau pour tailler dans le jambon autant de tranches que nécessaire. Il y avait des glaces au dessert. Il le savait, car il les avait lui-même achetées dans l'après-midi, tandis que Nikita profitait de l'absence des enfants pour s'adonner au plaisir de la sieste. Comme je vous le dis. Il était arrivé chez Begoña à cheval sur la vieille Puch du colonel. Vous savez, le voisin de la rue d'en bas, qui prête sa moto à qui en a besoin. Je descendais de chez Miguel Escudero qui souffre d'une infection intestinale. Et qui je vois arriver sur la Puch du colonel si c'est pas ce Français qui couche chez l'Ukrainienne, en tout bien tout honneur dit-on et je crois ce qu'on dit quand je sais qui le dit, ce qui est le cas présentement. Il me salue. Je le salue.

— Il me semble vous connaître… dit-il aimablement.

— Je suis le médecin de votre charmante hôtesse. Vous m'avez sans doute aperçu…

— Je me disais…

Il me regarda comme si je savais quelque chose qu'il ignorait. Je ne sais pas par quel obscur procédé, mais il me positionna dans l'ombre, comme s'il souhaitait m'entretenir de quelque sujet qui

réclamait les lumières de la médecine. Je m'apprêtais à lui retourner ma plus grande discrétion, vous pensez ! Je ne le connaissais pas. De vue, et encore. Et je ne me souvenais pas d'avoir abordé le sujet avec son Ukrainienne d'hôtesse. Et pourquoi donc ? Je ne suis pas curieux à ce point. Ma curiosité s'exerce dans le cadre strict des souffrances humaines. Je ne franchis jamais ces limites imposées par le serment. Je me tus en attendant qu'il exprime sa demande :

— Il fait chaud… commença-t-il. Je… Je ne sais pas pour les glaces…

— Et bien que sais-je que vous ne savez pas, cher monsieur… ?

— Ça déshydrate, non… ?

— C'est prouvé… Je recommande un verre d'eau après…

— Vous savez… les enfants…

— Oh ! Je comprends…

Et il me remercia. De comprendre ou autre chose. J'étais dans ma voiture en train de consulter mon carnet de rendez-vous quand il sortit de chez Begoña, un sac isotherme à la main. Il le disposa dans le cageot qui était ficelé sur le porte-bagage de la Puch puis il actionna le kick. Le moteur partit au premier coup de pied. Sur le moment, j'étais loin de penser que cette histoire de glace prendrait une telle dimension. Je l'aurais même oubliée si un coup de téléphone de la Garde civile ne m'avait réveillé en pleine nuit. Le

Chef Ramirez m'appelait au chevet d'Alfred Tulipe. Et pas pour une indigestion de glace. Comment se nouent les tragédies de l'existence !

VIII − Dernières divinations avant disparition(s)

« Or donc, nous sortîmes. Gueules de bois dans le matin qui apparaissait derrière les murs. La Comtesse était éberluée :

— Une lueur ? Quelle lueur, mon poète ?

— Je ne suis plus poète… Mandale l'a perçue lui aussi, mais à travers un objectif qu'il tenait devant son œil. Et ce n'était point cul de bouteille, madame !

— Entendez-vous le rossignol ?

— Une lueur sans bruit… ?

— Sans chaleur ?

— Avez-vous pensé à l'iode, mon poète… ?

— Nous n'avons peut-être plus le temps de penser ? Ma péloche sera voilée !

Nous étions donc dehors. Les gens dormaient encore, à part quelque ouvrier mettant les gaz pour gravir la côte des scorpions qui descend ensuite vers les jardins.

— Faudra que tu nous expliques pourquoi tu n'es plus poète, Fred…

— Personne n'a compris, en effet.

Disant cela, la Comtesse agita son bras et sa main désignait les rouges du couchant.

— Est-ce bien le matin ? Nous avons peut-être dormi toute la journée. Avez-vous compté les bouteille vides, mon mari… ?

Il ne les avait point « inventoriées ». Il bougonna :

— Ce serait plus zézé de compter celles qui sont encore pleines, ma chère…

Un autre ouvrier sortit. Il se tenait debout sur le seuil de sa maison et semblait humer l'air. Il parlait mais nous n'entendions pas ses paroles destinées à l'intérieur de la maison. Par la porte ouverte sortait une lueur qui n'avait rien à voir avec celle que nous venions de percevoir entre deux hoquets. Un enfant, qui pouvait être une fillette, poussait une moto. Elle tenta de la mettre sur sa béquille, mais l'effort était trop grand. Elle tenait le guidon à deux mains et sa hanche soutenait l'obliquité de la moto, contre sa hanche. Le Comte jeta un œil éperdu sur cette photographie, regrettant de ne pas avoir son appareil à portée de la main. Quelqu'un crut plaisanter :

— Fabrice (tel était le prénom du Comte et il n'était pas interdit d'en user), pourquoi enculez-vous les fillettes au lieu de les prendre par le con ?

— Leur con est étroit et ma queue ne l'est pas.

— Leur cul est-il donc si spacieux ?

— Bah, dit un autre qui ne plaisantait pas, il y a longtemps qu'il leur a déchiré le cul.

— Vingt Dieux mais alors… pourquoi ne leur déchire-t-il pas le con ?

Bob Mandale descendit l'escalier du perron et nous rejoignit. Il portait sa Bolex sur l'épaule, nonchalamment. Il dit :

— Si c'est ce que je pense, ma péloche est voilée. Je l'ai lu quelque part.

— Vous lisez trop, Bob. Personne ne souhaite périr de cette horrifique façon qui, je vous le dis, n'est pas de notre époque.

— Les Ukrainiens ne sont pas de notre époque.

— Les montagnes sont rouges, dit la Comtesse. Et le ciel l'est aussi. On dirait que le soleil se lève de ce côté. Fred, mon poète…

— Je ne suis plus…

— Mais si vous l'êtes ! Voyez-vous quelque chose du côté du Levant ? Nous sommes le matin oui ou non ?

Je suis Alfred Tulipe mais je ne suis plus… Mettons. Et passons. Je franchis la place où le jet d'eau est rouge. D'habitude, à cette heure, il traduit avec infiniment de clarté les verts du lever. On sent l'odeur que les embruns arrachent doucement à la terre encore chaude. La lueur ne parvient plus jusqu'à nous. On dirait que… mais la Comtesse me vole les mots :

— On dirait que ça s'éteint… Comme si…

— Comme si quoi ? dit Fabrice qui retient la moto.

L'ouvrier descend. Il caresse la joue de sa fille et ouvre le robinet d'essence. Le Comte se bouche le nez. Le moteur pétarade, ce qui agace la Comtesse et elle agite ses mains autour d'elle comme si des guêpes… mais non… Ce n'est pas normal, elle répète :

— Ce n'est pas normal… Qu'en pensez-vous, Bob… ?

— Si jamais ma péloche est voilée, vous pouvez faire une croix sur nos images…

— Et vous, Alfred, qu'en pensez-vous… ?

— Je ne suis plus poète.

— Eh bien recommençons ! s'écrie le Comte Fabrice de Vermort.

La moto s'éloigne, toujours dans la côte des scorpions, direction les jardins que feuillète l'eau rare du río. Le dos de la fillette est nu. Elle a mis sa chemise à l'envers.

— Précisez dans votre récit qu'elle ne l'a pas boutonnée…

— Sacré enculeur !

À l'intérieur, la servante, encore décoiffée, pose ses instruments sur le réchaud et ça sent le café, ce qui nous excite. Le Comte remonte l'escalier du perron la queue bien bandée dans son pantalon de coutil. Gisèle rit, me flatte le dos ; moi aussi, dans la précipitation

inspirée par la lueur, j'ai mis ma chemise à l'envers. Il y a des bouffons avec nous, petites queues en l'air saturé de cette lueur rouge venue des montagnes, à l'ouest, alors qu'en temps ordinaires et depuis toujours le soleil se lève à l'est. Fabrice appuie sur le déclencheur numérique : j'ai eu le temps de sourire. Et vous ?

*

La queue bien enfoncée dans l'anus de son petit garçon imaginaire, notre poète, qui ne l'est plus mais qui consent à le jouer maintenant que tout est fini, notre poète sent le battement des hémorroïdes et plus loin la mollesse de l'excrément. Ses yeux examinent attentivement l'horizon, à l'ouest où le soleil russe continue de se lever sans toutefois atteindre les nuages dont les chapeaux sont gris. Vous avez noté ? Cette étrange et compréhensible lumière environne nos figuiers de Barbarie que le touriste traite d'oreilles de Mickey. Les pentes ruissèlent, ce qui n'arrive jamais en été. La poussière est soulevée au passage de cet air nouveau qui a commencé à changer la chair. Alfred Tulipe ne sent plus la sienne. Il étreint les tétons de son petit garçon imaginaire. Il perd ses narines dans les boucles blondes ou noires, il ne sait plus à quoi ou à qui ressemble cette créature qui ne verra pas le jour car il n'écrit plus. Il se contente d'imaginer. Il s'est posé cul nu sur la pierre. Des herbes sèches et rases le cernent. Il ne veut plus être seul. Tout le monde l'a toujours traité de *seul*. Et il l'était si l'on considère qu'il ne jouait

pas. La poésie était encore quelque chose de sérieux. Il rêvait plutôt de chair mature, dans le genre de celle qui construit encore la personne de la Comtesse qui ne deviendra jamais un personnage, car tout est fini et bien fini. Il s'encule sans joie mais non pas sans plaisir.

Une voix interrompt cette espèce de prescience du poème :

— Fredo, nom de Dieu ! On te cherche…

— Partout ?

— Même ici, comme tu vois… La radio…

— Nos aristos n'ont pas la télé ?

— Le petit Volo l'a détruite avec la hache du vieux Guillermo… Les Russes…

— Basta des Russes ! Pouchkine n'est pas encore mort !

— Mais enfin, Fredo… ?

— Coucou les amis !

Cette fois c'est la Comtesse. En bikini car, explique-t-elle, avec cette nouvelle lumière occidentale, on bronze plus vite et mieux. Son haleine est celle de l'anis. Elle a beaucoup pleuré. Elle n'avait pas envisagé de mourir avant d'être complètement vieille. Sa cuisse s'applique à celle du poète qui, une fois de plus, commence à expliquer pourquoi il n'est plus poète et comment ça lui est arrivé,

mais il interrompt son récit au milieu de la première circonstance, ce qui déçoit en général, mais cette fois la Comtesse avoue son indifférence et Bob Mandale acquiesce en secouant la poussière d'un aloès avec son bâton de marche. Seul l'enfant imaginaire ne dit rien, car il a disparu. Alfred Tulipe éjacule dans sa main et le sperme s'agite dans la poussière pour y former de parfaites petites sphères d'angoisse.

— On s'y attendait un peu, tout de même, dit Bob et en même temps il grave dans la terre ce qu'il vient de dire.

— On le redoutait plutôt, fait la Comtesse en s'épilant le genou.

— Et ce n'est pas fini, dit Alfred Tulipe alors qu'il vient de se vider de sa substance divine.

— Et ce n'est pas moche, constate le cinéaste.

Il faut l'avouer. D'ailleurs il ne nous reste pas grand-chose à faire, sinon à reconnaître que nous avons toujours eu tort, pense Alfred Tulipe, mais il ne le dit pas et le Comte s'amène avec une autre petite fille d'un autre village que nous ne connaissons pas et dont nous ignorons les gens. Elle se tortille dans son T-shirt qui lui arrive en haut des cuisses et va pieds nus avec des ongles vernis de bleu de nuit. Ce n'est peut-être pas une petite fille. Le poète anciennement poète sait bien qu'il est encore dans l'erreur et que l'erreur est le portail de la découverte, mais seulement pour le génie, or il n'en est pas un. Le vin de la nuit achève de se dissiper hors de

lui. Le Comte est pessimiste quant à l'inventaire des bouteilles qui restent à vider :

— Il n'y en aura pas pour tout le monde, dit-il comme s'il interprétait un personnage cornélien sur la scène du théâtre universel qui est en train de manger son rideau. Et tout le monde en veut.

— Allez donc en acheter en ville, mon ami. Vous savez bien où en trouver…

— Vous me connaissez bien, ma mie…

— Moi aussi je te connais, dit la petite fille. Tu veux jouer ?

Alfred Tulipe efface. Il efface en sachant très bien qu'il n'a plus les moyens de recommencer. Les effacements provoquent les déchirures du papier ou les incohérences de l'intelligence, parfois même les unes et les autres, sans distinction d'appétit.

— Oh la vilaine obscurité ! s'écrie la Comtesse. Voilà qui témoigne assez de votre sens encore vivace de la poésie et de ses possibilités futures, ne croyez-vous pas, mon poète… ? Oh ! Aimez-moi, Alfred ! Je meurs…

— Tout le monde meurt ces temps-ci !

— Qui est ce petit garçon ?

— Vous ne pouvez pas le voir !

L'œil de Bob Mandale s'éclaire : les rouges sont plus rouges, semble-t-il… Est-ce parce qu'ils se rapprochent…

La série des godes a bien fonctionné, pense Alfred Tulipe. La matrone qui m'a mis au parfum savait de quoi elle « causait ». Resserrant les mâchoires d'inox du pied à coulisse autour de sa queue, un soir de perdition il ne savait plus où à Paris. Ou alors il s'en souvient et ne veut pas l'écrire. Je ne suis plus… « Voilà ce qu'il vous faut, avait-elle déclaré après avoir posé sa loupe sur l'écran du pied à coulisse. Vous m'en direz des nouvelles ! » Mais il ne lui avait pas écrit sa satisfaction car quand il ressentit enfin cet agréable et mirifique sentiment il n'était déjà plus… Et ne le sera plus jamais. Personne ne sera plus jamais. Le Comte dit :

— Allons chercher le vin là où je sais en trouver. Viens avec moi, petite fille de l'est.

Et les deux, se tenant par la taille, s'éloignèrent au point qu'ils disparurent et il n'y avait plus rien à écrire. La nuit prochaine promettait d'être la dernière, si l'on en croyait la radio (faute de télé), mais le vin pallierait la douleur d'avoir été et de ne rien savoir de ce qu'on en devient, d'avoir été. Il enfouit sa main dans la chatte de la Comtesse. Bob Mandale, plus loin mais pas assez, tournait un film pornographique. Il n'avait pas oublié le zoom de Franco.

*

Les enfants de salauds qui font la guerre. De qui peuvent-ils être les enfants, sinon de ces salauds qui nous gouvernent ? Une fois sa main lavée dans la poussière, car la Comtesse était une femme fontaine, il se leva et la rejoignit, Bob ayant pris la tête du peloton en direction de la maison. Le Comte entassait les bouteilles vides dans le plateau de sa jeep et sa petite fille le secondait, montrant ici et là une fesse qui ranima les désirs fous et inavouables d'Alfred Tulipe qui avait du retard, ayant cueilli avec toute la prudence requise une de ces figues, non point de Barbarie mais sur l'arbre qui a nom figuier, lesquelles entretiennent une amusante ressemblance avec le sac scrotal. Cependant des oiseaux, invisibles à cette heure, en avait crevé un grand nombre et la main d'Alfred Tulipe avait hésité, de l'une à l'autre allant, et revenant sans rien dedans, jusqu'à ce que l'une d'elles, bien cachée sous une feuille encore verte et humide, s'offrit à la pulpe de ses doigts. Il la croquait encore quand on l'apostropha de cette manière :

— Où étiez-vous, vilain bonhomme ? N'écrire plus n'est pas une excuse pour disparaître ! Venez aider. Nous préparons la scène.

— La Cène ? Le jour de l'Assomption ?

— Fermez-la et allez, Fredo ! Laissez-vous faire par les femmes. Elles ont de l'esprit en ce moment, aha !

— *Me too !*

Soit. Accrochant son chapeau au clou de la porte, il s'avança, ne sachant vers où mais non point vers quoi.

— Fermez les yeux, Freddy !

Il les ferma. On le toucha, y compris aux parties et son anus frémit au passage d'un doigt dont il soupçonna le propriétaire. Mais le temps était à la fête. C'était l'été, nom de Dieu ! Et nous ne savons rien de ce cycle, sinon que c'est un cycle et qu'on n'a aucun moyen de changer cette périodicité en… mais en quoi, poète ?

— Prenez ce bout et tirez la langue, Freddy (seules les femmes le nommaient ainsi), car ça va être difficile, mais alors très, très difficile !

Et ça l'était. Il avait bien compris le rôle. Il répéta le texte plusieurs fois en lui-même avant de le dire à haute voix. Elles étaient, oh ! fascinées. Il en conçut une érection que son petit garçon de personnage imaginaire lui reprocha aussitôt, exhibant la série des godes.

— On ne vous demande pas de bander, dit la Comtesse en sourdine. Mais vous êtes libre de…

Coupez. Aurait dit Bob Mandale. Mais il ne filmait pas. Il avait embarqué avec le Comte et la fillette au T-shirt ras-du-cul dans l'espoir de trouver de la pellicule 16 mm. Personne n'avait commenté cet espoir délirant. Sa Bolex avait connu de meilleurs

moments, mais comment le lui dire ? Avait-il d'ailleurs jamais été cinéaste ? Alfred Tulipe y pensait en prenant place dans la machine que les enfants achevaient de clouer et visser sans cesser de se chamailler pour la possession d'un clou, d'une vis, d'un marteau, de…

— Vous entrez tout juste, constata la Comtesse. Les mesures ont été prises par la maman de Volo, qui prétend avoir exercé la couture avant que son pays ne connaisse les inconvénients de la guerre. Mais enfin, vous y entrez. Comment vous sentez-vous, mon poète…

— À l'étroit je suis, à l'étroit je demeure !

— Quel humour, mon Dieu ! N'est-ce pas, mes amies et invitées ? Pour un homme qui va subir l'émasculation, admettez que c'en est un de rigolo !

— Hé là ! Hé là ! gloussa Alfred Tulipe en s'agitant comme vermine au petit matin de la Catastrophe.

Mais il riait. On le ceintura de cuir. C'était de vieux cuirs qui avaient servi dans un autre temps. On en trouvait encore dans les ruines de notre passé. Don Guillermo avait conseillé la graisse de morse. De morse ! En notre pays de désert et d'armures !

— Dites-nous si c'est trop serré, monsieur le poète…

— Je ne suis plus…

— Ne l'écoutez pas, il l'est !

N'est pas le Cid Campeón qui veut l'être. Alfred Tulipe ne voulait d'ailleurs pas l'être. Il avait accepté par pitié. Nous n'avons pas parlé de cette compassion. Avons-nous eu tort ? Nous autres poètes en vers qui écrivons des romans en prose, nous ne savons pas bien comment nous y prendre pour que le récit ne soit pas gâché par la maladresse du narrateur. Le narrateur, c'est moi. Vous l'avez compris. Or je ne suis ni poète ni romancier. Je suis ce que je suis et s'il m'arrive de jouer Iago, c'est pour faire plaisir aux Anglais qui font d'aussi bons touristes que les Russes et toutes les autres nationalités d'Europe. Finissons-en.

Alfred Tulipe, cet été-là, avait eu pitié d'un blessé. Et pas n'importe quel blessé : un soldat qui revenait du front et qui avait la haine à la place de l'amour. Il s'amena sur des béquilles une heure à peine après que la question du rideau, qui était censé se lever et tomber, eût été résolue et que les nouvelles bouteilles fussent rangées à l'ombre que les murs entretenaient de leur humidité relative. Alfred était installé dans la machine, ignorant que celle-ci était la reproduction fidèle de celle qui avait servi dans le temps à émasculer les hommes qui ne méritaient rien d'autre quant à l'avenir de leur race et au présent de leur plaisir. L'homme, qui s'appelait Zenko pour la scène, et que les âmes mortes intitulaient « monsieur le Président » si c'était dans le texte, s'approcha de la machine, par à-coups à cause de son usage approximatif de ses béquilles. Alfred Tulipe riait alors que la mise en scène avait strictement prévu qu'il

ne rît sous aucun prétexte ! Mais il riait et il n'y avait rien d'autre à faire que de supporter ce rire insensé qui pouvait même changer le sens du drame qui allait se jouer pour le plaisir et l'entendement d'une assistance éclectique et néanmoins obligée.

— Tu es Russe ! cria Zenko.

Alfred Tulipe voulut sursauter mais les courroies de cuir, encore solides malgré leur ancienneté, le retenaient fermement, l'odeur des morses n'inspirant absolument pas le sens des pôles. Il renonça cependant à changer son texte et il répliqua, car c'était une réplique :

— Je suis Russe et je t'emmerde, Ukrainien !

— Tu fais bien de le reconnaître, Popov. Ainsi, aucun tribunal n'aura à en juger puisque tu le reconnais toi-même.

Ici, Alfred Tulipe était sacrément secoué par l'envie de changer le texte. Il n'avait jamais été question de justice, mais de s'amuser. Il avait même dans sa poche la série des godes qui lui avait servi à…

— Silence, Popov ! grogna Zenko.

— Mais je n'ai rien dit ! (*C'était dans le texte*)

— Connais-tu bien don Diègue ?

— Tu parles si je le connais ! (*Toujours le texte, fidèlement*)

— Sinon, à deux pas d'ici je te le fais savoir !

— Encore faudrait-il que vous me libériez de ces liens ! Comment voulez-vous que je sache ce que je ne sais pas de don Dièguе et que vous le savez, vous !

Or, Zenko ne fit rien pour déboucler les boucles solides qui enfermaient notre Alfred Tulipe dans cette machine, ce dernier n'ayant pas fait l'effort de se demander à quoi elle avait servi du temps où elle était encore utilisée et surtout autorisée. Le texte était clair à ce propos : le rideau tombait sur la dernière réplique ici rapportée (voir plus haut).

Or, Zenko, à l'aide de ses deux béquilles, ouvrit la braguette et la queue d'Alfred jaillit aussitôt, bien bandée et prête à tout ce que le désir peut produire de plaisir si on en est réduit à regarder sans participer de corps. Ainsi descendirent de ce qui était supposé être le ciel deux énormes volumes qu'on pouvait imaginer être d'écriture.

Or, ce n'était pas écrit. Alfred Tulipe s'agita sans autre résultat que de meurtrir sa chair au contact têtu du cuir qui le retenait exactement là où il ne voulait plus être pour cause de changement imprévu du texte. Il pensa même à rouspéter, mais se retint, car Zenko ouvrait sa grande gueule :

— Lis-tu aussi bien que tu écris, poète ?

— Je ne suis plus… (*Ce qui n'était pas dans le texte*)

— Ainsi en a décidé le ministère de la culture zélenskien !

— Qu'est-ce qu'il a décidé qui n'est pas dans le texte, nom de Dieu ?

Les deux volumes claquèrent l'un contre l'autre comme le firent mainte et mainte fois les deux briques de l'Arabe en son harem. Alfred Tulipe eut tout juste le temps, avant de s'évanouir, de lire les titres :

Guerre et paix et *Anna Karénine*.

Car nous n'avions pas trouvé *Crime et châtiment* ni *Les frères Karamazov* dans la bibliothèque portative du Comte. Sinon…

— Mon ami, mon cher ami ! Que ferais-je sans toi ? dit Gogol en coulisse.

— Il faudra bien que ce soit sans moi, mon ami, car je ne suis plus… Arrrgh !

Soulignons pour terminer que ces deux répliques étaient bien inscrites dans le texte, comme le reconnut plus tard Alfred Tulipe avant que le soleil ne se levât à l'ouest.

Braoum ! »

IX − La porte

Ce corps qui a trop vieilli, qui ne sait plus ce qu'il a été et qui sait trop bien ce qu'il deviendra. La chambre en longueur. Corridor. Avec au fond une fenêtre et des persiennes que le soleil visite par instant. Comme s'il pleuvait. Cependant Alfred Tulipe a du mal à imaginer la pluie à cette époque de l'année. Plus tard, à l'équinoxe d'automne. Il y pense. On lui en a parlé. Entre deux verres de manzanilla. Patio d'ombres et de gouttelettes. Impossible de revoir, *en pensée*, le jet d'eau. Il voit le lit aux draps défaits. Le crucifix d'ébène. Quelquefois il s'agit de lits superposés. Il s'approche, gravit deux échelons et il n'y a personne là-haut. Il redescend et constate qu'il n'y a pas non plus de lit superposé. Il ne recule pas loin, car la chambre est un couloir. La lumière des persiennes atteint péniblement l'endroit où se trouve le lit, perpendiculairement au mur qui fait face à la fenêtre. Cinq mètres de long, dit-il au jugé. Mais il ne s'adresse qu'à lui-même. Il marche pendant cinq mètres approximatifs, touche le mur entre le lit et le mur de gauche, le lit est à droite. Il pivote sans se faire d'illusion : c'est bien une fenêtre. Il refait cinq mètres : ce sont bien des volets à persiennes. Il touche un carreau. L'espagnolette frémit. Il l'empoigne. Elle résiste. Elle résistait hier : pourquoi ne résisterait-elle pas aujourd'hui ? Et demain elle résistera. Et le bruit

du carreau cassé se conclura par l'irruption de deux types à la bouche cousue. Ils sentent le tabac et l'eau de Cologne du bain hebdomadaire, la seule sortie de la semaine. Avec une cagoule sur la tête et l'un d'eux brandit une seringue au liquide jaune pipi. Observation vite faite avant que la cagoule occulte tout ce qui va se passer ensuite. Le glissement sur un plancher qui craque. Le dallage froid aux pieds nus. L'eau qui frappe. La main qui torchonne la peau. Entre les jambes insiste. Il les écarte. Ne ressent aucun plaisir. Puis il pivote comme dans l'espace, en l'absence de gravité. Il retourne la tête à l'envers. Quelqu'un frotte énergiquement ses cheveux. La porte claque. La cagoule a disparu sans laisser de trace. S'il casse un carreau, les deux types s'amènent mais cette fois on ne recommence pas comme pour la toilette hebdomadaire. Ils piquent. Deux piqûres. Et quand il se réveille, le carreau est intact. Alors depuis (c'est arrivé deux fois) il ne le casse plus. Il ne gueule plus qu'il a failli mourir à cause d'un assassin. Il ne sait rien de l'assassin qui ne l'a pas tué mais qui a laissé sa trace : une cicatrice en forme de croix qui a impressionné le tribunal. Elle démange le matin après le réveil. Ses ongles ont du mal à atteindre cette zone lointaine de son propre dos. Il se contorsionne. Par terre parce que le lit est étroit. Et le voisin du dessus se plaint d'avoir été réveillé alors qu'il faisait un rêve érotique. Mais la chambre aussi est étroite. Et tandis qu'Alfred se contorsionne ses pieds heurtent les murs et ça met fin au rêve érotique ou bien le voisin du dessus n'a jamais existé. Il l'a

inventé. Il est seul. Et la nuit n'existe plus depuis qu'il vit dans cette chambre-couloir. Même la lumière ne change pas de nature : comme qui dirait une lumière de jour et une autre de nuit. C'est toujours la même lumière et il ne sait toujours pas sur quoi donne cette fenêtre si on l'ouvre. Mais on ne l'ouvre pas. À peine le carreau cassé, les deux types enfoncent la porte et piquent. Inutile de recommencer. On ne peut même pas fumer, ni boire, ni se masturber. On ne peut que parler à voix haute. Sans hausser le ton, parce que le ton, comme le carreau, peut donner le signal d'une intrusion qui se solde par le sommeil après une lutte perdue d'avance. Mais il n'entend pas de voix. Il en a entendu au tribunal. Il se souvient que les journaux le plaignaient, mais ils disaient aussi qu'il avait eu de la chance : la lame n'avait pas tranché l'aorte ni la moelle épinière. Et il avait encore un poumon pour respirer comme tout le monde. Puis il avait descendu les marches du palais de Justice et il s'était perdu dans une ville qui n'était pas la sienne. Il avait même disparu. Les journaux avaient parlé de cette disparition. Il en avait trouvé un dans une haie où résidaient des perdrix qu'il avait effrayées. Et quelqu'un avait signalé cet habitant de haie et on l'en avait extrait. Les journaux parlaient, certes, mais lui, il avait perdu la parole. Comme si la lame avait tranché ses cordes vocales. Il ne les sentait plus comme avant mais il avait eu le temps de crier et la porte s'était refermée. Impossible de se souvenir de ce qui s'était passé entre ce cri et l'ouverture de la porte. Tout avait

disparu. Il ne restait plus rien. Et il ne restait pas grand-chose de ce qui s'était passé entre la douleur provoquée par la lame et l'entrée dans le tribunal. Il se souvenait très bien de ces audiences interminables. Il était parfaitement capable d'en écrire le récit. Mais personne n'avait songé à le lui demander. Et il ne disposait pas de quoi écrire. Le voisin du dessus avait beau être bossu, il n'écrivait pas. Et c'est quand il voyait bien qu'il n'y avait ni lit superposé au sien, ni voisin du dessus, ni bossu pour écrire qu'il se sentait seul, incroyablement seul. Seul dans un pays étranger. Personne ne l'avait mis dans un train. On n'entendait pas les trains. Même en collant son oreille contre le carreau. Tout juste s'il entendait les enfants. Comme d'habitude, ils jouaient. Et quand ils ne jouaient pas, ils disparaissaient et il se couchait sans savoir s'il était jour ou nuit ni s'il avait sommeil ou simplement envie de rêver à autre chose. De plus, tout ce qui était écrit sur les murs n'était pas de lui. Il lisait cette langue, il l'écrivait même, mais il n'était pas l'auteur de ces récits qui n'en formaient peut-être qu'un. Mais comment savoir ce qu'ils formaient, si jamais ils formaient quelque chose, puisqu'il était impossible de savoir par où commencer et surtout en quoi finir. Il avait renoncé depuis hier à résoudre ce problème qui n'avait d'ailleurs peut-être pas de solution. Et comme personne ne venait effacer ces écritures, il supposa qu'elles ne représentaient aucun danger pour l'équilibre déjà fragile de son esprit qui souffrait terriblement d'avoir été menacé de mort par un autre homme. S'il

avait succombé à cette attaque, avec ou sans souffrances, il ne serait plus là pour y penser. Seulement il avait survécu et il se souvenait de tout ce qui s'était dit et démontré pendant le procès. Soulignons qu'aucune hypothèse n'était demeuré sans solution. Ces démonstrations étaient exemplaires, autant que les romans de Cervantès. Il avait lu tout Cervantès et la présidente du tribunal s'en était étonnée, demandant de préciser si c'était dans l'original ou en traduction, parce que c'est toujours ce que l'on demande à un étranger qui vient d'être transpercé par une lame nationale. Il avait présenté un début de preuve et la présidente avait estimé que ça suffisait comme ça ! L'assassin, qui avait failli en devenir un, regardait le plafond où rien n'était peint. Alfred avait déjà pris l'habitude de gratter la cicatrice qui, à l'époque du procès, était encore fragile, à tel point que de temps à autre quelqu'un, qui pouvait être un enfant, pointait son doigt en direction de la tache et quelqu'un d'autre, il ne savait plus qui, apportait une chemise fraîchement repassée. L'existence s'était emplie d'autres automatismes, *comme* par exemple celui ou celle qui le contraignait à changer de direction parce qu'il avait commencé à uriner contre un mur. Et j'en passe, pensa-t-il ce jour-là, qui était le dernier, c'était décidé, il en avait par-dessus la tête de reproduire les mêmes effets, à tel point qu'il ne s'intéressait plus aux causes, comme ce carreau ou la question de savoir comment ils entraient dans une chambre sans porte. Une porte qui grinçait violemment ou pas en s'ouvrant et

qui claquait ou chuintait en se refermant, n'ayant pas apparu ni disparu ! Il observait la chose, en général, depuis son lit où il était couché comme un mort, les mains en croix sur sa poitrine toujours haletante. Ou bien il venait de provoquer une intervention d'office et il était déjà en train de ramasser les brisures du carreau au lieu de les compter. Il ne savait pas ce qu'on attendait de lui. S'il criait pourquoi on lui répondait comment. Et s'il ne savait pas dire comment, ils se taisaient. On ne les entendait plus. On n'entendait que les enfants, leurs cris de joie intense ou de frayeur aussi bien jouée. Sans fleurs pour égayer le moment ou au moins cet espace tout en longueur, étroit et obstinément hermétique si jamais l'esprit s'aventurait à tenter d'en déchiffrer le ou les récits. Le plafond était un plafond ordinaire, avec ou sans traces de suie, toiles d'araignées, fissures anciennes, impacts de ballon ou de chique. On pouvait le voir en se couchant, si toutefois aucun lit ne se superposait. On percevait clairement la perspective et les trajets de la lumière entre les ombres et les reliefs. Mais aucune histoire n'y était inscrite. Personne n'avait songé à utiliser le plafond pour exprimer ce qui devait forcément relever du désespoir. Mais cela s'expliquait : en l'absence de lit superposé, il n'y avait aucun moyen d'atteindre cette surface mise à l'envers et surtout très haut. Et si le lit se superposait, sans qu'on sache pourquoi, ni comment d'ailleurs, le bossu y couchait et il n'était alors pas question de lui demander de se pousser un peu : il n'avait pas l'air de comprendre. Aussi Alfred,

pourtant plein de son récit, avait renoncé à le coucher, à l'envers, sur le plafond. Avec quoi d'ailleurs ? Avec son sang ? Comme dans un roman à la con ? En préparant un composé de salive et de poussière pour servir d'encre et avec le doigt pointé en l'air, les jambes de chaque côté du bossu qui n'arrêterait pas d'exprimer sa plainte de propriétaire illégalement squatté par un faux cadavre échappé d'un tribunal comme on s'évade d'un asile de fou ? Autant le devenir séance tenante. Sans tambour ni trompette comme le conseillait le maître de Honfleur. Non, non. C'était fini et bien fini. C'était fini aujourd'hui et non pas demain. Demain n'existait plus. Sans savoir bien sûr si pour le faire disparaître définitivement il était nécessaire d'arrêter le temps avant la nuit, sachant qu'on ne savait jamais s'il était nuit ou jour dans cette maudite chambre ! Or, il n'y a pas de demain après le jour. Il n'y a de demain qu'après la nuit. Alors ne parlons plus de demain et disons… tout à l'heure. C'est bien, l'heure. Même si on ignore de laquelle on est en train de se préparer à en briser les aiguilles. Alfred, à cette pensée qui le saisissait au saut du lit, sans qu'il sache si le bossu en était témoin, appliquait ses mains sur sa bouche pour s'empêcher de dire. Mais de dire quoi ? Vous pouviez, en ce temps-là, dire des choses parfaitement compatibles avec la non-intervention de ces deux types. *Comme* par exemple : « Oh ! Je jouis ! » Mais dire « J'en ai marre ! », même sans le crier et vous étiez bon pour deux piqûres, une de chaque côté, et un grand coup de poing sur le crâne en cas

de rébellion imprévue au règlement. Il ne le dit pas. Il marmonna dans ses dents et le son ne franchit pas l'obstacle de ses mains aux doigts serrés l'un contre l'autre dans un projet si hermétique qu'il était impossible que quelqu'un y comprît quelque chose. Heureusement pour la tranquillité, il était encore possible de s'exprimer sans être systématiquement déchiffré. Alfred ne s'en privait d'ailleurs pas. Mais les occasions de s'adonner à cet exercice de l'obscurité étaient rares. Et il n'était pas toujours prêt à s'y adonner. Il se laissait souvent surprendre par la vélocité du phénomène. Et s'il n'en souffrait plus aujourd'hui, par lassitude, il en avait subi les tourments quand ça avait commencé, peu après qu'ils l'eurent extrait de la haie où les perdrix avaient pondu parce que c'était le printemps. Tout le monde pond au printemps. Inutile de poser la question au bossu, il n'y a pas plus de printemps pour lui que pour Marnie. Maudit bossu qui n'est jamais là quand on a besoin de lui ! « Je pourrais en dire autant de… » commença Alfred. Ses mains ne fermaient plus sa bouche, mais son esprit avait réagi à temps et la langue avait suspendu son vol. Le temps aussi était suspendu. Mais personne n'entra, surtout pas ces deux types qui avaient dû interrompre leurs études au niveau de la maternelle, avant de savoir écrire et de réciter les tables sans se tromper de jour ni d'heure. Remarquez bien que s'ils étaient entrés, la porte se serait ouverte et le moment aurait été mis à profit pour la situer, sur le mur de droite ou celui de gauche. Il aurait fallu écarquiller les yeux. Alfred

s'en sentait la force, peut-être même le courage, car qui sait ce qu'il serait advenu ensuite, sachant qu'il savait et qu'il n'y avait aucun moyen de lui arracher ça de la tête. Rien ne disait ce qui était prévu par quelque obscur règlement datant de la nuit des temps. Mais Alfred, qui regardait les écritures des murs, à droite, à gauche, se garda bien de tenter un déchiffrement. Cela prendrait tellement de temps qu'il serait libéré d'ici là. Il n'était pas prévu qu'il meure entre ces murs. Il y avait ce jour, impossible à situer dans le futur, où il franchirait la grille qu'il avait traversée dans l'autre sens, ne lui demandez pas combien de temps était passé depuis. Inutile de perdre les derniers moments, ceux qui étaient pour ainsi dire déjà présents. Il y en avait peut-être deux ou trois, quatre au plus, même cinq, et puis tout serait fini, y compris le récit parfaitement élaboré dans sa tête des minutes du procès qui s'était conclu par la condamnation de l'assassin qui avait raté son coup, ce qui n'excusait en rien son geste ni ne réduisait la peine qu'il subissait en ce moment même où Alfred se prépare à quitter ce monde, le seul qu'il connaît, encore qu'imparfaitement, et pour toujours. Aux persiennes, la lumière ne changeait pas. Elle n'avait jamais changé, pas plus que les cris des enfants ni sans doute les enfants eux-mêmes. Quand on pense qu'il y avait un dehors à cette chambre et qu'Alfred ne pouvait que l'imaginer, pensant d'ailleurs ne pas avoir le pouvoir d'y mettre fin en cessant de vivre. Rien ne s'arrêterait, ni dedans ni dehors. Et son cadavre n'aurait pas le temps de pourrir à

la surface de ce monde qui ne connaît de la profondeur que celle des cimetières, encore qu'ils soient si nombreux qu'on ne peut les compter. Que sont devenues les perdrix ? Et ces œufs qu'il avait brisés en occupant le nid ? Quel intrus il avait été ! Mais il n'avait pas été admis à l'hôpital parce qu'il sentait le fraîchin. Que non ! Ils avaient répertorié ses anomalies au cours d'une série de procédures qui se ressemblaient tout en étant différentes. C'était en tout cas ce qu'avait ressenti Alfred tandis qu'on le trimballait dans les couloirs et de salle en salle. Il ne s'y était pas opposé comme ils s'y attendaient. On lui avait même dit que d'habitude c'était moins facile. On ne le félicitait pas, parce que tout bien pesé sa docilité compliquait des choses déjà assez complexes comme ça. Ils avaient brandi le rapport au cours d'un autre procès. On avait changé la présidente pour un président mais ça ne changeait rien, sauf qu'il ne pourrait pas cette fois sortir du tribunal pour aller se cacher dans une haie en espérant que les perdrix ne finiraient pas par le trahir. Il haïssait les perdrix maintenant et le président ne s'en étonna pas. Il souriait comme s'il se retenait de rire. Le genre de type qui, s'il se met à rire, donne envie de pleurer parce qu'on ne peut rien faire contre ses décisions. Mêmes les piqûres avaient changé de douleur. Elles piquaient moins. Elles ne voyageaient pas comme au début, le jour de son arrestation par les autorités sanitaires. Elles semblaient circuler au hasard des organes, affectant les uns d'une douleur lancinante alors que d'autres se plaignaient d'avoir atteint

l'insupportable. « Non, non, monsieur Alfred Tulipe, vous ne sortez pas. Vous entrez ! » Et il était entré, en même temps que moi, dans cet établissement, par une grille suivie d'une allée qui obturait ses flancs, privant ainsi le nouveau venu de toute vision qui l'eût au moins un peu renseigné sur l'état et la nature de cette résidence si particulière qu'on y pense rarement de son vivant… Que dis-je ? De son vivant. Calami ou linguæ, un lapsus est un lapsus. Bref, l'allée déboucha sur un hall si vite traversé qu'il ne laissa aucune trace dans la mémoire de notre pauvre Alfred et il sentit nettement qu'on l'élevait à l'étage, lequel, il n'en sut rien et aussitôt la porte se referma et disparut. Il avait alors l'esprit passablement embrouillé. Il vit le bossu sur le lit superposé et dans le lit qui se laissait superposer des draps étaient soigneusement pliés et le bossu tonitrua : « Ici on fait son lit ! » et il disparut comme la porte et un tas d'autres choses dont Alfred eût été bien incapable de dresser la liste. Il fit son lit, bourra le coussin de coup de poings rageurs, non sans se méfier des réactions du bossu qui pouvait bien sûr réapparaître à tout moment. Oui, il se souvenait maintenant de ces premiers moments d'enfermement non désiré ni accepté de bonne grâce. Tout de suite la question de la porte s'était posée : « Mais où est-elle, nom de Dieu ! » Et c'est en la cherchant qu'il tomba sur les écritures des murs, qu'il prit d'abord pour des hiéroglyphes, car ça sentait la poussière et elle ne datait pas d'aujourd'hui. Ensuite se

posa la question de la nuit : « C'est l'heure de se coucher, monsieur Tulipe !

— Mais il fait encore jour !

— Ne vous fiez pas à la fenêtre ! »

Et il cassa son premier carreau ce jour-là, sans savoir si c'était jour ou nuit et refusant de se coucher avec de la lumière « dans la tronche ! » Vous connaissez la suite. Mais il n'y eut pas de troisième carreau. Celui-ci demeura intact jusqu'au jour où Alfred avait décidé d'en finir et que ce soit une bonne fois pour toutes ! Or, le briser provoquerait l'inévitable irruption des deux types qui s'y connaissaient en procédures d'urgence. Il s'agissait de le briser sans le briser. Mais Alfred n'était pas assez fou pour s'imaginer qu'il était possible de briser le carreau sans le briser. Il ne le brisa donc point et renonça dans la foulée à se trancher les veines comme Pétrone qui cependant était romain et savait comment ne pas s'en tordre de douleur, ce qui l'aurait sauvé car on serait intervenu pour garroter sciemment. Sauf qu'Alfred ne disposait pas d'eau ni de quoi l'y mettre pour y plonger son poignet tranché. Une succession d'évènements impossible à faire entrer dans ce qu'il faut de temps pour être mort avant d'être sauvé par ces deux énergumènes qui ne savaient peut-être pas comment on fait pour au moins paraître intelligent, mais qui avaient réussi les épreuves du stage avec sans doute les félicitations du jury qui lui n'est pas composé de barjots.

Alfred se mit à arpenter l'étroitesse de la chambre, en long, en large, en diagonale, médiane et de toutes les façons qu'autorise la géométrie plane en attendant que l'espace s'en mêle. Les draps. Certes. Mais où les accrocher ? De surcroît en l'absence de lit superposé. L'espagnolette. Il l'examina de près. Et juste au moment où il tenait enfin une réponse, quelqu'un entra :

« Bonjour, Alfred. C'est l'heure… »

Alfred fut pris de vertige. L'heure de quoi ? En tout cas pas l'heure du bain. Il en sortait. Il le dit. La personne en question eut l'air étonné qu'on évoquât le bain alors qu'il n'en était pas question.

« Ah ! Là ! Là ! Ce désir de briser un carreau avant… dit la personne qui en effet n'était personne. J'ai déjà vécu ça, allez. Rien ne change ici-bas. L'heure arrive et avant d'y aller, on casse un carreau ou on crache sur le mur ou je ne sais quoi encore. *Ou plutôt* : je le sais ! Des histoires que si je vous les racontais ce ne serait plus l'heure. *Ou plutôt* : on la laisserait passer. Vous connaissez la rigueur des chemins de fer. Vous avez tant voyagé, monsieur Tulipe ! Ne cassez pas le carreau. Ne crachez pas. N'écrivez rien sur les murs. C'est fini. Je vous dis que c'est fini ! »

C'était vrai. Et fini. Le train attendait le long du quai. Il pleuvait. On approchait de l'équinoxe. Il reconnut les montagnes. Il partait. « *Ou*

plutôt : Vous *re*partez ! » Un long voyage, sans doute, avant de ne pas mourir idiot.

Signé : un bossu.

X − Démasqué !

Lorenzo et Tamara couchaient dans le même lit. Personne n'y trouverait de quoi alimenter la rumeur locale si Lorenzo et Tamara n'étaient du même sang. Ramírez y Lara. La mère Lara les avait élevés comme ça, l'un avec l'autre et quand ils étaient gosses elles les baignaient dans le même baquet, devant le seuil de la maison où le vieux Ramírez ne dormait plus depuis longtemps, mort qu'il était en pleine croissance éthylique. Il y a des familles comme ça : la mère se retrouve seule avec deux, trois, quatre mioches filles et garçons et tous se suivant en âge et l'aînée est une fille et le *peque* un garçon. Chez les Ramírez, il n'y en avait que deux : l'aînée Tamara et le petit Lorenzo qui la suivait d'un an. Tamara, comme c'est dans la nature, avait grandi plus vite que Lorenzo. En plus, elle était précoce, si vous voyez ce que je veux dire. Le petit bandait dans le baquet et l'aînée en riait comme une folle, ce qui ne paraissait pas interroger la vieille Angustias. Les gens avaient commencé à s'inquiéter quand ils aperçurent les premiers poils pubiens de la fillette. Ses seins avaient déjà atteint un galbe prometteur. Mais personne n'était censé avoir vu ce genre de choses, car pour les voir il fallait se glisser entre les vieux murs qui jouxtaient la maison Ramírez. Il fallait être un enfant pour s'y risquer

et si cela arrivait, l'aînée des Ramírez Lara en riait, sans toutefois révéler à sa mère ni à son frère la cause de ce rire qui la secouait comme un sac d'olives vide où s'accrochent des mouches. Franco, dit Frankie pour ses amis lecteurs de *tebeos*, bandait lui aussi derrière le mur qui avait été celui d'une maison. Il avait ainsi connu l'orgasme auto-infligé ou auto-pratiqué selon ce que son esprit lui inspirait de victoire sur lui-même ou de remords relatif aux croyances qui en avaient fait un communiant comme les autres. Il se posait bien sûr la question de l'amour, mais ne savait pas s'il était amoureux de la fille ou si c'était la petite bite dressée de Lorenzo qui ressemblait à la sienne, façon de dire. Il croisait tous les jours la fillette qui n'avait pas tardé à devenir une fille et très vite une femme. Pas vilaine d'ailleurs. Elle souriait aux hommes mais ils savaient qu'elle ne se donnait pas. Ils en savaient autant de ses rapports avec son frère qui lui non plus ne se donnait pas, ni aux femmes ni aux hommes. La vieille Angustias finit par crever, deux jours avant son chat Torcuato et ses deux enfants ont continué de vivre ensemble dans cette maison qui n'était ni jolie ni moche, chacun à son travail quotidien. Le baquet avait été rayé de l'histoire. Sans doute possédaient-ils une belle salle de bain couverte d'azulejos avec une grande fenêtre donnant sur la Sierra et l'air chaud et empoussiéré du désert de Tabernas. Et l'inceste continuait d'alimenter l'imagination du voisinage. Mais personne n'en parlait. On n'évoquait jamais le probable enfant à venir, peut-être deux,

trois, qui sait ? Mais pas un mot sur le sujet. Chacun son foyer et les esprits qui l'animent de leur connaissance des origines et de leur cause.

Rien dans la Presse ce jour-là. C'était l'été et le matin était frais comme si c'était la première fois qu'il naissait de la nuit. La mer scintillait au tourisme. Le paseo s'animait mollement. Les putes avaient disparu du trottoir et les auvents commençaient à claquer dans la brise. La *Voz de Almería* n'en parlait pas non plus. Elle en avait parlé avant, au temps des promesses printanières et elle en parlerait cet hiver en prévision d'un semblable été. La Une était entièrement consacrée à la libération de Juan Comala.

JUAN COMALA EST LIBRE !

Sa photographie prenait au moins quatre colonnes. Il avait passablement vieilli. Il avait perdu son regard d'ouvrier qui connaît son travail comme s'il l'avait inventé. Son regard avait l'air de ne regarder que son ombre. Il venait de passer dix ans à Acebuche, la prison du coin. Et il en sortait parce que son innocence avait enfin été reconnue.

Il portait une tenue d'été, pantalon de flanelle, dans les jaunes, chemisette entrouverte jusqu'au sternum à la manière des légionnaires voisins, un béret neuf avec son liseré de cuir bordeaux et aux pieds des tongs qu'il étrennait. Il ne fumait pas, bien qu'un paquet de cigarettes gonflât la poche de sa chemisette. Il était

accompagné de deux femmes, une laide comme une fonctionnaire et l'autre assez jolie pour poser nue. Une voiture attendait. On pouvait sentir le vent dans les feuillages scintillants des oliviers sauvages. Et pour garantir au lecteur une émotion facilement renouvelable, la photo était en couleur, avec sa poussière de soleil et ses traces de terre aride sans cesse à la poursuite de la moindre goutte d'eau.

La Presse nous exhibait un Juan Comala heureux. Ce n'était pas un visage grimaçant sous l'effet de la haine et la promesse d'une vengeance. La bouche était entrouverte, comme s'il était en train de parler quand la photo avait été prise, capturée à cette réalité que tout le monde pouvait comprendre sans avoir gâché sa jeunesse à étudier des phénomènes que le citoyen ordinaire a peu de chance de rencontrer sur sa route, sauf en cas de violation de la Loi, comme ça avait été le cas de Juan Comala dix ans plus tôt.

Mais Juan Comala était innocent. Il fallait lire le numéro de la veille où tout était expliqué. Il n'y avait plus aucun doute sur sa non implication dans la tentative d'assassinat d'Alfred Tulipe qui était à l'époque des faits un touriste qui revenait l'été au même endroit parce qu'il y avait trouvé des attaches. On parlerait de ces attaches demain, dès la première édition. Rendez-vous était même donné le mois prochain, car Juan Comala avait décidé d'émigrer en Uruguay où il avait de la famille. Un beau feuilleton en perspective. Les

oiseaux d'Uruguay en parleraient peut-être aussi. Ne sont-ils pas aussi fameux que les perroquets de nos régions ancestrales ?

Franco Chercos, qu'on surnommait maintenant Le Bossu car le temps des illustrés était révolu et que sa bosse se remarquait au premier regard, avisa un guéridon quelque part sur le *Paseo Colón*, en descendant vers le port où il avait l'intention de flâner en attendant de se remettre au travail quotidien. Une habitude maintenant vieille de plusieurs années, mais il ne les comptait plus. La terrasse était pour l'instant déserte. Un barman à manches retroussées était assis à une table, le regard aussi vague que la mer dont on pouvait entendre les murmures à cette heure matinale. Franco s'installa, posa le journal sur le guéridon qui sentait la femme et d'un signe passa commande. Le barman, poli comme une porte de prison, disparut dans l'ombre, on entendait le bruit de ses semelles, mais rien de son marmottement, une vieille connaissance lui aussi, dix ans de taule sur quarante d'existence, un quota respectable.

L'anisette ravigota notre flic au point qu'il en commanda une autre, ce qui renouvela le chuchotement du barman au détriment des soupirs de la mer qui flanquait le port comme s'il s'agissait d'une terre sans nom. Des Africains devaient y déambuler, mais on ne les distinguait pas à cette distance, d'autant que des érections diverses s'interposaient entre ce proche horizon et la situation assise sous le parasol dont les franges s'agitaient sans bruit. Un pigeon atteint de

mosca décrivit plusieurs cercles sur le dallage puis s'égara entre les pieds de table et de chaises avant sans doute de basculer sur la chaussée. Il n'avait pas d'autre espérance.

Le nom de Juan Comala était encore frais. Il rutilait même dans les réverbérations des vitrines et des pierres des façades. Franco retourna le journal, mais cette fois c'était la gueule de Juan Comala qui s'imposait et ses deux cicérones se partageaient ce qui semblait bien constituer, pour un temps sans doute éphémère, une gloire médiatique augmentée du sentiment d'injustice, comme si ce sentiment n'était autre que celui qui avait animé le spectacle judiciaire dix ans plus tôt, l'interstice demeurant assez peu distinct du temps qui avait été nécessaire pour que la réalité, à défaut de vérité, revienne donner sa leçon de science naturelle même aux esprits les moins convaincus. Le destin d'un homme tient toujours à ce que le reste de l'humanité lui accorde de reconnaissance ou au contraire non pas d'oubli, mais de distraction. Bref, Franco retourna encore le journal, mais cette fois prit soin de le plier en *in 18 colombier* (pour le moins). Les collègues l'attendaient déjà au tournant. Ils en avaient ruminé les prémisses la veille, et même deux ou trois jours avant, tandis que les procédures de libération se mettaient en branle. La nouvelle était tombée deux mois avant, mais on n'y avait pas cru : Franco Chercos ne pouvait pas s'être trompé à ce point, au point d'envoyer un innocent en prison, suite à une enquête conduite en dépit du bon sens : la Presse insistait

lourdement sur cette conception du bon sens, qui en l'occurrence ne relevait pas de la philosophie ni de la charité.

Certes Juan Comala avait dû être la proie de tourments qu'il n'était pas difficile d'imaginer, on a tous vu assez de films pour ça, notamment en séries à leur tour sérialisés par les moyens considérables de l'industrie du spectacle. Mais l'article ni les conversations ne disaient rien du calvaire qu'avait enduré la victime, qui elle demeurait une victime, puisqu'elle avait été poignardée, alors que Juan Comala passait du statut de coupable à celui d'innocent. Alfred Tulipe était devenu fou. Lire ici le chapitre intitulé *La Porte*, par curiosité si on veut, mais surtout pour essayer de comprendre comment un homme peut sombrer dans la folie parce que quelqu'un, désigné par la Justice, avait eu l'intention de lui prendre la vie au moyen d'un coup de couteau porté dans le dos. Une douleur que je vous dis pas ! D'ailleurs, au tribunal, il n'avait parlé que de ça : la douleur, ne répondant pas ainsi à la légitime curiosité des juges (il n'y avait pas de jury populaire à cette époque dans nos cours de justice) dont le travail avait consisté à consolider, si c'était nécessaire, le scénario élaboré par l'inspecteur Franco Chercos qui avait promené sa bosse dans les couloirs et en avait imposé le profil dans la salle où tout ceci achevait le récit par une condamnation à trente années d'un emprisonnement qui se conclurait par un retour à la liberté en pleine flambée de la vieillesse.

Alfred Tulipe de retour chez lui
(lisible dans un pli du journal)

Franco frissonna malgré les brises chaudes qui remontaient le paseo. Qu'était devenu Alfred Tulipe ? On pouvait facilement savoir qu'il était devenu fou, mais *n'en quel pays* ? Et si les minutes du procès avaient vaguement évoqué l'influence des Vermort sur l'équilibre mental de la victime [lire ici *L'histoire de l'aspirateur à civilisation* et *Dernières divinations avant disparition(s)*], avant les faits et surtout après, il n'en était pas dit autant que ce qu'il n'était pas difficile d'imaginer du mental de Juan Comala, avant, pendant, après et même après *l'après* (Uruguay ?). Alfred Tulipe ne recevait pas les ornements de la reconnaissance. Il demeurait, aussi bien avant que pendant, un inconnu, voire un étranger, mais un « étranger étranger », car la langue espagnole distingue clairement l'étranger du pays de l'étranger venu d'ailleurs. *Forastero*, *extranjero*. Il n'y avait guère qu'à l'Université qu'on se demandait encore s'il fallait traduire le destin de Meursault par *El Forastero* ou *El Extranjero*. Mais avait-on jamais vu un Européen, pied-noir ou métropolitain, condamné à avoir la tête tranchée par esprit de justice pour avoir ôté la vie et l'existence à un « indigène » ? Heureusement, à l'époque des faits le *garrote vil* n'était plus l'instrument de Dieu ni des hommes et pour être européen de foi on se contentait désormais d'enfermer les coupables, et même les

innocents, dans des lieux impossibles à confondre avec l'hôtellerie environnante.

Mais Alfred Tulipe, comme on peut le lire dans les premiers chapitres de ce livre, n'avait pas choisi l'hôtel pour passer ses premières vacances en pays étranger : il avait connu l'hospitalité d'une émigrée et de fil en aiguille, ou plutôt d'une année sur l'autre, les rapports entre l'hôtesse et son locataire estival avait évolué du simple rapport de prestataire de service à client à un récit, aujourd'hui judiciaire et pas forcément faux, où Juan Comala ne s'immisçait nullement puisqu'il était là avant Alfred Tulipe. Des circonstances dont je ne vous dis pas les manquements à l'esprit de justice, mais l'inspecteur Franco Chercos avait connu le plaisir de voir son scénario policier non seulement reconnu par l'ordre judiciaire mais aussi et surtout applaudi par un public convaincu d'avance. Il n'y a pas de Justice sans Public pas plus que de Public sans Justice. Miroir des traversées.

Non, non, décidément rien sur Tamara et Lorenzo… Maudite Presse. Franco donna un coup de poing sur le journal. Il n'y avait jamais rien eu là-dedans concernant cet inceste insupportable. Pas un mot. Alors vous parlez d'une Une ! C'était une affaire de journaliste, pas de policier. Les preuves manquaient. Le journalisme se passe de ce genre de considération. Et personne ne vous en veut. Au contraire, on vous envoie des courriers de remerciement pour avoir mis à jour ce que la Justice est bien incapable de mettre

sur le tapis. Faute de plainte. De la part d'un voisin, d'une voisine. Ou de la femme soumise à cette pratique criminelle de la sexualité. Mais jamais Tamara ne s'était plainte. Elle souriait aux allusions. C'était le signe que tout était bien comme ça. Que Dieu l'avait sans doute voulu. Mais pas un mot en confession, malgré l'insistance douteuse du prêtre qui s'agitait dans sa cellule derrière le rideau noir aux franges d'or alors que vous exposiez votre dos aux ombres de l'église, en un coin reculé de ce lieu d'où tout le monde vient et où il retourne, comme si c'était là l'image de la poussière qu'évoquent les Écrits. Au lieu de ça

JUAN COMALA EST LIBRE !

… ce qui impliquait la responsabilité de celui qui était le principal auteur de sa culpabilité. Il avait fallu dix ans pour la contrarier. Et innocenter le coupable désigné. Sans d'ailleurs en désigner un autre, car le pauvre Alfred Tulipe avait bel et bien été poignardé, dans le dos et assez profondément pour réduire un de ses poumons à l'état d'un vieux chiffon ratatiné tandis que l'autre poumon était soumis à ses angoisses, un poumon qui avait peu de chance d'aller au bout de l'existence promise par l'espérance de vie unanimement reconnue. Il était devenu fou avant la fin du procès. Il n'avait pas entendu la sentence. On ne savait même pas s'il en comprenait la portée symbolique. Il n'avait pas envoyé une carte postale de France, qui était son pays, pour remercier l'enquêteur d'avoir permis

que justice soit faite. Mais de quelle France s'agissait-il ? Franco Chercos avait aussi enquêté de ce côté-là. L'hôtesse qui accueillait Alfred dans sa maison était voisine d'autres français, des vernis et revernis ceux-là ! si vous voulez parler blason. Du comte et de la comtesse. Ça existe encore de nos jours dans cette république aux couleurs monarchiques. Et ceux-là passaient des vacances heureuses et bruyantes au village en question depuis des années. Par la force des choses, Alfred Tulipe avait été attiré par ce voisinage. Question de langue. De mœurs aussi sans doute. On y jouait au théâtre [lire *Dernières divinations avant disparition(s)*, mais vous avez déjà lu ce chapitre de roman puisque vous êtes en train de lire celui-ci].

Ces épisodes, ceux qui formaient le sériatim de son enquête, revenaient en intrus dans la pensée de Franco, laquelle était soumise aux impératifs de la Une du jour :

JUAN COMALA EST LIBRE !

¡Ay ! ¡Ay ! ¡Ay ! ¡Ole ! Mais Lorenzo Ramírez Lara ne l'était-il pas lui aussi ? Que savions-nous de ce qu'il imposait à sa sœur aînée pour la réduire au silence en même temps qu'au plaisir sexuel que seul l'homme est capable de concevoir *physiquement*, alors que la femme demeure un mystère depuis la nuit des temps, depuis ce temps où elle… Mais ce n'était pas le sujet du jour. Franco vit que l'heure tournait plus vite que le jour. Le Paseo commençait à

s'animer. Un voisinage se formait autour de lui. Bientôt le barman lui ferait les gros yeux parce qu'il occupait son guéridon depuis trop de temps. À moins de commander une troisième anisette. Et de se reprocher de ne pas la boire à cause de l'ivresse qu'elle impliquait. Il avait encore un bon quart d'heure devant lui, avant de descendre le Paseo et de se diriger vers le commissariat où des collègues rieurs l'attendaient. Que pouvaient-ils envisager sinon ce rire d'animaux prisonniers des clôtures que les principes de leur profession imposaient à leur fragilité mentale ? Bien sûr qu'un élève doué prend le chemin des Mathématiques. Ou à la rigueur celui de la Littérature. Le Droit vous pend au nez si vous n'avez pas de don, comme la médiocrité aux lèvres du poète qui n'a pas le *duende*.

Maintenant toutes les tables étaient occupées. La troisième anisette, contre toute attente, était bue. Et le barman recommençait à s'impatienter. Un repris de justice ! Pas fichu d'envisager une profession digne de ce nom dans la perspective de la réinsertion. Franco se promit de ne pas vider le quatrième verre. Un de trop et on ne sait plus ce qu'on fait ni ce qu'on pense. En attendant, le barman encaisse et s'enrichit ! À la manière de la Presse qui vous gavait de bonnes nouvelles alors qu'une femme subissait les outrages de son propre frère. Mais Franco Chercos n'avait jamais envisagé de devenir journaliste. Il tenait trop à la vérité, même s'il était contraint de la cacher sous peine de se voir infliger l'humiliation de la diffamation prononcée par ses propres instances, celles qui

limitent la société des hommes à ce qu'elle est : un troupeau impossible à contourner, exactement comme il n'est pas question de ne pas consacrer au moins la moitié de son temps à penser à la mort qui est, en quelque sorte, l'explication de Dieu. Il avala cul sec le quatrième et se leva pour reprendre le cours de sa *jornada*, mot espagnol qui signifie journée, mais seulement journée de travail. Il oublia le journal et aussitôt qu'il se mit à tituber vers le port et ses accessoires, quelqu'un s'en empara avant que quelqu'un d'autre n'y songeât :

JUAN COMALA EST LIBRE !

¡LIBERTAD PARA JUAN COMALA !

La Presse ! La Presse ! La Presse ! Words ! Words ! Words ! Ces mots firent irruption dans le cerveau de Franco Chercos, juste au moment où il achevait le quatrième verre, coude levé qui inspira au barman le service d'un cinquième, car il avait lu le journal ce matin, bien avant que l'inspecteur y rencontre les mots de son humiliation publique. Le barman, qui s'appelait ou plutôt qu'on surnommait Frasco, en voulait terriblement à Franco Chercos de l'avoir envoyé en prison par deux fois, une fois pour quatre ans et la deuxième pour six, en comptant les remises de peine pour bonne conduite et services rendus aux culs de certains matons plus influents que les autres, sans doute parce qu'ils étaient plus ou moins cousins avec le ou la juge de service. Seulement, par deux fois, Chercos ne s'était

pas trompé de piste. Il avait même présenté au tribunal un assortiment de vérités, concernant ce « diable de Frasco », digne du meilleur pâtissier de la Puerta Purchena. Ce cinquième verre allait l'achever. Il ne restait plus qu'à attendre que ça arrive pour téléphoner à *La Voz de Almería*. Il y aurait une bonne photo à diffuser dans la prochaine édition et peut-être aussi *qu'est-ce que je dis… il y aura sûrement à la TV* un plan et même plusieurs pour exposer l'immobilité du flic perdu sur sa chaise et petit à petit entouré de curieux, de ceux qui le connaissaient mais pas seulement, car toute nouvelle fraîche est bonne à prendre si on veut s'instruire sur les tenants et les aboutissants de notre société humaine, avec ou sans la langue pour nuancer façon locale, nationale *ou je ne sais quoi !* Mais Franco Chercos ne semblait pas avoir noté la présence de ce cinquième verre. Il était en effet comme paralysé, sans doute par ce qui lui traversait l'esprit en ce moment crucial *c'est le cas de le dire !* de son existence de justicier dont le masque est enfin tombé. Démasqué ! Même si Frasco reconnaissait sa culpabilité et les raisons du tribunal qui s'appuyait sur les justes recherches et conclusions que l'enquête de Franco leur avait soumises. Un homme n'est jamais totalement juste, ni totalement faux, pensa Frasco en détournant son regard impatient de cette scène digne d'une entrée en matière, quel que soit le moyen de communication. Il y avait d'autres clients à servir, des tas de clients, des habitués à qui il donnait de la conversation juste pour avoir des

nouvelles familiales et des touristes, *forasteros* ou *extranjeros*, *allez savoir !*

Cependant, malgré la paralysie qui affectait son corps, Franco réfléchissait. Ou plutôt il se laissait faire par son cerveau ou en tout cas par ce qu'il y avait dedans, des années d'expériences et d'attentes, de questions résolues et de remords, et toutes ces sortes de choses que même le plus fin littérateur n'a pas le pouvoir d'énumérer et encore moins de décrire sans en laisser la plus grande part, peut-être *que dis-je sans doute* la meilleure, de celles qui vous projettent sur le devant de la scène poétique. Mais ce qui tournoyait là-dedans, à l'intérieur de ce crâne têtu qui n'avait connu la fracture qu'à cause d'une chute à bicyclette (ô enfance !), n'avait rien à voir avec ces ambitions jamais satisfaites, faute de temps à consacrer à cette « noble faculté », le métier, quel qu'il soit, vous réduisant sans cesse à ses exigences de résultats et de procédures d'avancement.



Dix jours, pour être exact, après la tentative d'assassinat alors attribuée à Juan Comala, d'emblée et dans l'attente d'une enquête qui allait confirmer les intuitions de Franco Chercos et convaincre les juges de la procédure pénale, il y eut cette formidable explosion en plein milieu du désert de Tabernas. Heureusement, Clint Eastwood ne s'y trouvait pas, occupé à tourner un inspecteur Harry en un autre endroit de ce monde. Un champignon de la taille de cent cathédrales s'était planté dans le sable et la roche et le vent qui y avait pris racine s'était répandu en onde dans toute la contrée, détruisant tout

sur son passage, épaulé par le feu qui avait procédé à une réduction systématique des choses et des êtres à la cendre qui est la poussière dont parle si clairement je ne sais plus quel prophète. Ah ! cette fois la Presse n'avait pas ménagé son désir de prendre la place de l'imagination, quoique perçassent ici ou là des évidences de propagande qui en limitaient la portée subliminale, reconnaissons-le. Il en est question ici dans le chapitre intitulé *Dernières divinations avant disparition(s)*, que vous avez lu avant même que le présent chapitre naisse de ma plume toujours soumise à l'épreuve de la cohérence due à toute bonne narration. Bref, l'explosion atomique de Tabernas, comme elle s'intitulait désormais, le désert ni les studios ni même Clint Eastwood n'y étaient associés, eut lieu dix jours après que… Juan Comala n'avait pas tenté d'ôter la vie à ce pauvre Alfred Tulipe qui ne devait pas s'en remettre, que Juan Comala fût coupable ou pas (il devait s'en moquer éperdument dans son asile). Bien sûr, je reconnais que cet évènement extraordinaire, qui s'ajoutait aux deux précédentes attaques nucléaires, n'a rien à voir avec ce que je raconte ici. Mais la suite de mon récit, sans chercher à vous prouver le contraire, me donnera tout de même un peu raison d'en parler, même si ce n'est pas le bon endroit, je veux dire au moment où l'inspecteur Franco Chercos s'apprêtait à reconnaître l'existence d'un cinquième verre alors que plus haut il s'éloigne, déjà passablement ivre, de la terrasse, prenant la direction du port dans l'intention d'y flâner un peu avant de subir

les sarcasmes de ses collègues ou en tout cas d'en deviner et d'en ressentir les effets sur sa conscience à la dérive. Non, Franco n'avait pas quitté sa confortable chaise ni l'ombre du parasol, et ses coudes ne s'appuyaient pas nonchalamment sur le guéridon occupé non seulement par le journal plié et replié jusqu'à ne plus ressembler à un journal, mais aussi par quatre sous-verres et un verre encore plein qui rutilait, comme par hasard, dans un rayon de soleil qui avait trouvé son chemin entre les parasols, lesquels formaient autant de champignons. Tabernas et son désert avait disparu ainsi, ou plutôt ce qu'il en restait avait été mis sous surveillance stricte des équipes chargées soit de remettre de l'ordre dans cette nature ainsi violée, soit d'empêcher que la curiosité légitime de la nation, toujours en lutte intestine avec son État, n'y augmente un désordre qu'on ne pouvait imaginer qu'en regardant des photographies d'Hiroshima, car aucun document ne circulait sur la tragédie nucléaire de Tabernas, sauf à propos de ses accessoires, seule matière à laquelle la Presse déclarait, non sans irritation, avoir accès. Ainsi dix ans s'étaient passés et si l'évènement, historique par sa nature nucléaire, était loin d'être oublié, en tout cas la Presse n'y consacrait plus que de rares évocations qui n'étaient pas des nouvelles au sens où on entend qu'il est impossible, pour un esprit sain, que plus rien ne se passe dans ce désert et que la tragédie soit en voie de dénouement, heureux en cas de comédie, mais personne de raisonnable ne songeait à ce bonheur retrouvé. La Presse !

Franco rageait dans son immobilité due à une réaction cérébrale dont il méconnaissait la nature mais qu'il avait souvent inspirée à son cerveau, car son existence n'avait pas manqué de raisons de s'adonner à des abus cependant autorisés par la Loi ; il n'avait jamais expérimenté les substances interdites, sauf chez le dentiste et une fois sur la table d'opération à cause d'un foie qui lui jouait des tours. Certes il ne reprochait pas à la Presse ses oublis au sujet de Tabernas et de sa bombe. Le public pouvait se passer de nouvelles mieux documentées, voire véridiques. Il avait assez d'imagination et d'intelligence pour ça. Mais ne rien dire, mais absolument rien ! au sujet de Tamara et de Lorenzo Ramírez Lara, voilà qui constituait un manquement au devoir de vérité sans quoi la Presse n'est plus qu'un torchon bon à obstruer les bondes !

JUAN COMALA EST LIBRE !

Mais pas seulement : « Le fameux inspecteur Franco Chercos, dit Le Bossu par ceux qui l'aiment bien et… autre chose par ceux qui lui en veulent, avec ou sans raison, comme Juan Comala expédié en prison à la suite d'une enquête bâclée et peut-être même faussée. Mais peut-on soupçonner un inspecteur de saboter son travail uniquement par incompétence ? Dix ans après la proclamation de cette injustice, qu'on ne doit qu'à lui (insistons), n'est-il pas légitime de se demander si l'inspecteur Franco Chercos (répétons à l'envi son nom pour que la mémoire le grave au bon endroit, dans la bolge

des… ah ! laissons à la Justice le soin de la désigner, cette fois sans erreur), si l'inspecteur Franco Chercos n'avait pas quelque intérêt à accuser Juan Comala d'un crime qu'il n'avait manifestement pas commis comme le prouve la suite de cet article… »

Franco avait arrêté là sa lecture. Inutile d'aller plus loin (ce que nous ferons plus bas afin de ne rien laisser au hasard). Les images d'Hiroshima dévastée à la fois par la tyrannie des uns et la cruauté des autres revenaient au milieu des phosphènes, car Franco tenait ses yeux clos, paupières crispées et le nez retroussé, dents dehors, ce qui en épouvantait plus d'un et le barman Frasco en fit les frais, lui qui avait provoqué cette situation, motivé par un désir de vengeance qui n'était cependant rien à côté de celui que Juan Comala devait éprouver en ce moment-même. Comment croire un seul instant que ce flic n'était pas en train d'y penser ? Il avait l'air, ainsi ratatiné sur sa chaise, de vivre ce moment, le moment où il se trouverait face à Juan Comala, ce qui devait arriver tôt ou tard, et c'était sans doute plus tôt qu'on pouvait se le dire en pleine conversation romanesque avec les autres, car les romans naissent tous de ce que ces conversations inspirent à l'auteur, soit dit en passant. Il n'y a rien comme le Désir pour changer la trajectoire des fusées de l'existence. Vous pensez assister à un feu d'artifice inondant le ciel de la nuit de ses combustions métalliques, fêtant avec les autres, vos semblables, la Constitution ou la Victoire, et voilà que le Désir de l'un de ceux qui vous accompagnent, de près

ou de loin, détourne la trajectoire et la fusée vous arrive en pleine gueule, comme si vous aviez ouvert la bouche parce que vous saviez que ça finirait par arriver, les mouches s'étant posées sur d'autres joues. Vous avez beau dire, mais le remords n'est pas un virus ; c'est un changement, une modification de ce que vous êtes, sans intervention extérieure ; vous êtes le seul responsable de ce qui vous arrive et vous le savez. Enfin… c'est ce que le barman supputait en recevant les plaintes des clients qui ne voulaient pas voir un homme s'adonner à son vice et Frasco leur promit, tour à tour, aux habitués comme aux autres, *forasteros* et *extranjeros*, qu'il n'y aurait pas de sixième verre. Il aimait satisfaire sa clientèle, sans distinction d'origine et maintenant il attendait le moment de passer un coup de fil à Miguel-Angel qui était un journaliste de sa connaissance. Une intense satisfaction l'envahit, comme s'il était en train d'éjaculer et que le plaisir prenait le temps d'expliquer le phénomène.

Un œil mi-clos, Franco évaluait non sans angoisse la situation dans laquelle il s'était mis « à cause des autres », y compris de ce maudit barman qui avait la réputation de posséder entre les jambes un engin digne des festins de Trimalcion. Il ne s'en serait pas tiré à si bon compte autrement. Mais la Presse n'en parlait pas, n'en avait pas parlé et n'en parlerait jamais. La Presse se nourrit de ces silences. Elle ne renaît de ces cendres (les silences) qu'à l'occasion d'épiphénomènes dont le romanesque promet des feuilletons à

suivre sans garantir la moralité de leurs conclusions, si jamais ils trouvent à se terminer. Or, voici que

JUAN COMALA EST EN CAVALE

¡Caramba ! Six mois à peine après son incarcération définitive, voilà-t-y pas que l'assassin en puissance (ainsi avait-il été jugé par le tribunal) Juan Comala trouve le moyen de sauter le mur pourtant haut en couleurs de la prison d'Acebuche, comme je vous le dis. Et la Presse, tenue à l'écart de l'enquête en cours, avec ou sans son assentiment, se déchaîne littéralement sur cinq colonnes et se répand en articles tous plus propices au colportage le moins documenté qu'on puisse imaginer quand on est flic et qu'on a l'intention de le rester malgré quelques incartades bien vite pardonnées en confession. Aussitôt informé des faits par le journal qui avait atterri sur son bureau, Franco Chercos, l'esprit encore tout frais du procès qui avait vu son enquête récompensée par la Justice, sauta non moins littéralement par la fenêtre pour se rendre à Acebuche et demander des explications à ce crétin de Cervantès Cintas qui d'ailleurs n'en était pas à sa première négligence professionnelle. Il en avait laissé échapper bien d'autres ! Et pas des meilleures. Encore quelque collusion à couvrir de son ombre propre. Franco Chercos ne tarda pas à pénétrer dans les lieux, par la grande porte, et Cervantès Cintas, qui se prénommait Miguel, le reçut avec des cigares importés de La Havane et un verre d'une

tequila qui disait son nom. L'entretien ne tourna pas au vinaigre comme on pouvait s'y attendre. Au contraire, cette amitié s'en trouva renforcée, on ne sait pas pourquoi ni comment. Pourtant, Franco n'avait pas la réputation de pratiquer d'autres mœurs que celles que la religion reconnaît comme seules à satisfaire les exigences de Dieu, alors que Miguel ne pouvait plus rien pour dire le contraire de ce qui se disait à propos de celles qu'il pratiquait pourtant avec la discrétion qui s'impose à tout fonctionnaire, en l'occurrence un employé de l'administration centrale. Enfin, on vit (le journaliste vit) l'inspecteur sortir de la prison, toujours par la grande porte, à bord de sa Seat officielle, le Volkswagen rugissant dans la poussière qui environnait tant d'oliviers sauvages. Il faut dire qu'à cette époque-là, tout le monde était convaincu que Juan Comala était coupable, même si on avait déjà oublié Alfred Tulipe et que personne ne s'intéressât au sort de cette victime de circonstances qui étaient d'ailleurs les seules à apparaître clairement aux yeux de tout le monde.

CHERCOS SUR LA PISTE

Laquelle ? Miguel-Angel ne le disait pas. Il écrivait seulement que l'inspecteur Franco Chercos était à la poursuite de Juan Comala et comme celui-ci, simple ouvrier originaire d'un obscur hameau jouxtant le désert de Tabernas, aujourd'hui rasé et interdit de séjour par une garde nationale capable de vous tirer dessus si jamais vous

tentiez d'aller jeter un coup d'œil sur les dégâts provoqués par la bombe, n'avait aucun point de chute en perspective, l'inspecteur avait estimé que sa tâche ne serait pas aussi difficile que celle qui l'avait conduit à prouver que Juan Comala était coupable. La Presse ne parlait pas non plus à cette époque-là des possibles relations que l'inspecteur pouvait entretenir avec celle qui était la cause de tout ce malheur, cette émigrée qui avait l'air bien joli, en tout cas sur la photo. Seulement voilà :

« Juan Comala ne s'est pas évadé seul, écrivait Miguel-Angel. Il avait un complice. Vous ne devinerez jamais, cher lecteur assidu de *La Voz de Almería* (dont je suis un des porte-plume comme vous le savez depuis des années), de qui il s'agit : pas moins que l'ex-compagnon de l'émigrée en question, un déserteur de l'armée ukrainienne emprisonné chez nous pour avoir lâchement assassiné un innocent qui prétendait le livrer aux autorités diplomatiques de son pays. Il purge lui aussi une peine de trente années de réclusion, du moins jusqu'à l'heure où je vous parle, car les deux assassins sont actuellement en cavale et si Juan Comala est sans ressources, on ne sait pas si son complice n'en a pas, car il a bien fallu qu'il en ait de solidement pensées s'il est parvenu à fausser compagnie à ses frères d'armes. L'inspecteur Franco Chercos n'étant pas disponible en ce moment pour un entretien, pour cause de poursuite, nous le recherchons activement, avec les moyens qui sont les nôtres, lesquels sont par nature différents de ceux dont font usage

les services de police sans doute plus compétents et mieux informés que nous. Ma tâche s'annonce difficile mais, chers lecteurs, faites-moi confiance : j'en saurais bientôt plus que Franco Chercos. Et dans pas longtemps ! »

Franco Chercos, toujours immobile sur la chaise, et entouré de clients mécontents qui harcelaient le barman Frasco afin qu'il mette fin à ce spectacle immoral, se souvenait parfaitement de cette époque, des jours de cavale et de poursuite, et de tout ce qui s'était raconté dans la Presse et ailleurs, aux terrasses comme en famille et à l'ombre des amandiers. Son statut de héros avait été mis en veilleuse, dans l'attente de la capture de Juan Comala et accessoirement de cet étranger qui non seulement était un lâche mais qui s'était conduit en sauvage en assassinant un de nos compatriotes seulement animé par le désir de justice. Mais cet étranger n'avait pas sa place dans ce récit. Seul Juan Comala importait. En effet, Franco Chercos n'avait pas eu besoin de coincer l'étranger, car celui-ci s'était rendu, autre signe de sa lâcheté. Or, tout le monde maintenant considérait que Franco Chercos était responsable de l'évasion de Juan Comala, alors qu'il était plus raisonnable de penser que seul Miguel Cervantès Cintas méritait ce reproche érigé comme un titre de noblesse, laquelle il semblait bien que le public refusât au directeur d'Acebuche, sa nature intime y étant pour quelque chose, ne le cachons pas, comme l'écrivait notre journaliste.

Prisonnier de ses pensées entre le quatrième et le cinquième verre encore intact, Franco suggéra à son cerveau qu'il fallait bien compter sur la présence de ce pisse-copie s'il était question de donner à ce récit, celui que vous êtes en train de lire, toute la profondeur, à défaut peut-être de la parfaite cohérence, qu'il mérite. Car il n'y avait pas si longtemps, Miguel-Angel de la Isla Negra avait rappelé à son public qu'il avait participé à la capture de Juan Comala. Il avait raconté tout ça en détail et personne n'avait trouvé à y redire tellement il était sans doute aussi proche de la vérité que le permettaient les usages en vigueur quant aux rapports que le citoyen, même au-dessus des autres par son statut professionnel, est autorisé à envisager chaque fois qu'il prétend dire la vérité et rien que la vérité. Or, à quelques années de là, deux ou trois, Miguel-Angel de la Isla Negra avait publiée une nouvelle, si on peut appeler ça comme ça dans le cadre d'un journal qui en publie d'autres moins littéraires ou pas du tout, dont le sujet n'avait pas intrigué l'inspecteur Franco Chercos. Il l'avait lue comme il lisait toutes les nouvelles pourvu qu'elles eussent pris naissance dans la Presse, ce qui constituait une bonne part de son travail. Encore se limitait-il à la Presse locale, à quoi il convenait d'ajouter les diffusions télévisuelles locales et les discours tenus dans les meetings par les oppositions qui ne manquaient pas à l'appel. Il n'était pas chargé d'ouvrir le courrier des citoyens soupçonnés, à tort ou à raison, de recevoir des nouvelles susceptibles de provoquer un désordre ici ou là, mais il y

avait quelquefois accès, sans en faire la demande officielle, car il renvoyait aussi fidèlement l'ascenseur et ainsi tous les services étaient en parfaite communication et l'amitié ne s'en trouvait pas plus mal.

Vous me demanderez en quoi cette *nouvelle* d'un auteur local qui se signalait plutôt par la pratique des potins non moins locaux est à sa place ici. Et je vous réponds : elle a pour personnage un enfant que vous connaissez déjà. Alfred Tulipe l'a forcément fréquenté puisque c'est le fils de son hôtesse en période estivale. Et c'est aussi le fils du complice de Juan Comala lors de l'évasion dont les récits, fort différents, illustrèrent à la fois la carrière de Franco Chercos et les pages de *La Voz de Almería* que Miguel-Angel de la Isla Negra illustrait quasi quotidiennement de sa plume, de son imagination et de ce qu'il pensait savoir. Alors vous direz que ces deux récits ont leur place dans celui-ci. Je vous l'accorde. Mais pensez-vous que ce genre d'histoire peut changer le cours de celle que je suis en train de tisser dans la seule intention de vous instruire ? Certainement pas. Cette insertion, sans être de nature étrangère au présent récit, n'en changerait pas le sens ni la nature, ce qui la rend inappropriée. C'est du moins ce que je pense. Vous direz si je me trompe ou si je vous ai trompé, ce qui me chagrinera, croyez-moi.

Franco Chercos, qui discutait avec son cerveau, immobile et un œil à demi-clos, ne lui proposa pas cette relation double et son cerveau reconnut qu'il était inutile de s'y risquer. L'introduction du jeune Volo,

que vous connaissez pour avoir lu les chapitres précédents celui-ci, est autrement judicieuse. Franco et son cerveau n'avait pas même besoin de négocier, car la nouvelle de Miguel-Angel de la Isla Negra, journaliste à *La Voz de Almería*, si elle ne change pas radicalement le cours de cette histoire, la modifie de façon suffisamment significative pour que Franco suive son cerveau sur ce chemin narratif tout de même plus ingénieux que le vulgaire collage de deux rapports dont les circonstances n'ont pas plus d'importance que le temps qu'il faisait au moment où ils se jouaient. Voici donc cette nouvelle, telle que Franco Chercos se la remémora alors que quatre verres d'anisette alimentaient ses circuits neuronaux et qu'un cinquième ne demandait qu'à participer.

LITERATURA ALMERIENSE

Le ceinturon

Une nouvelle d'actualité de notre ami
Miguel-Angel de la Isla Negra

C'est Volo qui parle

Notre Ilyuchin survolait une forêt dont l'aspect intrigua ma sœur. Si elle avait pu, elle se serait penchée dans le hublot. Son front, toujours aussi têtu, était collé à la vitre et je l'entendais respirer comme sous la caresse.

— Ce sont des *pitas*, dis-je après avoir jeté un coup d'œil au-dessus de son crâne blond et bouclé. Dans les romans d'Albert Camus, on appelle ça des aloès.

— C'est plus joli, dit-elle.

— Plus chic. Je n'aime pas les Français. Ils sont tellement *tacaños* !

— Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Avares. Avares et paresseux. Hypocrites.

— Tu ne les aimes vraiment pas, dis ?

— Vous deux, vous la fermez !

Ça, c'était le beau-père, je veux dire le père de ma sœur. Ils étaient assis juste derrière nous. Lui et notre mère. Lui aussi regardait dans le hublot, mais autre chose, les montagnes, il allait s'écrier comme au jeu des Playmobil :

— Regardez, les enfants ! C'est le mont Mulhacén ! Arrrgh ! Quelle beauté !

Il secoua nos dossiers.

— Des neiges éternelles, les enfants ! Comme chez nous ! Mais ici, c'est le désert. Voyez cette forêt d'aloès…

— De *pitas*… dit ma sœur en me tirant la langue.

— Nous arrivons, murmura notre mère.

Moi, j'étais pas pressé d'arriver. L'été dernier, un touriste avait tenté de me sodomiser. Je m'étais caché sous une barque retournée, mais il m'avait repéré de loin, et je me suis accroché à mon slip de bain. C'était la nuit et sur le paseo, on dansait. Qu'est-ce que je foutais sur la plage ? Je voulais voir les phosphorescences.

— Tu voulais voir quoi ? s'était écrié mon beau-père devant le flic qui grattouillait sa barbe de trois jours (selon notre mère).

— Il voulait voir… commença ma sœur, mais notre mère lui ferma la bouche avec sa main pleine de bagues aux fausses pierres mais qui rutilaient sous la lampe que le flic avait dirigée sur nous.

— Donc, si je comprends bien, dit ce flic, tu te promenais tout seul dans la nuit… Est-ce que tu avais demandé la permission à tes parents… ?

— Il est pas obligé de demander à papa parce que… recommença ma sœur à travers les doigts qu'elle mordillait en même temps.

— Tu la fermes ! dit son père dans notre langue. (*dans la langue du flic*) Dis au monsieur que tu n'avais pas la permission…

— Je vous prie, *señor*, de parler dans ma langue, parce que je ne…

— Mais je ne fais que ça ! Qu'est-ce qu'il croit, celui-là ?

— Señor, je vous ai dit…

J'avais mal au cul et pourtant…

— Non, non ! Il ne l'a pas fait, dit le père de ma sœur. Encore heureux ! Ah ! La chose épouvantable ! Heureusement qu'il ne s'en est pas pris à Elena !

— Tu t'appelles Elena ? dit le flic en arrondissant ses joues grises. C'est aussi un prénom de chez nous…

— Vous nous avez dit de parler votre langue, sinon je m'appelle…

— Qu'on en finisse ! s'écria notre mère en se laissant tomber sur une chaise qui valsa entre deux bureaux couverts de paperasses, dont celles qui me concernaient, car le type en question avait été cuisiné avant nous et on avait aperçu son museau de chien battu dans la lucarne de sa cellule, en passant.

On apporta de l'eau fraîche. J'aime cette eau. Légèrement citronnée. Comme sous les amandiers du tío Anselmo. C'est notre cousin andalou, mais je sais pas comment il l'est devenu, on m'a toujours rien expliqué et je m'en fous, Anselmo est un chouette cousin, petit et maigre comme son âne sur lequel il promène des touristes aux grosses jambes blanches ou rouges. Quand il saura pourquoi on s'est retrouvé chez les flics, il caressera la crosse de son fusil. Il n'a toujours pas tué quelqu'un et pourtant il a l'âge de penser à ne plus revenir chez lui où nous sommes aussi chez nous. Il n'a jamais été marié, mais il a des enfants, tous montagnards et cueilleurs, chasseurs aussi, les filles, il n'en parle jamais.

— Bon, dit le flic. Si tu n'avais pas la permission, tu n'es pas à plaindre. La prochaine fois, réfléchis avant de désobéir. Et pense à ce qui pourrait arriver à ta petite sœur si…

On est sorti en plein soleil. Les gens mangeaient aux terrasses.

— Qu'est-ce qu'il faut pas entendre… ! se plaignait le père de ma sœur et notre mère, qui avait retrouvé ses esprits, lui pinça la hanche qu'il avait sensible depuis toujours.

La table était mise. Le garçon de service plongea sa main dans les boucles de ma sœur qui renversa sa mignonne tête pour lui sourire. Elle secouait ses jambes sous la table. Elle avait envie de frites. Elle n'aimait pas le poisson. Il proposa une *hamburguesa*. Elle demanda de la mayonnaise et, comme l'été dernier, mais elle en avait perdu le souvenir, il lui expliqua qu'avec cette chaleur, on ne sert pas de mayonnaise. Mais il avait bien mieux que la mayonnaise. Elle fripa son petit visage encore poupin, mais elle ne se rappelait plus de rien concernant l'été dernier. Elle m'interrogeait du regard et le garçon parti, elle me reprocha de ne rien faire pour l'aider à ne pas paraître ridicule devant les garçons. On ne parla pas de ce qui m'était arrivé la veille, tard dans la nuit, pendant qu'elle dormait dans les bras de notre mère et que son père regardait les danseuses sans oser y aller, sur la piste où elles s'efforçaient de paraître féminines comme dans les magazines, en attendant de ressembler à quelqu'un de connu. J'avais mal au cul à cause de l'examen auquel s'était livré le médecin. Il en avait conclu que je n'avais pas été sodomisé. Son instrument me laboura encore (ses doigts ?), puis il fut décidé que je ne pouvais pas avoir été sodomisé comme le prétendait le père de ma sœur.

— Dans ce cas, dit le flic, il n'y a pas eu viol.

— C'est vous qui le dites ! s'écria notre mère.

— Non, fit le flic en laissant tomber sa cendre sur sa chemise déboutonnée jusqu'au sternum, c'est le médecin qui le dit, moi je ne m'occupe pas de…

— *¡Vale, vale !* grogna le père de ma sœur. Qu'on en finisse ! Il oubliera.

— Pas si sûr, dit le flic. Il aura besoin de…

Nous sommes sortis. Et maintenant nous mangions sous la toile rouge de la terrasse. Le père de ma sœur me regardait comme si je venais de gâcher ses vacances. Il ignorait à ce moment-là qu'en effet, ses vacances seraient gâchées, mais pas par moi. Un an passa.

*

Nous étions rassemblés dans ce qui sert de living au cousin Anselmo. Les chevrons de châtaignier étaient couverts de toiles d'araignée, mais je ne voyais pas les araignées, je ne les imaginais même pas, au fond j'étais assez heureux que le père de ma sœur fût mobilisé. Il en avait longuement discuté avec notre mère, en notre présence. Le tío Anselmo n'avait pas ouvert la bouche. Il n'avait jamais fait la guerre. Il s'était battu, même souvent, mais les causes de ces combats n'avaient rien de patriotique. Il en avait presque honte, mais il n'en parla pas, on devinait la honte à son regard qui

était devenu fuyant, alors qu'on le connaissait, depuis qu'on savait pourquoi et comment il était devenu notre cousin, je dis on mais je n'en savais rien, ma sœur n'en savait pas plus que moi, mais je me distinguais car je me demandais si ces raisons et explications prendraient de l'importance dans le futur qui nous était réservé pour d'aussi obscures et inexplicables apagogies.

On attendait Torcuato, l'ancien légionnaire de la Bandera. Il possédait du matériel militaire, de quoi ne pas avoir froid ni perdre son pantalon en courant. On court beaucoup à la guerre, avait-il dit dimanche passé entre la kémia et le couscous, chez Omar et Leila. Et le père de ma sœur s'était montré intéressé. Il avait fait son service militaire et connaissait assez bien les défauts et les qualités de notre armée. Il ne dirait pas non à Torcuato, d'une part pour ne pas le vexer, d'autre part parce qu'il fallait reconnaître qu'il allait avoir besoin de vêtements qui tiennent chaud, de quoi se chausser en prévision de l'automne et surtout de l'hiver, et pourquoi pas d'un ceinturon des fois que son pantalon eût l'idée de lui tomber sur les chevilles, les pantalons vous jouent des tours chaque fois que vous n'avez pas envie de jouer ou que ce n'est pas le moment de faire l'enfant. Tout compte fait, il n'avait jamais eu peur, sauf au volant, mais pas assez souvent pour en avoir conçu une solide connaissance de la peur, de même qu'il ne savait rien de la douleur si c'est l'ennemi ou la malchance qui vous l'inflige. On ne parla pas de la sodomie dont j'avais failli être la victime et le sort de mon

agresseur était passé aux oubliettes. Torcuato s'amena avec un paquetage en toile américaine, « du solide et du bien pensé ». Il le posa délicatement sur la table basse en peau de chèvre (les deux cornes surgissaient à la tangente) et entrepris d'en retirer un à un les objets prometteurs d'une guerre assumée. Ma sœur jouait avec le chat, un chat pelé d'un côté, mais je ne me souviens plus lequel laissait à nu un cuir qu'on aurait dit la peau de mémé qui était restée chez nous cet été, elle qui avait l'habitude, depuis des années, et même avant ma naissance, de retrouver ses vieilles amies andalouses, toutes défraîchies mais rieuses comme si le temps n'avait pas passé pour elles. Torcuato avait demandé de ses nouvelles et le père de ma sœur lui avait expliqué le pourquoi, le comment ne fut pas évoqué, Torcuato n'avait jamais mis les pieds dans notre steppe, il avait connu le combat dans des terres lointaines, si lointaines qu'il en avait perdu les noms ou qu'il les confondait, claquant des doigts pour ne pas se faire mal, on sentait le type qui se fait mal quand personne n'est là pour en témoigner. Il sortit d'abord le gilet pare-balles. Un modèle américain récent qui n'avait jamais servi. Il voulait dire que personne ne l'avait encore porté et que par conséquent il était inutile, comme je m'y employais, de chercher des traces que d'ailleurs personne ne commenterait, car il n'en savait pas plus.

— Ça me sera utile, dit le père de ma sœur, pour le moral surtout, parce que j'espère que…

Notre mère pinça ses lèvres déjà exsangues. Elle étreignait le genou du futur combattant. Torcuato sortit une paire de chaussettes, puis deux, trois, quatre et les chaussettes formèrent un petit tas noir sur la table aux poils volatiles.

— T'as des godasses ? fit Anselmo. Il va avoir besoin de bonnes godasses.

— Des toutes neuves qui n'ont pas servi en Irak, mais qui en reviennent, exulta Torcuato.

— *¡Milagro !* s'écria Anselmo en applaudissant. *¡Allahu akbar !*

Notre mère ne pouvait pas retenir ses larmes. C'étaient de petites larmes. Les grosses viendraient ensuite mouiller ses joues maigres et pâles. La mort rôderait désormais. Puis vint une chemise et Torcuato montra comment on la portait dans la Bandera et ses poils se dressaient, qu'il flatta d'une paume experte. Après la chemise, qui avait servi mais avait été raccommodée par sa maîtresse du moment (elle n'avait pas été invitée), un tricot à grosses mailles anglaises, qui avait servi, et dont les pièces de cuir étaient usées et cependant polies jusqu'à scintiller sous la lampe qui éclairait la scène de ce théâtre tragi-comique. On ne savait effectivement pas comment ça allait se terminer, bien ou mal, il n'y avait pas d'autres choix. Le père de ma sœur paraissait ému, il se frottait les lèvres avec sa grosse main qui sentait le tabac de sa pipe zaporogue. Il n'irait pas à la guerre à cheval. Peut-être à bord d'un char d'assaut.

Torcuato en avait vu de près, avec ou sans hommes grillés à l'intérieur, ça dépendait des jours, il s'ébroua comme l'âne du tío Anselmo devant un sac d'olives trop noires.

— Et voici le clou du spectacle, dit Torcuato en redressant autant que faire se peut sa colonne vertébrale qui zigzaguait dans l'autre sens.

Je retins ma respiration. Je pensais à un Colt comme j'en avais reproduit d'après mes vieux Battler Britton. Je pouvais voir le visage déjà émerveillé du père de ma sœur qui tirait sur sa pipe courte et noire, creusant les joues et élargissant des narines dont il se servait d'habitude pour renifler les salaisons du pays. Torcuato sortit un ceinturon.

Je ne dis pas que je fus déçu, car le cuir en était souple et patiné sans usure, la boucle rutilait, bison d'argent en plein effort pour rester vivant et continuer de repeupler cette maudite terre qui, sans son humanité, ne connaîtrait pas l'honneur ni la gloire. Il l'avait ramené du Texas. Peu importait dans quelles circonstances, pourtant il raconta toute l'histoire et on l'écouta jusqu'à la fin, moment qu'il choisit pour tendre le ceinturon au père de ma sœur qui se leva pour le recevoir. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire d'un ceinturon texan au milieu d'une guerre qui n'avait rien à voir avec Buffalo Bill ni David Crockett ? Sans doute ne se posait-il pas la question. Il en entoura sa taille, ayant soulevé la chemise que

notre mère retint en même temps que ses larmes, les petites. Le bison prenait toute la place. On ne voyait que lui. Tío Anselmo grogna un peu, mais s'abstint de tout commentaire. Imaginait-on ce soldat exhibant en plein assaut un bison aussi voyant qu'un feu de route ? Torcuato n'y voyait pas d'inconvénient, sinon aurait-il songé à ce ceinturon de cow-boy en mal de légende ? Il n'y avait plus rien dans le sac, à part une cartouche de Lucky Strike et un briquet à essence de fabrication galicienne. Le temps se reposa enfin. J'en avais sué. Et le silence nous éloigna les uns des autres.

*

La nuit attendait ma petite sœur. Mais elle ne trouvait pas le sommeil. Et son pouce demeura loin de sa bouche. Sa petite tête pensive s'était immobilisée dans le coussin et la *jarapa* était tombée du lit. C'était quand qu'elles allaient se terminer, ces nouvelles vacances qui seraient les dernières s'il arrivait malheur ? Je seringuais.

— Pourquoi on va pas avec lui ? gémit-elle, sans larmes pour l'instant.

— Parce que là-bas c'est la guerre et que les gens meurent. Ici, personne ne meurt, à part ceux qui doivent mourir parce que c'est l'heure, en toute justice. Mais là-bas, personne ne sait s'il va mourir ni quand ça va lui arriver. Tu l'as trouvé beau ce ceinturon… ?

Pas de réponse. On entendait la nuit. Les insectes se bousculaient dans le rideau. Pas un ronflement, ni de voix cachées dans le silence imposé par les murs. C'était vraiment un beau ceinturon. La substitution ne m'avait pas déçu. Des Colt 1911, j'en verrais d'autres. D'ailleurs je ne savais pas si c'était le ceinturon lui-même qui me fascinait ou son bison d'argent et ce que la boucle représentait de terre texane. Des cuirs, j'en avais vu d'autres, chez Jose Luís dont les palominos traversaient le désert de Tabernas avec nous sur leur dos et des chameaux chargés d'Anglais nous suivaient en crachant au passage dans les figuiers de Barbarie. Le cuir n'avait aucun intérêt, sinon celui de donner au ceinturon sa fonction de ceinturon. Que faire de la boucle et de son prodigieux bison sans ce cuir ceignant votre taille au spectacle du désert ou de la ville ? Il fallait que ce bison appartînt à ce cuir. Mais je ne parvenais pas à imaginer l'effet que le ceinturon produirait sur les autres si jamais je m'en ceignais comme un cow-boy à l'assaut de l'écran. Je ne pouvais rien savoir non plus de ce qu'il communiquerait à mon intérieur. Cette histoire d'effet à produire et à ressentir allait me rendre fou. J'empêchais ma sœur de trouver le sommeil. Je bavassais dans le noir. Une lumière dansante éclairait sa joue.

— Quelle idée d'offrir un ceinturon de cow-boy à un soldat qui a autre chose à penser que de paraître plus voyageur que le commun

des mortels qui n'a jamais mis les pieds au Texas, ni même raisonnablement pensé à se payer une telle partie de joie !

— Qu'est-ce que tu en sais si tu serais joyeux si ça t'arrivait, Volo ? Tu racontes toujours des histoires impossibles.

— Et toi tu es une pipelette qui ne rencontrera jamais son torero !

Le sac était resté sur la table en peau de chèvre chez Anselmo. Or, nous étions à l'hôtel. Il était prévu qu'après le départ du père de ma sœur nous irions vivre chez le tío. Ce serait dans une semaine, ce qui laissait le temps de se mettre en règle avec l'administration andalouse ou espagnole, l'une ou l'autre ou les deux, le père de ma sœur nous cassait les pieds avec ces histoires de démarches et de je ne sais quoi encore. Ni moi ni ma sœur ne lui accordions la moindre attention sur ce sujet. Le fait est que nous ne retournerions pas chez nous. Nous demeurerions ici jusqu'à la fin de la guerre. Le sac de Torcuato n'avait pas été rouvert depuis. Il était toujours sur la table-chèvre, chez le tío. Je le voyais en passant, si jamais nous n'entrions pas, ayant à faire dans un des bâtiments qui représentaient les deux administrations. Étant assis à proximité du sac, je pensais comme vous. Qu'est-ce qu'il allait bien pouvoir faire du ceinturon texan, à part se vanter de le posséder et même de s'inventer un voyage sur la base de ce que Torcuato avait raconté du sien ? Ma sœur me surveillait, léchant sa *piruleta* multicolore. Encore un présent d'amour de ce vieux Ramón qui venait de fêter

ses quatorze ans. Appelez-moi El Baezano. Il toréait avec un toro factice sur roulette, encore que Diego le manipulât avec prudence pour ne pas encorner son prétentieux neveu. Ma sœur acceptait les *piruletas* et les léchait sans ressentir l'ennui infâme qu'elles m'inspiraient, surtout venant de ce Ramón qui ne parviendrait même pas à combattre un *novillo*.

Encore deux jours et le père de ma sœur embarquerait à bord d'un vieux Focker, car les Ilyuchin étaient devenus indésirables. Pourtant, le monde n'avait pas changé à ce point, sauf que ces vacances allaient s'éterniser et qu'on était devenu des patriotes, qu'on voulait la gagner, et qu'en attendant il fallait passer le temps, les yeux sur le désert ou sur la mer, ça dépendait de quel côté on regardait, et j'avais une sacrée envie de voir ! Le sac, personne n'avait songé à le changer de place, pourtant les bagages du père de ma sœur étaient sur le point d'être prêts et le fonctionnaire chargé de notre destin avait l'air satisfait. Il nous quitta en nous souhaitant toute la chance qu'on peut espérer d'une guerre. J'en profitai, un soir de tristesse, pour sortir le ceinturon de son sac et par m'enfuir aussi loin qu'il était possible d'espérer fuir dans ce désert dans lequel je risquais de tourner en rond. Personne pour me sodomiser. On avait oublié cette histoire. Et le Baezano, aussi maladroit que l'âne du tío Anselmo, montrait à ma sœur éblouie comment on s'y prend pour épater un public réputé exigeant s'il n'est pas trop envahi par les touristes.

*

— Ton frère s'est fait enculer par un touriste ? ¡No me digas ! ¡Que payaso ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Porom Pom Pero ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Ja ! ¡Ja !

J'aurais pas dû laisser ma petite sœur à portée de bite de ce Baezano de merde ! Il était bien temps de me le reprocher. Le jour venait de se lever. Je sais pas si vous avez déjà essayé de manger une figue de Barbarie. Y avait que ça à manger. J'y connaissais rien en désert. J'avais lu *Le petit Prince*, mais je me souvenais pas qu'il bouffait des figues de Barbarie, en tout cas pas sans s'y piquer que ça fait un mal de chien. Y avait de quoi boire dans les pitas, mais ça avait goût à robinet et j'ai continué mon chemin en me demandant si je ferais pas mieux de retourner à la maison, et y faire des aveux complets, même sans torture pour le ravissement de ma sœur que je voyais se parer de mon bison d'argent et de sable. À dix heures, montre en main, je me suis rechaussé ; le sol devenait infernal, ça aimantait ma pensée, et je me suis courbé comme un palmier qu'on a oublié d'arroser, même à la pisse d'âne ou de chameau. J'ai vu passer des lièvres, des perdrix, une vipère qui m'a regardé comme si elle me connaissait puis qui s'est glissée dans un squelette de figuier que j'ai esquivé au dernier moment, prisonnier de mes peurs d'enfant. Pas une odeur pour me parler de la vie. Je cherchais un chemin, histoire d'y retrouver des touristes, même anglais, j'étais prêt à faire feu de tout bois. Le ceinturon pendait sur mon épaule. Je

sentais les battements du bison sur ma fesse. À midi, toute trace d'ombre a disparu et la terre est devenu grise, puis noire, avec des arêtes tranchantes comme des lames, et je ne pouvais rien faire d'autres que monter, ce qui m'a épuisé au point que le brouillard m'a enveloppé dans ses fictions nordiques et que je me suis retrouvé dans les bras de Clint Eastwood.

— Quel beau bison ! me dit-il. J'avais le même dans *Josey Wales*. Tu l'as vu, *Josey Wales* ? Si ça se fait, c'est celui du film, ce bison d'argent…

— Il vient du Texas, dis-je comme si j'allais mourir.

— Ça ne m'étonne pas, qu'il vienne du Texas. Mais si c'est celui que j'avais dans *Josey Wales*, j'aimerais que tu me le donnes…

— Pour toujours… ?

— Toujours… Je ne sais pas si tu vivras aussi longtemps, Volo…

— Comment que vous connaissez mon nom… ?

— Comment connais-tu le mien ?

— J'ai vu *Josey Wales*, trois fois…

— Eh bien…

— Y avait pas de bison. Si y avait eu un bison, je l'aurais remarqué. J'adore les bisons. On devait aller aux Everglades cette année…

— Ils valent pas les bisons du Texas, mais je les respecte. La prochaine fois, j'en mettrai un dans mon film… mais je ne sais pas si tu seras encore de ce monde quand…

— J'ai perdu mon chemin…

— C'est ce qu'on fait tous. On s'en va et on finit par se perdre. Même que quelquefois on croit avoir retrouvé le chemin et c'est une femme… Tu vois ce que je veux dire ?

— Pas trop…

— C'est que tu n'as pas l'âge. Elle a quel âge, ta sœur ?

— Comment vous savez que j'ai une sœur… ?

— Josey Wales sait tout ! Et il va te manger !

C'était pas Clint Eastwood. Il lui ressemblait même pas. Il ressemblait à personne du film. Peut-être d'un autre que j'avais pas vu. Il allait me reprocher de pas en savoir plus. En tout cas, il savait peler une figue de Barbarie sans saigner. Il m'en offrit la chair. J'ai mangé dans sa paume, comme si c'était mon nouveau patron. J'avais besoin d'un patron, même si c'était pas un saint. Je m'en foutais de la guerre. J'avais pas l'âge d'y aller et quand je l'aurais elle serait finie.

— J'aimerais te croire, mon garçon, mais j'ai du mal… On ne sait jamais avec les Russes…

— Qu'est-ce que t'en sais, des Russes ? Et puis pourquoi tu parles ma langue qui n'est pas le Russe ?

— Je ne veux pas aller à la guerre, c'est tout.

Il grimaça en disant cela, comme s'il venait de se faire mal. Je regardai autour de moi. Pas un Anglais. On n'entendait rien. L'ombre s'allongeait devant nous, enfouissant les rochers, les figuiers, les traces de chemin, pas un personnage en vue, rien que moi et ce type qui était sorti de cette ombre parce que j'étais un enfant et qu'il s'était demandé ce que je foutais là, dans le même désert que lui, à des milliers de kilomètres de chez lui, parlant la même langue que lui, il m'avait écouté pendant que je rêvais, pitoyablement enterré dans mon sommeil, en plein soleil ou à peine dans l'ombre transparente d'un figuier qui me jetait ses épines comme je lui aurais dardé les miennes si j'avais été du genre cactus. Il avait une bonne tête, bien de chez nous, avec ce qu'il faut de roublardise au coin de l'œil, et dans le regard une irrésistible envie de se montrer franc et généreux. Si je devais me faire sodomiser ce jour-là, ce ne serait pas par lui, mais m'étais-je méfié de Josey Wales ?

— Je ne peux pas t'abandonner à ton sort, dit-il. Je n'ai jamais fait de mal à un enfant. Mais s'ils me prennent, ils m'enverront à la guerre et avec la chance que j'ai, qui était aussi celle de mon père, je ne vivrais pas assez longtemps pour en dire quelque chose qui puisse servir à autre chose. Tu me comprends ? Moi pas. Depuis

trois jours, je parle seul, personne pour m'écouter et voilà que maintenant je parle à un enfant de mon pays, je me dis que si je l'abandonne à son sort de petit fugueur malchanceux je me le reprocherai toute ma vie et peut-être même que j'en mourrai avant. Tu m'écoutes… ?

— Oui, monsieur.

— Je te le demande parce que je ne sais pas encore si tu existes…

— J'ai des doutes moi aussi sur votre réalité, monsieur. J'ai bien discuté avec Clint Eastwood…

— Ce n'était pas Clint Eastwood. C'était Josey Wales. Il n'y avait pas de bison d'argent dans le film. Je l'ai vu moi aussi. Ça m'a rendu enragé. Je n'aime pas notre pays comme je m'aime.

Il dit cela sans tiquer et aussitôt il a l'air de craindre qu'une larme soit en train de rouler sur sa joue. Il compte sur l'ombre pour me cacher la vérité sur lui-même et sur ce qui explique sa présence dans ce désert en même temps que moi. Il se leva, s'épousseta et, remettant son chapeau de toile qu'il enfonça jusqu'aux oreilles, il regarda le soleil et son visage s'illumina.

— Il faut y aller, dit-il. Je vais te ramener chez toi. Tant pis s'ils m'envoient à la guerre.

— Le père de ma sœur y va de son plein gré…

— Pourquoi ne dis-tu pas mon beau-père… ?

— Parce que ce n'est pas mon père. Mon père…

— J'ai du mal à en parler moi aussi. J'ai rencontré de chouettes filles ici. Elle a quel âge ta sœur ?

— Elle a pas l'âge !

— Tu veux dire que…

Il reboutonna sa chemise et cloua une cigarette dans son bec. Il y avait aussi un briquet dans le sac de Torcuato. Ne jamais oublier le briquet. Ça peut servir. Qu'est-ce que je dis ? Ça sert toujours. Même si on ne fume pas. Encore faut-il l'attraper, le lièvre ! Ya rien de plus rapide qu'un lièvre, mon gars ! Bien cuit avec une *gachamiga* pour saucer. De la sauce plein les doigts. Non, non, pas de vin, je n'ai pas l'âge. Elle non plus. Nous avons bien le temps, comme dit notre mère, mais pas comme ça, comme je le dis : avec des silences qui valent leur musique. Reboutonnant sa chemise, il se souvint qu'il avait tué quelqu'un avant de s'enfuir. Il y avait été contraint par les circonstances. Quelle idée de s'opposer au déserteur ! Et rien qu'avec des idées. Mais la prochaine fois il y réfléchirait à deux fois. On ne rejoue pas la mort de quelqu'un. Une fois que c'est fait, ça ne peut pas se défaire. Il parlait en marchant devant moi. Il savait où il nous conduisait. Il revenait alors que je laissais tomber l'idée de ne plus revenir.

— On trouvera de l'eau là-bas, dit-il. Tu m'aideras à porter le cadavre. Peut-être qu'ils ont laissé un de ces chariots sans lesquels

un western n'est plus un western. Mais je doute qu'on trouve un cheval dans l'écurie. (*rires*) Cet endroit te dira quelque chose si tu as vu le film.

— Josey Wales ?

— Non. Un autre. Un spaghetti. Le titre ne te dira rien. Tu es trop jeune. C'était avant *Josey Wales*. N'y pense plus, mon garçon.

Il n'y avait pas de chariot là où ce type pensait en avoir vu un avant de s'engager dans le désert. Par contre le cadavre existait. Il ne restait plus grand-chose de ce qui avait vécu et était mort dans ces habits. Une vague odeur de rat crevé ne me dérangea pas le cerveau comme l'avait craint l'assassin. Une fois dans ma vie, j'étais tombé sur un sodomite et il ne m'avait pas enculé. Eh bien cette fois je divaguais en compagnie d'un meurtrier qui n'avait pas l'intention de me tuer mais au contraire de me sauver de moi-même, de ma bêtise comme il disait. Ils l'enverraient en première ligne, pour servir d'appât. Il pouvait compter sur leur sens de la responsabilité et de l'honneur.

— Je ne sais même plus pourquoi je l'ai tué, dit-il. J'aurais pu me contenter de l'assommer. Et j'aurais continué ma route, cette fois dans le désert, et je t'aurais rencontré ou pas, mon garçon.

Il s'arrêta pour réfléchir.

— Je ne sais pas ce que tu signifies et sans doute que ça ne les intéressera pas de le savoir. Ils m'enverront à la guerre et les autres t'administreront une bonne fessée, celle que tu mérites, bien que tu n'aies tué personne, sauf peut-être ta mère, dont la santé est fragile depuis qu'elle a perdu ton père, voilà une chose que tu sais aussi bien que moi, mon garçon, et ne va pas prétendre que tu l'ignorais, car dans ce cas c'est moi le premier qui battrai la mesure sur tes fesses. Ah ! Si ta mère en est morte, je t'en voudrai à mort !

On plia le cadavre en trois plis selon le bassin et les épaules, puis les os craquèrent quand on plia les genoux dans l'autre sens. Ainsi ficelé sur une planche, ça ne demandait aucun effort surhumain de le traîner derrière soi comme un jouet. Je montrai ce que je savais faire et la poussière se souleva à chaque passage pour ensuite se déposer sur les épaules de mon compagnon et sur son chapeau qu'il secouait et battait contre un poteau. La nuit allait tomber. On coucherait dans un de ces décors. Et demain, on arriverait en ville avant midi. Il essaierait alors d'échapper à ce qu'ils appelaient la justice, celle de la guerre, pour ce qui concernait notre pays, et celle de cette terre dont il avait supprimé une existence. J'allais recevoir une sacrée fessée et ma sœur en concevrait un ravissement digne d'un roman psychologique. Je m'y connais.

— Mais tu n'as jamais fugué *avant*, dit-il. Je le saurais…

— As-tu tué *avant* ?

— Bonne question. Mais me croiras-tu si je te dis que non… ?

— Tu continueras de tuer…

— Tu veux dire qu'à la guerre je tuerai pour ne pas être tué… Mais je n'irai pas à la guerre, car il est plus important, pour les gens d'ici, que je passe ma vie dans une de leurs prisons.

— Alors tu seras mené de force à la guerre…

— Nous ne sommes pas Russes, mon garçon.

Nous atteignîmes la route. C'était une route récemment chaussée. Des ouvriers s'occupaient du marquage. Ils avaient garé leur fourgon à l'abri des figuiers qui n'étaient pas des figuiers de Barbarie et nous jetâmes un œil dans les branches des fois que le cueilleur ou l'oiseau y ait oublié une ou deux figues. Un des ouvriers se mit à rire en nous voyant tourner autour des arbres. Il avait aussi l'œil sur le fourgon dont le hayon était ouvert. Nous lui demandâmes dans quel sens il fallait aller pour retourner en ville, parce que nous en venions, expliqua mon compagnon en exhibant son accordéon de cartes postales. L'ouvrier nous conseilla la route qui montait, car en descendant c'était plus long, mais on y arrivait aussi, quoiqu'à l'autre bout, tout dépendait de quel côté on habitait, si toutefois nous habitions quelque part.

— Nous sommes à l'hôtel Indalo, trois étoiles dans le Michelin, dit mon compagnon.

— Vous devez vous tromper, monsieur, dit l'ouvrier, l'hôtel Indalo n'en compte que deux et ce sont des étoiles bien de chez nous. Pas d'ailleurs, ajouta-t-il avec une certaine nuance de mépris. Toutefois, si c'est à l'hôtel Indalo que vous habitez, il vous faut monter. (*il essuie son front avec le revers de sa manche*) Vous allez en chier, c'est moi qui vous le dis. Vous auriez mieux fait d'habiter à l'Hôtel Carmela qui se trouve de ce côté, en descendant, c'est plus de chemin, mais ça descend. Mais je suppose que quand on choisit d'habiter tel ou tel hôtel, c'est en fonction d'autres critères que ceux qui vous ont couverts de la poussière du désert. *¡Buena suerte, amigos !*

Nous montâmes. Une courbe languissante se finissait au sommet d'une tranchée creusée dans la roche. Pas un arbre.

— Au diable cet énergumène ! rugit mon compagnon. Comme s'il n'y avait pas autre chose à dire que des sornettes destinées à compliquer encore une situation qui est un véritable sac de nœuds ! Ne nous hâtons pas. Comme à la guerre !

*

Comme prévu, la fessée ravit ma sœur. Son père me l'administra, à même la peau des fesses. J'en perdis la maîtrise de mon anus, ce qui compliqua. Mon compagnon de route avait eu entièrement raison. Désormais, tout allait se compliquer et on en arriverait à un

point où il faudrait prendre des décisions. Il n'avait pas parlé de la nature de ces décisions, mais quand les policiers vinrent le prendre dans le hall de l'hôtel où il avait commandé une fine à l'eau qu'il dégusta longuement sous le regard médusé de la clientèle et de la domesticité, assis, tout poussiéreux et gluant, dans un fauteuil d'osier qui avait, selon le maître d'hôtel, reçu le corps impeccable d'Emmanuelle, « aussi, monsieur, qui que vous soyez (*car il le prenait pour un artiste hollywoodien vu sa ressemblance avec Josey Wales*), veuillez considérer que ceci (*désignant le fauteuil*) est une pièce de musée et je vous somme…

— Attendez de voir ce qu'en pensent les flics, larbin… » quand les policiers le menottèrent il me lança un formidable salut et son chapeau vola jusqu'à mes pieds. Je n'avais pas encore reçu la fessée promise par les faits. Le maître d'hôtel, qui avait servi à Paris, s'empressa d'expliquer à l'inspecteur de police en quoi le fauteuil avait valeur de pièce de musée « mais heureusement il n'y a causé aucun mal, aussi je retire ma plainte, monsieur l'Inspecteur, aussi je vous prie de m'excuser mais la clientèle, vous comprenez » et nous filâmes chez le tío Anselmo où je reçus la punition que je méritais surtout parce que j'avais perdu le ceinturon dans le désert, mais je ne parlai pas du désert, ni de Josey Wales, ni du comportement de l'assassin à l'égard de mon cucul, notre mère, qui n'était pas morte et qui avait même retrouvé sa jeunesse, dit :

— L'année dernière, un sodomite. Cette année, un assassin. Que nous réserve l'année prochaine ?

Et disant cela elle se mordit la langue, car personne ne savait si le père de ma sœur serait encore de ce monde au moment où il m'arriverait une aventure que même ma sœur ne pouvait imaginer, ce qui la rendit morose et nous attendîmes l'heure prévue pour le décollage du vieux Focker qui allait lui aussi, comme notre vieil Ilyuchin, survoler la forêt de *pitas* où Albert Camus eût perdu le Nord s'il avait vécu. Une fois que ce fut fait – bon débarras ! nous interrogeâmes le légionnaire Torcuato, mais seulement du regard, et plus personne ne parla du ceinturon ni de son bison d'argent. On se surprit même, plus d'une fois, à attendre l'été prochain, mais sans paroles.

finis

Ce serait un bien grand hasard, pensa Franco Chercos, si le petit Volo avait rencontré son père déserteur dans le désert de Tabernas qui n'était plus ce qu'il avait été à cause de la bombe. Cette histoire était une invention. Elle négligeait la réalité en vigueur au moment de la cavale de Juan Comala et de son compagnon assassin et déserteur. S'il était effectivement plausible que Volo ait fugué avec son ceinturon et son bison, ce n'était pas dans le désert de Tabernas qui était surveillé par la garde nationale formée par le

gouvernement à cet effet. Il n'aurait tout simplement pas pu y pénétrer. Par contre, c'était bien dans ce qu'il restait de ce désert qu'on avait retrouvé l'évadé déserteur et assassin. Il avait réussi à tromper la vigilance des sentinelles pourtant aguerries et qui jusque-là avait empêché toute intrusion. L'Ukrainien avait réussi là où d'autres avaient échoué, comme Juan Comala qui s'était fait pincer comme un novice au moment où il s'apprêtait à grimper sur la clôture. Menacé par dix pistolets et harangué par la voix de stentor d'un sergent à barbe bouclé et au regard de Touareg, il avait remis pied à terre et avait docilement levé ses mains au-dessus de sa tête fort éprouvée par deux jours de cavale et de soif, et pas seulement au niveau de la tignasse. Il n'avait mangé que les chorizos chouravés à la cuisine de la prison et la soif qui s'en était suivi avait fini de le convaincre qu'il n'était pas fait pour ce genre d'aventure. Son compagnon l'avait abandonné non sans emporter ce qui restait de chorizos. Ils ne s'étaient même pas salués, car ils savaient que, d'une manière ou d'une autre, mais on ne va pas épiloguer sur ce sujet, ils ne se reverraient plus jamais. Miguel-Angel de la Isla Negra avait inventé tout le reste et le déserteur n'était pas le père de Volo. En amateur du métier romanesque, le journaliste ignorait qu'à force d'inventer, au détriment de la réalité toute nue, on finit par tellement compliquer l'histoire qu'on ne sait plus soi-même à quel moment on s'y est interrompu la veille avant de se mettre au lit. Et le lendemain matin, le roman est devenu une nouvelle. Voilà ce qui était arrivé. Et

le cerveau de Franco Chercos ajouta cette nouvelle à la bombe de Tabernas en se disant que tôt ou tard cela prendrait un sens inattendu. Il n'avait pas tort, je vous le dis tout de suite des fois que vous douteriez encore de mon talent d'éditeur.

Voilà. On a remis un peu d'ordre dans le cerveau de Franco Chercos, peut-être pas un ordre parfaitement ordonné pour ressembler à un ordre, mais Franco eut la sensation qu'il pouvait maintenant avaler le cinquième verre, quitte à risquer le sixième, un exploit jamais atteint en trente ans de carrière. Qui donc avait appris à Miguel-Angel que le flic de la nouvelle n'était autre que Franco Chercos ? Encore un détail dont la Presse se servait aujourd'hui, en pleine page, pour insinuer qu'il connaissait la mère de Volo et que par conséquent il en savait autant sinon plus de Juan Comala avant que le pauvre Alfred Tulipe ne soit poignardé par on ne savait qui. Et à cause de qui l'ignorait-on ? Etc. Inutile de lire plus avant ce torchon innommable comme il était inutile de refuser le sixième et sans doute dernier verre avant le coma promis par l'angoisse.

Arrivés à cet endroit du roman présent – je dis arrivés pour nous car Franco Chercos n'a pas quitté sa chaise ni par conséquent le café que le barman Frasco entretient comme les carreaux de ses lunettes – il nous prend peut-être l'envie d'en savoir un peu plus sur Alfred Tulipe, surtout sur ce qu'est devenue son existence après le procès. La folie, je ne sais plus laquelle, l'a frappé pendant et peu de temps après les services psychiatriques de son pays se sont substitués aux

nôtres et nous avons ainsi été privés de ses nouvelles. Il faudrait demander à Miguel-Angel d'aller enquêter en France, mais le savoir-faire de ce journaliste se limite à la matière locale qui est déjà assez abondante et compliquée sans qu'il nous vienne à l'esprit de le jeter ainsi au taureau comme on dit chez nous. Il n'est même pas qualifié pour en savoir plus sur le séjour psychiatrique que notre système social a offert à Alfred Tulipe, car l'hôpital en question est situé bien loin d'ici, à Madrid. C'est dire ! Dire que la bombe de Tabernas est bien loin du Prado et que le destin de Juan Comala n'a pas fait la Une de la Presse madrilène. Les Vermort ? Oui, les Vermort. Mais reviennent-ils au village où ils ont consumé tant d'étés, bien avant le voisinage de l'Ukrainienne et sans doute toujours à proximité de Juan Comala qui exerçait la profession de chauffeur-livreur, une fonction bien inutile en cas de farniente ? Mais qu'est-ce qu'Alfred Tulipe est allé faire dans cette galère (sans vouloir paraphraser qui que ce soit) ?

Bref, notre Franco achevait de cristalliser sa cinquième anisette, en attente de la sixième qui recevait toujours ce même rayon d'un soleil qui commençait à révéler sa nature de père du désert et sans doute aussi de la bombe. La clientèle environnante s'était-elle tranquillisée ou avait-elle changé ? Frasco le barman n'en avait cure, apparemment. Il savourait les fruits de sa vengeance. Que pouvait-il infliger d'autre à celui qui l'avait alpagué deux fois ? Frasco n'avait jamais tué. Il n'avait pas non plus agressé, ni homme ni femme. Il lui

était arrivé de se servir de sa bite un peu au-delà de ce que l'usage préconise, mais personne ne s'en était plaint. Maintenant, il se servait de ce qu'il possédait de mieux en attendant de trouver le moyen de se payer de nouveau autant de bon temps qu'il en avait abusé avant de revenir de son deuxième séjour carcéral. Il n'avait jamais retrouvé ce standing. La faute à qui ? À lui-même. Il ne se le reprochait pas, car ainsi la justice ne lui reprochait rien. Elle ne le menaçait même plus. Certes ce roussin de mes deux venait chaque matin le narguer en attendant de rejoindre ses pénates professionnels. Il n'y avait pas grand-chose à faire pour lui faire payer son goût de la justice, qu'il avait aussi prononcé que son penchant à abuser de l'anisette. Mais qui voilà qui approche, balançant ses hanches de grosse vache de réforme cependant pas destinée à l'abattoir ? Doña Elvira Almendro Xupado. Frank Chercos doit la détester maintenant qu'elle a changé d'avis à propos de la culpabilité de Juan Comala. Il y a dix ans, elle s'était montrée fervente partisane de la doctrine de Franco et avait reçu en même temps que lui, et avec plus de cérémonie, les hommages de la hiérarchie et tutti quanti. Elle ralentit son allure d'animal habitué à la même sente depuis trente ans, mais Franco, hébété par l'anisette, ne répond pas à son salut. Elle est bien consciente de ce qui l'en empêche et c'est une bonne raison d'en rire sans se soucier de ce qu'en pense la clientèle. C'est le swing des lolos et des miches, mais ces gens sont d'aujourd'hui, pas d'hier, à part quelques exemplaires

toujours adeptes de la sevillana et du cante chico. Frasco s'approche avec une tranche napolitaine, car il a vu de loin la juriste remonter en ânonnant le Paseo maintenant surpeuplé. Il l'invite à s'asseoir à la table du flic. Franco ne réagit pas. Il est toujours paralysé. Elvira sait qu'il n'est pas mort et qu'il ne va pas mourir. Ce n'est pas la première fois qu'elle le surprend en plein coma. Frasco pose la tranche napolitaine devant la dame qui remercie vaguement et fait signe qu'on s'éloigne. Puis elle pince le poignet de Franco qui tressaille, sans plus de vie à opposer à cette douce agression. Douce peut-être, mais pas tranquille.

— Frankie ? Hou ! Hou ! (*se tournant vers le public*) Il est mort ou je rêve ? Non, non. Il respire. Les morts ne respirent pas. Vous êtes d'accord avec moi, les amis ? (ce ne sont pas ses amis, elle les déteste, mais ils n'en savent rien, à part quelques-uns, les nostalgiques de la seguidilla). Vous avez lu les nouvelles de ce matin, Frankie ? Pas bonnes.

JUAN COMALA EST LIBRE !

— Il les a lues, se mêle Frasco de ce qui ne le regarde pas.

— Il voudra savoir la raison de cette libération, continue doña Elvira. Juan Comala n'est pas seulement libéré. Il est innocenté !

Disant cela elle avale deux bonnes cuillerées de gelato.

— Moi ça ne me fait rien. Et toi, ça te fait quelque chose ? Nous étions jeunes. Dix ans ! Que ça passe vite ! Il va vouloir se venger. En voilà une histoire ! Notre ami et complice de *La Voz de Almería* va encore s'en inspirer pour compliquer la littérature locale qui n'en demande pas autant. Dis-moi ce que tu en penses, Franco. Je veux savoir !

— Voulez-vous que je le réveille ? propose Frasco. J'ai l'habitude. Des années que…

— Non, non. Laissez-le dans son pays de rêves érotiques. Il n'y a que là qu'il se sent bien. Comme un enfant qui connaît le plaisir pour l'avoir observé par le trou d'une serrure.

— *Cómo quiera, señora*…

Elvira achève sa tranche napolitaine avec gourmandise. Puis elle avale son verre d'eau. Rote discrètement, à la mode arabe.

— Nous avons été bêtes comme nos pieds, poursuit-elle. Toi le premier, mon cher Franco. Le couteau que Juan Comala tenait dans ses mains était un couteau à trancher le jambon, pas un poignard à la lame pointue. Comment veux-tu planter un couteau sans pointe dans la chair d'un homme ? Nous n'y avons pas pensé ! Et nous avons avalé tes sornettes de maître d'armes. Un couteau pour trancher le jambon ! Même Frasco sait s'en servir et il sait aussi que ce n'est pas avec ce genre de couteau qu'il se vengera de toi.

— D'ailleurs je n'ai jamais… commence Frasco.

— C'est écrit dans le journal : « Comment un professionnel de l'enquête policière a-t-il pu attribuer à un couteau à jambon le pouvoir d'un poignard conçu pour traverser les chairs ? Et comment une juge aussi aguerrie en matière de crime a-t-elle pu se laisser convaincre par un argument aussi bête sans doute que ses pieds, lesquels souffrent d'avoir à soutenir un pareil poids ? » Non seulement on se moque de moi, mais rien ne t'est reproché quant à ton apparence. Il faudra bien que tu me paies ça un jour, crois-moi !

Aussitôt dit, aussitôt disparue. Car Franco a ouvert les yeux. Il a senti que la cuiller s'introduisait dans l'orbite d'un de ses yeux. Il a poussé un cri de bête :

— Salope !

Mais ce n'est pas doña Elvira qui retient son bras. C'est Frasco qui le contraint à se rasseoir.

— Calmez-vous, don Franco ! Vous allez faire fuir la clientèle. Déjà que la saison est foutue à cause de cette histoire de bombe qui a pourtant dix ans d'âge…

En effet, la terrasse est pratiquement déserte. On parle allemand. D'acier de Solingen. À ce propos, Franco repense à un détail de cette histoire. Il aura échappé à tout le monde car on ne l'a pas encore mis en scène. Solingen. Oui, maintenant il se souvenait.

— Ça va ! dit-il brusquement à Frasco qui le tient comme une camisole et le barman relâche son étreinte.

Certes, c'était un peu idiot de n'avoir pas pensé que la lame d'un couteau à jambon ne pouvait pas pénétrer dans le dos d'Alfred Tulipe. Mais quelqu'un de plus avisé que lui en matière d'armes blanches avait-il soulevé la question et proposé de se livrer séance tenante à une expérience, par exemple sur un jambon, en tentant de le piquer alors qu'il est conçu pour être consommé en tranches ? La nécessité de cette expertise pourtant évidente aujourd'hui n'avait pas effleuré les esprits. Demandez-vous pourquoi et vous le saurez ! Alfred Tulipe avait été poignardé avec un poignard. Or, Juan Comala n'avait pas été surpris avec un poignard dans la main, mais avec un couteau à jambon et d'ailleurs le jambon était sur la table, bien positionné dans sa jamonera et parfaitement reconnaissable à son parfum de montagne et de châtaigne. Un serrano, vous pensez ! Et alentour, rien pour suspecter un poignard pointu et à cette heure ensanglanté. On était allé trop vite en besogne. Il fallait aujourd'hui en payer le prix.

— Où est passé doña Elvira ? J'ai quelque chose à lui dire…

— Elle ne vient pas avant dix heures, à l'heure du petit déjeuner, vous le savez… heu… don Franco…

— J'ai rêvé, peut-être ? Oui, vous avez raison. Ne comptez pas ce verre. Je ne l'ai pas touché. Vous êtes témoin. J'ai à faire ce matin. Oh ! comme j'ai à faire *¡madre de Dios !*

Il était temps de se mettre à l'ouvrage. De retrouver ses esprits. De réfléchir à une défense, bien qu'aucun procès ne serait envisagé à l'encontre de ceux qui s'étaient trompés, uniquement guidés par leur bêtise, – bien que la Presse soupçonnât Franco Chercos d'un autre mensonge, si toutefois on considérait que son enquête en était un, de si bien conçu qu'il avait fonctionné et Juan Comala avait été condamné, sentence qu'il avait aggravée en se cavalant six mois après avec un véritable assassin. Cette suspicion pendant au-dessus de la tête de notre flic, il le savait et s'en angoissait, ce qui l'avait poussé à consommer plus d'anisette que de raison. Mais la raison ne se consomme pas aussi facilement. Il en trouverait une autre. N'avait-il pas plus d'imagination que ce pisse-copie de Miguel-Angel ?

Il faut dire, nous qui ne savons rien d'une collusion de Franco Chercos avec le véritable assassin en puissance d'Alfred Tulipe, comme se l'imagine déjà la Presse, qu'une autre piste avait été abandonnée en chemin. Pourquoi ? Franco le savait-il s'il avait été complice, d'une manière ou d'une autre, de ce crime ? Je ne sais pas, vous, mais moi, ça m'embrouille. À mon avis, beaucoup de questions vont rester sans réponse. Mais maintenant que les dés sont jetés, pour le meilleur et surtout pour le pire, il fallait revenir à

cette enquête, et plus précisément au moment où Franco Chercos arpentait une autre piste, d'abord par acquit de conscience, puis par simple curiosité. Juan Comala était déjà arrêté et mis en accusation. Alfred Tulipe déclarait alors qu'il était fou et qu'il ignorait la raison de son enfermement dans un établissement clairement réservé au traitement des maladies de l'esprit. Il était incohérent. Il ne percevait pas la relation entre l'enfermement et la folie dont il se savait atteint. Mettons qu'on vous enferme : vous vous sentez fou et alors vous admettez qu'on vous soigne, même si ça vous rend encore plus fou. Il se disait fou, ce qu'il était, mais n'admettait pas qu'on le soigne. Allez expliquer ça à un juge qui a d'autres chats à fouetter, ce qui était le cas de doña Elvira. Elle ne manquerait pas, en cas d'enquête, d'évoquer cette condition particulière venue percuter l'exercice de sa mission judiciaire. Par contre, Franco ne possédait pas aussi bien un instrument de cette valeur. Il se sentait à la merci de ladite enquête qui serait sans doute réclamée par la Presse au nom du peuple et de son Dieu.

Mettons. On avance. Ce qui suit est la suite du chapitre VI intitulé *Un tank en Ukraine*. Vous avez senti, en en achevant la lecture, qu'il manquait quelque chose pour le conclure. Je vous ai laissé sur votre faim, une ruse de romancier, si jamais vous avez reniflé la ruse, comme Geronimo en d'autres occasions.

Un tank en Ukraine (suite)

Cayetano Escudero Pallas vivait depuis toujours dans la maison familiale. Il en était le seul habitant depuis son retour du service militaire. Quatre ans dans la Marine. Quand il revint sur les lieux de son enfance et de son adolescence, son père était mort depuis deux ans (le sous-marin que servait Cayetano en tant que simple matelot était en panne à Cartagena et Cayetano avait obtenu quatre jours de permission pour aller enterrer son père ; mais le sous-marin avait pris feu et la permission avait été annulée. Deux ans plus tard, quand l'autocar le déposa au pied de sa montagne natale, sa mère l'attendait. Elle lui annonça qu'elle avait un cancer. Ils montèrent à pied jusqu'à la maison, prenant le temps de se rafraîchir de l'eau des fontaines qui bornaient ces kilomètres de poussière et de solitude. Elle mourut trois mois plus tard, dans sa chambre, dans des souffrances que Cayetano ne pouvait pas imaginer, même s'il avait assisté à l'agonie de plusieurs de ses compagnons d'armes brûlés par le carburant du sous-marin, voire mis en morceaux toujours vivants par l'explosion des munitions. Le prêtre fit son travail, le croquemort aussi, la famille s'intéressa à l'héritage mais renonça à y dénicher de quoi grossir son propre patrimoine et Cayetano trouva du travail comme mécanicien dans un garage automobile, plus bas

dans la vallée. Il descendait et montait à cheval sur une Puch achetée d'occasion. Il sentait et voyait à quel point les femmes étaient désirables. Il en avait connu quelques-unes pendant son service dans la Marine. Elles ne l'avaient pas inquiété, mais il avait reconnu qu'elles n'étaient pas à son goût. Il se souvenait de Miranda. Il ne la revit pas. Elle avait fui le pays sans laisser de traces et sa sœur était déjà mariée. Il salua les anciens amis, but avec eux aux terrasses des cafés en observant les touristes allemandes, mais il ne trouva pas chaussure à son pied. Ce n'était pas faute de s'être dépensé en procédures de séduction. Le prêtre lui conseilla de renoncer à la femme, aux enfants et toutes ces choses qui n'étaient pas faites pour lui. Il ne comprit pas pourquoi elles n'étaient pas faites pour lui et l'heure de la retraite sonna, comme on dit, et depuis il vivait en solitaire dans sa maison, cultivant un jardin parfaitement irrigué et s'adonnant à des travaux d'entretien, car la maison vieillissait plus vite que lui. Mais ces travaux ne constituaient en rien un combat. Il s'en nourrissait comme du porc qu'il élevait à l'ubac dans ce qui restait d'une autre maison que personne n'habitait plus depuis longtemps. Il ignorait s'il en était le propriétaire ou si son père lui avait raconté des histoires. Le fait est que le cochon s'y trouvait à son aise, du moins jusqu'au jour où le boucher venait le transformer en nourriture plus qu'humaine. À peine l'odeur du sang éparpillée par le vent, un autre cochon prenait possession des lieux et une certaine amitié s'établissait entre l'homme et l'animal. Voilà qui était

Cayetano Escudero Pallas au moment où commence cette histoire. Je pourrais parler du pays, de ses gens, des coutumes, des autres héritages, des histoires et autres légendes, mais ce n'est pas le sujet de ce qui m'amène aujourd'hui devant vous, chère, très chère doña Elvira. Vous me connaissez. *¡Siempre al grano !*

Je vous parlais du vent, celui qui chassait les odeurs de la *matanza* (le massacre). Ainsi nomme-t-on le sacrifice du cochon, comme si la trahison de cette amitié avait un sens. Passons. Il y avait un autre vent, un vent mauvais, un vent qui s'en prenait à la maison, qui avait l'intention de la détruire, de faire disparaître le passage des Escuderos à cet endroit précis de la Sierra. Une ligne de hauts cyprès protégeait la maison de ses assauts. Il venait de la mer et se heurtait à ce solide mur de branches muettes mais têtues. Il le secouait, mais ne le franchissait pas. Ainsi même les tuiles de la maison n'étaient pas inquiétées. On les entendait s'entrechoquer pendant la nuit, mais jamais le vent ne parvint à en arracher une à cette solide construction romaine. Cayetano était heureux de vaincre le vent. Il y avait longtemps qu'il ne luttait plus contre personne ni contre quelque chose. Certes sans les cyprès il aurait perdu ce combat, mais il éprouvait une intense satisfaction à voir et entendre le vent échouer à emporter la maison et son vieux foyer au diable ou on ne savait où tellement le pays était vaste. Il finissait toujours par se perdre dans les montagnes et on l'entendait rager dans les vallées et les sommets avant que le ciel ne mette fin à cette absurde

tentative d'en finir avec la race à laquelle Cayetano appartiendrait tant qu'il serait vivant. Après, après sa mort, il n'y avait pas de fils, ni même de fille, et la race s'évanouirait dans le passé d'où elle venait sans autre explication que le sentiment de lui appartenir.

Un soir, le vent revint. En fin d'après-midi, Cayetano avait constaté que la mer était en colère, luttant elle aussi contre le vent, mais avec de si pauvres moyens qu'elle ne pouvait rien faire pour empêcher ses flots de s'élever en vagues furieuses qui venaient s'abattre contre le rivage de galets et les falaises surmontées de pins toujours penchés. Cayetano s'apprêtait à se coucher. Il s'était lavé tout le corps dans la fontaine qui se trouvait dans le jardin, lequel était entouré d'une haie aussi solide que le mur de cyprès, mais le vent n'avait pas le pouvoir d'atteindre le jardin qui était comme un lieu sacré. Cayetano s'y débarbouilla, puis il se plongea, en se pliant autant que son âge le lui permettait, dans l'étroit bassin, posant son cul sur les barres de fer qui avaient leur utilité. Puis, au moment de regagner la maison, ses habits sur le bras et l'air séchant doucement sa peau, il entendit le vent qui revenait sans rendez-vous, comme d'habitude. La nuit allait être agitée, mais pas par les rêves. Cayetano demeurerait éveillé dans son lit, le drap sous le nez et les jambes pliées, regardant par-dessus ses genoux la fenêtre dont le rideau se tordrait dans une espèce de douleur, car la fenêtre était sans vitre, comme on fait là-haut depuis toujours. Le vent allait perdre encore, c'était gagné d'avance, mais tout le temps qu'il

soufflait, se contorsionnait, partait, revenait, sifflait comme un diable dans les feuillages des cyprès, Cayetano le passait à douter de l'édit qui voulait, depuis que les cyprès avaient imposé leur barrage, que le vent finisse par renoncer pour aller se perdre dans les montagnes et ensuite dans le ciel qui lui est éternel. Mais pour l'heure, Cayetano était tout nu dans la nuit qui tombait. Il regardait le ciel, distinguait nettement les nuages qui se bousculaient mollement en attendant l'orage, et alors il se passa quelque chose de nouveau.

Quelque chose qui n'était jamais arrivé en cinquante ans de vent et de nuits sans sommeil. Et ce n'était pas un nuage plus noir que les autres. Cayetano reconnaissait les nuages comme s'il les avait inventés. Mais c'était quelque chose d'aussi léger que les nuages, d'aussi fragile, que le vent emportait sans se soucier de l'effet produit sur l'esprit de l'homme qui observait le phénomène. Pourtant, quand il arrivait que le vent s'acharne sur un nuage en particulier, il le déchirait et les morceaux s'éparpillaient sans ordre parmi les autres nuages, ce qui provoquait chez l'homme un sentiment de compassion, mais les larmes qui coulaient alors sur ses joues étaient de colère, car ce nuage déchiqueté était comme un avertissement, qu'il figurait la maison des Escuderos et que ça finirait par arriver, parce que les cyprès ne durent pas aussi longtemps que les chênes, exactement comme les hommes ne durent pas aussi longtemps que leurs croyances.

Cayetano, tout nu dans l'air qui s'agitait contre sa peau, leva encore la tête, la tenant maintenant presque à l'équerre de ses épaules. Le nuage, si c'était un nuage, tournoyait dans le vent comme l'image de la colère de celui qui veut détruire, qui sait qu'il détruira un jour et qui trouve le temps long, car le temps appartient au ciel. Il entendait comme un grondement, mais aucun éclair n'avait illuminé le désert ni les montagnes. Le nuage, noir et géométrique, s'élevait très haut, si haut qu'il devenait de la taille d'un chevreau, puis redescendait à une vitesse fulgurante, grossissant, menaçant la terre, mais pas la maison. On imagine mal ce qui se produirait si un nuage tombait sur la maison. Rien sans doute. Un peu d'humidité. Une sensation électrique peut-être. On dit tant de choses à propos des nuages.

Mais le nuage se déplaçait alors vers le Nord, on sentait bien que le vent ne parvenait pas à le projeter contre la maison, en guise d'avertissement ou simplement pour fanfaronner. Et d'un coup le vent renonça à son entreprise d'intimidation. Le nuage n'était plus soutenu. Il cessa de tournoyer pendant un instant, comme s'il réfléchissait à ce qui allait lui arriver et soudain il se mit à chuter, comme une pierre ! Cayetano, saisi de peur, laissa tomber ses vêtements et de ses deux mains protégea son sexe qui commençait à réagir. Il y eut alors un bruit comme lorsqu'une vieille baraque se laisse emporter à ras de terre et comme si la baraque était habitée Cayetano entendit clairement un cri, un cri d'homme. Le nuage était tombé sur un homme ! Le vent le traînait sur la terre aride et ses

roches acérées. Un homme criait. Cayetano, qui un moment plus tôt s'était dit que si jamais le nuage lui tombait dessus il ne ressentirait rien de bien méchant, s'empressa de se remettre dans ses vêtements et dans la foulée se hâta de franchir la distance qui le séparait du point de chute et par conséquent de l'homme qui par malheur ou par hasard devait s'accrocher aux lentisques et se blesser par tout le corps au frottement de cette terre ingrate qui n'a jamais rien donné et pourtant tout repris. Il se mit à courir, puis se ravisa, entra dans la maison, en ressortit avec son fusil dans les mains, prenant toutefois le temps d'en vérifier le chargement (deux chevrotines calibre 12 et autant dans la poche de son pantalon à peine ceinturé) et il reprit sa course vers la prochaine colline, tandis que la nuit achevait de tomber et que le vent redoublait ses assauts partout où le ciel et la terre l'y autorisaient.

Il s'approcha en fusilier, le doigt sur la détente. Le nuage tombé du ciel était immobile. Le vent était allé voir ailleurs. L'air était tranquille. Le nuage n'avait pas l'air d'un nuage. On aurait dit un tank avec son canon dressé. Un tank marqué d'un Z, comme Zorro. S'il y avait un équipage là-dedans, ça ferait trois hommes. Mais l'un d'entre deux était accroché comme un cochon au fût du canon. Il ne criait plus. Il avait entouré l'acier de ses bras et de ses jambes. Sa tête pendait. On pouvait voir ses cheveux se découper dans le ciel. Cayetano manœuvra la sécurité de son fusil. Position tir. Il dit en russe :

— Descends de là ! Je suis armé !

Et l'autre de lui répondre en russe :

— Je ne suis pas russe !

Le coup partit. La détonation se répandit en échos dans les montagnes environnantes. Ça n'en finissait pas de tournoyer. Et alors il se passa quelque chose d'étrange, d'inconcevable. Cayetano, d'habitude plus prudent et circonspect devant la probabilité d'un danger, se mit à frotter ses yeux. Le vent les avait-il empoussiérés à ce point ? Une ruse nouvelle destinée à surprendre l'adversaire. Cayetano ne se sentit soudain plus de taille. Et plus étrange encore et complètement inattendu, le tank s'était affaissé. Seule la tourelle, pointant son canon avec son homme pendu comme un cochon, demeurait ferme sur le sol, tout le reste avait disparu, chenilles, protection explosive, enfin tout ce que Cayetano savait d'un tank. Il en savait plus sur les vieux sous-marins de la Marine, mais il avait été instruit, notamment au sujet des chars russes dont il connaissait les silhouettes. Il y avait des tas de silhouettes ennemies sur les parois à l'intérieur du sous-marin, hommes casqués, navires, tanks, véhicules de toutes sortes. Désespéré d'avoir perdu tout moyen de réfléchir à la situation, il pressa de nouveau la détente. Paoum ! Et cette fois la tourelle s'affaissa et disparut. Alors le canon du tank se dressa comme un poteau électrique au bord de la route. Et un homme se tenait à ce poteau, criant :

— Je ne suis pas russe ! (*en russe*)

— Moi non plus ! répondit Cayetano en bégayant dans sa langue maternelle.

— Ne tirez pas ! Je vous en supplie !

Mais qui c'était ce type qui suppliait et qui s'approchait avec un canon de 125 dans les bras ? Je vais vous le dire : un soldat ukrainien. Cayetano reconnut le trident mythique. Un homme décoiffé, et pas que par le vent. Il jeta le canon qui se laissa emporter par ce qui restait de vent. Cayetano était en train de recharger son fusil. L'homme, qui était maintenant tout proche, ne tenta rien pour se défendre. Il parlait russe. Cayetano aussi. Qu'un Ukrainien parlât russe, cela s'entend. Mais un vieil Andalou ? L'homme ne posa pas la question. Il leva les bras et posa ses mains sur sa tête.

— Je me rends, dit-il avec un tremblement dans la gorge.

— Je ne suis pas russe, répéta Cayetano qui se demandait comment il allait expliquer à cet homme qu'il parlait russe alors qu'il était Andalou. Puis il ajouta, car l'autre le considérait d'un œil incrédule : Je vous expliquerai ça chez moi. Une particularité familiale.

— Vous avez un accent, constata le soldat comme si cet accent le rassurait. Mais je ne reconnais pas cet accent. Où sommes-nous ?

*

Il ne le saurait que le lendemain matin. Et il n'en reviendrait pas. Il s'était jeté à genoux dans la poussière de la cour et s'était mis à prier en latin, que Cayetano pratiquait un peu aussi et par solidarité chrétienne ou esprit de communion il s'était joint à ce qu'il prenait pour un chapelet de déprécations. Mais n'anticipons pas. Chaque chose en son temps. Revenons à la nuit qui précède ces obsécrations. Cayetano était revenu sur les lieux en compagnie de son âne, Sidi. Il avait songé à utiliser plutôt le motoculteur qui était de force à tirer le tank pour le mettre à l'abri. Une fois dégonflé, il ne devait pas peser plus lourd que quatre brouettes de terre et de cailloux. Mais le bruit de l'échappement était modifié par la rouille. Une pareille pétarade réveillerait toute la contrée et même au-delà du désert. Autant ne pas y songer : un tank russe… gonflable… un soldat ukrainien… Il valait mieux se raisonner et renoncer aux facilités permises par le moteur à explosion. Il bâta donc Sidi comme l'aurait fait Sancho et revint sur le flanc de la colline où le soldat l'attendait. Pas sans rien faire, puisqu'il était en train de plier la carcasse du tank qui contenait encore assez d'air pour empêcher un pliage parfait. Le soldat parla, en russe, de cette perfection, un thème qui appartient au Catholicisme comme la pureté à la Réforme. Cayetano n'avait jamais eu l'occasion de s'enquérir du thème fondateur de l'Orthodoxie, et pourtant il parlait russe, encore une histoire à raconter. Mais pour l'instant, il était question de chasser un

maximum d'air et le soldat, qui s'appelait Zenko, s'employait avec application et vigueur à peser de tout son poids sur la carcasse qui gémissait comme femme au travail. Cayetano surveillait les valves. Un air étranger en sortait, qui ne sentait pas la terre ni la figue pourrie. Une odeur de poisson qui ne disait pas son nom. Il était bien temps de s'en préoccuper, *¡jolín !* Le soldat Zenko, qui était en fait un sergent, comme cela était venu dans la conversation, car les deux hommes s'entretenaient de choses et d'autres en attendant que la carcasse du tank se réduise à une dimension acceptable pour le transport, pestait comme femme au foyer. Mais le tank refusait de se laisser dégonfler à ce point et il fallut envisager de le tirer et non point de le charger sur la carriole qui était attelée à Sidi. Cayetano désattela puis exhiba la longe qui était celle qui servait à promener Sidi parmi les oliviers et les amandiers à la recherche de ces petites touffes d'herbe dont l'animal raffolait. Il n'y a rien comme la joie d'un animal pour éveiller chez son homme l'amour qu'il lui a promis en l'acquérant au marché – c'était il y avait huit ans, déjà ! Cayetano n'avait qu'une parole et Sidi en était pleinement satisfait. Il accrocha la longe au bât et le sergent Zenko se chargea de trouver comment y assujettir la carcasse du tank, ce qu'il finit par trouver mais si vous le permettez, doña Elvira, je vais passer ces détails qui à mon avis, et je pense que ce sera aussi le vôtre, ne servent pas la compréhension ni l'extension de ce récit.

Et Sidi tira. Le poids l'impressionna d'abord, mais c'était un âne expérimenté et au bout de trois ou quatre enjambées, si on peut parler de jambes à propos d'un animal qui n'est pas un cheval et ne le sera jamais (Cayetano n'était pas pauvre, mais pas au point d'être riche), l'attelage s'ébroua dans le chemin qui se mit à crisser de toutes ses pierres et sans doute qu'on aurait vu la poussière s'élever si la nuit l'avait permis. Cayetano ouvrait la marche et le sergent Zenko, un peu ahuri par ce qui constituait la suite de son histoire, se demandait comment elle finirait. Il n'allait pas tarder à le savoir. On ne quitte pas le champ de bataille à cheval sur un tank gonflable destiné à leurrer l'intelligence et l'imagination de l'ennemi sans se poser un tas de questions sur le pourquoi et le comment « il a fallu que ça tombe sur moi ». Le vent n'explique pas tout, surtout que de l'estuaire du Dniepr à la terre andalouse, il y a plus que des kilomètres. Dans la conversation qui accompagnait comme une musique cet équipage inattendu, Cayetano apprit que le sergent Zenko connaissait la région pour y avoir passé de merveilleuses vacances d'été qu'hélas la guerre avait interrompues. Il avait laissé sa tendre et belle épouse sur les lieux mêmes de leur villégiature avec ses deux enfants dont l'un n'était pas de lui mais qu'il avait envie de considérer comme son fils malgré les résistances bien compréhensibles de celui-ci, d'autant que son père légitime était non seulement un déserteur mais aussi un assassin qui purgeait sa peine criminelle à la prison d'Acebuche et qui serait ensuite fusillé

comme traître quand les autorités andalouses le renverraient dans le pays qu'il avait trahi. Ça vous dit quelque chose, hein… ? Comme quoi il faut lire page après page et n'en sauter aucune.

Cette histoire n'était pas totalement inconnue de Cayetano. Il en avait vaguement entendu parler et sans doute en avait-il lu quelques détails dans *La Voz de Almería* (en fait, il en savait moins que vous). Il s'en ouvrit au sergent Zenko et blam ! celui-ci s'écroula comme un tronc sur la carcasse. L'âne fut stoppé net. Son élan était réduit à zéro. Tous les calculs étaient à refaire. Il frappa de ses sabots la terre ingrate et secoua ses hautes oreilles. Cayetano se précipita : le soldat avait perdu connaissance. Il le secoua un peu de la pointe du pied, mais l'évanouissement n'est pas feint, ce qui rendait ce transport plus difficile à assurer, même dans la pente, car heureusement on descendait maintenant vers la maison. Cayetano ne consulta pas Sidi et, en ânonnant, tira le sergent de dessus la carcasse du tank et se mit à le traîner par terre en le tenant par un pied. Sidi apprécia et reprit son effort. Une situation newtonienne venait d'être résolue. Cayetano était tellement en colère qu'il dépassa Sidi et sa charge et on pouvait voir l'autre jambe du sergent faucher les asphodèles et contraindre les pierres à rouler sans amasser de mousse, car vous savez, la mousse, dans cette région si proche du désert… mais on reparlera de la bombe plus tard, car elle n'a pas encore explosé.

Enfin, Cayetano atteignit la maison. Il entra dans le jardin, suivi de son sergent inanimé, et le balança sans pitié dans le bassin de la fontaine qui coulait joyeusement comme toutes les nuits. Le pauvre Zenko fut tiré de son rêve comme on arrache une salade à ce qu'elle croyait être une existence tranquille à l'abri du soleil. Il se mit à tourner en rond, comme s'il avait le feu au cul. Et enfin il s'écroula de nouveau, cette fois se plaignant qu'il était en train de vivre ce qu'il n'aurait jamais imaginé, même en plein combat, au milieu des balles et des schrapnells. Il finit par s'immobiliser sur son cul, les jambes encore parcourues de tremblements douloureux, et les doigts lissant et relissant la coupe en brosse de ses cheveux. Il ne parlait plus ni russe ni latin.

Le tank fut remisé dans la cabane du cochon qui ouvrit un œil inquiet, surpris de voir deux hommes au lieu d'un et pas moins intrigué par cette masse gémissante qu'ils s'efforçaient dans un commun effort de tasser dans un coin comme s'ils désiraient la soustraire à la curiosité des autres hommes, comme il en venait quelquefois, mais le cochon ignorait que l'un d'eux finirait par être un boucher. Puis Cayetano, redevenu lui-même, calme et dubitatif, servit une anisette que pour sa part il avala sans eau. Et le sergent se mit à compléter ce que Cayetano savait déjà de cette histoire (ce que vous savez déjà vous aussi et même avant qu'il le sache).

Oui, on n'était bien pas loin de Polopos. Et la maison dont parlait le sergent était bien celle qu'occupait son épouse et ses deux enfants.

Les interventions de Dieu, si c'est lui, sont toujours aussi fantastiques, mais quand ça vous concerne, vous ne savez plus quoi dire et vous vous demandez si vous n'êtes pas plutôt mort, traversé par une balle ennemie ou écrasé par un tank véritable et parfaitement concevable. Cayetano rassura le soldat : il était bien vivant et tout ce qu'il disait ne pouvait être que vrai, sauf le voyage en tank par les airs, quoique le tank en question fût une réalité, la preuve : il était dans la porcherie. Zenko avait sans doute un tas de choses à reraconter pour expliquer certaines incohérences ou en tout cas de possibles inventions ou hallucinations selon le point de vue. Mais Cayetano n'avait pas l'intention de juger cet homme qui mentait, quoique la carcasse dégonflée du tank lui donnât raison. Il était plus sage et plus économique, surtout en regard du flacon d'anisette dont le niveau baissait à vue d'œil, d'attendre le matin et en attendant, de dormir.

*

Terrasse sur le Paseo Colón – L'inspecteur Franco Chercos n'avait pas quitté sa chaise et son verre était vide. Le barman, Frasco, l'observait depuis l'entrée du café, de l'autre côté de l'allée où des pigeons se chamaillaient les miettes qu'il leur avait balancées rien que pour les voir jacasser en se donnant des coups de bec. Franco revint à lui. Il héla le barman qui s'amena avec un autre verre et un cruchon qui suait à grosses gouttes.

— Non, non ! dit l'inspecteur. J'en ai assez comme ça. Dites donc, Frasco, ça fait combien… ?

— Six, don Franco. Je ne vous ai jamais vu boire comme ça. Des fois trois, des fois quatre, mais jamais plus. C'est Juan Comala qui vous turlupine… ?

Frasco avait pris un air de satisfaction comme on en voit sur les murs des églises au moment des leçons de morale. Franco ouvrit son vaste portefeuille et en tira un gros billet qui changea l'expression faciale du barman.

— Vous paierez une autre fois, dit Frasco. J'ai pas de monnaie à cette heure. Et puis le touriste se fait rare. Depuis la bombe. On ne peut pas compter sur les habitués. Je ne dis pas ça pour vous…

— À quelle heure dites-vous que doña Elvira vient prendre son petit déjeuner ?

— Dix heures, dix heures et demie… Une tranche napolitaine, pistache-chocolat, une tasse de thé Earl Grey et une *ensaimada* (pain aux raisins).

— Elle fume toujours des ninas ? Il y a longtemps que je n'ai pas eu l'occasion de papoter avec elle…

— Ce serait bien le moment, ricana Frasco. Avec cette histoire que Juan Comala n'est pas coupable…

— Pas comme vous, Frasco. Pas comme vous. Je ne me trompe pas souvent. Et si ça arrive, je sais le reconnaître. D'ailleurs, pas plus tard qu'aujourd'hui…

— La Presse… ?

— Non. Doña Elvira. À demain, *¡bandido !*

Franco Chercos s'éloigna enfin. Le barman laissa échapper un soupir qui signifiait, du moins pour ce qu'il en jugeait de son reflet dans la vitrine voisine, qu'il était soulagé, curieux et pleinement satisfait. Cet homme était de nature complexe. Franco n'en avait jamais bien saisi les limites. Il s'était mieux débrouillé avec Cayetano Escudero. Il était monté là-haut deux jours après la tentative d'assassinat sur la personne d'Alfred Tulipe. Faut dire que la voix de Cayetano, dans le téléphone, l'avait intrigué. Il n'avait rien lâché de ce qui était « important », mais comme le mécanicien avait la réputation d'avoir la tête sur les épaules et qu'on ne l'avait jamais surpris en flagrant délit de mensonge ni d'hypocrisie, Franco avait décidé de monter là-haut et Cayetano lui avait raconté ce qu'il avait vécu deux jours avant (trois), en pleine nuit, une nuit où le vent avait encore espéré le vaincre une bonne fois pour toutes, ce qui une fois de plus n'était pas arrivé. Selon Cayetano, qui parlait comme son père, seule la mort le vaincrait. Et encore peut-être ne s'agirait-il alors que d'une destruction, comme le pensait Harry Morgan au moment où son existence prenait fin. Cayetano raconta l'histoire de

Harry Morgan et Franco Chercos promit de lire le livre, quelque peu étonné de faire une promesse non pas à lui-même mais à un individu qui se proposait comme témoin dans l'affaire Tulipe c/ Comala, laquelle n'en était qu'à ses débuts, mais elle était sur le point de se conclure par la culpabilité « évidente » de Juan Comala. Franco était monté là-haut dans l'espoir que le témoignage de Cayetano Escudero corroborerait le scénario en cours de finalisation. Or, comme nous le savons maintenant, Cayetano raconta tout autre chose et il conduisit l'inspecteur dans la porcherie où le cochon, de nouveau surpris par l'apparition de deux hommes au lieu d'un, n'avait pas bougé du tas soigneusement plié où il trouvait depuis deux jours de quoi rêver à son aise. Cayetano lui demanda gentiment de retourner dans la boue, ce que le cochon accepta avec grâce.

— Vous l'appelez comment, votre cochon ? demanda Franco histoire de montrer qu'il connaissait les usages, ce qui vous rapproche toujours des gens, surtout là-haut.

— Patricio.

— Comme votre père ? fit Franco en se mordant la langue, car cette remarque stupide l'éloignait de nouveau de son homme, or il était nécessaire de s'en approcher aussi près que les bonnes mœurs, partagées aussi bien en bas que là-haut, le permettaient.

Cayetano dit :

— On ne voit pas bien que c'est un tank. Zenko…

— Qui est Zenko…

— L'Ukrainien. Il était soucieux de ne pas laisser de traces…

— Ah bon… ?

Franco avait bien pris des notes lors du récit que Cayetano lui avait fait, mais il fallait encore y mettre de l'ordre. On ne saisissait pas l'ensemble pour ce qu'il était. Mais il était sans doute inopportun d'interrompre la représentation à laquelle Cayetano se livrait. Sans doute en avait-il préparé tous les aspects depuis que la nouvelle de l'arrestation de Juan Comala avait pénétré dans toutes les oreilles. Franco n'était jamais dupe de ce que les gens, comme témoin ou accusateurs, jouaient devant lui comme s'il était un agent de spectacle au service de la vérité. Puis Cayetano lâcha ce qu'il brûlait d'envie de communiquer à la police :

— Juan Comala est innocent, scanda-t-il comme à l'office.

— Je ne crois pas, non ! fit Franco Chercos.

Il sortit aussitôt de la porcherie. Il entendit le cochon reprendre sa place sur ce que Cayetano présentait comme un tank gonflable russe qui avait traversé l'Europe de l'estuaire du Dniepr, près de Kherson, aux montagnes qui accueillent en leur sein le désert de Tabernas et ses environs cinématographiques.

— Je peux aller chercher un compresseur chez Ignacio, dit Cayetano en sortant lui aussi. Vous verrez que je ne raconte pas des craques…

Les deux hommes étaient gênés par le soleil qui les contraignait à cligner des yeux, échangeant ainsi des regards équivoques, ce qui les rendait à la fois fragiles et perplexes.

— Ça n'a pas d'importance, déclara alors Franco Chercos pour mettre fin à cette absurde rencontre qui n'apportait pas de grain à son moulin. Puis il ajouta, peut-être sarcastique, en tout cas Cayetano le prit comme ça :

— Surtout n'en parlez à personne. Que cela reste entre nous.

— Vous ne voulez pas le voir gonflé ? Il ne le restera pas longtemps, j'ai tiré dessus…

— Vous me l'avez dit en effet…

— C'est ce Zenko qui a poignardé le touriste, pas Juan Comala. Zenko avait toutes les raisons de le faire…

— Ah oui… ?

— On en parle. Juan et le touriste tournaient autour de l'Ukrainienne.

— Rivalité amoureuse. Ce qui explique le geste de Juan Comala.

— Vous oubliez Zenko, monsieur l'inspecteur !

— Non, non. Je ne l'oublie pas. Ne l'oubliez pas vous non plus, mon bon Cayetano, mais n'en parlez à personne.

Franco remonta dans sa Nissan. Il déclina l'anisette maison et engagea le crabot. Sur le chemin, cahotant au milieu des cailloux et des lentisques, il tenta de mettre de l'ordre dans ses pensées, ou plutôt dans l'agitation qui désorganisait ses pensées. Il ne doutait pas que Zenko existât. Pourquoi Cayetano l'aurait-il inventé ? Pour sauver Juan Comala qui n'était même pas son ami ? Il n'était pas le seul à douter de la culpabilité de Juan Comala. Ses partisans étaient en train de se coaliser. Ils formaient déjà une opposition qui rendrait le travail de justice plus difficile que l'inspecteur l'avait imaginé. Il fallait se préparer à avoir raison. Franco Chercos était un as en la matière. Vingt ans de carrière pouvaient en témoigner.

Mais dix ans plus tard, tandis qu'il descendait le Paseo en direction du port en attendant de bifurquer pour prendre le chemin du commissariat et affronter ses collègues dans un inévitable débat qu'il était certain de perdre en même temps que ce qui lui restait de face depuis la publication de l'innocence de Juan Comala dans la Presse, dix ans plus tard il n'était pas question de soulever la question de la culpabilité de Zenko. Cette histoire, racontée par Cayetano Escudero, ridiculisait la Justice. Un tank en caoutchouc, comme au bord de la mer à Zapillo, et qui traverse l'Europe avec un soldat à cheval sur son canon ! Qui pouvait croire ça à part Cayetano ? À l'époque (dix ans s'étaient écoulés), Franco avait éludé l'hypothèse

justement à cause de l'aspect ridicule du témoignage de Cayetano. C'était irrecevable. Tout le monde l'admettrait, si jamais Franco osait mettre ce témoignage sur le tapis de la justice. Coupable ou pas, de toute façon Zenko était introuvable et, interrogée selon les usages en audition parfaitement libre, son épouse, seul motif de l'affaire, n'avait pas une seule fois évoqué le retour de son époux et Franco avait bien pris soin de ne pas la mettre sur cette voie. Une belle femme. Il en bandait encore, dix ans plus tard.

Seulement, il y avait ce tank. Il ne constituait pas une preuve, certes. Mais il existait. Et si ce tas de caoutchouc qui servait de lit au cochon était vraiment un tank russe, avec le Z et tout et tout, des questions se poseraient à l'esprit de tous et qui dit question dit hypothèse et qui dit hypothèse dit contradiction avec le scénario déjà élaboré. Franco n'en dormit pas la nuit suivant sa rencontre avec Cayetano. Le lendemain matin, il remonta là-haut avec un compresseur réquisitionné chez Ignacio. Il fallait en avoir le cœur net : si c'était un tank cet amas de caoutchouc, il était nécessaire de le faire disparaître. Et si ce n'en était pas un, des fois que Cayetano ait conçu cette histoire pour sauver Juan Comala de la prison et de l'humiliation, sans compter d'une colère capable de le détruire en moins de temps encore, Franco se promettait d'en rire et même de partager une anisette ou deux avec ce vieux roublard qui avait pourtant la réputation d'être un honnête homme.

On gonfla le tank tout boueux dans la cour de la maison, à l'abri des regards augmentés. Le cochon braillait sauvagement ou désespérément dans sa porcherie, exactement comme si le boucher avait de l'avance sur le temps de la *matanza*. On emboucha d'abord la première valve trouvée dans cet amalgame de caoutchouc et de boue porcine. Cela pris vite la forme d'une tourelle de tank. Elle se dégonfla ensuite, sous le regard égaré de Franco qui n'en croyait pas ses yeux, tandis que Cayetano jubilait, un verre à la main, expliquant comment il avait tiré deux chevrotines. Et Franco renonça à gonfler la carcasse du tank. Il en avait assez vu pour être convaincu de l'honnêteté de Cayetano. Et si celui-ci était honnête, Zenko existait. Et s'il existait, il était le meurtrier ou en tout cas celui qui avait tenté de l'être ou qui, l'ayant voulu, avait raté son coup. Franco accepta deux anisettes successives. Ils s'attablèrent pour grignoter des saucisses sèches qui ne ménagèrent pas leurs dents. Le pain était frais de ce matin, encore tiède, de cette tiédeur qui rappelle l'enfance au moment où elle s'impatiente pour en avoir un morceau, ne croyant pas un seul instant que cette ingurgitation provoque des maux de ventre, que cette menace ne vise qu'à limiter la dégustation en prévision du lendemain et de l'attente d'une nouvelle fournée. Ces sortes de choses. Non, décidément, la thèse tirée du témoignage de Cayetano ne provoquerait pas l'effet attendu : l'innocence de Juan Comala. Franco sentit à quel point il passait à côté. C'était l'existence même de ce tank qui rendrait ce

scénario irrecevable devant la justice. Sans le tank, c'était possible. Mais avec le tank, on sombrait dans le ridicule et il n'en était pas question, pas après vingt ans d'une carrière impeccable qui honorait son homme et lui avait même épargné les humiliations de la pauvreté.

Cayetano refusa. Il ne changerait rien à son témoignage. Le tank était là pour l'authentifier. Zenko avait disparu, mais on pouvait le retrouver. Il fallait interroger plus strictement la belle Ukrainienne. Et même s'en prendre aux enfants, quitte à se montrer cruel envers eux. Mais Franco interrompit ce plaidoyer prometteur des pires ennuis :

— Je ne vous demande pas de mentir, mon bon Cayetano. Seulement de ne pas parler du tank.

— C'est un tank russe. Vous avez vu le Z…

— Je ne dis pas le contraire. Mais ce n'est pas comme ça qu'on mène une enquête dans la police…

— Comment on fait alors… ? Je veux dire… sans le tank… ?

— La question est de savoir à quel moment ce tank et son voyageur sont tombés du ciel… avant ou après la tentative d'assassinat d'Alfred Tulipe… Vous comprenez ? On ne parle pas du tank. On se contente de dire au tribunal que Zenko est tombé du ciel (façon de

parler) avant ou après… Si c'est avant, Juan est innocenté. Et si c'est après, Juan est coupable.

— Et le tank… ?

— Quoi le tank ?

Franco ne put cacher son irritation à cette nouvelle évocation d'un élément perturbateur.

— Zenko en parlera… dit Cayetano sans cesser de réfléchir à ce qu'il allait dire ensuite. Il en parlera forcément. Et personne ne me croira !

Cayetano vida son verre cul sec et mordit dans la *longaniza* que ses doigts étreignaient comme le bras d'une jolie fille qui dit non. Cependant, le visage de l'inspecteur lui parut de plus en plus clair, comme si les choses étaient en train de s'organiser dans sa tête. Il avait de plus en plus une tête de flic et Cayetano commençait à s'en inquiéter.

— Zenko a disparu. Et vous savez quoi, mon bon Cayetano… ?

— Dites toujours…

— On ne le retrouvera pas. Je m'en charge.

Cayetano disposa le morceau de saucisse entre ses dents et sa joue, histoire de libérer sa langue, bien que son plus grand désir à ce moment compliqué de son existence fût de se taire et même d'aller se faire voir ailleurs, ce qui était rendu impossible par la

maîtrise que Franco exerçait sur la conversation. Mais ce n'était pas une conversation. Ça en deviendrait une si…

— … si vous témoignez que Zenko est arrivé chez vous, à pied ou en moto, mais surtout pas en tank russe, AVANT la tentative d'assassinat d'Alfred Tulipe… Vous comprenez… ?

Cayetano redéposa le morceau de saucisse, dur comme un caillou, sur une dent, mais sans remonter sa mâchoire inférieure pour procéder à une mastication « dilatoire ». Puis il dit, l'air d'avoir aperçu saint Pierre au passage :

— Je comprends que je ne m'en souviens pas…

Et on en était resté là. Cayetano avait promis de ne pas témoigner. Franco Chercos lui avait bien décrit ce qui l'attendait si jamais il rendait publique et surtout judiciaire cette histoire de tank qui ne tenait pas debout de toute façon. Et Juan Comala avait été déclaré coupable. Sauf que maintenant il était innocent. Et Franco Chercos atteignait le quai des voyageurs pour l'Afrique, déjà encombré de gens pressés et de bagages dispersés, de bagnoles qui vrombissaient sur la passerelle du ferry et il se laissa pénétrer par cette activité, incapable d'aller plus loin, ni surtout de bifurquer pour se rendre au commissariat. Il savait qu'il ne supporterait pas cette humiliation de la part de collègues qui pratiquaient l'envie avec conscience (lire l'*Abel Sanchez* d'Unamuno). Il devait y avoir une solution. Il était nécessaire d'admettre l'innocence de Juan Comala,

surtout de ne pas chercher à contrecarrer les arguments de la justice qui elle était retombée sur ses pattes comme un chat qu'on a jeté par la fenêtre suite à une faute de conduite. Le chat reconnaissait son erreur. Et la reconnaissant, il accusait Franco Chercos de négligence, voire de collusion, si jamais il était prouvé qu'il avait une raison de s'en prendre à Juan Comala, se servant ainsi de ce pauvre Alfred Tulipe qui était devenu fou.

Il faut que je remonte là-haut, se dit-il, épongeant la sueur de son front et de ses joues, car le soleil recommençait à occuper le ciel à lui tout seul. Il irait là-haut en taxi, aujourd'hui même ! Mais le chauffeur refusa cette course :

— Vous n'y pensez pas ! Là-haut ? Avec la bombe qui a tout détruit et la maladie qui rôde depuis. Qu'est-ce que vous voulez aller faire là-haut. Il n'y a plus personne qui y vive !

Pourtant, si Cayetano, dix ans plus tard, acceptait de témoigner que Zenko était arrivé chez lui, peu importe comment, AVANT qu'Alfred Tulipe ne soit poignardé dans le dos, alors le coupable était désigné et c'était une preuve bien plus prégnante que cette histoire de couteau à jambon et de poignard de Solingen. Cayetano n'avait-il pas parlé de cet acier ? Zenko ne lui avait-il pas montré ce poignard récupéré par son grand-père sur le cadavre d'un soldat allemand ? Si ce n'était pas le cas, il en parlerait maintenant. Il fallait à tout prix monter là-haut et reprendre la conversation. Là-haut ou à n'importe

quel endroit où Cayetano avait trouvé refuge après l'explosion de Tabernas. Première chose à faire : trouver cet endroit. Ensuite convaincre Cayetano. Zenko. Solingen. Ça tenait debout. Tout le monde le reconnaîtrait. Même la Presse. Franco Chercos n'avait rien perdu de son talent. Certes il avait commis une erreur. Mais l'aurait-il commise si la Justice et la Presse lui avait opposé, à l'époque, la fragilité de ses accusations contre Juan Comala ? Non, n'est-ce pas ? Il était temps de réparer. La libération de Juan Comala ne réparait pas totalement. Il fallait désigner le coupable. Ainsi justice serait faite *totalement*. Mais quand Franco Chercos se renseigna pour localiser Cayetano, il apprit que le vieil homme était mort des suites d'une maladie thyroïdienne, conséquence logique de l'explosion nucléaire de Tabernas.

LIVRE SUIVANT

Livre suivant ne veut pas dire *livre II*

XI – Kyzomis – le père (2024)

des milliers de morts qui laissent femmes, enfants, amis, voisins, pommiers, rues, canaux, terrasses, chats avec chiens, chats sans chien, bancs, allées, poissons rouges, feuilles mortes, herbes folles, herbes vertes, rivière, enfance, chemins, écorces, fils, poètes, chansons, oiseaux, fontaines, assiettes, nappes, taches, traces, sourires, couchers, levers, midis, voyages, horizons, trous, mémoires, jambes, boucles, vitesses, bouchons, lignes, reflets, rayons, pas, larmes, dents, de quoi, pas assez, choses, autres, films, jeux, musiques, bruits, rimes, passages, escaliers, trains, chevaux, lointains, aquarelles, des fois, jamais, cuirs, mains, seins, éphélides, crasses, déchirures, sang, retours, quais, hauts, bas, rien, pourquoi*s*, comment*s*, valises, livres, messages, chants, silence, nuits, bêtises, Pessoa, murs, vitrines, clapotis, marbres, pylônes, ailes, divers, saisons, châteaux

— *voix off : Continuez ! Ça me fait bander !*

il continue, marche, marche, écrans, foyers, ancêtres, mouchoirs, soies, mèches, missels, violettes, craquelures, cannes, coins, portes, paillassons, WC, poignées, poignets, rayons (vélo), descentes, montées, klaxons, saxo, basson, diapason, louvines, couteaux, érosions, échos, algues, crabes, épaules, poursuites,

ivresses, encore*s*, fossiles, lionne (une), soyez (demande), soyez (ordre), venez (non), viens (oui), pierres, talus, fossés, soleil (un), masques, branches (généalogie), attentes, jalousies, pirouettes, ponts (plusieurs), nous, eux, là-bas, ici, venez (peut-être), jours, rêves, discours, extases, risques, vides, pleins, charmes, vue (de près), vue (de loin), pentes, ruisseaux, buissons, trompettes, mauves, rossignols, cerisiers, douves, arcs-boutants, ogives, visages, deux, trois, connus, inconnus, assez, trop, tranquilles, Pessoa, voix (off), tabac

— *Continuez ! Ça me fait bander !*

toux, caresses, dos, œufs, draps, coulisses, tringles, joies, voix (personnages), aveugles, muets, culs-de-jatte, ombres, drap (un), balcon, rugosités, dalles, obliques, fins, commencements, jardinières, humus, fers (outil), Ana, connus, inconnus, partis, revenus,

— *Ya une bonne heure qu'il est mort*.

éventails, taureaux, ors, courbes, hanches, reins, cous, perles, clarines, naseaux, noirs, blancs, vivants, vifs, vivaces, paseos, clarines (2), manteaux, transparences, riches, pauvres, moyens, heures, mots, dires

— *Ne restez pas là !*

laisse moments, instants, recueils, usages, vins, sœurs, cousines, passantes, dragées, babas, Monbazillac, vomis, papiers, écritures, gravures, opinel, demains, lendemains, projections, sommeils, humidités, ouvertures, terrasses, plates-bandes, pieds, coudes, tétons, surfaces

— *Je reviens dans une minute* – dit-il,

fait chaud sous la tente, pas un cri, morts, membres, odeurs, nuages, crépitements (pluie), revient, injecte

— *Il était temps !*

couleurs, couleurs, couleurs *creeps in this petty pace from day to day*

— *Demain ! Je dis demain !*

[il n'entend plus]

— *Non, il n'écoute plus, moi-même si…*

milliers, mois, laissant, impuissants, puis : personne : tous enfuis : flacon perfu vide, doigts gelés, poêle ne ronfle plus, chez Papy il ronflait, tout nu sur un vieux pneu, casquette sur l'œil, ronflait le poêle, beaux boulets noirs et scintillants, lumière, laisse aussi lumière, laisse jeux au mur, laisse ombre chaise sans Papy assis, il manœuvre le volet, vent levé, enfin, dit-il, chassera ces maudits corbeaux, et l'existence ne reprend pas, fil rompu hier avec chants nationaux

[personne ne vient…]

nus, châlits, sacs (trois), *intendance suit*, avant-poème, casemates, zigzags, filait comme un rat, devant moi, jambes arrachées, hurlait, moi rien, puis ventre frappé, paroi s'écroule, mottes sur la langue, Papy n'est plus là, le poêle des hivers non plus, l'avenir est européen

— *Mets-toi ça dans le crâne, Alla !*

fille, garçon, âges des uns et des autres, laissé cela, loin maintenant, ici terre nationale mais ma terre est ailleurs, plus loin, voisine Alla aussi, plus loin cousine Alla, musulmans aussi Alla

— *Qu'est-ce que j'ai mal !*

mais il n'y avait plus personne pour entendre, une heure avant ils n'écoutaient pas, le type aux jambes arrachées est mort

— *Toi aussi tu vas mourir, Alla !*

disait Papy en remontant les boulets, seau sonore, poussière vite balayée par Mammy, on s'activait, la paix inspire le travail, même inutile on est toujours content de travailler, dit-il et le papier s'enflammait dans ses mains, petites bûches frémissantes, cette habitude qui garantit le succès, mais personne pour dire oui ou non tu as raison ou tu as tort, nous aimons la terre de ses propriétaires, chantez, gargouillez, soyez enfants, je mangerais bien une aile de poulet

— *Ya personne ?*

au lieu de crier ya quelqu'un, ce qu'on sait, ce qu'on ne veut pas savoir, mort pour des prunes, les prunes des propriétaires, ils les font valser entre les cuisses de nos filles et les filles de nos filles ne sont plus les nôtres, corrompus, hypocrites, voleurs, trop tard pour la colère, il fallait avant, maintenant le mal est en moi – se dit-il sans cesser de penser aussi à autre chose, les femmes du voisinage, celles de la maison, les hommes déjà partis, ce qu'il faut donner pour être, et ce qu'on reçoit pour exister

— *Ya personne ?*

cette fois c'est la bonne question, mais c'est la même réponse, il faudra que je réfléchisse à ça, sauf que je n'en ai peut-être plus pour longtemps

— *Pourquoi êtes-vous partis ?*

tous, partis, pourquoi, mon âge ne vous dit-il rien ?

— *Trop tard pour l'émotion…*

— *Ne vaut-il pas mieux relire un de ces beaux poèmes que le Temps retient par le cou plutôt que de soliloquer alors que personne… ?*

emprunter les mots qui ont déjà soumis leur sens à l'épreuve du Temps, mes propres mots ne valent rien, je le sais et ça me chagrine, c'est comme demander personne au lieu de quelqu'un, nu

sur le vieux pneu près du poêle qui ronfle, portière rouge, les yeux près du brasier, à peine si tu pouvais respirer, comme maintenant, respirer encore, poitrine capable de gonfler les poumons, ils ont laissé ma plaque intacte, pensaient que j'avais une chance, je ne l'ai plus, la nuit tombe, ou un nuage de poussière comme celui qui suivait Papy dans le couloir, l'interminable couloir aux locataires immobiles, seuils des raies de lumière sous les portes

— *Passe devant, Alla !*

comme si j'allais me perdre en restant derrière, on entendait les balles d'Alla contre la paroi vitrée du rez-de-chaussée

— *Sais-tu au moins où tu habites ?*

je le savais, tous morts un jour de fête, pas de fête nationale, fête familiale, alors que j'étais loin, terré, encore vivant, presque mort, mort depuis des jours, mais la vie revient, elle rôde mieux que la mort, elle sent la graisse des fusils

— *Personne ? Quelqu'un ?*

des milliers, comme moi, seuls et encore vivants, morts à peine, sans paradis, ni enfer, ni rien qui ressemble au purgatoire, juste le vent dans la toile, et le dépôt des poussières que le vent chasse et rattrape, avec les feuilles de l'automne, les brindilles de nos pas, les branches cassées de nos fuites, la balle a traversé mon ventre, c'est ce que ce type que je ne connaissais pas a dit

— La balle est ressortie par là…

et son doigt désignait quelque chose au niveau de mes reins, sans y pénétrer, l'autre écarquillant les yeux, me regardant à la sauvette, comme s'il se voyait à ma place, il est parti lui aussi, les morts sont restés, sans draps, nus ou entortillés dans ce qui reste de leurs treillis, je ne connais personne ici, ceux que je connaissais sont morts, ils ne sont pas retournés chez eux, le seul endroit où on se sent bien, on ne se sent pas à son aise dans une nation, on sort de chez soi seulement si c'est la guerre, et je suis sorti, comme tout le monde, laissant femmes, enfants, voisines, vieux jouets recyclés, refrains, vieux contes du soir, chansons du matin, fontaines de jouvence

— Ils détruisent tout !

mais je n'étais déjà plus là, j'avançais, m'éloignant, pour aller où, avec qui, de seul qu'on était, bien avec les siens et ses petites propriétés, on devient ce que nous sommes tous quand nous ne sommes plus nous-mêmes, fiers de l'être, zigzaguant aux tranchées, plus vite que l'officier qui gueule, en avant, et soudain le ciel devient toile de tente, pas de lumière au plafond, ne fumez pas, ne criez pas, étouffez les cris, mordez la poussière si vous ne sentez plus rien

— Ya plus que lui, dit-il. Ça sert à rien de rester ici. Partons. Toi et moi partons. Il n'en a plus pour longtemps de toute façon.

partis comme ils étaient venus, comme l'air qui entre et sort, voltiges des poussières, du noir, du blanc, j'en ai la langue noircie, puis blanchie, puis encore noire, et blanche, comme si le Temps se comptait ainsi désormais, pas un visage, des corps ça oui mais sans visages, des godasses crottées, déchirées, ouvertes, pieds en os

— *Comment s'appelait-elle ?*

— *Vous n'allez pas recommencer !*

ils recommençaient, la même fille mais enfant, je ne l'ai pas connue enfant, pas même en photo, connue entre les autres, choisie ou choisi par elle, comment savoir, trop tard pour y penser, pas le temps de savoir ce qui s'est réellement passé entre elle et moi, enfants aussi, poupons automates, charmants de naïveté et d'anticipation, qui aime qui

— *Tu ne sauras jamais ce genre de chose, mec. Personne ne le sait jamais. On finit sans savoir. Alors autant s'en foutre dès maintenant. Tu me suis ? (à l'autre) Il est en train de tourner de l'œil*.

blablabla, pensez à la mort avant d'y aller, plus de femmes, ni d'enfants, des cadavres aux brancards, la terre des pluies dehors, et dedans l'obscurité s'organise, comme au théâtre, sauf que personne n'entre ni ne sort, on entend la pluie, les ruissellements, les craquements, les gaz, plus une trace de volonté dans ces corps, pas même moi, volontaire, une fois suffit, c'est la saison des pommes, nous avons de beaux pommiers, un ruisseau au milieu, et ce chemin

que nous pratiquons depuis l'enfance, clôtures aujourd'hui sous la boue, fil de fer et piquets, le portail avec ses charnières en pneu, ses gros clous de jadis, tête large sous la rouille, vous ne connaîtrez plus la mousse des écorces ni le saut de la carpe

— *Je te dis qu'il est foutu ! Partons avant que ça nous tombe dessus*.

et dans ma mémoire vaseuse ils partaient sans se retourner et pourtant ils se sont retournés aucun homme ne s'en va sans se retourner, la toile est retombée, un instant la pluie à verse, les giclées des flaques, ça sentait la neige, chez nous aussi il neige, mais plus tard, et nos pas nous suivent, ainsi chaque hiver, mais la saison des pommes commence, pommiers arrachés par les souffles verticaux, puis traversant l'horizon des fenêtres, si toutefois on est encore là, hagard, n'y croyant pas, qui sont-ils, femme morte en criant le nom de chacun de nos enfants, pas le mien, trop tard pour le mien, disait-il, et nous avons avalé nos verres sans nous faire prier

— *Des fois ils reviennent de loin*…— insiste l'autre et l'autre secoue la tête en pinçant les lèvres

— *Je le connais. Connaissais sa femme. Plus d'enfants. À quoi bon revenir, même estropié ou à moitié fou ?*

l'autre secoue aussi sa tête pour donner raison à la raison

— *Partons avant qu'ils arrivent. (constatant) J'en ai plus…*

sa main efface les ampoules de la table, on ne les entend pas chuter, chuter sur quoi, il n'y en a plus

— *Il vaut mieux qu'il meure avant que ça ne fasse plus de l'effet*.

et la toile est retombée, je pensais qu'il valait mieux que je meure avant que ça ne fasse plus d'effet, j'aimais cet effet, je savais ce qu'il réduisait presque à néant, tout à fait non, la douleur s'agitait comme une marionnette qui veut sortir de la malle, averse dehors, aucune odeur de tabac, plus de sentinelles (donc), une vraie solitude, à l'abri de la pluie, mais pas du feu, d'ailleurs j'ai froid, j'attends impatiemment la douleur, je la vois, mais la malle est fermée, je suis assis dessus, je ris, je deviens fou, plus personne à qui parler, tout ceci disparaîtra un jour, la ferraille rouge, les traverses métalliques, les toiles que le vent a commencé à déchirer et à emporter Dieu sait où, ces pauvres morts qui finiront par me ressembler, il y aura des pommiers, comme naguère chez moi, et des carpes en rut surgissant de l'eau tranquille, des clôtures, des animaux, des filles en jean, des garçons nouvellement conçus pour elles, des enfants qui ne savent pas trop, mais qui rêvent déjà, j'ai connu ça, en mon heure printanière, plein d'amour pour la vie et de reconnaissance envers mes aïeuls, de la fraternité au cœur et du désir entre les jambes, tout ceci, sans aucune erreur de conception ni d'intention, tout ceci sera effacé, sans ratures, sans palimpseste, sans torticolis

historique, et je ne serais plus là, emporté par d'autres rêves, rêves noirs de suie et de graisse, sport désormais national, heureusement le corps a d'autres souvenirs, une génétique gagnée sur la connaissance de la douleur, femmes, enfants, voisines, cousines, pommiers, parties de pêche, la yole filant dans les ondes que les rives croisent sous ce beau soleil d'été, à l'heure où je jouis pour la première fois avec quelqu'un

— Il délire… C'est l'effet, tu comprends ? J'ai bien envie d'en prendre… Tu en veux ? Il reste deux ampoules… (maugréant) Il n'en a plus besoin. Il sera mort avant que la douleur…

déjà le troisième acte, celui qui ne peut pas changer le cours des choses, j'ai eu ma chance, je ne l'ai pas saisie, fuir, traverser la frontière, ne pas revenir, laisser femmes, enfants, cousines, voisines, mais ne pas mourir comme ça, seul au milieu des morts, sous cette pluie qui rage, avec le vent rage de ne pas pouvoir emporter tout ça ailleurs où ça n'existe pas, quand ça arrive tu as le choix, mais tu as perdu, mort ou vivant tu es le perdant, et tes femmes, tes enfants, tes cousines, tes voisines sont perdues, vivants ou morts ils sont perdus, tu ne les retrouveras plus, sans paradis on ne retrouve plus ce qu'on a laissé, et sans enfer on ne revient plus pour fouiller la terre où tout ceci s'est passé

— Viens, te dis-je ! Nous avons deux ampoules et un flacon de gnôle, deux paquets de tabac pas entamés et de quoi nous caler l'estomac si jamais on se perd dans la nuit.

car la nuit va tomber et l'autre en a peur, il a peur de sortir, sous la pluie sortir, on ne sait pas ce que c'est cette pluie, il a vu le film japonais, au ciné-club, les joues noires de la fille, la surface de la mer qui noircit, les écailles noires maintenant

— Cesse de te mettre des idées dans ce crâne qui n'est pas fait pour en avoir, merde ! Suis-moi ! (hésitant) Y aller seul… (en aparté) Moi, seul, alors que la nuit va tomber et Dieu sait quoi encore de ce maudit ciel qui ne nous appartient plus depuis que nous avons perdu la guerre… (à haute voix, terrible comme s'il présidait un congrès de fuyards) Reste ici si tu veux mais moi j'emporte les ampoules et tout le reste… (attendant la réaction de l'autre) Tu en veux une gorgée… ? Bois, si ça te chante de rester ici. Il sera mort et toi vivant mais jusqu'à quand ? (tendant le flacon à la belle étiquette pleine de couleurs) Bois si c'est tout ce que tu sais faire maintenant que tu te sens plus seul que lui !

ils sortent, la toile ouverte, la pluie cisaille l'air gris, noir par endroit, lumière grise et ombre noire, ou quelque chose comme ça, j'imagine

— Fais gaffe à pas mettre tes sales pieds de citadin là où il faut pas ! — entends-je encore, puis plus rien, les craquements de jointures, les gaz qui filtrent à travers les tissus, personne ne bouge, mais ce

n'est plus personne, un mort, je me sens quelqu'un, pour pas longtemps encore, j'en ai vu d'autres, mais pas comme ça, sans rien entre moi et la mort, ni femmes, ni enfants ni, il y a aussi les œillets, des brassées d'œillets, des coups de brosse dans tous les sens, aux poitrines des cueilleuses, en Espagne c'est pour les morts, ici c'est pour les balcons et les rebords de fenêtres, pour les angles des jardins, pour les cheveux de celle qui promet de ne pas tenir sa promesse d'enfant.

— *Quelqu'un me fera-t-il la grâce de parler ? Dire quelque chose qui ressemble à quelque chose ? Et non point laisser les gaz fuir par tous les trous ! Répétez après moi…*

partition aussi éphémère que le papillon qui n'est pas un morio, douleur se signale par une torsion vertébrale, moelle coupée sans doute, survivre en paralytique assisté par le gouvernement, avec médaille à l'appui, embrassades au podium comme un athlète, filles aux jambes choisies, belles chevelures de filles de messe, Papy encourageait la foule, secouant son vieux chapeau de cuir, peau de rhinocéros, avec dents de lion, loin j'étais de m'imaginer qu'un jour je serais ce vainqueur illusoire, jambes immobiles et queue dressée, ô fessier sous la jupe sportivement enfilée, m'imaginant plutôt mort et enterré avec croix dessus et dessous de belles pierres empruntées aux réserves du cimetière, me voyant traverser des corps vaincus et retrouvant mes esprits dans un joyeux banquet de vainqueurs, de toute façon les uns gagnaient et les autres perdaient et je voyais

bien que c'est toujours ce qui arrive à celui qui préfère ses pommiers aux industries de nos propriétaires, ils ont tellement besoin de nous, (*se reprenant alors que la douleur atteint des zones sans traces de morphine*) le gagnant ne gagne rien, Ernie, mais le perdant que perd-il s'il ne possède plus rien ? pensai-je sans y penser parce que penser dans la douleur devient vite impossible et le cri devient alors beaucoup plus efficace que la raison, même s'il n'y a plus personne pour entendre, même si demain je suis emmailloté dans des draps frais avec injection de morphine à volonté en attendant que tout ça se termine comme s'achève toute bonne histoire à raconter à ses petits-enfants

XII – Paris-Polopos

Paris – printemps 2024

Cet homme est mon père. Après avoir visionné un navet de Mocky, dans un quelconque cinéma, le poète Fabrice de Vermort, agacé par ce happening des meilleurs cabotins du cinéma français et encore éberlué par la médiocrité du scénario, avisa un guéridon libre sous les branches d'un arbre dont il se mit à chercher le nom. Il s'assit sans l'avoir trouvé. Il commanda un machaquito et alluma un cigare en même temps que le barman apportait un cendrier. La terrasse était à peu près déserte. Deux couples jacassaient en silence, l'un au bout de la diagonale partant de sa gauche ; l'autre dans le triangle décrit par l'autre diagonale et la médiane dont il occupait, selon son point de vue, l'origine. Mais le nom de l'arbre l'empêchait de se concentrer sur cette géométrie qui ne lui servirait à rien si c'était un poème qu'il avait l'intention d'écrire avant de se coucher. Avec qui ? Il avait le choix entre son épouse, qui occupait la rive gauche du lit s'il considérait que le dosseret en était l'amont, et le lit de sa fille qui attendait dans une autre chambre et un autre couloir. Il descendrait comme il le faisait presque chaque nuit. Depuis près d'un an (déjà !) il ne remontait pas au matin. Il descendait encore et atteignait la cuisine qui à cette heure très matinale était disons

silencieuse et seulement éclairée par le réverbère haut placé de la rue adjacente. Le même arbre projetait ainsi son ombre à travers la fenêtre aux volets jamais clos. Et cet arbre portait un nom qu'il ne parvenait pas à faire remonter du fond de sa mémoire, admettant que celle-ci affectât le volume de la mer qui battait les flancs de la terre un peu plus loin, après la rue où le cinéma projetait lui aussi des films d'ombre. Mais ce soir-là, il s'attardait. Et la seule raison de cette attente était qu'il ne se souvenait pas du nom de l'arbre. Voilà à peu près résumé le début de cette histoire.

Polopos – été 2024

Nous ne nous attendions pas à trouver des voisins dans la maison d'à-côté. Elle avait toujours été inhabitée. Mon père se demandait si le mur était mitoyen ou s'il y avait deux murs. Nous observions souvent cette double maison dont les parties étaient loin d'être jumelles. L'une exposait une façade à deux étages plus un grenier pointu, l'autre était de plain-pied et sa terrasse s'ajustait contre notre mur à la hauteur du deuxième étage, un peu au-dessus, environ un mètre, au jugé. La façade était rendue symétrique par la porte, aménagée au-dessus d'un perron, et de deux fenêtres équidistantes à cette porte, sans volets mais munies de forts barreaux d'un acier noueux et noir. Ma taille d'enfant m'interdisait d'y jeter un œil, par contre le rebord des fenêtres arrivait exactement à la hauteur des yeux de mon père. Il disait (il l'a dit maintes fois) qu'il n'y avait « rien

de spécial ». Et des fois, par jeu, je gravissais en vitesse les quatre marches du perron puis redescendais les quatre autres, ma main glissant sur une rampe au métal lisse comme de la peau. Ma sœur s'en fichait. On aurait dit qu'elle ne voyait pas la maison d'à-côté. Ou elle ne l'aimait pas. Tant de choses disparaissaient à ses yeux. Et je ne savais pas tout ce qui se passait à la surface de ces rétines, jusqu'à ce que je me rende compte que je ne savais que ce qu'elle m'avait confié.

*

La femme parlait la langue du pays. Nous autres aussi. Mon père ne cacha pas son érection, ni ma mère sa naissante jalousie. Il y avait deux enfants, un garçon de mon âge et une fille plus jeune, ce qui nous situait entre elle et ma sœur. La porte était ouverte et on voyait la poussière sortir dans le soleil de la rue. Une femme entrait et sortait mais nous la connaissions et nous ne l'associâmes pas à ces nouveaux voisins. Il y avait beaucoup de poussière, disait-elle, il faudrait mettre des carreaux aux fenêtres « comme cela se fait maintenant ». Mon père commenta la poussière, les carreaux futurs, l'été qui s'annonçait *caluroso* et il évoqua cette guerre sans parvenir à en rapprocher les enjeux au point de provoquer une conversation qui tournerait donc autour du malheur qu'il y a à être contraint de quitter son pays, ceci sans en révéler les raisons que la femme seule était en mesure de détailler ou de simplement évoquer comme

on se ronge les ongles. Nos jardins semblaient n'en former qu'un. Il n'était pas question d'envisager une clôture. Il n'y avait jamais eu de clôture et la femme qui balayait la poussière en attendant de lessiver le sol apporta quelques précisions à propos de cette maison qui semblait double mais qui ne l'était pas « à l'époque ». Je n'ai pas retenu cette nécessaire mise au point.

*

Ma sœur s'assit brusquement sur son lit. Elle ne s'attendait pas à nous voir. J'étais accompagné de mon nouvel ami et de sa petite sœur. Ma sœur s'est retournée comme si elle allait prendre son vol et son petit cul s'est vite posé sur les taches de sperme. Elle en avait eu à peine le temps et son visage s'était empourpré. Volo crut qu'il était la cause de cette rougeur et il commença à s'excuser d'être entré le premier, mais j'étais en conversation avec sa petite sœur à propos des gravures qui ornaient les murs du couloir. Elle aimait dessiner elle aussi. « Comme Goya et Rembrandt.

— Je n'en ai pas pour longtemps, dit ma sœur d'une voix qui cherchait sa tonale. Ces poupées sont très exigeantes…

— J'ai pas les mêmes, » dit la petite sœur.

Nous les laissâmes. La cuisine était fraîche et propre. Mon père était encore en train d'examiner les reflets de son verre. Comme il ne voulait pas en savoir plus, nous sortîmes et le soleil nous étreignit.

Ma mère, penchée à la fenêtre de l'étage, parla de chapeaux et en même temps lança deux casquettes que nous choppâmes au vol. Volo avait l'air sympathique. Il souriait sans sourire, avait dit ma mère. Elle le comprenait : un papa à la guerre. Le mot guerre est ainsi revenu souvent alors que jusque-là je l'avais à peine aperçu. « Passage de l'écriture à la voix, dit mon père.

*

Une histoire, ça s'effeuille, » dit-il encore. Mais notre belle voisine ne semblait pas prête à descendre sur la plage en tenue de bain. Elle portait d'amples robes au blanc cassé par une abondance de motifs aux tons pastel que mon père nommait, toujours en érection. Volo ne s'intéressait pas encore à l'érection. Ou bien il n'y pensait plus. Il avait d'autres préoccupations. Ne pas savoir si au moment où on en parle papa est vivant ou mort est quelque chose qu'il ne souhaitait à personne. Mon père profita de cette réflexion, coulée entre deux autres moins prégnantes, pour parler du temps « qui n'est pas un sinon on le saurait. Or, on ne le sait pas. » Certes, approuvai-je. Et moi aussi je me mis à attendre l'instant de la mort du père de mon ami tel qu'elle aurait lieu à des milliers de kilomètres et autant de temps pour arriver jusqu'à nous. Ceci pour vous dire que nous étions maintenant très proches de nos voisins inattendus. Cependant, nos vacances avaient une fin alors que la durée de leur séjour était indéterminée.

*

Mon père bandait (au moment où je vous parle). Exposée au soleil de la fenêtre, sa queue semblait jouir et ce frisson continu me valut une gifle de la part de ma mère. Je n'avais qu'à redescendre. La cuisine était fraîche et jouissait d'une lumière discrète comme les rideaux. Le verre de mon père continuait de jouer avec ses reflets. Je vis ma sœur. Elle était tournée vers l'évier et le robinet chuintait dans ses menottes. L'odeur du savon était agréable, mais je ne saurais vous dire (maintenant que je vous parle) en quoi ni pourquoi. Dehors, Volo jouait avec ses insectes amputés. Où était passée sa jolie mère ? Je fis le tour de la maison (double), atteignit le jardin et la vis dans l'herbe rare, allongée dans l'ombre d'un parasol. Je dus reconnaître qu'elle était « bandante ». Dans la fenêtre, mon père s'était immobilisé. Je conserve de cet instant, qui était peut-être un moment, voire une minute, un souvenir d'estompe. Et pourtant je ne sais toujours pas dessiner.

*

Nous piqueniquâmes. Un homme, deux femmes, deux garçons et deux fillettes en slip. L'ombre était celle d'un haut mur, ce qui restait d'une ancienne demeure, un angle droit de pierre brûlante à cette heure de la journée. Plus loin, les coteaux s'évaporaient dans la poussière et plus haut, les amandiers étaient encore verts. Des

hommes et des femmes montaient et descendaient. On entendait la radio. Elle était ficelée à la branche cette fois d'un olivier solitaire. L'eau ruisselait dans un caniveau de briques grises. Volo arracha une patte, corrigea l'angle d'un corset et rétablit la position d'un abdomen qui avait subi une torsion sans relation avec le drame qui se jouait entre les cailloux réunis en cercle. « Dommage qu'on n'ait rien pour allumer l'herbe sèche…

— Un feu ! Avec cette chaleur ! s'écria ma sœur en renouant ses cheveux.

— Il y avait toujours du feu, dit Volo. Et il y en a encore. Les champs de blés se consument et les maisons sont menacées. Ceci est un tracteur qui revient…

— Il revient de quoi… ?

— Nous ferions mieux de manger ce qu'on nous donne. Je n'aime pas ces pics-niques.

— Nous avons de la chance de pouvoir piqueniquer sans nous soucier des Russes ! »

Le tracteur était figuré par un morceau de tuile en forme de tracteur, il faut le reconnaître. Volo avait le sens du casting. Et si l'acteur choisi présentait un défaut, il le corrigeait lui-même, arrachant, tordant, pliant, toujours dans le sens de la ressemblance. Mon père bandait dans son ample pantalon de coton. Pendant que Volo

reconstituait les scènes de guerre que son imagination lui inspirait, je caressais le mollet de ma sœur en me demandant ce que mon père lui trouvait d'érotique.

*

Le bocal de Volo m'apparut soudain. Je venais de rêver, la tête dans mes bras repliés et la table dessous. Mes jambes, sous la chaise, dormaient encore. J'entendis le robinet, puis le fracas des assiettes, les rires des filles, Volo qui commentait sa dernière bataille imaginaire. La nappe, encore toute blanche, était pliée à l'endroit de l'estuaire et des barques remplies de soldats fendaient les flots vers l'autre rive. Mais ces soldats étaient collés et ils s'agitaient plutôt pour tenter de fuir le combat. Volo n'avait rien prévu pour les lancer à l'attaque sitôt que les barques atteindraient le rivage où l'ennemi, invisible et silencieux, attendait de se livrer une fois de plus à l'écrasement systématique de ce que les barques contenaient. Mais Volo n'avait rien prévu pour procéder au débarquement. Ses soldats seraient écrasés dans leur colle encore humide. Il en aurait le poing sanglant, même si ces insectes ne contenaient pas de sang, mais du vin injecté à la seringue. Mon père en laissait traîner un peu partout dans la maison et malgré le sida qui affectait sa raison, j'en avais procuré quelques-unes à mon ami alors ravi de pouvoir mettre en pratique ce qu'il avait imaginé pour que les insectes fussent des êtres de sang comme le sont les hommes. La nappe allait subir les

conséquences d'une bataille aussi inutile que sanglante, ô taches de ce vin que je n'ai pas bu !

*

Vous vous marrez parce que vous n'avez pas fait la guerre. Moi non plus je ne l'ai pas faite, mais je ne me suis pas nourri de télé ni de journaux pour en connaître la nature : le théâtre de Volo était autrement significatif, tandis que Nikita, sa jolie maman à la peau si fragile, sortait le soir sous la véranda de vigne vierge pour recevoir le sperme de mon père sur son beau visage de fée arrachée à son estuaire magique. La guerre prit possession de tous les lieux environnants susceptibles de ressembler à la véritable topographie de l'actualité en question. Mais le soir chacun dormait dans sa maison et ma sœur se levait pour soumettre ses joues fleuries à la lumière de la Lune s'il y en avait une et s'il n'y en avait pas, ce qui a bien dû arriver, elle disparaissait au lieu d'apparaître. Moi comme le Christ mais cloué sur une porte qui ne veut pas s'ouvrir parce que ma mère en retirait la clé qu'elle emportait dans son sommeil. Les traces de la récente bataille demeuraient sous la table, à l'endroit des miettes et des petites mottes de terre que les souliers amenaient du dehors comme des souvenirs impérissables. Le clairon des films m'empêchait alors d'entendre les ordres qui m'étaient destinés parce que j'étais debout au lieu d'être couché.

*

Le bar était une ancienne écurie du temps des diligences. La terre du sol était battue et sentait le feu plutôt que le crottin. Sur chacune des tables, trônait une bouteille de bière chapeautée d'un verre aux reflets usés. La poussière qui tombait de la charpente nue avait un goût de sueur. La lumière arrivait en oblique, d'un côté ou de l'autre. Mon père et le vieil Anastasio se faisait face. Deux bouteilles les séparaient et ils étreignaient leurs verres toujours vidés. Ils ne tenaient aucune conversation, ils ne s'affrontaient pas, nous ignorions ce que leurs regards scrutaient dans le regard de l'autre. Le barman cuisait des morceaux de poulpe. La fumée tournoyait comme je m'y attendais et montait ainsi dans les fermes entoilées. J'avais droit à un chocolat et Volo engloutissait mes churros. Les filles étaient ailleurs, ainsi que les femmes de notre petit monde. Le bocal contenait des insectes morts au combat. Cette scène, répétée autant de fois que nécessaire, me revient alors que j'observe les bouquinistes des quais. Ils ont les mains dans les poches et surveillent l'arrachement de leurs boutiques tandis que des policiers s'entretiennent avec les passants, lesquels semblent fuir. Personne ne fuyait dans l'ancienne écurie qui ne sentait pas le crottin. Les hommes entraient, secouaient leur poussière et machinalement ôtaient le chapeau des bouteilles dont la capsule était éjectée dans notre direction. Volo savait quoi en faire. Il avait une idée de plus en plus précise de la guerre.

*

Les yeux d'Anastasio étaient ceux d'un cadavre. On se demandait ce qu'ils regardaient quand ils passaient. Le pas était lent à cause d'une jambe raide, la hanche oscillante comme le pendule d'une horloge, le dos semblait tenir la tête comme une lampe-tempête dans la nuit. Ma sœur s'en tenait au silence. Ensuite, elle arrangeait les draps, redonnait au coussin sa forme impeccablement cylindrique et, une fois le rideau tiré sur la nuit, elle s'endormait dans je ne sais quelle image que son existence avait reçue de la nature des hommes. Ceci la nuit. L'après-midi, Anastasio passait. Il se dirigeait vers la fontaine. Il y trempait son cul. Assis sur la margelle, il retrouvait ainsi ses esprits. De quoi parlait-il avec mon père ? Ils devaient bien se dire des choses une fois assis à la même table dans l'ancienne écurie. Ma sœur voulait savoir ce que j'entendais tandis que je dégustais mon chocolat et que Volo s'envoyait mes churros ! Parle, Néron ! Je m'appelle Néron, mettons.

*

Les drames se nouent, dit-on (en tout cas mon père le disait). Or, je le voyais s'effeuiller, celui-ci dont je vous parle. Le vent aussi parlait une langue étrangère à la mienne, mais je voyais les feuilles tourbillonner. Ramasse celle-ci puisqu'elle est tombée ! Ici, les feuilles ne pourrissent pas comme chez nous. Elles se ratatinent

sous le soleil et disparaissent dans la nuit, comme si des animaux s'en nourrissaient, des animaux nocturnes et par conséquent nyctalopes. Je surveillais les chats du jour, les nommant s'ils revenaient, nourrissant même leurs désirs. Je ne jouais pas avec les insectes, moi ! Je n'avais pas de guerre en tête ! Seule l'œuvre de mon père pesait sur la possibilité de mes jeux. Volo ne pouvait pas ou ne voulait pas comprendre ça ! Alors que je comprenais sa guerre, même s'il pensait le contraire et ne le disait pas aussi clairement que je l'écris. Sa jolie et bandante mère (tout ce qui est joli ne m'invite pas à bander) sortait le linge à la fin de l'après-midi pour le préserver des assauts impitoyables du soleil. Je la voyais comme je te vois, lecteur. Mais impossible d'entretenir avec Volo une conversation sensée sur l'érection. Il ne regardait même pas ma sœur. Il ne me regardait pas. Il semblait ignorer sa sœur qui était pourtant une jolie petite fille capable d'inspirer de la poésie aux copains de mon père, à Paris. Volo entrait en communication avec les esprits de l'estuaire et la mer Noire surgissait dans le récit de la bataille en cours. Il en revenait avec une blessure et c'est avec la terre du désert environnant qu'il la soignait. Ainsi reviendrait son père, amputé ou je ne sais quoi, et la terre d'Andalousie serait déposée sur ses purulences et alors tout irait bien, même comme jamais ça avait été. Tout près, dans le désert de Tabernas, des agaves secrétaient cet alcool prévisible.

*

L'âne but l'eau à même l'endroit du bassin où le cul d'Anastasio s'était posé. Volo rit, le cœur offert. L'âne le regarda comme s'il comprenait que l'Ukrainien se moquait de lui. Je connaissais cet âne. Une bête capable de vous défoncer le cul si vous passiez sans le voir. A-t-on idée de laisser un âne en liberté ? philosophait ma mère. Les deux femmes se faisaient face, un peu comme mon père et Anastasio dans l'ancienne écurie, mais sous elles le dallage était de brique et l'eau ruisselait depuis les fentes de la margelle d'un autre bassin où ma sœur taquinait des poissons tandis que Volo inventait une nouvelle marine nationale à l'aide de feuilles tombées. J'étais monté. Je voyais. Je n'avais aucune idée de ce que cela pouvait signifier. Aucune histoire à raconter. Aucun monde à opposer à la nation. Les personnages n'étaient pas inventés. Le désert existait. Les touristes avaient leurs raisons d'être. Le roman était interdit par la poésie. Et pourtant rien ne me paraissait assez poétique pour être dit. J'interrogeais l'écorce et l'arbre s'absentait. Vous allez me trouver fou…

*

« Non, non, dit mon père. C'est pas mal, crois-moi. Continue, mais fais gaffe au sens des mots. Les objets qu'ils désignent ne sont pas dans le dictionnaire. Tu comprends ? » Non. Je récupérai le cahier qu'il avait refermé et reposé sur la table où son verre bleuissait avec la tombée de la nuit. Une nuit compliquée qui l'attendait. La mienne

cherchait le sommeil où il ne se trouvait pas. Volo rangeait ses ustensiles dans le mur où il avait agrandi la niche causée par la chute des pierres qui le composait allez savoir pour combien de temps encore.

— Alors… ? dit-il.

— Alors rien !

— Il n'a rien dit ?

— Bien sûr qu'il a dit quelque chose ! Qu'est-ce que tu crois ?

— Moi ? Rien. Mais toi… ?

— La guerre est finie ?

En tout cas la conversation l'était. Volo referma la niche avec un morceau de planche arraché à une ruine quelconque dans les environs. Je montai dans ma chambre. Le cahier avait souffert de ma soudaine suée. Ah oui… je ne vous ai pas dis qu'après l'avoir soumis au jugement de mon père j'ai subi une suée que la chaleur seule n'expliquait pas. Le papier n'aime pas l'humidité, ni celle des suées inévitables ni celle des larmes et peut-être encore moins celle des éjaculations. Des traces qui ont changé la lecture attendue en examen. J'ai bien vu que mon père pensait à autre chose en posant ses yeux là-dessus.

— Ils ne sont pas tous comme ça, avait décrété Volo.

— Pourtant…

— Méfie-toi de ce que tu es si tu veux paraître un autre aux yeux de ton père…

— Tu triches avec le tien, *amigo*… ?

— On ne triche pas avec la guerre. Je ne dis pas ça de la poésie…

— Caresse-toi bien !

— Ça aide à trouver le sommeil qui n'existe pas…

*

Cette fois, ce n'était pas la terre battue de l'ancienne écurie mais le dallage approximatif d'une terrasse avec vue sur les installations portuaires. Les nuées de mouettes harcelaient les quais où les hommes et les femmes s'activaient, pelletant la glace pilée, entassant les cageots, courant aux nouvelles des cours, et les enfants poursuivaient les chats têtus et agressifs. Nous observions depuis notre tour de guet figurée par la toiture du marchand de glace, lequel n'arriverait qu'après la criée, maudissant les guetteurs en fuite par les rues encore désertes. Le poète Fabrice de Vermort occupait la terrasse du Papagayo en solitaire déjà ivre, mais c'était un café qu'il sirotait et ses yeux nous avaient abandonnés. Nous étions libres jusqu'à 9 heures, l'heure de l'ouverture des boutiques du paseo. Il avait rendez-vous avec une autre femme que celles que nous lui connaissions, ma sœur y compris s'il n'est pas idiot de penser qu'elle avait l'âge de la femme qu'elle allait devenir. Volo

vérifiait de temps en temps le contenu de son bocal. Les feuilles de salade étaient couvertes d'insectes noirs qui avaient organisé l'assaut par tous les flancs que cette verdure arrachée au frigo opposait à leur voracité. Il fallait l'entendre le dire, Volo ! Puis les rues se raréfièrent et nous atteignîmes les hauteurs, là où poussent les paresseux et les agaves poussiéreux. L'homme que nous avions vu passer une demi-heure plus tôt, alors que nous étions juchés sur la cabane du glacier, était assis au pied d'un mur qui était soit ce qui restait d'une maison, soit une clôture encore en usage si on en jugeait par les crottes qui parsemaient les environs entre les cailloux et les touffes d'alfa. Il nous vit et fit un signe qui n'était pas celui de la croix. Nous nous approchâmes de lui, Volo tenant son bocal dans son dos et moi resserrant ma ceinture texane.

— Vous me surveillez ? dit l'homme.

Nous reculâmes, ce qui pouvait bien signifier oui ou non, indifféremment.

— Je ne suis pas ici pour longtemps, dit l'homme. Mon pied me fait mal. Le diabète.

Il nous lança un regard plein de vraie souffrance.

— Vous voulez pas aller jusqu'à la pharmacie… ? J'ai la *receta* (l'ordonnance)…

— Vous avez les sous ? lâcha Volo aussitôt.

L'homme sourit.

— Tu n'es pas d'ici, toi.

Il me toisa enfin :

— Toi non plus. Comment va ton poète de père ?

Volo s'interposa :

— Ça vous regarde comment il va ?

— Fab est un vieil ami… Comment va Gisèle (*ma mère*) ?

— Nous allons bien, dis-je à mon tour. Vous ne demandez pas des nouvelles de ma sœur… ?

— Tu as une sœur ? Première nouvelle. Je connaissais ton existence, mais pas celle de ta sœur… Fab et Gigi ont dû la concevoir quand j'étais en voyage au bout du monde… Tu es sûr que c'est ta sœur… ?

— Moi aussi j'ai une sœur, affirma Volo.

Il ne cachait plus le bocal, mais l'homme ne semblait pas s'y intéresser. Il fouillait dans la poche de son pantalon, ayant étendu ses deux jambes dans la poussière qui conservait d'autres traces.

— Alors… ? Vous êtes d'accord… ?

Il tendit la main ouverte. Volo empoigna les pièces. Il dit :

— Ça coûte combien… ? Vous nous avez pas dit quoi…

— C'est marqué sur le papier…

Je tenais le papier encore plié. Inutile de le déplier. Ça ne servait vraiment à rien.

— Qu'est-ce qu'on fait ? dit Volo en me regardant bien en face.

— On se tire avec le pognon !

*

Des fois je me demande pourquoi j'agis comme ci ou comme ça. Je sais que mon corps est en train d'évoluer vers sa taille et sa morphologie. Je sais aussi que je manque de logique et qu'on finira par me le reprocher. J'ai des absences, quelquefois des vertiges, j'hésite ou je ferme les yeux. Je ne sais même pas à qui je ressemble ni à quel genre d'être je finirai par m'associer. Je n'ai aucune idée de ce futur.

— Qu'est-ce que tu brûles ? dit mon père.

— Rien d'important…

— Moi aussi je brûlais mes poèmes, mais ma mémoire les ramenait toujours à la surface. Ni meilleurs ni pires. Peut-être identiques. Le feu est une illusion. Rien ne se consume. Nous sommes ce que nous sommes. Je n'ai peut-être pas grandi. Tu ne peux pas savoir.

Le feu en cours ne s'éteindrait plus.

*

— Je ne suis pas aveugle !

— Je sais… Tu vois ce que tu vois.

Ce distique revenait souvent dans leurs conversations, si toutefois il s'agissait pour eux de se disputer à propos des femmes que mon père, le poète Fabrice de Vermort, alimentait de son sperme invaincu.

*

Sa queue dressée en ombre sur les murs de mon imagination. Sonnet conforme à la tradition. Le petit cul de ma sœur me paraissait mignon, mais pas au point de m'inspirer autre chose qu'une saine moquerie. Surprise entre deux bains. Autrement me chahutait les sens notre belle et inaccessible voisine. Jamais nue, certes, mais inévitable. Je n'aimais pas que moi-même.

*

« La guerre ! Ta guerre ! J'ai autre chose à penser ! Je ne sais plus qui aimer ! Et j'ignore comment aimer sans bander ! Au diable tes insectes, ton bocal et tes stratégies de jeu de rôles ! »

C'était sorti comme ça. L'été de ma première éjaculation qui eût un sens. Ces giclées tenaient le verbe par la queue. Volo à des

kilomètres de là, avec son estuaire, ses canons et ses cadavres russes. Son père non plus ne devait pas bander là où il se trouvait, alors que mon père et moi étions les rois de l'érection ! Sans concertation explicite. Par décret héréditaire. Je renversai le bocal dans l'herbe calcinée :

— Voilà ce que j'en fais, de ta guerre !

Volo s'immobilisa :

— Je ne réagis pas car tu es un allié, dit-il. Il me revient de te convaincre. J'y arriverai si tu cesses de m'ennuyer avec tes désirs de je sais pas quoi !

Les insectes s'égaillaient dans tous les sens. Il en est ainsi quand on ne s'attend pas à retrouver ses habitudes héritées de la société qui nous donne un nom d'animal : et la main de Volo cueillait ces fuyards ivres de liberté retrouvée, ratissant la poussière en même temps et le bocal contenait maintenant autant de terre brûlante que d'insectes à moitié morts. Le couvercle revissé, il rentra chez lui, fendant le rideau agité. J'aime ces moments de solitude gagnée sur l'amitié.

*

L'homme avait reculé la chaise pour recevoir les deux filles sur ses genoux. Elles se tenaient à son cou au niveau des trapèzes, les empoignant peut-être, l'autre main s'employant à relever les mèches

rebelles. Leurs petits genoux s'entrechoquaient tandis qu'il appliquait un mouvement de ressort à ses pieds et elles se dandinaient pour conserver leur équilibre. Il les trouvait « mignonnes », il en avait une « la même » et il prétendait que toutes les trois se ressemblaient, mais il ne savait pas en quoi et il fut invité à abandonner cette conversation. D'ailleurs ma mère prétendit qu'elle avait à faire chez la voisine, une autre voisine qui habitait au bout de la rue, pas loin de l'ancienne écurie. J'en profitai pour décrire les traces des anneaux de fer dans la pierre, lesdits anneaux ayant disparu avec tous les équipements nécessaires à l'exploitation des diligences de l'époque. Il n'y avait plus de chevaux dans le hameau. Seulement quelques ânes, dont celui d'Anastasio qui jouissait d'une liberté « inconcevable » selon ce qu'en pensait ma mère et elle s'éclipsa. L'homme, qui s'appelait Benjamin, était un vieil ami de mon père et il passait « par là ». Hélas pour nous, je parle ici de Volo et de moi-même, il s'agissait du type qui souffrait de diabète et à qui on avait piqué le pognon de la pharmacie. Pour l'instant, il n'en parlait pas. Je crois que c'était à cause des filles qui avaient attendu qu'il prît place sur la chaise pour s'installer sur ses genoux. Il n'avait plus mal au pied. Un autre passant, moins indifférent aux souffrances humaines, avait accepté d'aller chercher le calmant à la pharmacie et le pied avait retrouvé ses usages, sauf que maintenant il les chaussait de tongs et que d'après lui le soleil et la poussière des chemins contribuaient au soulagement de la douleur, sans compter qu'il avait

retrouvé son ami « de toujours » dans l'ancienne écurie où ils avaient échangé les mots de l'amitié selon les rites en vigueur chez les poètes « de leur temps ». La question de l'argent que Volo et moi lui devions n'était pas posée et nos échanges de regard ne contenaient rien de relatif à cette dette doublée de délinquance, d'autant que Volo avait dépensé le fric pour s'acheter un tank et une mitrailleuse datant de la seconde guerre mondiale, côté soviétique. Je m'étais contenté d'un sachet de maïs grillé et j'avais pensé aux *piruletas* des filles. C'est en les voyant les lécher que Ben s'était assis sur une chaise et qu'ensuite il avait dû décroiser ses jambes pour les laisser grimper sur ses genoux. Maintenant, elles sautillaient au rythme de ses pieds et elles entreprenaient de croquer leurs sucettes, toutes dents dehors et amusées par les roulades que l'homme imposait à ses yeux pour avoir l'air d'un clown. Mon père n'allait pas tarder à entrer en scène.

*

Volo déposa le T34 et la *poulemiot* sur la table. De mon côté, impossible de restituer les *piruletas* ni les maïs grillés. Mon père ne décolérait pas :

— Tu ne seras jamais poète !

— Là ! Là ! fit son ami Ben sans cesser de jouer avec les filles dont il tenait la hanche pour leur éviter de tomber car il avait, allez savoir pourquoi, augmenté la fréquence et l'amplitude de ses pieds.

Puis, plongeant son regard dans les yeux éberlués des filles, tour à tour :

— Elles étaient bonnes les sucettes de Néron ?

Se tournant vers Volo :

— Je t'en achèterai d'autres, ami ukrainien.

Aux filles de nouveau :

— Vous aimez les sucettes, hein ?

Rien sur moi. Pas un regard. Seul celui de mon père qui, au bout d'un moment, dit à son ami :

— Ça fait combien, Ben… ?

— Tu parles !

— Non, non, j'y tiens !

— À la prochaine tournée, poète !

Ben allongea alors ses jambes et les filles acceptèrent de glisser jusqu'aux pieds, chacune le sien. Elles restèrent assises dessus en riant, suçant maintenant le bâton de leurs *piruletas*.

— Soufflez ! dit Ben. Mais soufflez donc !

Deux notes sans harmonie fusèrent des bâtons.

— Ça alors ! s'écria Volo. Si j'avais su…

*

— Bien, dit Ben en encerclant le butin entre ses deux mains. Un tank, une mitrailleuse et deux sifflets. Il me semble que Néron n'ait pas payé sa dette…

Je ne comprenais pas. J'en avais l'air en tout cas.

— Le maïs ! s'esclaffa Volo.

— Prout ! fit ma sœur et aussitôt elle se reprocha de s'être montrée grossière.

*

« Avec deux poètes à la maison, elles vont pas s'ennuyer !

— Tu oublies Néron… Ça fait trois…

— C'est un enfant !

— Il n'est pas encore poète, » tranche mon père.

Les trois hommes, attablés en ligne sous la tonnelle, chassaient les guêpes avec leurs journaux. Victoria, la collectionneuse de capsules, secouait son sac et on pouvait voir Volo plonger sa main dedans. Il se remplissait les poches. Victoria avait dit :

— Prends-en autant que tu veux, l'Ukrainien.

— À quoi elles te servent, ces capsules ? demandai-je.

Il se trouve que Victoria possède des jambes hollywoodiennes. Son short a plutôt l'air d'un slip. Et la chemise, nouée au niveau du nombril, est aussi loquace. Entretenir une conversation avec elle relève de l'exploit. Pas facile de parler et de voir.

— Des fois j'en fais des rideaux, dit-elle. C'est efficace contre les mouches. Ya pas de mouches chez toi, le Français ?

— *¡No soy francés !* Mon pays a fait partie de l'Andalousie…

— Mais ton père ne le défend pas, dit Volo.

Ses poches ne pouvaient plus rien contenir. Victoria l'aida à en former une avec le T-shirt, sauf qu'ainsi il ne disposait que d'une main. Il hésitait entre la droite et la gauche.

— T'es droitier ou gaucher ? dit Victoria.

— Je suis ambidextre, clama Volo. C'est de famille.

— Tu veux dire que ta mère… commençai-je.

— Oui c'est ça : je le tiens de ma mère.

Ainsi, elle branlait mon père avec l'une ou l'autre main. Drôle de cerveau. Mais au lieu d'en parler, que ça me brûlait la langue, je demandai à Victoria de nous montrer le rideau en question.

— Peut-être que ma mère aimerait ce genre de rideau…

— Tu veux qu'on y aille seul ou avec Volo… ? dit Victoria.

Elle referma le sac. Il contenait encore un tas de capsules. Volo s'éloigna en cliquetant. Victoria me prit par la main, direction l'ancienne écurie. Elle me montra le premier rideau. Elle l'avait fabriqué à l'âge de douze ans. Il séparait la salle de la cuisine. Elle le secoua et les mouches se mirent à tournoyer férocement. Des hommes buvaient sans entrechoquer leurs verres. Elle avait des jambes de cinéma. Elle projeta encore dans les consciences la courbure de ses reins et sa poitrine se rapprocha de moi. Elle avait un autre rideau à me montrer : celui de sa chambre, au-dessus, car elle était la fille du troquet. Je haletais rien que d'y penser. Cependant, Volo surgit dans l'escalier. Il était hors d'haleine lui aussi. Le nombre des capsules que Victoria lui avait cédées pour le prix d'une future branlette était impair.

— Et alors ? dit Victoria. Qu'est-ce que ça peut faire… ?

— Ça fait que les roues vont par paire ! dit Volo sans rigoler.

Il était temps qu'il se laisse dépuceler, même manuellement.

*

« Les oiseaux sont des oiseaux et nous, nous sommes des hommes, » dit Anastasio.

L'âne semblait le contempler, immobile et d'apparence docile. Volo me regarda comme s'il ne comprenait pas. Les oiseaux… les

hommes… Il s'agissait de remonter au hameau avec un chargement de bois déjà taillés en bûchettes. Mon père tenait à cette cargolade. Lui et son ami Ben avait ramené un seau plein de rayés qui en ce moment étaient en train de jeûner. Anastasio comprenait bien qu'on les nourrisse afin d'en travailler la chair, mais pourquoi les faire jeûner ?

— Pour qu'ils se vident, dit Volo.

Et en même temps il grimaça de manière significative. Anastasio comprit. Il caressa le museau gris. L'âne avançait la tête basse. Le bat contenait de quoi foutre le feu au pays, avait plaisanté le marchand de bois.

— Oblige-la à se laver les mains, murmura Anastasio. Et surtout, n'y va pas comme vont les hommes quand le terrain est sain. La femme est un champ de bataille, *hijo*. Je sais que tu comprends ça.

Nous acquiesçâmes, marchant côte à côte derrière l'âne dont le train sentait l'herbe rare des coteaux environnants. Le bâton d'Anastasio chassait les scorpions sans conviction. Son haleine était celle d'une vieille barrique qu'on vient de soufrer. Arrivés en haut, nous jetâmes ensemble un regard anxieux sur notre hameau. Il ressemblait à une merde qu'on aurait jetée sur l'adret en même temps qu'une poignée d'aloès et une autre de cailloux.

— Le risque, dit Volo, c'est qu'on ne sait pas à quel point ils ont jeûné.

*

Ben griffonnait dans quelque carnet à la couverture de cuir rouge. Il était assis à même la terre sous un figuier, le dos contre le tronc et le regard tourné vers le désert. Ma sœur et moi, penchés à la fenêtre du premier, étions en train de mettre au point la manipulation du zoom. L'écran s'était rapproché des chevaux, lesquels étaient surmontés de touristes dont les grands chapeaux semblaient battre des ailes. Des tourbillons de poussière apparaissaient çà et là et ils les désignaient en s'agitant sur leurs montures. Puis ma sœur fit pivoter l'appareil et Ben apparut sur l'écran.

— Tu bandes sans arrêt, toi ? me demanda-t-elle. Regarde…

Ben écrivait comme on dessine, en tout cas vu à cette distance et selon la perspective imposée par la focale. Le vent, presque imperceptible à cette heure d'avant-midi, secouait mollement les feuilles au-dessus de lui et il en tombait une triste poussière. Lui au moins me qualifiait régulièrement de poète, alors que mon père doutait encore. Il douterait encore longtemps, mais c'est une chose dont je ne parlerai pas, en tout cas pas avant d'avoir atteint l'âge où chaque année en cours est peut-être la dernière.

— Demandons-lui ce qu'il écrit ! dit ma sœur.

Cependant, je ne descends pas. Je la vois courir en direction du figuier. J'imagine les racines du figuier à cent mètres de profondeur.

Il s'accroche à la roche dure sans trace de patine comme en témoigne la pierre de notre seuil. Ben la reçoit en riant. Il a refermé le carnet rouge et au lieu de jouer à tenter de s'en saisir, ma sœur s'assoit contre l'arbre et, la tête sur ses genoux, elle revoit la scène des touristes, mais cette fois sans le zoom dont le fonctionnement numérique échappe à notre entendement. Il s'y connaît en zoom, Ben.

*

« Si la guerre s'étend jusqu'ici, dit Volo, alors il s'y passera quelque chose…

— Aussi vrai que je commence à m'ennuyer, » ajouta ma sœur pour que la fiction fût complète.

Elle ne s'ennuyait pas. On ne s'ennuie pas en compagnie des poètes. Moi-même je redoutais la fin des vacances. On voit ça dans les films d'une certaine époque. Les personnages sont pressés. Et pourtant il ne se passe rien d'aussi prégnant qu'une guerre. Celle de Volo avait lieu chaque fois qu'il ouvrait son bocal. J'ignorais où il en était avec Victoria. Leur relation ne se résumait pas aux capsules que les hommes projetaient loin d'eux dans l'ancienne écurie et qu'elle récoltait pour en faire des rideaux et maintenant pour satisfaire la soif d'engins de guerre qui nécessitaient une quantité grandissante de roues. Volo procédait au percement axial avec un

clou frappé par un caillou. Pas difficile ici de tendre la main, même les yeux fermés, pour qu'elle se pose sur un caillou de la taille adéquate. Mais attention au scorpion. La main de l'enfant encore vierge n'a pas la tranquillité monacale du bâton d'Anastasio. Personne ici ne possède un âne aussi libre qui toutefois consent à prêter son échine en échange de cette possibilité de liberté. La dernière bataille fut destructrice d'à peu près tout le contingent et du matériel affecté. Une crise de larmes qui ameuta tout le hameau. Les deux poètes, côte à côte, en furent époustouflés. Mais la jolie mère de Volo connaissait le remède et elle emporta son fils comme on s'avance vers la table de communion.

*

Volo trouva la chair des escargots cuite à point et la sauce finement relevée. Sa petite sœur, vraiment petite ainsi accroupie près de lui dans le lit aux draps soigneusement agencés, avec son petit doigt de fée capturait les herbes collées à ses lèvres turgescentes. Je ne sais pas ce qu'elle en faisait. Volo portait le corps de l'animal à sa bouche et au passage les herbes s'accrochaient à ses lèvres, ce qui lui donnait un air drôlement enfantin. Aussi sa petite sœur s'appliquait à retirer ces preuves d'immaturité augmentée par la gourmandise. Ben avait écrit un poème exprès pour l'occasion, mais on n'y parlait pas de combat et Volo l'écouta à peine, alors que la

bouche de ma sœur était devenue terriblement inspiratrice de désirs prometteurs d'autres jouissances et ainsi de suite.

*

Puis Volo guérit. Il avait guéri en un jour. Aussitôt dehors, nous nous mîmes en quête d'insectes noirs et luisants, les seuls que le soleil trahissait, nous avions compris cela et Volo n'opposa aucune critique pour changer le modus operandi de cette mobilisation. Le bocal déborda bientôt de sanglantes promesses. Nous reconstituâmes ensemble un tel nombre de véhicules qu'il fallut appeler Victoria à la rescousse. Heureusement, avec la canicule les hommes buvaient beaucoup et même d'avantage. Il n'était plus question de rideaux, qui ont certes leur utilité familiale, mais de jouer, les filles contre les garçons, deux contre deux. Je comptais beaucoup depuis le début de ces vacances. Deux fillettes, deux garçons, deux poètes, deux femmes, deux autochtones… cependant que les insectes du bocal et les blindés échappaient à ma faculté d'observation. À quoi les deux bâtons sifflets s'ajoutaient avec bien d'autres, car les filles adoraient sucer, ce qui nous laissait sans voix, Volo et moi (*rires*). Le T-34 était porté disparu avec sa *poulemiot*, matériel obsolète depuis que les capsules de Victoria avaient ouvert les portes de l'imagination et de ses perceptions hallucinées.

XIII – Codetta in blues

L'homme lançait des petits cailloux dans le sable du désert. Il était assis au milieu des palmiers nains, les genoux sous le menton. À cette heure de la journée, en été, l'ombre disparaît, mais en y regardant de plus près, on la voit revenir, les interstices se peuplent de cette transparence. L'enfant jouait plus haut, entre la route et les ruines d'un ancien hameau aujourd'hui sans toitures. Les ouvriers venaient de quitter les lieux, une fois la benne de leur camion remplie des pierres qui avaient été des murs. Voilà comment ils nourrissaient leurs hérissons. L'enfant répondit au salut du chauffeur par un sourire. Maintenant, il parlait leur langue, pas comme s'il était né sur cette terre, mais il savait maintenant se mêler à une conversation et y paraître tel qu'il se voyait. Le camion s'éloigna dans un nuage de poussière et c'est alors que l'homme, qui n'était pas parmi eux, s'est assis au milieu des palmiers nains et le désert commençait en bas du coteau, après le lit de la rivière qui était à sec et qu'on pouvait traverser en été, sauf que quelquefois les eaux d'irrigation s'y prélassaient, miroitaient et semblaient s'être arrêtées alors qu'on les voyait bouillonner plus loin où un pont enjambait le canyon. C'était là le nouvel habitat de l'enfant. Il connaissait les hommes qui venaient piller les ruines, tous de bons maçons et les

nouvelles maisons sortaient de terre après le premier virage, en contrebas. Là aussi il y avait des hommes et même des femmes, mais les enfants n'y étaient pas ou alors ils n'étaient pas encore nés. Il n'avait jamais vu cet homme. Il n'avait jamais vu un homme pleurer. Il avait vu des hommes en colère, haineux et agités. Il en avait vu de complètement abattus par la tristesse et la peur. Il n'y avait pas d'hommes sans rien pour en dire que c'était des hommes, mais la connaissance de l'enfant dans ce domaine était incomplète et il le savait. Or, voici que tombe du ciel un inconnu qui se met à pleurer en grattant la terre où il finit par poser son cul, et maintenant il avait la tête posée sur ses genoux, on aurait dit une momie comme on en voyait dans les pages de l'encyclopédie que la mère de l'enfant avait emportée dans leurs bagages de fugitifs. On feuilletait tous les jours. Les pages n'étaient pas écrites dans la langue de ce pays et c'était l'occasion de ne pas oublier et même de parfaire la langue du pays qu'ils avaient fui. L'enfant ne savait pas si l'homme avait remarqué sa présence plus haut dans la pente calcinée par le soleil. Sans doute était-il remonté du désert. Personne ne l'avait vu sur la route et il n'y avait aucune voiture sous les pins qui encerclaient la baraque des cantonniers. Il devait forcément remonter du désert ou au moins de la rivière qu'il avait descendue ou le contraire il n'était pas possible de le savoir et de toute façon ça n'avait aucune importance, l'important c'était un homme qui pleure, le visage cuit par un soleil qui n'est pas le sien, ça se voyait. L'enfant

reconnaissait l'étranger, qu'il arrivât de la vallée voisine ou d'un autre pays. Lui-même avait longtemps porté cette allure d'étranger, mais maintenant il se sentait enfant du pays, il en parlait la langue et il connaissait son histoire, du moins par anecdotes qu'il s'employait tous les jours à mettre bout à bout pour en trouver le chemin. Je ne sais pas si vous voyez ce que je veux dire. Il n'osait pas aller plus loin que l'ancienne aire de battage où on trouvait encore des cosses fossilisées ou qui présentaient toutes les caractéristiques de la fossilisation. L'enfant n'en savait pas assez sur le sujet et il comparait ces cosses de fèves avec les caroubes des silos en ruine. Il aimait comparer. Et voilà que se présentait l'occasion, comme dans un rêve, de comparer l'homme ordinaire, en colère ou pas, avec l'homme qui pleure. Il connaissait les raisons de la colère, de la tristesse, de la peur, mais jamais elles n'avaient inspiré des larmes à ces hommes qui n'avaient même pas l'air de pouvoir pleurer si c'était ce dont ils avaient le plus envie. Non, l'homme ne l'avait pas vu. Il avait attendu le départ des maçons pour remonter et s'asseoir face au désert, pleurant comme s'il était seul. L'enfant fit rouler un caillou dans la pente, intentionnellement. L'homme ne réagit pas. Il n'essuyait pas ses larmes. On ne les voyait pas couler non plus, mais le visage était celui de quelqu'un qui pleure, homme, enfant, femme, même le chien pleurait et il avait alors ce regard qui ne voit rien d'autre que ce qu'il a en face des yeux. L'enfant regarda aussi ce désert. Les montagnes étaient sombres comme s'il était nuit,

mais le ciel était d'un blanc immobile et sans profondeur qui vous inspirait l'angoisse que peut ressentir un mourant dont l'esprit se remplit de regrets, de reproches, de ce qui reste des projets. L'enfant avait entendu ces conversations quand il était à la guerre dans son pays où la steppe joue le rôle que le désert impose ici à ses voisins. Ce n'est pas facile de vivre dans le voisinage d'un désert. Certes, on n'y met jamais les pieds, de peur de s'y égarer, mais on le regarde toujours avec inquiétude, peut-être parce que les anciens décors de cinéma ne se voyaient pas d'ici. Clint Eastwood ne chevauchait plus rien depuis longtemps. On pouvait toujours en rêver, mais ça ne servait à rien, ce n'était pas comme ça qu'on trouvait le sommeil et de temps en temps la mère de l'enfant lui enfonçait un suppositoire dans le cul, ce qui fait toujours plaisir, mais ce n'était pas l'idée et on se laissait surprendre par le sommeil, on savait qu'on avait été ainsi surpris en se réveillant. L'enfant descendit à la hauteur de l'homme qui cessa de pleurer parce qu'il n'était plus seul. Il n'avait pas l'air d'en vouloir à l'enfant. Il le regarda comme s'il le connaissait :

— Je peux te demander si tu as vu ma femme, petit ?

L'enfant ne comprit pas. La langue lui était inconnue. Par pure politesse il dit :

— No entiendo. Ya ne rozumiyu.

L'homme sourit. Il ne comprenait pas lui non plus. Il dit :

— J'ai perdu ma femme dans le désert. Je ne sais vraiment pas où elle est. Nous nous promenions. Nous avons laissé la voiture sur la route, mais maintenant je ne saurais dire où. Ici, toutes les routes se ressemblent. Nous marchions chacun occupé à trouver de quoi nourrir notre connaissance du désert, elle le règne animal et moi le minéral, c'était décidé ainsi et nous nous y tenions. Et chaque fois que l'un trouvait quelque chose d'intéressant dans le domaine qui lui était attribué (nous avions procédé à un tirage au sort), l'autre s'approchait et observait l'objet en question et il s'ensuivait une courte conversation sur le sujet et l'objet rejoignait les autres dans le sac que tu vois là.

L'homme secoua un sac de toile empoussiéré qui semblait contenir des choses, mais rien sur la nature de ces choses. L'enfant répéta :

— No entiendo. Ya ne rozumiyu.

— Ouais, ouais, fit l'homme. Tu veux savoir ce que je transporte dans ce sac, mais tu ne sais pas où est passé ma femme. Il n'y a rien là-dedans pour enchanter ta cervelle d'enfant. Des cailloux et des insectes morts. De belles carapaces aux reflets métalliques et des surfaces qui ne te diront rien sur ce que je suis, sur ce que je suis devenu depuis que ma femme a disparu.

Disant cela, il faillit recommencer à pleurer. L'enfant aurait donné cher pour savoir ce qui était ainsi capable de provoquer le chagrin de cet homme qui n'était plus seul et qui ne pouvait donc plus

pleurer sans raison. L'enfant se demanda s'il n'avait pas tout simplement faim. Il arrive que la faim vous fasse perdre la raison et alors il n'y a aucun moyen de la retrouver. L'enfant connaissait cette situation triste et dangereuse.

— Je l'aimais, dit l'homme. Personne ne pourra dire le contraire, si je ne suis pas mort avant. Je parle de ma mort parce que je suis incapable de vivre seul. Je ne pourrais même pas vivre avec toi, admettons comme petit voisin amateur de foot. Nous aimions les balades, en montagne, sur la côte, dans les villes si exotiques pour nous, mais nous n'avions jamais marché dans ce désert cinématographique pour en éprouver les effets sur notre esprit. On s'est décidé la veille, lors du dîner. Il y avait des amis. De récents amis, pour tout dire. Nous ne les connaissions que de deux jours. Nous nous baignions ensemble en face de l'hôtel et nous nous étendions sur le sable, à l'ombre des parasols, avec un verre à la main et les orteils dans le sable, si tu veux savoir. Nous n'avions pas l'intention de nous connaitre. Nous aimions partager les menus plaisirs du farniente. Tu sais ce que c'est de ne rien faire ? Non. Les enfants font toujours quelque chose. Ça me fatigue, cette agitation incessante. Ils ne dorment pas, ils rêvent ! Nous n'avions pas d'enfant. Et nous n'avions pas évoqué cette perspective. Or, nos amis en possédaient quelques exemplaires. Ils ne les avaient pas amenés avec eux en vacances. Ces enfants jouaient, dormaient et ennuyaient tout le monde chez leurs grands-parents à la campagne.

Ils ne les emmenaient jamais avec eux, sauf la première fois et ils n'avaient pas recommencé. Ma femme y pensait sans arrêt maintenant. Plus question de simulacre. Elle me caressait comme si j'étais quelqu'un d'autre. Elle aurait caressé n'importe lequel de nos amis avec la même indifférence. Mais si j'en avais eu l'occasion, ou le courage, crois bien que je me serais montré moins étranger en compagnie des amies qui ne paraissaient pas plus ni moins heureuses. Mais rien n'est arrivé pour changer l'ordre des choses. Deux jours, ce n'est pas assez pour que les choses se laissent faire comme on veut qu'elles le fassent. Au troisième, elle a eu cette idée d'aller faire un tour dans le désert, mais pas à dos de chameau ni en compagnie du Clint Eastwood de service. Je ne sais pas d'où elle l'a sortie, cette idée. Personne n'en avait parlé. On évoquait plutôt la *Hora feliz*, sans en rater le rendez-vous. On en revenait joyeux comme des séminaristes pas déçus du pèlerinage. Tu m'écoutes ?

— No entiendo. Ya ne rozumiyu.

L'homme essuya une larme rebelle. Il y en avait d'autres dans ses yeux. Il ne regardait pas l'enfant. Ses yeux ne quittaient pas le désert. Et l'ombre commençait à s'étendre, lentement, tel est le temps si on a le sens de l'observation.

— Je ne sais pas si je te l'ai dit, mais elle adorait les insectes. Ne me demande pas pourquoi, je n'en sais rien. Ne va pas croire qu'elle les collectionnait, ni morts ni en photo. Il n'y avait pas d'autres insectes

dans sa vie que ceux qui la traversaient en parfaits étrangers. Elle les repérait sans leur laisser le temps de disparaître. Elle s'employait à les contraindre à tourner en rond, par exemple dans un verre renversé. On aurait dit une enfant dans ces moments-là. Mais elle ne les tuait pas. Toi, je suis sûr que tu les mutiles et qu'ensuite tu les regardes agoniser, ce qui peut prendre des heures, car ton esprit se situe entre celui du chat et celui du savant. Tu ne deviendras jamais un chat, ni un savant. Tu demeureras ce que tu es. Et au lieu d'insectes, tu enfermeras dans tes verres toutes les illusions de ton catalogue des désirs à satisfaire avant de mourir. Mais elle ne concevait pas l'existence de cette manière, qui est la mienne comme la tienne, on est d'accord là-dessus, assieds-toi, tu me donnes le tournis à rester debout comme un candélabre dérisoire par le temps qu'il fait ici en été.

L'homme ôta sa chemise et la roula en boule comme on faisait quand on était enfant et qu'on avait décidé une partie de rugby. Il ne la jeta pas toutefois pour que l'enfant s'en empare et se mette à courir avec cette pelote contre sa poitrine haletante. Il la posa seulement près de lui, sans déplier ses jambes et ses genoux étaient toujours sous le menton. L'enfant chercha un endroit sans épine pour s'asseoir. Les figuiers de Barbarie peuplaient le haut de la pente, à proximité des ruines. S'asseoir dans ces conditions exige mûre réflexion. Il ne se demandait pas pourquoi il continuait d'écouter l'homme alors qu'il ne comprenait rien à ce qu'il lui disait. Il

racontait peut-être. Il avait l'air de raconter, mais ses paroles ne laissaient pas apparaître le sujet de son histoire, s'il s'agissait d'une histoire, il s'agissait aussi bien d'une leçon, voire d'une explication, car l'homme était pieds nus et aucune trace de semelle ne s'était imprégnée dans la poussière. S'il avait marché ainsi dans le désert, ses pieds ne valaient plus rien. Il avait besoin de godasses, oui. Mais en quelle langue lui dire qu'on a compris ?

— Assieds-toi, nom de Dieu ! Je ne veux pas lever la tête pour te voir. Il n'est pas bon de parler à celui qu'on ne voit pas.

L'homme faisait des signes qui voulaient dire qu'il avait l'intention de parler encore longtemps et qu'il valait mieux que l'enfant s'assoie pour écouter la suite. L'enfant comprit et la question de trouver de quoi s'asseoir se posa de nouveau et les figuiers de Barbarie semblaient s'être assemblés là uniquement pour se marrer au spectacle d'un enfant qui sait que s'il s'assoit il aura le cul piqué et peut-être même aussi une couille. L'enfant gratta la terre avec la pointe de son espadrille. Il découvrit ainsi deux fois la surface que son cul occupait quand il le posait, toujours avec la prudence qui vient d'être décrite. Il s'assit. L'homme, qui avait cessé de parler et continuait de regarder le désert sans changer la position de sa tête sur les genoux, reprit :

— Nous avions passé une nuit sans amour. Tu ne sais pas ce que c'est une nuit sans amour, mais ne compte pas sur moi pour te

l'apprendre. Tu en jugeras par toi-même le moment venu et crois-moi, mon garçon, il viendra. Et il ne viendra pas parce que lui et toi auraient convenu d'un rendez-vous. Cela arrivera au moment où tu n'es pas prêt à vivre une pareille humiliation. Tu n'en dormiras pas. Aussi, au matin, quand nous avons embarqué dans l'autocar rutilant que l'hôtel met à la disposition de ses clients, je cherchais encore le sommeil. Nos amis étaient-ils déçus parce que nous avions refusé leur compagnie ? Ils nous avaient salués depuis la terrasse où ils étaient attablés devant leurs petits-déjeuners. L'autocar était bondé, mais sans nos amis. Il contenait d'autres connaissances, mais aucun lien d'amitié ne nous liait à eux, aussi personne ne nous demanda où on allait descendre. Le chauffeur n'avait pas paru surpris par notre réponse à sa nécessaire question. Du moment que c'était sur sa route, qu'on ne le forçait pas à en modifier l'itinéraire comme nous y autorisait le règlement de l'hôtel, il ne voyait aucun inconvénient à nous abandonner dans un endroit où il n'aurait pas mis les pieds même sous contrainte. Il ne fut ni heureux ni autre chose de nous laisser sur le bord de la route, sans arbre ni rien d'humain à portée du regard. Nous étions assez bien équipés pour passer la journée dans le désert, ayant convenu avec nos amis que nous nous contenterions d'en suivre la limite, autrement dit une rivière sans eau qui sépare l'existence de l'homme, déjà pas folichonne question confort moderne, et le désert proprement dit, qui s'étend aux pieds des montagnes dans une infinité redoutable. Nous

n'avions pas connu le désert autrement, en Afrique et en Amérique, mais c'est un autre voyage et comme celui-ci est le dernier, je t'en parle avant d'en perdre les mots dans un autre désert dont tu me montreras le chemin tout à l'heure, car je n'ai pas l'intention de cuire au soleil sans ma femme, quand bien même elle serait la proie des vautours, mangée des serpents et de tous ces animaux qui passionnent son attente, comme je te l'ai déjà dit.

L'homme soupira profondément. Maintenant, l'enfant était assis, l'anus bien fermé et les couilles remontées. Seule la pointe de ses fesses touchait le sol. Ainsi que ses talons, mais il ne craignait rien pour ses pieds. Il avait l'habitude de les soumettre aux circonstances de la terre et de ses cailloux, épines et autres morsures inattendues mais parfaitement imaginables. L'homme se mit à compter les secondes et au bout d'un nombre qui échappa à l'attention pourtant exacerbée de l'enfant, il reprit son récit comme suit :

— J'espère que je ne t'empêche pas de parler, mon garçon. Ce n'est pas mon intention, sais-tu ? Je t'entendrais bien commenter mon récit, sans t'interrompre ni rien, mais je ne comprends pas un mot de tes rares paroles, apparemment toujours les mêmes. Mais je vois que tu m'écoutes, non pas comme si tu me comprenais, mais parce que tu ne sais pas quelle décision prendre à mon égard. Je n'ai rien à t'offrir, ni toi non plus et je n'attends rien de toi. Je comptais plutôt sur la rencontre d'un adulte, car je ne veux plus être seul, je ne veux plus supporter cette solitude ni l'idée que ma femme est perdue pour

toujours dans ce maudit désert où elle finit peut-être de pourrir, elle qui commença à se décomposer bien avant la perspective de ces vacances, les dernières si j'en crois ce que je sais du désert. Mais tu en sais peut-être plus que moi sur ce sujet. Tu es un enfant du pays. Cela se voit à ta peau. Comme elle est hâlée ! C'est la peau de tes ancêtres, mon vieux. Tu la portes comme un homme, à ce que je vois. Tu m'en apprendrais, des choses, si nous parlions la même langue. Mais ne crois pas que je sois aussi bête que j'en ai l'air. J'en sais moi aussi des choses. Il a fallu que je rencontre une femme pour en savoir plus sur la vie et l'existence qu'elle nous contraint à traverser comme si nous avions pris un billet. Il y a femme et femme, bien sûr, je ne t'apprends rien, mais à la fin il n'y en a qu'une et ainsi s'achève le rêve que l'enfance a mis des années à construire avec force détails et autant de possibilités de changement. Celle-là m'a mené par le bout du nez. Ne me parle pas de mes trahisons ! Tu sais aussi bien que moi que l'occasion fait le larron. Et puis je ne sais rien de ses propres aventures extraconjugales. Je ne m'y suis pas intéressé, faute peut-être d'en avoir décelé les indices. Qui sait ce qui se passe dans la tête d'une femme qui se voit vieillir, mais pas comme le bon vin ?

L'homme se mit à rire et l'enfant rit aussi. Il avait envie de dire quelque chose, mais rien ne lui venait à l'esprit. Pas facile de dire quand on ne se comprend pas. On se limite à observer de plus près ce qu'il convient d'appeler la chair, qui est toute surface, et ses

positions relativement à celles que notre propre chair s'évertue à exhiber. Le soleil écrasait ça comme le poing le fruit mûr. Ça tapait dans la tête, comme si l'horloge interne se déglinguait et qu'on n'avait aucun moyen de retrouver le métier naturel.

— Je n'ai rien à me reprocher, sinon de m'être trop souvent laissé faire, sans rien dire, comme si je ne comprenais pas qu'elle se moquait de moi, et elle ne savait rien de ce que je savais d'elle, voilà tout. Les vacances étaient agréables et les nouveaux amis se montraient à la hauteur de nos attentes. Belles soirées sous les étoiles et les lampions. La chair grillée et son charbon nous enivraient plus que le vin, très haut en degré alcoolique, tu en jugeras par toi-même quand il te sera permis d'y toucher autrement qu'avec les yeux et le nez, à distance le nez, alors que les yeux ont un pouvoir d'approche dont tu sais te servir, n'est-ce pas ? Il n'y a rien comme les yeux pour vous rapprocher des choses et des êtres qui les habitent. Peut-être peut-on expliquer notre goût pour les déserts de cette façon. Nous avions parcouru de grandes distances, l'un avec l'autre, jamais l'un sans l'autre, pas avares de plaisir, même les moins autorisés par la pensée humaniste. Il y a loin entre l'amitié et l'amour. La confusion peut vous rendre la vie amère.

La tête de l'homme se souleva car il ouvrit grand la bouche et l'enfant pu voir la langue, noire et sèche comme une caroube. L'air qui entrait là-dedans était chaud comme celui qui environne le métal en fusion ou pas loin de l'être. Puis l'angle des mâchoires se réduisit

lentement et les dents se rejoignirent entre les lèvres retroussées. Il était peut-être temps pour cet homme de se désaltérer. L'enfant dit :

— Puede venir a mi casa si quiere… pa' beber agua o vino… Povertatysya dodomu…

— Baratin, baratin ! Je ne comprends pas un mot de ce que tu baragouines, mon vieux ! Tu ferais mieux de te taire et de m'écouter. Je n'ai pas fini mon histoire. Toutes les bonnes histoires ont une fin, même la mienne. La tienne en aura une, même si tu es loin d'en deviner la nature ni les circonstances. Moi je sais comment ça finit. Ce n'est ni un avantage ni un inconvénient, par rapport à ta jeunesse, veux-je dire. Aide-moi à retirer ce maudit pantalon, veux-tu ?

Le pantalon fut lui aussi réduit en pelote et l'homme le posa à côté de la chemise. Il était nu maintenant, toujours dans la même position, les genoux sous le menton et la tête articulée par le mouvement des mâchoires qui laissaient passer les paroles entre les dents, du moins quand celles-ci ne se touchaient pas. La peau de l'homme ruisselait de sueur. Cette dessication inquiéta l'enfant. Il se demanda s'il ne ferait pas mieux d'aller chercher de quoi boire, car l'homme ne semblait pas décidé à le suivre jusqu'à la maison qui n'était pas bien loin, de l'autre côté du coteau, à l'ubac pour tout dire. Mais l'homme lui tenait la main. La fièvre rougissait son visage d'étranger au soleil. De quoi parlait-il ?

— Povertatysya dodomu… Mi casa…

— Voilà un mot qui parvient enfin à mes oreilles ! Je le comprends comme si je l'avais inventé. Casa ?

— ¡Si, si ! Usted necesita agua… Voda, voda !

— Voda comprends pas… Casa je comprends. Moi aussi j'ai une maison. On peut même dire un château. Ou en tout cas une grande maison. Ou un petit château si tu veux. Cinq hectares de bois et de landes. Un peu de jardin autour, près des murs extérieurs. Nous y passons l'année. Elle avec ses épingles et son liège et moi avec mes casiers. Comme nous ne sortons jamais l'un sans l'autre, aucune occasion d'adultère ne se présente, sauf en pensée bien sûr. Les filles du village me rendent fou, mais je n'en ai violé aucune. Puis les vacances arrivent, le temps des vacances, et nous partons, nous désertons les lieux, disons-nous avec humour à nos nouveaux amis, ceux qui cesseront de l'être à la fin des vacances. Je connais alors une ou deux aventures, de préférence avec de la chair fraîche, les vieilles ne m'inspirent pas autre chose qu'une terreur qui me rappelle que j'ai été un enfant. Cela arrive toujours, à un moment donné. Il faut s'y attendre. Et c'est arrivé. Je ne sais plus à quel moment de cette existence commune, mais c'est arrivé. Et le désert a pris un autre sens.

L'homme se gratta une joue, puis la main se posa de nouveau. Il sourit. La première fois qu'il sourit. Ça ne l'empêche pas de pleurer

intérieurement. Sans larmes ni tremblement de la mâchoire. Il gratte l'autre joue. Un insecte s'envole. Il ne dit plus rien. L'enfant attend, préoccupé par la déshydratation qui affecte cet homme au point que son visage s'est creusé au plus près de l'os. Ça devient, en quelque sorte, une vision d'horreur. Puis tout se passe très vite. L'homme est relevé sans ménagement par des mains puissantes et son corps est entraîné jusqu'en haut, au bord de la route où sont stationnées deux voitures de la Garde civile. Il y a cinq ou six hommes en uniforme et deux ou trois en civil. L'homme est plaqué contre la carrosserie, nu et apeuré. Il ne reçoit pas de coups. Mais on le maîtrise durement, en lui tordant les bras et son cou est à l'équerre de sa poitrine, car une main a empoigné sa nuque. Il ne crie pas. Il respire comme si l'air lui manquait. Puis il est enfoncé dans la voiture, comme s'il la traversait. Et tout le monde disparaît. Il ne reste plus sur la route que la petite sœur du garçon qui est resté assis.

— Il a tué sa femme, dit la petite sœur.

Elle se baisse pour ramasser les deux pelotes formées par la chemise et le pantalon. Elle les déplie, les soumet à l'examen du soleil et décrète :

— On les enverra chez nous, pour les pauvres.

Le garçon n'oublia pas le sac.

XIV – Ben Balada

Continuons de projeter ce film sur l'écran des littératures réalistes. Les gens se réunissent sans toutefois consentir à s'unir aussi clairement. Ainsi se reproduit la race des hommes. Même la langue ne s'y retrouve pas. On invente des sciences pour pallier l'impossible. Qui démontrera que la première démonstration n'en est pas une ? Anastasio nous montra ce qui restait du premier hameau, celui qui avait été déserté il ne se souvenait pas à quelle époque pour la bonne et simple raison qu'il ne l'avait pas vécue aussi clairement qu'elle lui avait été contée.

*

Les microbes ont la vie dure. Les pierres avaient subi des années d'érosion. La pluie des équinoxes avait œuvré dans ce sens. Puis le vent des canicules. Et autre chose, mais Anastasio n'en parla pas, tandis que Ben haussait les épaules, attiré plutôt par la perspective. Il avait les pieds à l'endroit même que ses gens avaient quitté pour échapper à la maladie et ses mains en visière lui offraient les horizons étagés du désert. Il n'écrirait rien sur la souffrance de ceux qui émigrent pour cause de misère, de maladie, d'angoisse relative à l'ennui et à la perte des repères traditionnels. Je suis moi et l'autre

m'est aussi étranger. Voilà ce qu'il pensait de nous. Bien sûr il caressait la douce chevelure que ma sœur ne nouait plus. Peut-être lui avait-il parlé de ça et peut-être même, que dis-je, sans doute en avait-il écrit les variations syllabiques et elle s'était exercée à les vocaliser. On s'attend à ce genre de choses de la part de la fille d'un poète. Mais attention : un poète qui va mourir. Et pas au combat, précisait Volo. Anastasio, qui nous servait de guide à l'occasion d'une balade digestive, connaissait d'autres combats, mais il ne les avait pas lui-même vécus. Il disait ce qu'il fallait en penser et si on avait envie d'en penser autre chose, qu'on aille au diable si l'enfer est un pur produit de l'imagination en proie à l'incroyance. Mais ici, parmi ces ruines où la maladie avait fait son nid jusqu'à ce que l'homme s'en absente, et en admettant qu'elle ne se cachait pas sous les pierres des murs répandus, il était un autre homme. Il y avait deux Anastasio et peut-être même trois et pourquoi pas quatre et d'autres encore ? Réflexion qui plongea notre poète (mon père était au lit avec la fièvre) dans une angoisse que ma sœur perçut comme un compliment à sa beauté enfantine, allez savoir pourquoi !

*

Debout sur la table, entre la soupière et le plat de charcuterie, ma sœur était dressée, cette fois vêtue de sa robe, la seule qu'elle avait emportée, en cas de soirée dansante et les sandales de cuir blanc révélaient le tonus de ses petits pieds aux ongles vernis de rose.

Elle récitait de mémoire, les bras en croix sur sa poitrine pas même naissante et son regard était allé se perdre dans les poutres du plafond. Si, aux yeux de mon père, je n'étais pas encore poète, avec toutes les chances de ne jamais le devenir si je ne suivais pas son chemin, par contre ma sœur avait été traitée de « jolie comédienne », autant par lui que par son compagnon d'infortune. Assises à une table proche et lointaine à la fois, ma mère et notre voisine s'étaient immobilisées comme si elles s'attendaient à ce que cette « soirée poétique » se termine mal. Volo était au lit avec la fièvre descendue du village maudit. Sa petite sœur n'était là que pour prendre des leçons de la part de son aînée. Je n'avais rien à faire, mais je ne m'ennuyais pas.

*

Non, non, je n'ai pas pris de notes au fur et à mesure que l'été se finissait. Je n'y ai pas même songé. Je ne me souviens pas d'avoir écrit. Je voulais être dans et hors du tableau à la fois, mais jamais en moi-même. Mon père me reprochait ce qu'il appelait un « manque de sincérité », poursuivant « c'est en toi que cela se passe et le jour où tu finis par comprendre ce qui t'arrive, tu peux te déclarer poète aux yeux du monde ». Ah, bon ? J'ignorais que le monde l'avait à ce point accepté. Chez nous, il était obscur professeur de je ne sais quoi et ici, on le prenait pour un touriste, ce

qu'il finirait par devenir mais c'est une autre histoire. Nous sommes loin de tout quand nous sommes sur le point de revenir chez soi.

*

On n'entend pas les pierres éclater dans la nuit. Ce n'est pas le Sahara. Il pleut du sable venu d'Afrique et les vagues en charrient aussi le sable. Ben se tenait debout sur le rocher face à la mer. Plus loin, on dégustait un vin du pays et mon père le commentait. Les femmes, fillettes comprises, allaient et venaient le long de l'écume, pieds nus et sandales sur l'épaule ou au bout du bras. Volo observait l'horizon où des vaisseaux semblaient se laisser porter par le vent. Ben redescendit avec la sensation d'avoir découvert quelque chose dont personne n'avait jamais parlé. On le vit se diriger vers le stand où des touristes, verre en main, écoutaient mon père comme s'il avait réussi à les intéresser. Le soleil commençait à toucher l'horizon. Ben me poussa vers le stand.

— Tu ne veux pas en savoir plus, Néron ?

Je ne résistai pas.

— Tu ne sais toujours pas qui aime qui et jusqu'à quand ça peut durer, n'est-ce pas… ?

Arrivé au stand, il accepta un verre, y goûta et secoua la tête pour signifier à quel point il le trouvait « merveilleux ». C'était le mot que mon père avait employé. Et tout le monde, y compris l'éleveur,

s'accorda à le trouver parfaitement exact. Nous regardâmes les femmes remonter de la plage. Elles ramenaient des coquilles vides.

*

Cette fois, nous dirigeâmes le zoom vers les hauteurs, là où se trouvait l'ancien hameau. Le soleil était au zénith, tuant les ombres et par conséquent les reliefs nécessaires à l'invention de l'histoire. Ma sœur la racontait tout en appuyant à intervalle régulier sur le déclencheur, provoquant un tintement dont la crispation me tenait en éveil. Ces séances d'observation par le moyen d'une optique me fatiguaient, autant le corps que l'esprit, et si je m'employais à redevenir poète au moins le temps de ne pas en mourir, je ne trouvais pas les mots et le chat à neuf queues de mon père s'abattait sur ma chair mise à nu.

— Qu'est-ce que tu racontes ? s'indigna ma sœur. Papa ne nous a jamais battus, que je sache…

Elle ne le savait pas vraiment. Il n'y avait pas de chat à neuf queues dans la maison.

*

Je nouai les neuf brins puis les rejoignis dans le manche de roseau. Volo posa délicatement le Russe sur la feuille de l'agave puis le lia avec moins de ménagement. Je lui tendis l'instrument de torture. Il

en mesura longuement la complexité. Si le Russe n'avait pas été figuré par un sac normalement rempli d'olives ici remplacées par de l'herbe trouvée dans l'ancienne bergerie, il aurait lui-même confectionné ce délicat présent de la vengeance. Or, j'avais refusé d'entrer dans sa peau. Je n'avais jamais été fouetté, contrairement à ma sœur qui en avait joui mais seulement jusqu'à dix.

— J'y vais ? demanda Volo comme si de Russe qu'il avait souhaité que je fusse j'étais maintenant son supérieur hiérarchique.

Je donnai le signal. Or, un défaut de conception ou de fabrication, peut-être les deux, fit que le chat s'éparpilla avant même d'atteindre le dos du Russe. On vit les neuf brins s'envoler dans l'air brûlant du midi. Seule la poignée de roseau demeura dans la main de Volo.

— Va chercher ta sœur, dit-il d'une voix désespérée. Elle sait, elle.

*

Comme si je ne savais pas, moi, ce qu'elle sait ! Je courus, descendant et sautant même par-dessus les murettes en ruine, provoquant la chute des pierres dans la pente. Évidemment, ma sœur avait photographié la scène. Elle fit défiler les clichés sur l'écran.

— C'est chouette, le numérique ! dit-elle.

*

— C'est dingue, cet infini ! s'écria Volo.

— Tu parles d'un infini !

Ma sœur recadra la Lune, augmentant le grossissement.

— La distance de la Terre à la Lune est finie, dit Volo. Mais de la Terre à *ailleurs*, il n'y a pas d'unité de mesure possible.

— Tu en sais, des choses… fit ma sœur sans cesser de déclencher.

— L'amour se mesure, risquai-je, ce qui provoqua un silence.

— Avec quoi ? dit la petite sœur de Volo.

— Ça les fait bander, dit ma sœur, et ils s'imaginent que c'est avec ça qu'on mesure l'amour.

— Amour rire deux rires ! éjacula Volo qui disparut dans la nuit.

*

« C'est encore loin ? »

Je ne sais combien de fois nous posâmes cette question. Le soleil nous harcelait. Les filles marchaient à l'ombre de l'âne. Anastasio siffla plusieurs fois le chien qui revenait sans expliquer ce qui le déroutait. Il y allait malgré les cris de son maître, puis disparaissait dans la pente et la poussière se redéposait.

— Il y a de l'eau entre les feuilles des *pitas*, consentit enfin Anastasio. C'est pour ça. Ces grands mâts que vous voyez entre les

feuilles servent à construire des *chozas*. Mais n'en demandez pas plus à un agave.

— Pourquoi… ?

Il était comme ça, Anastasio. Il n'allait pas au bout des explications. Il ne vous regardait pas avec des yeux complices quand il interrompait sa leçon. Au contraire, il continuait son chemin *¡y basta !*

*

De là-haut, on pouvait voir à quel point le défrichement avait causé de dégâts.

— On devrait l'appeler « Le désert de la forêt disparue », dit Anastasio. Ou « Le fantôme de la forêt ».

— C'est ça, un désert ? fit Volo qui cliquetait des capsules.

— La maladie est remontée par là, continua Anastasio.

Il désigna l'autre pente et sa main en suivit une autre et enfin elle atteignit les premières ruines.

— Ça voyage dans l'air, les maladies, dit-il. Mon âne a soif. Les filles ? Occupez-vous-en. Mon chien a assez bu. Par ici, *hombrecitos*…

Je vis ma sœur hausser les épaules. La petite sœur de Volo décrocha la gourde qui tomba dans la poussière. L'âne secoua ses

oreilles. Enfin, nous atteignîmes le sommet, laissant les filles avec l'âne, le chien nous ayant suivis malgré l'absence d'agaves. Les murs n'atteignaient pas la hauteur de nos tibias. Aucune trace d'homme ni d'animaux. Pas un manche, ni un morceau de poterie, je sais pas moi… des coquilles d'amandes ?

— La maladie est restée ici pendant trois longues années.

— Quelqu'un l'a vu s'en aller ? dit Volo en riant.

— Ceux qui n'étaient pas descendus sont morts avant deux ans et ceux qui avaient survécu ont attendu encore un an avant de venir jeter un œil. Ça fait trois ans.

Volo commença à installer ses capsules. C'étaient des mines antichars. Il les recouvrit de terre. Anastasio les contourna et entra dans l'enceinte de pierre qui avait été une maison.

— Je crois que c'est celle-ci, dit-il. En tout cas, on le dit. Chacun a son idée sur le sujet. La maladie n'est pas revenue. Pas ici. Et je crois pas que quelqu'un ait entendu parler de son retour. Au moins pas dans le pays. Plus loin peut-être. Je ne suis jamais allé jusque-là. D'autres l'ont fait. Mais pas à ma place.

Le chien me regardait comme s'il savait qu'en grattant la terre on trouverait des os humains.

*

À la télé, les mensonges guerriers s'accumulaient. Volo participait à la conversation. Moi je sortais et je poursuivais les filles. J'aimais leurs jambes et leurs chevelures. Voilà comment on se couvrait de poussière dans ce pays.

*

Rien de fantastique n'arrivait, même en attendant, aussi retournais-je à mon lit de bonne heure, histoire de mettre de l'ordre dans mes observations, lesquelles finissaient par s'étioler comme des fleurs privées de lumière. Ce dépérissement aurait pu m'angoisser, mais je savais d'instinct que tout cela refleurirait un jour. Ce que j'ignorais cependant, c'est que ce serait alors mon tour de dépérir, jusqu'à en souffrir. L'enfant qui n'a pas souffert finit par retrouver la douleur qui n'avait alors affecté que son inconscient. Étais-je frivole à ce point ? Approximatif ? Sans autre apparence que mes jeux et mon désir de dépasser mon père comme poète ? Je ne savais même pas que les filles avaient de meilleures raisons de se plaindre, preuves à l'appui. Elles savaient ce que j'ignorais et que je finirais par écrire pour m'en guérir.

*

La perspective du retour au bercail me plongeait dans d'insecourables inquiétudes, mais non pas parce qu'elle m'en rapprochait, au contraire elle m'en éloignait. Et je me sentais, au

milieu de la nuit, comme enraciné dans la terre de ce pays de vacances. On repartirait sans moi, en quelque sorte. J'habiterais la maison en solitaire, sans père ni mère, et sans ma sœur pour m'enseigner le corps de la femme. Je coucherais avec la petite sœur de Volo, ou avec Volo, qui sait ? Une fois nu le corps peut se donner à tous les projets un tant soit peu réalisables.

*

Ben écrivit plusieurs poèmes à propos de ma sœur. On aurait pu dire : sur la peau de ma sœur, tant elle en frémissait. Et comme c'était elle qui les récitait, un trouble d'eau dormante s'installa chez nous et peut-être même chez notre voisine. Aliz (c'est le doux prénom de ma sœur maintenant que je l'invente) prenait un tel plaisir à se donner ainsi en spectacle que même Volo en conçut plus d'une érection. A-t-on idée de bander à propos d'une fillette, même si on n'est qu'un garçon de son âge ou à peu près, mais vu qu'elle nous dépassait d'une tête, nous n'en concevions aucun reproche intérieur et du coup la petite sœur de Volo devenait intéressante de ce point de vue. Ou alors j'étais en proie à une imagination sans rapport avec mon âge. Un priapisme de bonne nature. Et une fiction sans limite et sans considération pour la réalité des autres. Je devenais complexe alors que mon poète de père prônait la simplicité. Je prévoyais d'autres complications, comme la dette à payer aux yeux de la société. Les seins de ma sœur ne poussaient pas.

*

Plus tard, mais alors beaucoup plus tard, alors que mon père était mort de sa maladie, sans héritage poétique, et que Ben avait disparu dans l'anonymat, tandis que ma mère se prêtait au rôle de grand-mère auquel la fécondité de ma sœur l'avait réduite et que mes amis ukrainiens avaient retrouvé leurs tombeaux familiaux, je vis à quel point on souffrait autour de moi et combien le silence imposait ses dispositifs conçus pour étouffer le moindre cri, de révolte ou de douleur, d'angoisse au fond. Mais j'anticipe.

*

« Un crayon, du papier, et voilà ! dit mon père à l'assemblée de poivrots. Il n'en faut pas plus pour exister ! »

Il parlait à des ouvriers. Il y avait aussi des femmes, des cueilleuses. Les enfants jouaient dehors. J'étais parmi eux. La balle volait. J'étais près de la porte, deux battants qui avaient connu les diligences d'autrefois. Une chaîne pendait avec au bout un gros cadenas rouillé. On entendait la voix de mon père. Il disait :

« C'est l'exercice des pratiques culturelles qui tuent l'art et par ricochet nous assassinent. En voilà des bourgeois revenus sur le devant de la scène ! Autoritaires et sans pitié ! Vos pères ne les ont pas éliminés. Et nous voici menacés « d'effacement », pour ne pas dire soumis à leur désir de pureté alors que notre vieille civilisation

ne revendiquait que la perfection. Souvenez-vous ! Buvez à ma santé, les amis ! Et sachez que je ne meurs pas d'effacement, mais de ce satané virus dont l'apparition figure la pliure qui change notre Histoire en roman de gare ! »

Mais personne ne parlait. Les verres n'étaient soulevés que pour emboucher. On les entendait cogner les goulots une fois la bouteille vidée, redevenant leurs chapeaux. Victoria ramassait les capsules. Les mouches s'en mordaient les mandibules.

*

« Quand vous aurez fini de reluquer les guiboles de ma fille, vous nous montrerez l'effet qu'elles produisent sur votre conscience ! »

Ma sœur avait cessé de danser. La soupe était bonne. La loupe était vide. Les chats se disputaient les coquilles d'œufs jetées aux pieds des cactées dont le petit nom m'était inconnu. L'Anglais se fit expliquer le problème qu'il posait. Il prit le temps de réfléchir puis se leva. Une femme, la sienne sans doute, tenta de le retenir, mais il rota et avança vers la table où mon père, sa fille sur les genoux, toisait cet étranger qui avait critiqué la soupe sans même la goûter, sous prétexte que l'idée de casser des œufs dans une soupe était une mauvaise idée. L'Anglais se dressa devant mon père qui demeura assis, retenant sa fille par la taille, elle qui ne demandait qu'à aller jouer ailleurs.

— *¿Cuanto es* ? dit l'Anglais.

— Elle n'a pas de prix.

— Vous la gardez pour vous ?

— C'est ça.

— Vous avez aimé la soupe ?

— J'aime ma fille encore plus.

— Qui me dit que c'est votre fille ?

— Demandez-le-lui…

— C'est ton père ?

— *Sí, señor*…

— Pourquoi qu'elle parle espagnol alors que vous êtes français ?

— Elle parle pas anglais.

— C'est pas votre fille ! C'est un bordel ici ! Pas un jardin d'enfants.

— Vous vous êtes trompé d'adresse, *old sport*…

— Viens avec moi, petite.

Voilà comment ça a commencé. On a ramené mon père dans une civière. Le gyrophare a illuminé les façades du hameau. Les gens sont sortis et ils se tenaient immobiles sur le seuil de leur maison, touristes et autochtones. Ma mère aussi est sortie. Ma sœur s'est précipitée dans ses bras et la petite sœur de Volo dans les bras de

sa mère à elle. Volo et moi on s'est tenu à l'écart. Volo m'a dit, tandis que je pleurais dans son ombre :

— Les Anglais sont nos meilleurs alliés, mais çui-là me revient pas. Je sais où il habite.

On allait lui régler son compte, à notre manière.

*

Mon père ne se sentit pas humilié pour la simple et bonne raison que l'Anglais avait agi lâchement. On n'envoie pas son poing dans la gueule d'un type qui tient sa fille sur les genoux, voilà ce que tout le monde pensait. Et puis traiter notre café de bordel alors que c'était l'ancienne écurie des diligences de l'époque qu'on avait pas connue était une insulte intolérable. Quand Volo et moi on s'est approché de la maison que l'Anglais louait, on vit qu'il était allongé devant, sur la chaussée de ciment, pas même sur le trottoir qui était aussi en ciment. Et deux femmes versaient de l'eau sur sa tête qui demeurait immobile. S'il saignait, ça n'inquiétait pas ces longues gonzesses à la peau blanche comme le lait. Et puis personne ne venait. On n'y est pas allé non plus, Volo et moi. On a attendu que le type se réveille. Et aussitôt il s'est redressé et il s'est mis à battre les femmes avec le bâton qu'il tenait dans les mains. À croire qu'il s'était servi de ce même bâton pour décaniller mon père. Ben aussi observait la scène, comme s'il était venu directement de l'écurie

sans passer par chez nous. Il n'y avait aucun signe de colère sur son visage de poète en mal d'inspiration sitôt qu'il n'était plus question d'aimer.

*

Un soir les flics embarquent Ben qui se baladait à poil dans les rues du village et le lendemain après-midi le voilà qui revient au guidon d'un Piaggio, casqué et le visage fendu d'un sourire digne de ses dents de nacre. Mais le détail qui m'immobilisa sur le seuil, le rideau sur l'épaule et la casquette de travers, c'était cette flamme rouge et vivace qui semblait attachée à son dos comme les ailes d'un ange. De profil, la cuisse était aussi blanche que le lait de ma première enfance, non pas celle de Ben qui avait déjà mis pied à terre, mais celle, bientôt suivie de sa pareille, d'une fille qui devait avoir mon âge et que le jaune de ses fringues habillait aussi parcimonieusement que le mouchoir d'une nudiste enrhumée. Volo pesa sur mon épaule. Son visage n'était plus à la guerre. Il posa le bocal avec d'infinies précautions sur la première marche. La fille venait vers nous. Un lacet de ses espadrilles avait glissé le long de son mollet. Dans le ciel blanc de la canicule sa chevelure pétillait comme la braise. Elle nous tendit une main que Volo s'empressa de baiser de toutes les lèvres que son Dieu lui avait affectées avec la bénédiction de la déesse de la fertilité. La fille s'ébroua comme une jument et la main vint voleter dans mon regard ébloui par tant de

photogénie. De loin, car la béquille du scooter était rétive, Ben nous lança un prénom que ma sœur, penchée à la fenêtre du premier, reçut comme une mauvaise nouvelle. Elle laissa tomber la serpette miniature qui n'avait d'utilité que dans la jardinière de géraniums. Ben se rapprochait comme dans un travelling faussé par un effet de zoom. Je balbutiai mon nom de baptême. J'eus l'impression qu'elle me léchait les joues, en alternance, son haleine sucrée fouettant mes propres lèvres au passage. Il fallut que Ben intervienne pour que je redescende. Volo me regardait d'un drôle d'air, l'air du type qui a perdu la foi en sa patrie lointaine et j'entendis les pieds de ma sœur dans l'escalier. Tout le monde parlait. J'entendis :

— Néron est poète, mon chou.

— Moi je peins, dit la fille qui s'appelait Lucie (je le confirme).

Mon père se ramena, hilare :

— Je vois que tu t'es refringué, l'ami ! Mais pour tes habits de la nuit dernière, tu peux les oublier : le vieux Pablo les a déjà vendus et on raconte que Cecilia est en route pour le couvent.

*

Le soir arriva vite. La brise proposa ses embruns et nous dînâmes dans le jardin. Pour moi, elle avait plutôt l'allure d'une ballerine que d'une artiste peintre. La table me privait de ses jambes, mais sa chevelure mallarméenne était soumise à mes caprices virtuels. Le

hasard ou ma mère l'avait située en face de moi. Je m'attendais à une rencontre de pieds. Ma sœur, lèvres pincées et à peine entrouvertes pour recevoir l'aliment, ne s'adressait qu'à notre père (qui êtes aux cieux en ce moment mais n'anticipons pas). Ma mère jacassait à un bout de la table, agitée comme une marionnette maîtresse de sa croix d'attelle. Volo se taisait. Il ne parlait qu'en présence de son bocal, mais ses yeux étaient en plein effort de description de ce qu'il voyait de profil, car la belle Lucie figurait à sa droite. Le moment est peut-être mal choisi pour décrire dans le détail et sans se laisser tromper par l'émotion l'agencement de ce symposium où les enfants étaient privés de vin comme il se doit. Les lèvres de Lucie s'entrouvraient de temps en temps et chaque fois je me demandais si elle allait m'adresser la parole tandis que sa fourchette s'élevait, ou le verre où pétillait la boisson préférée des enfants. Je mouillais, comme on dit dans les livres d'Esparbec.

*

— C'est la dernière semaine, dit Volo sans dissimuler sa satisfaction bien compréhensible maintenant que j'y pense. Ensuite, on ne se reverra plus avant l'été prochain. J'ai entendu dire que vous allez habiter leur maison avec ton papa… ?

— En effet… répondit la belle. Papa a une idée de poème et l'endroit lui paraît propice…

— Ça s'en va comme un rien l'inspiration…

— Pas comme à la guerre !

Si j'avais été un ami fidèle, j'aurais trouvé autre chose à dire, mais l'idée que Volo allait en profiter alors que je m'échinais sur les bancs d'une autre école ne m'enchantait pas. Je n'y pouvais rien changer, hélas. Mon père consentait à prêter notre maison de vacances à son ami Ben dont la fille avait de quoi alimenter mes fantasmes si c'était tout ce que je pouvais en espérer. Cette idée ravissait ma mère. Elle adorait la rousseur de Lucie. Il y aurait un tas de gens pour en jouir et Volo serait son plus proche voisin, ce qui lui donnait l'avantage, alors que je me languirais à plus de mille kilomètres dans un village humide et froid du piémont pyrénéen.

— Tu iras dans la même école que moi, dit Volo.

— Je crois… fit seulement la belle.

Elle avait dû remarquer mon désespoir. S'il y a une chose que je n'ai jamais pu cacher à ceux que j'aime jusqu'au sacrifice de ma raison, c'était bien ce désespoir qui m'empêche de bander. N'en savait-elle pas plus que moi sur ce sujet, elle qui lisait les mêmes livres que moi, nous étions-nous confiés à la tombée de la nuit, profitant d'un moment de solitude à deux à la faveur de la cérémonie du lavement des mains à laquelle nous nous étions soustraits d'un commun accord ?

*

J'aime la complicité des filles et si je parviens à l'âge des femmes, je m'en souviendrais pour leur rester fidèle. Il était un peu tard quand je montai enfin (enfin selon ma mère) me coucher. Nous avions tellement de choses à nous dire ! On ne se couche pas avant de les avoir dites et à un moment qu'il n'est pas raisonnable de prévoir, même en cas de rendez-vous matinal, les conversations défleurissent et ma mère se lève en tapant des mains. Lucie avoua qu'elle avait hâte de s'endormir, car elle n'avait pas pu le faire dans le train. Et puis son papa Ben était arrivé à la gare avec une heure de retard, à cause des policiers qui ne retrouvaient pas son étui à cigarettes. Il avait dû le décrire en détail, relire la déposition et attendre qu'elle fût tamponnée par le chef qui prétendait ne pas se souvenir de cet étui, que s'il avait été en or comme le soutenait Ben, il l'aurait remarqué, car il aimait beaucoup l'or et ne se privait jamais de le regarder s'il s'en présentait à son regard toujours en éveil quand il avait affaire à un délinquant sexuel fiché et jamais condamné il se demandait comment. *¡Maldita justicia !*

— Oui, oui, couchons-nous ! siffla ma sœur qui prévoyait une grasse matinée car l'horloge du buffet indiquait minuit.

Ensuite le chef avait refermé le registre et un subalterne s'était mis à la recherche du tampon, pas celui-ci qui est pour les infractions

routières, ni celui-là qui ne concerne que les adultères. Ben arriva en retard, moins d'une heure, tu exagères, Lulu !

*

La guerre avait dû s'achever dans la nuit, car le lendemain matin Volo s'amena sans le bocal. Il n'y a rien de plus ridicule qu'un garçon qui transporte un bocal avec dedans des insectes à moitié crevés à quoi il faut ajouter le cliquetis humiliant des capsules nécessairement incluses dans les explications que la belle exigeait en trempant sa tartine dans son bol. J'avais trop parlé et Volo me fustigea. Lucie n'aimait pas la « peau du lait ».

— Montre-lui, Néron, comment tu fais pour l'avaler sans dégueuler !

Au diable l'amitié et vive l'amour ! Puisqu'elle lisait les mêmes bouquins que moi (et donc que mon père qui n'était pas que poète), le spectacle d'une bite en érection, même sans poil, ne pouvait pas choquer les principes fondateurs de son jeune âge. Cette mise à l'air me fut un grand soulagement. Cependant, il ne se passa rien d'autre, même pendant qu'elle la tapota sans autre intention que de constater que je n'étais pas aussi bien dans ma peau que j'en avais l'air en présence de ma mère ou pire de mon père. Si ce fut un incident, il ne se conclut pas par un orgasme et il n'en fut pas question avant la nuit où je comptais bien remettre ça en solitaire car

je n'étais pas convaincu de la justesse de mon désir ni des sentiments de celle qui l'inspirait.

*

Il n'y a rien de plus beau qu'une étendue sans hommes. On y devine les animaux et on en sait les insectes et autres bestioles rampantes. Ma sœur tenait à enseigner la photographie à notre nouvelle amie qui avoua n'y connaître rien car on ne lui avait enseigné que le dessin et l'éducation des couleurs était en cours. Ma sœur se garda bien de critiquer la pertinence de ces enseignements qu'elle avait abandonnés après la première leçon dispensée elle ne voulait plus se rappeler dans quelle école. Cependant, Lucie ne regardait pas vraiment l'écran et comme l'appareil ne disposait pas d'un viseur, elle voyait le désert comme je le voyais, à l'œil nu. J'en avais des histoires à lui raconter à propos de sable, de cailloux, de cactées, de morsures, de momies… ! Elle devait bien s'en douter un peu puisque son père était poète, peut-être pas aussi expérimenté que le mien, étant de la génération X, mais il en savait assez sur les gens pour les emprisonner dans le récit qui le turlupinait depuis son adolescence éreintée par son boomer de père. Et de masturbation en masturbation, nous sommes arrivés à trois jours du retour au bercail. Vous vous doutez que Volo se tenait tranquille, certain d'avoir gagné qu'il était, ce guerrier de pacotille. Trois jours pour convaincre, c'était tout ce dont je disposais comme temps et ce dans

un espace aussi étroit que peut l'être une maison qui sera le témoin d'un récit étranger au roman que j'étais désormais dans l'impossibilité de conclure à la manière de Mauriac ou de San Antonio… autrement dit dans les approximations fatales de la précipitation.

*

Que dis-je, trois jours ? Nous partons après-demain. Le départ aura lieu une fois la nuit tombée, car mon père, le poète Fabrice de Vermort, aime rouler de nuit. « Et d'une traite ! » Ce qui provoque un discret frémissement à la surface de la chair de ma mère. Nous sommes au matin du premier des derniers jours de vacances et comme on pousse vite à cet âge, on ne se reconnaîtra pas, en tout cas tel qu'on s'est vu au fil de l'été, jusqu'à ce qu'il s'achève et que rien ne recommence, contrairement à ce que prétend mon boomer de père. Ben écoute. Il caresse la chevelure de feu de sa fille qui s'est posée sur son genou comme un oiseau arrive sur la branche qui craque. Ben en sourit. Elle a quel âge cette fille sans nichons ? Sans poil je ne sais pas. Des jambes que Victoria a comparées aux siennes, malgré la différence d'âge évidente à vue d'œil. D'habitude, quand les choses se compliquent au point que je les vois clairement se compliquer, l'angoisse me noue les tripes et je ne trouve plus les mots, même pour exprimer les choses les plus simples. Mais cette fois-là, les mots se font la guerre et les insectes noirs et luisants

sortent de terre sur le chemin que j'emprunte pour trouver l'inspiration. Je ne serai jamais poète, je le sais bien. Ben a beau m'encourager, je sais bien que mon père a raison. Je continue de marcher, maintenant nu sous un soleil qui atteint le midi, les pieds blessés par la caillasse, pas le moins du monde soucieux de déranger le scorpion ou la vipère. Pas un arbre ici. L'ombre n'existe plus que pour les petits animaux et les insectes. Une fièvre d'enfer.

*

« L'œuvre d'un homme, qu'il soit mâle ou femelle, s'étend sur plus d'une génération, à moins qu'il meure en cours de route ou qu'il choisisse de dériver avec le vent et les marées. On ne se voit pas vieillir, mais on voit les autres grandir. On finit par devenir le nain qu'on a inventé pour les besoins de l'histoire. On ne redevient pas enfant. On s'amenuise, on se ratatine, l'érosion devient douloureuse parce qu'elle a atteint les zones nerveuses, elle ira jusqu'à l'os, sa dernière œuvre visible, ensuite on vous enterre et on finit par vous oublier ou par ne plus penser à vous, l'un ou l'autre. Voilà ce qui vous arrive, chers vieux poètes. Vos trouvailles n'en sont plus. Elles sont passées de mode ou on n'en reçoit plus les prosodies. Sans parler des accélérateurs de la vieillesse, ceux qu'on s'injecte ou auxquels on nous condamne comme autant de simulacres de mise à mort. Il faut croire en Dieu pour penser que l'homme ne peut pas être vaincu. La destruction de son œuvre, non par le temps mais par

le manque de conservation, est devenue, à l'heure où je vous parle, sa seule préoccupation. Et tel qu'il se présente devant vous, il n'écrit plus, il ne parvient même pas à refaire le chemin à l'envers, des fois qu'il soit encore possible de trouver le moyen de convaincre votre mémoire. Vous me voyez réduit non pas au silence, mais à l'immobilité. Cette espèce de paralysie me tient par les couilles et pourtant j'ai le sentiment de ne pas les avoir entièrement vidées. Femme, j'eusse peut-être rencontré l'amour, mais je suis homme et me voilà convaincu, à l'âge que j'ai, que ni l'un ni l'autre n'est l'avenir de son semblable. Mais je ne vais pas vous ennuyer plus longtemps, amis des librairies. Vous vous demandez qui je suis et si mes dédicaces ont quelque chance de valoir au moins un peu aux enchères. Je ne sais même pas si une récitation peut vous approcher de ma table. Vous m'écouterez et je ne vous reprocherai pas de ne pas me comprendre. Vous pouvez aussi découper les belles illustrations qui bornent mes chapitres et les accrocher aux murs de vos chiottes pour boucher les fissures de votre existence. Nous ne nous entendrons jamais, que vous soyez plus jeunes ou plus vieux, ou même de mon âge. Voyez comme je ne suis pas désespéré ! Certes grâce à ce vin qui enchanterait les incrédules si vous le buviez avec moi. Je vous salue Myriam dont la grâce, à défaut de changer l'esthétique de notre époque, est une promesse de jouissance terrestre ! »

XV − Le petit prince

Ce n'était pas la rivière de Nick Adams. La vieille Angustia, qui avait connu l'époque d'avant le barrage, la considérait d'un regard noir, répétant « El río se lo lleva », balançant au bout de son bras le sac de plastique contenant ses petites ordures ménagères, me jetant le même regard et, croyant me parler du Temps, marmonnait dans ma direction « El mar se lo llevará ». Je ne sais pas si vous avez compris… Peut-être… Qui sait ce que vous êtes en mesure de comprendre, vous qui ne savez que ce que vous savez ? Oui, oui, la rivière, qui était un fleuve, ma sœur disait « ya pas d'eau dedans c'est pas une rivière » mais à l'équinoxe d'automne elle voyait avec moi à quel point l'eau est un danger pour l'Homme, autant que la lave et le phosphore blanc. Angustia traversa la rue pour rejoindre son neveu qui l'attendait dans sa Nissan. Elle jeta le sac derrière la cabine et se hissa à l'intérieur comme si elle n'avait pas quatre-vingts ans passés, puis elle nous salua en agitant sa petite main grise harcelée par le soleil qui commençait à sculpter les parages. « D'ailleurs, dit ma sœur, c'est peut-être pas ça le fleuve… au moulin il y a un autre fleuve et les deux se croisent et qui peut dire qui est le fleuve et qui est la rivière… ? *¿El Jauto o el Aguas ?*

— Les cartes le disent. Les gens aussi.

— C'est parce que nous sommes français, » conclut-elle.

Mon voisin de mon âge avait aussi une petite sœur et les deux filles s'entendaient bien alors que Volo et moi nous parlions de la guerre et que des fois ça nous menait loin et qu'on ne savait plus s'il était permis d'aller aussi loin. Dans la lunette, il y avait quelquefois un iguane et d'autre fois un vieil homme qui n'appartenait plus à ce monde, un sac d'olives sur l'épaule et la poussière autour de lui. Il fallait que le soleil éclaire ça avec une ombre qui s'étirait dans la pente entre les oliviers miroitants. Les vacances ne durent pas aussi longtemps.

Mais cette après-midi-là, l'homme qui descendait du bassin d'irrigation n'était pas d'ici. Ça se voyait qu'il n'appartenait pas à cette terre et qu'il était de notre temps. Il était vêtu d'une chemise blanche et d'un pantalon peut-être gris et il portait un chapeau qui n'était ni de paille ni de toile, mais pas sur la tête, le secouant pour rafraîchir son visage rougeaud. C'était un Anglais ou un Allemand et ses lèvres étaient retroussées, les dents saillaient blanches et humides, la langue sortant pour les humidifier puis retournant d'où elle venait pour changer l'haleine, car l'homme n'en pouvait plus et il avait l'air de chercher son chemin, comme si celui qu'il avait sous les pieds n'était pas celui qu'il avait cru avant de redescendre. Je dis re parce qu'il n'était pas difficile de penser qu'il était monté. À quel moment si c'était de l'autre côté de la colline, par le chemin qui descendait au prochain hameau ? Nous cessâmes de parler de la

guerre et Volo siffla pour appeler les filles. Elles tirèrent d'abord la langue, mais la curiosité sembla les arracher à leurs jeux et elles regardèrent dans la lunette chacune leur tour.

« C'est un Français, dit ma sœur.

— T'en sais quoi ?

— Il a une tête de Français…

— Mais pas la peau.

— S'il était noir tu dirais quoi ? »

Il arriverait bientôt au bord du canyon au fond duquel la rivière ne coulait pas. Il nous verrait alors, mais peut-être nous avait-il déjà vu et s'il cherchait son chemin il nous hélerait, les mains en porte-voix, sur l'autre rive, si on peut appeler ça une rive. C'était déjà arrivé qu'on se parle en travers du canyon. Nous n'allions pas rater ça. Le phénomène de l'écho demeurait inexpliqué, mais nous ne cherchions pas à comprendre. Et cette fois encore, nous attendîmes que l'homme parvienne au bord du canyon. Il ne savait peut-être pas qu'il avait affaire à une rivière. On ne peut pas deviner en l'absence d'eau. On voit les rochers en bas et les troncs d'arbres gris et les trous infinis provoqués par l'ombre. Rien n'y pousse, sauf plus loin des roseaux mais seulement s'ils ont eu le temps de repousser entre deux délestages du barrage à l'automne. Ça aussi c'est du temps. Et nous sommes en train de vieillir, conscients de n'être que des

gosses, ce qui nous rend amers quelquefois, mais le plus souvent on essaie de penser à autre chose.

« On fait comment pour traverser ? » cria l'homme.

Ça devait arriver. Quelle autre question pouvait-il poser une fois arrêté par la profondeur et l'à-pic ? Sa voix était celle d'un *cantaor*. Pourtant, il n'avait pas l'air gitan. L'écho revint aussitôt et il ne nous restait plus qu'à répondre à sa question. Le pont est loin d'ici et il faut monter vers l'amont où le chemin disparaît dans l'alfa et les palmiers nains. Vous ne connaissez pas cette broussaille de *coto de caza* ? Voyez le lièvre qui détale comme on dit dans les fables et les contes de notre enfance et suivez-le : le pont est à une heure pour un bon marcheur, sinon descendez le chemin qui vous porte en ce moment et vous atteindrez le village d'en bas, vous pourrez vous y désaltérer, la fontaine est publique. Reviendrez-vous ?

Il secoua son chapeau avec plus d'application. Son mouchoir était trempé et l'humidité formait une tache sombre à la place de la poche de son pantalon. À moins que vous ne désiriez nous rendre visite. Nous sommes en vacances.

« Nous, non, dit Volo. On va à l'école ici et on commence à en parler la langue.

— Il faut dire que maman enseignait l'espagnol à Kyiv, précisa sa sœur.

— Oui, sinon… »

Sinon quoi ? L'homme ne parut pas s'intéresser à ce que nous étions ni à comment nous partagions le temps de l'été. Il se pencha pour évaluer la difficulté d'une descente par la pente. Il avait vraiment envie de venir de notre côté, mais il n'y avait pas d'autres moyens que de monter jusqu'au pont et d'en redescendre par la route goudronnée ou de descendre jusqu'au village voisin et monter alors jusqu'ici. Pour y faire quoi ? Étions-nous concernés par le désir de cet homme ? Que nous voulait-il ? Et s'il ne nous voulait rien, que cherchait-il chez nous ?

« Il me faudrait un avion, dit l'homme. Avant, j'en pilotais un… »

Il n'en fallut pas plus à Volo pour se lever, car il était accroupi et sa sœur s'appuyait sur son dos, un genou sur son échine et l'autre jambe oblique et le pied calé par une aspérité de la roche. Sa bouche forma « Un avion ? » mais rien ne sortit, ni l'avion ni ce qu'il impliquait de retour à la terre natale. Son visage me parut radieux. Mais c'est ma propre sœur qui lança, les mains en éventail de chaque côté de sa jolie bouche toute rouge de sang et de gros mots :

« Vous êtes pilote… euh… m'sieur ? »

Il opina, retenant les mots qui lui venait à l'esprit dans sa main qui devait être moite et chaude.

« Alors… ? Qu'est-ce que vous décidez ? criai-je à mon tour.

— Vous n'avez pas le choix, murmura Volo qui s'était de nouveau accroupi pour gratter la poussière.

— Je vais descendre jusqu'au village, » dit l'homme.

Et il se coiffa, agitant cette fois son mouchoir qu'il finit par appliquer sur son visage. Nous le vîmes disparaître. Volo repoussa sa sœur. Elle vint se reposer sur moi, car je m'étais accroupi moi aussi et ma sœur était juchée sur un rocher, une main en visière et l'autre en l'air comme une funambule.

« Un pilote ? dit Volo. Mon père… commença-t-il mais sa sœur l'interrompit :

— Ton père est un déserteur, même s'il a été pilote…

— Ça va ! » fit Volo et il retourna d'où on venait.

Il allait ruminer, comme disait ma sœur. La sœur de Volo dit :

« C'est quoi cette histoire de *río*… ?

— En français… » commençai-je, mais ma sœur sauta du rocher et la poussière atteignit ma langue sortie.

Je sors toujours ma langue pour parler. Je n'ai pas appris à parler autrement. Elle sort entre les mots. Elle prend l'air avant de trouver le mot suivant. Moi je dis que c'est mieux que de zozoter. Mais je dois avouer maintenant que je ne parlais pas souvent. Ma sœur

jouait alors à attraper cette langue souveraine mais hop ! elle rentrait avant de se faire pincer. Mais j'aimais bien les affûts de ma sœur. Je ne lui en voulais pas de chercher à me contredire.

« Il ne reviendra pas, dit-elle et Volo continuait de s'éloigner. Qu'est-ce qu'il a *encore* ? ajouta-t-elle en se grattant le nez.

— Il a qu'il en peut plus, dit la sœur de Volo comme si ce qu'elle allait dire ne l'affectait pas plus que ça : c'est à cause de son père.

— Le pilote ?

— Ouais c'est ça : LE pilote ! »

Et la petite sœur de Volo sauta elle aussi et elle s'envola.

« Ils ont pas d'chance, dit ma sœur.

— Parce que nous on en a ?

— On est en vacances.

— On ne devrait pas y être ! »

Et moi aussi je pris mon vol. Ma sœur demeura seule au bord du canyon. Si jamais le pilote revenait, s'il remontait du village au lieu de continuer de descendre vers la mer après s'être rafraîchi à la terrasse d'un café tout en ombre, alors il verrait ma sœur et comme elle est jolie ou parce qu'il n'y a personne d'autre à qui demander je ne sais quoi, il s'approcherait d'elle et il lui parlerait, elle qui ne demande que ça.

*

Cependant (vous comprenez mieux maintenant la position centrale de l'astérisque ci-dessus), l'homme n'était pas remonté, il n'était pas descendu non plus, il réapparut de l'autre côté du canyon, toujours hors d'haleine, mouge et rouillé euh rouge et mouillé, le chapeau à la main, cette fois battant sa cuisse avec, il s'arrêta net comme s'il ne s'attendait pas à trouver ma sœur de l'autre côté du canyon. Il avait vu les enfants s'éloigner vers ce qu'il supposait être leurs maisons (il y en avait partout sur ces coteaux) et il était revenu alors que ma sœur ne nous avait pas rejoints. Elle l'attendait, lui sembla-t-il. Il y pensa vaguement, mais elle allait lui demander s'il avait l'intention de venir de ce côté où s'il avait changé d'avis et qu'il allait entreprendre de gravir la pente vers le pont. Peut-être avait-il rencontré un scorpion. Il y en avait des tas sur le chemin qu'il avait semblé prendre mais auquel il avait renoncé. Il n'avait pas l'air d'avoir eu peur. Il respirait la bouche grande ouverte et elle voyait la langue qui s'apprêtait à sortir, ce qui l'amusa, car il n'était pas question de jouer comme avec la mienne. D'ailleurs l'homme ne produisait pas des borborygmes quand il parlait. Il ne zozotait pas non plus comme Volo. Au contraire il avait une voix faite pour le chant ou le théâtre. Elle s'attendait à l'entendre mais il se taisait. Il ne se serait pas tu si elle avait été une femme.

« Tu ne rentres pas chez toi comme les autres ? demanda enfin l'homme.

— Qu'est-ce que j'y ferai ? C'est pas des vacances ! »

L'homme remit son chapeau sur sa tête ébouriffée pas par le vent car on était encore proche de midi et le vent qui venait de la mer ne se levait que le soir.

« Vous êtes pilote ? cria ma sœur comme si elle ne s'adressait pas à l'écho, attendant une réponse claire et circonstanciée de la part de l'homme.

— Je l'ai été en tout cas… dit-il.

— Vous n'avez plus d'avion ?

— C'est ça. Plus d'avion. Plus de désert. »

Il décrivit un grand cercle autour de lui.

« En voilà un demi-désert ! rit-il en même temps.

— C'est ce que disent les cartes, dit ma sœur en surveillant l'écho qui semblait attendre lui aussi qu'on en dise plus.

— Tu devrais retourner chez toi, petite.

— Pourquoi ? Vous voulez pas que je vous aide à trouver votre chemin.

— *No hay camino*.

— Alors qu'est-ce que vous venez faire ici ? »

L'homme sourit mais ne répondit pas. Derrière lui, la colline avait été terrassée et son sommet était plat comme si on le lui avait coupé avec un couteau, comme ça. On voyait bien le chemin, mais pas les scorpions. Elle avait une terrible envie de lui en parler, des scorpions, mais l'homme semblait se situer à des kilomètres, non, des milles de la question posée par la présence de ces arthropodes capables de changer le rêve en cauchemar. Elle n'avait pas envie non plus de savoir ce qu'il venait faire *ici*. Elle éprouvait le désir de lui montrer le chemin puisqu'il ne pouvait pas traverser le canyon en volant comme il savait le faire si toutefois il était pilote, mais il y avait trop de distance entre eux et elle était ainsi privée de la profondeur de son regard, elle qui s'y connaissait en regard, j'en savais quelque chose. Mais je n'étais pas là pour en parler, par exemple à cet homme qui avait cessé, je ne me souviens plus pour quelle raison, de m'intéresser. J'avais suivi la sœur de Volo qui me parlait de comment elle arrachait des fleurs au passage dans son pays. Aucune chance d'en arracher ici, à moins de descendre dans le canyon et de continuer son chemin vers l'oasis où poussaient des citronniers quatre saisons. On en était loin.

Nous retrouvâmes Volo. Il était assis sur le perron, les genoux sous le menton, et il agaçait je ne sais quel insecte qu'il avait pris la précaution d'estropier.

« Alors… ? fit-il.

— Alors quoi ?

— Il est revenu ?

— On n'en sait rien. Peut-être. »

Puis le soir est venu. Ma sœur était rentrée avant l'heure. Notre père a beau être un poète, et un de réputé, il n'est pas commode si on ne respecte pas les consignes et l'heure de rentrer en est une qu'il ne vaut mieux pas enfreindre. Comme ma sœur n'était ni triste ni joyeuse, il la prit sur ses genoux pour lui poser des questions auxquelles elle répondit sans minauder ni grimacer. Elle paraissait indifférente. Autant qu'il ne m'était jamais arrivé de la voir dans cet état qu'il m'était impossible de caractériser. Notre père devait se poser la même question que moi et il persistait à caresser ces joues rebelles comme s'il voulait savoir et qu'il finirait par savoir, quitte à y passer la nuit. J'en savais rien, moi !

« Vous vous êtes bien amusés ?

— On a même rencontré un pilote, dis-je pour dire quelque chose que je regrettai aussitôt d'avoir mis sur le tapis où je savais pourtant que papa n'avait pas l'habitude de jeter les dés ou de renverser son verre.

— Un pilote ? Ici ? Comment ça, un pilote ?

— Volo et moi et aussi sa sœur on est pas resté…

— Tu es restée, toi… ? »

La voix de mon père avait grossi. Mais quelque chose que je n'ai jamais réussi à identifier aussi clairement que vous me retenait de m'enfuir pour jouer à autre chose ou en tout cas à quelque chose. Ma sœur continuait de n'être ni gaie ni triste. Un visage que si ç'avait été le mien j'aurais su pourquoi. Maman s'approcha. Elle abandonna son petit verre du soir pour être plus près de ce qui se passait.

« Un pilote ? fit-elle à deux doigts de s'étrangler.

— Un pilote, » confirmai-je sans savoir si je jouais faux ou si quelque chose allait se passer.

Ma sœur haussa enfin les épaules, dit :

« Qu'est-ce que vous allez imaginer ? »

Puis sa voix se posa comme un oiseau, par exemple sur la margelle du bassin qui chuchotait. Il s'ensuivit une conversation, mais je m'étais enfermé en moi, avec ma langue que je retenais comme si elle luttait contre mes intérêts. J'entendis :

« Et alors… ?

— Et alors il a fait l'avion, » dit ma sœur sans joie ni tristesse.

XVI − Noyade

Soudain, alors que je marchais sous le soleil, nu et libre, et que mes vêtements je les avais enfouis dans une cavité à cinq cents mètres de là, je perçus un mouvement et instinctivement mes mains s'appliquèrent sur mon sexe. Comprenez-moi bien : l'endroit est sans arbres et donc sans ombre ni quoique ce soit à interposer entre le regard témoin et ma nudité. Tout juste si, le soir venu, l'ombre s'étire sur les flancs des coteaux exposés au lever. Les palmiers nains, disséminés et rachitiques, ne sont pas à ma taille. Aucune élévation rocheuse ne se prête à la dissimulation du corps pris au piège d'une solitude pourtant recherchée. La seule possibilité d'échapper au regard inévitablement porté sur le sexe ainsi capturé est de s'accroupir puis de prétexter une envie de chier et pourquoi pas une constipation tenace. Mais comment expliquer l'absence de vêtement ? Certes, le ou les témoins de votre expérience manquée (de peu entre nous soit dit) ne s'approchent pas car vous êtes en train de chier. On a bien vu et constaté qu'avant de vous accroupir, vous étiez entièrement nu. Comment expliquer cette nudité ? Que dire des vêtements soigneusement pliés et introduits non moins bêtement dans la cavité formée par les racines émergentes d'un vieux figuier qui dépérit par manque d'eau ? Vous n'avez même pas

la possibilité de changer la conversation ainsi initiée en exposant tout ce que vous savez des figuiers, surtout que celui-ci n'est pas aussi intelligent que les autres, la preuve en étant que là où il a pris racine, les profondeurs de la terre et de sa roche têtue sont absolument sèches et donc sans promesse d'une existence à la hauteur de votre nature de figuier. Peut-être qu'il y en avait, de l'eau, dans sa jeunesse, là-dessous et qu'il n'y en a plus maintenant et même depuis longtemps, depuis assez de temps pour lui donner cette allure de pauvre figuier qui n'en a plus pour longtemps à se survivre.

*

Pourtant, en toute logique, si l'ombre vous est confisquée, pourquoi ne le serait-elle pas à celui ou ceux qui vous regardent sans oser s'approcher, mais parfaitement informés de l'évidence de votre nudité. Vous tenez plusieurs explications à leur disposition, encore faudrait-il qu'ils existassent ! Vous regardez, tout autour de vous, croisant l'horizon du désert et le sommet du coteau dont vous occupez, nu et sans armes, un point précis à partir duquel vous êtes assez raisonnable pour constater que personne ne vous regarde. Accroupi, mimant une défécation douloureuse, vous devez avoir l'air ridicule et vous ne l'êtes qu'à vos yeux. Il est peut-être temps de mettre fin à cette expérience du nu sur les chemins du désert, en tout cas l'un de ceux qui y descendent, écrasé de soleil et de

solitude malgré votre crainte d'être vu dans la tenue que vous avez choisie.

*

D'après ce qu'on m'a raconté, mon père sortit de la librairie, ses bouquins sous le bras, au moment où je fuyais le témoignage de je ne savais quel intrus qui en savait désormais plus sur ma nudité que moi-même. Il avait répété son discours trois fois. Il l'avait préparé la veille depuis le matin jusqu'au soir et il avait fini la journée en nous en soumettant la primeur. Dehors, l'absence de climatisation le tourmenta au point qu'il avisa une terrasse déserte. Il s'y projeta. Et en effet, la porte adjacente était fraîche comme une promesse. Il poussa la porte, prit soin de pivoter sur un talon pour montrer qu'il avait conscience que le climatiseur pouvait déclencher sa position maximum en cas de courant d'air venant de l'extérieur. Il entendait le cisaillement des pales et le ronronnement obstiné du compresseur. La porte refermée dans son dos, il vit l'exposition impeccable des bouteilles et des verres, entrecoupée de miroirs non moins bavards car on y distinguait des têtes sans inquiétude. Le barman, la langue dehors, découpait un jambon et en déposait les fines et transparentes lamelles dans une assiette déjà occupée par des morceaux de pain à la mie blanche comme le lait, croûte dorée par un feu dont il n'était pas difficile de deviner la justesse. Il se posa sur un tabouret, arrangea l'empilement de ses livres sur un autre

tabouret et appuya ses coudes sur le comptoir qui sentait l'encaustique et le sel rougeoyant du Cabo de Gata. Un signe, car il était un habitué du langage en usage dans ce type d'établissement conçu pour les hommes de sa catégorie, et le barman remplit un verre de vin au robinet d'un tonneau qui présentait son ventre entre les miroirs. Une assiette de poulpe à l'encre noire, car il préférait toujours les produits de la mer à ceux de la montagne, glissa jusqu'à lui, c'est-à-dire sous son menton, car il était déjà fortement alcoolisé, s'étant fabuleusement ennuyé dans la librairie où son livre, malgré trois discours, ne s'était pas vendu. La traduction, peut-être approximative et son accent étranger en étaient peut-être la cause. Pourquoi demander alors au barman d'approfondir le sujet ?

*

Arrivé à dix mètres du figuier, je vois des traces dans la poussière du chemin. On dirait celles d'un serpent. Aussitôt ma nudité est en alerte. Je couvre mon sexe avec une main, l'autre étant armée d'un bâton dont je n'ai pas pris le temps de vérifier la solidité, on dirait un bâton abandonné par un marcheur, l'écorce est patinée et le bout usé. Les traces sont plus creusées près des racines où j'ai planqué mes fringues. Le serpent est entré dans cette cavité. Je m'en approche, les couilles frémissantes, la queue excitée, la terre brûle mes pieds, le soleil harcèle mon dos, je serre les fesses, me retourne plusieurs fois, toujours personne, pas un bruit, rien que

l'odeur âcre qui monte du désert avec une brise légère. Je m'attends à une morsure, le bâton pénètre dans ce trou d'ombre, s'immobilise dans l'attente, pas de serpent, j'ignore de quelle sorte de serpent il peut bien s'agir. Le bâton explore, s'enfonce, ne rencontre rien, me rapproche du trou, je halète, incapable de voir ni de deviner. Ce trou formé par les racines n'était pas si profond. Encore un effort, l'ami ! Mais rien. Ni chemise ni pantalon. Rien sur la boucle texane de ma ceinture. J'agite le bâton, en cercle, en carré, toujours plus profond et enfin je touche, mais comme si je ramenais mon bas de ligne sans rien au bout, ni hameçon, ni asticot, rien qu'une idée : je me trompe de figuier. Il y en a deux autres, mais pas sur le chemin que j'ai emprunté, plus haut, enracinés solidement dans la roche, verts alors que celui-ci est en train de crever, exactement comme celui au pied duquel j'ai caché mes habits, et même ma casquette d'été (j'en ai une autre pour l'hiver, mais il va de soi que je ne l'ai pas emportée dans ma petite valise d'écolier enfin libéré du cahier de textes). Une érection comme je n'en avais jamais eue. Prépuce retroussé. Un angle parfait. Ma main ne la contient pas. Je me plie, mes fesses s'ouvrent, le soleil darde mon petit anus encore vierge de tout amour contrenature. Je constate avec horreur que le trou est bien vide, comme me l'avait annoncé mon bâton. Je m'agenouille, oubliant le serpent, le promeneur, le guetteur impossible. J'y mets la main, rien ! Mes fringues ont disparu. Quelqu'un. Mais qui ? Prenant mon courage à deux mains, ainsi que ma petite queue d'enfant, je

m'élance dans la pente, vers le haut. J'arrive au pied d'un autre figuier. Ses racines sont enterrées. Inutile de perdre du temps à y penser. L'autre figuier se dresse encore plus haut. J'atteindrai le sommet du coteau. De là-haut, je verrai le hameau de nos vacances rituelles. Inutile de s'arrêter pour constater que cet autre et troisième figuier n'est pas celui à qui j'ai confié ma pudeur. Le sommet est aride, battu par les rayonnements. Des touffes végétales, impossibles à identifier à cause de la poussière, redescendent sur l'autre pente où je sais qu'il n'y a pas de chemin, qu'on y soumet les chevilles à un effort toujours menacé de douleur et que le río en limite le vertige, à sec le río, dangereux et sans issue. Je ne vais pas pleurer. Je ne vais pas chercher à me couvrir de boue, il n'y a pas d'eau, sauf au bout des racines des deux figuiers, mais je ne suis pas un figuier et la poussière ne changera pas la couleur de mon gland mis à nu. Au moins, il n'y a pas de chemin sur ce versant, un ubac. On ne voit plus le désert. L'horizon est aussi lointain, mais avec des maisons de loin en loin, peut-être est-ce de la vigne cette verdeur qui s'étage à des kilomètres. En attendant la nuit qui seule peut me sauver du ridicule, n'est-ce pas le moment d'une bonne branlette ?

*

Pour la deuxième fois en moins d'une semaine, le poète Fabrice de Vermort fut ramené chez lui (Polopos, *La Alquería*) à bord d'un

véhicule de la Garde Civile. Il avait perdu son chapeau de cuir et son costume témoignait de la rigole où il avait fini par échouer après une dérive qui ne devait rien au vent ni au Gulf Stream. Le dégrisement avait duré une dizaine d'heures. Il avait maintenant retrouvé ses esprits et il ne parlait plus. Tout juste répondait-il aux questions. Il dut ouvrir la portière lui-même et il ne salua pas le policier qui démarra sans exprimer ce qu'il pensait. La rue était à peine éclairée par la fenêtre de la cuisine. Les enfants devaient être couchés car on ne les entendait pas, mais quand il rentra, il les vit encore attablés, le nez dans leurs assiettes, muets comme si on leur avait coupé la langue et le regard aussi fuyant que celui d'un chat qui vient de voler la nourriture des hommes. Gisèle s'activait devant l'évier. Elle ne se retourna pas. Fabrice prit place sur un tabouret. Il y avait un tabouret par enfant. Il en avait fait la remarque ce matin-même. Or, celui-ci ne recevait pas un petit cucul. Fabrice passa en revue ces visages à peine éclairés par le luminaire qui pendait au-dessus de la table. Il vit Ben qui s'entretenait avec la voisine, tous deux assis dans le canapé, un verre à la main. Il y avait même Anastasio près de la cheminée, les pieds sur les chenets et une pipe entre les dents. Tout le monde était là, même Victoria qui croisait ses belles gambettes dans un pouf. Cette réunion n'était pas prévue, sinon vous pensez bien que le poète Fabrice de Vermort ne l'aurait pas manquée pour aller se saouler en ville. Il songea qu'elle était improvisée et s'il n'avait pas encore fait le compte des enfants, c'est

qu'il en manquait un, celui dont il occupait le tabouret. Personne ne parlait. Personne ne le regardait. Il vit la casquette de Néron posée sur le bahut, mais il y avait aussi un short et une chemise et ces espadrilles que Néron entretenait comme s'il s'agissait de bottes d'équitation, avec la brosse en chiendent qui servait aussi au dallage, ces interstices où couraient des blattes pressées. Il fallait se rendre à l'évidence, Néron ne figurait pas parmi les personnages que son père, en poète avisé, repassa en revue avec l'idée qu'il n'était pas logique ni raisonnable de penser que Néron était monté dans sa chambre après s'être déshabillé dans la cuisine, devant les autres et après avoir posé ses vêtements sur le bahut. Il n'y avait plus rien à manger sur la table, sauf dans les assiettes et rien n'indiquait qu'on s'était réuni entre amis pour fêter un évènement digne de l'amitié et de l'amour. Fabrice eut soudain envie de s'endormir sur ces vagues et incohérentes constatations. Il posa ses coudes sur la table et s'apprêta à enfouir sa tête douloureuse dans ses bras croisés.

*

La nuit était là, mais il y avait encore un peu de la lumière du jour sur les reliefs maintenant impossibles à identifier. Je descendais vers le canyon, ne le voyant pas car il était maintenant complètement enfoui dans la profondeur qui m'attirait comme la lumière les insectes. Au loin, mais maintenant sans distance probable, ces fenêtres étaient

éclairées et le crépuscule finissant étirait encore des ombres sur les toitures. Je marchais sur l'ombre, heurtant des reliefs qui ne fuyaient pas, qui roulaient quelquefois, avec un bruit discret comme la voix au moment d'en finir avec la phrase. La brise était tiède, sans corps, insaisissable. La nuit se rétrécissait autour de moi. Une érection d'homme en proie aux tourments de l'incertitude. J'ignorais ce que je trouverais une fois perdu au bord du canyon. Et je ne savais pas non plus à quoi je ressemblerais dès que le jour se lèverait. Je n'avais aucune idée de cette durée, de ce temps que j'allais peut-être perdre, répondant à la stupidité et la méchanceté d'une blague dont j'étais la victime au lieu d'en devenir le rieur sincère et prêt à recommencer s'il ne suffit que de cela pour amuser la galerie. Si mes blagueurs voulaient me revoir, attendraient-ils le soleil pour me rendre ma pudeur outragée ? Je ne les haïssais pas, car jamais il ne m'avait été donné d'expérimenter la nuit avec la seule probabilité de mon corps nu et si fragile maintenant que j'avais perdu le sens de l'orientation. En effet, la pente s'horizontalisa soudain. Mes jambes furent caressées par de dociles végétaux et c'était du sable qui recevait mes pas obscurs et incertains. Je m'accroupis un instant dans l'espoir de capter les signaux de cette topographie inconnue et pour l'instant tranquille et même agréable. Ma main explora aussi tranquillement cette surface qui ne pouvait pas être celle d'une plage car d'une part je n'entendais pas la mer ni n'en reconnaissais l'odeur et d'autre part il aurait fallu que je survole le canyon pour atteindre

les prémices de l'écume. Non, non, j'en étais bien loin et si la curiosité ne m'avait pas enseigné ces lieux au cours d'une promenade antérieure, j'étais toujours celui qui ne s'égare pas au moment de succomber au désir. Mais pourquoi mes vacances me contraignaient-elles aux adrets ? Un goût inné pour le soleil et ses effets les plus accessibles. J'ignorais tout des ubacs de ce territoire, je n'allais jamais plus loin que les sommets et je redescendais avec le sentiment d'avoir conquis une part de l'inconnu nécessaire au nourrissement de l'imagination. Mais voilà que suite à une mauvaise et méchante blague, je me retrouve (c'est le cas de le dire) nu, désireux et désirable, à l'ubac de cet inconnu, comme s'il m'appelait pour me contraindre à tout savoir de sa nature et de sa projection dans le temps encore possible à vivre. Tu vois où j'en suis ! Et ça ne descendait plus, ce n'était plus la terre dure, plus de cailloux ni de fissures traîtresses, le sable me portait je ne savais où mais j'y allais dans la perspective d'une deuxième et peut-être définitive branlette.

*

Le poète Fabrice de Vermort (moi) se réveilla à cause d'un bruit répété qui lui rappela celui des portières. Il était couché dans son lit. On l'avait transporté à l'étage et personne n'avait entrepris ou en tout cas osé le déshabiller, au moins pour le débarrasser de son odeur de rigole. Les rideaux frémissaient. C'étaient bien des bagnoles qui arrivaient. Il n'aurait pas su dire combien. Il y en avait

sans doute des tas et la rue avait dû perdre son aspect de propreté à cause de la poussière répandue, voire soulevée. Pourtant, quand il mit le nez à la fenêtre, il ne vit que deux voitures et l'une d'elles était celle des gardes civils. Il ne connaissait pas l'autre. Ben était appuyé sur son aile côté chauffeur et il s'entretenait avec un inconnu qui semblait souffrir de la chaleur. Tous les personnages de sa connaissance étaient-ils en scène ? Il ne trouva pas la force de les identifier et renonça à les compter, mais il sentait instinctivement qu'il en manquait un, auquel s'ajoutaient deux policiers et ce type qui parlait avec Ben mais de quoi ? Ce fut Gisèle qui le héla :

— On ne l'a pas retrouvé, grimaça-t-elle. Oh mon D…

Le poète Fabrice de Vermort est maintenant dehors avec les autres. Il a changé de vêtements. Il en a pris le temps. Il ne s'est pas rasé toutefois. Il voit les enfants. Il en manque un. Le type qu'il ne connaissait pas s'approche, éventant son visage avec un chapeau de paille dont le ruban s'est dénoué, il volète et produit un petit claquement de drapeau lointain.

— Mes équipes sont en train de ratisser les environs, dit le type. Il n'a pas pu aller loin. Ce que vous voyez là dans le ciel est un drone. Venez voir l'écran dans la voiture.

Je n'avais jamais vu notre petit territoire d'en haut, pense le poète Fabrice de Vermort. Ben a déjà vu. Il s'écarte pour que son ami puisse voir à son tour. Tout le monde n'a pas regardé. Bien sûr, les

enfants sont curieux, mais ils en ont vu d'autres, grommelle le type qui s'emploie maintenant à renouer le ruban.

— C'est à cause de cette maudite plaisanterie, dit Ben.

— Vous avez taquiné Néron… ?

— Je ne sais pas comment t'expliquer…

— Il faudra en effet que vous vous expliquiez, dit l'homme qui renonce à renouer le ruban de son chapeau. J'attends un deuxième véhicule. Vous êtes nombreux…

Les enfants attendent près du bassin de la fontaine, à l'ombre des orangers. Il manque Néron, en effet. S'y ajoute Victoria qui n'est plus une enfant. Le poète Fabrice de Vermort se souvient, en les voyant, qu'il a lui aussi subi les effets inattendus et terribles d'une blague dans son enfance. C'est peut-être la même, se dit-il, et il ne demande pas en quoi consiste celle qui affecte le pauvre Néron, des fois que ce soit la même ou pire qu'elle soit d'une autre nature.

— Les voilà ! s'écrie le type en refermant la portière. Il y aura de la place pour tout le monde.

*

La troisième éjaculation eut lieu dans l'eau noire du bassin d'irrigation. Je m'en étais approché avec une prudence d'animal sauvage, marchant sur les mains et les genoux, le cou à l'équerre et

les yeux grands ouverts. La surface avait scintillé, mais si discrètement que j'avais cru à une étoile. La Voie lactée est tellement présente dans ce pays ! Pourtant, la nuit était obscure, douce à la pénétration, mais impossible à traverser sans peur d'y laisser la peau. Mon anus, mes testicules et ma queue ne faisaient qu'un. J'atteignis la bordure de béton et, connaissant la technique que mon poète de père avait décrite dans un poème (on se demande pourquoi), mes mains rencontrèrent la bâche de plastique. L'eau demeurait inexplicablement dans le noir. Pourtant, je me glissai vers elle. Je la savais présente, comme si je la connaissais, comme quoi les poèmes de mon père contiennent au moins ce peu de réalité. Et en effet, chaude de l'après-midi, l'eau me baigna. Je n'avais pas réfléchi. Je m'étais laissé accaparer par cette douceur rapide et silencieuse, peut-être aidé par le glissement imposé par la surface de plastique, plongeant la tête la première, saisi par cette soudaine immensité, comme si j'en étais la proie. Puis mes pieds ne trouvèrent plus la pente, je songeai à flotter, emplissant mes poumons de cet air saturé de poussière, tournoyant comme dans un tourbillon, mais celui-ci était imaginaire et mes yeux ne voyaient que la longue traîne des étoiles et des galaxies, il me semblait possible d'entreprendre ce voyage insensé, celui que les hommes les plus connaisseurs de l'infini projettent sur leurs tables à dessin et dans les amphithéâtres de nos États. Ma bite s'était dressée vers cette possibilité de voyage sans retour. Je ne pus résister au désir de

volupté. Je me sentais inépuisable, seul mais capable d'être et d'exister sans personne pour me le dire, comme s'il ne me restait à vivre qu'une fraction de seconde, comme si j'étais déjà mort et qu'au lieu de m'extasier devant la projection du fil de ma vie, c'était celui de mon avenir qui m'offrait le scénario complet de son œuvre. Et j'en étais la seule star ! Comme si Dieu avait cessé de m'inspirer et que je pouvais désormais me débrouiller sans lui. Il n'y avait plus rien à croire, plus rien à espérer, à attendre, à revisiter par souci de perfection ou de pureté, ces extravagances de l'esprit qui croit savoir qu'il n'y a aucune possibilité d'en savoir plus que ce qui se cultive entre hommes. Atteignant encore le sommet du plaisir, j'entrevoyais le suivant et toute la chaîne des jouissances obscures, transparentes, douées de vitesse sans autre paramètre que la mort.

*

« Tout le monde dehors ! » gueula le type dont le ruban voletait dans la brise marine.

Il avait réajusté son chapeau de paille sur son crâne chauve. On aurait dit un oiseau sur le point de perdre sa dernière plume (*Benjamin Balada dixit*). Le poète Fabrice de Vermort s'approcha du premier véhicule, un 4x4 japonais aux couleurs de la Garde Civile. Il s'apprêtait à en ouvrir la portière quand le type s'interposa :

— Non, pas vous ! dit-il comme s'il prononçait une sentence. Vous n'étiez pas là, heu… Nous savons bien où vous étiez, monsieur de Vermort…

— Mais… il s'agit de mon fils…

— Vous ne pouvez pas savoir ce qui s'est passé, monsieur de…

— Et je ne le sais toujours pas ! Qu'est-ce que vous attendez pour m'en informer ? Il s'agit de mon fils. J'ai le droit de savoir !

Le type posa une main sur l'épaule du poète. Il affectait maintenant un air contrit, jugeant que les circonstances et le personnage s'y prêtaient.

— Écoutez, monsieur de Vermort… On les amène tous au poste et on en saura plus, car nous ne savons rien nous non plus, sinon que votre fils a disparu et…

— Je veux savoir, nom de Dieu !

Le comte bouscula alors ce type et deux gardes civils se ramenèrent, sans doute prêts à user de leurs savoir-faire en matière de neutralisation du rebelle.

— Je vous en prie, monsieur de V… laissez-nous faire notre travail. Messieurs, veillez à ce qu'il ne manque personne…

— Le vieil Anastasio aussi… ?

— Vous embarquez toute la tribulation. Monsieur le comte ne peut pas rester seul toutefois. Ramirez ! Vous resterez avec lui… des fois queue…

Le poète eut la sagesse de s'écarter, ce dont le type lui sut gré, flattant cette fois ses reins qui frémissaient, car il était prêt à bondir comme l'animal qu'il était devenu.

— Nous en saurons plus dans peu de temps, monsieur de Vermort. Ramirez est un brave homme qui saura vous aider à patienter. Je vous en prie, laissez-moi faire mon travail.

Les deux véhicules furent bientôt remplis. Ils démarrèrent les premiers, puis le type cessa de peloter le poète et se mit au volant de sa propre bagnole. Il attendit que les 4x4 disparaissent au bout de la rue. Il y avait du monde. Ramirez salua, se redressant après s'être penché à la vitre que le type venait de baisser pour laisser quelques consignes dans l'oreille du garde.

— Si nous rentrions ? dit Ramirez en indiquant le seuil abandonné même des chats.

— J'ai une anisette que vous m'en direz des nouvelles, dit le poète.

— *¡Enhorabuena !*

*

Une quatrième ? Je m'en sens parfaitement capable, ô filles du feu ! Quelle heure pouvait-il être ? Une pareille nuit noire, on n'en a jamais vu ! J'étais peut-être le premier à en observer les effets sur l'esprit dont le corps se mélange doucement à l'eau non moins obscure. Mais j'avais froid. J'avais l'impression de rétrécir au fur et à mesure que le froid me pénétrait, l'eau clapotant autour de moi et le silence des alentours se peuplant aussi lentement de la conversation des petits animaux. Les moutons étant à la bergerie, il ne pouvait s'agir que d'animaux de petites dimensions, car nous n'en connaissions pas d'autres. Il y avait belle lurette que les loups avaient disparu, peut-être aussi les lions venus d'Afrique, il y avait une histoire de lion dans les Béni Snassen où le vieil Anastasio avait recherché ses ancêtres. Comme s'il était question d'hésiter entre la Berbérie et l'Arabie. Mon père, le poète Fabrice de Vermort, avait noté tout ça mais, à ma connaissance, ce matériel n'avait pas été utilisé, pas encore, cela viendrait en son temps, d'ici là je serais peut-être devenu poète, qui sait ? Mais il avait des raisons de douter de ma capacité à refléter le monde autrement qu'avec des moyens romanesques ou pire journalistiques, sans parler de ces « postures politiques » (c'était ainsi qu'il qualifiait les idéologies) qui selon lui pourrissent le monde et ses animaux, loups et lions y compris. Ma nouvelle érection, la quatrième, me parut incomplète. Je fermais les yeux, comme si la nuit ne suffisait pas à les rendre aveugles, pour revoir les jambes des unes et des autres. Il y avait des jambes dans

mon récit. J'en visitais les possibles douceurs faute de les avoir approchées d'aussi près. Elles gigotaient sur les genoux des uns et des autres ou se géométrisaient dans les obliques du soleil, poursuivant la récompense des jeux, les grandes comme les petites, toutes dignes d'un grand bavardage célinien. Quel ballet, mes aïeux ! Et quel sang coulait dans mes veines ! Je voudrais que cette nuit ne s'achève jamais. J'en compterai les heures au fil de mes masturbations. Je ne me noierai pas dans cette eau remontée à la force des turbines. Qui sait de quelle profondeur peut-être salée ? Néron de Vermort, mon fils bien-aimé, quelle fierté que je ne connais pas t'a inspiré cette fugue mortelle ?

Néron de Vermort, mon fils bien-aimé
Quelle fierté que je ne connais pas
T'a inspiré cette fugue mortelle ?

Youhou ! J'ai le rythme ! Pas la rime, mais ça viendra ! Me voilà élevé au grade d'apprenti-poète, un peu sorcier faut-il être pour s'y croire le bienvenu !

XVII − Les corbeaux

Ce n'étaient pas le corbeau d'Allan Poe ni celui de Jerzy Kosinski. Volo rêvait sans parvenir à se réveiller. Un type en haillon et qui sentait le feu le regardait. Comme s'il y avait une fenêtre alors que le lit se trouvait justement dans la pièce où il n'y en avait pas. On voyait même comment cette pièce avait été imaginée. Les traces du fer formaient des ombres régulières sous les couches de chaux. Ce n'était donc pas une fenêtre. Pourtant, Volo savait déjà tout de la haine.

« Ils ont réussi à faire entrer le T-72 dans la salle qui sert d'ordinaire à organiser des fêtes. Tu devrais t'en souvenir. Une fois tu as participé. Tu portais le costume de ton héros gothamite. Quel âge avais-tu ? La guerre avait commencé, mais pas l'invasion. Ton père en parlait. Tu t'es mis à haïr ces gens. Ton père a cousu le bouton qui manquait. Ta mère en riait. Mais ton père dit qu'un homme digne de ce nom doit savoir tout faire. Te souviens-tu de cette partie de la conversation ? Ensuite tu as bu du Fanta et mangé des Donuts au chocolat. Il y avait largement la place pour deux T-72. Qui y pensait déjà ? Les deux 125 seraient dirigés vers la maternité qui serait donc sacrifiée. C'est honnête de tromper l'ennemi. Il arrive comme prévu et s'éparpille comme on a voulu. Mais le deuxième T-72 a été affecté

à un autre endroit (la tonnelle du restaurant Khoroshyy Kutochok). Ton père se faisait du souci à cause d'un cylindre du V12. Pourtant, on n'aurait pas besoin du moteur. Une fois l'ennemi explosé en mille morceaux de chair et de feu, on serait soi-même transformé en chaleur et en lumière par l'impact d'un AT-quelque-chose parce que tout est prévu comme ça. Personne n'y peut rien changer. As-tu songé à ce qu'on peut faire pour changer les choses ? Pourquoi cette chambre n'a pas de fenêtre ? Tes Andalous l'ont creusée dans le tuf il y a des années. C'est comme ça quand on construit sa maison à partir du dehors et qu'ensuite on pénètre dans la roche. Mais tu entends le vent dans la cheminée. Un trou dans le plafond. Comme une voix qui en sort. Ce doit être la mienne. »

Quelque chose comme ça. On ne trouve pas le sommeil à la porte à côté. On n'a pas fermé la sienne parce que c'est un rideau. Il retombe dans un sens ou dans l'autre. La lumière ? À notre époque il s'agit d'une série de leds alimentées par une pile. Je sais que je les hais. Je sais pourquoi. Ce qui m'appartient appartient aux miens et je ne le partage pas avec les autres. Quelque chose comme ça qu'il a dit. Je m'en souviens comme ça aujourd'hui que l'orage est passé. Qu'est-ce qui a changé ? Je vais vous le dire (en admettant que je parle à quelqu'un) : je suis de nouveau chez moi. Plus précisément : je rêve que la guerre s'est achevée sans la mort de papa et que maman n'en a pas profité pour en aimer un autre et

peut-être même pour se faire aimer de lui. Tu sais de quel autre ? Allez ! Vas-y ! Pose-moi la question !

C'est l'heure de dormir. Il n'y a pas moyen de dire : non, maman, j'ai autre chose à faire. Je suis sûr que papa serait… « mais pour qui crois-tu que j'ai fait repeindre cette maudite chambre qui a servi de remise » du temps où tes Andalous se vivaient de vent ?

« D'ailleurs ça n'aurait servi à rien qu'il y en ait deux au lieu d'un. On est bien commandé. L'autre servira mieux là où il est maintenant. Zaoum ! Mais va savoir s'il en sortira… Je vous écris cette lettre des fois que je n'en sorte pas. On raconte de ces choses… Au fait, tu as bien comparé le film de Mervyn LeRoy et celui de Carlos Saura ? Il y a une différence entre Rhoda et Ana. Tu trouveras. Et on en parlera si jamais je m'en sors. Ce n'est pas moi qui aie eu l'idée de faire entrer le T-72 dans la salle des fêtes de l'école. Mais peu importe qui l'a eue du moment que l'ennemi est au courant. Il y a plein de dessins punaisés sur les murs. Les meilleurs de chaque année. Je ne trouve pas le tien ni celui de ta sœur. Je n'avais rien demandé mais c'est arrivé. »

Ça n'aurait pas eu le même effet avec une fenêtre. Il y en a deux côté extérieur et la poussière du désert Cinecittà entre à travers les mailles des rideaux. On ne voit pas la mer d'ici, mais on croit l'entendre. Entre les deux fenêtres il y a une porte nécessaire et sur la pierre du seuil il est écrit « Con la barba de los Moros… » puis

quelque chose qui a quelque chose à voir avec le balai dont on se sert pour chasser les intrus. Copla. Si encore les intrus ne nous envahissaient pas… mais rien ne se passe comme ça devait se passer. Ou bien on manque de chance ou bien ce n'est pas notre faute qu'on paie en ce moment. C'est comme si mon enfance avait été interrompue… Je parviens, tant bien que mal, à me souvenir, mais sitôt que je me tourne vers l'avenir, je ne vois que la mort, comme si j'étais devenu éternel. Ça ne vous donnerait pas envie d'écrire, vous… ?

« Bref, on a tout bien vérifié et on sera les premiers à tirer. Et, par une logique toute militaire, on ne sera pas les derniers. Pour ça que je vous écris. Les jolis carreaux du parterre ont volé en éclats. Il y en a partout. Plus de 40 tonnes. Comme si 1500 petits bonhommes de ton espèce étaient entrés dans cette salle qui ne les contiendrait d'ailleurs pas. Et ces plus de 3000 petits pieds n'en viendraient pas à bout, de ces jolis carreaux dont les motifs se croisent mais je ne sais plus dans quel sens vu l'état dans lequel ils se trouvent maintenant. On n'en parle pas. On a autre chose à faire. Je veux vous dire que ça doit être toujours comme ça avant que la mort nous fauche : on a autre chose à faire. C'est ce que je fais, entre deux coups de chiffons sur l'acier ou sur mes godasses. On a aussi un peu défoncé la baie vitrée qui donne sur la cour, mais pas trop histoire que ça ne se voie pas du point de vue de l'ennemi qui voit une école même si les enfants ne sont pas là pour animer les

ombres des platanes. Ils voient une cour où on ne joue pas et c'est le temps qu'il nous faut pour tirer les premiers. En cas de manque de pot, ils tirent en second. Sinon on a le temps de prendre la poudre d'escampette. On joue serré. On sait à quoi on joue. Sans la haine… »

« Volo ! Tu parles dans ton sommeil. Tais-toi !

— Je dors pas, maman !

— Qu'est-ce que tu fais ? »

« Réponds ! Sinon elle vient, soulève le rideau et braque sa lumière sur tes yeux ouverts.

— Tu veux que je te chante quelque chose du pays… ? dit-elle.

— Il n'y a pas de fenêtre…

— Comme ça personne n'entrera pour t'empêcher de dormir. Peux-tu me dire pourquoi tu ne dors pas ? Sinon je te chante une chanson comme quand nous étions en famille…

— Là-bas ? »

« Bonne question, mon fils. Moi j'y suis et je n'arrête pas de penser à Rhoda et à Ana et à toi bien sûr et à ta sœur… Cette terre nous appartient ! Comme la médaille que Rhoda n'a pas gagnée. Comme la boîte de bicarbonate d'Ana et son Luger 38. (Je te conseille de voir ces deux films si tu veux comprendre de quoi je parle, fils.) Si tu veux du poisson, inutile de jeter ta ligne dans la séguia. Au mieux tu

ramèneras un insecte, disons une libellule aux ailes rouges. Sinon, descends jusqu'à la mer et imite le pêcheur. Voilà comment on ramène du poisson à la maison dans ce pays de soleil et de western spaghettis. Ou bien descends à la ville et sur la *plaza* tu trouveras le poisson qui te fait envie…

— Mais je n'ai pas envie de poisson, tato !

— *Moi ouais que j'en ai une de ces envies !*

— Qui c'est qui parle, papa ?

— C'est mon pote Niki… Il a envie de poisson…

— *Parle-moi de poissons*… »

Comment on en vient à parler de poisson alors que la mort n'attend rien de nous. Maman est toujours là, assise au bord du lit, ne me touchant pas parce que je bande, la bouche entrouverte à une seconde de chanter des fois que j'y trouve le sommeil alors qu'on n'a pas les DVD de Rhoda et d'Ana, pas même les mp4 piratés. Tu n'imagines pas comme je me sens mal. Parle-moi de poisson qu'il me dit l'autre que je ne connais pas. Ils sont assis sur l'aile du T-72, un chiffon graisseux à la main ou autre chose en rapport avec la mission qu'ils sont censés mener à bien en compagnie de l'équipage qui est enfoui dans la ferraille et qu'on entend échanger des paroles contenues dans le manuel d'utilisation de cet engin avachi sur ce

qu'il a fait du joli carrelage de la salle des fêtes de notre lointaine école.

« Lalala ! Lalala !… Je me rappelle plus les paroles… Ta grand-mère ne les aurait pas oubliées, elle… Tu te souviens de Mémé… ? »

La haine court dans le sang et dans les testaments. Quelquefois elle est le fruit du spectacle. Comme si l'enfance ne servait qu'à ça. Ils savent à quoi elle sert, eux. Ou s'ils ne le savent pas, ils savent d'instinct s'en servir. Lalala ! Lalala ! Le rideau ne bouge pas. L'air qui circule entre ses mailles et le trou de la cheminée dans le plafond est si fragile que je ne le sens pas m'effleurer. Les insectes continuent leur sarabande. Au-dessus (six mètres de roche dit le voisin qui a hérité de sa maison alors que nous ne sommes que les locataires provisoires de la nôtre), le pays repose comme la bête sauvage qu'il est, fruit des compromissions capitales et des trahisons infligées à l'enfance. Peu d'arbres. Quelques figuiers de loin en loin. Des « cintas » dans les pentes sans terrasses. Le vent porte des voix. Les voix entrent dans les cheminées qui sourdent de cet habitat troglodyte. Les lits ne bougent pas. Quatre pieds ancrés à la terre battue.

« Tiens, je vais te dire, chico… Mon vieil oncle Torcuato, aveugle de naissance et anarchiste de cœur, haïssait l'Amérique et les Juifs. Et du fond de son Andalousie asséchée et réduite au silence, il n'aimait pas l'Arabie, mais il la respectait, malgré les connivences historiques

contre nature, la sienne de nature, bonne et généreuse, mais pauvre d'argent et d'arguments, riche d'Histoire pour tout dire. Une constante à la gauche de l'échiquier : la haine de la démocratie et du judaïsme. Ça rapproche de Rome sans s'éloigner de Médine. [*un temps nécessaire à l'allumage de la pipe*] Je suis sûr que tes semblables peuvent comprendre ça, fiston. Et je ne parle pas de ta sœur qui me donne d'autres idées que c'est plus de mon âge. Ni du sien d'ailleurs, selon ce qu'en dit la Loi… »

Les paroles environnantes te tombent dessus comme la rosée du matin que des pays connaissent mieux que notre poussière d'os et de chlorophylle. Maman se lève, pivote et disparaît dans le rideau. Je n'ai pas écouté sa chanson de la mer Noire ou elle n'a pas chanté comme sa mère qui devrait être ma grand-mère si elle avait quitté le pays avec nous. Mais elle ne l'a pas quitté. La haine pousse mieux dans la terre qui l'a vu naître. L'eau de l'estuaire est riche de pourriture cadavérique. Un vrai festin !

Maudit sommeil qui me place exactement dans la situation de l'enfant qui désobéit et regarde le plafond chaulé avec ses traces de fer, en voûte claire le plafond vers le trou de la cheminée que la voix du dehors habite, incohérente et sans doute inventée, comme si j'étais en train de parcourir le désert du cinéma sur le dos d'un chameau en compagnie de touristes qui ont vu et revu Trinita et même Ana mais sans s'être consacrés au moins une heure à la comparer à Rhoda, histoire de bien comprendre que le Mal ne

s'explique pas comme on dévide une bobine de fil pour en trouver le bout. D'où vient le Mal ? Comment arrive-t-il ? Et combien d'enfants cela coûte-t-il de s'y laisser aller sous des prétextes faussés par l'angle de prise de vue ?

« Que s'est-il passé en vérité… commence maman mais elle ne continue pas, le mot vérité ne vient pas, il ne coule pas de source, entre deux publicités que le Capital impose à la Sagesse si ce qu'elle prétend c'est exister sans concurrence, celle des religions. Que s'est-il passé, me demandez-vous, mes enfants… ? Oui, je le sais, je ne le devine pas et je vous demande de ne rien deviner car ce serait donner de l'importance à l'imagination qui n'en a pas comme vous ne le savez pas encore, car vous êtes ce que l'enfance sait de moi. Eh bien… »

Ce n'était pas un T-72 mais ça y ressemblait et ce n'était pas un 125 mais une 12,7 boulonnée à la va-vite et l'explosion a soulevé le carrelage que les chenilles avaient enfoncé dans la terre et il est retombé sur les corps comme autant de fleurs artificielles arrachées par le vent dans un cimetière « un jour de tous les saints après celui des morts dont je vous ai déjà parlé afin que vous sachiez qu'ici on aime les œillets. Ah ! Là ! Là ! Je ne sais pas si je vais tout expliquer pour que ça reste, que ça ne vous quitte jamais, que vous vous souveniez de votre enfance comme si vous en aviez vécu une autre…

— Ils n'ont pas creusé dans ce sens dans l'espoir que ça devienne une fenêtre…

— Ils n'étaient pas aussi bêtes que toi ! Dors maintenant ! Il est temps.

— Tu me raconteras le reste de l'histoire quand j'aurais fini de grandir… ?

— Mais tu la connais déjà, mon chou ! Dors ou pense à autre chose… Je sais pas, moi… Les gens que nous voyons passer sur la route du désert… avec ce « matériel cinématographique » dont nous parlait notre voisin qui s'y connaît : il a vécu des dizaines de tournages et même serré la main à Clint Eastwood et aussi à Terence Hill… Que de souvenirs à remettre sur la table comme on parie ! Mais nous en parlerons plus tard. Maintenant il est temps de trouver le sommeil et de ne pas le lâcher tant que le soleil est couché. Zaoum ! Plus de lumière ! »

Ana propose la mort ou l'impose. Peu importe que ce ne soit pas la mort. Rhoda punit de mort véritable. C'est peut-être la différence que papa me demande de trouver. Que ferais-je, moi, si ça m'arrivait, de tourner dans un film en tant qu'enfant que la mort inspire ? Je ne serais pas aussi joli(e) qu'Amy dans le beau film de Robert Wise qui n'est pas vraiment la suite de celui de Jacques Tourneur (on a les DVD). Une nuit à traverser !

« Non, non ! Je ne suis pas ton père. Il est mort. Je porte sa lettre mais comme je n'existe pas moi-même parce que tu m'inventes, cette lettre n'est pas *lisible*. Insiste bien auprès du prote de ton éditeur que le mot lisible est en italique. Comme ce désert que tu habites presque vu sa proximité. Je n'en connais pas les enfants et je n'ai pas vu les films dont tu parles, sans doute parce qu'ils n'ont pas été tournés dans le désert de Tabernas. Moi qui sais tout de cette cinématographie ! je ne sais rien de ce qui s'est tourné ailleurs. Que de films aux frontières de l'Occident ! Comme autant de fronts où la mort des enfants borne la raison : Palestine, Ukraine, Taiwan… Et encore, je me limite à l'actualité telle que nous la livre la Presse. Ton père est introuvable. On a cherché même dans les murs. Les laborantins du Service des Disparus ont ramassé quelques échantillons, genre morceaux de carrelage et papiers de dessins dont les sujets figuratifs se sont tellement mélangés qu'on ne sait plus y reconnaître les figures, des fois que ce soit là la manière de laisser le champ de la sagesse à l'abstraction. S'il a existé, ton papa, il doit bien se trouver au moins un de ses chromosomes dans ces morceaux et déchirures. Sinon, on ne le trouve pas et alors tu me permettras de penser qu'il n'a jamais existé…

[et d'une voix sépulcrale :]

… ou alors tu l'as inventé, Volo !

— Mais on n'invente pas son propre père ! On n'en est pas encore là ! Surtout en Ukraine où le retard civilisationnel est considérable même si on le compare à ce qui arrive à la Chine et au Congo… Mon papa est mort en héros !

— Taratata ! On l'a déjà dit avant toi : « Et c'est pas moi qui l'ai tué ! » *Nevermore* ! Tu manques d'originalité, Volo. En punition, je ne serai pas le sommeil et tu seras l'enfant qui ne le trouve pas. Et pour cause !

— Je ne suis pas un corbeau ! Ni peint ni faussement imprimé sur une boîte de bicarbonate ou passablement reflété par une vitre sale… D'ailleurs il n'y a pas de fenêtre ici…

— Mais la possibilité de trouver une boîte de bicarbonate dans le tiroir de la commode, parmi tes slips et tes chaussettes… que dis-je ? Parmi tes culottes… car tu n'as pas l'âge de porter des slips…

— Et la peinture nécessaire au bariolage du corbeau… hein… ?

— Pfff !

— Avoue que tu n'en sais rien.

— Je n'avoue rien ! Je suis le messager. Et je te dis que ton papa est introuvable. D'ailleurs voici les résultats du labo : pas une seule trace de son ADN dans les échantillons recueillis sur place, c'est-à-dire dans la salle des fêtes de l'école qu'un missile ennemi a frappée alors que 1500 enfants de ton âge s'y trouvaient, ce qui fait 40

tonnes. Et parmi ces enfants, pas un seul qui ressemble à ton père et encore moins à toi puisque tu te trouves en Andalousie, à Sorbas près du désert de Tabernas, pas loin de l'anciennement Texas Hollywood, une appellation que personne ne m'empêchera de préférer à celle en usage aujourd'hui, n'en déplaise aux amateurs de réalisme mis à l'heure comme si le réalisme était une horloge à ne pas remonter le temps ! Ton père ne se trouvait pas dans la salle des fêtes au moment de sa lâche destruction par l'ennemi. Bilan : une femme enceinte blessée à mort. Heureusement, son embryon a tout l'avenir devant lui. Merci qui ?

— Vous n'avez pas bien cherché ! »

Comme un cri. Pas comme un roman. Comme ce qui sort de ma bouche. J'en ai les dents haineuses jusqu'au désir de mordre. Et cette fois je ne mordrais pas la chair de l'ennemi, mais le cul de ceux qui sont censés m'aimer comme j'aime mon père parce qu'il est mon père ! Tenez… Vous ne voulez pas goûter à mon bicarbonate… ?

« Volo ! Tu as encore crié. Quand vas-tu te décider à dormir ?

— Quand vous aurez fini de me raconter des conneries ! » Je ne le dis pas. Pourquoi chercher des histoires à sa maman ? Surtout en pleine nuit. Et sans le sommeil pour se protéger des effets collatéraux. Des fois, dans la demie obscurité, car le rideau est vaguement éclairé par la veilleuse du couloir, le rideau bouge, comme la langue dans sa bouche.

« Ne les écoute pas, me dit mon père. Ils ne savent rien de la mort. Ni comment on la donne (drôle de cadeau !) ni comment on la reçoit (ni drôlement ni autrement). Le missile était des nôtres. Une erreur… Ce n'est pas écrit noir sur blanc, mais si on regarde entre les lignes, on voit bien que l'ennemi n'y est pour rien dans cette formidable explosion que je n'aurais pas entendue si j'avais explosé avec elle. Or, mon fils dont je suis le père comme Dieu est celui de Jésus, avec le Saint-Esprit et même une quatrième dimension si ça fait plaisir à la télé, je l'ai entendue. Histoire de te confirmer que le blindage du T-72, c'est autre chose que du carton-pâte dont on fait les masques de Carnaval. Certes, je n'ai pas tout entendu, car j'ai fini par exploser moi aussi. Et s'ils n'ont pas trouvé mon ADN dans les gravats qui s'ensuivirent, c'est parce qu'ils n'ont pas cherché des fois qu'ils y trouveraient le leur. Je ne suis pas le déserteur qu'ils prétendent que je suis ! Et j'exige qu'on refouille les ruines de notre salle des fêtes avec des moyens occidentaux, même andalous, et non pas avec les expédients hérités de la Pologne et de la Lituanie ! »

Quelle nuit ! La lumière vacillait derrière le rideau et les mailles jetaient ces étincelles jusque dans mes draps où je bandais bien que je ne pensasse pas à ma sœur. Je l'avais oubliée, mais les deux autres filles étaient penchées sur moi, sur mon non-sommeil, ma non-nuit, mon absence inguérissable de rêve. Ana agitait son bicarbonate et Rhoda craquait des allumettes qui n'éclairaient rien,

d'ailleurs ce n'était pas le rôle qu'elles jouaient selon le désir de leur autrice (autrice, matrice, c'est comme ça maintenant, le neutre ne doit plus exister, tant pis pour les autres). Une érection d'homme sans les poils mais avec la vigueur en usage hors des limites de l'enfance.

« Volo ! Volo ! J'ai entendu ! Dors maintenant, merde ! »

Qu'est-ce qu'elle a entendu ? Ça viendra, t'inquiète. J'ai l'habitude. Mauvaise sans doute, mais naturelle même si la Loi ne dit pas le contraire. Après tout, j'ai l'âge d'Ana et de Rhoda. Je fais ce que je veux de mes désirs. Elles m'ont enseigné tout ce que je sais de la mort. Alors que je ne sais même plus si papa est un héros, mort, ou un déserteur, vivant. Il oscille, dans ma pensée, entre le silence dû au mort, propice au recueillement, et le discours moralisateur que le maître d'école se fait un malin plaisir d'illustrer de ma présence parmi ses ouailles. Comment trouver le sommeil en situation de grand écart ? Mes valseuses zen valsent !

« Si tu veux, dit mon papa qui utilise savamment le trou de la cheminée pour exprimer les arguments de sa défense, je ne suis pas aussi mort qu'on ne le dit pas et même tout ce qu'on raconte sur la guerre, ses stratégies, ses victoires, ses technologies, ses territoires et ses fumées, tout cela n'existe pas, le monde est en paix, à tel point que l'enfance n'est plus ce qu'on en sait, on est même en train d'inventer une nouvelle discipline philosophique pour

en parler sciemment et non plus connement comme tu l'entends chaque jour que Dieu conçoit et réalise à ta place. Veux-tu jouer avec moi… ?

— Ne l'écoute pas et dors…

— Il faut donner le bonheur aux enfants et ne leur reprendre qu'une fois qu'ils sont en âge de ne plus être des enfants, ce qui n'a pas d'âge, car nous avons notre personnalité et personne ne peut la changer avec des médicaments ou des traitements de fortune. Ainsi demeurent des enfants toute leur vie ceux qui n'ont pas vocation à être des adultes. Certes, il y aura des tricheurs, qui s'infantilisent pour échapper au malheur qui prend la place du bonheur aussitôt que celui-ci leur est ravi par… par qui ? Par le gouvernement ? Par les représentants des religions ? Par l'ennemi… ?

— Qu'est-ce qu'il raconte comme conneries ! Ne l'écoute pas, Volo. Au fond, c'est peut-être bien que la guerre nous l'ait confisqué. Et mieux encore s'il y est mort. Quoique cette histoire de désertion vienne compliquer notre condition d'exilés… Dors, mon enfant. Nous en reparlerons demain. Maintenant, c'est la nuit. Tu sais ce que c'est la nuit. On te l'a déjà expliqué. Ça fait des années maintenant que tu le sais. C'est comme de plus faire pipi au lit… je crois. Pour le reste, ce plaisir… certes papa n'est pas là pour en parler avec toi… et si ce qu'on raconte est vrai il ne reviendra pas, ni en héros ni autrement… J'en parlerai avec ta sœur, mais avec toi… Dors ! »

Les caravanes de matériel cinématographique ne passaient pas la nuit. En tout cas, vu l'absence de fenêtre et le fait que je ne pouvais pas monter sur le toit pour observer la nuit du désert, je ne les ai vu passer que le jour, de bon matin, soleil encore rasant, ombres démesurées sur les reliefs de schiste et d'agaves. En silence à cause de la distance et du vent. Sans signes de bienvenue de ma part ni manifestations d'aucune sorte de la part de ces acteurs venus d'ailleurs et sans doute de loin. Le jour, il n'y a pas de fenêtres qui tiennent. D'ailleurs les fenêtres de notre maison ne donnent pas sur le désert, mais sur les premiers hameaux de la ville prise en équilibre au bord du canyon qui lui donne son nom. Alors je monte. Il n'est pas interdit de monter. On monte facilement. Une sente fait le tour des figuiers, à angle droit. On arrive alors au niveau des cheminées. On entend les voix mais cette fois ce sont celles du dedans, sans la question du vent qui se pose quand on est à l'intérieur. Ils vont tourner un film. De loin, presque sur l'horizon, sous l'aile du Mulhacén et des nuages blancs de l'été, la poussière des chevaux monte vers le ciel et retombe avec le vent sur les pentes grises et ravinées par les pluies d'automne, celles qui se ruent dans les canyons et font trembler la terre. Il y a peut-être encore des Ana et des Rhoda dans les histoires qu'ils racontent plan par plan. Je n'en sais rien. Le cinéma est traversé d'enfants qui donnent la mort comme la réalité est peuplée de petits cadavres pris au piège des boucliers et des bombardements. Moi, je ne suis ni l'un

ni l'autre. Je ne tue pas, je ne suis pas mort. J'attends. J'attends qu'on me dise : va ici, reviens là-bas, fait le tour, ne t'éloigne pas, dors ! *¡Muérete !* crie Ana en souriant, consciente de savoir comment obtenir satisfaction, petit corbeau aux joues de plumes noires. *Die !* pense Rhoda dans le silence de sa préméditation aux beaux jupons amidonnés. Moi je dis : on verra. On verra bien si je n'ai pas d'autres solutions, d'autres ressources, des fois que ça m'arrive, sachant que le corbeau naît du corbeau et pas d'autre chose. Pardon pour les corbeaux qui sont de beaux oiseaux et mes amis, mais que voulez-vous, amigos, la littérature est ce qu'elle est et non pas ce que j'en fais.

XVIII – Fin de la nuit

Une cinquième serait peut-être de trop. On me la reprocherait, me soupçonnant de « tirer à la ligne ». Mais pourquoi le ferai-je ? *Je pense pour moi-même*, chante Carmen, *il n'est pas interdit de penser*. J'en suis au point où achever ce récit ne me tourmente pas. J'en connais la conclusion. Je l'ai vécue avant de conclure moi-même. Mais c'est un autre sujet. Une autre fois peut-être, si le dieu des aristocrates me prête vie. Il s'en privera si je cesse de croire en lui. Il est nécessaire de croire, dit Marcel Duchamp, mais certainement pas en autre chose que l'Art. Et bien entendu il ne suffit pas de prier et de se conformer à son inévitable propre pour être entendu de cette absurde et exigeante divinité. Le lecteur aura compris que je parle de mon fils et que je lui ai donné, peut-être abusivement, la parole, une parole qui est la mienne puisque ce pauvre être n'avait pas l'âge d'écrire aussi bien que Rimbaud. N'est pas poète qui veut. Et qui compte s'en tirer en écrivant des romans, le plus souvent intitulés *récits* pour pallier leur manque de romanesque, voit un chemin là où il n'y en a pas, ce qui augure mal de sa santé future et de son horizon éditorial. La mienne, de santé, chancèle avec une préférence pour la gauche. Certes j'ai le temps d'en finir avec ce petit roman rempli de regrets et d'amertume,

comme on dit aux veillées funèbres. Mais je n'en ressens aucune urgence. Comme je disais, j'en connais la fin, en tout cas les dernières pages, et vous avez peut-être cessé de lire dès le moment où j'ai renoncé à imaginer avec vous la cinquième masturbation de ce fils chéri et abandonné à son sort de cadavre. Je me souviens soudain de ce Ramirez… Grand buveur. La moitié de mon litron d'anisette faite maison ne lui avait pas fait peur. Il m'avait avoué boire en service, malgré le règlement en vigueur dans les « forces armées », pour ne pas risquer de mourir avec un esprit clair et susceptible d'empoisonner ses derniers instants de vécu. C'est lui qui m'a appris la mort de mon fils. Voulez-vous que je vous la raconte ? Je ne l'ai certes pas vécue, mais n'ai-je pas inventé quatre masturbations qui ont alimenté votre imagination plus que les raffinements de mon écriture, car il vous importe peu de savoir que j'en ai aiguisé le fil tout au long cours de mon existence de poète anonyme et même obscur. En tout cas, Ramirez, dont le cerveau appréciait à sa juste valeur les perfectionnements de mon anisette maison, inventa lui aussi ce qu'il savait à propos de la mort de mon fils, mais selon une trajectoire textuelle fort différente de celle que je vous ai proposé de suivre avec moi. Il n'y était point question de masturbation, mais le point crucial de l'enquête policière consistait à se demander pourquoi l'enfant était nu, alors même qu'on n'avait pas trouvé ses vêtements autour du bassin ni dedans. On avait prévu des plongeurs car le corps n'était pas remonté. Un ouvrier en

avait vaguement deviné les contours en se penchant sur la rive de ce bassin circulaire. Il avait immédiatement appelé la Garde Civile. Et personne n'avait songé un seul instant à rechercher des traces de sperme. Vous pensez ! J'en étais l'inventeur et je me gardais bien de l'écrire, jusqu'à ce que cette folle envie me torture l'esprit, de jour comme de nuit. C'était retour d'une séance de cinoche, ici même à Paris, et l'esprit perturbé par tant de médiocrité je me suis mis à tracer les grandes lignes de ce que vous êtes en train de lire, que je vais peut-être achever si je n'en suis pas fatigué avant et si une fatigue de nature fort différente ne vous en détourne pas avant moi.

*

Mais revenons à la narration… La « tribulation », comme l'avait appelée le type qui devait être un flic ou un robin, fut restituée à ses habitudes et habitations en fin de journée. Oui, le soleil déclinait vite. Le ciel rougissait aussi. Et les mouettes étaient venues faire un tour au-dessus du hameau. Leurs cris se rapprochaient, comme si la mer se rappelait à nous. Ne sommes-nous pas tous, autant que nous sommes, ses filles et ses fils ? Pourquoi avons-nous oublié ce que nous avons été ? Comment expliquer que nous ne sommes plus que des fragments de l'Histoire, de l'Archéologie et de je sais encore quels tourments de la Connaissance ? On était en train d'en parler, Ramirez et moi, quand le minibus de la Garde Civile est arrivé. Je ne parle pas de l'état de notre conscience. Ramirez, qui avait reconnu

le bruit familier du diesel, acheva son « dernier verre de la journée » (se promit-il) et traversa le rideau qui nous séparait encore de la rue. J'étais cloué sur mon tabouret, l'esprit aux aguets d'un autre temps et il fallut que j'entende les voix des enfants pour revenir dans ce monde, celui auquel mon fils bien aimé n'appartenait plus, si j'avais bien compris. Ramirez avait suivi l'enquête, qui avait été prestement menée par son chef (le type en civil qui n'avait pas eu le temps de se costumer). Il avait pris le temps de tout m'expliquer dans l'ordre où les évènements étaient apparus à son esprit (celui de son chef). Ce n'était pas l'ordre des faits, le *seriatim*, mais sa mémoire était encore imprégnée de la succession des découvertes et des déductions. On avait retrouvé le corps de Néron complètement nu au fond du bassin. Les plongeurs avaient ramené une petite créature aux yeux ouverts. On avait immédiatement songé à un viol suivi d'un meurtre, comme cela arrive hélas souvent. Et on n'avait pas retrouvé les vêtements du petit, à croire que l'assassin les avait emportés comme fétiches. Puis quelqu'un avait jeté un œil sur le cucul, à la va-vite et sans compétences de légiste. L'anus n'avait souffert d'aucune pénétration. De plus, le cou n'était pas marqué par les effets d'une strangulation. Le légiste conclurait à une mort par noyade, sans viol.

— J'espère, monsieur le Comte, que cela soulage un peu votre chagrin, dit Ramirez sans me voir car il observait les reflets de son verre. Le gosse n'a pas été violé. Il s'est noyé. Il a voulu se baigner

et il s'est noyé. Il n'y a pas de violeur. Il s'agissait maintenant de savoir pourquoi ses vêtements avaient disparu. On a cherché partout. Les chiens ont cherché. Ils se sont particulièrement intéressés aux racines d'un vieux figuier. Il y avait des traces. La terre avait été changée par les frottements des pieds et ceux-ci étaient soit chaussés soit nus. Les chiens étaient perdus. Qu'est-ce que ces traces voulaient dire ? Vous savez à quel point nous les flics sommes sujets à imagination… Mais attention : pas l'imagination du raconteur qui veut éblouir ses clients, notre imagination naît avec ce qu'il reste de la réalité une fois que la tragédie s'est accomplie. Et ensuite, d'indice en indice, nous progressons vers ce qu'il convient d'appeler la Vérité…

— Je sais cela, *sargento primero*, je le sais moi aussi…

— Je n'en doute pas, monsieur le Comte, je n'en doute pas…

— Et alors… ?

— *¿Sí señor… ?*

— Les vêtements… ?

— Si notre imagination ne s'est pas laissée tromper par les apparences (ce qui arrive quelquefois, reconnaissons-le), votre fils avait caché ses vêtements dans un trou que les racines du vieux figuier formaient dans la terre… Ensuite il est allé se baigner…

— Mais ce bassin se trouve de l'autre côté, à au moins une demi-heure de marche… et encore… pour un homme !

— Il faudra expliquer cela aussi, j'en conviens, monsieur le Comte…

— Et alors… ?

— Les vêtements ? Quelqu'un les a pris et les a emportés… Nous ne les avons pas encore trouvés…

— Je sais bien où ils sont, moi !

Ils n'étaient plus sur le bahut. J'étais sûr de les y avoir vus la veille avant de monter, mais comment expliquer à ce militaire de la justice que je n'étais pas en état d'en discuter avec *les autres* ? Certes, certes, il était au courant de ma biture. C'était lui qui m'avait ramené, m'apprit-il, lui-même curieux de savoir ce que je savais de ces vêtements.

— Si vous savez quelque chose, monsieur le Comte, il faut le dire…

— Ça ne rendra pas la vie à mon pauvre fils bien aimé !

— Mais ça rendra justice à son âme outragée…

— Mais vous dites qu'il n'a pas été violé…

— Pas par vous en tout cas puisque vous étiez en phase de dégrisement dans nos locaux…

— Je ne comprends rien…

— Et pourtant, monsieur le Comte, nous voulons comprendre.

Il reposa le verre maintenant vide et se leva, retrouvant un équilibre auquel il avait cessé de penser depuis le premier verre qui n'était pas celui que je lui avais offert. Il prit appui sur la table, se penchant une dernière fois sur le verre :

— Nous finirons par savoir le fin mot de l'histoire, conclut-il et il se dirigea vers le rideau et le traversa.

J'en fis autant, avec moins de technique. Ils étaient tous là, en rang devant le minibus, et le type, qui avait maintenant enfilé son costume de cérémonie judiciaire, les entretenait d'un sujet qui les paralysait alors que la lumière se dissipait comme les incertitudes auxquelles mon esprit se soumettait sans résistance. J'entendis :

— Quelqu'un a volé les vêtements de Néron. Je ne vous lâcherai pas tant que le coupable ne sera pas désigné, par lui-même ou par l'un de vous. Toi, petite, que sais-tu ?

Que pouvait-elle savoir que je ne savais pas ?

*

Je n'y étais pas. Le *sargento primero* Ramirez me retenait dans mes propres meubles, mes meubles de vacances d'été, tous deux assis de chaque côté de la table, étourdis par l'odeur de l'anis et celle non moins inviteuse du « jambon pendu au plafond », j'aurais pu dire invitatoire si la journée n'était pas en cours d'achèvement. Vous savez comme ils sont, ces flics : s'ils ne vous connaissent pas, ou si

tout simplement ils n'ont pas encore eu l'occasion d'en savoir un peu plus sur votre personne et sur celles des personnages de votre environnement, les voilà enclins à exiger de vous que vous décliniez votre identité, celle que votre administration vous a octroyée par l'intermédiaire d'une toujours obscure et inexplicable origine familiale. Je dis ceci parce que je voyais, comme si j'y étais, l'embarras dans lequel mon ami Ben Balada devait se trouver en ce moment où j'étais tenu à l'écart de cet aspect de l'enquête qui avait aussi commencé sans moi et qui se terminerait peut-être avec moi. Ben, c'est son style, était entré le dernier dans le poste de police. Le chef portait maintenant sa tenue réglementaire. Il s'agitait pour donner des ordres à des subalternes qui s'exécutaient sans un seul signe d'indiscipline. Et ainsi les membres de ce qu'il continuait d'appeler la tribulation trouvaient où s'asseoir, dans un ordre peut-être prémédité au fil de l'expérience dont cet homme appliqué et presque discourtois devait être le légitime et impeccable héritier. Les enfants, comme de juste, étaient séparés de leurs adultes réciproques. Ils se tenaient tranquilles et échangeaient de rapides regards, sans paroles ni gestes qui eussent immédiatement impliqué un rappel à l'ordre ou une ébauche de conclusion sur fond d'hypothèse et de cruauté, car les enfants sont très sensibles à l'enfermement, même sans murs, et surtout dans un cadre aussi austère et menaçant. Or donc, Ben entra le dernier, poussé par un garde qui bougonnait, et lui-même guidait sa fille bien aimée, la

tenant par les épaules, leur impliquant de légères impulsions comme à l'assiette d'un cheval. Elle se laissait emporter ainsi, toute belle dans sa robe d'été, soucieuse de paraître aussi innocente qu'elle ne l'était sans doute pas.

*

Impossible, à cette distance, et malgré tous les moyens de projection qui m'invitent à imaginer au lieu de m'en tenir à la triste et sommaire réalité, d'entrer par effraction dans l'esprit de cette jolie et désirable fillette. Je n'ai jamais été aussi proche d'elle, en tout cas pas au point de pouvoir en dire plus. Le garde détacha les mains de Ben et, ne les sentant plus sur ses épaules, elle avait dû se demander ce qu'il était en train d'en faire. Eh bien il avait tenté, reconnaissons-le, de s'opposer à la volonté du garde, celui-ci entreprenant de le séparer de sa fille, mais comprenant qu'il compliquerait ainsi des circonstances déjà fort embrouillées, il obéit à l'invitation de poser son roturier de cul sur la seule chaise encore libre, laquelle était adossée à un mur en piteux état. Lucie, qui en ce moment ne se souciait que de cette séparation que son père acceptait alors qu'elle s'attendait à ce qu'il en conteste la possibilité (et non la pertinence), la larme à l'œil rejoignit les autres enfants. L'absence de mon fils bien aimé ne pouvait pas l'inquiéter puisqu'elle savait où il se trouvait en ce moment-même, et c'était

tout ce qui meublait, en toute transparence, la vacuité de son esprit de fillette effarouchée par les papillons de la culpabilité, ô fleurette !

*

Il en était autrement de l'esprit de Ben Balada. Certes il ignorait tout de ce qui s'était passé et que le Chef allait tenter, avec tous les moyens mis à sa disposition par le labyrinthe insensé des procédures pénales, d'éclaircir autant que faire se pouvait compte tenu de l'émotion qui avait changé les visages en masques d'un théâtre dont aucun des actes à venir n'avait été annoncé, même par signaux sibyllins. Ben se fichait de savoir comment on en était arrivé là. Il avait beau être mon ami, cet animal indomptable et imprévisible, il n'avait jamais éprouvé à mon égard que des sentiments convenus n'impliquant pas ses ressources émotionnelles. Ce n'était peut-être pas de l'amitié, ce que nous éprouvions l'un pour l'autre et il serait sans doute opportun que je m'interroge à propos de ce temps passé à ne pas désirer en savoir plus sur ce qui nous soudait malgré tout. Non, il n'était pas non plus en phase avec les tourments qui agitaient la petite cervelle de Lucie ainsi que son cœur toujours en proie à des atteintes qu'elle ne s'était pas souhaitées. Non, non, une fois séparé, du reste gentiment, de son amour de fille, il n'était pas du tout prêt à éventuellement la sortir du pétrin où elle s'était fourrée, d'une part parce qu'il ignorait qu'elle avait sa part de responsabilité dans ce qui était arrivé à mon fils, et

d'autre part parce qu'il savait que ce qu'il cachait allait être mis en pleine lumière, à savoir que Lucie n'était pas une fille, mais un garçon tout ce qu'il y avait de plus membré et de moins sujet à caution.

*

Et en effet, claquant des talons comme s'il s'adressait à son général, le Chef demanda, tout plein d'aménité et de convenances, qu'on se préparât à montrer ses papiers, ce Chef ayant d'ailleurs invité les prévenus à s'en pourvoir avant de quitter le hameau où j'étais moi-même consigné sous la houlette du sergent-chef Ramirez. Ainsi, aucun document ne pouvait avoir été oublié, aucune excuse ne serait acceptée sans sanction. Deux gardes installèrent alors une table et deux chaises qu'ils ne tardèrent pas à occuper en instructeurs zélés. Et chacun s'avança, dans l'ordre d'arrivée, pour décliner son identité et éventuellement celle de son enfant. Ben songea un instant à s'enfuir. Certes il possédait des papiers en règle et personne ne pouvait dire le contraire. On n'y distinguerait pas des traces de falsification pour la raison que ces papiers étaient authentiques. Ils l'étaient tellement que la belle et charmante Lucie s'y prénommait Benjamin comme son père. Et il y avait fort à parier que l'esprit toujours aux aguets des pandores ne perdrait pas son temps à évaluer cette possible et innocente équivalence. On voit ça très souvent en Espagne et même en France. Ramirez me confia

que lui-même s'appelait Germán comme son andalou pur sang de père lequel perpétuait aussi une tradition identitaire dont l'origine se perdait « dans la nuit des temps ».

*

Je vous laisse imaginer ce qui se passa quand l'un des gardes se demanda si, en France, Benjamin comme Dominique pouvait être porté indifféremment par les filles et les garçons. La réponse du Chef fut catégorique : Benjamin était un nom de garçon et le doigt impératif du Chef se posa sur la case marquée sexe : masculin, « ce qui équivaut à *varón* chez nous. Voyez, caporal, ici c'est marqué féminin, autrement dit *hembra* comme on dit chez nous. » Ben était sur le point de s'évanouir et personne ne songea à l'empêcher de s'étaler sur le sol bétonné où couraient d'inévitables cucarachas dont on dit, à bon ou mauvais escient, que leur intelligence est presque égale à celle de l'homme, femme y compris.

*

Vous n'y étiez pas non plus. Et je vous invite, à l'instar de moi-même, à combler ce trou narratif où Ben ne perd pas connaissance, où Lucie, alias Benjamin, a envie d'exhiber sa quéquette pour en rire, où… où… hou ! vous laissant libre choix de conclure à la

comédie ou à la tragédie selon votre connaissance de la poétique et de l'art dantesque.

*

J'aurais eu tort moi-même d'imaginer ce qui n'a peut-être pas eu lieu. Et puis, comme me le disait Ramirez, « Vous n'êtes pas en état ni moi non plus d'ailleurs » et, à la suite de je ne sais quel enchaînement de circonstances, alors que toute la tribulation réintégrait nos pénates, seul Volo fut emporté par les gardes, Chef en tête à bord de sa civile Nissan. La nuit nous sépara du reste du monde. Nous n'avions pas envie de nous coucher. Je constatais sans désir que Victoria se mourait de vérifier que notre Lucie était un garçon mais elle retourna dans son écurie sans y parvenir, car le petit Benjamin n'aimait pas les filles et l'idée même de montrer son zizi flatulent ne le séduisait pas, car il savait par expérience que celui-ci n'était sujet à turgescence qu'en présence d'un autre garçon, quel que fût son âge d'ailleurs, ce fut du moins ce que je m'imaginais en attendant d'en savoir plus, et je vous prie de croire que j'avais hâte de connaître enfin les seules et véritables circonstances de la mort de mon fils bien aimé, quelles qu'elles fussent et d'où qu'elles vinssent. Mon diaphragme me jouait des tours et j'allais aussi sec me priver de ce hoquet en recherchant la peur au plus profond de la nuit. La Lune était de sortie, atténuant les scintillements de la Voie lactée. La contrée, sans horizon ni profondeur, me parut digne de

mon chagrin, que dis-je : de mon affliction, toujours sujet à son sacré tædium vitæ, ce vieux comte à dormir debout comme le cheval sur le retour qu'il était devenu aux yeux de sa triste épouse. Amen.

*

Bon Dieu ! Qu'est-ce que c'était cette fleur ? Poussant dans le mur délabré, entre deux parpaings de terre rouge et or, un bleu de Quattrocento, ni ciel ni mare nostrum, une pure vibration intellectuelle. Gare à celui ou celle qui s'aviserait de l'arracher ! Je songeai aussitôt à la protéger. Je n'envisageais aucune construction, pas d'arme, peut-être un discours, voire un poème. Par ici les enfants ! Cette fleur ne devrait pas être là. Vous la voyez comme moi, preuve que ce n'est pas une invention de poète. Victoria en approcha son smartphone. Nous attendîmes ce qui s'annonçait comme une espèce de sentence. Pourtant, elle se releva et tapota sa cuisse nue avec l'écran : non, l'Internet ne connaît pas cette fleur, sinon vous pensez ! on saurait déjà comment qu'elle s'appelle ! et ça nous avancerait à quoi ? – le chagrin occupait toute la place disponible dans nos cœurs.

*

Le corbillard arriva en même temps qu'un taxi. Il y eut un moment d'hésitation de la part des chauffeurs. Le soleil les éclairait verticalement. Puis le taxi profita de sa priorité pour arriver le

premier. Anastasio grogna et cogna le culot de sa pipe contre le mur dont une écaille de chaux se détacha. *Avant (tiempos lejanos)*, le corbillard, quelle que fût sa position sur la chaussée, serait passé devant, mais de nos jours les gens se fient aux codes qui les réduisent à l'anecdote et il ne se passe plus jamais rien qui vaille la peine d'être mémorisé pour servir de nostalgie le moment venu. Le corbillard n'avait pas tenté de passer en premier. Il attendit que le taxi manœuvre entre l'angle d'un mur couvert de bougainvillée et l'avancée d'une terrasse où se morfondaient de rachitiques cactées. Mais le taxi ne s'arrêta pas devant la maison. Nous étions sur le seuil, tous, sauf mon fils bien aimé, qui pourrissait déjà dans le corbillard, et Volo qui avait passé la nuit chez les flics sous la surveillance des services sociaux dépêchés en extra depuis la capitale. Nous nous touchions, comme si nous nous étions préparés à ne former qu'un seul être, un seul bloc de chair meurtrie, le regard unique traversé de lumière et de cette sensation d'existence que la chaleur accorde aux malheureux qui ont *pour l'instant* perdu toute notion d'avenir. Qui arrivait dans ce taxi ?

*

Un type en habit de chasseur, mais c'était un soldat, franchit la distance qui séparait les orangers servant d'ombre du seuil éclaboussé de lumière où nous nous tenions, interloqués mais silencieux, presque patients. Nous vîmes notre ukrainienne de

voisine, la Nikita, se détacher de notre groupe, les bras croisés sous les seins, retenant son foulard que la brise venait de créer pour qu'on s'en soucie. Moi-même j'étais prêt à me jeter dans la poussière pour le retenir si jamais il était emporté Dieu seul savait où. L'homme s'était arrêté. Il avait pris le temps d'ajuster sa casquette et il avait empoigné fermement le sac que le chauffeur avait jeté vers lui, le capturant au vol et dans le même mouvement se retrouvant face à la femme qui s'approchait. Elle dit :

— Volo n'est pas là. *Volo no está*.

L'homme s'arrêta de nouveau. Dans son dos, le chauffeur du taxi interrogeait du regard celui du corbillard qui s'était immobilisé en pleine lumière presque au bout de la rue, ayant calculé comment ils allaient se croiser sans causer de rayures à la belle carrosserie grise qui lançait des reflets mauves et des éclats de verre et de fleurs toutes blanches. La femme et l'homme demeurèrent immobiles à quelques mètres l'un de l'autre et déjà l'homme souffrait de la chaleur et il souleva sa casquette pour éponger la sueur qui coulait sur son front, avec le revers de sa manche il en interrompit la coulée et ses yeux étaient bleus comme ceux de Volo.

*

Il parlait une langue étrangère. Il avait suffi de quelques mots pour comprendre que c'était celle de la femme et que cette femme était la

sienne. Elle s'approcha encore et se saisit de la lanière qui dépassait du sac. Il la laissa s'en charger et le sac virevolta et rebondit sur les fesses de la femme. Il entoura ses hanches et elle lui fit comprendre qu'il fallait maintenant se diriger vers nous. Elle lui avait expliqué en quelques mots dont nous comprîmes le sens. C'était aussi le regard de Volo, ni clair ni profond, oblique comme peut l'être celui de l'animal qui ruse avec sa proie. Il ne me plaisait pas.

*

Avec sa femme, je n'avais pratiqué que la masturbation réciproque, on me comprend. Elle évitait de me regarder. Je ne sais plus dans quel ordre elle fit les présentations. On sentait qu'elle se soumettait à ce rituel, soumise ou navrée, qu'elle n'éprouvait aucun désir de provoquer ainsi la curiosité de l'homme, un certain Alla, si j'avais bien compris. S'il était arrivé seul, nous serions rentrés dans la maison pour continuer le rituel, mais ce n'était pas lui que nous attendions, même si notre belle et bandante voisine ne paraissait pas surprise. Nous ne l'étions pas non plus, surpris. Cela arrivait et ce n'était pas ce qui devait arriver, certes, mais le corbillard fit entendre son avertisseur, un poussif cri d'oiseau qui paralysa plus d'un chat sur les toits et les terrasses d'où ne s'élevait aucune émanation, salamandre des nerfs. L'homme nous parvint hagard et agité. Il questionnait sa femme et pressait les épaules nues, y

laissant des traces qui bleuiraient avant la nuit, croyez-moi. Elle dit, toujours dans notre langue d'usage, comme si elle s'adressait à nous :

— Volo n'est pas là.

Il allait s'ensuivre un dialogue de sourds, je le craignais. Mais ce n'était pas le sujet du jour. Nous avions hâte de revoir notre Néron bien aimé, même retravaillé à la cire et aux pigments. Déjà, le taxi croisait le corbillard, dans une manœuvre délicate à laquelle nous n'accordâmes aucune attention. Le parebrise lança un reflet aveuglant et le corbillard présenta sa croupe fleurie à notre perron. Le cercueil brillait d'un beau vernis blanc et des filets d'argent s'entremêlaient sur cette surface piquée de fleurs tout aussi immaculées. Ce qu'on sait de la virginité au moment où elle n'est plus le cœur de la vie.

— Mes condoléances, proposa le croquemort et nous vîmes qu'il était accompagné d'une jolie fille en habit de deuil, un voile noir sur son visage de poupée qui eût été celui d'une communiante en d'autres circonstances.

Elle poussait devant elle le compresseur et tout l'attirail. Le croquemort l'aida à gravir les marches et je les guidai à l'intérieur. Cela se passerait au rez-de-chaussée, inutile d'installer les objets de la veillée à l'étage, les cierges brûlaient déjà à l'arrière de la cuisine que nous avions débarrassée de ses utilités. Nous avions descendu

le lit. Je ne voulais pas voir ça. J'allai me réfugier dans la petite cour de derrière. Je vis alors que ma belle voisine était en conversation avec l'homme et que celui-ci était en colère.

*

— Vous pouvez venir, don Fabricio…

C'était Anastasio qui me faisait signe d'entrer, comme quoi tout était disposé pour s'adonner à la veillée. J'abandonnai les Ukrainiens à leur différent, car c'en était un si j'en jugeais par le masque de l'homme et la douceur outragée de son épouse de mère. Les rideaux, nouvellement suspendus aux linteaux, avaient supprimé la lumière du soleil et celle des cierges faisait danser les ombres. Le corps de Néron était dans le lit. Il ressemblait au Néron que j'avais connu, mais je ne m'en approchai pas, tout juste si je trouvai la force de m'agenouiller. La musique était impossible à situer tellement elle habitait les lieux. Je cherchai l'odeur du cadavre, mais les bouquets de lys (pourquoi des lys ?) répandaient leurs turgescentes exhalaisons. Je voyais les pistils penchés s'égoutter dans les nappes. Je délirais en moi, mais je savais que mon apparence était celle d'un homme alors que mon épouse avait l'air d'une petite fille qui ne comprend pas pourquoi une ride s'est creusée sur son front. Ça hoquetait dans les coins. On entendait les tissus frotter leurs innombrables plis. Cet homme était le père de Volo, cela était évident, mais que cherchait-il ici ? D'où il venait, nous le savions.

Par contre, nous ignorions à quoi son fils Volo était soumis en ce moment, piégé entre les méthodes policières et les procédures sociales appliquées à l'enfance. Il avait donc dormi quelque part dans cette zone et il avait peut-être parlé. Je voulais savoir. Ce que je savais je ne le tenais que de Lucie-Benjamin et Ben s'était employé à la protéger de ma violence légitime que j'avais dû ravaler pour ne pas provoquer un combat en ces temps de deuil qu'il était obligatoire de vivre jusqu'à la lie.

*

Hamada, amada. Vous me faites chier avec votre « écriture ». Comme si nous étions universels par nature. Il n'y a rien de moins universel que l'individu. Et pas d'autre écriture que celle qui nous sert de langue. Je ne voudrais pas introduire ici les prémices d'un nouveau *mixte*. Au diable ce que vous pensez de moi ! D'ailleurs je suppose qu'en espagnol on prononce jamada, ce qui annule l'effet de votre jeu de mots *poétique*. Brrr… fait froid. Quel horizon partagé entre le désert et l'aimée des aubades et des sérénades ? Entre ces cailloux au taxon de facettes et cette idée que la femme est l'avenir de l'homme. Froid. Fait froid. J'étais sorti du lit avant le lever du soleil. Je ne suis pas descendu dans la cuisine. Quelqu'un devait s'occuper des cierges car ils brûlaient toujours, projetant, comme vous l'imaginez, des ombres reconnaissables. Pas pris le temps d'un café, pourtant la bouilloire sifflotait son air anglais. Quelqu'un m'avait

précédé, soucieux de cierges et de café, d'autre chose encore mais je n'avais pas l'esprit à partager mes émotions encore chargées de rêves enfuis pourtant. Sans le soleil, et une fois la mer retournée d'où elle vient, avec ses brises et son odeur de voyage, cette terre se refroidit, sans toutefois trouver le temps de rejoindre le degré zéro. Je me suis assis sous un olivier, le cul dans les fruits mûrs et les noyaux déjà secs. La terre y est dure après la poussière. Le doigt s'enfonce un peu, puis plie. Vous n'aimez pas cette sonorité : puipli ? On dirait le rossignol de mes maîtres, sans la fontaine et sa coronaire d'innocence. J'ai allumé une cigarette. Je fumais en ce temps-là. Je prenais ce temps au temps par les deux bouts : présent, futur. Mais un jour le passé me rappellerait que j'ai été un homme moi aussi et que sans haine on ne trouve rien si la mort est déjà passée par là. On m'avait réduit à l'existence de mon fils et je savourais en silence une possible vengeance. Sans doute ignorais-je l'essentiel des causes, faute d'expérience et d'opiniâtreté, l'administration de la justice, dans ce pays comme dans un autre, en inventant de nouvelles que je ne parvenais pas à introduire dans cette histoire. Les phares d'une bagnole éclairèrent la rue, tant et si bien que vous voilà privé(e) de ce que j'avais prévu de vous dire par le biais de cette « écriture » qui n'est rien d'autre que ce que je sais de ma langue et aussi un peu de celle des autres.

*

C'était une voiture de la Garde Civile, tout éclairée de l'intérieur. Elle descendit la rue sans provoquer d'autre curiosité que la mienne. Seule ma porte était éclairée, envahissante à cette heure matinale et sans personne sur son perron où une plante d'intérieur prenait le frais en attendant de rejoindre son ombre dans le salon. La voiture ralentit, le moteur tournait au point mort puis il s'éteignit et elle pivota dans un élan calculé d'avance, s'immobilisant enfin, le nez contre la première marche. On s'agitait à l'intérieur. On distinguait les casquettes et les épaulettes. La tête de Volo demeurait immobile malgré le balancement, comme un bouchon au fil de l'eau, à la recherche permanente d'un équilibre qui avait dû être rudement mis à l'épreuve depuis hier, pris en sandwich entre les flics et les fonctionnaires de la protection de l'enfance. Ils ont ça aussi dans ce pays, comme si l'enfance par sa possibilité même supposait qu'on la protège. Et voilà qu'on nous le ramenait et qu'à l'intérieur on s'était rendu compte que ce n'était pas la bonne porte. On s'était dirigé vers la seule lumière, comme par instinct et sans doute le gosse avait-il signalé l'erreur, en quels termes je n'en sais rien, je n'y étais pas.

*

Quand j'ai commencé cette histoire (je vous laisse le soin d'en faire un roman, don Patricio, mais ne touchez pas une virgule de mon récit) je me suis dit : mon pauvre Fab, voilà la matière de mille pages

au moins ! Tu n'en auras pas le temps et même si on te le consent tu ne sauras pas t'y prendre, je te connais. Entre la sellette et le garrot vil, la question du temps et du savoir-faire ne se pose pas. Aussi ai-je décidé, car je ne suis pas tout à fait inhabile, d'y aller par courtes strophes, sans fragments, par à-coups, comme on baise, paragraphes, alinéas. Je vois l'effet que ça te fait. Tu halètes toi aussi, si tu permets toutefois que je te tutoie maintenant que je n'en ai plus pour longtemps à voussoyer la mort.

*

Car voici, alors que je comptais en terminer par une strophe où j'aurais mis ma haine et ma défaite, que ce récit trouve encore de quoi alimenter un nombre peut-être incalculable de pages. La voiture des flics a reculé, moteur en route mais sans accélération inconsidérée et en même temps la lumière s'est faite à la porte de la maison adjacente décrite plus haut par mon fils ou en tout cas par sa voix, celle qui ne cessera de *dire* qu'avec mon propre silence définitif. Un homme était sur le seuil. Je reconnus Alla, le type qui ne pouvait être que le père de Volo. J'avais encore leurs voix dans la tête, la sienne et celle de ma belle voisine, ils s'étaient disputés dans le jardin et je m'étais éclipsé ou on m'avait appelé, choisissez. Maintenant, en contre-jour d'une lumière qui parvenait à peine aux fenêtres latérales, il avait l'air d'avoir été prévenu du retour de Volo au bercail et sans doute en savait-il plus long que moi sur ce que les

flics avaient tiré de ce petit nez en trompette et de ce regard qui ne regardait pas, qui biseautait, qui vous mentait comme si vous étiez prêt à croire. Tel était Volo, à l'opposé de sa mère qui savait tout de mon prépuce et d'autres choses encore qui pourraient être évoquées malgré la menace de mille pages de plus.

*

Un des flics (ils devaient être deux) descendit du véhicule, laissa la portière ouverte, ce qui répandit la clarté intérieure sur les cactus de la bordure, et ouvrit celle de derrière. Volo ne sauta pas à terre, il se laissa porter comme si on lui avait cassé quelque chose comme un membre ou une côte pendant l'interrogatoire ou ils l'avaient câliné avec la complicité des assistances sociales et il désirait plus que tout l'être encore jusqu'à ce que ça n'en finisse plus. Mais son père, le soldat Alla en permission alors que sa guerre tuait en ce moment-même, son père était déjà en train de descendre l'escalier…

*

… et le garde civil n'eut pas le temps de s'interposer, la main du soldat, à cette heure matinale assez débraillé pour ne plus avoir l'air d'un soldat, s'abattit rudement sur la joue de l'enfant qui valsa dans l'ombre, sans cri mais secouant poussière et petits cailloux, effrayant les chats invisibles qui attendaient autre chose à se mettre sous la dent. L'enfant avait disparu. L'homme était en train de pénétrer dans

cette ombre, sans doute pour achever son œuvre, mais le garde civil s'interposa, d'abord hésitant, puis en douceur et enfin il se montra ferme et repoussa cet assaut insensé : un homme contre un enfant. Je n'avais pas bougé, tout juste si j'avais écrasé mon mégot parmi les olives mortes dénoyautées et éventrées. Le perron s'obscurcit un court instant. C'était elle, transparente, foisonnante, les bras en croix comme si elle s'offrait en échange, mais l'homme était en train de lutter contre le garde civil et l'autre garde était sorti en vitesse, perdant sa casquette au passage et la femme descendit, entra dans l'ombre et disparut elle aussi. Ne demeurait sur la scène de cet absurde théâtre de la famille en pagaille que son homme légitime et les policiers qui veillaient à ne pas se faire confisquer leurs armes par cet individu qu'on pouvait qualifier de fou furieux impossible à maîtriser sans utiliser les grands moyens. La matraque, surgie de nulle part, s'abattit sur le crâne nu du soldat qui lui aussi éleva ses bras en croix avant de s'écrouler, les jambes avalées par l'ombre où il aurait su que la mère et l'enfant s'étreignaient dans la même peur et le corps jeté en travers de l'escalier, en pleine lumière si on peut appeler la lueur d'une lampe-tempête lumière. Comme il avait appliqué son poing ukrainien sur la mâchoire d'un des gardes, celui-ci se mit à grogner, à la fois pour tenter de soulager la douleur (ça ne marche pas à tous les coups) et se donner l'énergie d'achever le travail de la matraque, car le soldat n'avait pas totalement perdu connaissance.

*

Vous dire que je ne ressentais rien à ce moment-là serait vous mentir, ce qui me mettrait en faux avec l'évangile de mon respectable épigraphiste. Je regrettais amèrement que la matraque se fût appliquée sur le crâne de celui que je pouvais considérer comme mon allié, même si nous n'avions pas encore pris le temps de nous connaître mieux que par ouï-dire, voire sous-entendus. Or, c'était lui qui gisait presque inconscient et sans doute saignant alors que son maudit fils (pas de pute ô Nikita) revenait dans la lumière, blotti dans les bras de sa mère et sous la protection des deux gardes, l'un soutenant la belle et bandante ukrainienne, l'autre se tenant prêt à recommencer si jamais le soldat en vadrouille n'avait pas compris qu'il avait tort et que son fils avait raison par une sorte de décret qu'il eût été bien incapable de commenter.

*

J'avais prévu une longue et fructueuse collaboration. Avec qui ? Mais avec le père de Volo. Certes sa présence parmi nous, enfin : *à proximité* puisque nous nous jouxtions, limitait considérablement mes rapports avec sa belle et voluptueuse épouse et j'avoue que ses caresses me manquaient cruellement, d'autant que Gisèle avait perdu la main depuis longtemps. Aliz n'était plus de ce monde. La mort de son frérot l'avait anéantie. Elle attendait de revenir chez

nous et en parlait avec un agacement sans doute significatif de ce qu'elle pensait de nous. Par contre, je ne l'ai jamais entendue exprimer un quelconque ressentiment à l'encontre de celui qu'il fallait bien considérer comme le seul coupable de la mort de mon fils bien aimé. Nous étions à quelques jours de notre départ vers notre château d'origine. Le dépaysement allait s'achever. Il y a loin en effet entre une construction XVIIe qui avait connu, si on en croyait la Chronique, des jours meilleurs que ceux que nous y vivions, et cette maison de pauvre ou en tout cas de roturier qui nous servait de lieu de vacances conformément à nos moyens qui n'étaient plus ceux de feu mon père. Passons, je n'ai pas prévu de vous raconter ma vie ni la nature de mes racines.

*

En fait, le temps s'était brusquement contracté. À peine Volo était-il de retour des lieux de son audition judiciaire et sociale, son père était embarqué par ces mêmes policiers suite à l'épisode que je viens de conter. Peut-être que s'il n'avait pas entamé le cuir chevelu et la pommette droite du policier, ils ne l'auraient pas menotté puis jeté sur la banquette arrière de leur véhicule, l'un des flics prenant le volant en criant qu'on se pousse pour le laisser passer, l'autre, ensanglanté et le visage grimaçant de douleur, se chargeant de maintenir le soldat ukrainien à l'aide, dans la main gauche, d'une matraque télescopique et achevant la contrainte par une torsion du

col de chemise que la victime de cette violence inappropriée mouillait abondamment de sa salive, de sa sueur et de son sang. La bagnole remonta la rue sans égards pour le sommeil encore rêveur de ses habitants et l'ombre non moins nocturne l'absorba au sommet alors que le soleil semblait patienter pour enfin donner à chacun une idée de ce qu'il venait de se passer.

*

Volo et sa jolie et troublante mère étaient rentrés, la porte était close et la lumière des fenêtres ne tarda pas à s'éteindre. Il y avait du monde dans la rue, les robes de chambre se croisaient, les tignasses se dépoussiéraient, je descendis jusque-là, soit devant notre maison devant laquelle ce scandale avait eu lieu. On me demanda si je savais quelque chose, j'acceptai une cigarette déjà allumée, je voyais à quel point nos cierges avaient tenu bon et je compris qu'il était temps qu'on s'occupe d'autre chose, autrement dit du corps de mon fils bien aimé, qui allait être transporté jusque chez nous, là-bas, nous arriverions le jour d'après, la morgue se trouvant à quelques kilomètres de notre noble et vieillissant domicile. Je me demandais si j'avais encore le temps de donner au *meurtrier* de mon fils la leçon que son père avait avortée pour cause indépendante de sa volonté. J'avais assisté au spectacle d'une énergie digne d'un combat au cœur de la steppe. Il s'en était fallu de peu que l'assassin de mon fils bien aimé ne succombe aux coups que son père lui avait

réservés pendant le long voyage qui l'avait mené jusqu'ici. J'imagine. Je l'imaginai, en treillis et couvert de boue, apprenant que son bâtard de fils avait causé la mort d'un innocent fils de quelqu'un, quémandant alors une permission de s'éloigner du champ de bataille pour aller régler son compte à ce descendant indigne de ses aïeux, cosaques peut-être. Et cette permission lui étant refusée car l'ennemi était en train de gagner la bataille en cours, il désertait, traversant alors toute l'Europe, un voyage que je ne saurai décrire sans me documenter. J'en avais la bave romanesque qui noyait ma chemise entre les seins. « Fab ! couina mon épouse, que vas-tu faire ? » À part écrire, je n'en savais rien !

*

Aliz, ma tendre fille, me repoussa et même gifla la verge toute tendue que je pointai vers ses lèvres. Je me retrouvai seul dans sa chambre, pleurant dans ses draps, ne ressentant aucune douleur physique, l'esprit éparpillé dans un autre monde que je ne souhaitai pourtant pas rejoindre. « Fab ! Ne nous laisse pas seules. Les voisins sont là. J'attends le fleuriste. Reste près du téléphone. Ils arrivent avant midi. » Ils ! Ils ! Mais je m'enfonçai encore dans ces draps, le cœur à la vengeance : « Mon Dieu ! Comment se venge-t-on d'un enfant ?

— Viens avec nous. Les voisins…

— Qu'ils aillent au diable !

— Les fleurs…

— Que vont-ils faire de cet idiot d'Ukrainien qui ne me servira plus à rien ! Pendant que son maudit fils pleurniche dans les seins de sa mère et que le nôtre n'existe plus qu'*apparemment*… ?

— Que dis-tu ? Il faut que… »

Il y avait du monde dans la cuisine. Et des fleurs en pagaille alors que le fleuriste n'était pas encore passé. Je bus à même une cruche. Quelle acidité !

*

Nous ne revîmes pas le père de Volo. Sa belle et désirable épouse ne consentit pas à nous en révéler la cause. C'était un déserteur, je vous le dis, moi ! Mais je me tus. Elle était entrée une heure à peine après que le corbillard s'en était allé vers chez nous, là-bas où nous ne sommes pas en vacances, mais où je ne travaille pas, si tant est qu'écrire n'est pas un travail. Elle venait sans Volo. Elle tenait un mouchoir, mais ne s'en frottait pas le nez. Gisèle approcha une chaise. Il y avait encore des voisins et comme le fleuriste était enfin passé, on ne savait plus où mettre les pieds. Ça sentait le pré et le sous-bois, comme chez nous, et pourtant le soleil recommençait son œuvre d'usure là dehors, comme s'il n'avait pas été conçu pour autre chose, du moins dans ce pays. Nikita s'assit et ne croisa pas

ses jambes. Elle se plia légèrement comme si elle désirait ne rien imposer de sa stature, ce qui nous eût peut-être chagriné ou irrité, après tout n'était-elle pas aussi coupable que son maudit fils ? Mais il n'était plus temps d'évoquer cette série de faits et gestes qui avait conduit mon fils bien aimé, nu et en pleine obscurité, dans l'eau insondable de ce bassin d'irrigation. La conversation évoqua vaguement le voyage de retour, Ben et sa fille qui demeureraient dans cette maison car il avait un projet à travailler, notre retour l'année prochaine, sans Néron bien sûr, mais nous n'en parlâmes pas, chacun goûta à son tour la limonade, dans des verres, il y avait des verres alignés sur la table entre les bouquets et la cruche suintait comme si elle avait chaud.

*

Elle consentit à une dernière caresse. Elle n'avait pas de nouvelles de son époux. Quant à Volo, il gardait la chambre, en sentinelle sans doute. On ne l'avait plus revu depuis la torgnole que son père lui avait administrée en introduction à de plus amples développements qui toutefois n'eurent pas lieu comme je le désirais, ce qui me désignait comme le prochain bourreau. Une torgnole ou une sodomie. L'idée de déchirer ce petit anus de merde ne me réjouissait pas non plus. Ce n'était pas assez. Et puis je n'en avais pas le temps. Je n'en aurais pas l'occasion. Les préparatifs du départ succèderaient à cette journée de deuil et de recueillement, de

fleurs et de limonade, d'hypothèses quant au sort de l'Ukrainien qui allait sans doute payer cher les dommages causés à la tronche du flic, sans parler des explications à fournir aux services sociaux, et bla bla bla, j'avais d'autres chats à fouetter et aucune idée de ce qui éteindrait mon désir de vengeance. Comment se venge-t-on d'un enfant ? Hélas, les diables n'existent pas comme leur Enfer est une évidence et je n'avais aucun moyen de convoquer leur metteur en scène.

*

Mais avait-il vraiment déserté ? Qui donc lui aurait appris, en plein combat, que son fils avait causé la mort d'un autre fils, pas par accident, par bêtise, la bêtise inspirée par la jalousie, car ces deux petits pédés avaient le même béguin pour cette petite salope de Lucie qui bandait comme le Benjamin junior qu'elle était. Nous n'évoquâmes pas non plus cette possibilité. Les jours de deuil, on ne boit pas de l'anisette, mais de la limonade et la moitié de citron git au fond de la cruche comme le corps de mon fils bien aimé qui n'a pas eu le temps de produire les gaz nécessaires à sa remontée à la surface, ce qui motive toujours un plongeur. Nous n'en parlâmes pas non plus. Des brassées d'œillets nous en empêchaient, saturées de lumignons, nos yeux parmi cette profusion de pétales et nos lèvres humides de limonade, nous mangeâmes aussi des oranges, à la manière des Gitans, écrasant la pulpe entre nos dents et la

recrachant, mais une fois dehors parmi les cactées de la décoration municipale.

*

Le corbillard s'éloigna enfin. Nous étions dehors, prêts à nous éparpiller selon les portes de la rue qui étaient restées ouvertes, quelquefois avec un homme devant et peut-être même avec deux ou trois enfants pas encore en âge de comprendre, les mères se précipitant pour les cueillir et les remettre à l'ombre alors que les vieux, plus noirs et plus lents, les rejoignaient dans le même ordre. J'avais, pour tout dire, jusqu'au lendemain pour penser à Volo, à ce que je lui infligerais, ayant renoncé à la violence et à la sodomie. Pas facile de se venger d'un enfant, surtout si on se souvient d'en avoir été un de pas beaucoup plus angélique. Nous remontâmes le lit à l'étage, cette fois sans l'aide des voisins, car ils avaient regagné leurs foyers ancestraux, tout agités de savoir qu'une flamme s'éteint pour un oui pour un non. Ben réapparut. Je m'inquiétai aussitôt de constater que Lucie ne l'accompagnait pas et dus me contenter d'une explication qui ne tenait pas debout. Nos regards ne se croisèrent pas une fois. Ben savait déjà trop de choses à mon sujet et il n'était pas question qu'il en sache plus. J'en avais mal aux tripes. Si vous saviez !

XIX – Ô Dnipro

Ce n'était pas la porte de William Goyen. Elle était fermée. Le mur tenait par miracle, dit notre guide. Il secouait sa casquette et la poussière du mur se détachait avec ses insectes. Curieusement, une fois l'air stabilisé, ils revenaient dans les anfractuosités et le vieux (car c'était un vieux guide) recommençait à secouer sa casquette et il dit que cette porte ne s'ouvrait plus à quoi bon si la toiture s'est effondrée dommage pour le bois qui a sans doute pourri depuis, depuis : mais cinquante ans *¡amigos !* Nous sommes revenus ma sœur et moi.

L'après-midi, si je me souviens bien, nous étions libres d'aller mais pas plus loin que les deux puits dans la pente pourquoi deux puits mais ce n'était pas la question du jour (il n'y en a qu'un dans *L'esprit de la ruche*). J'avais calculé une heure pas plus, sur le chemin du retour, montre en main, avec le clébard à maman qui nous retardait et maman qui le laissait pisser et renifler alors que je calculais le temps perdu. Le guide avait descendu la pente en direction de la route. On voyait sa petite Nissan et l'âne qui était attaché au ranchet, en plein soleil, l'âne. J'avais bien calculé : une heure plus tard, ma sœur et moi étions devant la porte. L'ombre penchait du côté de la pente.

On pouvait monter par-derrière pour observer l'intérieur, mais un scorpion nous en empêcha. Ma sœur avait horreur des scorpions, des tarentules, des serpents. Je n'avais pas vu le scorpion. Elle en était sûre. Ce chemin ne s'appelait-il pas « la cuesta de los alacranes » ? *¡Si señorita !*

L'intérieur était derrière la porte. J'examinai le linteau qui était une grosse pierre. Il n'y avait pas de serpent des fois qu'il nous tombe dessus au passage, je veux dire une fois la porte ouverte.

— D'ailleurs comment tu l'ouvres si elle est fermée, *¡hombre !*?

Pour le serpent, je n'étais pas sûr de ma longue observation, en biais l'observation des fois qu'il y en ait un. Je n'aime pas m'exposer à la critique, aussi répétais-je l'opération plusieurs fois, sous le regard *critique* de ma sœur qui ne sait rien faire d'autre si ce n'est pas à elle de faire.

— Elle est fermée à clé, dit-elle. Ou alors elle est rouillée…

La poignée l'était, rouillée, ce qui laissait penser que les charnières l'étaient aussi. Avec mon bâton, je tapotai le bois. Il résonnait sec. Les insectes, seuls animaux du secteur à ma connaissance, s'approchaient, mettant en péril leur existence ou menaçant la nôtre. Pas un oiseau dans les parages. On se sentait seul. Ma sœur était d'accord avec moi sur cette question : on ferait bien de retourner à la maison, *¡hermano !*

La porte céda d'un coup. Elle s'ouvrit en grand et la lumière du ciel qui pesait sur cet intérieur sans toiture nous éblouit. Le toit avait certes disparu, mais il ne s'éparpillait pas sur le sol qui était de terre battue. Quelqu'un l'avait volé. Ou bien le vent. Le sol était propre et rien ne reposait dessus, pas une table, ni une chaise et la niche bleue dans le mur était sans ustensiles, de même que ce qui restait de la cheminée n'enfermait pas de cendres. Le vent. J'entrai. Tu es fou !

C'est drôle d'entrer dans une maison sans toiture. Est-ce qu'on entre dans une maison qui a perdu son toit ? Je tenais mon bâton devant moi, des fois qu'un mort surgisse de l'ombre. C'était déjà arrivé. Pas à moi ni à ma sœur, mais mon père (pas le sien) avait écrit que les morts hantaient les champs de bataille et qu'il les voyait errer à la tombée de la nuit et même au lever du jour, le lendemain. Il était terré quelque part loin d'ici. Ou alors il mentait. Ô Dnipro !

— Qu'est-ce que tu vois… ?

Elle hésitait à entrer. Elle avait posé un pied sur la pierre du seuil, mais elle hésitait, comme si elle attendait que je lui donne des nouvelles de ses scorpions, tarentules et autres serpents. Des insectes voletaient sans bruit. La toiture avait été enlevée proprement. Ce n'était pas le vent. On avait même remis les pierres en place. On voyait à quel point l'homme ou les hommes avaient pris toutes les précautions utiles pour ne pas détruire les murs. J'en tâtai

la solidité avec la pointe de mon bâton. La porte grinça. Mon cœur se remit à battre dès que je sus que ma sœur la faisait jouer sur ses charnières pour avoir une idée de ce que la rouille change. Rentrons, je te dis !

Mais c'était trop tard. J'étais entré dans l'ombre. Peut-être ne me voyait-elle plus. Qui sait ce qui arrive à celui ou celle qui passe de la lumière à l'ombre alors que cet observateur ou observatrice ne voit pas les scorpions, les tarentules, les serpents qui l'empêchent d'en faire autant. Ne me laisse pas seule !

C'est bien, c'est bon de ne plus être vu par celui ou celle qui prétend vous observer alors qu'il ou elle n'entre pas. L'angle formé par les deux murs, imprécisément perpendiculaires, cachait une autre ombre, celle d'un mort peut-être. Tu n'y connais rien en mort ! Parle ! Parle ! Parle ! Du moment que tu n'entres pas et que j'ai acquis la certitude que je ne sortirai pas alors que tu m'attends. Il y a des fois où on a envie de se perdre. Pourtant, rien ne s'est éloigné de soi à ce point. On a beau le savoir, l'ombre contient une ombre et cette ombre une autre ombre et on a beau avancer on ne voit pas où ça veut en venir, s'il s'agit de quelque chose d'aussi réel qu'un mort et que sa parole vaut la nôtre.

Voilà comment je suis sorti à la fois de moi-même et du monde qu'on prétendait imposer à mon aventure. J'avais froid. Le ciel s'obscurcissait lentement, comme si j'avançais, malgré mon

immobilité et ce que j'en savais, par exemple que ces histoires qu'on vous raconte parce que vous êtes un étranger ne valent pas celles qu'on imagine se construire là d'où on vient. Papa guerroie. Ce n'est pas qu'il le veuille, mais si tu ne te bats pas avec les autres tu ne sais plus ce qu'il faut en penser. Or, continuait mon père, nous n'avons pas le choix si ce qu'on veut c'est rester chez soi. Tu comprends ? Ô Dnipro !

Le mort était-il mon père ? Il était recroquevillé dans la dernière ombre, celle qui révélait enfin l'angle formé par les deux murs et le sol. Des insectes couraient sur le cuir noirci par le temps et non pas par le feu de la cheminée qui était éteinte depuis cinquante ans d'après notre guide. Tu aurais vu ma tête ! Je ne la voyais pas non plus, mais je savais ce qui lui arrivait. L'air sec et sans poussière activait la même dessication et impossible de reculer. Si tu veux en savoir plus, dit mon père, prends le temps de bien observer ce que tu vois. Là ! Là ! Mon fils, je sais que ce n'est pas facile de voir quand le silence s'est imposé à l'observation. Comme si tu étais mort. Dans la tranchée maintenant humide car il pleut. Il ne pleut pas chez toi ? Ô Dnipro !

— Volo ! Reviens ou je le dis à maman !

Elle brise le silence. Ça me donne un mal de crâne ! Le mort n'a pas d'yeux, pas de langue, rien pour me tendre la main, c'est à peine s'il me sert de poste de réception, entre le vide de son crâne et mon

cerveau de sang et de neurones et de je ne sais quoi encore ! Avant, je n'avais peur que de ce qui existe vraiment. Maintenant, avec tout ce que je subis de mauvaises nouvelles et de menaces croissantes je ne sais plus si c'est de la peur ou si je suis déjà mort. Le cuir est cassant. Il en dégringole un fragment. Doucement, fiston, je suis de verre comme tu vois ! Pas avec le bâton, s'il te plaît. Avec la main. Il y a si longtemps qu'une main ne s'est pas posée sur moi ! Ô Dnipro ! On ne pose pas ses mains sur les autres, à la guerre. On ne caresse rien, à part ce que tu sais du plaisir mais n'en parlons pas des fois que ta mère écoute…

— Ce n'est pas maman… C'est ma sœur… Tu ne la connais pas…

— Comment qu'elle s'appelle… ?

Je le sais bien comment. Mais ça me coûte de le dire. Son nom ne fait pas partie du texte. Elle est tout ce que je sais de ma mère. Et personne pour me parler de mon père, à part moi mais il paraît que ça ne compte pas…

— Ça ne compte pas en effet. Mais si tu me caresses, tu sentiras à quel point j'existe.

— Je ne savais pas que tu étais mort…

— Je suis ce que je suis… Ô Dnipro !

— Volo ! Reviens ! C'est pas des blagues ! Je vais le dire à maman ! Tu le regretteras !

J'entends ses pieds sur la poussière du chemin mais elle remonte sans doute parce qu'elle a imaginé un scorpion, une tarentule, un serpent, pire une scolopendre de 20 cm de long. Je ne veux plus retourner. Il ne fallait pas ouvrir la porte ! Tu l'as ouverte et voilà ! Maintenant on est piégé et tu n'as pas de solution ! D'ailleurs tu n'as jamais de solution. Qu'est-ce que je fais moi maintenant ?

Pourquoi écouter les lamentations d'une fillette qui se prend pour une femme chaque fois qu'un homme la regarde ? Tu as raison, papa. Je vais rester ici auprès de toi…

— Tu veux dire de ma carcasse…

— Je regrette…

— Non, non. Ne le regrette pas. Ce qui est fait est fait. Encore heureux que j'aie pu franchir toute l'Europe, les Pyrénées et la Sierra Nevada pour venir me reposer dans cette maison sans toiture dont la porte n'avait pas été ouverte depuis cinquante ans !

Je ne sais pas pourquoi. Pourquoi c'est moi qui l'ai ouverte. Et cette attirance que l'ombre a exercée sur moi. Une ombre qui paraissait infinie et non elle ne l'était pas et maintenant ma main caresse ce cuir qui ne frémit pas comme quand je caresse ma sœur, ses cheveux des fois et surtout sa peau sous la queue de cheval.

— Ne caresse pas ta sœur ! Caresses-en une autre !

— Plus tard ! Plus tard !

Puis la nuit s'est tue. J'entendais ma sœur pleurnicher :

— On va venir nous chercher…

— Ils ne savent pas où nous sommes allés. Ils ne savent pas où j'en suis…

— Je ne vois plus rien ! Tu sais bien que les scorpions se déplacent sans bruit !

Entre autres animaux empruntés au bestiaire du délire ! Le cuir ne sent pas le cuir. Une odeur de sainteté peut-être. Maman qui dit : moi je voudrais que mon cadavre embaume votre mémoire ! Mais pour ça il faudrait qu'elle soit devenue une sainte et selon ce que je sais de la procédure elle n'est que la femme ordinaire dont ne veut que l'homme ordinaire.

— On n'entend plus rien, commente ma chère petite sœur qui n'a pas l'âge de comprendre l'éternité.

Des fois je me demande si elle n'en sait pas plus sur la mort que moi-même qui n'en sais plus rien. On devrait devenir éternel avant que la raison nous conseille le contraire.

— As-tu rencontré d'autres morts… pendant ton interminable voyage… ô père ?

— Des tas ! Mais on n'en a pas parlé. Les autres je sais pas, mais moi je n'en savais rien, alors que je savais pourquoi je me taisais. Je n'ai pas trouvé le temps long. Il n'est pas impossible que le temps ne

soit rien d'autre qu'une manière de ne pas rêver à des choses qu'on finit par savoir sans les connaître toutefois, si j'en crois mon cuir. Caresse-le. Je ne connais pas d'histoire où la momie reviens pour être caressée, sinon je te la raconterais, tu penses ! Ô Dnipro !

*

Ils nous ont trouvés. Moi couché dans le cuir et dans l'ombre et ma sœur sans connaissance et violée. Son petit anus saignant. Un sodomite. C'était le matin et je les ai entendus approcher, montant le chemin entre les agaves et les paresseux. Ça sentait le lys. Mon cadavre sentait le lys. Mais de l'avoir trop caressé, il s'était un peu éparpillé. Un homme m'a soulevé et a examiné mon cul. Puis il a avisé le crâne détaché. Il a écarquillé son beau regard noir et sa bouche s'est entrouverte. Il ne savait plus quoi dire : l'anus de ma sœur, le mien, le cadavre en morceaux. Il a appelé et on est venu. Ils ont formé un quart de cercle entre les deux murs. L'ombre était éclairée maintenant. On ne pouvait pas se tromper ni douter de ce qu'on voyait. L'homme qui m'avait empoigné avec une douceur d'ouvrier m'a reposé en dehors du quart de cercle et j'ai pu voir l'entrée et la porte penchée : il y avait du monde. Ils parlaient, sans doute sans s'écouter. Le corps de ma sœur descendait la pente sur des épaules.

— Tu as mal ?

Non. Je n'avais pas mal. Faim, ça oui. Mais ils n'avaient pas songé à emporter de quoi. On m'a poussé vers la sortie. Au passage, j'ai arraché un peu de poussière à la porte. Près de la grosse pierre grise du seuil, la terre était en désordre et des pieds la limitaient pour la préserver d'un effacement des preuves. Comme ça qu'ils appellent le sang et le sperme.

— Lâche ça, veux-tu !

Rien qu'un minuscule morceau de cuir, noir et luisant comme la braise. J'ai ouvert ma main et une autre main s'est emparé de ce souvenir, preuve ou comment c'est qu'ils veulent appeler ça moi j'en sais trop rien.

— L'autre main…

La poussière de la porte. Main sale. On me la fourre dans un sac de plastique. Au-delà du canyon, le désert commence à imposer ses trouvailles.

— Tu n'as rien ? Tu en es sûr ? Montre ton cucul…

— C'est peut-être lui qui… propose une voix.

— Et la momie ? Vous en faites quoi de la momie ?

Je sais bien ce que j'en ferais, moi. Rassembler les fragments maintenant épars. Reconstituer ce que j'ai vécu et qu'ils ignorent. Non je n'ai pas mal au cul. D'après quelqu'un, ma quéquette ne donne pas signe d'avoir…

— Quelqu'un de passage, dit un autre.

— Ou quelqu'un de chez nous…

— Qui ?

Maman me gifle. L'homme qui m'a raccompagné saisit le poignet.

— Il n'en fera jamais d'autres !

— Je comprends, madame, mais ce n'est pas le moment…

— La procédure… dit un autre.

Ils sont entrés dans le patio et se sont assis sur les chaises proposées par la voisine venue prêter main forte. La situation l'exige.

— Je vous emmène, dit un homme, toujours le même, à maman.

— Et lui… ? (moi)

— Ne vous inquiétez pas.

Je ne vous raconte pas la suite. Je n'ai pas tout dit. Ma sœur a parlé de l'homme qui l'a. On va en avoir pour des années et même toute la vie. Certes je la plaignais, mais le cadavre que j'avais découvert avait aussi sa place dans cette histoire. Ils en parlaient, mais je n'étais pas là. Ils parlaient plus facilement du cucul de ma sœur. De la mort, jamais. Pas même de la porte. Une vieille histoire dont le mystère était maintenant résolu. On passe à autre chose. Ou plutôt on attend que ça se cicatrise. On ne sait pas grand-chose des

conséquences d'un viol. On sait ce qu'on en dit. Il n'y a rien de moins vrai que ce qui se dit. La vérité est ailleurs. Toujours.

XX − Le Chinois de la Côte

Le Chinois disait s'appeler Huan et comme ça se prononçait Juan on l'appelait Juan. On le voyait revenir de la Plaza avec un chou qu'il tenait par la queue dans une main et dans l'autre un panier d'où dépassaient les fanes d'une botte de carottes. Comme on ne l'avait jamais vu chez le boucher, on disait que la seule fraîcheur des plats qu'il préparait dans son restaurant il la devait à celle de nos légumes. On ne savait rien de la viande et c'était quelquefois le sujet de nos conversations, là, devant la Casa de los Pescadores, assis devant un verre toujours vidé, les mains tranquilles, le regard sans doute un peu rêveur. Le restaurant Flores de China avait appartenu pendant deux ou trois générations à la famille Florés (de Almería). Puis ces Chinois étaient arrivés et ils avaient pris possession non seulement du restaurant, mais aussi du Todo Cien qui le jouxtait et Juan en sortait avec une nouveauté qu'il s'empressait de nous présenter, une télé miniature à porter au poignet, un briquet appareil-photo ou un porte-clé capable d'analyse comportementale. On n'achetait jamais rien. On ne mangeait pas dans son restaurant. On voyait nos légumes entrer sans la viande qui les accompagnait pourtant dans à peu-près tous les plats de la carte, si on en croyait l'Ukrainienne qui le secondait, on l'appelait l'Ukrainienne à cause de

l'actualité sinon on l'aurait appelée Nikita. On la voyait entrer elle aussi et comme on ne la voyait pas sortir, on supposait qu'elle sortait de l'autre côté, dans la ruelle où nous ne mettions jamais les pieds, bien que nos aïeuls y fussent tous nés. Mais comme on la voyait quelquefois dans la boutique attenante, on pensait qu'il existait une communication entre le restaurant et la boutique. Au-dessus, bien qu'il s'agît d'immeubles distincts, les façades se ressemblaient et sur les balcons et aux fenêtres on ne voyait que des visages asiatiques, enfants et femmes, rarement des hommes qui eux aussi entraient, mais ils sortaient aussi souvent et on ne savait rien d'eux sinon qu'ils quittaient la ville pour aller on ne savait où où ils passaient la journée à faire on ne savait quoi. Notre perspective, vue de notre maison commune, était chinoise et rien de plus, à part cette Ukrainienne et les clients qui pouvaient être de n'importe quelle nationalité compte tenu du caractère touristique de notre ville.

Un jour, je dis un jour comme j'aurais dit autre chose, un troupeau de femmes montreuses de cuisses est entré dans le restaurant. Il y en avait bien sept ou huit et un type musclé les suivait, sa tête pivotant sans arrêt comme s'il surveillait ses arrières. Il nous a salué et on a répondu dans notre langue qu'il a dû trouver exotique, il avait l'air satisfait de nous entendre et il est entré. Ils sont ressortis une heure plus tard. Nous en étions au troisième verre, preuve qu'on n'exagère pas, qu'on se tient, malgré toutes les raisons qui justifieraient le contraire. Cette fois, il marchait devant son troupeau.

Il n'oublia pas de nous saluer. Les filles avaient l'air encore plus heureuses maintenant. De la chair à vendre, pensâmes-nous. Et toute fraîche. Comme nos légumes. Pas une ride, pas un bouton, rien pour grimacer et tout pour en avoir envie. Nous attendîmes qu'elles atteignissent l'angle de la rue, à cinquante mètres de là, pour nous laisser aller à commenter cette fraîcheur qui, avouions-nous, manquait à notre quotidien. Ceux qui bandaient encore ne cachaient pas leur joie, avec pudeur cependant car nous étions dehors et le parc à enfants est mitoyen à notre vieille terrasse. Il y avait deux gosses en train d'examiner le tobogan. Le garçon en tâtait le bois d'une main apparemment experte et la petite fille attendait qu'il achevât son examen. Ils n'avaient pas quitté le sol. La fillette avait touché un barreau de l'échelle et son regard inquiet avait croisé le nôtre. J'ai ri et je désirais qu'elle comprenne que c'était elle la raison de ce rire, mais ça ne l'amusait pas, elle avait peur de monter et le garçon ne montait pas non plus, il semblait hésiter à donner son avis sur la qualité du bois, de la pente ou de je ne sais quoi encore qui expliquait sa propre peur. J'avais envie, comme les autres, de leur montrer à quel point c'est amusant et sans danger, mais la conversation tournait autour des filles qui avaient disparu maintenant et de loin leur homme, s'il était ce qu'on pensait qu'il était, nous avait fait signe et on avait répondu dans le même langage, les uns bandant, les autres non.

Soudain la fillette a gravi la moitié de l'échelle. Le garçon continuait d'analyser la situation et ses matières à réflexion. C'était une jolie fillette de sept ou huit ans, mais pas de chez nous vu qu'on les voyait arriver avec leur mère, tôt le matin, et repartir en fin d'après-midi, toujours avec elle qui sortait du restaurant ou de la boutique ou qui n'en sortait pas et surgissait au bout de la rue d'où elle les appelait et ils se précipitaient pour la rejoindre, c'était l'été et les gens commençaient à s'intéresser à la nuit qui allait tarder à tomber, ce qui alimentait les terrasses et le sable plus bas, entre le port et les installations commerciales. Il était temps pour nous de rentrer à la maison et c'était ce que nous faisions. Mais ce soir-là, certains bandaient, ce qui ne leur était pas arrivé depuis longtemps. Autant que je m'en souvienne aujourd'hui, il y avait bien vingt ans qu'on n'avait pas vu une pute sur le paseo qui à l'époque n'en était pas un, les maisons faisaient face à la mer et les barques reposaient comme de gros poissons, si tant est que les baleines en sont, et les fenêtres étaient éclairées. Les putes sortaient à ce moment-là. Les enfants étaient couchés, le pognon frémissait dans nos poches et on n'avait pas l'impression d'être pauvres. Le vieux temps, quoi. Il revenait. On s'était quitté sur cette bonne parole. Ça donnait l'impression de recommencer et on se sentait heureux que ça arrive avant notre mort. Avec une différence toutefois, qui ne nous troublait pas, pas encore : ces filles n'étaient pas des nôtres, comme on en ramenait jadis de Madrid ou de Catalogne. Le bruit courait déjà que c'était des

Ukrainiennes. Même que certaines d'entre elles, aux dires des plus voyageurs d'entre nous, avaient fait le voyage depuis la Lituanie. Pour des hommes qui n'avaient jamais quitté la baie, ça promettait. Personnellement, je me suis couché en me demandant si je bandais ou si j'en avais seulement envie.

Voilà à peu près *dressé* le tableau. J'espère que je n'ai rien oublié. J'oublie beaucoup en ce moment et celui dont je vous parle date d'hier, ou peu s'en faut. La seule question qui se posait maintenant, c'était combien ça allait nous coûter, sachant qu'une pute ne voit pas d'inconvénient si tu ne bandes pas, pourvu que tu paies ce que tu dois à son maître. Il avait une bonne tête celui-là et Juan le Chinois l'avait comblé de courbettes sur le seuil de son restaurant, pendant qu'on bandait ou qu'on s'imaginait que c'était possible avec un peu de volonté ou d'imagination selon la composition de chacun. Nous sommes tellement différents les uns des autres. Et plus encore si quelque chose arrive, qu'on attendait sans en parler ni peut-être le savoir.

Le lendemain matin, je suis arrivé le premier à la Casa. Frasco, le préposé, n'était pas encore arrivé, ni Juan avec ses choux et ses carottes, sans viande mais avec cette amabilité qui en faisait un citoyen ordinaire, alors que les étrangers, venus d'on ne savait quel Est, n'avaient rien perdu de leur étrangeté, malgré le spectacle des cuisses et des reliefs sous-jacents. Ensuite Franco est arrivé, bandant à ce qu'il disait, il avait bandé toute la nuit, il s'en souvenait

comme s'il n'avait pas dormi. On s'est assis. À côté, les balançoires et le toboggan étaient encore dans l'ombre. Pour la première fois, ça m'a angoissé, qu'il n'y ait pas d'enfants. On s'est mis à attendre et enfin Juan est arrivé, il a salué sans traverser la rue, il semblait pressé d'entrer, comme si pour lui aussi quelque chose de nouveau venait d'arriver. L'Ukrainienne et ses gosses n'allaient pas tarder à se montrer et elle entrerait à son tour et les gosses s'engouffreraient dans le hall de l'immeuble et on entendrait leur pas dans l'escalier. Une Chinoise les attendait sur le palier. Elle était chargée de s'en occuper. C'était pratique, le parc, juste en face, elle les surveillait depuis un balcon où poussaient des bambous. Leur présence d'un bout à l'autre de la journée s'expliquait par le fait que c'était les vacances. L'Ukrainienne les avait sur le dos et comme elle ne chômait pas, elle s'était arrangée avec la mère de Juan et tout se passait pour le mieux. Depuis le début du mois de juillet, on assistait tous les jours aux mêmes évènements, Juan qui entrait et sortait, l'Ukrainienne qu'on retrouvait au service dans la salle à manger ou derrière le comptoir de la boutique, les enfants qui allaient et venaient entre le balcon du troisième et le parc où d'autres enfants alimentaient les nostalgies, tandis qu'une poignée de putes nourrissaient maintenant notre prétention au bonheur. Le jour acheva de se lever et son existence retrouva ainsi son chemin tout tracé par la géométrie des mœurs et du commerce. À ceci près qu'on avait des putes à notre service désormais, pour se rincer l'œil

à distance en attendant de trouver les moyens d'investir dans le Sildénafil, pour commencer, parce que même avec ce capital forcément nécessaire, il fallait s'attendre à ce que ça se complique au moins un peu. Ça nous rendait économes en paroles et l'anisette nous parut suspecte. J'avais le cœur en morceaux, mais pas comme un puzzle, qui n'affecte que l'attention et la sagacité, comme une vitre brisée dont on n'a pas le pouvoir de recoller les morceaux sans passer pour un dingue. J'en connais à qui c'est arrivé et c'était triste de voir un homme s'épuiser non pas à réfléchir mais à tenter de recoller. Et je n'étais pas plus malin qu'un autre.

Un soir, je ne sais plus à propos de quel Saint, la rue s'est illuminée et Juan le Chinois a eu l'autorisation d'installer des tables sur la chaussée, même qu'on se voisinait et que des touristes sont venus s'asseoir parmi nous sans qu'on s'en plaigne et Juan nous a offert de quoi nous montrer plus aimables encore. Les putes ne viendraient pas. Pas un jour de Saint. On en était convaincu. Et on se tenait tranquille, se contentant de cuisses moins allègres et même des petites que ça promettait de bien joyeux lendemains. On n'a pas posé la question à Juan. Il allait et venait entre les tables, suivi par l'Ukrainienne qui portait les plateaux tandis qu'il se consacrait entièrement à la conversation et aux prévisions météorologiques. La municipalité avait prévu un char fleuri avec des filles mais pas des putes pour distribuer des bonbons aux enfants et des fleurs aux autres, mais le char était en retard et on parlait d'une

panne de moteur. Et pour gâter encore un peu plus la joie en formation, le vent secouait les lampions et on les voyait rouler sur la plage, en bas, noire à cette heure et leurs feux s'éteignaient sans doute dans les vagues.

On critiquait, prenant à témoin le touriste et ses animaux de compagnie, quand les enfants de l'Ukrainienne sont descendus de chez la mère de Juan. On les a reconnus, mais on ne savait pas pourquoi, tellement ils étaient grimés. Mais pas grimés pour jouer à carnaval, pour avoir encore plus l'air d'enfants et amuser les cœurs qui n'attendent rien d'autre de l'enfance. On a tout de suite vu que ces fards n'étaient pas destinés à participer à l'ambiance gamine qui travaillait les cœurs et les esprits en vacances. Ceux qui bandaient au contact visuel des jambes et des épaules offertes sur l'autel du divertissement en ont conçu un sentiment de culpabilité qui, sans les réduire à l'impuissance – n'exagérons rien, a retravaillé leurs visages dans le sens de l'incrédulité. Moi-même je n'en croyais pas mes yeux. Les deux petits de l'Ukrainienne étaient grimés comme mignon et mignonne felliniens. Et la mère de Juan, transportant en bandoulière ce qui paraissait être une trousse de maquillage, les avait assis à la table la plus à même d'être remarquée même par le plus aveugle des pédophiles. La fillette exhibait des jambes et un nombril à couper le souffle des moins sujets à désirer y toucher et le garçon, tout bouclé et les seins pincés par un dispositif adéquat, entrouvrait des lèvres que la plus belle des Africaines pouvait lui

envier pour ne pas en crever de jalousie. Juan, sorti sur le seuil, rajusta sa cravate en souriant à sa mère, laquelle s'employait à parfaire les traits dans le sens de la plus grande lubricité possible. Franco, à mes côtés, se demanda ingénument si leur mère les avait reconnus ou si elle était dans le coup. Il ne bandait plus. Il n'attendait même plus ses putes, dont il avait parlé toute la journée, déterrant ou émergeant, selon le voyage, des souvenirs dignes de sa littérature, mais sans la poésie qui la caractérisait d'ordinaire. Et ce qui devait arriver arriva : la fillette suivit un homme qui avait presque notre âge et qui donc était censé pouvoir bander sans se poser la question du comment et du pourquoi. Il suivit la fillette qui s'effaça pour le laisser entrer dans l'immeuble. Juan surveillait la scène du coin de l'œil, tortillant sa cravate alors qu'il était en bras de chemise à cause de la chaleur. Le garçon, resté seul à table, sirotait le contenu bleu d'un verre à l'aide d'une paille. Des gens passaient, mais impossible de dire si c'étaient des amateurs ou de simples passants qui n'en ont rien à faire de ce qui se passe sans eux. Franco et moi n'étions ni outrés ni révoltés. Nous agissions nous aussi en spectateurs, les putes n'ayant plus leur place dans notre esprit et ça ne nous perturbait pas de ne pas agir, d'être en proie à l'oubli et de nous efforcer de penser à autre chose, d'autant que nous n'étions pas seuls, même en comptant ceux qui ne voyaient rien de ce qui occupait tout notre champ de vision. Quand le garçon eut achevé de pomper dans son verre, soit qu'il l'eût vidé, soit qu'il

en eût assez de minauder ainsi, Juan s'approcha de lui et lui embroussailla la tignasse en articulant des paroles que la distance nous interdisait d'entendre. Ce qu'on est obligé d'imaginer des fois !

*

Chercos, un flic qui n'aimait pas l'été, fit signer la déposition et d'un signe de tête invita le dépositaire à sortir de son bureau. Dans son dos, un patio recevait une lumière verticale. Il ne ferma pas la fenêtre. Il ne la fermait jamais et le matin il l'ouvrait et constatait avec tristesse que rien ne changerait jamais s'il n'y mettait pas du sien. L'homme, un ancien pêcheur aujourd'hui retraité, sortit en s'excusant encore de ne pas en savoir plus. Chercos fit un autre signe, différent du précédent, et l'homme referma la porte derrière lui. Chercos se sentait toujours seul dans ces moments, après l'aveu ou le témoignage, peu importait le contenu, le fait d'écouter et d'intervenir sciemment le rendait morose et haineux. Il aurait aimé avoir soif, mais l'ivrognerie ne le tentait pas, ce qui allait dans le sens d'une plus grande conscience de l'état des choses de ce monde clos, impossible à vouer à l'aventure, sauf à l'amour qu'il ne parvenait toutefois pas à distinguer du plaisir. Blablabla, se dit-il et il inséra la déposition dans une pile d'autres documents témoignant, donc, de l'état du monde. Il rendrait une petite visite impromptue à ce Chinois qui fricotait maintenant avec la pègre, comme si le commerce de la restauration et des bibelots inutiles ne le satisfaisait

plus. Il avait bien dû y trouver du plaisir. Lui-même, Chercos, reconnaissait avoir eu du plaisir au cours des premières enquêtes, du temps d'une jeunesse facile pas soucieuse de chômage ni de dettes. Il était entré dans la vie comme il était sorti de l'enfance : facile. Il n'avait pour ainsi dire pas connu les tourments de l'adolescence. Et maintenant qu'il s'en éloignait clairement, c'étaient les calices de l'âge qui le tourmentaient. À force de réalité, messieurs. Vous pouvez me croire. Sans cette accumulation de réalités qui figurait son chemin existentiel, il n'aurait pas connu autre chose que la tranquillité, à défaut de bonheur bien sûr, mais sinon à quoi servirait le plaisir ?

Le Chinois, que tout le monde ici appelait Juan mais qui ne s'appelait pas Juan, était dans son bureau, derrière les cuisines et Chercos traversa la salle à manger maintenant vidée de ses hôtes. Personne pour le renseigner. La porte était pourtant ouverte. Il avait poussé la porte dans l'espoir de rencontrer un visage, ou au moins un regard. Mais personne ne l'invita à entrer. Il ne connaissait pas les lieux. Il supposa qu'il suffisait de traverser l'endroit pour tomber sur quelqu'un qui le connaissait peut-être. Le Chinois était assis derrière un bureau massif où s'empilaient de la paperasse et des objets sans doute relatifs à des souvenirs de famille ou autres. Il tapota gentiment la porte qui était entrouverte. Le Chinois leva une tête sans surprise. Il connaissait Chercos. Pas de doute. Mais Chercos ne se souvenait d'avoir eu déjà affaire à lui. Le Chinois se

leva, fit le tour du bureau et sortit une chaise d'un tas d'autres objets qui n'étaient pas des meubles. Il la posa devant le flic et l'invita à y prendre place, puis il retourna derrière son bureau, y posant les coudes, les poings sous le menton.

— Je vous écoute, cher monsieur, dit-il.

Chercos ne se souvenait pas de cette moustache. Voilà la raison, se dit-il et il enchaîna, sans laisser au Chinois le temps d'affiner les conditions de son attente. Il devait bien savoir de quoi il s'agissait. Il n'y avait pas que de malhonnêtes personnes dans ce pays.

— J'ai reçu ce matin un étrange témoignage à propos de deux enfants…

— Je n'ai pas d'enfants…

— En effet, dit Chercos, ils ne sont pas Chinois. Puis-je les voir… ?

— Nikita est absente aujourd'hui. Jour de congé.

— Ce sont les enfants de Nikita ?

— Il n'y en a pas d'autres dans cette maison, mais je m'empresse d'ajouter qu'ils n'y habitent pas. Ils sont en vacances. Ma mère s'en occupe…

— De quelle manière s'en occupe-t-elle ? D'après le témoignage que j'ai…

— Comment voulez-vous qu'on s'occupe des enfants ? On leur donne à manger, on les empêche de s'ennuyer, on les surveille…

— Ça, je le sais déjà…

— Vous avez des enfants ?

— Pourquoi les avoir « grimés » – c'est le terme usé par le témoin, et les avoir « exposés » – je cite toujours…

— « Grimés » c'est bien le terme exact, monsieur l'inspecteur… mais que voulez-vous dire par « exposés » ?

— Ce n'est pas moi qui le dis. C'est le terme usé par le…

— Il n'y a pas eu d'exposition, monsieur… Les enfants étaient grimés, certes, en hommage au Saint du jour qui, comme vous le savez, a été dévoré par des lions sous les yeux de Néron… mais « exposés » non… Ils sont descendus pour se rafraîchir et je leur ai servi un banana split et…

— Avec qui est montée la petite fille ? Le témoin parle d'un homme…

— Ils sont montés ensemble par hasard… Je ne vois pas d'autre explication. Elle montait et lui aussi montait. Rien de plus. Qu'allez-vous imaginer… ?

— Ce n'est pas moi qui imagine, monsieur Gu. Le témoin dit que…

— Il s'imagine que… Oh ! sans doute confond-il ses désirs avec…

— Je ne vous demande pas d'apprécier les dires de mon témoin. Il ne vous revient pas de…

— Mais enfin, monsieur l'inspecteur ! Je ne peux pas laisser dire…

— Moi oui !

Chercos sortit alors son revolver. Le coup partit. Le Chinois se redressa puis s'écroula.

— Il va falloir que je m'explique, dit tout haut le flic et il sortit.

XXI − Paris (automne 2025)

Je vois ça d'ici, don Patricio ! Si vous saviez… le voir nu, la bite en l'air sacristique, et lui de se voir dans le miroir, encore jeune à ne considérer que le corps, car les tempes sont grises et la calvitie en route. Si quelqu'un entrait… mais qui ? La boniche ou le petit enfant de chœur. Une de ces paroissiennes qui l'invite à déjeuner en son palais bourgeoisement élu par la populace. Non. Personne. Il entrouvrit les rideaux. La voiture attendait, les roues sur le gazon précieux, et le chauffeur fumait une cigarette en observant les branchages. Vous le voyez, don Patricio ? Tel que je vous le décris. À fleur de la volupté qui s'empare de lui quand il revoit notre digne salle à manger, les tableaux de maîtres, les miroirs astucieusement disposés en équerre, d'autres perspectives, les lambris et les hallebardes, et la profondeur d'une ombre. Brrrr… Cet automne-là, nous avions pris les enfants à notre charge car, comme vous le savez, la mère soignait une dépression et le père était en taule, plus pour assassinat que pour désertion, mais c'est une autre histoire, je vous la raconterai plus tard, don Patricio. Ainsi, le petit Volodymyr et sa petite sœur Alla, qui porte le prénom de son père, nous les avons emportés dans nos bagages, retour des vacances. Et nous avions laissé notre château de Castelpu pour nos appartements princiers

des Butte-Chaumont. Mon fils bien aimé me manquait et sa sœur, presque femme, n'y pouvait rien, si vous voyez ce que je veux dire, don Patricio.

*

Son Éminence Roger Russel considéra le portail avec envie. En effet, s'il avait l'occasion d'en franchir de bien plus solennels et tarabiscotés, il ne possédait aucun de ces spécimens de l'arrogance catholique. La voiture le déposa sur un trottoir des Buttes-Chaumont. Il fit signe au chauffeur de s'éloigner et de ne plus l'ennuyer avec ses revendications syndicales. La voiture pétarada dans la rigole encore agitée de pluies, car le temps était gris et même menaçant. Le chauffeur avait passé le parapluie à travers le trou béant de la portière puis la vitre était remontée. Le cardinal, vêtu sans cérémonie car il ne souhaitait pas être reconnu, ouvrit le parapluie et écouta les claquettes chantonnées par les gouttes. Il fit le tour du pâté de maisons en sifflotant sans excès ce refrain qui avait accompagné le kyrie. Sa bite ne débandait pas depuis. Il se demanda ce que lui réservait la comtesse question bouffe et comment le comte (moi) allait l'enquiquiner avec ses cuvées « historiques ». Ces aristos avaient ramené d'Andalousie deux charmants bambins dont l'un était un garçon, si l'on en croyait le comte (au téléphone) de toute beauté. Les deux filles, malgré leur différence d'âge (quelques années, pas plus) s'entendaient bien.

Elles ne nous accapareraient pas, tout à leurs Barbie. Certes Néron, le beau et même mignon héritier du titre, n'en hériterait pas. Le cardinal avait la sensation que le petit Ukrainien avait pour mission de le remplacer, non point dans l'Ordre, mais au sein des draps que le sort, en plus des horreurs de la guerre (sa guerre qui n'était plus celle de son père, ah là là, une autre histoire !), réservait à ce qui deviendrait son attente, n'en doutons pas, allez.

*

À noter, pensait le cardinal tout en arpentant les rues environnantes sous la pluie, que le comte préfère les petites filles, dont la sienne et sans doute avait-il déjà entrepris d'initier la petite Alla aux principes du Désir et de ce qui s'ensuit. Alla comme son papa… Passons… La porte d'entrée de l'immeuble était solidement verrouillée, presque condamnée. Il sonna et la voix de la comtesse lui répondit.

— Vous êtes en avance, Éminence…

— Gisèle, voyons ! Je suis Roger…

Elle interrompit son petit rire coquin en déclenchant l'ouverture. Il pénétra dans un hall digne des meilleurs hôtels. Il s'observa dans un miroir aussi grandiose, juste le temps de parfaire son allure civile. Sa calvitie commençait à le tourmenter, plus que le grisonnement des tempes. Sinon, il n'avait rien perdu de son allure militaire et par militaire il ne faut pas entendre bedaine de général, voyons-y plutôt

la fière allure du sergent qui revient du combat avec les plaques d'identité de ses morts.

— Roger !

La comtesse se montrait toujours discrète en matière d'empoignement du phallus en érection. Elle secoua le parapluie et le disposa entre les cannes du comte qui les collectionnait en attendant d'atteindre l'âge d'en faire usage. La petite Alla était mignonne, sans plus. Elle promettait sans doute. Allez donc savoir ce que sa petite hôtesse lui enseignait en manipulant ses panoplies de Barbie. Volodymyr apparut.

— Ils passeront Noël ici, dit le comte.

— Il faut s'attendre en effet à ce que l'Ukraine adopte nos traditions, suggéra le cardinal.

— Ce n'est pas du tout ce que j'ai voulu dire, grogna le comte.

— Ainsi, ils ne parlent qu'en espagnol… ?

— Ils parleront en français, Éminence ! Je m'en charge.

— Et je vous crois, mon ami.

Volo était mignon comme tout. Il allait en culottes courtes. Il sentait la lavande et ses cheveux étaient gominés. Ses orteils dépassaient admirablement des sandalettes de cuir qui pouvaient être qualifiées de caligae sans offenser Pétrone.

— Comme l'automne est printanier à Paris ! s'écria le cardinal.

*

Moi, vous pensez ! j'étais aux anges. Le cadavre de mon fils bien aimé était dans sa seconde année tout juste commençante. Mon chagrin n'en était pas moins entier. Je me tordais si souvent de douleur que je ne bandais plus. Qui de mon épouse ou de ma fille s'en plaignit ? Arrrgh ! J'avais organisé ce séjour du cardinal (un vieil ami d'enfance) avec la complicité innocente de la comtesse, vous me comprenez. Je n'ai jamais frappé un enfant. Tout juste s'il m'est arrivé de l'enguirlander. Mais celui-ci, coupable d'avoir provoqué, même sans le vouloir mais je m'en fous, la mort de mon fils bien aimé, héritier non seulement des biens des Vermort et consorts, mais aussi et surtout de mon œuvre, – le pauvre ne deviendrait jamais le minimum de poète que j'avais souhaité qu'il devînt au moins pour ne pas dénaturer le sens de mon œuvre. Achevons de dîner, car nous sommes déjà au soir de ma vengeance.

*

« Allez ! Allez, les enfants ! C'est l'heure de se coucher ! »

La comtesse tapait des mains comme si elle applaudissait la fin de la journée. C'était fini pour elle. Elle coucherait seule. Je rendrais visite aux filles, mais ça ne m'occuperait pas toute la nuit, n'exagérons pas. Volo couchait évidemment dans la chambre de

Néron, les mêmes draps, la même lumière, la vue sur les buttes. Autrement dit, c'était la chambre qui recevait le sommeil du cardinal quand il venait dîner et même plus. Je n'ai jamais entendu Néron s'en plaindre, à croire que j'avais raison. Et ce soir-là, le cardinal semblait ravi par cette perspective nouvelle.

*

Comme la nuit est tranquille en nos appartements cossus ! Les enfants étaient couchés, les filles dans la chambre d'Aliz, Volo dans celle de Néron et madame en notre lit qui en connut d'autres. Le cardinal porta le dernier verre à ses lèvres en me souhaitant la bonne nuit. Je le vis pénétrer dans la chambre, à petit pas, un peu fléchi à l'endroit des reins, la main douce à la poignée. Ce diable bandait déjà. Je le soupçonnais même de bander depuis le jour où la comtesse, par téléphone, l'invita à partager les fruits de nos amours.

— Comment va le château, cher Fabrice… ?

Il allait bien. Moi aussi j'allais bien. Ce petit salaud de Volo allait en prendre plein les miches. Qu'il le voulût ou non. Le cardinal était réputé pour l'abondance de ses flux. Il irait jusqu'à pénétrer dans ce petit cul qui sans doute n'avait pas connu cette douleur initiatique d'autres plaisirs. Ou bien Volo savait déjà. N'avait-il pas désiré la petite bite de Lucie-Benjamin pour lui seul ? J'en suffoquais, mais je ne saurais vous dire si de plaisir ou de douleur. Une situation que je

ne souhaite à personne, pas même à vous, don Patricio, à qui je confie cette histoire somme toute ordinaire qui, je ne vous en voudrai pas, vous inspirera le plus clair des romans de la nuit.

*

— Ça, expliqua Aliz en le tapotant d'un doigt expert, c'est le gland. C'est très sensible. Hein papa ? Faut le sucer avec la langue. Tu comprends… ?

— Sí… lo entiendo… pero, ¿de qué sirve ?

XXII − La lettre de papa

L'autre rive se couvrit lentement de brouillard qui se mit à glisser sur l'eau dans notre direction. Encore trois minutes et nous disparaîtrions nous aussi. Cependant, on pouvait voir la sentinelle qui arpentait le talus, protégée des tirs ennemis par la broussaille. L'homme pouvait fumer maintenant. Il prit le temps d'en rouler une, non pas entre ses doigts que la température rendait maladroits, mais avec une rouleuse qui scintilla un moment, puis on entendit le clic de la fermeture du couvercle et aussitôt l'homme actionna la pierre de son amadou. À cette distance, on ne pouvait estimer le degré du plaisir qu'il prenait en aspirant de petites bouffées que le plafond de la nuit effaçait avec méthode. La Lune perçait bien un peu ce noir descendu sur la terre, mais pas assez pour éclairer les visages. Je voyais mal celui de mon compagnon. Il prenait le temps de manger, consultant sa montre entre deux bouchées qui emplissaient sa bouche, l'empêchant de se servir de sa langue pour nous parler de choses et d'autres, comme d'habitude. Il n'y avait que deux choses qui le réduisaient au silence : la nourriture et les tirs ennemis. Mais la nuit, ils ne tiraient pas. On avait l'impression qu'ils avaient reculé, mais où dans les marais ? Il n'y avait pas de marais derrière nous, la steppe était couverte de neige traversée de traces boueuses qui ne

représentaient aucune géométrie comme je l'avais pensé au début, quand l'ennemi a quitté ce rivage et a traversé le fleuve pour se terrer de l'autre côté, avec l'étendue impossible à mesurer du palude et de son labyrinthe. La sentinelle, pour l'heure, semblait apprécier ce moment. Quatre heures avant la relève, comme au quart. Mais notre vaisseau demeurait immobile, couché au bord du fleuve comme une bête malade, et nous respirions cet air avec la même fièvre. Le brasier du mégot clignotait dans cette obscurité de Lune lointaine. Si nous avions été les ennemis, le pauvre homme n'aurait pas fait long feu, mais il savait que la broussaille le protégeait des tirs. L'ennemi ne voyait rien de plus que nous, une barre noire et à peine opaque reposant sur l'eau et paraissant s'avancer constamment alors que le vent était tombé. Il tombait peu après la nuit. Et nous attendions le matin sans impatience. Les cratères s'annonçaient par le déchirement de la végétation. Bientôt, il ne resterait que nous, au milieu de nulle part, sans doute incapables de retrouver le chemin qui nous avait conduit jusqu'ici. Nous y pensions sans arrêt. J'étais fatigué de penser toujours aux mêmes choses. Des idées ! Ça ne tournoyait même pas. J'en eusse conçu une certaine joie, celle de me sentir vivant, mais la mort a cet aspect, les enfants : elle ne bouge pas, elle ne change rien, et c'est peut-être nous qui sommes fidèles au rendez-vous.

Puis la sentinelle s'écroula, comme se brise un pot et le coup de feu parvint à nos oreilles. Mon compagnon cessa de manger, mais il

continuait de touiller le contenu de sa boîte en fer blanc. Il ne pouvait pas voir le corps couché et immobile de la sentinelle. Il était dans le trou, presque au fond, et la lanterne l'éclairait à peine, on aurait dit une moitié de lui-même tant l'ombre était impénétrable à l'endroit même où l'autre moitié de lui-même commençait sans doute à changer cette possible symétrie, car il avait posé son fusil dans cette ombre. Quel silence ! Il m'interrogeait du regard, craignant une présence hostile, comme cela n'était jamais arrivé depuis que nous étions des combattants, nous qui n'avions rêvé que de cette tranquillité que le salaire garantit au travailleur et à son entourage. Moi, je pouvais voir la sentinelle maintenant immobile et couchée, le visage tourné vers moi, blanc de Lune, mais sans regard à cause de la distance et du brouillard qui agit toujours comme un effacement têtu. La broussaille s'était figée, me semblait-il, mais avait-elle frémi au passage de la balle ? Je peux vous dire qu'elle ne contenait aucun animal et sans doute pas d'insecte. Quel fou aurait osé s'y aventurer pour y vivre ? Mais les obus ne l'avaient pas détruite. Elle s'était bien effeuillée un peu, mais sa structure ni son feuillage n'avait subi les effets du souffle, alors qu'ici notre toile avait été plusieurs fois emportée. Je guettais un signe de vie. Il est rare qu'on meure d'un coup d'une seule balle. Bien sûr, cela arrive, mais je n'en savais rien pour n'avoir pas vécu autre chose que des dilacérations, voire des disparitions corps et âme, il y avait des corps sous les chemins et les chemins changeaient comme la disposition des

nuages après la pluie. Il devait vivre, mais la prudence lui conseillait de feindre la mort. Il est rare que l'ennemi s'y reprenne à deux fois. Le plus souvent, il passe son chemin ou prend une autre direction ou scrute la nuit à la recherche d'une lueur ou d'un signe qui peut aussi bien être celui de l'aile d'un oiseau que le changement de position d'un homme qui s'ankylose à force de guetter. Nous vivons cela toutes les nuits. Notre imagination a fini par se limiter à ces interruptions de l'attente. Mais le corps de la sentinelle était parfaitement immobile. Pas de vent pour agiter un pan de sa capote, ni un pied impatient de servir à se tirer de ce dangereux pétrin. Mon compagnon voulait savoir. Mais le silence s'imposait et il ne savait pas que la sentinelle était tombée, morte ou pas morte, il ne savait rien, il me demandait sans rien dire si je voyais « quelque chose ». Il avait entendu comme moi le coup de feu. Un seul à travers la broussaille. Sans doute qu'elle s'était éclaircie dans la journée, après le bombardement dont les souffles parcouraient toute la steppe et la surface du fleuve alors pareil à un miroir ne reflétant que le ciel. Ainsi, le brasier pourtant infime de la cigarette avait servi de cible et sans doute que la tête de la sentinelle avait été atteinte, ce qui ne serait pas beau à voir, qu'il fût mort ou encore en vie. Mon compagnon s'agitait et comme il avait éteint la lanterne il avait disparu et le trou n'avait plus l'air d'un trou, on serait tombé dedans si on avait tenté de prendre cette direction, mû par ce désir de rencontrer l'ennemi pour le détruire définitivement. Mais cela n'était

jamais arrivé. Chacun campait sur ses positions, comme on dit. Personne ne bougeait. Les artilleries envoyaient leurs sauces à une distance qu'on eût été bien incapable de franchir en une nuit. Les obus et les missiles passaient au-dessus de nous ou s'écrasaient pas loin de notre trou, explosant ou s'éparpillant en morceaux, arrachant et déchirant, et notre toile était emportée et il fallait attendre une accalmie, comme le soleil après la pluie, pour la chercher du regard puis pour se décider à la récupérer, alors que les blindés légers sillonnaient la steppe, la neige tombant doucement comme si rien ne s'était passé. Vous ne savez pas ce que c'est.

Non, le visage de la sentinelle était celui d'un mort. N'aurait-il pas parlé s'il avait eu l'espoir de s'en tirer. Tourné comme il était, ce visage me voyait, si toutefois ce n'était pas celui d'un mort. La tête de mon compagnon apparut. Le visage de la sentinelle n'en parut pas affecté. Cet homme était mort. Et il fallait reconnaître que la broussaille ne jouait plus le rôle que nous lui avions attribué sans connaître les règles du jeu, car nous n'avions jamais joué à celui-ci, malgré notre goût du divertissement par écran interposé.

— Il est mort ? Merde, c'est Volo !

— Qui c'est, Volo ?

— Tu le connais pas. (*un temps*) Je devrais dire « tu le connaissais pas », mais je ne dis rien…

Un second coup de feu interrompit…

— Nous ferions peut-être bien de la fermer. Le tireur maintient sa ligne de mire. Il va tirer à intervalle et il nous sera impossible d'en évaluer le temps, car la régularité n'est pas de mise en la circonstance. Il s'imagine que sa cible n'a pas pu mourir dès la première balle et que nous envisageons de ramener notre compagnon dans le trou pour prodiguer les premiers soins.

— Nous n'avons jamais vécu ce genre de situation… Nous ne savons pas…

— Ce que nous savons suffira à nous épargner d'inutiles paroles. La mort ne se réjouira pas de constater que notre ignorance en est la cause.

— Mais si notre compagnon vit, nom de Dieu ! Est-il conscient, d'après toi… ?

— S'il était vivant, il aurait eu l'idée de ramper plus loin, des fois que le tireur n'ait pas changé sa visée. Or, ce second coup de feu a dû l'atteindre, car comme tu le constates par toi-même, il n'a pas bougé, il est exactement dans la position que la chute lui a imposée. Bien sûr, le tireur ne peut pas savoir de quel côté il est tombé ni s'il n'a pas roulé plus loin, il ne sait pas si l'endroit est un talus, un fossé ou je ne sais quoi encore.

— Pourtant, il en vient, d'ici. Il y était avant qu'on y soit. Il se souvient peut-être, comme nous nous en souviendrons nous-mêmes si jamais nous nous en sortons au moins à moitié vivants.

— Dis plutôt que nous aurons vite fait d'oublier tous ces détails topographiques et que notre seul souci sera de retrouver travail et prospérité.

— Mais il n'en est pas sorti, d'ici, pour retourner chez lui et profiter de ce qu'il possède. Il a seulement traversé le fleuve et maintenant il est posté dans son trou, le fusil sur son trépied, et il guette le moindre signe, comme cette cigarette que notre compagnon n'aurait jamais dû allumer. Ne fumons-nous pas nous-mêmes au fond du trou ?

— Cela ne répond pas à la question de savoir s'il est vivant ou mort.

— Eh bien n'y répondons pas !

— Nous ne pouvons pas l'abandonner à son sort s'il est encore vivant !

— Il a reçu deux balles…

— Je n'ai pas repéré l'impact de la deuxième. Je n'en sais pas plus que toi.

— Eh bien sauve-le, si c'est ce que tu veux ! Moi, je ne veux rien.

Troisième balle. Cette fois, *ils* ont bien vu son effet dans les herbes environnant le corps. *Ils* connaissent bien cette déchirure. Une déchirure sans tripes, mais une déchirure tout de même. Ça donne une idée. Nous sommes deux, ce qui explique notre indécision. Mais qu'aurais-je décidé si j'avais été seul ? On se laisse toujours

influencer par celui qui nous accompagne. On y perd du temps, pour finalement se décider ou pas à agir. Je sais cela. Depuis longtemps. Je n'ai pas attendu la guerre pour le savoir.

— La balle, cette fois, n'a pas atteint le corps. Celui-ci n'est pas tombé du côté que le tireur imagine. Maintenant, il va tirer de l'autre côté. Et le corps sera traversé.

— Pourvu qu'il ne soit pas vivant ! (*grognement d'horreur*) S'il l'est, il doit s'attendre à recevoir la prochaine, qui lui sera peut-être fatale. Je n'aimerais pas être à sa place, ne sachant pas si je vais mourir ou si mes compagnons sont en train de calculer comment venir me sauver.

— *Ils* ne viendront pas ! Je te dis qu'*ils* ne viendront pas.

Nous nous taisons. Nous attendons le prochain coup de feu. Le corps de la sentinelle n'a pas bougé.

— À mon avis, les deux balles qui ont suivi la première ne l'ont pas atteint. Que ressent le tireur dans cette expectative ? D'ici, nous ne pouvons pas repérer sa position. Nous ne pouvons même pas examiner la broussaille pour avoir une idée de l'angle de tir et en déduire la position du tireur, ce qui le mettrait à portée de la mort que nous lui souhaitons. Une quatrième balle ne servira à rien. Ni à renseigner le tireur sur sa réussite ou son échec. Ni à nous décider à constater que notre compagnon est mort ou vivant. Nous ne franchirons pas cette distance.

— Trop risqué !

— Nous ne jouerons pas avec le hasard. Au matin, la situation s'éclaircira. S'il est vivant… s'il vit jusque-là, nous lui lancerons… je ne sais pas moi… une corde qu'il pourra saisir et nous ne serons pas que deux pour le mettre à l'abri du tireur ou de son remplaçant.

— Mais s'il est mort… ? S'il ne peut pas saisir la corde, mort ou vivant ?

— Ah ! Je ne sais pas, je ne sais pas !

Pas un oiseau pour siffler, ni une carpe pour sauter hors de l'eau, mais il est vrai que nous sommes en hiver, le temps des amours n'est pas venu. Nous y songeons. Un enfant de plus, pourquoi pas ? Pour l'hiver prochain. Mais sommes-nous les prochains habitants de cet hiver probable ?

— N'allume pas de cigarette, je t'en prie.

— Pourtant pas l'envie de fumer qui me manque…

— Bois un coup.

— Alors qu'il est peut-être encore en vie ? Certainement pas !

— Retourne dans le trou. Dors, si ça te chante. Je peux rester seul.

— Tu ne sauras rien avant le jour, mon ami.

— Retourne dans le trou ! Laisse-moi seul.

— Entendrai-je la cinquième balle ?

— À ton avis ?

Me voilà de nouveau seul, si on peut parler de solitude dans ces conditions, avec un mort sur la conscience et ma propre mort en jeu parce qu'un tireur peut me la donner, même s'il tire à l'aveuglette, mais pas si aveugle que ça ! Il a bien circonscrit l'endroit où se trouve sa victime, si elle s'y trouve encore, il ne peut pas être certain de l'avoir tuée, la preuve : il a tiré… combien de balles a-t-il tiré ? Je ne m'en souviens plus. Ma mémoire commence à choisir à ma place. Je ne peux tout de même pas réveiller mon compagnon, s'il dort au fond du trou, s'il n'est pas plutôt enfoui dans cette obscurité, les yeux grands ouverts, les mains moites sur la crosse, avec cette envie de fumer ou de boire qui trouble sa pensée comme celle du supplicié qui renverse sa tête pour avaler le contenu du verre qu'on présente à sa bouche soudain incapable de trouver le mot, celui de la fin.

Des heures passent. Moi je dis que s'il était vivant, ça se saurait. Ou alors il est inconscient, ce qui paraît logique, car le tireur a visé le brasier de la cigarette et donc forcément la balle a atteint la tête, ce qui assomme, même si ça ne vous tue pas. On en saura plus demain matin, me dis-je sans cesser de scruter la broussaille, car derrière cette broussaille il y a le fleuve et je me demande qui surveille cette partie du fleuve, celle que je ne vois pas d'ici, mon champ de vision étant limité à ce que la broussaille ne cache pas de l'autre rive, vers l'estuaire, si toutefois je n'ai pas perdu le sens de

l'orientation. Il y a belle lurette que mon enfance s'est perdue dans ce paysage trop vaste pour elle. Raison pour laquelle je l'ai déserté avant de devenir fou. J'aime mieux la ville, même tentaculaire. Il y a loin entre des tentacules d'asphalte et de béton et ces méandres qui n'en finissent pas de se conformer aux légendes, celles qui condamnent l'homme à ne plus retrouver son chemin une fois qu'il l'a perdu. Je ne serais pas revenu si on ne m'y avait pas forcé. Je savais, avant de partir, que je chercherai immanquablement à retrouver le chemin abandonné depuis longtemps, sans espoir de le retrouver, mais avec cette angoisse qui vous étreint chaque fois qu'il vous est impossible de ne pas y penser, au chemin et d'où il vient, au plus profond de l'histoire des hommes et de ces hommes en particulier, ceux qui s'entretuent actuellement, qui se sont toujours disputé cette terre, cette eau, ces déserts de neige ou de terre craquelée selon la saison, je ne me souviens d'aucun printemps, comme si je n'avais pas vécu et que je vais mourir. Certes il y a toujours quelqu'un qui vous aime, mais si on ne revient pas, à quoi sert cet amour ? À rien. À moins de finir par mourir dans ces bras, dans longtemps, alors que ce même temps presse, pour cause de guerre.

— Le jour se lève, ami. La relève ne va pas tarder.

Voilà que je parle à un mort, maintenant que je suis sûr qu'il est mort, qu'il ne peut pas être vivant comme je le suis encore. Le brouillard s'effiloche. Lenteur ou patience du vent. Une physique

sans doute complexe entre l'eau, la terre et le ciel. Pour le feu, on fait ce qu'il faut. Les tirs d'artillerie ne vont pas tarder à reprendre. Ça vous fracasse l'intérieur, comme si c'était fait pour vous empêcher de penser. Plus loin, la sentinelle reçoit la visite d'un oiseau que je suis incapable d'identifier. Bon Dieu toutes les choses et tous les êtres ont un nom ! Et voilà que j'ignore celui-ci. Au moment où j'ai le plus besoin de savoir qui est qui et pourquoi. Un oiseau qui ne chante pas. Oiseau rare. Il me voit, ne transmet aucun message, il sait pourtant si la sentinelle est morte ou vivante. Pourquoi est-il venu sinon ? Il s'est posé en toute tranquillité. Savez-vous que le contraire de la tranquillité, c'est l'ennui ? Je vous lirai quelques pages de ce livre si toutefois mon nom ne figure pas déjà sur la paroi de marbre saignant d'un de ces monuments qui entretiennent le désir plus que la mémoire mais bon, il est trop tard pour le dire, pour moi en tout cas. Et après l'oiseau, le chien. L'oiseau, en conséquence, s'envole, tranquille mais précis, et disparaît comme tout ce qui s'éloigne. Le chien renifle, arrache un morceau qui n'est pas un morceau de capote. Qu'arrache un chien avec ses dents ? Il n'arrache les choses que pour les manger. Or, la sentinelle ne s'en plaint pas. Elle est donc morte. Nouvelle que je peux annoncer à mon compagnon qui dort au fond du trou, enlacé à son arme comme s'il s'agissait d'autre chose de plus prometteur d'avenir. Nous allons apprendre beaucoup de choses en combattant, mais qui les dira à notre place ?

PSEUDO LIVRE (Río)

Un épisode de la vie de Río (sériatim)

L'étang

Canards en conversation sous les branches des platanes

« Cela ne veut rien dire ! » / et je te crois : car tu es :

à l'écoute du monde : or :

la poésie ne te parvient plus
à travers la prosodie de ta langue
— s'ensuivent ces défauts de versification

« et jusque dans la prose ça se trouve ! »

/et je te crois : l'eau d'un étang ne suffira pas
à démontrer que j'ai raison de me taire
au moins pour ce qui concerne ma bio,
mes évènements, mes conséquences
y compris sur la cuisine que je te sers —

bien sûr il est convenu que prosodie n'est pas versification et inversement. La langue telle que tu la reçus du hasard et de tellement de choses que tu ne sais pas, n'a jamais su ce que tu dois ni ce qui te revient de droit (est-il écrit dans le livre des comptes qu'on peut aussi écrire contes sans en changer le sens ni la destination, d'ailleurs il m'est arrivé d'écrire comte, je ne te demande que de me croire) —

Il n'y a rien entre ces canards et moi

sauf ce qu'en savent les autres

: qu'ils s'emploient à faire savoir

dans un esprit encyclopédique.

Alors je referme le livre qu'on me propose

et il me vient à l'esprit que plus d'une fois

(foie d'animal ! Sauce de sang et d'ail !)

j'ai été heureux rien qu'en chantonnant

une de mes chansons, comme ça :

Mon ventre est un camion qui fait vroum vroum

qui fait vroum vroum quand on le pousse !

La prosodie de ma langue ne me parle plus

ou peut-être devrais-je dire (et écrire ô papa !)

qu'elle ne m'a jamais rien dit ou que j'ai cru

qu'elle m'inspirait parce que je parlais de moi

de toi d'eux d'œufs vroum vroum !

Trop chanté les canards de l'étang
voilà ce qui arrive quand la langue
n'est plus la langue qui vient de loin
et que la chanson a rendu improbable
et pas que la chanson ! « Je te crois !
Je te crois ! » Ces *moi* qui *je* !
Ces prêtés qui valent des rendus !
Un jour je cesserai de te croire
ou je croirai en autre chose ou :
pourquoi pas : *quelqu'un d'autre*.

Ne chante plus.
N'écoute rien.
Le Monde arrive
sur l'écran
des fumées sans feu.

Une autre langue ?

Dis-tu. Celle d'un autre

temps. Rien entre la vie

et la mort. C'était *avant*

ou cela *sera*. Personne

ne sait sur quel pied danser

et pourtant tout le monde

existe. Mais il n'y a rien

de poétique là-dedans.

Demeure le produit

commercial. Le prix

du renoncement,

l'accueil en fanfare.

Rien d'autre en plat

du jour : je me moi

moi je me, ô douleur

des synapses ! Ô

ajustement hypothétique

des contraires, voire

des reflets ! Quelle joie

de payer ce qu'on doit !

Au refrain :

Ne chante plus.

N'écoute rien.

Le Monde arrive

sur l'écran

des fumées sans feu.

Voui voui les canards !

Et ma goélette en papier.

Ou en feuille selon ma fortune.

Je ne suis plus un enfant

et je sais bien que tu me crois.

Mais j'ai beau savoir ce que je sais,

la langue ne me dit rien :

et pourtant je suis à l'écoute.

Je dirais même *aux aguets* !

J'attends sans m'attendre.

Et j'écris que je reviendrai !

Ce que c'est d'avoir cru

que la langue se multiplie

en autant d'hypothèses

de poésie… et de ne pas

croire une seconde aux maux

qui confinent les bios,

car la langue ne connaît pas

la science ni la politique.

Et la voilà au fil des horizons

mis en réseaux ou en ondes

gravitationnelles : quel savoir

ces confidences de barjots !

En écrire des romans, soit…

mais de la poésie, allons, allons !

Poussez pas *nous* dans les orties

sous prétexte que *moi* je me !

Bref, nous observions en amateurs
de coin-coin ces animaux sans
langue — tout juste si quelque
langage animait ces comportements
prévisibles — les feuilles rousses
de l'été devançaient l'automne,
comme si l'hiver en savait plus.

Vous n'avez pas une chanson
dans votre corbillon, ô passant
chaussé de baskets ? Sans fil,
le voilà communiquant avec
ses données intimes, à partager
avec d'autres vues sur le plaisir
et ses limites conventionnelles.

Un cormoran taquine une carpe

qui n'entre pas dans son gosier.

Bonjour petite fille (ou petit garçon) !

Sais-tu que la langue ne parle plus ?

Elle ne te parlera jamais d'ailleurs.

Tu ne l'as pas perdue, elle a fui

mais on ne sait pas à quel moment.

À quel moment cela s'est-il passé ?

Joyce ? Pound ? Céline ? Pourquoi

ne pas le dire (l'écrire) clairement,

aussi clairement qu'impossible,

hein ? On ne fait pas un cheval

de course avec un âne — des

employés ô oui et à profusion

nom de Dieu autant qu'il en faut

et mal payés avec ça ! La vie !

Et des bien payés comme des putes !

La mort ! À mort ! Comme à la guerre !

S'il ne te reste que la chanson

hé bé alors chante ! Que veux-tu
que je te dise ? Raconte, grimace,
fais-toi mal ou du bien. Et que je me
et si moi je ô la belle bleue !

Nous n'attendons rien, mais on est attendu.

Enfin… je crois-je /et je te crois
au bord de l'étang sur un banc
observant ou seulement voyant
ce que la langue ne chante pas.

Au-delà de ce rivage d'arbres morts,
imaginons une forêt de nombres
complexes jusqu'à l'absurde
appliqué à la vie quotidienne :

un pain plus un pin c'est un 2 peint

que j’ai écrit sur la liste des courses

à faire ou à ne pas faire selon

que ça chante ou que ça me dise

quelque chose que je savais déjà.

Le quatrième

L'un se retourne comme un gant

(c'est théâtral que je dis !)

l'autre se retourne sur soi

ou retourne d'où il vient

(c'est cinématographique donc :

très éloigné des chemins du roman)

les objets te tombent dessus

et tu (lequel des deux ?) en cherche

l'arborescence — ce n'est pas un arbre,

et donc : la poésie de l'arbre (racines

et lieux d'implantation) n'est plus

ce qu'elle était : on meurt plus tôt

que prévu : l'inattendu est un personnage

— le voici extrait des nouvelles

qui structurent le roman que tu n'as pas

écrit : personnage scié selon ses membres

:: ça va compliquer la lecture / tu diras :

« ceci est un roman parce que *c'était* un roman »

— d'où le troisième personnage//

un peu de poésie :

la poésie des oiseaux et des poissons

fend le tapis des feuilles mortes de l'été

l'étang tourne en rond comme la proie

et frétille le fretin des ondes moribondes

ici nulle magie ni soir des philosophes

à peine si on se reconnaît aux reflets

Narcisse en forme de nénuphar fleuri

sans pipeau pour jardiner ni pelle au vent

pour effeuiller / tu meurs parce que tu n'écris

pas / rien ne réveillera ce qui dort

depuis si longtemps / clapotis d'orteils

plutôt que de doigts / une barque

s’avance comme on jette les dés

— l’un joue à organiser des rencontres

de vocabulaire / l’autre ne joue plus

mais il ne tourne plus les pages

qui l’ont aventuré dans ce qui n’est

ni labyrinthe ni infini :: un troisième

achève sa boisson sous l’auvent :

café encore chaud ou bière toujours

fraîche : « tout le monde n’a pas la chance

d’être l’observateur alors qu’il n’y a rien

à observer / chantez avec moi

Nous n’y serons pas

même si vous y êtes

les chats sont difficiles

à distinguer des chiens

Soyez seul et ne revenez pas »

oui, oui, nous chantions quelque chose

comme ça / sans instruments

pour accompagner notre solitude

« si vous ne chantez pas, dansez ! »

En cherchant bien dans les coins

les plus reculés de la poésie

vous trouverez de quoi encrer

la plaquette qui appartient

désormais à tout le monde.

Ce qui est facile, c'est de ne pas

se taire.

Ne nous taisons pas,

cherchons ce qui se trouve

l'encre ne manque pas

à qui fait parler

les absents de la langue

oui, oui, nous aimions nous promener

parmi les coquilles vides des marées

le haricot de mer se signale toujours

:: qui vous a révélé ce sable surfacé

comme le métal sous l'étau-limeur ?

Ils finissent tous par se ressembler…

on ne distingue plus de signes

différentiels : ils veulent être compris

même s'ils ne comprennent rien //

par les champs, par les bois, les ciels

verts des couchants ou l'absence

d'horizon : une guirlande de poètes.

Mais le vent se montre délicatement

soucieux de ne pas arracher ces feuilles

qui ne sont ni d'automne ni d'été

caniculaire / le vent aime les loups

de l'hiver (le plus beau vers de

la langue française) et le printemps

signe des pluies de veines et de fibres

musculaires / nous sommes morts
parce que nous n'avons pas encore
vécu // montez sur le ring des nuits !

L'intérieur de soi (dit-il) est un puits sans fond,
surtout si on cherche à en comprendre
les chronologies — et loin de soi
on se perd tant il est vrai que la statue
de sel est le seul véritable risque
que prend l'aventurier des mers du Sud.

Ce souci (risible) qu'ils cultivent : être compris
à défaut de comprendre : poésie en vitrail,
lourde de son plomb et jamais légère
malgré les transparences : conception
(toujours risible) de la résurrection et
de toute autre variation imitée de
l'éternité ou de l'infini : au coup de dés !

Tra la la comme je sais remplir
mon panier de champignons comestibles
et de fleurs faciles à repeindre avec
les moyens de l'aquarelle : « je suis poète »

… mais qui ne l'est pas… dans ces conditions
héritées de la crainte de n'avoir pas épargné
comme c'est l'usage dans les conversations
que la page entretient avec la librairie ?

Tra la la / gambettes des herbes folles
on les voit à travers l'écorce des arbres
au théâtre comme au cinéma : jamais
ici où pourtant nous sommes encore
en train de naître / animaux dénaturés
par l'abus de nourriture et de blessures
infligées à l'autre, le semblable, le frère.

« Des paniers j'en ai rempli quarante ! »

Minces plaquettes fort bien imprimées
mais aussi invendables que des promesses
d'agent immobilier ou de garagiste voisin.
Seins enfants et biroutes naissantes
:: et toujours plus de poils
et de mauvaises odeurs

« je ne meurs pas ! Dis-moi que je
ne meurs pas » — tandis qu'une vieille
errante par passion tresse le chanvre
ou l'osier selon le prix à payer —

trois aveugles par définition secouent
les grelots de la scène spectaculaire
:: ni théâtre ni roman à moins d'un coup
de chance : comme il s'en voit au jeu
proposé par l'analyste : sans trou noir
ni ondes trop explicables : « je vous
en mets combien de corbillons, m'sieurs

dames ? Je veux dire : vous êtes combien
si je sais pas compter comme vous avez appris
dans le grand livre des contes ? J'aime
bien savoir où je mets les pieds, m'sieurs
dames, bien contente toujours de savoir
que je ne me suis pas trompée d'adresse ! »

« Vous ne saurez jamais ce que je pense,
mais je vous souhaite bien du plaisir
si jamais il vous prend l'idée de m'acheter
un exemplaire avec ma signature en tête
et ce que tout le monde sait de la poésie
ensuite. »

des pages non pas comme des oiseaux
envolés suite à une apparition inattendue
:: pages comme les feuilles d'été au fil
de l'eau, rousses d'automne précoce
et recroquevillées dans ce qui reste de vert.

« vous faites le quatrième ? On manque d'un,

rien qu'un et c'est sur vous que ça tombe ! »

ouais… sur moi…

L'enfant de Río

« Avant (mais je sais plus quand)

on avait le choix entre la valse musette

et le rock 'n roll — maintenant

(et quand je dis maintenant c'est aujourd'hui)

on hésite entre le tam-tam et la musique militaire

et qui que j'entends en passant par là

si c'est pas de la *chanson poétique*

que ça veut dire quelque chose —

Moi j'aime quand ça veut dire quelque chose

même si c'est pas ce que j'ai envie d'entendre... »

voix imaginée

avec son contenu

au passage des terrasses

où la consommation

définit le propriétaire

de la moindre parole

destinée à donner un sens

à ce qui n'en a peut-être pas

« car si ça en avait

on irait quelque part, non… ? »

des attablés le coude plié

à la façon des héros de BD

et parmi eux l'ami Río

qui vient d'imaginer

sans qu'on s'en inquiète

que quelqu'un qui a été poète

ne l'est plus par décret personnel

disant « je ne suis plus poète »

à qui veut l'entendre donnant

à supposer qu'il l'ait été ou

que du moins il y a cru ::

parce que l'écriture est une prière

et que la croix est un bon moyen

d’attirer l’attention à la fois

des curieux et de ceux qui

se sentent des clous où ça fait mal —

le spectacle est donné par des fous,

mais des fous sensés, pas si fous

que ça, le coude plié en l’air

des terrasses où la voix seule

porte des traces d’écriture

« cette cochonnerie » / et Río

s’accompagnait de la guitare

pendant que chacun avec son ongle

faisait chanter les verres

« une pareille cochonnerie, alors

que la science et la politique

mènent le monde par les naseaux

et que la moindre existence

s’infantilise en mesurant

la note : ce qu’il faut payer si

on ne veut pas être condamné

à la solitude et à l'ombre
projeté sur les murs tapissés
de coupures et d'étiquettes,
voire de photos à partager.

Oui, oui, on était bien au soleil,
et on n'avait pas de mal à s'imaginer
courant sur un champ de bataille,
harcelé de débris végétaux
et de métaux enfournés hier
par l'ennemi dans l'arrière-cour
de l'empire où des enfants jouent
à devenir des grands comme papa
et comme maman possiblement violée
ainsi que naissent les bâtards,
nos frères comme c'est écrit
et comme personne ne lira plus.

Poète, le chant profond naît

de sa fange, mais sans la poésie
il y revient et la vie n'est plus
ce qu'elle a été du temps
où ça glissait de mot en mot
comme de port en port le flibustier.

« nous en savons peut-être plus
maintenant qu'hier (propose Río
que les reflets d'or de son verre
agitent comme s'il allait mourir
et qu'il avait manqué de chance)
— peut-être (réponds-je en amusant
les mouches de mon souffle coupé)
: mais je ne sais rien de plus improbable
que ce qui n'a pas eu lieu, par expérience
les amis ! Une sacrée expérience
des choses et de l'humain, là couchée
à la surface de millier de pages, écrites,
non écrites, manquées d'un poil de cul

comme disait Río en riant lui aussi

— car nous avons fini de jouer

et la relève s'amuse pour l'instant,

imaginant que le jeu en vaut la chandelle

comme il est dit dans les dissertations

universitaires et même dans la chanson

populaire / sans science et sans politique

tu n'es rien qu'un électeur, une goutte

d'océan dans la possibilité d'un voyage

de l'humain vers une autre humanité :

« avez-vous pensé à vous laver les mains ?

Et aussi à effacer les traces de la nuit ?

Avez-vous emporté les ustensiles

du langage ? Surtout n'oubliez rien

sur le quai / n'oubliez pas votre

dernier regard sur ce qui a été,

on ne sait trop comment, la raison

de tant d'incertitudes ô couples

et éprouvettes ! Ô animaux domestiques !

J'emporterai aussi mon livre de prière,

par exemple Les fleurs du mal ou

les Cantos, peut-être même Paterson…

qui sait ce que j'emporterai si jamais

on me proposait un tel voyage ô

une telle aventure, un tel sujet de roman !

N'oubliez pas votre trobar clus, petits

trouvères enroyautés ! N'oubliez pas

votre Mallarmé, votre Cintas et Musidor

(« non mais qu'il est con çui-là !)

— les Eaux qui nous cernent

ne sont pas nos amies : il n'y a pas

de surface moins propice à l'aventure

/ pas de profondeur aussi dense

que l'infini qui nargue nos calculs

et nos poétiques prévisions car :

la poésie est une question de météo :

de pluie, de vents, d'horizons voyageurs,

de désorientation, de toupie enfantine
sans théorie de la valse :: nous sommes
à la croisée des chemins et pourtant
nous ne savons toujours pas cheminer :
nous ne savons pas non plus crucifier,
ni ressentir exactement la douleur
que l'autre s'inflige à la lecture
des diagnostics / « moi, dit Río,
quand je serai grand, si jamais
ça doit m'arriver comme c'est
le plus probable, je parlerai ma :
langue / et personne ne me comprendra »

Aussi ne sommes-nous pas surpris
par l'averse qui vient du nord-ouest
piquante de froidure et capable
de réveiller le mort qui est en nous
: vite ! Aux abris ! Il est encore temps
de perdre la tête et de ne plus savoir

où mettre ces pieds qui ont depuis

longtemps pris la place de nos mains

/ cours-y vite ! Tant pis pour les contours

qui auraient donné du sens à la :

conversation : tenue seulement

par les *muñecas*, les poupées du romancier

qui en savait plus long que Schopenhauer,

car le roman est autrement complexe,

jusqu'à l'absurde et à l'obscurité,

que la pratique de l'écriture conçue

à partir du sujet et non pas du verbe :

dirait Río en bon grammairien.

Vite fuyons la pluie des terrasses !

Maudit pays aux pluies imprévisibles !

Courons nous mettre à l'abri, apprécions

l'intérieur, relativisons les baies vitrées

qui donnent sur la place où nous avons

nos petites habitudes et nos grandes

ambitions : « Río, je t'en prie ! Pense

que nous sommes mariés et que nous

n'avons pas encore d'enfants ! »

Le piment

« Un peu de piment sur l'ordinaire ?

— Non, Río ! Je t'en prie !
Ne cite personne : nous avons
assez d'ennui comme ça
avec les maîtres du voyage !
Río, pense à notre enfant
qui n'est pas encore né
mais qui mourra un jour /

— Je voulais seulement pimenter
la *frita* de nos amours et de nos rêves…
tomates d'amour et poivrons endormis
: et comme ils ne me demandaient rien
je me suis dit comme ça qu'un peu
de piment

d’autre chose

de différent

d’étranger

ça leur mettrait l’eau à la bouche ! »

curieuse sensation que de se sentir seul

alors qu’on ne l’est pas : une corneille fond

sur le quignon, balayant autant de tourterelles

en ce paysage composé pour tes rêves

au détriment de ta réalité : creusant l’ancien

sentier de gris gravier, ils dénichèrent

une bombe de 250 kg et toute la journée

ce fut l’occasion de nourrir d’autres

conversations : nous ne savons pas nous :

parler : nous voir où nous sommes : nous

apprécier au moins le temps d’en dire

quelque chose qui n’a pas été dit, du :

moins entre les lignes : car les livres :

de prières ne sont pas aussi transparents

que les poèmes de Mallarmé : 250 kg

:: de quoi s'envoyer en l'air une bonne fois

pour toutes : et en charmante compagnie

(ne vous déplaise) car les joggeuses

étaient de la fête et nous évoquâmes

maints jeux olympiques en nous disputant

les médailles : la pluie n'était pas au :

rendez-vous : la tramontane non plus :

les arbres se ressemblaient : l'un glissa

sur la berge et la flèche d'une grue

s'y opposa : applaudissements nourris :

nous n'avons vraiment pas autre chose à faire !

« Río, non ! N'en parle pas ! Laisse-les

:: laisse-nous traverser les ponts de nos

théâtres : *tiers-lieu*, *autre lieu*, nos stars :

les sous-payées comme les millionnaires

: cette vague incessante des cultures

qui nourrit nos choix essentiels : sommes

nous avec toi, Río ? Ou bien notre enfant
n'est-il pas, ne sera-t-il pas le tien ? »

Les destructions sont-elles nécessaires,
ô fils de putain qui aime l'homme comme
on peint des assiettes ? Non, Río : ne
cite personne, n'interprète pas les rôles
que tu n'as pas créés de tes propres mains.

Que l'ours ou le crocodile tue l'homme,
cela se conçoit aussi bien que l'aventure :
mais que l'homme réduise l'homme à :
ce qu'il sera :: pas facile d'imaginer
autre chose qu'une chanson : une histoire
pour révéler le talent de l'interprète
et concevoir ainsi le palais de ses jours.

« bon, bon ! Pas de piment ! Deux œufs
au plat et un morceau de pain vendu

à prix d'or sur le parvis de nos théâtres.

Festival des imitations conçues pour :

voir si ça se vend aussi bien que la merde ! »

Río voltigeait avec les mouches les oiseaux

les poussières les feuilles les idées les sentences

/ nos ailes ne sont pas des ailes / nos vols

ne sont que le résultat d'une équation :

voler vraiment ce serait être tiré par le haut

/ mais nous sommes soumis à une poussée

verticale inspirée par la vitesse horizontale

/ et ça n'est ni absurde ni complexe mais :

nous en vivons : vivre jusqu'à concevoir

les combats qui façonnent l'Histoire :

une Histoire (il n'y en a qu'une) sans nous

et provisoirement avec eux, les millionnaires

du spectacle et du plaisir de communier

/ la voltige est un art :: la performance

une imposture : mais quelle attente

se satisfait de la rime ou de tout autre signe

d'art ?

« Viens plutôt danser

et te nourrir de moi

viens tâter ma chair

mes trous mes pensées

ne pensons toi et moi

qu'à l'enfant qui va naître

et qui mourra comme un enfant

quand son tour viendra

viens oublie le piment

ne pense plus aux nourritures

qui changent les lieux ordinaires

en théâtre où l'argent coule à flot

imagine que c'est arrivé

et que ce n'était pas prévu

quel bonheur de siéger enfin

dans la pierre d'un tel palais

que c'en est pas totalement vrai ! »

250 kg capables de réduire le temps

en sang en chair en os en cri en vrai !

Passons sur les circonstances de l'explosion.

Nous ne savons pas ce qui s'est passé.

L'arbre a glissé alors que personne n'avait

prévu une telle glissade sur la rive verte

et figée et braoum ! Notre temps s'est changé

en éternité et voilà que nous n'en sommes pas

morts.

Qui chantera ce qui ne s'est pas passé ?

Le piment ne changera rien, mon Río.

Leurs enfants ne sont pas nés.

Ils ne sont pas morts non plus.

Mais déjà ils chantent, cabotent,

rient, se nourrissent de clartés

qui n'éclairent rien, qui tachent

l'ombre comme autant d'éphélides.

La matière même de leurs exploits

ne connaît pas les contraintes du sort.

Rempoche ton flacon de révélations.

Viens plus près du rivage où tout

se passe : si tu regardes bien, si :

tu vis ce qui s'offre à toi et non pas :

ce que te propose la compagnie

des hommes : ailleurs la guerre

refond les données territoriales.

L'heure n'est plus l'heure et le sens

est plus complexe que prévu dans :

les livres de prières où l'image

divine n'est pas encore ou ne sera

jamais aussi claire que la prosodie

de ta langue : et pourtant tu n'es

pas compris : on se demande si :

tu vas bien : là : du côté où on pense :

la loi de la majorité vient de loin,

crois-moi…

et Río quitta les lieux créés pour lui

aussi bien que pour les autres, selon

la règle qui veut qu'on soit forcément

l'autre des autres, sans pouvoir rien

y changer : foi d'animal : ça vous rend

perplexe, jusqu'à ce que la perplexité

se change en folie, sans compter

qu'entretemps on a acquis de l'expérience

et qu'on n'a pas fait que du bien

là où ça fait mal : si j'étais toi, mon Río,

je n'irais pas voir ailleurs si j'y suis.

J'accomplirais mon devoir de futur père

et j'attendrais de le devenir pour de bon !

Joue aux cartes, à la pétanque, à rien

si ça t'inspire, mais surtout pense à moi,

à mes reins, à mes idées qui appartiennent

à la nature et à ma pratique de la prière

dont tu voudras bien juger de la sincérité

en observant les signes de ma sueur

sur la page et l'or des tranches, ô pliures

héritées d'un roman jamais écrit.

La pluie

Ce matin une pluie s'obstine
à fleur des eaux immobiles
la route résonne au frottement
incessant des pneus et le vent
hésite à se lever : feuilles fixes
dans les flaques et les baskets
clapotent au rythme circulaire
imposé par la montre connectée.

Assis sur la tranche d'un dossier,
le parapluie entre les jambes,
l'esprit ne trouve pas le repos.
Éclats de rêves comme limite
du rivage emprunté pour modifier
la sensation de solitude : chien
étonné perd la trace, sautille

et retrouve celle de sa maîtresse.

« Nulle part où aller pour changer
un peu de l'ordinaire ! Rien à humer
dans l'air qui tremble, pas même
le son d'une pièce d'or : ne reviens
pas si c'est ce que tu veux : cesse
donc de refaire ce que je ne sais
plus faire ! » / bientôt les feuilles
frémiront sous tes pas, mais il est
encore trop tôt pour penser à l'hiver.

Quelle lumière projeter sur l'objet
de tant de désir ? On le voit (l'esprit)
rechercher les zones que la pluie
a épargnées sous les branches :
il s'éloigne, vous laissant seul et :
démuni : démuni : démuni : sans
langage pour l'écrire : sans même

le temps d'y penser avant de dire

une « connerie » / aucune ombre

faute de soleil, ce matin : on a perdu

le Nord : le vent s'est tu pour

compliquer les moyens d'orientation

:: marre de rétrécir alors que les conflits

territoriaux épuisent les arguments

humanitaires : « Comment allez-vous ? »

Vous connaissez la réponse : un jour

tout a disparu et personne ne revient,

sauf aux théâtres : « ne me mens pas,

esprit qui n'est plus là pour dire

le contraire (qu'il y est) : je t'ai vu

franchir la limite que je me suis imposée

pour n'aimer que toi, ô Río ! »

voici de quoi

vous faire aimer

et pour pas cher

comme au kebab.

Oui, oui (je ne le répèterai jamais assez)
oui nous avons aimé toutes ces paroles,
et ces rythmes nous ont enchantés :
guiboles comprises : et fessier prometteur
d'une réinterprétation le moment venu :
et il vient : quelquefois trop tard, c'est vrai
: mais sommes-nous faits pour durer plus
longtemps ? Ces ombres qui ne s'expliquent
pas sont des effets de rideaux et de cintres.

Nous voici perchés comme des oiseaux
(choisi l'oiseau, je ferai le reste)
le vent hésite encore : rendre fou
ou au contraire douer d'un sixième sens
tel que le commanditaire en rêve
depuis que tout est possible question
illusion : l'esprit semblait fuir maintenant.

Il avait atteint la limite que je me suis donnée.
Il se sentait peut-être libre de penser
que je suis incapable de tracer cette limite.
Il fendait l'air saturé de gouttes d'eau
et d'ondes moins vérifiables par la seule
exposition de la main : les pattes des oiseaux
sont bien adaptées à la prise sur l'écorce
encore vivace malgré tant d'Histoire
et de meurtres que l'amour efface
comme si la mémoire n'avait pas d'autre
fonction : nous autres volatiles des arbres
et eux les arbres qui donnent leurs noms
aux lieux que nous finissons par aimer
comme si nous en étions les propriétaires.

Río ouvrit le parapluie et écouta la pluie.
On ne l'entend pas sans parapluie du
moins pas avec cette intensité qui imite
la langue : celle qui lui vient à l'esprit

tandis que celui-ci se promène sur l'eau
et que d'autres existences se laissent
aller : « tu ne quitteras pas ces lieux
qui donnent leur nom à ce que tu fuis :
ce que tu vois n'a jamais existé :
ce qui a existé ne se voit pas :
et ce qui existe tu ne seras plus là
pour en témoigner :
(crois-moi sur parole, j'ai déjà essayé
et j'ai fait rire tout le monde, riant moi
aussi et proposant mon ventre à l'idée
d'humanité : comme tu crois écrire
alors que tu continues de parler !)

ce matin l'esprit est à l'œuvre de l'infini
et de sa formidable construction spatiale.

Chante si ça ne s'écrit pas !
Et pendant que je me déshabille

ouvre la fenêtre au vent et à la ville

et laisse-toi caresser par ces rideaux

communautaires : laisse qu'ils te mentent

comme tu ne sais rien dire d'autre.

Nous aimons ne plus y penser,

sachant que nous y repenserons

dès que l'occasion se présentera

de nouveau : comme elle s'est

toujours présentée : depuis le jour

où le jour s'est mis à exister :

où la nuit n'est plus de tout repos :

nous allons nous divertir avec les :

autres : ceux que tu connais et les :

autres : toute la diversité de pensée

et de goûts : nous retrouvons ce qui :

s'est perdu : sachant que ce qui :

se perd se retrouve : un jour ou :

l'autre : il suffit d'un parfum de vanille

de caramel de saucisse et l'esprit :

revient : en oiseau si tu veux : mais

n'insiste pas sur les conditions

de son retour parmi nous, parmi

eux : le temps précise dans son acte

de foi : que tu es pétri d'une douce

patience : pas pressé de mourir

et attentif au moindre signe de vie :

telle que la feuille détachée qui tournoie

alors que le vent hésite à changer

son destin : la pluie cesse d'être pluie :

la fête est une fête populaire, sois

assez juste pour le penser

avant de te coucher

sans cette idée

que je suis là

pour te donner à rêver.

Río soupira comme le Maure

en jetant par-dessus son épaule

un dernier regard sur l'eau

qui sembla s'immobiliser

comme si rien d'autre désormais

ne pouvait exister.

Qui suis-je si tu m'oublies ?

Si tu te couches sans moi ?

Si je referme les volets

de l'extérieur ?

Je ne conçois pas le poème sans toi.

Sans ta chair toujours visitée.

De jour comme de nuit, ta chair

nommée, numérisée, mise en réseau.

Nous avons vécu jusqu'à ne plus exister.

Ce qui arrive à tout le monde.

Sauf à l'heure du spectacle.

De la série qui recommence

ce qui n'a jamais commencé :

la fiction jamais n'annonce le roman.

Je te dis que la pluie a cessé
de se disperser comme la poussière
de tes déserts : mais tu dors,
immobile dans l'obscurité,
à peine un effet de persienne
dans la complexité de tes draps.
Si j'ouvrais les volets
(toujours de l'extérieur)
la lumière ne t'éveillerait pas
car ce n'est plus de la lumière
ce jour qui vient de naître.
Je me demande ce que c'est…

Le contrat

« Río ? C'est toi… ? »

« Qui veux-tu que ce soit ! »

« Je ne sais pas : depuis le temps... »

« La nuit vient à peine de commencer »

il consulte sa montre connectée.

L'été est « caniculaire » / qui

sommes-nous ? Toi et moi

depuis toujours : mon cœur

a perdu le rythme des saisons.

Oui, oui, c'est moi ! Qui d'autre

si c'est toi ? J'attends le matin.

La première idée de toi : le jardin

est une illusion d'optique : je

(moi) n'y retrouve ni métaphysique

ni objectivité : des prévisions

de croissance et de couleur /

les pas superposés et perdus.

Une idée du monde aussi :

une idée télévisuelle reconnais-le.

Montage en déstructuration constante.

Je ne sais pas qui est qui et je m'en fous.

« C'est toi ? » — jamais je n'ai été

autant moi qu'avec toi : nous irons

pleurer ensemble au bord de la rivière

qui devient fleuve avec un peu :

d'imagination : la houle sous les pieds :

comme si la mer était le rêve en cours

de ce qui nous sert de terre : croisons

au large de ces côtes qui nous revoient

naître chaque fois que nous y retournons.

Une première idée suggérée par l'attente

revenue en catimini : un seul mot imité

de l'envers : qui connaîtra le bonheur

s'il ne signe pas un contrat en or ?

« Río ? C'est toi… ? » Qui, moi ?

Alors que les saveurs du matin

par les interstices pénètrent

ces lieux que nous connaissons

alors qu'ils ne nous appartiennent

pas : le sériatim est-il bien distinct

du temps que nous inflige l'esprit ?

Quel concept fuit notre raison ?

Et de quel mot non écrit le nommer ?

Quelque chose s'est-il perdu en route ?

Avons-nous manqué de discernement ?

Toutes ces questions qui pendent

comme des rideaux aux fenêtres

aveugles : et tu me demandes

si je suis moi ou si je suis encore

là : si j'ai été un enfant ou si je suis

un effet de l'imagination : l'écran

ne connaît pas le temps : le monde,

ce monde que nous haïssons par

définition : voilà qu'il se peuple

d'autres règnes : mais trouverons

-nous de quoi manger aujourd'hui ?

Nous n'avons pas signé le contrat

en or qui rutile dans les nouvelles

du jour : ce n'est pas faute d'être

en vente : le trottoir étage ses vitrines

et ses entrées / que se passe-t-il

quand l'argent vient changer la donne ?

Moi ? Un fruit, même amer, suffirait

à me rendre joyeux au moins le temps

de concevoir d'autres malheurs ou :

manques de chance : poursuivi

par les autorités : salauds impunis

car il n'y a pas d'autres lois : fruit
cueilli sur l'oranger sauvage, écorce
du savoir : de loin la mer semble
d'huile : mais une fois au large :
la houle donne la mesure de cette
puissance : impliquant aux pieds
une poussée impossible à mesurer :
et dans l'eau de loin si calme, si
douce, le clapotis vous gifle les joues,
unités premières de la tempête
aux solstices, passé le temps
de l'été, sans vue imprenable
sur les ravages de l'hiver : étage
réservé à ceux qui en ont les moyens
et qui finissent par mourir comme
tout le monde : stars commanditées
par les spectacles qu'on attend
comme le Messie : ce besoin
d'inverser les pôles du désir.

Ce matin Río descend la poubelle
et croise d'autres poubelles dans
l'escalier : le rendez-vous de ces fées
du logis est aussi une poubelle : temps
gagné sur l'hygiène et la tranquillité
d'esprit : enfant, il lorgnait la transparence
noire des sacs : ces bras habitués
à ne pas changer l'ordre des choses :
« C'est toi, Río ? » — Moi et les autres !
Je n'ai guère changé moi non plus,
à part la dimension du T-shirt et :
la pointure : ce sourire sans intention
métaphysique ni objective : la sensation
mal définie d'être la cause inexplicable
de la solitude qui s'est installée entre
toi et moi : dit-il sans le dire car il vient
d'avaler la première gorgée de café :
avant même de saisir le bond

de la première idée : pas le temps
de *grapher* : car il n'écrit plus : il *graphe*.
Il n'a plus besoin de grammaire pour :
alimenter la page, le mur, l'écran, rien
des fois : juste une idée en l'air : tout
s'explique : et le voilà dans la rue.

Il suit quelqu'un qui connaît le chemin.
Ils reviendront sur leurs pas à l'heure
de rendre des comptes : l'escalier est
le même : une copie d'escalier : plagiat
d'autres phénomènes plus complexes.
« Nous voilà bien ! » Sans contrat tu :
fais quoi, Río ? Des écailles de poisson
scintillaient dans le blanc de l'évier :
comme les mots essentiels dans le texte.
« Te souvient-il de la houle entre le cap
et l'estuaire ? Et cette poussée vers le haut
provoquée non pas par le profil de l'aile,

mais par la physique des marées :
contradictoires : non pas oiseau mais
: pierre jetée en l'air : soumise aux rires
de ceux qui savent déjà, savent de longue
date : peut-être pas tout mais ils savent :
et cela suffit à faire d'eux des maîtres :
alors que la houle ne sera jamais leur
esclave : sans contrat tu rêves d'Hollywood,
de Sénat, de Stade : sans contrat tu :
applaudis ou tu crèves : Río ! Est-ce
toi ? Ou ne suis-je plus moi ? Qui :
nous a déposé sur ce rivage sans :
explication ? Cherche dans ta mémoire :
l'instant de la non signature : l'épisode
manquant : « Tu ne devrais pas écailler
ces sardines » — oui, je sais, mais ces :
écailles qui s'agencent dans le blanc
de l'émail : ah ! J'aimerais tant que tu
me comprennes ! J'ai besoin de cet :

enfant — à partir de quelle génération
la mémoire s'efface-t-elle au point
qu'on ne ressent rien devant ces croix ?
« Ma mère n'écaillait pas les sardines :
ni la voisine ni sa cousine personne
n'écaillait les sardines et on se fichait
pas mal de la blancheur de l'évier
et mes petites mains d'enfant brisaient
le jet d'eau : elles ne les étripaient pas
non plus : qui es-tu si je réponds « qui
veux-tu que ce soit ? »

Le chemin
n'est pas le tien.

Ils creusent et tu sais ce qu'ils trouvent ?
Une tête de nègre si tu le sais !
Aucune civilisation ne connaît le secret
d'une peau aussi douce que le sel

qui demeure dans la main une fois
le corps retiré des profondeurs
où le hasard l'a condamné
à ne plus exister avec ou sans contrat.
Plusieurs fois par an, aux solstices
comme aux équinoxes, on remonte
des corps ou s'ils flottent on les tire
sur le sable : mais on ignore le nombre
de ceux qui ont été emportés : à jamais
car la chair est d'abord une nourriture
et bien bête celui ou celle qui l'ignore
et passe son chemin, se souciant
toutefois de l'état de son propre corps :
lequel appartient à quelqu'un, par contrat
ou par décret tombé avec la pluie
qui agace nos sens si le chemin
est aussi interminable que tes questions !

Esclavitude

Hésitation bien légitime
entre les mots trouvés
dans la rue et les signes
rencontrés par-delà le fleuve
et sous les arbres : un jour
de nostalgie tombée du ciel
suite à il ne sait quel réveil
plus matinal que prévu —
« Vous ramasserez aussi
les fleurs fanées : veillez
à ne pas déranger l'ordre
établi par les habitudes et
la volonté d'être du même
côté de la vérité faite Droit.
Notez que vos enfants nés
à la même date iront au

Paradis / Paradis le mot

est jeté parmi les autres :

On n'est pas venu pour rien ! »

écran, vapette et gode : reflet dans la vitrine

qui se rapproche tandis que Pégase « rue

sur pignon » : la possibilité d'un amour

presque parfait à prendre en considération

avant de sauter dans le vide où les trains

vont plus vite que les idées en cours de :

d'évaluation : donne un nom vite le nom

aux passages des limites tracées pour

« ne plus jamais se perdre » car : vous

êtes censé vous être perdu au moins :

une fois : une diode interdit l'effacement

même accidentel : mais les mots en jeu

ne sont plus ceux que vous avez criés

au moment de reconnaître qu'il n'y avait

pas d'autre solution : et vous voici :

en vitrine : cette fois on vend la robe

de la mariée : viendra le temps où :

ce qui se vendra n'aura pas de prix.

Ménagez les chevilles, mes enfants !

Vos trajets n'intègrent pas le zigzag.

Que les chevilles du passant imposent

leur angle de projection : vous traversez

une zone connue avec un bit d'avance,

ce qui détermine votre position à l'arrivée.

Les jours ne se ressemblent pas, mais :

la différence est un infini pas facile

à conceptualiser : vous vous souviendrez

d'un détail qui aura son importance au :

moment de ne plus savoir qu'en faire :

« c'est la vie » / il n'y en a pas d'autre

et celle des autres ne vaut pas mieux :

alors balayons ces personnages sans

en oublier un seul : il n'y a plus rien

à raconter : ni aux petits-enfants ni :

aux futurs acteurs de la poésie : Río

poussa une porte, il entra ou sortit :

le jardin ne sentait pas la pluie : mais

il ne disait rien non plus des intentions

qui l'enfermaient dans un concept

élaboré entre l'idée et l'acte : pourtant

il pleuvait et il n'y avait plus de bobines

dans les cabines de projection : les morts

donnaient des conseils d'hygiène et

: des leçons d'entretien musculaire.

On a beau dire,

ce qui arrive

commence toujours

par un objet

tranquillement

arraché aux jours

et aux nuits.

Ça arrive au moment
où le temps n'était plus
au rendez-vous :
quelque chose qui vient
ou qui était déjà là…

qui sait ce qui arrive
quand ça n'arrive pas ?

Il nota à la main cette évaluation
causée sans doute par un arrêt
au bord de l'eau : un cantonnier
a effacé toutes les traces d'une
movida : il s'éloigne, le sac sur
une épaule et l'autre main actionne
les griffes expertes de son bâton.
Ici les enfants sont ou trop petits
ou pas assez grands : s'émerveille

un cerveau au cancanage : quelle
prosodie vient de se signaler ?

L'esprit hélas
n'est plus aux aguets.
Sa zone d'influence
ne comprend pas
ces proximités.

Exige un coup d'avance,
sinon menace de folie
l'être qui n'a rien demandé
d'autre que d'arriver à l'heure.

Qu'est-ce que ceci ?
Ce sera ce que le mot
voudra que ce soit.
Rien d'autre à faire
ici que de passer

à autre chose.

Rechercher le signe sans importance.
Ne pas le trouver et rencontrer
une telle complexité qu'il faut bien
s'avouer vaincu et il rejoue avec
le même accompagnement
du regard et du frisson « nouveau ».

choisir la feuille
ou la brindille
la goutte d'eau
ou le bleu d'un corset

si le temps ne s'arrête pas
alors ne nous arrêtons pas
non plus : continuons
à choisir ce qui arrive
et ne s'arrête pas

ce qui arrivera

ce sera soit la fin

soit le milieu

de quelque chose

Si je te crois ? Bien sûr que j'écoute

et même je lis et vois la page

annoncer la suivante, je crois

mais tu as raison : je n'en suis pas

sûre, je le serais si j'avais connu

moi aussi cette attente d'un sens

à donner avant que son objet

retourne d'où il vient, ni rapide

ni lent, aliène du temps je crois :

impossible à situer dans l'enfance

ou plus proche de nous dans :

le premier coït / Si je te crois ?

Comment peux-tu en douter ?

Ne sommes-nous pas plus proches

depuis que nous pensons nous aimer ?

S’il n’y a pas de poésie

dans la seule présence

de l’objet le moins sacré

(ou je ne sais pas moi :

disons le plus pauvre de sens,

d’aspect, d’origine, d’histoire)

alors tout ceci ne nous concerne

pas : nous qui nous promenons

la langue dehors, au spectacle

de la moindre chose comme

au théâtre des grandes performances

— tout ceci ne serait que de la merde :

le gentil colibri comme la plus grande

et la plus effroyable et injuste guerre

de territoire, d’idéologie ou d’amour.

S'il n'y a rien d'autre
que ce que ça vaut
sur le marché
des esclavitudes

veuillez noter que nous ne sommes pas seuls
et que l'idée d'un monde conçu pour notre usage
est la pire qu'on puisse enseigner sur les bancs
de nos écoles : prenons la chose à contrepied.
Mettons le nez à la surface et les doigts dedans.
Ça ne vous fait pas plaisir de réciter des vers
qui ne contiennent rien que ce qu'ils mettent en scène ?
La poésie est un strapontin : vous n'avez pas
droit à un autre spectacle si vous êtes arrivés
après les autres : profitez de l'inconfort pour :
en savoir un peu plus
sur ce qui est possible
et ce qui ne l'est plus :
je vous attends à la sortie.

Le silence

Ce matin encore

je m'assois pour prendre

un café à la terrasse

et à peine ai-je eu le temps

de sortir mon petit carnet

v'là que tout le monde s'en va

alors que quand je suis arrivé

je vous prie de croire que :

les conversations allaient :

bon train / investissement

d'un euro à comptabiliser

en pertes : le ciel s'est éclairci

lâchant une volée de gouttes

d'eau : barmaid se précipitant

pour actionner la manivelle

du parapluie/parasol : juste

un souhait poli sans perspective
de conversation : vous reviendrez
sans rien à proposer à l'impro
du jour : pas même un animal
domestique pour caresser du poil :
autre café plus corsé en guise
de rythme — nous mesurons
ainsi le niveau de solitude dès
: qu'il est question de trouver
du nouveau ou de raccorder
l'instrument d'une si longue
et désespérée expérience
de l'autre : *tra la la* propose
l'esprit toujours en verve dès
: que la caisse de résonance
reçoit les ondes en vigueur
au paradis artificiel
qu'on a payé rubis
sur l'ongle

le crâne vidé de toute substance poétique

ainsi que le cœur et même les os

qui menacent de ne plus soutenir

la composition en muscle que les nerfs

invitent au repos : pieds en l'air selon

une disposition favorable à une meilleure

distribution des nourritures : le carnet

ouvert à la page d'hier : puis un avant

-hier : et ainsi jusqu'au jour où il a

commencé à pleuvoir de manière

systématique après le brouillard

et au moment où les périphériques

dans les deux sens donnent un sens

à ce qui n'en a peut-être pas : car si

nous ne sommes pas maîtres du temps

: celui qui reste à vivre : qu'est-ce qu'on

fout ici, nom de Dieu !

« Je ne sais pas, Río, mais j'ai si peur
de la rue et de ses existences foirées,
si peur de te perdre à l'angle d'un mot
qui désigne l'objet sans l'intégrer vraiment
: ou deux objets parfaitement inutiles
tant qu'on ne s'en sert pas : peut-être
deux manières de concevoir la couleur
ou je ne sais pas moi : la ligne d'horizon
sans laquelle tout ceci n'a aucun sens :
je ne fais pas ce que tu veux mais je t'aime. »

en regardant bien
entre les feuilles
et à la surface
de l'eau à peine
renouvelée :

quelque chose
me dit

que je n'ai pas tort

d'être venu.

Venu seul faute

de temps —

presque aussi seul

que malheureux.

Peut-être les ailes

ou la grappe de glands

— je ne sais pas, moi !

Dis quelque chose !

Personne ne sera puni.

Chacun disparaîtra à jamais.

Un refrain par-ci, par-là,

ou rien si le temps presse.

Ne craignons que la loi de l'Homme

: pire que la loi de la Jungle, la loi

: que l'Homme impose à l'homme,

alors que rien ne presse ici-bas.

Il n'y a pas d'injustice, rien que de la douleur :

faut qu'on se sorte de là, nom de Dieu !

Et les conversations s'interrompirent

alors que ma tasse de café commençait

à peine à fumer : pas même un premier

mot pour désigner l'impact d'une goutte

de pluie ensoleillée : des gens pressés

d'en finir avec ce qu'ils ne sont pas.

Une goutte

n'est jamais seule

ce qui n'est pas le cas

de la flaque.

Petit nous aimons

patauger :

grand nous ne pataugeons

plus.

Nous comptons les gouttes

qui verticalement tombent

du ciel très bleu,

sachant qu'il est impossible

d'en savoir plus.

Ainsi nous ne parlons pas

à tout le monde,

mais seulement à quelques-uns :

ou pire à soi-même

sans que personne

ne le sache.

Manque le feu entre l'air et la terre :

le feu qui change la forme en cendres :

ce sont donc les saisons qui changent

les moyens de reproduction

à grande échelle

en spectacle/refrain

en attente/prière

en fuite/là

je ne sais pas si c'est Río qui entre

dans la cage d'escalier pour monter

comme il en sort pour faire semblant

de se perdre parmi les autres

sur le guéridon mouillé et chaud

la tasse n'est pas vide : il n'y a plus

personne sur la terrasse : plus personne

et pourtant tout y est : il suffit de dire

qui est qui : et ça n'intéresse personne

que soi et peut-être une amoureuse

qui se cherche et se trouve à même

ces possibles : tu ne sauras jamais
si tu avais raison ou si la raison
n'y tient qu'à un fil.

Qu'est-ce que ceci ?
Si je le sais, je mens.
Si je l'ignore, je sais
que je n'ai pas tort.

On a toujours raison
de croire être venu
alors qu'on n'y est
pour rien.

L'écriture jamais
ne vaudra la parole.

En tout cas pas
en matière de poésie.

Un reflet ne sera jamais
qu'un reflet.

L'invention du miroir
n'est pas due au hasard.

Bien des choses
se sont passées
depuis.

Et nous n'avons pas
tout dit.

Ce qui nous réduit
au silence.

Un beau silence romanesque
comme on n'en écrit plus.

La seiche

Valse hésitation dans le pyramidion.
Les larbins de haut vol se partagent le trésor.
Les renvois d'ascenseur produisent un bruit
de rouille et de translation verticale faussée
par les influences : on se croirait à Versailles.

Ce qui est beau
ne l'est pas
parce que c'est beau.
On peut en dire autant
de ce qui est belle.

Ce qui est beau
est bon
comme le pain
qui sort du four ;

mais une fois

passé

le temps des

conversations,

le pain ne sert plus

de référence.

On pense

que le pire

est encore

à venir.

Voilà pourquoi

nous ne comprenons

rien.

Voilà pourquoi

nous ne sommes

plus là.

Vers quoi émigrer ?

Des carcasses dans la houle,
d'hommes, de machines, de
rien / le grappin de plomb
qui sert à pêcher la seiche
est bariolé de fils / d'hommes,
de machines, de tout ce qui
flotte une fois que la mécanique
des gaz est en marche / d'ici
on voit très bien ce qui se joue :
nos semblables aux prises avec
le désir d'aller le plus loin possible
avec les moyens du bord : rien
qui flotte aussi, happé par la houle,
avec des couleurs criardes
jusque dans la moindre parole.

Nos chants finissent
en objets
archéologiques et :
la conférence s'achève
par le bruit des chaises
qu'on ramène chez soi.

Tu as l'âge d'en penser
quelque chose, crois-moi.
Une affiche annonce
la prochaine matinée.

Ainsi dimanche est passé.

Et le soir en se couchant
parmi les autres qui dorment
déjà, le petit Río consultait
le dernier épisode de X13.

Tu as oublié ta casquette

sur le strapontin, cours

tant que c'est possible :

le plomb est percé

verticalement

d'un trou par où

le fil forme grappin

d'un côté et de l'autre

boucle où se noue

le fil tendu entre ta main

blessée et la profondeur

que la seiche connaît

si bien que le piège

ne lui paraît pas évident

et tu remontes ta prise

avec gourmandise.

Le mot fin apparut

sur l'écran que cisaille

le rideau rouge.

Cette casquette est

un cadeau de Noël

Fais en sorte qu'elle

le demeure.

Encore une conquête qui va nous coûter cher !

Grogne le Vieux en abaissant la ligne

d'horizon : la mer remplie d'étoiles.

Les salauds qui nous gouvernent : dire

que j'aurais pu être de ceux-là si :

j'avais suivi le cursus défini par la :

Constitution / les uns suivent, les autres

s'arrêtent sous les arbres, des enfants

ne posent pas les bonnes questions :

tu peux me croire : pas les bonnes

questions : et nous irons ensemble

ou en ordre dispersé : en famille ou :

seul comme il n'est pas possible
de l'être quand on y pense : en chantant
car dans ces tristes conditions la poésie
n'est plus qu'un souvenir aussi vieux
que la première fois où tu eus
vraiment peur : dans le tunnel
à l'heure du train : à une minute
près l'heure qui n'a pas le temps.

Nous avons besoin de miracles,
pas de démonstrations hypothétiques.

Au plomb, à la bulle ou à la cuillère,
écoutant le sifflement têtu du Mitchell.
La fibre de verre en arc de cercle.
Les pieds dans la vase jusqu'aux chevilles.
Arcbouté comme la branche qui lutte
contre la tramontane ou l'autan : chair
en phase avec l'effort nécessaire.

Sur la digue les curieux s'immobilisent.

C'était avant toute conférence et

la projection n'eut lieu que plus tard :

trop tard : l'âge adulte est une défaite

de l'enfance, crois-moi, je te le dis

parce que ça n'a plus d'importance

: je vais crever d'autre chose mais

bon quoi de ça ou d'autre chose :

je ne te laisse rien : ni argent ni

femme : je n'ai servi à rien en somme

: mais tu te serviras de moi si je

: ne me trompe pas / ainsi au mot

fin : le brouhaha des corps qui

se lèvent, des chaises qu'on plie.

On n'entend pas le rideau au discret

moteur : le mot fin dans les godets

d'or et de rouge : avec un balancement

oblique (comme ça) de l'ensemble :

tu n'as pas la taille, pas encore, crois-moi,

mais là n'est pas la question : tu suis
sans chercher à te distinguer : déjà
fort en thèmes les mieux partagés
pour exister selon ce qui s'impose
à l'esprit : l'allure molle de ces larbins
venus de tous les horizons même d'ici.
Ainsi est venu le soir une fois de plus
et regagnant le logis familial par le
chemin le plus court : entends à peine
sur le seuil les chuchotements du Siemens
à lampes Rimlock : ondes très courtes
trahissant la discrète mais opiniâtre
surveillance mise en place par les larbins
de l'État : puis le rêve étend sa surface
et devient le large à la houle traîtresse.

Ta casquette
n'est pas celle
du père Bugeaud.

On en aura détruit
des futurs pourtant
commencés
comme il faut,
dans le langage
et la prosodie.

Ne nous étonnons pas
si nous sommes haïs.
Nous disparaîtrons
comme nous ne sommes
pas venus.

Toute cette littérature
conçue pour distraire,
éduquer, émouvoir,
balayée non pas
par le temps

mais par l'usage

que nous en faisons

en ce moment.

L'air qui vient de la mer

ce soir n'est pas plus chaud

que l'haleine des filles

qu'on se donne

pour ne pas les posséder

comme nous possédons

nos enfants.

Les poëtes

Un moment enivré

par la terre chaude

que vient de mouiller

la pluie d'été : sent

que cela pourrait bien

donner un sens au mot

qui lui vient à l'esprit

et qui pourtant ne désigne

rien de ce qu'il voit alentour.

Le désir de vivre n'est pas

révolte : pas soumission

non plus : pas même histoire

d'attendre sans en avoir l'air

ou sans avoir cet air stupide

qui change le passant en croyant.

Voyons, voyons… ce que je sais
n'a aucune importance sauf
s'il s'agit de recommencer.
Ce que j'ignore veut que je vive
des fois que ce soit important
au moment d'en finir avec tout
ça : j'ai beau y penser en pur
esthète, je parais en acteur.
On ne se sortira pas du cercle
où la folie nous a enfermés.

Tu sors et ce sont les refrains
qui traversent les murs, les
chants que les mains inspirent
à l'esprit ou à autre chose :
j'en sais rien : n'existe que
l'autre : ouvrier ou marchand,
prédicant ou prieur d'aller

voir ailleurs s'il y est.

Tu ne possèderas jamais rien.
Tu seras l'objet de convoitise
ou de moquerie selon la chance
ou le récit interrompu par les
circonstances : tout t'appartient.

Le matin ou le soir, quelquefois
matin ET soir, Río trouve de quoi
alimenter sa pauvre prétention
au bonheur d'avoir écrit pour
être lu : on le voit de jour comme
de nuit : il disserte et peaufine
tout en dissertant : la vie se perd
dans n'importe laquelle de ces rues
qui sentent encore leur Moyen âge.

Aucun visage juvénile ne remplacera

le profil étroit de la vieillesse qui se tait.

Mais si le vieux ou la vieille est en proie
aux flammes de la graphomanie ambiante,
alors le portrait de n'importe quelle
jeune fille de bonne famille fera l'affaire
de l'éditeur et de ses marchands
de convoitises : nous avons refermé
ces vitrines automatiques et la ville
nous est apparue dans son suaire.

Glisse une pièce
dans la fente
prévue à cet effet :
regard émerveillé
par la possibilité
de parvenir à duper
la ruse du forain.

Voulez-vous aller
plus loin que la fin ?
Voici le sucre et
son bâton, sa pomme
et les éclairages
qui faussent les angles
de ce spectacle de soi
donné par les autres.

Petit bourgeois chie
sur le seuil de granit
et s'enfuit en criant
qu'il ne sait pas chanter
mais qu'il connaît
les paroles en usage
depuis que l'Empire
est entré dans l'Histoire.

Heureusement que la majuscule

est à la portée de tout le monde,

y compris les derniers arrivés.

Bébé Río dans son berceau
aimait la spirale colorée
qu'un visage familier
et pas beaucoup plus âgé
agitait comme clochettes
en faisant vibrer sa langue,
car ni l'un ni l'autre ne savait
parler de choses aussi simples.

Il suffisait de désirer
et de le dire clairement,
sans les mots toutefois,
mais un jour sera celui-ci.

Un jour en forme d'étoile de mer,
sans la mer des vacances mais avec

la carte postale maintes fois revue

pour en découvrir les détails infimes.

Grains de lumière et effet de biseau.

Une danseuse de flamenco

exprima son regret de ne pas

avoir été violée en son jeune

âge et sa cuisse en dit long

sur ce qu'elle sait maintenant

de l'amour et de ses variantes,

les poétiques comme les autres.

« Río tu ne dors pas et je ne rêve pas

non plus — sommes-nous si loin de tout ? »

des poupées : immobiles sur fond

de réalité : « si je pouvais parler des

autres : mais c'est tellement difficile

de croire en leur existence ! »

des poupées : la poussière croît
avec l'attente et il ne se passe rien
qui vaille la peine d'être raconté.
Les noms me rappellent des lieux,
dis-tu en plongeant ton couteau
dans la terrine de sanglier : je
ne parlerai plus de moi, promis !

Installant le viol à l'endroit de l'enfance
en lieu et place d'autres apprentissages.

Nous irons manger
sur l'herbe du rivage
au milieu des coquilles
vides manger ensemble.

Il n'y a rien comme deux
dîneurs de rivage

pour alimenter le récit

d'une perte de sens.

Mais peut-être que non,

que c'est trop tard

ou inutile ou pas assez.

Qui sait ce que c'est

maintenant que tout

est dit

et mal dit ?

Mille poètes valent-ils mieux qu'un seul ?

Celui qui ne vaut pas grand-chose si

sa langue n'est plus la langue,

si son histoire ne dit rien d'autre…

mille poètes multipliés par mille

et même plus si on s'en tient

aux statistiques de nos sociologues.

Mille poètes et l'impossibilité de lire

autant de pages : cloîtré comme on dit

dans le silence ou l'obscurité, dans

le manque de vie (comme au marché)

ou de lumière (aux fenêtres doublées

de cuir encore vivant) / mille poètes

et le glissement sur la pente mouillée

des feuilles qui ne trahissent pas

(à cette distance) l'eau qui ruisselle

sous elles

« Qui est poète et qui ne l'est pas

si je le suis ? »

La lettre

ou Fruits et légumes

À l'intérieur il est chez lui
: dehors il n'est pas
chez les autres
vous
m'en mettrez
une livre
avez-vous
revu
la situation
deux jours
que j'attends
et je ne sais
toujours pas
si les choses

redeviendront

ce qu'elles ont

toujours été

une livre pas plus

je ne me nourris plus

comme avant

l'âge

et vous savez quoi

s'il se met à pleuvoir

je prendrai un café

c'est ainsi

depuis que je ne suis plus

moi-même

comme vous savez

je ne sais pas

je n'ai jamais su

attendre attendre

quoi

je vous le demande

et deux pièces

de courgette

c'est ouvert

jusque tard

le soir

des fois la nuit

nous attendons

on ne sait quoi

si c'est ça attendre

bien le bonjour

je ne suis plus là

ni dedans

ni dehors

j'ai perdu

mon temps

je n'ai plus l'âge

de ne pas

le perdre

à l'heure

qu'il est

il est possible

qu'il pleuve

nous avons

connu pire

comme fin d'été

une poignée

de persil

merci vous

êtes irremplaçable

non demain

je ne sors pas

je ne peux rien

vous promettre

pour après

ce sera toujours

une livre

courgettes ou pas

ou aubergines

deux poivrons

j'oubliais l'oignon

vous avez raison

c'est avant-hier

que je l'ai oublié

depuis il me semble

habiter un étage

plus haut

un autre jour

ce sera

un étage plus bas

j'ai écrit une lettre

à la campagne

d'où je viens

(d'où je suis venu)

vous savez à qui

nous en avons

parlé si souvent

des années

que chaque jeudi

je descends

et quelquefois

j'attends que la pluie

cesse ou tombe enfin

je ne sais jamais

quel jour nous sommes

vous et moi sommes

la lettre inclut

vos excuses

pour dimanche

elle comprendra

si elle n'a pas

déjà compris

le ciel était

gris ou sale

nous n'avons pas osé

aller plus loin

et à midi

nous prenions

un café

sous l'auvent

de toile grise

ou sale

la lettre est partie

ce matin

elle arrivera demain

elle la lira

vous pouvez en être sûr

elle lit tout ce qu'on lui écrit

que ce soit bien écrit

ou trop vite décidé

dans le jardin

on trouve de quoi

parler poésie

ne sachant plus

si c'était le silence

ou au contraire

le bruit des feuilles

une livre

je diminue

ma ration quotidienne

il paraît que c'est normal

avec l'âge et ceci

et cela on ne sait plus

si on le savait

ou si on vient de l'apprendre

ce ne sera pas

la première lettre

du genre

il y en a eu d'autres

mais vous le savez

mieux que moi

merci pour

le persil

si vous avez le temps

bien qu'on soit jeudi

montez jusque chez moi

le feu l'acier l'eau qui bout

fenêtre ouverte ou fermée

selon qu'il pleut

ou s'il vente imaginez

la torsion des rideaux

la nappe de dentelle

qui se plie sous la vasque

où nos lys se consument

ne me dites pas non

ni oui sachez seulement

que j'écrirai toutes les lettres

que vous exigerez de moi

elle les lira

elle me l'a dit

elle n'écrira rien en réponse

le dimanche elle attend

et rien n'arrive

nous nous excusons

vous et moi

et le jeudi nous commerçons

pour la semaine

avec cette idée que dimanche

nous pourrons lui expliquer

ce qui n'est pas dit clairement

dans la lettre

la dernière

et les autres avant

elle vous écoutera

servira la frênette

dans nos petits verres

hérités de la tradition

qui porte notre nom

nous avons encore

tellement de temps

devant nous

vous et moi

et elle dans notre maison

du dimanche.

Le café

La ville ? Les journaux (blogs) ? Le voisin
qui vous guette assis déjà au guéridon
qui sent sa réglisse : autre télévision.
Les fantômes de la nuit, personnages
reconnaissables malgré les masques.
Bon, bon, ce sera un café, comment va
Bobonne ? Vous avez lu ce qu'on en dit ?
Notre escalier a besoin d'un coup de neuf,
croyez-moi ! On ne s'y reconnaît plus :
voyons voir : c'est quoi mon territoire,
là, sur la carte retenue par le cendrier
et le pichet aux gouttelettes photographiques ?
Je ne sais plus qui est qui et pourquoi
je l'ai su : du temps de la communale
avec cette idée qu'un métier est un métier
et qu'on ne peut pas savoir tout faire —

comme ce que vous dites est vrai ou :

beau : ou simplement bien trouvé : là :

dans la zone où nos pas hésitent encore

entre les interstices du dallage et les

ombres projetées par les mâts.

Nous avons tous une idée en tête

mais le temps est à la collaboration

et le soir on est vite couché : la nuit

porte encore les stigmates de la guerre.

Ne partez pas ! Pas encore ! Je n'ai pas

parlé de moi ni de ce qui m'attend si

personne n'en parle à ma place —

entendez cette rumeur de sous-bois

ces animaux ne sont pas les miens

tout ça à cause de l'enfance qui est

la véritable fin de l'existence : les

cimetières sont nos parturientes.

Les amants ont été des demi-dieux.

Pourquoi sommes-nous des perdants

d’avance, monsieur je vous le demande ?

Encore un café pour monsieur merci

de le mettre sur mon compte demain

j’ai rendez-vous avec celui qui sait

et ça me fiche une pétoche d’enfer !

Matin cramoisi sous les platanes.

Cyclistes et joggeurs, chiens en

laisse, oiseaux venus de nulle part.

Ainsi on s’éloigne de la réalité.

Et on revient pour ne plus savoir

qu’en dire — « paraît que ça vous

arrache les membres et que vous

avez le temps de savoir ce qui

vous arrive / seconde de clarté

sans douleur / mais il est trop tard

pour en tirer des conclusions »

voyez comme

c’est fragile

la verticalité

et comme

il est risqué

de confier

en l'horizontalité

l'eau vient bien

de quelque part :

on imagine pas

un étang sans

la source :

où va se nicher

la vie si ce n'est

pas la nôtre ?

Ceci est de la poésie.

Comprenne qui peut.

Pluie oblique

qui ne se résout pas

à mourir

dans l'angle droit

des approximations.

À vouloir être clair

(pour être compris)

on oublie que le vent

fait ce qu'il veut

de la pluie

(ce qui complique)

ce matin ne dit rien

des matins ni de soi

mais il n'y a peut-être

rien à dire de plus

voulez-vous m'écouter

juste le temps de laisser

refroidir votre café ?

Nous habitons ensemble

si on y réfléchit

vous et moi le matin

et toute une journée

à se demander

si on est fait pour exister/

rien à dire c'est vite dit

surtout que le flic n'est pas

un exemple à suivre si

on veut aller plus loin que loin

suffit d'ouvrir la bouche

pour mesurer à quel point

on est fait pour dire pour

l'écrire et le temps

ne passe pas

il se contracte

faut alors voir

en raccourci

comme le peintre

vous ne pouvez pas savoir à quel point
l'optique est le meilleur moyen de voir
ce qui se dit : d'aussi loin que nous sommes
de la réalité et des enjeux qui font l'Histoire.

Nous passerions

vous et moi

crayon en main

papier bien blanc

traçant l'essentiel

du mouvement

qui agite les lèvres

voyez la gueule

de ceux qui ne

comprennent pas

et qui n'ont pas

non plus : l'intention

de jeter un œil

sur nos croquis diserts.

Mais l'immobilité

convient mieux

à nos sources.

L'eau coule sous

nos corps attablés

des oiseaux

venus de nulle part

se reproduisent

comme les feuilles

au rythme des saisons.

Vous ai-je dit (était-ce

demain ?) que j'ai

rendez-vous avec

la science ? Je voulais

vous parler de cette

science que je n'ai

pas étudiée d'aussi

près que la poésie

qui nous retient

sous cet auvent

décoloré à force

de soleil et de pluie ?

Jamais plus

(ô corbeau)

je n'ouvrirai

la bouche

pour dire

ce que chacun

sait sans

se donner

la peine

d’en savoir plus.

L’irréversible folie des déplacements
d’un endroit à un autre fait gicler
les flaques que la nuit a déposées
dans les creux de ce plan sécant.
Nous avons parlé une fois de plus
de ce qui est et de ce qui n’est pas.
Mais personne ne nous a vu parler :
on nous a seulement vu boire à :
la terrasse mouillée d’un café d’angle
: sans qu’aucun mot ne change
leur mémoire d’actionnaires du réel.

Le papillon

L'Europe encore en proie à son « espace vital »

comment voulez-vous qu'on existe

dans ces conditions ? / pas grand-chose

à lire : à part les confessions et autres

prières / valse des petits juges nourris

d'échelons et d'héritages / qu'est-ce

que la poésie ? La réponse est posée

en maîtresse d'une conception étroite

de l'éducation : « Virez-moi tous ces profs

et revenons à nos moutons ! »

la promenade consiste

à recommencer le chemin

tandis que nos oiseaux

sédentaires s'accouplent

sous les branches mortes

qui pendent sur le miroir

de l'eau et de son ciel.

La maladie couve sous

les feuilles, l'automne

ruisselle avec les larmes.

Nos personnages clignotent

sur l'écran des désirs —

vous aviez l'âge de comprendre

à cette époque si compliquée

mais personne ne parlait, comme

en un spectacle lointain :

qu'est-ce que ça veut dire

et qu'en dirai-je une fois doué

de la parole écrite ? Avance

et vois les racines comme

elles compliquent l'eau /

c'est un peu comme ça

que ça arrive un jour : quelqu'un

a vu le silure son dos puissant

arquant le soleil quelqu'un

de soudainement proche :

l'un disait ce que l'autre

ne disait pas : nos balades

sans herbier, sans lichens

sans coquille vide balancée

par ces petits juges de la po

de la poésie qui en est ou

pas : qui sait ce que je ne sais

pas : qui en ce monde grouillant

comme l'intérieur des cadavres ?

Tu pourrais nommer les lieux traversés :

les attentes sous la pluie tropicale /

le regard ne reconnaît pas les siens : nous

sommes perdus dans cette forêt

noire de monde / un seul mot

et personne n'en connaît le sens.

Même les chemins n'ont plus de nom

genre : chemin de [ici] à [là] / jadis

/ personne ne revient par là (je crois)

faites chanter

les fleurs

je sais pas moi

en nommant

leurs couleurs

leurs géométries

leur possibilité

de talus ou de

fossé / voyez

et courez devant

sans vous retourner !

(il le fit

: plus d'une fois

: voyez ce qu'il en est

maintenant

que les loyers

que la farine le lait

le tabac le café

la *copita* les filles)

j'avais une idée presque charnelle

du son à produire pour être compris

quelle idée menace la tranquillité

si ce n'est pas cet espace vital

sans quoi nous ne sommes que

des copies, voire des doublures ?

Caprice d'éditeur ou idée volée

le grain ne change pas le fruit

mais le fruit peut changer le grain

si ce n'est un papillon

voyons ce que c'est

de plus près voyons

revoyons si l'année

est nouvelle et la pluie

toujours pluie / voyons

ce que nous pourrons en faire

avec un peu

d'imagination

et de mémoire

/ approchons-nous

vous moi les autres

sachant que le papillon

a des ailes

et que le mulot

n'en a pas

« la leçon est terminée ! Hop ! Hop ! »

vivre dans la certitude

ou dans rien du tout

nous irons nous promener

comme de simples employés

oubliant nos parapluies

nos marque-page le refrain

et le goût du hot-dog /

nous pouvons aller loin

sans nous soucier de revenir

enfin disons jusqu'à ce que

notre estomac crie famine

Famine ! Nos squelettes

croqués par le roseau ancré

de noir et hachuré de blanc

Nous finirons par éprouver

cette faim et la soif qui va avec

— panneaux des lieux derrière

la vitre remontée à cause
de l'automne qui chagrine
: vitesse acquise sans le temps
les affiches annoncent le plaisir
il n'y a rien comme le plaisir
surtout si on ne l'a pas désiré
si on a plongé dans l'inconnu
seul ou en compagnie, dites-moi.

Si ce n'est un papillon
est-ce une paire d'ailes ?
Le pollen abîme les yeux
: tu devrais le savoir depuis
le temps ! Un papillon ou
autre chose d'aussi complexe
: dit : « ça me donne envie
de pleurer ! » mais à cet âge
que voulez-vous : les filles sont
de parfaites idiotes : épouseriez

-vous cette fragile dentelle ?

Nous allons de chemin en chemin

guidés par les panneaux annonciateurs.

Épouseriez-vous une pareille idiote ?
Là, maintenant, maintenant que je le dis
que je vous le dis : en chemin vers chez soi.
Aveuglés par la poussière d'un papillon
que nous avons inquiété : vous et moi :
l'un plus bête que l'autre : des mots
et des pages : dentelle peut-être fine,
voire exquise : circulant avec les autres
car la municipalité organise une fête
et nous y sommes conviés en tant
qu'habitants de ces lieux se jouxtant
(comme tu vois) / reconnais-tu
la voisine : celle qui te fait de l'œil ?
Nous partagerons quelque chose

quoi je n'en sais rien l'idée ne peut

pas : être mauvaise : poésie sans

prosodie : poésie du nombril : poésie

de l'espace vital : poésie de l'écriture

: si ce n'est pas un papillon, qu'est-ce

que c'est ? (il se penche pour observer)

les filles sont-elles aussi bêtes qu'on dit ?

La semence

Río va au mariage de Gisèle

(c'était dans le journal :

le mariage de Gisèle, pas Río)

tout le monde le reconnaît

et on se met à parler de ce :

qu'on sait / Río s'allonge

au pied d'un arbre, ayant

évalué la solitude à partir

de là / mais Blanche (Blanca,

15 ans, vêtue de la robe rose

des suivantes, s'amène en

titubant, la bouteille de champ'

atteint le gazon avant elle et

la robe la couvre de ses plis :

Río du pied pousse la jambe

qui s'est écartée et les deux

pieds de la demoiselle s'alignent

comme à la parade : elle n'est

pas : tombée sur lui : il n'a

pas : bougé : elle s'est immobilisée,

tenant le goulot de telle manière

que le champ' demeure intact

dans sa bouteille verte : voilà

le tableau : le chêne aux glands

dorés, Río sur le dos, Blanche

près de lui et le champ' caché

sous la robe qui s'étale : de loin,

on se demande ce que cela signifie,

d'autant que deux autres filles du :

même âge se sont posée de l'autre

côté de Río, sans champagne, avec

les éventails de rigueur car le soleil

s'est invité alors qu'on attendait

la pluie / puis Loulou (4 ans) arrive

avec une assiette remplie de choux

: un verre envoie des bulles entre

les choux : le derrière de Loulou

n'est pas très haut (vu son âge)

et elle se plie pour le poser

sur l'épaule de Río maintenant

en proie au vertige causé par

la vanille et le chocolat : le caramel

fond doucement : Loulou entreprend

de manger : de loin, on se demande

ce que ça veut dire : Río, pas ivre

du tout, mais couché entre une fille

qui dort et deux autres filles qui rient

en picorant dans leurs assiettes /

la petite Loulou ne cache pas le plaisir

qu'elle éprouve à avaler les choux

et leur crème, ses petites dents

parviennent à briser le caramel

et son petit nez en trompette

se laisse taquiner par les bulles,

ses deux mains à l'œuvre de :

son appétit de petite ogresse :

qui n'en est pas à sa première

expérience : en matière de choux

à la crème et de caramel ruisselant.

Río est venu au mariage de Gisèle

pour ne vexer personne et surtout

pas : Gisèle : qui fut aimée en un temps

déjà lointain et sujet à interprétation.

Voilà. C'est tout. Les hommes

n'ont pas encore montré leurs culs ;

personne n'a envie de chanter ;

pourquoi Río n'est-il jamais seul ?

C'est l'après-midi et le soleil

s'incline comme en révérence.

On ne peut le voir qu'à travers

les feuillages encore bruissants

de feuilles / nous sommes sur le

: point de perdre notre temps :

veillez à ne pas dépasser les

limites : le soir arrive à l'heure

si on ne l'attend pas : peuplez

votre coin de table de traces :

vos traces en ce jour solennel :

êtes-vous venu pour manger

ou pour vous demander ce que

ces filles trouvent en la compagnie

de Río qui n'est ni saoul ni sain

d'esprit : un Río de tous les jours :

de son fauteuil princier, le marié

observe la scène : Río et ces trois

filles, plus la petite Loulou qui

s'est barbouillée de crème et qui

: en propose le mélange à Río

qui tire la langue en fermant les

: yeux / les poètes se moquent

de nos chansons : il faut dire que

: nous ne chantons plus vraiment :

nous nous reconnaissons mais :

cette répétition est en train de :

vieillir : bientôt nous n'oserons

plus : parler de poésie : de poète

: de Río : et de son effet sur :

les jeunes pousses de la famille.

Il était couché au pied de l'arbre,

un chêne tout scintillant de glands.

Une des filles semblait dormir,

en proie à l'ivresse, les deux autres

riaient en montrant leurs mollets.

Je vais vous dire une chose, passant :

nous savons tout cela depuis toujours.

À l'époque Río n'existait pas encore.

Aucune adolescente chatouillée

ne se souciait de lui : j'ai connu sa mère.

Nous avons traversé ensemble l'océan,

d'une langue à l'autre, d'une prosodie

à l'autre / et nous avons rencontré

le père de Río : sa tombe témoigne

de notre passage : en des termes sans

équivoque : Río est bien né de cette femme

et cet homme était bien différent de moi.

Nous ne sommes rien d'autre que ça :

le point de rencontre de deux langues.

Cherchez à comprendre et vous verrez

que nous sommes bien ce que nous :

sommes : du Río avant la lettre : une autre

langue : un autre océan : un désert peut

-être : ou ce bois de châtaigniers comme

il n'en existe qu'un : ici, à même le sol :

Río écoutant ce que personne n'entend.

Il prend la blanca par la caisse et sa main

parcourt le manche comme si l'Arabie

n'avait été qu'un rêve de savant, de clerc.

Loulou se met à danser et devient femme.

Personne ne sait ce qui se passe : rien

ne vous met sur la voie : vous êtes vissé
sur votre chaise, encore à table, chevalets
instables, verres s'entrechoquant : Gisèle
est mariée : vous vous rendez compte ?
Mariée alors qu'elle était destinée à ouvrir
le bal d'une tout autre épopée : nous étions
jeunes : le monde avait vieilli : Dieu était mort
: on ne savait plus s'il fallait continuer de chanter
ou cesser de n'être plus nous-mêmes : vous
étiez invité au mariage de Gisèle ou bien
le monde était mort et proposait d'autres :
éternités : après tout le moindre battement
d'ailes est signe de poésie : le bois est :
désert : l'herbe n'est plus couchée : Río
est debout : il traverse les ombres comme
la lumière : on le reconnaît de loin : témoin
silencieux : aimé de celles qui n'aimeront
pas : passez votre chemin, vous qui ne
savez rien de la poésie : on ne vous attend

pas : Río veut se coucher : mais il a oublié
de quel arbre il s'agissait : à quel moment
crucial de son existence : de loin vous :
voyez : vous distinguez le personnage de :
son histoire : vous savez que vous êtes
venu pour rien, trop tard, comme si vous
étiez prisonnier de ce temps : qu'il vous
racontait des histoires : que ce n'était pas
Río : mais vous-même : appuyé contre
les racines du chêne : venu pour rien
une fois de plus : nous avons trop erré,
vous et moi, dans cette contrée aujourd'hui
banlieue : aujourd'hui ne retrouvant pas
les chemins ni l'endroit exact où Blanca
a failli mourir d'éthylisme : vous pouvez
toujours tenter de reproduire le sériatim
de cette affaire qui demeurera sans :
conclusion : secouant ses boucles
Loulou revient parmi nous : on la croirait

changée par d'autres situations : vous

avez déposé votre semence ici-même.

Le nid

Commençons par

dire ce qui ne se dit

pas : s'il pleut ou :

s'il va pleuvoir : un

seul mot quelquefois

: et si ça ne suffit pas

: une gerbe d'écume

qui vous fait une moustache.

Encore faut-il qu'il pleuve

ou que le temps se gâte

comme aujourd'hui dès

l'aurore des giclées de vent

qui vous frise les cheveux.

: l'air d'un conquistador

dans le miroir tacheté
de gouttes de salive :
vous avez l'air malade
et l'idée même de travail
vous rend fiévreux :
et le poil se dresse
sur vos bras épuisés.

La poésie du matin
n'est pas de la poésie
mais elle en a le nom.
Vous pleurez en pensant
à vous qui n'êtes pas
ni poète ni député : vous
êtes ce que vous êtes
et ce n'est pas un hasard.

Un mot et le temps penche
du côté où on va tomber.

Nous aimons tellement la chaleur du lit
même seul même hors du temps même
en y pensant avec les moyens du bord.

Un mot pas plus et voilà
un oiseau qui s'envole
alors que nous n'avons
pas d'ailes, pas de pays
où nous reproduire pour
exister autrement qu'en
citoyen : pas moyen de :
fuir / la poésie vous retient
par les pieds
par les mains
les cheveux
les poils
les oreilles
la queue :

vous habitez le lit :

vous ne le présidez pas.

Des fois Río

regarde l'eau

de l'étang

comme s'il

allait un jour

y finir la nuit.

Aujourd'hui

le mot poésie

n'est pas né

avec le matin.

D'ailleurs Río

ne sait pas

l'heure qu'il est.

Il sort et le jardin

est plein de soleil

et d'ombre

silencieux triste

avec au milieu

un miroir couronné

d'arbres à moitié

morts : à midi

je reviens et

je t'aime, dit-il.

Un seul mot

écrit pas écrit

peu écrit

peu importe

s'il existe

et s'il est

impossible

de savoir

lequel —

vous reviendrez

chaque matin

prédit-il sur le

chemin du retour

et je saurai alors

que je me suis trompé.

Un monde de territoires et d'usages

Qui suis-je si je ne suis pas toi ?

L'horreur provoquée par la combustion.

Les âges fuyant la chaleur et la lumière.

Qui est cet enfant ? Personne ne le sait.

Suis-je bien dans mon rôle ? Quel Oscar

me destinez-vous ? Une piscine avec

véranda de fleurs persistantes : peut-être

artificielles : des amants ou des amantes

selon le genre et l'orientation : domestiques

dociles : le paradis sur terre : et moi (Río)

avec mon cabas et ma carte bancaire :

saluant les vagues connaissances du jour :

ne reconnaissant pas celles que la nuit

a pourtant insérées dans le récit :

ce matin il lui a semblé et ce n'est pas

la première fois : qu'un mot le saluait :

révérence d'or : silhouette découpée

dans l'automne des feuilles : un jour

je t'aimerai mais au lieu de l'écrire

il joue selon l'usage, la mesure et

le ton : le chant devient intermédiaire :

sa voix devient celle de son père :

son corps celui de sa mère : sa sœur.

Assez de vos douleurs

de vos récits de vos bâtards

parlez-moi de l'instant

ô mot que je voussoie

parlez-moi de cette fraction

de temps qui abolit le temps

ô mot hérité de l'usage

parlez-moi de ce que je

: deviens, de ce que je

: ne suis plus : transpirez

avec moi comme rimes

saisons marées à l'heure.

Je veux lire ce que :

je ne sais pas lire :

ce qui est écrit malgré

: moi / une braise seulement

: de quoi donner un sens à ce qui :

: n'en a sans doute pas :

Assez de vos témoignages :

assez de vos soumissions

aux désirs : assez de preuves

comme au commissariat

de l'enfance : assez de
ces incessantes itérations
qui se vendent mieux (c'est vrai)
que ce qui n'arrive qu'une fois.

Un jour l'étang.
Une autre fois
(la même/là même)
la voie de chemin de fer
— Río n'accusait personne
de sa détresse/défaite
il ne s'accusait pas lui
-même : il ne posait pas
au juge ni au flic : il riait
de n'être pas différent :
il s'amusait d'un rien
si les circonstances
le situaient en face
de lui-même : n'importe

qui : même le plus con
d'entre eux : personne
n'est en mesure d'écrire
le mot juste : car la langue
appartient à tout le monde
: en tout cas à ce territoire
et à ces usages : consulter
la traduction si vous n'êtes
pas d'ici / conseil d'ami.

Petit à petit, l'oiseau défait son nid.

La peau

Pas de bouses de vache sur le chemin
ni de crottes de bique : crampons &
capotes & aiguilles & une poignée
de cheveux dans le nœud d'un foulard :
figure-té que Río est passé en vitesse
: et il en a perdu le rythme, toussant
au bout du chemin (il a attendu pour
tousser d'y arriver : enjambe le muret
de briques roses ; se pique les mollets
aux chardons ; se voit déjà en proie
aux pires symptômes de la maladie)
là-haut (car il est monté, mais il perd
haleine aussi bien en descendant) :
le ciel est d'un bleu de lessive : des
joueurs échangent des messages
en code (il en ignore les arcanes :

d'ailleurs où qu'il aille tout lui est
incompréhensible : il ne comprend
que ce qu'il est en train de faire.
Voilà à peu près le compte rendu
de ce moment passé à atteindre
la cité où elle vit la cité où elle vit
la cité où elle vit la cité où elle vit
la cité où elle vit / moi je ne vis plus
je monte je descends la ville est
conçue sur les collines qui forment
le lit du fleuve : maintenant il marche
sur l'asphalte du trottoir, il ne craint
plus les mauvaises rencontres : il vit.

Tu rencontreras
les mots au passage
et il en restera quelque chose
d'aussi pauvre qu'un Post-it.

On ne voit plus rien

si on n'entend pas :
si rien ne se signale
par la voix ou l'idée.

L'eau se peuple
d'autres existences.
Les buissons se nichent
dans les perdrix.

Sur le chemin qui va
quelque part sûrement
rien n'est dit clairement
ou tout a cessé de le dire.

Elle habite avec les autres.
Voilà la seule chose à dire
mais rien ne le dit comme ça :
tout se tait comme si j'étais mort
avant d'aimer pour de bon !

Tous ces gens qui n'ont rien à dire
que ce qu'ils disent
et que personne n'écoute
comme tu attends, Río —

Les nouvelles du jour en feuilletons
— choisis et tais-toi : va travailler
avec les autres / va imiter ton père
et ne dépense pas ton argent
(qui est aussi le mien) sans :
voir ce qu'il devient : pense à :
l'enfant : il y a toujours un enfant
ou une toile d'araignée au :
commencement — l'eau grise
tavelée de gouttes, les bulles
qui remontent d'on ne sait quelle
profondeur : chaque jour est :
un coup de dés : ça peut coûter
cher, mon vieux Río : apprends
à jouer au lieu peser les hypothèses
de vers ; ils n'ont rien à dire mais :
ils le disent et ça s'entend de loin
: mots incertains comme le temps.

« des fois j'ai l'impression qu'avec toi…
— ...qu'avec moi… ?
— Non, rien. Pas même une idée…
— Toi ! Sans idée ? J'y crois pas.

— Pourtant le silence était total…
— Dans ta tête, Río ! Dans ton sacré
crâne ! »

Il pouvait revenir par la voie ferrée.
Repasser par cet endroit planté
d'une croix fleurie.
Non, merci bien. J'ai déjà donné.
Ce pont enjambera toujours la voie
ferrée : tu sais pourquoi ? Parce que
c'est fait pour ça un pont : enjamber,
alors que tu n'as même pas commencé
à parler, bébé, petit bébé à sa maman,
si expressif quand il veut quelque chose !
Et bien sûr quelque chose que tu n'as pas !
Je te parle d'expérience, Río ! Mon bébé
tout nu qui va prendre son bain ce qui :
le rend tout joyeux, le Río bébé : vois
comme il te le dit : tu ne comprends pas ?
C'est que tu n'as pas compris la leçon.

Non. Pas compris. Leçon difficile. Marche
vite. Ne prends pas le temps. Les mots
le guettent. Il se sent épié. Il zigzague

entre les traces de shoots : laisse
sa propre trace : pressé d'en finir
avec ce chemin : qu'il n'a pas inventé
: qui existe sans lui : sans elle non mais
: il n'est pas encore arrivé à l'endroit
où commence le trottoir et l'asphalte lisse
comme la peau qu'il s'apprête à caresser.

La fille

« Regarde, il a plu. »

« Non, non, il n'a pas plu. »

« Tu ne regardes pas ! »

« Je regarde ! »

« Si tu regardais... »

il a plu cette nuit.

Qui ne le verrait pas ?

Quelques gouttes tombent encore.

Peut-on dire « Il pleut » ou « Il a plu » ?

Les chats sont-ils mouillés ?

Le pavé des trottoirs renvoie fidèlement

(je suppose) les combustions électriques

mais à ce niveau sans géométrie

« Tu penses s'il a plu ! »

Les feuilles des charmes sont agitées

« Tu ne vas pas sortir par ce temps ! »

Dehors, on sent bien qu'il a plu.

Le vent tournoie avec légèreté,

vous applique sur les joues la rondeur

des gouttes qui ne sont pas encore tombées.

« Sais-tu où tu vas au moins, Río ? »

Journée sans projet de rencontre

« Je ne retournerai pas à cet endroit-là.

— Mais où sinon ? Explique-toi, Río ! »

il n'y a pas d'explication.

Seul le hasard a voulu

que toi et moi ça forme

quelque chose que chacun

reconnaît : qu'il soit assis
devant son écran ou debout
dans la vitrine où tu œuvres.
Reviens s'il se remet à pleuvoir !

Mais jusqu'où irai-je ? On voit
mal le temps changer : sans doute
à cause de l'aurore en veilleuse.
« Tu n'as pas l'habitude de sortir
à cette heure / je ne te connais
pas d'habitude de sortie : tu vas
tu viens tu retournes je ne sais
où : ou tu en reviens avec cet air
d'avoir commis l'irréparable / Río
je t'en prie pense que nous avons
un enfant : ne te réveille pas sans
cette idée toute nouvelle pour toi :
mais moi j'y pense depuis toujours.

Ouais elle disait ce genre de chose jamais
entendu dans la bouche d'une autre femme.
« Il n'y a rien à dire d'autre ! » Quant à savoir
si cette pluie est d'aujourd'hui ou d'hier / fume !
Tu n'en sauras jamais rien : car la vitesse est
prodigieuse : entre le moment d'une pareille
rencontre et celui où les mots se ramènent
comme de retour d'une virée dans les quartiers
chauds de la ville « on voit des signes d'évaporation
: ça ne peut pas commencer comme ça :
on dirait qu'on va vivre un mélo méli et tu
te recouches sans moi car l'enfant dort.

Des fois une écolière sort sa tablette, jambes
croisées sous sa jupe froissée : une idée
lui est venue et le stylet en grave une autre
dans l'argile du temps : « Je sais que tu y :
penses : mais je n'ouvre pas la fenêtre :
le moindre bruit réveillerait cet enfant et :

tu n'entendrais pas son cri : car tu es déjà
: loin / avec ou sans la pluie tu es là-bas :
en condition de partager ta semence /
je me demande si quelque association
d'objets t'a inspiré le mot qui convient
à ce rythme nouveau : à cet essai de :
revenir sans moi : est-ce déjà arrivé ? »

encore une question qui demeurera sans
: réponse : le monde paraît si vaste,
si tourmenté, si impossible à tenir
dans cette seule main, celle qui écrit
comme celle qui arrache ses plumes
au plaisir : mais les jours de pluie tu :
valses dans les rigoles : tu connais
la mesure : les douze temps du tango
valsé à l'ombre des statues : le monde
est si petit, si désert, sans vent ni mer,
sans la forêt qui donne un sens à la :

qasida : de nos jours le poète est employé
au service de l'État / voici de quoi payer
un fauteuil au balcon : tu prendras :
ta fille sur les genoux : Raiponce :
traversera l'écran pour te parler à :
l'oreille « Mais je rêve ! » Tu n'es
plus : là : il pleut toujours ; le soleil
peine à se montrer : cette lumière
d'eau accompagne tes pas : te voici
: arrivé à la limite de ce que tu sais
de l'existence : il y a du monde :
à la sortie de la séance : ta fille
vomit ses pop-corn : toujours une
bonne âme vient à ton secours :
considérant que c'est toi qui vis mal
cette indigestion de bons sentiments.

« Tu ne reviens jamais seul : mais sans
ta fille : te souviens-tu de l'avoir perdue

en chemin ? Il est midi comme s'il était

minuit : nous n'avons rien possédé /

rien compté : le soleil éclaire la pluie

qui mouille mes pensées : avec cette boue

je conçois l'enfant et je t'écris pour te dire

que je ne suis pas allée loin : que je suis

toujours là : derrière le rideau mouillé

mes seins annoncent la statue : sans elle

tu n'existes pas : personne ne pense à toi. »

LE QUART LIVRE

La mort d'Alfred

« — Hey Alfred ! T'écris toujours ?

Soixante balais qu'il avait, Alfred. Chauve comme un labour. Avec des sillons qu'il abreuvait pas de sang parce qu'il aimait la terre. Il avait même chié sur le drapeau national un jour de deuil. Deux ans après, il était de retour. Changé, ah ça oui ! Trente kilos en rabe. Et c'était pas d'être bien nourri. La chimie lui avait dérangé tout le système. Mais à part ça, il avait conservé sa tête. Deux ans chez les fous et il avait rien perdu de sa gamberge. Comme il avait plus de slips, je l'ai amené en ville pour en acheter des comme ils font maintenant. Le bide lui pendait sur les cuisses. Et il avait les seins à la hauteur du nombril, si ce trou qu'on voyait au milieu était le nombril et pas autre chose comme ils en font dans ces endroits secrets de la justice. Enfin, il avait tué personne. Juste chié sur un drapeau qui s'était illustré dans le crime colonial et la collaboration avec l'ennemi. Ouais, il écrivait toujours. Il avait écrit au bout d'un an de captivité. Permission accordée par l'autorité en place. Un cahier et ces crayons de cire qui avaient transformé son écriture si fine et si distinguée en grosses lettres capitales qui descendaient le long des lignes imaginaires de son inspiration. Il arrivait plus à retrouver sa dimension et son allure d'avant qu'il plonge dans cet univers contrôlé

par les institutions et autres associations de malfaiteurs. Pourtant, il avait pas eu besoin de beaucoup fouiller dans son secrétaire Louis XVI en toc. Sa plume était en état de continuer le labeur là où il l'avait abandonné. Et il avait ramené ses cahiers de la maison des fous. Charitablement, j'ai accepté de tout recopier à la machine, qu'ils en font maintenant que t'as pas besoin de tout refaire quand t'as foiré. Il est venu le lendemain qu'on avait acheté les slips. Il s'y habituait pas. Il avait vécu deux ans le cul à l'air. Il se laissait torcher au début. Ça l'humiliait pas. Et puis il avait échangé ce geste simple contre le premier cahier et un bâton de cire.

— Vous voulez que j'écrive avec ça ! s'était-il étonné.

— Nous, on veut rien ! s'était exclamé le toubib. Mais si vous vous le foutez dans le cul, on reprend le cahier et on vous torche plus.

— Bon ben pisque que j'ai pas l'choix…

C'était tout Alfred, ça : le choix. Il prononçait chou-axe. C'était à cause de ses prononciations qu'il passait pour un débile mental. La présidente du tribunal l'avait fait parler et elle avait eu du mal à entraver le propos pourtant cohérent de ce poète non reconnu par la société organisée autour de la langue en question. Après avoir regardé d'un air dégoûté la photo du drapeau conchié, elle avait pas demandé à voir l'original. Et Alfred n'arrêtait pas de gueuler que c'était une œuvre d'art et qu'on avait pas le droit de la confisquer ni même d'en penser quelque chose.

— Il est pas à vous, ce drapeau ! rugit la présidente.

— Et comment qu'il est à moi ! À la Foir'fouille que je l'ai acheté. Et avec mes sous. Vous voulez voir la facture ? Je conserve toujours les factures. Dans cette putain de société facho-libérale, il faut tenir sa comptabilité. Vous voulez la voir ma comptabilité ?

— Et pourquoi pas un drapeau américain ? s'égosilla la présidente.

Elle jeta un regard désespéré à ses sous-fifres qui étaient occupés à lancer des SMS. Mais elle se reprit en montrant ses dents :

— …ou espagnol… ou anglais… je sais pas moi… le monde est vaste…

— Il est assez petit pour que j'aie envie d'en parler, avait prophétisé Alfred en mesurant la prosodie de sa propre langue.

La première fois qu'il parlait en français. Ça a paralysé la salle qui était venue aussi pour se faire enguirlander par la justice. Mais la présidente attendait une réponse :

— Je vous écoute… fit-elle comme si elle avait jamais fait de mal à personne.

— J'avé le chou-axe, dit sentencieusement Alfred. Alorsse, jé chou-Asie.

Deux heures après, il était ligoté sur un lit et on lui injectait les premiers litres d'un traitement expérimental qui avait fait ses preuves sous Pétain. Ah il avait une de ces envies de raconter ça ! Et il

écrirait en français. Avec sa vieille plume. Mais avant, il avait besoin de relire tout ce qu'il avait écrit dans ses cahiers de la maison des fous. J'y ai travaillé plus d'un mois, pendant mes loisirs de travailleur territorial. Il m'en demandait des nouvelles tous les jours. Ne croyez pas qu'il sortait ou qu'on se revoyait chez Antoinette. Il sortait plus. Il avait perdu l'habitude de sortir. Alors il mettait le nez à la fenêtre et le voisinage changeait de trottoir des fois qu'il lui prenne l'envie de chier avec les petits oiseaux. Il en avait parlé dans un de ses poèmes localement assez connu.

Quand je chie ô maman

C'est avec les p'tits oiseaux.

Car tu vois, de là-haut,

On voit pas passer le temps.

Genre Renaud quoi. Ça volait haut. Mais je me rappelle plus l'air. Bref, au bout d'un mois, j'avais tapé tout le contenu des cahiers. Trois cents pages bien remplies. Et j'avais tout lu. Pas tout compris. Parce que ça volait haut quelquefois. Et même souvent. Il restait plus qu'à revoir l'orthographe. Je me souviens qu'Alfred était assis près de la fenêtre dans son vieux fauteuil d'osier. Le manuscrit reposait sur ses genoux. Il tenait une feuille entre ses doigts boudinés et ses lèvres remuaient sans qu'aucun son ne sorte de sa

bouche. Ensuite, une fois lue, il mettait la feuille sous le paquet et, après s'être abondamment humecté les doigts, il élevait celle qui se trouvait dessus. Trois cents qu'y en avait ! Je pouvais pas attendre aussi longtemps. À huit heures du soir, il en était à la dixième à peine. Antoinette était en train de tomber le rideau. Elle avait déjà rentré tables et chaises. La rue était noire.

— Dis donc, Alfred, murmurai-je parce que je me méfiais de la colère des fous, là, faut que je rentre. Sinon Bobonne va me passer un savon…

— J'avais oublié que tu avais vendu ton âme à la nation… Je crois que je vais lire toute la nuit. Tu as fait tellement de fautes de frappe que j'ai du mal à comprendre ce que j'ai voulu dire. Tu connais pas une bonne dactylo ? Pas trop rompue…

— Ya Nénette qui vient d'entrer à la municipalité… J'y parlerai demain au goûter…

— Elles sont comment ses guiboles ?

— Ah… Je l'ai jamais vue sous cet angle… Mais je regarderai demain…

— Et les nichons ?

— J'estimerai, Alfred, j'estimerai…

— Les femmes sont des objets. Sans elles, on n'aurait pas tous ces problèmes avec les morts.

Autant vous dire que ce soir-là, j'ai pas embêté Bobonne. Elle en a été tout étonnée. Elle a même supporté mon haleine sans commentaires. Dans quoi j'avais mis les pieds ? Ah j'ai le cœur du bon côté ! Et il bat pas que pour battre. J'ai des sentiments et des idées juste ce qu'il faut pour m'attirer les emmerdements. Qu'est-ce que je lui devais à Alfred ? Rien. Tout le monde me le disait. Bon, d'accord… l'idée de chier sur le drapeau était de moi. Je vous raconte.

Je suis allé à la Foir'fouille pour m'acheter un coupe-ongles. Et quoi que je voie dans une allée multicolore si c'est pas ce crétin d'Alfred qui se prend pour Brassens ! Il est là sans bouger un cil devant un étalage de drapeaux grandeur nature. Ah mais c'est qu'on dirait qu'il hésite, le rimailleur !

— Ah dis donc, Alfred ! Me dis pas que t'es devenu patriote !

— Que non ! T'imagines ! Je me renseigne, c'est tout. Que j'en connais pas la moitié. Ah ! Ya pas à dire, mais le plus beau, c'est l'US. Le nôtre, on dirait un pyjama.

— Yen a plein qui sont morts sacrifiés pour le porter, l'ami !

— Ah je vais m'en offrir un, tiens !

— God Save Ze Queen !

— Que non ! C'est le nôtre que je veux.

— Pour faire un pyjama ? T'iras au foot rien que pour pioncer !

— Je sais bien ce que je vais en faire…

— Te torcher avec, ouais !

Trois jours après, on déterrait les morts du monument pour les remettre dedans une fois l'émotion passée. Ça fait toujours plaisir de savoir qu'on peut mourir pour de bonnes raisons dont on profitera pas. J'étais là avec la délégation des services municipaux. Pas fier d'être con, mais le menton haut levé. J'avais pas l'intention de me rendre complice en regardant comment qu'on fait pour rendre hommage. Mais voilà qu'un cri fait taire tout le monde, y compris ceux qu'ont rien à dire en pareilles circonstances parce qu'ils sont encore en stage citoyen. Du coup, j'ai arrêté de regarder les oiseaux chier dans l'air glacial de ce novembre prometteur d'autres désagréments patriotiques. Et je vois un drapeau courir à toute berzingue dans le champ d'honneur. Un drapeau avec des jambes et une tête qui était celle d'Alfred. Il avait déjà mauvaise réputation. En fait, il a commencé à chier très jeune. Et à faire chier. Ils ont fini par le coincer dans les chiottes municipales où il s'était réfugié parce que tout le reste était fermé ou bien gardé. Il en est ressorti à poil sans son pyjama. Un type à moitié en uniforme avec des médailles plein le sein le transportait au bout d'un bâton qui devait être le manche d'un balai. Et un autre pas moins excité par le devoir de mémoire poussait Alfred avec un autre balai. On a plein de balais dans les chiottes municipales, des fois qu'on ait envie de travailler.

Les gendarmes sont arrivés sans se presser. Ils étaient déjà là, mais en marge, pour surveiller les terroristes. Ils se sont avancés prudemment sur le gazon du monument aux morts, l'arme au poing et l'œil larmoyant. Alfred était crucifié dans le dos de la patrie pour qu'on le voie pas. Il était tellement entouré qu'on pouvait pas s'approcher. Et la patrie montrait toujours le clocher de l'église, l'autre main sur le corps d'un poilu qui tenait à son fusil comme si c'était son enfant. De temps en temps, le pyjama tricolore apparaissait. En fait, chaque fois qu'on demandait à le voir, le type qui le portait au bout de son balai l'élevait dans l'air sacré du champ d'honneur, aussitôt grondé par la voix d'un gradé qui s'allumait depuis ce matin pour avoir l'air d'un sapin. Je me suis senti tellement coupable que je suis rentré chez moi. Il était pas midi. Et j'avais une bonne raison de manquer le rendez-vous chez Antoinette qui avait sorti toutes ses tables malgré la froidure. Bobonne m'a pas posé de questions. D'après elle, j'étais encore jaloux. Comme si j'en avais envie, d'une médaille ! Ah j'avais le crâne douloureux ! Et si Alfred parlait ? Lui, vous en êtes hélas témoins, il avait eu que l'idée du pyjama. C'est pas une mauvaise idée. Bon, on a pas idée de se promener en pyjama tricolore un jour de mémoire que c'est obligé d'en avoir sinon on se fait mal voir de la hiérarchie. Dites pas le contraire. Mais de chier dedans ? Qui c'est l'auteur ? Je n'vous l'fais pas dire ! Certes, Alfred en avait rajouté. Et il en avait trouvé des tas, de merdes, sur les trottoirs de notre ville déjà maintes fois sacrifiée

aux intérêts de l'État. Des merdes de chiens et de vieux qui se sont oubliés plutôt que d'aller vite. Un vrai merdier ! Une foire de merde ! Et jusqu'au cou que j'en avais sur la conscience !

Aussi, quand Alfred est rentré après deux ans d'enfermement pour son bien, j'ai voulu payer moi aussi. Ça l'a pas surpris que je me propose de taper ses cahiers de la maison des fous. J'avais soigné. Et même corrigé des fautes. Il aurait dû être content du résultat. Mais d'après lui, qu'il m'a dit avant que je le quitte ce soir-là, c'était pas parfait. Il faut dire que c'était l'œuvre de sa vie. Et j'y étais pour quelque chose. J'avais participé aux motifs de son enfermement, certes, mais pour de bonnes raisons que je connaissais pas avant de les dactylographier. J'étais pas auteur, mais j'avais ma part de responsabilité. Et même deux parts comme vous voyez. Bobonne, si j'y avais expliqué, elle aurait pas compris ni le quart de la moitié du dixième de ce qui se jouait entre Alfred et moi. Aussi, j'y ai rien expliqué. Je me suis couché sans rien demander. Et elle a rien demandé non plus. On était quitte.

Si j'ai dormi cette nuit-là ? J'ai appris à rêver. Et j'ai pas eu besoin de me réveiller à l'heure de m'attifer pour me présenter au boulot. Toute la journée que j'y ai pensé, au pyjama d'Alfred. Et tout le monde en parlait. Mais rien n'avait filtré de la garde à vue. Et donc je savais pas si Alfred avait parlé pour tout dire. Ça lui arrivait des fois, comme à tout le monde. Mais en principe, quand on dit pas tout, c'est pour nous qu'on travaille, pas pour un autre qui a ajouté une couche à

une idée qu'en était une à la con. Vous voyez de qui je veux parler… Alors la question était de savoir si Alfred allait finir en prison pour être déchu de ses droits ou si on était en train de discuter de son internement pour que ça lui passe et qu'il arrête de troubler la solennité des rituels nationaux. On me demandait mon avis. C'était sans intention de me faire tomber moi aussi, car personne n'avait assisté à la conversation que j'avais conclue à la Foir'fouille, plantant une graine de déchéance dans le terreau déjà cultivé de mon ami poète. Mais j'arrivais pas à me décider. Car il y avait une troisième option. Et je me voyais pas subissant une dégradation exemplaire sur le parvis de la mairie. J'étais déjà un lâche. Pourquoi ne pas continuer sur la voie du service public ? Je gagnais bien ma vie après tout. Et Bobonne s'y connaissait, en atouts. Elle me récompensait à ma juste valeur.

Je vous dis pas les deux ans que j'ai passés. Ya pas eu de procès. Alfred a disparu des conversations. Je devais être le seul à y penser. Mais pourquoi que j'y allais pas à la maison des fous ? Elle était pas si loin que ça. En plus, y avait une ligne directe. Mais je voulais pas être vu. Alfred n'avait pas tout dit. Il méritait que je me jette à ses pieds pour lui baiser les genoux. Moi, c'est ce que j'aurais exigé de lui si j'avais été à sa place. Non… en vérité, j'aurais tout dit. Et il aurait plongé avec moi. Dans l'enfer des prisons réservées aux déchéances nationales. Des années que ça aurait duré. Et après ? Ah Alfred était plus prévoyant. Il ménageait sa sortie en même

temps que ma réputation. Deux ans, c'est pas long quand on pense à ce que ça aurait pu être s'il avait parlé de notre petite conversation. Depuis, je me mords la langue avant de déconner. On me trouve moins loquace. Mais on sait pas depuis quand. On se souvient pas du jour où j'ai cessé de déconner. Moi qui déconnais sans mesure ! Ah si j'avais été une personnalité, on se serait posé la question avec méthode. Et on aurait fini par mettre en relation le jour où j'ai arrêté de déconner et celui où Alfred a déconné à ma place. Et j'aurais eu honte d'avoir poussé un débile mental à déconner à ma place. Non… une personnalité n'éprouve pas ce genre de sentiment. Il faut être un minable comme moi pour s'en faire à ce point au sujet de quelque chose que personne ne sait. Voilà comment que je les ai vécues, ces deux années.

Alfred, lui, à part l'étourdissement constant provoqué par le traitement, s'en était pas trop mal tiré. Il avait l'air jovial maintenant avec ses grosses joues et son cou de bœuf miroton. En prime, il avait écrit pendant un an tout entier. Et pas que des conneries. Ça tenait tellement debout que j'en comprenais facilement au moins la moitié. Et ce matin-là, le lendemain du soir où je l'avais laissé dans son fauteuil d'osier avec le manuscrit sur les genoux, j'étais sur le point de tout avouer à la nation entière. J'avais besoin d'une confession. Mais à qui parler quand on est rien ? Ya longtemps que je parle plus à Dieu. Il m'arrive de l'entendre, mais comme il me demande rien, je fais comme si j'avais rien entendu. Ma vie, c'est le

bureau, les copains, Bobonne et les vacances. En attendant la retraite. Mais depuis deux ans, je dois compter aussi avec Alfred. Un type que je connaissais sans qu'il exerce aucune influence sur mon existence. Une tuile. Tombée du ciel peut-être. En réponse à ma sourde oreille. Qui sait ? Et donc ce matin-là, je fais pas comme les autres et je passe sous la fenêtre d'Alfred. Et qu'est-ce qui me tombe sur la tête ? Ah le salaud ! Je monte !

— Non mais pourquoi moi ? que je hurle déjà dans l'escalier. Ya des choses qu'on peut régler d'homme à homme. Mais t'as peut-être pas ce qu'il faut entre les jambes, hé capon !

La porte est ouverte. Alfred est dans son fauteuil. Le manuscrit est éparpillé par terre. Il a la tête penchée sur la poitrine. Le docteur est là, gris comme un cierge. Ya aussi quelqu'un que je connais pas. Alfred est mort. Il a pas souffert. Il s'est éteint en dormant. Mais que je m'inquiète pas pour le manuscrit.

— Je sais bien, que je grogne. J'ai numéroté les pages !

— Non, susurre le docteur. Je disais ça pour le désordre. Vous allez croire que monsieur Tulipe l'a causé au cours d'une crise de nerfs. Mais ce n'est pas le cas. Le manuscrit est tombé par terre parce qu'il ne le tenait plus. Il s'est éparpillé, comme vous voyez. Et le vent a fait le reste. Il y a eu du vent cette nuit. La fenêtre était ouverte. Et vous êtes sorti sans fermer la porte… si je ne m'abuse…

— Je le reconnais, messieurs ! Et je n'en ai pas honte ! Mais qui peut me dire qui m'a chié dessus si Alfred était déjà mort ? En voilà une question à laquelle je vous somme de répondre !

— C'est le monsieur que voici qui l'a fait, dit le docteur.

— Et vous êtes qui, si c'est pas trop vous demander, monsieur qui chiez sur la tête des passants ? »

[…….]

LE CINQUIÈME

[……..]

Annexes

Deux bonnes histoires

« Une métaphore… ? Je ne suis pas journaliste… Écoutez… je ne sais pas… oui, oui, une méta… Choisir ? Vous avez déjà choisi ? Vous en avez trouvé deux ? Ah oui… BA Boxon… Un travail de jeunesse… ce qu'il en reste… fragments, oui… et vous avez trouvé deux… eh bien écoutez je ne sais pas… voyons dites… Ah oui… je me souviens… Oui, oui, la morgue, les pastilles… et votre journal… Ça servirait de métaphore, je comprends… Choisir entre les deux… La morgue ou les pastilles… eh bien comme ça, non… il faut que je… Écoutez, je ne sais pas… (*répétant*) Si ça ne m'inspire pas ça inspirera le lecteur puisque moi-même, vous-même… Non, je n'ai pas le téléphone… Ma femme en a un mais… Écoutez, je ne sais pas… Ah ! Les voilà… Je ne sais pas… Je lui demanderai et je vous contacte… Je suis chez… Il a le téléphone… Voisin, oui… Mais ma femme en a un… je vais lui demander… Les voilà. Oui, oui, la morgue et les pastilles… in BA Boxon… (*un temps*) Pourquoi ne choisissez-vous pas vous-même ? Vous hésitez… Ah oui… je comprends… eh bien espérons que mon choix sera le vôtre… Comme ça, à distance… oui, distance… je ne peux pas vous dire. Il faut que je relise. C'est vieux… Oh non ! Pas oublié. C'était l'incipit. Oui, oui, tout a commencé comme ça… enfin… dans le roman…

rien à voir avec… je ne suis pas journaliste mais… Ah la la ! La guerre ! Les guerres ! Perdue d'avance. Et l'une ou l'autre métaphore à injecter dans les veines du lecteur… du journal. Écoutez, je ne sais pas si… mais c'est votre idée… oui, oui, peut devenir la mienne mais ces textes n'ont pas été conçus pour… servir… de… métaphore… nous verrons bien… (*un temps*) Eh bien oui où voulez-vous que je m'informe de ce qui se passe aux frontières de l'Europe… ? Le journal… le vôtre… heu… eh bien je vais voir ce que je peux… (*un temps*) Et si nous ne sommes pas d'accord, vous et moi, sur le choix… ? (*un temps*) Oui, c'est vrai… Étant donné que j'ignore laquelle de ces deux histoires vous avez choisie vous-même, vous pourrez toujours me dire… Vous plaisantez ? Eh bien, cher monsieur, vous ne croyez pas si bien dire. Toutefois, étant donné que je ne sais pas… vous pourrez toujours me dire que mon choix est le vôtre ou le contraire… (*un temps*) Ah si je savais laquelle de ces deux histoires a votre préférence, ce serait à mon tour de cultiver à votre endroit cette… ambigüité… (*un temps*) C'est bon pour le journal… oui, oui… ce rapport que vous installez entre l'auteur et vous… (*un temps*) Entre l'auteur et eux… oui, bien sûr… Je vais tâcher, cher monsieur… oh ! je ne suis pas si éloigné que ça de la façon de faire… ni de votre public… (*un temps*) Je n'en ai pas ! Ou si peu. Choisi, oui. Comme vous-même. C'est bien aussi. (*un temps*) Voilà, nous verrons bien si nous coïncidons… (*un temps*) Que ce soit mon choix, pas celui de mon entourage… Oh vous

savez, mon entourage… Ma femme, ma fille, mon fils est… n'est… Des années que nous passons nos vacances d'été ici… Notre voisin ayant le téléphone, nous ne nous sommes jamais souciés de le faire installer dans notre maison de vacances… Mais ma femme en a un… Forcément elle l'a sur elle… Et si elle est sortie, comme c'était le cas ce matin, je n'ai pas d'autres solutions que d'utiliser le téléphone de mon voi… Qui est d'ailleurs une voisine depuis qu'il est… (*un temps*) Une réponse avant la fin de la semaine… Ça tombera un vendredi… Nous verrons alors si nos deux esprits, le mien et le vôtre, sont sur la même longueur… (*un temps*) quoique que ça n'ait, vous avez raison, aucune importance… c'est moi qui… imagine… mais il ne s'agit pas de… Ils arrivent. Notre voisine nous a invités. Les enfants jouent. Elle en a deux… nous une… mon fils… il y a des années… Mais bien après la morgue et les pastilles… qui, je le souligne, n'ont pas été écrits pour servir de métaphores… ni guerre ni autres calamités… extérieures… À l'époque, tout était… intérieur… (*un temps*) ou intériorisé si vous voulez… (*un temps*) Mais nous en parlerons plus tard… si jamais ça devient utile… sait-on jamais ce qui arrive à un texte à l'origine pas destiné au journal… à servir de… (*un temps*) Non, non. Je ne m'inquiète pas de savoir si… Oui, oui, je sais, l'auteur aime savoir ce genre de chose… Mais pour l'occasion je me priverai de… Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Ah ! Oui, oui, à vendredi, même téléphone… Vous avez noté le numéro ? C'est le… Il a raccroché ! »

Ils étaient là. Enfants bruyants, mais sans dispute. Les deux femmes entretenaient une conversation portant sur. Je fis coucou et je sortis. Nous habitions, le temps des vacances, dans la même rue, les trois maisons, accolées, qui nous séparaient n'étaient pas habitées. Mais il y avait des héritiers. Tous de la même famille. Je n'avais pas pensé qu'une métaphore. Dans le journal. Moi qui n'écris jamais ce genre de. Je suis rentré, juste le temps de jeter un œil sur la morgue et les pastilles. Choix, avec alternative, du rédacteur en chef. C'est lui qui signe les chèques. Ce serait le deuxième. Il y avait un précédent, oui. Oh je ne regrette rien… Et je ne regretterai pas celui-là non plus. Il faut bien accepter de… temps en temps. Mon laptop a l'âge de la retraite mais… écoutez, je ne sais pas… l'habitude de ce clavier… ce toucher si ancien maintenant… J'insérai ma clé de voyage. Je ne pars jamais sans mes manuscrits… dématérialisés… bien pratique… comme les livres de ma bibliothèque… tous dématérialisés… Je ne mis pas longtemps à retrouver ces deux textes. Je savais où les trouver. Il y avait longtemps que. Mais passons. On y pensera, vous et moi, un autre jour. À venir. Dans BA Boxon, oui. Un roman de jeunesse. Avorté. Et non seulement avorté, mais amputé. Sur l'écran il s'installe et sollicite une lecture intégrale. Je ne sais pas pourquoi il me parle encore, té ! Il y a si longtemps ! Je ne vis plus depuis mais enfin… j'écris… et n'ai jamais cessé d'écrire. On me l'a assez reproché… Mais il n'en est plus question aujourd'hui et oh depuis quelques années maintenant. J'ignore la

raison de cette absence. J'ai dit *absence* ? Sans doute parce que ça me manque, ces contradicteurs et leurs contradictions. Il n'y a plus personne pour. Et donc depuis quelque temps j'écris dans le journal de D. Ou plus exactement je n'y écris pas : il choisit tel ou tel texte mais c'est la première fois qu'il me parle de métaphore. Je ne sais pas ce qu'il mijote avec ses… rédacteurs… qui n'écrivent pas comme leur nom l'indique, rédacteur. Or, mettons cette morgue et ces pastilles, je les ai écrites. Je me souviens très bien du jet hors de moi. Word indique 740 mots pour la première et 1063 pour les secondes. La règle éditoriale (il a souvent insisté sur ce point) veut que l'article ne dépasse pas 1000 mots… 500 mots minimum. La morgue entre dans ce cadre. Les pastilles aïe… 63 mots en trop. Son choix est-il fait en fonction de ces paramètres ou va-t-il me demander de supprimer 63 mots… ? J'ai toujours eu du mal à raturer. Je veux dire une fois que c'est fait, que c'est décidé, que le travail est définitif. Mais bon… qu'est-ce que 63 pauvres mots à côté du chèque dont j'ai… nous avons un besoin… pas urgent non mais fou. De toute façon, il m'a poussé à choisir. La morgue ou les pastilles. Je ne sais pas encore. Il décidera en dernier ressort. Et s'il choisit les pastilles, je serai sans doute contraint à raturer 63 mots. J'en raturerai 70 pour être sûr. Mais s'il choisit la morgue, alors je n'aurais rien à faire ni à craindre. Ici, je découpe le texte de BA Boxon et je copie et je colle dans un fichier à part. Faute d'imprimante, et sans un écran de téléphone, je vais me trimbaler

mon vieux laptop jusqu'à la veille de vendredi prochain, en admettant que la sagesse veuille que tout soit achevé et décidé avant jeudi minuit. Nous sommes invités par la voisine. Son vieil oncle d'Espagne est mort il y a peu, au printemps, je crois. Et comme elle était réfugiée avec ses enfants dans cette maison, elle l'a héritée… quoique j'aie eu vent d'une amante qui vit à Madrid et qui a posé des conditions. Pour moi, comme pour tout le monde je suppose, la seule condition c'est la fin de la guerre. Elle possède de quoi se loger là-bas où son homme se bat, paraît-il. Aucune nouvelle de sa mort pour l'instant. Je plie le laptop et je sors avec lui sous le bras. Il est presque midi mais ici on ne mange pas avant trois ou quatre heures de l'après-midi. Heureusement, le patio de la maison d'Anselmo (son oncle défunt) a retrouvé sa fraîcheur depuis qu'elle a fait réparer le jet d'eau du bassin. On s'y ennuie mais nous n'avons pas de patio, dans notre maison de vacances, pas même une cour, juste quelques ruines où je ne mets jamais les pieds, tous les objets enfouis il y a longtemps que je les ai déterrés et répertoriés. Mon fils vivait alors. Nous travaillions ensemble presque tous les jours, mais d'autres jeux l'appelaient à l'extérieur. C'est comme ça que… nous l'avons perdu. La fille de ma femme n'est pas ma fille.

— Qu'est-ce qu'il a dit… ? (question de ma femme, dans le patio où elle est assise en compagnie de notre hôtesse du jour, tandis que les enfants jouent dans les allées, à se poursuivre semble-t-il, mais il

s'agit peut-être d'autre chose, mes souvenirs d'enfance ne s'y retrouvent pas)

Je ne lui parle pas du choix, ni de la métaphore, à peine de vendredi.

— Vous écrivez de bien belles choses à propos de notre guerre, dit notre hôtesse.

— Ce n'est pas moi qui…

C'est le jeune écrivain que j'étais du temps de la morgue et des pastilles, mais oh que voilà un sujet à éviter si je ne veux pas me compliquer une existence qui est en train de perdre le sens que je lui avais donné.

— Les uns se battent avec des armes et du sang… commence ma femme je rectifie :

— Avec des larmes et du sang…

L'anisette s'impose. Le jet d'eau crachote son humidité relative. Ça louchit.

— Je ne savais pas que vous étiez écrivain… dit notre hôtesse. Elle rectifie : Mon oncle, que vous côtoyiez depuis de nombreuses années pendant le temps des vacances, ignorait que vous et je crois (*deuxième rectification*) qu'il est mort sans le savoir (*troisième*) /moi-même je l'ai appris…

— Hier, citai-je sans la suite où il est aussi question de guerre et de caca.

— Voui, voui, dit ma femme.

Mon laptop m'appelle, entre deux verres.

— Si vous souhaitez vous isoler, propose notre hôtesse, vous pouvez monter… Et choisir la chambre qui vous plaira. Vous reconnaîtrez la chambre des enfants.

— Mais la vôtre… ? Je ne voudrais pas…

— Il n'y a pas de bureau dans la nôtre… Un lit… Ce lit que…

Larmes en attendant le sang. Le chemin tout tracé du malheur qui vous accompagne alors jusqu'à la fin. Je monte. Regard des enfants qui cessent de jouer pendant cette seconde. Je suis au premier, sur la coursive où marchent des colombes. Je reconnais la chambre de notre hôtesse, j'en referme la porte aussi discrètement que possible, la chambre des enfants est en désordre, plus loin une porte est condamnée par une vieille planche clouée. Choisir. Entre deux métaphores. Il faut que je me mette dans la tête que ce sont des métaphores et non plus des actes préliminaires d'un roman inachevé. Une porte est entrouverte. Impossible de la refermer derrière moi, ce qui explique sa constante ouverture. Une table peut servir de bureau, sa poussière de conscience. Je m'assois. Sans cette demie ouverture dans mon dos, je me sentirais seul. Mais nous

sommes trois. La morgue, les pastilles et moi. Deux actes purement imaginaires, conçus du temps de la jeunesse de l'œuvre, et ma réalité soumise une fois de plus aux attentes de vacances que je n'ai pas désirées comme je désire en finir avec cette œuvre qui ne. Les enfants montent. Sans doute pour aller dans leur chambre en compagnie de leur petite invitée qui en saura plus si c'est ce qu'elle attend. Mon fils n'est plus là. Il n'y est pas en ce moment et quand il y est, je dors sans pouvoir me réveiller pour échapper à cette scène à laquelle je n'ai pas assisté sinon je serais intervenu pour le sauver de la noyade. Les enfants bruissent. Complotent-ils ? À quelle erreur les soumets le jeu ? J'ai bien découpé les deux textes. Je dois les relire avant de décider. Et après avoir lu, je m'interrogerai sur leur valeur de métaphore, surtout au sujet d'une guerre qui n'est pas la mienne. Un hasard si la cousine lointaine d'Anselmo en vient à. Ne pas interroger ce hasard. Pas eu le temps d'en savoir plus auprès d'Anselmo, il est mort avant, au printemps, peu de temps après l'arrivée de cette famille. Vendredi je serai en possession d'un chèque qui paiera la nourriture jusqu'à la fin des vacances. Ma femme a déjà tout calculé. « Ne te laisse pas faire ! » Il veut de la métaphore mais pas seulement. Il veut aussi savoir si nous sommes d'accord, si la morgue vaut mieux, comme métaphore, que les pastilles, ou le contraire, mais ma femme ignore à quel combat je me livre en ce moment. J'ai tant écrit ! Et ce stupide rédacteur en chef est allé déterrer deux vieilles anecdotes que ma jeunesse avait

conçues pour servir de prétexte à un roman qui ne s'acheva jamais, peut-être parce que ma jeunesse s'est interrompue avant. Qui sait ce que veut la jeunesse ? On a vite fait de perdre ce fil. On en saisit un autre, puis un autre, avec cette idée qu'un fil est un fil et que celui-là vaut cet autre et ainsi de suite jusqu'à épouser une femme et subir les tares de son enfant. Nous eûmes un fils, la joie de ma maturité d'homme et peut-être même de ma condition d'écrivain. Des joies, oui. Jusqu'à ce jour où. Mais après lecture (et je vous prie de croire que j'ai lu avec une âme de journaliste, pour la cause), je ne sais pas si la morgue l'emporte ou si ce sont les pastilles, sans compter que j'ignore sur quoi s'est porté le choix de mon REC. Il n'y a pas d'issue quand on ne sait pas ce que l'autre en pense.

— Déjà ! s'écrie ma femme quand je redescends. (*elle continue*) D'habitude il te faut deux bonnes heures pour écrire les mille mots que ce môssieur exige de toi ! Il n'y a pas une demi-heure…

— 250 mots, dis-je en acceptant la *copita* que me tend notre hôtesse.

— Mais il te paiera moins et nous… Ah ! exige les mille mots qu'il te doit !

— Il ne me doit rien. (*à confesse*) Je n'ai rien écrit…

— Mais alors nous…

— Je t'expliquerai plus tard…

— Nous allons finir par…

— Les enfants sont montés, dit l'hôtesse. Sans permission. Ils vous auront…

— Que nenni ! (*exultant*) Mon choix est fait !

Regard de couleuvre de ma femme. Je sais, je sais. Je ne devrais pas parler de ma femme comme ça. Mais ce que je dis ici n'appartient pas à la conversation que notre hôtesse tentait de consacrer à la désobéissance des enfants. Nous avons tellement désobéi nous-mêmes ! Et puis ils ne sont pas responsables de cette demi-heure qui obsède ma femme. Je veux avoir l'air joyeux. Tiens… je jouerai avec les enfants dès que ce sera possible. Il faut d'abord qu'ils descendent. On ne les entend plus. On ne les surprendra pas. Encore deux heures avant le repas qui n'est même pas en route. Ça ne sent rien ici, dans le patio, à part ces fleurs dont j'ignore le nom. On sent aussi l'odeur de la pierre qui s'effrite sous les lierres. Mais aucun parfum de femme. Peut-être à cause de l'anisette qui macule les verres de sa grasse transparence. Qui sait ce qui nous interdit de sentir ce qui sent vraiment ?

— Si tu as convenu avec lui… dit ma femme en souriant à notre hôtesse. (*disant*) Un homme qui ne veut pas en dire plus est un homme de moins.

L'hôtesse a un joli visage qui a dû connaître une adolescence nue. Nos regards se touchent de temps en temps, pas fuyants mais sans profondeur ou alors cette profondeur « s'est perdue ».

— Je n'ai jamais voulu devenir journaliste, m'excusai-je. Le journal a toujours été détestable selon le point de vue de nos maîtres…

— Vous n'avez pas eu de maîtresses ? dit l'hôtesse.

— Heu… plus tard… des professeures… oui, oui, des…

— J'étais étudiante quand nous nous sommes rencontrés pour la première fois, dit ma femme.

— N'exagérons rien ! (*rectification*) Nous nous sommes croisés dans les…

— Souvent ! Très souvent, continue ma femme. Mais le temps n'était pas venu de…

— Ça s'est passé plus tard, dis-je à notre hôtesse.

Elle sourit. Les enfants ont désobéi. Ils vous ont dérangé alors que votre travail. Non, non, elle ne le dit pas. Elle ne s'impatiente pas. Elle a oublié les enfants, leur désobéissance, le châtiment prévu en fonction de la nature de ce… de cette… mauvaise volonté. Servez-vous, Seigneur. Les enfants sont là.

— Vous avez dérangé monsieur Fabrice ! Vous savez très bien qu'il travaille. Qu'est-ce que vous diriez si on vous empêchait de jouer ?

Oui, c'est ça. Ce n'est qu'un jeu. Écrire. L'homme veut écrire. Pour ne pas dire. Ou il dit. Parce qu'il n'écrit pas. Ça se joue. Comme en enfance. Et un jour on vous demande de réfléchir, sérieusement, sur la nature métaphorique d'un écrit conçu par l'adolescence et pour vous compliquer la vie il y a deux écrits et peut-être même 63 mots à supprimer, mettons 70 pour arrondir… Les enfants cherchent-ils des excuses ? Si c'est le cas, ça ne se voit pas. Ils se touchent, aux épaules, les mains ailleurs, le regard plus tard, ils ne regardent rien, et ma femme ne regarde pas sa fille, elle renifle des effluves d'anis, je sais que je ne devrais pas parler comme ça de ma femme, comme excuse je dirais que c'est la première fois qu'elle entre dans mon cerveau, qu'elle y laisse son odeur d'anis, qu'elle y joue au lieu de me laisser écrire ce que sa nuit m'inspire. Personne ne dit « Ne jouez plus ! » et les enfants se séparent comme des pétales au printemps parce que les gouttes de pluie arrrgh ! je ne suis pas fait pour jouer avec eux.

— Qu'est-ce qu'il y a à manger ?

Ils ont appris la langue à la télévision des politiques et de leurs journalistes. Que mangera-t-on si ce n'est pas trop demander ? Je me pose la question moi aussi. Sans ce coup de téléphone de mon REC, tout ceci n'aurait pas eu lieu. Ou si ma femme n'était pas sortie ce matin : il aurait appelé sur son téléphone. C'est d'ailleurs ce qu'il a dû faire mais elle n'était pas là et peut-être cinq minutes plus tard les enfants sont venus me chercher et je me suis retrouvé avec ce

combiné rustique contre la joue, vous en savez presque autant que moi maintenant sur ce sujet qui fait l'objet de cette nouvelle. Il est temps, je crois, de vous livrer, tel quel et avant tout choix, les deux « métaphores » sans lesquelles cette nouvelle n'existerait pas. Il y a encore beaucoup de choses qui conditionnent son existence de nouvelle, si c'en est une, mais je vous laisse en décider :

*

Il posa ses coudes sur la table, et cacha ses yeux larmoyants dans les mains.

— Je ne sais si je pourrai continuer, dit-il en hoquetant. Cette histoire tragique est encore trop vivace dans ma mémoire.

— C'est qu'il est temps de la raconter, dit quelqu'un.

— Cela vous soulagera certainement.

— Ah ! Diable ! Ne nous apitoyons pas. Il ne va pas vous laisser sur notre faim.

— Parce que vous bandez, goujat !

— Je vous en prie, Madame. Un peu de respect pour le sexe faible.

— C'est que je l'aimais, vous comprenez. Souvent, j'avais été amené à penser que le sentiment que j'éprouvais pour telle ou telle fille était de l'amour, mais dès que je l'ai aperçue, j'ai compris que l'amour était bien au-dessus des chatouillements. Ce soir-là, nous étions réunis chez sa famille pour fêter mes vingt ans. Tragique soirée ! Il y

avait là son père, un homme somme toute sympathique, qui souffrait d'obésité. Sa mère était une belle femme, la plus belle que j'ai jamais rencontrée dans ma vie odysséenne et, si l'amour consistait en de si purs appas c'est elle sans doute que j'aurais choisi d'aimer, en dépit d'un adultère. Il y avait là aussi une vieille femme qui était sa grand-mère, mais je ne sais plus de quel côté. Quant à Chimba, elle était assise en face de moi, et elle avait blotti ses deux charmants petits pieds entre les miens. Je n'avais d'yeux que pour elle, et beaucoup de mal à maîtriser l'attention que me réclamait la conversation de ses parents.

— Je ne crois pas me souvenir, dit soudain sa mère, de vous avoir entendu parler de votre métier.

— Il est vrai, dit son père, que j'ai peut-être accaparé tout le sujet en parlant du mien qui a perdu de son intérêt avec les années qui n'ont pas manqué de m'engraisser.

— Mais quel est donc ce métier ? dit sa mère.

C'était bien là la question que je redoutais. Une bonne partie de la soirée s'était passée sans qu'il en fût question, mais nous venions juste de parler du mariage imminent qui allait m'unir à leur fille et, comme je le craignais, la question devait, immanquablement, m'être posée. Comme je tardais à répondre, et que des signes évidents de trouble se manifestaient dans tous les endroits visibles de mon corps, sa mère, dont le visage, soudain plein de doutes, se refermait

lentement, répéta sa question, en épelant presque chaque mot, sinon chaque syllabe. Je devais, sous peine de me faire jeter dehors, répondre au plus vite. Je songeai un instant à mentir, et je passai en revue toute une liste de professions honorables, mais je ne pouvais mentir ainsi de sang-froid. Tromper la confiance de ses parents ne m'aurait gêné en aucune façon, mais les yeux de Chimba sondaient imperturbablement mon regard désorienté et, à travers tant de calme et de certitude, m'interdisaient le mensonge. Bien sûr, j'aurais pu mentir, juste le temps de la soirée et, comme elle me raccompagnerait à sa porte, je lui dirais toute la vérité. Mais me pardonnerait-elle de l'avoir trompée, ne serait-ce qu'un instant ? Ce regard implacable qu'elle avait hérité de sa mère, et ces mains immuables, qu'elle tenait de son père, pouvaient-ils me laisser espérer un pardon que même la mémoire abolissait ? J'étais soudain persuadé du contraire, aussi, comme un cri, et je dus bien avoir l'air d'un damné à ce moment, je lançai :

— Je suis employé à la Morgue !

L'atmosphère ne se détendit pas, mais elle avait cessé son irrémédiable ascension vers la tension extrême, en attente d'une explication supplémentaire et susceptible d'effacer le doute qui venait de naître.

— Vous êtes au Fichier ? dit sa mère.

Je secouai la tête pour dire non, et cela suffit à définir totalement l'emploi que j'occupais à la Morgue. Il y eut un long silence, insoutenable, que je ne soutins pas, pas plus que le dégoût impitoyable qui déformait les traits, d'ordinaire si charmants, de ma bien-aimée. N'y tenant plus, je me levai et me mis à chercher mon chapeau du regard. C'est alors que je m'aperçus que la grand-mère m'avait rejoint et se tenait maintenant dans mon dos, avec un sale petit bruit de succion dans sa bouche édentée. Je me retournai lentement, mais à peine l'avais-je en face de moi qu'elle abattit le couteau sur ma poitrine. Une immense douleur me traversa, puis j'eus l'impression d'une forte chaleur dans mon intérieur, et je m'écroulais... mort.

* *

L'hallucination dut s'éteindre pendant qu'il avait les yeux fermés. Maintenant qu'il regardait la mer, son ventre se nouait, jusqu'à la douleur qui lui arracha un cri. Comme par réflexe, aussitôt le cri lâché, il jeta un rapide mais complet coup d'œil autour de lui et constata avec soulagement que personne n'en avait été le témoin.

Dieu sait ce qu'il serait advenu si quelque passant, tout juste de passage, un peu inattentif, et dans aucune attente, eût été interrompu par ce cri de douleur. La couleur même du cri ne l'aurait pas trompé sur son origine ! Thomas, encore immobile près du parapet, s'efforça de retrouver la souplesse de son corps. C'était par

là qu'il devait commencer à se remettre de son émotion. L'esprit suivrait, même contraint.

Quelques minutes plus tard, ayant recouvré son équilibre, il osa quelques pas. Il constata, non sans terreur, que ses pas ne pourraient le conduire chez lui sans le faire remarquer. S'arrêtant de nouveau, il frappa du pied, puis osa un nouveau pas. Celui-ci était pire que les précédents, ce qui arrive en général quand on met de l'application sitôt après en avoir singulièrement manqué. Mais l'esprit de Thomas se nourrissait déjà d'un autre système.

À vrai dire, ce n'était même plus un pas. Thomas, terrassé par la perspective de la marche à laquelle sa solitude le condamnait pourtant, ne bougea plus, tout entier à l'angoisse qui l'emplissait comme une eau brûlante. S'il s'avisait de marcher du pas qu'il venait de se coltiner à la suite d'une hallucination vivante, il risquait, pour le moins, de soulever des remarques sur son passage ; des remarques d'abord à peine préoccupées, puis, pas à pas, des certitudes vivaces, hérissées sur les trottoirs à l'endroit des promeneurs, comme autant de points d'interrogation sur le point de se trouver une réponse. Il alluma, fébrile, une cigarette qui le fit tousser. Étranglé par une toux aussi soudaine que violente, il chercha un appui et, sachant qu'il se trompait déjà, se dirigea vers un réverbère sur lequel il crispa ses mains moites. Il vit alors l'horreur de ses quelques pas. Sa toux empira. Les pieds rivés au sol, tout le corps secoué par une toux qui s'accélérait, il devait bien finir par se faire remarquer. Un

passant lui tapota le dos d'une main amicale. La toux se calma. Le passant, aimable, mais peut-être soupçonneux malgré un cri enjoué, lui proposa son bras. Thomas fit non de la tête.

— Vous avez l'air malade, dit le passant doucement.

— JE NE SUIS PAS MALADE !

Thomas Faulques pressa sa main contre sa bouche qui venait de hurler. Le passant, visiblement, s'en était aperçu, mais son doux visage restait impassible. Il posa une main pesante sur l'épaule de Thomas.

— Inutile de crier, dit-il, toujours très doux. Je sais qu'il n'y a rien de plus exaspérant que ces maudites toux dont on n'arrive pas à se défaire et qui vous prennent de préférence quand cela n'amuse que les autres. Tenez, il y a quelques jours, une pareille toux m'a secoué une heure durant, et je devais être terrible, car ma femme crut que je devenais fou.

— MAIS JE NE DEVIENS PAS FOU !

Thomas avait de nouveau hurlé entre ses doigts crispés autour de sa bouche. Le passant haussa les épaules.

— C'est exactement ce que j'ai dit à ma femme, susurra-t-il, avec cette même douceur qui devait cacher quelque chose que Thomas redoutait. Est-ce que ça va maintenant ? Ôtez votre main de la

bouche. Ce n'est pas en vous étouffant que vous arrangerez des choses si dérangées.

Thomas décolla sa main. La toux n'était plus.

— Vous voyez, dit le passant, souriant. Ce n'était rien. Quelques tapes sur le dos et la toux s'en va. Mais on ne peut pas se tapoter le dos tout seul. Croyez-moi, monsieur, ces quelques tapes valent mieux que les pastilles qu'on nous vend à prix d'or parce qu'on nous prend pour des imbéciles.

Thomas acquiesça. Il regardait l'homme de la tête aux pieds.

— Voulez-vous, proposa le passant, que je vous raccompagne ? Cette maudite toux nous guette tous. Je pourrais le cas échéant, vous tapoter le dos.

— Je vous remercie, dit Thomas d'une voix blême. J'étais venu contempler la mer. Quelque embrun m'aura perturbé.

— Ah ! la mer, mon cher monsieur. Quel spectacle ! Le plus beau à vrai dire, et vous êtes assez jeune pour vous y divertir. Moi j'ai passé l'âge de la mer. Je vous souhaite bien du plaisir.

Avant de partir, le passant avait glissé dans la poche de Thomas Faulques une boîte de pastilles, à l'insu du jeune homme encore troublé par ce qui venait de lui arriver. De nouveau seul, il se consacra à ses pieds. Il tenta un pas. Ce fut navrant. Non point le pas lui-même, tout ordinaire, mais le bruit que fit la boîte de pastilles

dans le fond de sa poche. Mon dieu, pensa Thomas. Qu'est-ce que c'est que ces pastilles ?

Il scruta la nuit et, comme il s'y attendait, décela une présence dans l'ombre d'un tamaris. Ce ne pouvait être que le passant. Il se doutait de quelque chose et, avant de se cacher dans l'ombre pour le guetter, avait glissé dans sa poche une boîte de pastilles qui ne calmait pas la toux.

Thomas pressentit sa perdition. Le moindre faux pas aurait les pires conséquences. Ce n'était pas le moment de faiblir. Le ciel l'éprouvait simplement. Il devait se sortir de cette angoissante situation. Pour cela, ne pas montrer, par inadvertance, qu'il s'inquiétât de la présence du passant dans l'ombre du tamaris. Éviter de regarder le tamaris et son ombre. Il sifflota. Au bout d'un moment, les joues douloureuses de se tendre, il avait acquis une certaine décontraction. Il s'exerça à de longues apnées qui le tranquillisèrent dans toute sa fibre.

Le pauvre Thomas luttait fébrilement, mais il ne connaissait pas sa force. Le moment était venu. Il fit un pas. Horreur ! Puis un autre. Horreur ! Horreur ! Le suivant ne valait guère mieux. À la fin, n'y tenant plus, il se mit à courir et, avant de bifurquer dans la première rue, il se retourna, montra son poing exsangue au tamaris lointain, et hurla : « Je suis plus fort que vous croyez ! » et, plein de rage, il

répandit les pastilles sur la chaussée avant de s'élancer dans l'ombre de la rue qui l'avala d'un coup.

Judith en vacances

Judith est une petite garce. Ceci n'est pas une confession. Cessez de me caresser les genoux. C'étaient les vacances. La maison est au bout de la rue. Cessez de me caresser les genoux. Vieille baraque retapée. Un couloir et de chaque côté une pièce haute de plafond avec fenêtre sur rue. Au bout du couloir (étant entendu que nous sommes à la porte d'entrée et donc le dos à la rue qui sur son autre rive ne comporte pas de maison, la pente descend jusqu'au lit de la rivière à sec et comme horizon les montagnes aux terrasses vieilles comme ce monde) une porte vitrée donne sur une cour avec : un ancien poulailler, un mur de cages à lapins, un enclos à cochon, celui des brebis, un espace pour les vieilleries jetées en vrac, un portail déglingué qui donne sur la lande, nous jouions tous les trois entre les rochers, pas à la balle qui pouvait dévaler la pente jusqu'à la route, jouer à se poursuivre, je me souviens qu'on se poursuivait et Judith, qui perdait à ce jeu, finissait par redire qu'elle était chez elle, que tout ceci appartenait à sa famille et qu'elle se fichait de la guerre qui nous avait projetés dans cet endroit déserté par ses gens. Ils étaient les seuls touristes et on ne les voyait que l'été. Un taxi les déposait devant leur maison et Judith surgissait comme l'araignée sauf que Volo savait où se cachait l'araignée et il

la forçait à sortir de la brèche avec une brindille. Judith se précipitait chez nous. La guerre n'était pas terminée.

— Maman dit qu'on restera ici, dit la petite sœur.

— La maison ne vous appartient pas, dit Judith. C'était la maison du tío Anselmo qui est mort. Sa maîtresse vit à Madrid. La maison est à elle.

— C'est plus compliqué que ça, dit Volo.

L'araignée est retournée dans son anfractuosité. Cessez de me caresser les genoux.

— Venez aider, dit Judith.

Les enfants sortent. Les voilà dans la rue. Ils descendent jusqu'à la dernière maison. La porte est ouverte. La mère de Judith secoue la poussière d'un plumeau. Son père a disparu avec son laptop. L'électricité n'est pas branchée.

— Il y a un tas de maisons qu'on pourrait habiter si on voulait, dit Volo.

— Avec quel argent ? dit Judith.

La petite sœur se mord la lèvre. Voilà comment elle saigne. Volo entre avec un sac. La mère de Judith lui montre la chambre et il pose le sac sur le lit déjà fait. La fenêtre est ouverte. Judith s'amène avec sa petite valise. Elle dort dans l'autre pièce. Le lit n'est pas fait. Elle aurait voulu s'y jeter pour pleurer. Elle a fermé la porte.

— Le bonjour à votre maman, dit la mère de Judith. Comment se porte-t-elle ?

— Nous n'avons pas de nouvelles, dit Volo.

Il sort pour se charger d'un autre sac. Au passage il rencontre les yeux de sa petite sœur. Son regard a changé depuis qu'elle a fugué. Ce furent trois jours sans sommeil. Et soudain Volo s'est retrouvé dans un rêve. Ça ne pouvait être qu'un rêve. On ne se retrouve pas ailleurs si ce n'est pas un rêve. Et au réveil, sa petite sœur déjeunait dans le patio. Le chat était monté sur la table, ce qui est interdit. Cessez de me caresser les genoux.

— Où est Judith ? demande sa mère.

La petite sœur de Volo montre la porte de l'autre pièce, en face de la chambre où la mère de Judith a entrepris de ranger le linge dans un coffre sous la fenêtre.

— Elle pleure, dit Volo et il sort pour revenir avec un sac qu'il pose sur le lit. Le lit reçoit ainsi huit sacs et la petite valise de Judith. Son père est sorti dans la cour, car entre l'enclos des brebis et le débarras, il y a une pièce où il écrit. Le père de Judith est écrivain. Il aime cette pièce. Il ne l'a pas aménagée ni restaurée. Il ne l'a pas changée, sauf le câble électrique avec l'ampoule, l'interrupteur rotatif et la prise voleuse pour brancher le laptop dont la batterie est HS. Il revient et dit :

— Chaque année la même chose. Ils ne sont pas encore passés. L'année dernière, ils ont branché le lendemain matin. Tu te souviens ?

La mère de Judith ne répond pas. Elle range le linge préalablement plié sur le lit. On voit très bien que c'est encore la poussière qui occupe son esprit. Volo dit :

— Il n'y a plus rien.

— Tu as bien travaillé, l'Ukrainien, dit le père de Judith. Tiens.

Il donne un billet que Volo plie en quatre et enfonce bien profond dans sa poche. La petite sœur imagine la sucette, les couleurs, cette douceur imaginée pour l'enfance par son créateur, son imagination rejoint ainsi celle de cet être qu'on ne voit jamais mais qui existe car il n'y a pas d'autre solution. Sa mère avait dit cela et le père de Judith avait souri. Il souriait chaque fois qu'il ne souhaitait pas entrer en conflit. C'était un homme généralement aimable, mais on ne le surprenait jamais à faire preuve de générosité. Il passait son temps dans la petite pièce de la cour, qu'il appelait son bureau. Il avait besoin d'électricité parce qu'il n'écrivait plus « à la main. » Le « bureau » mesurait deux mètres en profondeur par un mètre cinquante de large. Le laptop reposait sur les genoux de l'écrivain qui était assis dans un rocking-chair face à une petite ouverture sans vitre ni barreau. Il avait ainsi la porte dans son dos et comme elle s'ouvrait vers l'extérieur, il pouvait la laissait bâiller sur la cour

malgré la poussière toujours en suspension dans cet air qui avait connu la puanteur des animaux. Imaginez (selon le tío Anselmo) : un cochon et quinze brebis avec un bouc et quelquefois de la progéniture, sans compter les lapins et les poules. Ça en faisait de l'odeur ! À quoi s'ajoutait celle de l'homme et de la femme. Non, non, ils n'avaient pas d'enfants, pas d'héritiers et la maison avait été vendue aux enchères. Le tío Anselmo l'avait acquise pour trois sous et ensuite l'avait revendue aux Vermort et Judith était née peu de temps après, cela Volo ne le savait que pour l'avoir entendu dire, il y eut ensuite un frère de Judith et le bassin d'irrigation où il s'est noyé se trouve encore sur l'autre flanc, au-dessus des oliviers que vous voyez scintiller maintenant que le soleil est presque au zénith. Cessez de me caresser les genoux. Les gens arrivent avec leur histoire et ils entrent dans la nôtre. Voilà comment naissent d'autres histoires. Volo en avait pleinement conscience. S'il devenait un jour écrivain, comme le souhaitait son père, il n'oublierait pas d'en tenir compte. Son père écrivait en prison. Mais c'était des histoires qu'il confiait à son avocat. Il n'écrivait pour personne d'autre. Volo avait vu l'avocat plusieurs fois, un peu par hasard. C'était un homme très soigné. La mère de Volo admirait ces pratiques. Les vestimentaires comme les cosmétiques. Elle-même avait été une femme très soignée, mais ce n'était plus le cas. Elle parcourait la région sur son Piaggio avec son matériel de nettoyage ficelé sur le porte-bagage. Par contre, elle veillait aux apparences de ses enfants. Elle les

soignait de cette manière : en apparence. À l'intérieur de ces enfants régnait le plus grand désordre. Judith écoutait leurs lamentations, regrets et autres distinctions du reste de l'humanité, elle qui se sentait différente et nécessaire. Volo fit les frais de ce comportement. Cette année-là, il en frissonnait à la fois de plaisir et d'angoisse. Sa petite sœur, qui n'avait pas de nom ou qui n'en voulait pas, connaissait bien ces deux profils : aussi se tenait-elle toujours à la droite de Volo, si c'était possible. Ce n'est pas en me caressant les genoux que vous obtiendrez de moi le complément d'information qui servira de cerise sur le gâteau à votre rapport *circonstancié*. Je vous prie de me laisser continuer.

— La batterie de ton téléphone est-elle à plat ? dit le père de Judith. (*il tapote le crâne de Volo*) L'année dernière, on s'est retrouvé sans téléphone, ce qui explique qu'ils ne sont venus que le lendemain. (*changeant l'orientation du menton de Volo*) Si nous avions une voiture, mais ce n'est pas le cas…

— Il y a le téléphone à la maison, dit la petite sœur.

— Comment t'appelles-tu déjà ?

— Non, non, dit la mère de Judith, il y a du réseau. (*tendant le téléphone*) Essaie de les appeler. (*à Volo*) Ils sont très difficile à joindre.

— Nous avons l'électricité à la maison, dit la petite sœur.

— Qu'est-ce qu'on ferait sans cette fée ? dit le père de Judith.

Il n'y a pas d'autre solution. On téléphone à partir du téléphone de la maison en question, juste pour constater que les employés de l'électricité sont difficiles à joindre. On charge les batteries et en attendant qu'elles se chargent on s'assoit dans le patio et la mère de Volo sert de l'anisette. Judith est restée dans sa maison. Elle n'y a pas de chambre. Elle dort dans un coin du salon, sur une banquette qui lui déforme le dos, prétend-elle. Elle n'a pas le dos déformé, pense Volo, et son petit cucul fait plaisir à regarder, même si le slip en dissimule l'intérêt. On la voit souvent en deux-pièces dans la rue. Elle n'a pas grand-chose à mettre dans les bonnets, mais elle a un joli bidon avec un nombril qui vaut celui d'une femme. La petite sœur de Volo ne se promène jamais sans une chemise, même si elle ne dédaigne pas de monter ses jambes de mannequin *in progress*. Judith jalouse la beauté slave, mais elle existe et ne peut rien contre. Sa beauté à elle est latine, avec quelque chose d'oriental, mais Volo ne sait rien de l'Amérique ni de ses indigènes. N'en parlons plus. Cela nous mènerait trop loin. Ah et puis cessez de me caresser les genoux !

— Sans électricité, nous revenons en arrière, dit le père de Judith. Je peux très bien écrire avec un crayon et une gomme, comme je le faisais dans mon adolescence. Nous avions les moyens d'une machine à écrire mais, après en avoir essayé une, j'ai renoncé. Je

ne sais même plus quand je me suis mis à l'informatique… Tu le sais, toi, Judith… ?

La mère de Judith s'appelle Judith. Ici, on dit Judith *primera* et Judith *secunda*. La petite sœur de Volo n'a pas de nom. Voilà comment Volo explique sa tristesse. Son père est parti pour combattre. Il n'est pas encore revenu. Il faut souhaiter une blessure. Pas trop grave oui mais alors si c'est le cas la convalescence ne durera pas et si la blessure est grave alors on se retrouve avec un papa incomplet, ce qui peut changer l'idée qu'on se fait de lui. Vous ne connaissez pas Judith ? Elle vous assène des vérités qui vous dévorent de l'intérieur. Mais n'est pas né celui ou celle qui fera pleurer la petite sœur de Volo. Alors que Volo ne peut pas retenir ses larmes, même en présence des autres, les familiers comme les étrangers, il pleure sans rien retenir et il se pisse dessus, il inonde son espace et Judith cherche et trouve des explications qui font encore plus mal que la vérité.

— C'est pas le tout, dit son père en vidant le dernier verre, mais on a de quoi s'occuper jusqu'à demain, pas vrai, Judith ? Nous nous éclairerons à la chandelle, comme au bon vieux temps ! Et nous mangerons froid…

— Si vous m'aviez prévenue, zozote la mère de Volo, j'aurais…

— Mais non, mais non ! Nous nous débrouillerons. Vous pensez !

Les voilà dans la rue. On compte les maisons encore debout. Le chiffre correspond à celui de l'année dernière.

— Vous vous souvenez quand ils ont rasé la maison des Morenos… ?

— Ils ne l'ont pas rasée, elle est tombée, il faisait nuit et comme le tío vivait encore à cette époque, il est sorti pour aider, mais il n'y avait personne de blessé, ni personne dehors car la maison était inhabitée, les Morenos il y avait longtemps qu'ils étaient morts…

— J'ai écrit le contraire, fait le père de Judith, mais puisque vous le dites, ma chère Nikita…

— Je le dis parce que c'est vrai ! dit la mère de Volo en riant.

— Et je l'écris pour mentir !

— Je n'ai pas dit ça !

— J'emprunterai votre Vespa pour aller faire quelques emplettes alimentaires, si vous le permettez…

Elle le permet. Cela fera un gros homme sur un frêle insecte de l'industrie. Il ne pourra pas pédaler en remontant et on le verra pousser le scooter en ânonnant. Il sait bien comment ça se passera. Il ne manque jamais de recommencer. Tout ce que fait cet homme, c'est déjà fait, par lui ou par d'autres. Ce n'est pas le père de Judith.

— Entre voisins, dit la mère de Volo, il faut s'entraider, sinon…

— Vous avez même pensé à l'anisette, dit la mère de Judith en pensant à mal ou pas, qui sait ?

Volo va pleurer. Il n'a jamais bu d'anisette. Sa mère sent l'anisette. Ses caresses sentent l'anisette. On n'en parle pas. Les Vermort savent. Ils ont eu le temps de le savoir. Des années qu'ils le savent. Judith a grandi. Son égoïsme assassin avec elle. Je me demande ce qu'elle fait en ce moment, pense Volo. Si ça se fait, elle regarde la télé. Non, ils n'ont pas la télé. Ni l'électricité. Et il prend la tangente pour monter sur les toits qui ne sont pas de tuiles. Les terrasses s'ouvrent sur les patios aujourd'hui remplis de vieilleries dont personne n'a trouvé l'utilité. D'ailleurs les enfants n'y jouent plus à chercher. Il n'y a plus rien à voir ni à prendre. Ça ne servira même pas de décor pour un film. Pourtant, le père de Judith prétend que ça l'inspire. Il en parle en termes évasifs et on se demande s'il est sincère. Judith s'en fiche, de la sincérité de celui qui lui sert de père quand elle n'est pas en vacances chez le sien. Elle décrit un pays plein de fées : l'électricité, l'abondance de bonnes choses, à manger, à porter sur soi, à partager avec son amoureux si on en a un, et Volo se sent soudain très seul. Ce qu'il possède n'a pas de sens et ce qu'il ne possède pas n'a rien à voir avec le sens. Judith le sait. Elle appuie et ça fait mal. On verra demain, pense Volo. Ils auront l'électricité et ça changera peut-être les choses. Pourquoi ne pas aimer Judith ? Son petit cul, son nombril, son échine. Tu n'oublies rien, Volo ?

La nuit arrive. On sort pour se rafraîchir avant de se coucher. On sort les chaises, la lampe-tempête, l'anisette, la balle et le chat ne dit pas non. Judith remonte, secouant sa chevelure rousse, ses boucles, et ses mains s'agacent dans cette toison, elle remonte en insultant les insectes, elle cherche la lumière et la trouve. Volo s'est caché dans l'ombre d'un oranger que plus personne ne soigne, aussi ses oranges gisent sur la terre battue du trottoir. Il en mange une, presque amère, il la mange à la manière des Gitans, mâchant la pulpe et la recrachant, le jus inonde son esprit.

— Tu es dégueulasse ! dit sa sœur sans cesser de jeter la balle en l'air, la rattrapant à deux mains, Juan n'est pas là pour jongler avec elle, alors elle ne joue qu'avec une balle.

Volo ne ressent aucune honte à cracher devant Judith qui remonte encore, elle n'a pas fini de régler le problème des insectes de la nuit et ça l'empêche d'être là où Volo fend une autre orange pour la manger encore comme un Gitan, ce qui dégoûte sa petite sœur et elle s'éloigne, atteignant la limite imposée par la lumière de la lampe.

— Tes parents aurait pu monter, dit la mère de Volo. C'est bon de prendre l'air avant d'aller dormir. C'est ce qu'on fait ici.

— Ils dorment, dit Judith qui parle haut car elle n'est pas encore arrivée. Je n'arrive pas à trouver le sommeil. Juan n'est pas là ?

— Il est à la montagne chez des cousins, si tu veux savoir, grogne la petite sœur de Volo.

Judith hausse les épaules. Volo a tâché sa chemise. Ce n'est rien, le jus d'orange. Ce n'est pas comme celui des pêches. Ainsi Juan n'est pas là. Et quand reviendra-t-il ? On ne sait pas. Peut-être demain, avec l'électricité. Ou plus tard. Sans autre amour que celui qu'il éprouve pour la petite sœur qui n'a pas de nom. Tomber amoureux d'une fillette de huit ans, quand on en a quinze, alors que Judith en a douze… Volo crache. Il se prend pour un Gitan.

— Son oncle aura eu besoin de lui, dit la mère de Volo.

— Et moi alors ? fait Judith, mais pour ne pas donner à penser autre chose que ce qu'elle a vraiment voulu dire, elle arrache une orange et la croque comme une Gitane.

— Les Gitanes ne mangent pas les oranges comme ça, dit la petite sœur. Ce sont des femmes, pas des hommes.

Judith crache, mais sans conviction, ce qui amuse Volo. Il ne veut pas la contrarier. Elle aurait pu être amoureuse de lui, mais non, c'est Juan qu'elle a choisi et Volo sait pourquoi. Je ne sais plus qui a proposé de considérer qu'en fait Judith est une *tortillera* et que c'est la petite sœur qu'elle veut posséder, pas Juan. Elle prétend ainsi éloigner Juan de la petite sœur. Cela pourrait amuser Volo, mais c'est sa petite sœur et si elle ne le fait pas bander, sans doute par inhibition, il ne lui souhaite pas de se laisser détruire par une garce tombée du ciel on ne sait pas par quel décret. Volo craint cette punition. Elle l'atteindra par ricochet, cela ne fait pas de doute.

Heureusement, Juan n'est pas là. Mais il reviendra. Il n'a pas dit combien de temps vont l'occuper, là-haut (ici il jette un regard désespéré dans le ciel résolument noir qui contient la montagne où Juan s'est exilé), les travaux entrepris par son oncle, ni s'il s'agit de travaux des champs ou de construction d'une nouvelle annexe, Juan est parti sans savoir combien de temps ce travail l'éloignerait de l'objet de son Désir. Il a sauté dans le plateau du pick-up, ni triste ni soucieux, et il a mollement secoué sa casquette, bientôt avalé par la poussière de la route. Peut-être s'attendait-il à ce que la petite sœur lui offre le spectacle d'une amoureuse éplorée, mais c'est Volo qui a pleuré, cette fois de rage, car il savait que le lendemain les Vermort viendrait jeter leur ancre au village, sa mère savait très bien qu'ils arriveraient le lendemain, même si plus haut elle a prétendu le contraire, on se demande pourquoi elle n'a pas souhaité partager un repas avec ces gens qui manquaient d'électricité. Cessez de me caresser les genoux. Je ne sais rien de plus. Ni quand Juan rentrera. Ni ce que Judith fera en attendant. Ni ce que Volo en pensera une fois que ce sera fait.

Le bocal

« Nous sommes allés voir India Song, raconta le consul (ma mère dormait dans la chambre porte ouverte le docteur lui tenait la main œil consultant la montre-poignet le consul n'en finissait pas il dit) Je me suis endormi, je ne sais pas à quel moment, soudain un cri horrible m'a arraché à mon rêve (je ne sais plus lequel de mes rêves ah ah ah) — je me suis dressé au milieu du balcon croyant être la source de ce cri inachevable —c'est moi qui souligne, « voyons Alfred, on nous regarde ! » et le cri ne cessait pas d'alimenter mon corps tout entier et je suis sorti pour aller…

— Aux toilettes.

— Oui. Aux toilettes. Et dans l'escalier auquel il manquait une peau de banane comme dans les films vous savez...

— Je sais.

— J'ai glissé ou je me suis pris les pieds dans le tapis et j'ai valdingué jusqu'en bas…

— Heureusement, il y avait quelqu'un.

— (*agacé*) Il n'y avait personne ! (*angoissé*) Il n'y a jamais personne quand on a besoin de quelqu'un. Mais vous savez ce que c'est…

— Je ne sais pas.

— (*didactique*) Voilà comment j'ai subi ce déplacement de je ne sais quel os iliaque, ce qui explique la légère claudication que vous n'avez pas manqué de remarquer en entrant.

— Après vous.

— Est-il besoin de le préciser ? »

Le flic disait s'appeler Franco Chercos. Le consul avait lissé sa moustache en entendant ce nom. Quelle idée de s'appeler Franco après ce qui s'est passé dans ce pays, mais il ne le dit pas, il dit :

— Franck. Comme mon cousin. Nous avons un Franck dans la famille nous aussi.

— Me alegro.

Le flic avait refusé la chaise traînée depuis la cuisine par Amanda, la voisine américaine, —mais elle était en vacances, pas en fuite. Puis elle s'était assise sur le même canapé que le consul qui lissait, lissait, le flic avait observé cette « légère claudication » en montant derrière le consul qui l'avait salué au moment d'atteindre la porte que je gardais ouverte car la police m'avait dit « de ne toucher à rien ». Aussi n'avais-je pas touché le bocal. Il ne s'était pas brisé en tombant, des mains de ma mère, sur le dallage noir du patio de luz. Le flic remarqua que la fontaine ne fonctionnait plus depuis

longtemps, il n'y avait rien dans le bassin, pas même de la poussière. Le docteur était déjà là.

— Il officie juste à côté, expliqua Amanda au policier qui allait poser la question.

Le bocal avait roulé jusqu'au pied de la table. Le liquide qu'il contenait s'était stabilisé. Les bulles avaient éclaté. Le flic me demanda si j'avais touché à quelque chose. J'ai dit non. Je ne dis pas que j'avais attendu que le liquide se stabilise. Amanda était arrivée la première. Elle n'avait pas compris que le bocal était la cause du malaise de ma mère qui avait chuté toute droite sur le dallage encore humide mais la femme de ménage n'était plus là. Le flic me demanda si elle était partie avant ou après. J'ai dit *avant* et j'ai pensé *après* juste pour imaginer ce qui se serait passé si. Il secoua mes boucles blondes, doigts dressés comme les dents d'une fourche. Ma mère m'avait promis que j'aurais droit à une coupe en brosse dès que j'aurais l'âge l'année prochaine. Elle détestait les coupes en brosse. Le père de ma sœur portait une tignasse à la Morrison. Mais il avait opté pour une coupe en brosse avant de partir. Il était parti à la guerre, mais le flic savait déjà cela. Il tapota le haut de mon crâne. Ma sœur n'était pas là pour le charmer. Elle était sortie avec la femme de ménage et reviendrait avec Amanda mais tout était chamboulé et Amanda n'était pas allée chercher de quoi manger, elle ne se souciait pas de manger à l'heure. Le flic remarqua qu'étant donné les faits que je rapportais, ma sœur était

toujours en compagnie de la femme de ménage, elle attendait Amanda devant l'épicerie qui sentait la salaison et le fût (dis-je).

— À mon avis, dit le flic comme si le consul l'écoutait maintenant qu'il en avait fini avec sa chute, la femme de ménage va revenir avec elle.

— Ça va lui faire un choc, dit le consul.

— Ah oui… ?

— Je la connais bien. Nous l'employons au consulat…

Il allait expliquer encore mais le flic mit fin à ce nouveau récit pas fait pour alimenter le sien, celui qu'il tentait de former dans son esprit, dans le sens de la clarté et de la solution qui s'impose toujours à un moment donné. Il avait une grande expérience du moment donné. Ça se voyait sur son visage à la fois dur et pensif. Le consul claudiqua avec lui jusqu'à la chambre. Le docteur sortit, se frottant les mains dans un mouchoir. Amanda faisait bouillir de l'eau. On aurait cru à une scène d'accouchement à l'ancienne. La lumière traversait la chambre à cause d'un volet fendu à l'endroit d'une jointure. Le docteur dit :

— Elle dort. Elle dormira jusqu'à ce soir. Je serais là avant son réveil. (*tourné vers Amanda*) Appelez-moi si jamais elle se réveille plus tôt que prévu. (*au flic*) Personne n'a touché au bocal. Mais il ne

faut pas être sorti de Complutense pour voir ce qu'il contient. *¡Ay Dios mío !*

Étant médecin, il était fort en anatomie. Et moi qui ne l'étais pas, j'avais vu ce que le bocal contenait. On en était pourtant au stade des hypothèses, ce qui semblait ravir le flic, au point qu'il alluma une cigarette, la fumée entra dans la chambre car quelqu'un avait ouvert la porte d'entrée. Ma sœur apparut en premier. On aurait dit qu'elle était tombée dans un ruisseau. Elle avait perdu son peigne ou c'était la femme de ménage qui en prenait soin, l'ayant enfoui dans cette grande poche qui lui couvre le ventre et les cuisses. Elle apparut aussi. Elle avait vu la voiture des flics et les flics sur le seuil. La rue n'était pas barrée.

— Viens avec moi, dit le consul.

— Je veux savoir ce qui se passe ! grogna ma sœur.

Le flic s'était interposé entre le bocal et elle, fumant par les trous de son nez, elle l'aurait pris pour un dragon malveillant s'il ne lui avait pas souri. Elle avança une tête échevelée qu'il fouilla de sa main tranquille. Le consul tenait l'épaule fragile. Il dit :

— Maman a eu un malaise mais le docteur, que tu connais, l'a soignée et maintenant elle dort.

Il fit mine de s'éloigner en direction de la cuisine, ayant lâché l'épaule et elle faisait face au flic comme si elle savait qu'il n'avait

rien à faire là où il se trouvait, entre elle et la table au pied de laquelle le bocal contenait la bite de son père. C'est la première idée qui m'est venue à l'esprit et le flic et le consul s'étaient concertés pour arriver à la même conclusion. Le bocal était arrivé ce matin, entre les mains du facteur qui avait remis le paquet à la femme de ménage et elle l'avait déposé sur la table où nous déjeunions, ma sœur et moi, d'ailleurs personne n'avait touché à rien et les bols étaient toujours là, le pain, la confiture, le couteau qui avait servi à ouvrir le paquet, ma mère l'ouvrait en demandant ce qu'il pouvait bien contenir et d'abord on a cru à un bocal de cornichons mais le cornichon qui flottait dans le liquide était noir, rabougri et ne ressemblait à rien de ce qu'on savait ma sœur et moi des contenus qui avaient alimenté notre connaissance de la conservation. La confiture aussi était dans un bocal, mais c'était de la confiture. Ma sœur tendit sa main pour atteindre le pain coupé en tranche dans la corbeille.

— Tu n'étais pas là quand c'est arrivé, n'est-ce pas… ? dit-il sans cesser de secouer les boucles blondes de ma sœur qui ne connaîtrait jamais l'honneur de la coupe en brosse ni de la guerre qu'elle promettait.

— Nous sommes sorties toutes les deux *avant*, dit la femme de ménage.

— Même qu'on a croisé le facteur dans la rue, dit ma sœur (*mains sur les hanches, sans tartine*). Il avait un paquet pour nous et ça venait de chez nous, j'ai reconnu le timbre avec le bateau russe. Mais Conchi (*la femme de ménage*) n'a pas voulu qu'on revienne pour voir ce qu'il y avait dedans, papa a toujours aimé m'envoyer des cadeaux chaque fois qu'il était loin. Vous savez qu'il est à la guerre ?

— Je sais.

— Nous savons, renchérit le consul.

— Est-ce que ce paquet est la cause du malaise de maman ? Est-ce que c'est papa qui l'a envoyé. Vous savez que Volo n'est que mon demi-frère ? Nous avons en commun notre mère. On ne sait pas si son père est à la guerre.

Le flic trépignait pour ne pas modifier l'agencement des objets tel qu'il avait été mis en place au moment de l'évanouissement de maman. Je savais où était mon père. Le flic et le consul le savaient eux aussi. Et ma sœur avait beau prétendre n'en rien savoir, elle savait. Comme elle savait que les pieds du flic dissimulaient quelque chose et que cette chose ne pouvait être que le contenu du paquet car, dit-elle, je ne vois pas à quel moment elle aurait pu se trouver mal…

— Le paquet n'y est pour rien, dit le flic sans cesser de sourire. (*il empoigna l'épaule toujours fragile*) Je vais te montrer ce qu'il y avait dedans. Viens.

Elle et lui entrèrent dans la cuisine où Amanda tortillait du linge blanc.

— Qu'est-ce qu'il va bien pouvoir lui montrer, dit le docteur. Il n'est jamais entré dans cette cuisine.

— Moi je sais, dis-je comme si le jeu commençait à me plaire.

— Tu ne sais rien ! grogna le consul. Je te conseille de…

— Il va prendre Amanda à témoin et elle sera d'accord pour affirmer avec lui que Bamboula (le chat noir) a volé les friandises que contenait le paquet.

— Tu en sais des choses, mon garçon… dit le docteur.

Il se baissa pour ramasser le bocal. Le consul recula, comme s'il ne voulait pas être mêlé à ça.

— Vous n'y pensez pas ! dit-il en même temps. Vous avez changé…

— Je n'ai rien changé du tout, dit le docteur en remettant le bocal dans le paquet qui était resté sur la table.

— Vous n'allez tout de même pas emporter cette…

— Chez moi, non. Je remettrai ce paquet aux flics qui attendent dehors. (*péremptoire*) Il est absolument nécessaire de protéger cette fillette qui n'a pas besoin de savoir.

— Et lui… ? dit le consul.

— Ce n'est pas la bite de son père !

*

En temps ordinaires, mais le temps de la guerre ne l'est pas, on en reste là et les jours finissent dans la nuit, comme c'est facile à deviner. Le bocal n'était plus dans la maison. Le consul avait renseigné le flic dès que celui-ci en eut fini avec la curiosité de ma sœur qui avait dû lui en faire voir de toutes les couleurs, elle l'avait même conduit dans le jardin où Bamboula demeurait fidèle à son poste, selon elle il n'avait pas bougé de là, cette histoire de friandises volées par ce clochard sédentaire n'était pas crédible, il y avait autre chose et finalement le policier admit que le contenu du paquet n'avait rien à voir avec le malaise de notre mère, ce qui n'empêcha pas ma sœur de douter que la police « en personne » se dérange pour quelque chose qui ne regarde que la médecine, est-ce que le docteur était complice de ce mensonge ?

— Amanda se charge d'elle, dit le flic qui eut soudain l'air pressé de retrouver le bocal, même hors des circonstances. Le docteur a bien fait, reconnut-il, ce qui apaisa le consul. Vous avez une voiture ?

— Je ne me déplace jamais sans ! s'écria le consul. (*puis, sincèrement inquiet*) Et lui (moi)… ?

Le flic me toisa comme si j'avais poussé entretemps. Lui (moi), il sait. Mais ce n'est pas la bite de son père. Qu'est-ce qu'il en pense (moi) ? Le consul était perplexe. On n'abandonne pas ainsi un gosse, surtout que sa sœur n'a pas fini de nous…

— Vous êtes un ami de la famille… commença le flic.

— On peut le dire comme ça.

— Amanda se charge de la fille. (*à moi*) Ça te dirait d'aller faire un tour avec ce monsieur ? Tu le connais. Tu l'as déjà vu quand ton papa…

— Allons, allons ! Finissons-en !

Le consul m'empoigna l'épaule, que je n'ai pas aussi fragile que celle de ma sœur, mais je n'ai pas l'habitude de me laisser enlever, moi. Je rouscaillai.

— Puisque tu sais tout, me dit le flic. (*plus près*) Ta sœur ne doit pas savoir. (*encore plus près*) Le monsieur a aussi envie de se promener avec toi, mais moi j'ai autre chose à faire.

— Vous allez enquêter ? dis-je sans résister à la pression que le consul exerçait sur mon épaule. (*savant et insolent*) Ça peut être n'importe quelle bite. Vous n'en savez rien si c'est la bite du père de ma sœur…

— Ça ne te ferait rien de dire « mon beau-père » ?

— Il faudra une analyse ADN pour s'en assurer, continuai-je tandis que le consul m'entraînait dehors où le chauffeur quitta son siège pour ouvrir la portière.

— Allons, allons ! Quelle importance que ce soit la b… de … ou de … ?

— Ta mère voudra tout savoir, dit le flic. Et c'est bien légitime. Surtout si ton beau-père est mort en héros.

— Qui vous dit qu'il est mort ?

— Allons, allons, mon garçon. Laisse monsieur le policier faire son travail. Ne te mêle pas de ce qui ne te r… p…

— Bien parlé ! fit le flic.

Et il claqua la portière sur le nez du consul. La voiture démarra, ni trombe ni poussière, elle descendit la rue comme un bateau, et je n'en étais pas moins ivre.

*

Troisième acte, comme dans un bon film, il fallait maintenant comparer l'ADN de la bite extraite de son bocal avec celui de ma sœur, car je n'étais que son demi-frère et que nous n'avions en commun que notre mère, que nous adorions du même amour. Notre mère se remettait lentement, couchée dans le grand lit de sa

chambre donnant sur le patio. Comme c'était les vacances, nous jouions. Ma sœur avec moi, ma sœur avec les petits voisins et moi avec le chat venu d'Afrique pour nous donner une leçon définitive de taxinomie. Amanda se livrait aussi avec amour. On la voyait tous les jours et une étrange complicité s'établit entre elle et Conchi, car elles partageaient désormais la maîtrise de la maison. Le docteur nous visitait chaque jour, je dis *nous* parce qu'il s'employait avec rigueur à nous ausculter tous les trois et ma sœur riait chaque fois qu'il posait sa grosse tête chauve sur sa poitrine. Ensuite il se lavait les mains dans l'eau chaude qu'Amanda ou Conchi avait versée dans une bassine toute blanche d'émail avec son liseré bleu de nuit tout autour arrrgh ! je m'en souviens comme si c'était hier ! On ne voyait plus le consul. Il m'avait promené jusqu'à midi, puis nous avions mangé sur la terrasse d'un MacDo et l'après-midi s'était écoulée dans le patio du consulat où des poissons rouges avaient occupé mon esprit car même si ce n'était pas la bite de mon père (et le consul savait aussi bien que moi et le flic et maman et même ma sœur que ça ne pouvait pas être celle de mon père qui n'était pas parti à la guerre) c'était une bite qui avait appartenu à quelqu'un et quelqu'un d'autre avait jugé bon de l'envoyer par la poste, avec le *Moscova* dessus, que ce fût celle du père de ma sœur ou de n'importe qui ayant un rapport (forcément) avec notre mère. Puis une voiture avec rien qu'un chauffeur dedans, au volant si possible, m'avait ramené chez moi et ma sœur était en train de manger à

même la table qui avait, dans un premier choc, reçu le bocal qui avait ensuite atteint le dallage sans se briser —j'imagine mal aujourd'hui ce qui se serait passé (de différent) si la bite avait glissé dans la flaque au milieu des morceaux de verre étincelants, le soleil inondait en ce moment la façade est du patio, avec moins de lumière mais beaucoup plus de couleurs. Voilà comment tout cela s'était passé et on attendait les résultats de l'analyse ADN, pensant que le nom du père de ma sœur ou de n'importe quel autre homme y était inscrit en lettres ineffaçables. Le flic secoua ses épaules avant de dire, avec une lenteur calculée, que c'était exactement le contraire, qu'il n'y a pas de nom écrit dans la double spirale tant qu'on n'en a pas comparé les composants avec un autre ADN, en l'occurrence celui de ma sœur, car le reste de sa famille était resté chez nous ou était en vadrouille européenne et c'était trop compliqué d'aller chercher de ce côté, alors qu'on avait ma sœur sous la main. Ça ne faisait pas mal.

— Je vais juste te frotter l'intérieur de la joue avec ce petit tampon qu'on appelle un écouvillon…

— Pas question !

Voilà. Ma sœur s'opposait. Le flic recula, l'écouvillon en l'air. Il répéta :

— Mais ça ne fait pas mal. (il entra l'écouvillon dans sa propre bouche et frotta l'intérieur de sa joue disant) Cha fait rien ni pien ni

bal. (il sortit l'écouvillon et le remit dans son étui) Heureusement, j'en ai apporté d'autres. Ouvre la bouche.

— ¡Que no !

Cette fois, elle se leva et se fraya un chemin entre la table, dont la nappe glissa, et le flic qui, jambes écartées pour s'approcher au plus près du sujet, débouchonnait un second étui, sans toutefois en retirer l'écouvillon. Elle atteignit la porte du jardin, mais notre mère était là, pantelante, le visage blanc comme le linge qu'elle portait, elle se saisit des épaules fragiles, sans rechercher la contrainte, comme si elle voulait prendre, cueillir plutôt. Ceci est mon fruit. Évidemment, mon propre ADN ne pouvait servir à rien. Le flic m'avait presque traité de con. Il laissa la colère suinter sous ses yeux et des gouttes perlèrent sur sa lèvre.

— Mais si ça ne fait aucun mal, *¡leche !*

Ma sœur se pelotonna dans les cuisses de notre mère qui s'emparait maintenant de la tête et la frottait contre son ventre. Le flic me fit signe avec l'index. J'avançai.

— Je vais te montrer que même ton frère, qui a pourtant la réputation d'être un peureux, ne se plaindra d'aucune douleur.

— Peureux et lâche, ajouta ma sœur. Son père…

— *¡Vale, vale !* (*m'empoignant la mâchoire*) Regarde, fit-il et il frotta l'intérieur de ma joue, il sentait le *clarete* et le *boquerón*.

— C'est pas d'avoir mal que j'ai peur, dit ma sœur comme si elle se confessait, ce qui me rasséréna.

— *¡Jolín !* De quoi tu as peur maintenant si ça fait aucun mal !

— Revenez un autre jour, conseilla notre mère de sa voix douce et fragile.

Le flic me repoussa, genre verre vide sur le zinc. Ma sœur avait peur. Mais pas d'avoir mal. Elle connaissait la douleur médicale. Je crois qu'on lui avait scié des os. J'étais petit à l'époque. Mais elle avait connu de terribles douleurs. Elle ne mentait pas quand elle les évoquait, comme maintenant devant ce flic têtu qui ne comprenait pas que le mal et la douleur ce n'est pas la même chose. Est-ce que le propriétaire légitime de la bite avait ressenti la douleur de la castration ou bien un éclat d'obus lui avait-il arraché le cœur *avant*, sans douleur ni rien ? Pourquoi émasculer l'ennemi si votre femme ne craint plus d'être violée ? Ces flics de temps de paix ne connaissent rien à la douleur. Ils s'entêtent dans des histoires d'ADN qui n'ont aucun sens et n'en auront jamais, même en racontant les faits dans un roman. Allait-il renoncer, alors que sa conscience professionnelle était en jeu ? Notre mère voulait-elle savoir, oui ou non ? Qui d'autre voulait savoir ? Moi ? Voilà une chose que vous ne saurez jamais !

— Un autre jour, répéta notre mère, toujours aussi douce et légère.

Le flic baissa les yeux sur ses chaussures, puis sur les miennes. Il allait céder. Or, ma sœur dit :

— Il faudrait d'abord que je comprenne pourquoi c'est un policier qui prétend trouver le mal qui me ronge et non pas le docteur qui dit que je n'ai plus mal et que je peux vivre comme les autres.

— C'est que, chica, dit le flic, ça n'a rien à voir avec ta maladie…

— Il n'y a rien à expliquer, décréta ma mère, moins douce mais tout aussi légère et peut-être même éphémère. Le docteur s'y prendra mieux que vous.

— Fallait y penser *avant*, dit ma sœur. (*méchante*) Maintenant ce ne sera ni l'un ni l'autre ! Je veux qu'on me fiche la paix, voilà ! Et qu'on me dise enfin…

— Que veux-tu savoir ? interrompis-je avec saveur de nacre sur la langue. Je peux peut-être te renseigner…

— Au lit tout le monde ! cria Amanda qui venait juste d'entrer.

*

En vain qu'on l'aurait attendu, le docteur ! Au matin du jour où il devait passer à la maison pour tenter d'arracher un peu de matière organique à la joue de ma sœur, sa chambre est vide. La chambre de ma sœur. La baie est ouverte en grand. Les rideaux flottent comme dans un film. Je suis là, spectateur incertain, voyant le lit

défait, le coussin par terre, le doudou n'est pas là, pas plus que ma sœur qui est « sortie », il faut la chercher dans le jardin, après avoir traversé la terrasse encore tiède. On n'y met jamais les pieds dans la journée, le jardin est sinon abandonné du moins essoufflé. Je la trouverai endormie au pied d'un buisson. Et bien non. Elle ne dort pas, n'attend pas qu'on la trouve, ne se trouve nulle part, en tout cas pas dans le jardin, la grille du fond donne sur la rue de derrière, une rue plongée jour et nuit dans une obscurité de passage. La grille est cadenassée, on voit mal comment une fillette peut y remédier en sautant par-dessus où le barbelé contient les seuls reflets du soleil à cet endroit peu visité, même des oiseaux. Je retourne au salon. Notre mère déjeune en compagnie d'Amanda toujours ébouriffée comme son Amérique.

— Introuvable ? (*un temps*) Tu n'as pas bien cherché. Retournes-y !

— En effet, dit Amanda en se frottant le menton, il n'y a pas d'autre issue que ce salon. (*rieuse*) Elle n'a pas pu s'envoler. (*ajoutant*) Volo est décidément un idiot ! (*sèche*) Fais ce que dit ta mère ! Cherche, Volo ! Cherche ! (*sérieuse*) Je disais ça à mon chien quand j'en avais un.

Je retourne dans la chambre, le jardin, la grille, le barbelé, le soleil. Si rien ne change, je fais quoi ? Et je suis à ce moment bien incapable de mesurer le temps qui passe. On m'attend. On s'attend à. Mais non. Toujours rien. Elle n'y est plus.

— Qu'il est bête, mon Dieu ! dit Amanda en me pinçant la joue.

Et elle va où j'ai fait de mon mieux pour ne pas passer pour un idiot. Quand elle revient, elle a l'air bête que j'ai eu trois minutes avant. Elle se frappe les cuisses. Notre mère, qui à ce moment-là n'est plus que ma mère, quitte la table et va voir elle aussi. Ma sœur a disparu. Or, c'est impossible, comme dans Rouletabille. On commence à perdre contenance. On revisite les lieux, la coursive au premier, les chambres, y compris celles qu'on a abandonnées à leur ancien temps, on cherche des traces. Et de retour dans le patio, il faut bien convenir qu'elle n'est plus dans la maison. La question ne se pose pas de savoir comment elle s'y est prise. Amanda soulève le combiné du téléphone.

— Non, dit ma mère (*encore calme*). Pas la police. Pas encore. (*se reprenant*) Ou plutôt oui. Téléphonez à Conchi. (*sûre d'elle-même*) Elles s'entendent bien toutes les deux.

Une demi-heure plus tard, Conchi se laisse choir dans le canapé. C'est la première fois que je la vois dans le canapé. Elle ne sait plus, dit-elle. Ma mère et Amanda cherchent dans les rues.

— Toi, tu te tais !

Et je me tais. Je ne sais rien. Ma sœur est têtue. Elle a trouvé le moyen de fuguer sans se faire prendre. Du moins au moment de sortir. Elle finira bien par renoncer, pense tout haut Conchi. Mais je connais ma sœur. Même si je ne la comprends pas. En effet,

personne ne veut lui expliquer pourquoi on veut la soumettre à une analyse ADN. On lui dit « Laisse-toi faire, ça ne fait pas mal, on t'expliquera plus tard » et elle pense « quand je serai grande » et ça la met en rage et elle fugue, comme j'ai fugué moi-même, naguère, mais moi on ne me surveillait pas d'aussi près, j'ai simplement profité d'une faille. Et je suis revenu. Elle reviendra. Pas la peine d'appeler le flic, ni le docteur. On téléphone au consul. Il ne sait rien. C'est lui qui en a parlé au flic. Et le flic s'est amené. On l'a reçu.

— Ah ! lala ! Cette histoire d'écouvillon, dit-il en sirotant une anisette pendant que le docteur examine ma mère qui ne restera pas longtemps la mienne si ma sœur revient comme si rien ne s'était passé entre elle et nous. On procède alors à l'analyse et bingo ! ça matche ! C'est bien la bite de son père. Le consul attend des nouvelles de chez nous, mais son correspondant évoque des secrets militaires qu'on ne peut pas. Est-il mort en héros ? Ou bien… ?

— Faites-le taire !

Ou bien elle ne revient pas et on attend la fin de la guerre pour en finir avec cette enquête qui empoisonne l'existence de notre flic. On voit bien que ça le fait chier. D'être là. D'y penser. De ne trouver aucune réponse. D'accepter la critique, même silencieuse, ô visages. Il me fait signe. Je viens.

— Si tu sais quelque chose, Volo, dis-le-moi et toute cette histoire s'achèvera comme elle devrait l'être déjà si tu n'avais pas compliqué les choses !

— Mais je n'ai rien fait, moi, monsieur !

— Que oui tu as fait ! Je sais pas quoi, mais tu as fait quelque chose et voilà où on en est…

Disant cela il siffle le verre et s'en sert un autre. Du Machaquito pur, bien transparent, dont l'odeur envahit le patio jusqu'à m'enivrer moi-même. Amanda revient, les cheveux pris cette fois dans un foulard aux couleurs criardes.

— Si tu sais quelque chose, Volo, dis-le. On ne te fera pas de mal, tu le sais bien.

— Au contraire, dit le flic sans conviction, ambivalent.

Me vouloir du bien, à moi. Moi qui ne sais rien. Qui ne désire pas savoir. Ce n'est pas la bite de mon père. Ce n'est pas mon père. Mon père, il y a longtemps qu'il a renoncé à être un héros.

Machaquito

Plan sur la bouteille de Machaquito. On entend la musique, avec le couteau sur la bouteille et le pom pom de l'espadrille sur la bouche de la cruche. (*regard éperdu dans le cadre de l'ouverture devant lui — soleil blanc de forge*) Elle est sortie vers deux heures (*tout à l'heure*) de l'après-midi. Il est… trois heures cinq. De quoi parlent-elles ? Les enfants leur tante Alba est venue les chercher. Voyons… Elle est arrivée à bord de la camionnette de Pedro. Repartie sur le Piaggio avec les enfants, Judith (douze ans) a pris la place de Volo (onze ans) derrière Alba. Entre ses jambes debout et les mains sur le guidon avec celles d'Alba la petite sœur qu'il ne faut pas nommer sous peine de malédiction. Sorcière en herbe. Elle a appris un tas de trucs démoniaques sur les bords du Dniepr. Avec sa grand-mère. (*il écrit tout ça puis relit sur l'écran : deux inversions de lettres : il corrige*) Judith (mère) est sortie, maintenant elle est assise dans le patio et celle qu'on appelle Nikita joue avec ses ongles sur le flanc de la bouteille. Il dit : « Je voyais ça comme si j'y étais. Ici, on me force à imaginer ce que je n'ai pas vu de mes propres yeux. Judith est sortie pour voir les enfants descendre la route sur le Piaggio. Volo suivait sur un vélo. Je ne savais pas qu'il en possédait un. Peut-être l'a-t-il déniché dans un patio. Les gens ont abandonné

tellement de choses. Mais vous n'en savez rien, vous qui vous enracinez toujours plus profond dans la terre nationale qui vous appartient de droit, figuiers plongeant vos racines dans les anfractuosités jusqu'à trouver l'eau qui vous est nécessaire alors que ces gens ne sont que des herbes folles à ras de terre entre les ruines depuis longtemps anciennes. Ensuite, le Piaggio ayant disparu dans la pente (on le revoit une minute plus tard —1440 images— atteindre la route puis il disparaît encore à la faveur d'une courbe en sa tangente droite surmontée de trois pins —on ne voit pas le puits mais il a existé), elle monte la rue, rasant le mur et l'ombre qui ne couvre que son épaule gauche. Elle essuie la sueur de son visage. En noir et blanc, c'est criant de vérité. Notez ça dans votre tablette. Noir, blanc, cri, vérité. Elle avance sur le béton coulé en chappe striée. Naguère des jarapas, dites tapis par le touriste, pendaient aux balcons et aux fenêtres. On entendait la machine à tisser. On entendait le bruit des déchirements du tissu ensuite torsadé. J'étais enfant et une femme du voisinage m'enseignait l'art du coloris, comment ça flatte le regard, mais bien sûr la part de hasard n'était pas négligée, car les tissus n'étaient pas choisis… Ah ! Mais renseignez-vous, mon vieux ! Je ne vais pas vous faire ici un cours sur l'art de la jarapa. La vraie, celle qui prend sa source dans nos draps, nos rideaux, leurs robes aussi. Oui, elle monte. Car la rue descend. Notez l'effet rhétorique et donnez-lui un nom. Le jury verra ça d'un bon œil. Elle monte, un peu penchée pour compenser

le déplacement de la gravité. (notez ça aussi) La jambe ne se déploie pas entièrement, notez l'angle final avant l'ouverture qui suit. Non, je ne vous demande pas de noter à ma place ! Vous notez pour vous ! Ça vous servira. Un jour ou l'autre vous m'en saurez gré. Une bonne poignée d'êtres humains peuvent me dire merci. Mais je les ai oubliés. Je ne bois pas de Machaquito, sauf si je suis invité à en boire et dans ce cas je limite les verres à deux ou trois, pas plus. Par politesse ? Non. Pour ne pas paraître *aguafiesta*. Il n'y a rien de pire qu'un trouble-fête. Rien de mieux pour se distinguer dans le mauvais sens. Je vide mettons deux verres, ce qui ne m'enivre pas, ou alors je suis un enfant, mais l'étant, ou plutôt l'ayant été, je vidais les fonds de verre abandonnés sur la table, anis, brandy, vin, l'eau fraîche de la cruche au torchon encore brûlant de soleil. Des oliviers frissonnent dans ma mémoire, mais vous avez compris que ce ne sont pas les miens. Elle monte, frottant les murs de son épaule et des écailles de chaux se brisent à ses pieds. Les Ukrainiens habitent une belle maison. C'était la maison de leur oncle andalou. Ils l'ont héritée. On dit que l'amante du tío Anselmo manœuvre chez le notaire, mais elle prétend le contraire et elle promet de leur rendre visite un de ces jours. Judith a glané ces infos entre deux verres de Machaquito. Sinon, personne n'en parle. Et quand je dis personne je parle de ceux qui n'habitent pas ici. Ils n'y conservent même pas des souvenirs ou au moins des traces. L'oubli les rend inaccessibles. Vous leur parlez et ils regardent les mouches voler, derrière leur

comptoir ou entre les pans d'un rideau. Non, non, ce n'est pas chez eux que vous en saurez plus. Mais Judith veut savoir. Là-haut, près du bassin d'irrigation, des Roumains ont remplacés ceux qui étaient devenus les spectres d'une civilisation perdue faute d'économie en phase avec le monde vainqueur. Judith ne frappe pas à la porte car elle est ouverte, signe qu'on l'attend ou en tout cas qu'on attend quelqu'un et quand je dis quelqu'un je ne dis pas autre chose. On l'appelle Nikita. Non, non, pas Trinita. Le désert témoigne de plus vivantes erres. Le patio attire la lumière et ses mouches. Ça bruisse dans tous les sens. La bouteille de Machaquito est entamée, mettons, au trois-quarts. Une cruche embuée, deux verres dits *copitas*, on n'attendait que moi, se dit Judith. Mais l'hôtesse n'est pas là. Ne donne pas de signe de présence. Ombre ou silence, ce qui la cache pour l'instant. En réalité (oui, j'ai ce pouvoir maintenant que j'écris), elle se fait belle. Elle ne l'est plus, mais l'illusion est parfaite. Elle plaira à Judith qui a les yeux de Lilian Gish dans *Way Down East*. Maintenant que j'écris. Et que vous me voyez écrivant. C'est ce que vous voyez en ce moment. Vous ne voyez pas la bouteille de Machaquito ni la lumière qui descend du ciel comme la pluie. Vous n'entendez pas les mouches bruire. Vous ne savez rien de ce gente de jet d'eau ni du bassin qui frémit comme le cuir d'un palomino. Vous préférez un alezan ? Parlez-en au producteur. À l'époque, un palomino ruait dans la poussière des coteaux environnants. C'était le soir et nous étions non pas dans le patio

mais devant la maison, assis autour d'une table dépliée pour l'occasion, avec la même bouteille de Machaquito et le même coteau jouant avec ses reliefs géométriques. Mais si vous voyez un alezan, va pour l'alezan. Notre palomino avait les yeux bleus. L'avons-nous approché d'assez près pour dire ça maintenant ? On voit que vous ne connaissez rien à la photographie contemporaine. Vieille école ? Alezan. Ainsi, l'hôtesse, que nous appelions Nikita par jeu, non pas par dérision, par jeu, nous l'appelions Nikita, je ne sais pas qui de Judith ou de moi a commencé ce jeu maintenant aussi stupide que nos prétentions à retrouver l'âme (anima) perdue du cimetière. Elle attendait et n'osait pas se servir. On ne se sert pas chez les autres. Les autres vous servent chez eux et quand ils vous rendent visite, vous les servez. Rien n'a changé. Pourtant la tentation est grande. Mesurez la tentation. Des gouttes froides comme la sueur de la guerre perlaient sur le ventre plein de la cruche. D'un doigt inquiet (ne me dites pas que vous ne savez pas ce que c'est un doigt inquiet) elle en recueille deux ou trois, les mélange à même la pulpe de son index, sentant la tiédeur à la place du froid, puis l'effacement progressif de cette humidité relative, à l'inverse des larmes qu'on verse parce que rien ne les retient.

— Ma chère Judith !

La voilà. Ni belle, ni laide, ni quelconque. Judith ne sait pas le vocabulaire des apparences. Et puis son esprit est au Machaquito. Elle se soulève un peu, mais l'hôtesse pose sa main sur son épaule

et les fesses retrouvent leur assise tiède sur la chaise métallique dont le coussin est soigneusement empilé avec les autres (combien ?) sur un bahut qui a connu pire que la guerre, croyez-moi. Ou ne me croyez pas. Je n'écris pas pour être cru. Vous saisissez l'effet rhétorique ? Trop compliqué pour vous? Pourtant, j'y renais. Poursuivons.

— Vous prendrez bien une *copita*, ma chère ô très chère Judith ?

— (*pensive*) Ce n'est pas de refus ! Mon cher Fabrice ne boit pas. Je ne le vois jamais boire. Je me demande ce qu'il boit. Vous le savez, vous… ce qu'il boit… ?

Puis, se reprenant avec main sur les lèvres :

— Ça ne me regarde pas. Mais ne boivent-ils pas tous ?

— Nous ne leur suffisons pas !

Rires de deux femmes ni belles ni laides. Vous y ajouterez le rire d'une petite fille. Ça fera un sacré effet rhétorique ! Qu'est-ce que vous en pensez ? Ah ! Ah ! Nous filmons ensemble maintenant. Laissons-les boire. Et fumer des cigarettes américaines de contrebande. Le mentholé s'enlace avec l'anis folâtre.

— Ces pâtisseries sont typiquement andalouses, dit Judith (j'ai oublié de dire qu'elle n'est pas venue les mains vides —rembobinez et superposez la boîte qui a nom Estepa en lettres d'or —voyez avec le labo si c'est possible —ou alors retournons sur le seuil de ma

maison —celle que je partage, le temps des vacances, avec les Judith mère et fille —car cette histoire commence sur le seuil —au moment où Judith sort dans la rue —estomaquée par la violence du soleil —le paquet de pâtisseries andalouses rutile par lettres d'or interposées —elle dit) Ces pâtisseries sont typiquement andalouses, mais vous les connaissez peut-être, vous qui vivez ici maintenant *à demeure* alors que nous ne sommes que des vacanciers…

— Le tío a été tellement généreux avec nous ! Avant de mourir et *ensuite* après, comme vous voyez…

— (*pensé, pas dit*) Vous avez des nouvelles de sa maîtresse madrilène ?

— Nous n'avons pas de nouvelles de Nikita… Oui, oui, Nikita est un prénom aussi bien garçon que fille… (*elle s'excusait presque pour la confusion probable*) Nous ne savons rien. Nous ne saurons peut-être jamais rien. Des hommes disparaissent et on ne sait plus rien d'eux. C'est ah ! Maudits soient les présidents de la Terre !

Glouglou fait la gorge de Judith. Elle n'aime pas voir souffrir les autres, surtout quand ils en parlent. L'hôtesse ne laisse aucun verre vide. On ne sait plus, sauf à mesurer le niveau du liquide dans la bouteille, combien on en a bu. Au-dessus le ciel est moins exigeant, moins capricieuses les ombres vertes ou plus délicates, qui sait comment la réalité se change en approximation d'elle-même chaque fois qu'on perd la tête et pas seulement le Nord ?

— Ça fait du bien, dit Judith. Oui, oui, j'avoue que cela me fait un bien fou !

— Vos pâtisseries sont excellement choisies, ma chère. Je ne connais pas cette Andalousie. La Sierra de Gador n'en fait peut-être pas partie. Le tío Anselmo le disait.

— Il disait un tas de choses qu'on ferait bien de ne pas oublier. (*éclatant de rire*) Mais ne boit-on pas pour oublier ?

— On le dit en tout cas. (*soupirant*) Les enfants ne reviendront pas avant trois jours. Alba est tellement heureuse en leur compagnie.

— Heureusement que Pedro possède une camionnette.

— Oui, heureusement.

Les voilà pensives. L'anis prend possession de ces chairs. J'aime le spectacle de la femme qui boit. Ce n'est pas si souvent que j'en vois deux en même temps. L'une en face de l'autre. La bouteille est vide cependant. Les pâtisseries en inspirent une autre que l'hôtesse déniche dans le bahut historique qui grince tandis qu'elle en manipule les portes. Elle se comporte comme si entretemps sa beauté était revenue. Elle en paraît nettement enchantée. Avec un peu de mal à retrouver sa chaise en fer torsadé allez savoir selon quelle végétation exotique. Elle en perd la maîtrise de sa chevelure, renoue des mèches autour d'un peigne, ses boucles d'oreilles cliquètent d'or. Judith aussi aime l'or. L'or, dit-elle, ne se salit pas.

Elle n'a aucune idée de ce que c'est l'oxydation. Les choses, selon elle, sont propres ou ne le sont pas et de plus, elles ont plus ou moins tendance à se salir, ce qui complique leur introduction dans l'existence quotidienne. L'Ukrainienne ne comprend pas tout, mais elle acquiesce, perdant une boucle dans la réflexion et le contenu d'un verre renversé par la main qui voulait approuver cette vision des choses. Elle se sent moins belle, mais elle a retrouvé quelque chose qui lui rappelle sa jeunesse, quelque chose qui dira son nom tôt ou tard, mais mieux vaut tôt que tard dans ces circonstances, car le sommeil a vite fait d'interrompre l'ivresse gagnée sur le malheur.

— Nous étions heureux, Nikita et moi, dit-elle puis elle ne le dit pas, efface tout, ne souhaite pas recommencer.

— Nous le sommes toutes à un moment donné. Mais s'en souvient-on aussi clairement que vous dites… ?

— Trop de choses ne dépendent pas de nous. Ce qui rend caduque le Manuel. Heureusement, les enfants sont heureux.

— Ils sont heureux d'être en vacances, oui ! Sinon, ils nous reprochent de ne plus l'être et nous retrouvons la seule réalité qui nous incombe en tant que citoyennes…

— Il y a pire que la mort pour nous rendre malheureuses de donner la vie sans en être récompensées. (*le visage couvert d'une sueur qui dégouline sur la nappe*) Heureusement, Pedro a une camionnette. Nous l'aimons comme un frère.

— Nous aimons Pedro nous aussi. Mais pas seulement pour sa camionnette. Il a des qualités rares chez un Espagnol. Comme s'il n'était pas seulement espagnol. Vous ne trouvez pas… ?

— Je n'avais jamais bu de ma vie. Je ne m'étais même pas promis de ne jamais boire comme buvaient nos hommes. Maintenant ils guerroient et boivent. Ils ne travaillent toujours pas. Je crois que c'est aussi ce qui a tué l'esprit andalou.

— Est-ce là une pensée du tío Anselmo ?

— Je ne buvais pas et oui, vous avez raison, il pensait… Il y a des hommes comme ça. Pour penser à votre place et vous l'enfoncer dans le crâne jusqu'à ce que ça fasse si mal qu'on ne souhaite plus qu'une chose.

— Paroles de femme.

— Je ne vous le fais pas dire ! Reconnaissez-le. (*désolée*) Nous nous connaissons si peu, vous et moi. Avons-nous du temps ? (*doigt pointé sur la nappe tachée*) Pas facile de faire quand on n'a rien d'autre à faire !

— Je pense comme vous… Mais nous avons les enfants…

— Alba s'en occupe bien mieux que nous. Buvez celui-ci. C'est le vôtre.

— Merci. (*inspirant l'air anisé*) Il n'y aurait pas de guerre…

— Imaginons cela.

— On s'aimerait.

— Enfants ou pas.

— Sans camionnette.

— Je préfère le Machaquito au Mono. Pas vous ?

— Ce n'est pas le même prix. Il y a aussi le Regio.

— Le tío aimait le Regio.

— Trois jours, dites-vous ?

— Demain dimanche Alba les emmènera à la messe.

— Oh mon Dieu ! Je n'ai rien prévu pour endimancher ma Judith !

— Ils ne s'endimancheront pas. Il faudra balayer la chapelle. Le sable porté par le vent s'immisce dans les jointures de la porte. Par où sinon ? Nous en discutions, Alba et moi, tout à l'heure et Pedro nous écoutait sans rien dire. Qu'aurait-il pu dire ? Qu'il n'y a pas d'autre ouverture que celles des jointures de la porte. Le sable entre par là. Et le dimanche matin à l'aurore, les vieilles, toujours les vieilles, sortent le sable par seaux entiers. Le prêtre arrive plus tard. On le voit renifler le goulot. On dirait qu'il n'aime pas ce vin. Moi non plus je n'aime pas le vin. L'anis, oh mon Dieu, c'est autre chose, allez !

Et cela dit elles reboivent. L'une demeurera chez elle et l'autre je serai bien obligé de la ramener à la maison car elle ne tiendra pas

sur ses jambes déjà lourdes de varices et d'œdème. Je ne vois rien d'autre dans le cristal de votre recension. Le soleil s'est couché avant vous. L'écran immobilise les données littérales. Hypnose de cette attente. Causée par cette. Pourquoi nos alchimistes, même les moins historiques, auraient-ils tort ? Pas moyen de faire sans en avoir le temps. Le temps existe-t-il encore à l'échelle de l'univers ? Nos commères étaient accoudées, têtes branlantes, les doigts caressant la surface impénétrable du verre dans lequel le liquide avait acquis une étrange tiédeur. Ça donnait à penser, ça. Une fois qu'on est dans le bain, on ne se demande plus comment on y est entré. Le passé, même récent, est si lointain qu'on ne craint plus d'en perdre les données familiales et autres. Vous qui connaîtrez l'ivresse… Sachez que… Et méfiez-vous de… (le prêtre demain dimanche et Alba qui commente dans l'oreille des enfants, car sinon « ils ne comprendraient pas tout » —or il est nécessaire de tout comprendre, sinon on n'a rien compris, dit-elle aux enfants —je l'entends d'ici, la belle Alba qui fait dresser ma queue dans mon froc chaque fois qu'elle passe comme ne passe plus les femmes depuis que les rôles ne sont plus distribués selon le rite ou l'habitude ou autre chose arrrgh ! ne me demandez pas d'en dire plus !)

— Je regarde… je regarde dehors…

— Mais que regardes-tu donc ? (*impatiente*)

— Je ne sais pas… (*jouant*) Tiens ! On dirait la camionnette de Pedro… Et oh ! Alba en descend…

— Elle vient chercher les enfants. On en a parlé hier au soir. Mais tu n'écoutes pas…

— Si, si, j'écoutais. Les enfants, Alba vient les chercher… à l'heure prévue…

— Qu'est-ce que tu sais de l'heure… prévue ? (*sur le seuil*) Nous avons prévu, Nikita et moi, de passer l'après-midi ensemble. Nous profiterons de l'absence des enfants pour nous connaitre mieux…

— Machaquito !

Elle sort. Oui, oui, recommençons. Je crains que vous n'ayez pas tout compris. Elle a oublié le paquet de pâtisseries andalouses qui, à l'origine, n'était pas destiné à participer à cette rencontre de deux femmes sans moi. Je saisis le paquet, Estepa, lettres d'or, y a-t-il dans le monde une pâtisserie sans lettres d'or ? J'appelle. Le soleil me contraint au clignement double et au froncement des sourcils. Elle se retourne. Ah, oui, les pâtisseries andalouses dont elle me prive pour contenter (elle verra bien jusqu'à quel point) une voisine qui ne l'attend pas ou s'attend à ne pas l'attendre (laisser le choix au lecteur) —à partir de là (ici) j'imagine —tenez-en compte, cher ami ou pas —je veux dire ami ou pas ami —j'ai gagné la solitude et je ne sais plus quoi en faire.

Bref, le lendemain Alba prépare les enfants pour la messe. La maison est belle dehors comme dedans, mais ne nous y trompons pas, c'est une vieille maison en déclin, les azulejos du rez-de-chaussée en témoignent. Les deux filles sont nues dans la salle de bain car elles ont besoin de se laver le *chocho*. Volo, qui pourrait être mon alter ego si je voulais, attend dans le patio, ni assis ni debout (veillez à résoudre cette complexité par le moyen du cadrage ou de la profondeur de champ ou de je ne sais quoi de purement technique), remontant de temps en temps sa culotte de footballeur. Il a un œil sur le chat et l'autre sur ce qui reste du petit-déjeuner. Son ventre pourrait servir de tambour tellement il est tendu. Il a envie de chier mais se retient. Il ne sait pas pourquoi il se retient. Il a un problème avec la merde et il en est conscient. Mais il a constaté que d'avoir envie de chier et de ne pas chier comme le veut son cerveau, ça retient ses larmes, car il a tout le temps envie de pleurer et les envies de chier sont les bienvenues, il ne se voit pas en train de chialer en présence des filles, et Alba l'impressionne, il en a aussi envie. Il ira à la messe docilement, lui qui se cabre toujours un peu chaque fois qu'on lui demande ceci ou cela. Hier au soir, maman a téléphoné. Elle avait une drôle de voix, mais c'était juste au moment d'une érection causée par le cucul de Judith secunda et il n'a pas trouvé comment s'en passer et la voix de sa mère s'est évanouie dans le lointain du combiné. Judith a haussé les épaules.

— Pedro n'a pas amené que la tante Alba, dit-elle. Il a aussi amené trois bouteilles de Machaquito. (*un temps, sournoise*) Vous ne savez pas ce que c'est, le Machaquito ? Et bien ne comptez pas sur moi pour vous le dire !

Ils sont allés se coucher avec cette idée qu'on ne savait rien du Machaquito. Ni du torero ni de l'anisette. Ils n'y connaissent rien en tauromachie, pas même Goya, et l'anisette est étrangère à leur enfance. Maintenant, à un quart d'heure de la messe, Volo veut savoir. L'effort considérable qu'il fait pour ne pas se chier dessus l'empêche de penser dans l'ordre. Il pense dans un désordre d'idées où le sens se perd, comme la poignée de sable dans l'eau. Il voit bien l'écume (on va quelquefois se baigner dans la mer), mais rien d'autre. On y va. À la messe. On marche dans les rues. On salue. On reçoit en réponse des « Vayan con Dios » et la chapelle apparaît entre les amandiers. Il y a déjà du monde. Des femmes. Un homme qui n'est pas le prêtre. Un prêtre n'est pas un homme. Si vous n'avez pas compris ça, les enfants, vous ne saurez jamais pourquoi nous sommes catholiques. Nous en savons trop sur l'Islam pour renoncer à notre foi, continue Alba que l'homme salue comme s'il avait envie de la posséder, ce qui fait rire les filles qui ne sentent plus la pisse de leur nuit. Le prêtre s'amène en pleine rigolade, ce qui interrompt la réflexion silencieuse des femmes qui se demandent pourquoi les filles rient, il n'y a pas d'autres filles, un seul garçon, le prêtre se rue sur la porte et l'ouvre toute grande. À l'intérieur, couché

sur le dallage récemment balayé, un homme semble dormir. Le prêtre le réveille, dosant le coup de pied dans les reins. L'homme se relève, essuie sa bouche suintante sur son bras, tente de se tenir debout et le prêtre empoigne ce bras. Une discussion s'ensuit et Judith conclut :

— Maintenant vous savez ce que c'est, le Machaquito.

L'Ukrainien

La première fois, j'ai avalé toutes les pilules d'un flacon. Me dites pas que je savais pas ce que je faisais ! Je le savais. C'était des pilules de X*. Je dirais pas comment je me les suis procurées. C'est un secret entre elle et moi. Je dis bien « elle », mais elle ne joue pas dans l'histoire que je vais vous raconter. J'en parlerai une autre fois puisque que le Destin m'y invite. Que des révérences il me fait celui-là ! Ya peut-être un Dieu dedans. Ou tout autour comme un papier de bonbon.

Donc j'avale tout le flacon. J'étais sur le boulevard Y*. Au milieu de la foule. Personne ne s'est demandé pourquoi j'avalais tant de pilules à la fois, que d'habitude c'est deux ou trois grand max. Et avec un verre de liquide laissé au choix de l'intrigant. Personne ne s'est demandé où c'est donc que j'allais chercher tant de salive. Que ça m'a fait un sec en plein milieu de l'œsophage. J'ai cru que j'allais mourir étouffé, comme un vieillard de la dernière heure et en plein repas familial ou dans ses plumes avec lui tout seul. Je me tortille sur place, on m'évite, on me laisse faire, après tout on est libre de se tortiller sans musique, sans projet de ballet ni prétention au roman moderne.

Puis ça descend enfin. Je sais pas ce que j'ai avalé, mais c'est plus acide que le citron de mes vacances andalouses. Que j'en ai eu plusieurs. Depuis l'enfance. Et jusqu'à temps que mes parents décident de se nourrir sans moi. Je dirais pas si j'ai une sœur. De toute façon elle est mariée et elle a tant pondu que les Russes infiltrés s'en sont inquiétés et ils lui ont proposé de l'argent et… des vacances au pays de Tariq ibn Ziyad. À moins que ce fussent des Lituaniens. Je me souviens de leurs belles prostituées sur le paseo marítimo de G*. On apprend à tout âge.

Bref les pilules ont voyagé pendant au moins dix minutes avant qu'il me prenne une envie de chier comme j'en avais jamais eue même après les abus de confiture. Aussi sec j'avise le Pont K*. Et je me mets à courir, bousculant les passants qui ne passaient plus tellement je courais. Ça fait une minute ou deux, le trajet depuis le marché couvert jusqu'à la guérite du pont où vieillit un soldat qui n'a plus d'âge tellement il est vieux. Je le salue au passage. Pas le temps de lui expliquer que mon corps, ce *cabrón*, a décidé de me sauver la vie. Je lui en veux au point de lui interdire le passage. Et c'est l'anus en transe que j'ai sauté par-dessus le parapet, ni une ni deux. Seulement depuis que la guerre est un phénomène de l'existence quotidienne, ya des sacs partout, et j'ai piqué mon nez dedans, que ça sentait le limon du fleuve et la graisse de fusil.

Et ça n'a pas manqué : un flic en tenue de combat des fois queue m'a attrapé par le col, que j'ai fourré aux poils de bison (ça c'était les

vacances aux Everglades mais pas avec papa ni maman, je vous raconterai ça plus tard, Dieu le veut), et je me suis retrouvé sur le pavé, les guiboles en guimauve et le nez saignant, il saignait tellement que le flic y a mis toute sa main, et tout ce qu'il a trouvé à dire c'était : « Non mais dis donc, chico, c'est du sang ukrainien, ça ! »

Je pouvais pas dire non. Sinon il m'aurait demandé comment je faisais pour saigner ukrainien sans en être de la partie qui se jouait à l'horizon. Il dit :

— T'es pas un peu dingue, amigo ! À ton âge qu'encore six mois et tu sers ton pays… avec ça !

Et il exhibait, pour le passant, sa main ensanglantée avec le mien. Que j'en avais le nez hémorragique. L'ambulance m'a emporté comme si j'allais mourir si personne ne se souciait du contingent. L'infirmier de service m'a fait la leçon :

— Ou tu te trouves une planque. Ou tu te tailles. Sinon tu fais ce que le Président te dit et tu la fermes jusqu'à ce que tu ne puisses plus l'ouvrir.

On m'a soigné. Le nez, le mien, pas celui de Gogol. Et une guibole que j'avais tellement tortillée, mais pas assez, qu'elle avait l'air de promettre de beaux combats contre l'ennemi commun. Parce que maintenant, qu'on est des enfants de l'Occident, on n'a qu'un seul ennemi, alors que personnellement j'en avais plusieurs, même des

que je connaissais pas. Qu'est-ce qu'on se raconte comme histoires quand on n'a pas encore vieilli !

Et je suis retourné chez moi, sans bandage et même sans traitement des fois que je recommence. Ça les a pas inquiétés que j'habite un sixième sans ascenseur avec accès au grenier, que c'est chez moi qu'on y accède et que le type qui vient inspecter la toiture a maintenant une jambe de bois en attendant que l'Occident lui visse quelque chose de plus conforme à l'idée qu'on se fait, en navigant, de ce qui nous est promis croix de fer si je mens.

— T'en auras une, de jambe de bois, si t'as la chance d'en revenir avant que ça se termine sans toi, dit-il.

Il venait de gravir les six étages avec un tuyau sur l'épaule. La dernière fois qu'il était monté, il avait eu du mal à insérer un trépied dans la trappe qui s'ouvre dans le grenier. Il sentait le tabac augmenté, comme on améliore le caramel avec du piment d'Espelette. J'y suis allé là aussi, en Euskadi. Et j'ai dansé avec des filles musclées dessous, tellement que ça adhérait et que j'ai chaque fois éjaculé sur leurs basques. « Si tu veux monter voir, mec, qu'il me dit, tu peux. Tu verras la ville comme tu l'as jamais vue.

— Mais je suis déjà monté en haut de la tour Z*, heu… mec !

— Tous les gosses me disent ça quand je leur propose de monter avec moi.

— Je suis pas aussi gosse que j'en ai l'air. (*hésitant toutefois*) J'ai trois fils !

— Moi j'en ai pas et ça me fait bander. (*impatient*) Tu montes oui ou non ?

— Je vois très bien d'ici.

— Comme tu veux, mec. »

Et il a dévissé la jambe pour monter sans elle. Il me l'a confiée en riant :

— Ne la vends pas au marché noir, mec !

— Ya pas d'marché pour les jambes de bois… (*sentencieux*) Ah si ç'avait été un produit de l'industrie occidentale, je dis pas. Mais du bois ukrainien… Ça vaut pas les filles qui se vendaient sur le paseo marítimo à G*. Mais je sais plus si elles étaient ukrainiennes ou lituaniennes.

— T'étais trop jeune pour comprendre.

Et il est monté sans sa jambe. Je l'ai solennellement couchée sur mon lit. J'ai pensé à Achab. Une gerbe de vieil océan m'a submergé et j'ai attendu qu'il redescende. Il ne parlait plus. Je crois qu'il vissait. Il ne tapait pas. Mon père tapait quand il bricolait. Il jurait aussi. Et ma sœur et moi on se tenait tranquille pendant que ma mère se vidait dans la grange. Ça me tourneboule encore, ces histoires. Des fois je me demande si j'ai du sang ukrainien ou si je fais exprès de

pas en avoir. Dire que je revenais peut-être de loin, si ce flic de malheur ne m'avait pas attrapé par le cou pour me remettre la tête à l'endroit. Je venais à peine de rentrer chez moi, sans rien qu'on m'avait coupé ni rien à avaler pour soulager ma douleur que d'après la psy c'était que du vent que j'avais dans la tête et j'ai pensé aux cachalots et à des ports lointains comme la joie qu'on a envie d'éprouver et qui se dandine comme sur les trottoirs de G*.

— J'ai fini pour aujourd'hui, dit-il en descendant comme un gabier.

Il a revissé sa jambe après l'avoir inspectée, qu'il y avait pas grand-chose à inspecter sur cette branche de pin à peine travaillée pour qu'elle ait l'air d'une jambe. On n'a pas reparlé de l'Occident ni de ses promesses. Il m'a salué comme si j'étais son supérieur hiérarchique et j'ai dit :

— À la prochaine fois alors…

— La prochaine sera la bonne, mec. Tu m'y verras tous les jours.

— (*affolé*) Mais c'est que je m'absente souvent ! Je ne pourrais pas…

— Tu me feras un double de la clé. (*cajoleur*) Je serai discret comme la nuit. T'as déjà vu une longue-vue… ?

— Vu, non. Mais lu, oui. Dans Mob…

— J'en aurai une et si jamais tu veux monter, je te montrerai. Salut !

La jambe avait laissé sa forme dans le lit. Comme la mère de Norman Bates. Ça m'a tellement angoissé que je me suis couché à côté. C'est dingue le sens qu'on peut accorder à un creux ! Le type n'avait pas dit quand il repasserait, aussi étais-je dans l'ignorance du temps qu'il me restait avant de faire disparaître cette trace, par étirement du couvre-lit, aussi rapide que le geai qui retourne à sa génoise. Je me suis mis à attendre. Je n'avais mal nulle part. Le toubib m'avait dit que l'histoire du nez était terminée. Il ne saignait plus. Il n'était pas cassé. Je n'avais qu'à faire attention la prochaine fois. Ce crétin n'avait rien compris, ce qui n'était pas le cas de la psy qui m'a offert une tablette de chocolat avec des noisettes dedans, il n'en manquait que quatre carrés, sans doute avalés avant l'explosion, « parce que je ne sais pas si vous êtes au courant, Volo, mais ça explose beaucoup ces temps-ci, et ce n'est pas, mais alors pas du tout, ce qui vous tracasse au point de vous inspirer le suicide. (*menaçante*) J'espère que vous me comprenez… »

Voilà dans quelles conditions je suis rentré chez moi. Vous en savez à peu près tout. Je dis à peu près parce que je sais bien que quand on a tout dit, il en manque, et c'est assez pour empoisonner le temps qu'on ne mesure plus, comme si on savait que l'histoire ne peut pas s'achever comme ça, et qu'on n'a aucune envie de sauter dans le vide à partir du grenier qui peut être considéré comme un septième. Je suis monté. La Poulemiot Kalashnikova Stankoviy était, à vue d'œil, entièrement montée. Comme il n'y avait pas trace de

munitions, je supposai que le type à la jambe de bois reviendrait avec, la prochaine fois, demain ou un autre jour. Le canon était dans la lucarne. Je suis redescendu en me demandant si cette histoire n'allait pas mal se terminer. Des fois que la psy le mette en garde :

— Il est complètement dingue, je vous dis ! Et vous installez une Poulemiot Kalashnikova Stankoviy dans son grenier !

— D'abord, madame (*c'est moi qui fais ce dialogue dans ma tête, couché à côté du creux de la jambe de bois*), je n'ai pas encore amené les munitions. Il ne pourra pas s'en servir. Je suppose qu'en mon absence, il est allé voir, qu'il a manipulé l'armement, qu'il a visé le ciel, qu'il s'est cru un véritable soldat… Deusio, je l'ai pas encore essayée…

— Quoi ! Vous ne savez même pas si elle marche ! Vous êtes…

— On verra bien, madame, le jour venu…

— J'espère bien que vous n'allez pas l'essayer avant ! Il en deviendrait fou !

Étrange, cette spécialiste de la folie qui parle de ma folie comme si elle n'avait pas encore eu lieu. Alors qu'elle m'avait traité de fou, à l'hôpital :

— Cependant (*mâchouillant son crayon*), je ne vous donne pas de traitement.

— (*affolé*) Et comment que je vais survivre !

— Vous n'avez aucune intention de survivre, Volo… Rentrez chez vous.

Je suis rentré. La suite vous connaissez. Du moins jusqu'à ce que ce type intervienne dans mon existence.

*

Il est revenu. Avec un type que je connaissais de vue. Il habitait au troisième, je crois. C'était lui qui portait la caisse avec marqué CCCP dessus. Ça devait peser, parce qu'il pliait. L'autre dévissait déjà sa jambe de bois et cette fois il me demanda pas si ça me gênait qu'il la couche dans mon lit (j'avais effacé le creux d'un trait de plume) vu que c'était là qu'il l'avait retrouvée la dernière fois :

— La dernière fois *que je suis venu*… dit-il en montant. Vous ne savez pas ce qu'il faut dire en temps de guerre, Volo, me reprocha-t-il sans cesser de gravir les échelons. Si vous dites *la dernière fois*, vous laissez tout le champ de la pensée à l'imagination. Pas vrai Peter ?

— Il s'appelle Peter … ? (*prononcez péteur*)

Je ne m'adressais pas à Peter qui me regarda comme s'il allait me le reprocher.

— Peter est un travailleur immigré, expliqua le type à la jambe de bois.

— Ah vouais… Et dans quoi il travaille… ?

— Pour l'instant il me file un coup de main, Volo. Si j'avais pas eu besoin d'un coup de main, j'aurais amené la Poulemiot Kalashnikova Stankoviy montée et prête à l'emploi. Est-ce que t'as eu une seule fois l'idée de me donner un coup de main, Volo… ?

— Et pourquoi qu'il te l'a pas donné… *avant*… ?

Peter, qui n'avait pas ouvert la bouche, par respect ou autre chose, se mit à rire comme il devait le faire chaque fois qu'il assistait à une conversation entre Ukrainiens de sang et de conviction :

— Parce qu'il n'y avait pas d'*avant*, décréta-t-il.

— Ça dépend de quel avant il veut parler, le gosse… fit le type à moitié entré dans l'obscurité du grenier.

— Ja ! Ja ! Vorher und nachher. Nicht dasselbe.

— T'es sûr de sa race ? lâchai-je comme si je parlais la langue de Hitler aussi bien que Goethe.

Ils rirent. Peter avait amené une corde. J'ai tout de suite pensé à me pendre. Vous ne savez pas ce que c'est. Mais il ficela la caisse, s'assura que le lien était solide et lança le bout dans la trappe. Elle se tendit aussitôt. Puis il posa la caisse sur le montant. Et elle monta. Il la suivait en ânonnant, la poussant à l'épaule. Il était baraqué comme un Russe de première ligne. La jambe de bois s'employait à creuser mon lit.

— Edwige m'a dit qu'on ne pourrait pas l'essayer en présence de…

— Me dites pas qu'elle aussi est une travailleuse émigrée !

Puis la trappe se referma sur une conversation entretenue en sourdine. J'étais seul. Je suis toujours seul quand ça va péter. Je m'attends toujours à ce que ça pète, mais plus encore quand je suis seul pour constater que je n'y peux rien. Je pouvais entendre les bruits métalliques, les glissements, le plafond semblait se rapprocher, j'étais couché avec la jambe de bois, un tas de souvenirs me revenaient, les vacances, la sœur que je n'ai jamais eue, la campagne sans rien autour que le ciel et les arbres, les orgasmes provoqués plus par dépit que par plaisir. Ils manipulaient le bonhomme d'armement. Devaient essayer à vide. La culasse claquait. Je les voyais épauler comme je l'avais fait en leur absence, mais alors c'était la nuit et l'horizon clignotait comme une voiture de pompier. Je ne souhaite à personne de s'angoisser de cette manière, comme le taulard qui fait le dos rond avec la ferme intention de tout refaire, mais en mieux cette fois, dès que ce sera possible.

*

C'est alors que ça a pété. En pleine pensée. Comme d'habitude. Mais cette fois je ne relisais pas les *Nourritures terrestres*. Je ne lisais rien. Je caressais la jambe depuis une demi-seconde. J'ai cru

que c'était elle qui explosait. Il s'est mis à faire jour. Un grand jour comme quand on sort dans la rue après avoir franchi la porte du hall où jouent les petites filles avec les miroirs antagonistes destinés à donner de l'infini à cet espace premier. Je sors et le soleil m'éblouit et pendant une bonne minute j'avance en aveugle et ça me fait un plaisir fou de continuer d'exister sans l'ombre pour donner du sens à la lumière. Hélas, ça ne dure pas. Et bien cette fois ça a duré. Le ciel m'est apparu ! Immense, avec sa colonne de fumée noire. Je voyais les âmes monter en hurlant qu'elles n'en avaient pas envie, qu'elles n'avaient rien demandé et qu'on annule cette transhumance non désirée. Moi, je montais pas.

J'étais assis sur le lit. Ça bougeait plus. Il y avait eu un mouvement irrépressible de translation, sans rotation à la fin. J'étais revenu à la place que j'occupais avant que ça pète. Le voyage avait été de courte durée et je constatais avec une joie sans remords que la jambe de bois était bien enfoncée dans son creux. De ce point de vue-là, rien n'avait changé. Mais le ciel avait pris toute la place et sa noire colonne s'élevait tandis que les choses et les êtres retombaient en tournoyant. Des cris ? Sans doute. Mais à ce moment-là, j'usais d'un autre langage : le silence intérieur. Comme c'était beau ! Plus de plafond. Plus de grenier. Plus de toiture et à mes pieds plus de plancher à part un angle droit qui s'accrochait au mur mitoyen où les tapisseries claquaient comme des drapeaux. Si c'était le moment d'en finir, il était au poil. Six étages à franchir en verticale

descendante. Pour s'écraser et s'éparpiller au moins un peu dans un tas de gravats et de corps qui s'immobilisaient au fur et à mesure que le temps passait.

Combien de temps, les amis ? J'en sais rien. La colonne de fumée s'arrachait doucement, comme si le ciel voulait récupérer son bien. Les sirènes, pas celles d'Ulysse, déchirèrent le silence comme Ubu les soldats russes de son théâtre. Je venais de vivre un moment d'irréalité. Et ça me rendait tellement heureux que j'en conçus un irrésistible désir d'en finir enfin. Certes, six étages, ça n'est guère impressionnant. Mais le corps humain n'y résiste pas. D'autant qu'il a eu le temps de se déchirer à la pointe brisée des solives et autres chevrons croissant comme le mal dans un bouillon de culture. J'étais aux anges !

Et personne à qui parler. Je tentais de distinguer les choses, en bas. Mais pas une trace de la Poulemiot Kalashnikova Stankoviy ni de ses servants patriotiques ou mercenaires. Des chevelures ensanglantées, des cheveux encrassés, des boucles revues et corrigées par la poussière et les jets de sang. L'idée de me détruire définitivement dans ce fatras immonde ne me séduisait guère. J'avisais cependant un espace libre de gravats : un dallage de noires et de blanches géométries. Il était épargné, comme moi j'épargnais la jambe de bois que je ne lançais pas dans ce vide architectural. Cette fois, pas de flic pour me retenir par le cou. Et l'hôpital ne verrait pas mon corps, *cette fois*. Plus de toubib, plus de

psy, plus de rapports confidentiels, plus de retour en tram, plus cette dernière fois que je monte cet escalier avec l'intention de ne plus le redescendre que les pieds devant, nom de Dieu !

Sous moi, le plancher tremblotait. Le mur crachait un peu de sa poussière intérieure. Il fallait que je saute avant. J'aimais bien cette idée d'un *avant*. Un *avant* comme je n'en avais jamais conçu ni vécu. Mais pas le temps d'aller au bout de cette réflexion pourtant prometteuse, moi qui n'ai jamais cessé d'écrire. Et pour quoi, je vous le demande, maintenant que vous me lisez. Ce moignon de plancher menaçait de couper court à ma pensée avant qu'elle en vienne à s'achever d'elle-même. Vous comprenez ? Moi pas. C'était une solide construction soviétique. J'avais confiance en ce qui restait d'elle. Le lit ne glissait pas, ni ne menaçait de le faire, malgré l'obliquité du sol dont les lattes laissaient béer leurs jointures. J'étais bien, ô ma mère ! Sauf que je montais pas au ciel. Et que j'allais redescendre sur terre par ma seule volonté, ô ΙΧΘΥΣ !

Je fermais les yeux pour jouir de ce moment inespéré, une main sur la jambe de bois et l'autre sur ma racine terrestre. Jouir ou ne pas jouir avant de n'être plus, telle est la question, ô Dounia ! Le silence personne ne le troublerait plus au point de m'en priver alors que je ne demande rien d'autre. Pourtant, quelque chose glissait. Je n'ouvris pas les yeux, de peur de rompre le tacet. Ça glissait pourtant. Une voix m'interpela alors :

— Vous êtes sauvé ! Ne bougez pas ! J'arrive !

Dieu parle-t-il ainsi aux hommes ? Je soulevais une paupière. Ô *porca miseria* ! Quel mal j'ai à décrire ce misérable moment ! Un homme s'avançait vers moi. À l'image de Dieu. Et comme un homme ne s'avance jamais dans les airs sans un instrument sous les fesses ou les pieds, celui-ci s'accrochait à la barrière de sécurité d'une nacelle. Je la voyais osciller dans l'air maintenant libre de poussière. Ça grinçait en coulissant. Un casque scintillait sur des épaules couvertes d'un lourd manteau ignifuge. Je les connaissais, les pompiers. Je les haïssais. Celui-ci avait l'air sympathique d'un humaniste qui ne connaît rien à la Renaissance ni n'en a aucune idée. Il venait me chercher ! Quelle chance j'avais eue de ne pas avoir été emporté avec le reste des murs, des planchers, des meubles, des corps, des appareils ménagers, des lits et de leurs armoires, des miroirs définitivement brisés, ah mais par quel miracle ! Ô icône !

— Ne bougez surtout pas, mon garçon. Vous avez conscience que ce plancher peut céder à tout moment. Vous ne voulez pas mourir…

— Mais si, je veux !

Me regarda comme si je n'avais jamais servi la messe. Puis parla dans son microphone, le menton tourné vers l'épaule, ayant perdu la joie de l'humaniste qui a cru un moment qu'il était le Sauveur,

retrouvant les gestes du professionnel qui, en l'espace d'une réplique (la mienne), a compris que la situation se gâtait.

La nacelle s'éloignait. Ça coulissait. Ça grinçait. En bas, le diesel s'époumonnait. Le pompier humaniste ne me perdait pas de vue. Il s'attendait à. Il n'était pas venu pour ça. On ne l'avait pas prévenu. Il avait dit :

— Je reviens.

Et la nacelle avait reculé, d'abord par petites saccades dans l'air saturé d'odeurs maintenant. Ça sentait la ville, mais en pire. Rien n'avait changé, sauf par exagération des phénomènes ayant conduit à cette situation ingérable avec les moyens d'un pompier, quel que fût son degré d'humanisme. Pourquoi revenir ? Avant ou après ? Mieux vaut avant, l'ami, de ton point de vue, parce qu'après, pas la peine de revenir. Ce qui est fait est fait. Origine même de la tragédie qui, depuis Dante, est une comédie qui se termine mal, alors que celle qui se termine bien n'a rien changé ni au temps ni à la condition humaine. Arrrgh !

Ça tenait le coup. Mais je n'avais plus le temps. S'il revenait avant, il se passerait quelque chose que je ne maîtriserais peut-être pas aussi bien que je le voulais. J'avais le temps, mais sans possibilité de le mesurer avec les moyens qui sont les nôtres en temps ordinaires. La nacelle mettrait aussi du temps *à revenir*. Avec quels moyens ? Je n'en imaginais aucun, sauf s'il s'était agi de mettre fin à

mes jours par le moyen de la ligne de mire et de la récupération des gaz. Bah ! Il n'est pas si désagréable que ça de ne plus savoir distinguer le temps de l'attente.

Et en effet la nacelle revint. Ça grinçait moins, mais ça grinçait. Le coulissement était impeccablement oblique. L'angle parfait pour m'atteindre sans erreur de jugé. J'étais exactement là où je devais être. Sauf que ce n'était pas le pompier qui s'agrippait dans la nacelle. C'était Edwige. À l'hôpital pendant les entretiens nécessaires à l'établissement d'une fiche de sortie (sans traitement), je n'avais pas remarqué son accent étranger. Maintenant, il surfaçait ses intentions :

— Ach ! Né phousse inguiédez bas, Bolo ! Ché zuis là. Ché fiens phousse zauver ! (*un temps, grincement, coulissement, approche*) Chustement, ché abordé guelgue joze gui phousse véra tu bien. Oufrez la pouche, Bolo !

J'ouvris la bouche. Elle lança la boulette à une distance d'à peu près dix mètres. Elle ne rata pas sa cible, qui était ma langue :

— Phousse l'afez drop bendu, Bolo ! Ze n'est bas gomme za qué phousse aller quérir ti mal qui phousse ronche ! Sucez pien ! Et longdemps, Hurensohn!

Je suçai. Ça avait goût à citron ou mandarine, je ne parvenais pas à distinguer le vrai du faux. On entendit un cri venant d'en bas :

— Ne faites pas ça, Edwige ! Vous prenez le risque de…

— Allez tonque phousse vaire enguler, phousse et fos dhéories ! (*s'étant tournée vers le bas, puis s'adressant à moi*) D'abrès zé gué ché gonzdate, ze blancher est zolide gomme ein Sonderkommando !

— Vous allez provoquer une catastrophe, Edwige ! gueulait un Brigadeführer casqué comme un hoplite corinthien.

Mais Edwige était tenace. Elle me savait fou. Pourtant, elle avait signé la fiche de sortie et le toubib l'avait contresignée sans y jeter un œil qu'il avait expert en autre chose que la folie, les taches de sang qui honoraient sa blouse en témoignaient assez.

— Je vais sauter si vous tentez de mettre le pied chez moi !

— Mais zé n'est blus gé phousse, Bolo ! Phousse êdes Ruzzes maindenant ! Ils ont cagné la querre ! Phousse n'y bourrez rien chancher ! Engore une !

Cette fois, je dus déplacer ma tête d'un bon centimètre pour ne pas rater la boulette que je mâchais aussitôt comme s'il s'agissait d'une de ces têtes de nègre qui ont bercé mon enfance. Elle parut satisfaite. Cependant, une troisième boulette (prononcez poulette) était nécessaire pour compléter le traitement dit instantané en usage en cas d'urgence. J'ouvris la bouche, prêt à manœuvrer ma tête pour ne pas la décevoir. Je l'aimais. Et pourtant je n'avais pas l'âge.

— Je veux mourir ! Personne ne m'en empêchera. Ni vous ni vos *poulettes* ! J'en ai connu de plus jouasses en Andalousie, à G*, elles arpentaient le paseo marítimo, en jupette et les seins à l'air, et je bandais beaucoup plus que maintenant, Edwige !

— (*sans accent pour faciliter la lecture*) Pourtant, vous allez mourir. Ou c'est du moins ce que vous prétendez, Volo. Les hommes bandent dur avant d'y passer, à moins de mourir vieux et sans combat. Ouvrez la bouche !

— (*bruits de mastication entre les mots*) J'aurais tellement voulu écrire un livre avant de partir… Pas même planté un arbre…

— Vous avez trois fils…

— Mais pas de sœur ! J'ai menti à propos de ma sœur…

— Je ne m'y suis pas trompée. Et puis nous avons les moyens de…

— J'ai commencé à baiser à l'âge de treize ans. Je m'en souviens comme si c'était hier. Ce n'était pas un viol. On avait pris le temps de se déshabiller. Même que ça nous faisait rire. Petits rires échangés dans le taillis, nos pieds foulaient les feuilles mortes depuis longtemps… je vous ai déjà raconté ça, non… ?

— Recommencez si c'est important. Je vous écoute…

— Cependant, demeurez dans votre nacelle. (*riant*) Je ne tiens pas à mourir en votre compagnie !

Elle parut vexée par cette remarque qui avait fui de ma bouche. Elle n'avait aucune envie de mourir, mais si elle devait mourir, alors que ce fût en compagnie, même la mienne (*trente ans de différence d'âge, une génération*). Elle semblait résignée maintenant, tout ouïe selon ses dires que je suçais comme mes doigts. La nacelle oscillait comme le temps des horloges. Mais le plancher représentait mon temps, celui que j'avais jeté aux orties afin de mourir comme un objet. Vous comprenez ? Moi pas.

— Vous ne dites plus rien, Volo…

— J'attends.

— Le courage vous manque. Ou c'est l'inconsistance de votre volonté.

— Vous avez tué beaucoup d'hommes au cours de votre existence, Edwige ?

Comme elle ne menaçait plus de mettre ses pieds d'émigrée sur mon plancher des vaches, en bas on se contentait de maintenir la pression hydraulique dans les vérins. Le diesel ronronnait et sa fumée d'échappement avait l'air de sortir du culot d'une pipe. L'air du large nous envoûtait, ô bastingages !

— Vous dites que vous ne l'avez pas violée…

— Est-ce qu'on viole une fillette de huit ans ?

*

— Maintenant ça suffit !

Sitôt dit, elle sauta sur mon plancher qui pivota d'un quart de tour. Elle en fut plus étonnée et pétrifiée que moi. La jambe de bois glissa et dans l'élan que lui imprima l'obliquité du plancher, elle traversa la colonne de fumée et disparut quelque part dans l'obscurité des écroulements. « Mon amour ! » hurlai-je. Edwige ne trouva rien à saisir. Ses mains voletaient comme des oiseaux désespérés. Quelle migration ! Je la suivis, mais volontairement, d'un petit saut qui ne me coûta aucun effort. Nous chutâmes de concert, à un mètre de distance l'un de l'autre. Au passage, son corps se déchira sur la cassure d'une poutre. Elle me couvrit de son sang mercenaire. Je n'en continuais pas moins de chuter, alors qu'elle dégringolait dans les ruines. J'étais seul de nouveau. Cependant, ma chute fut interrompue par un matelas. Encore raté !

L'homme pressé

Les lettres étant en majuscule, on pouvait lire aussi bien presse que pressé. Amanda, circonspecte, examina l'homme des pieds à la tête. Il n'était pas bien grand, mais ça ne voulait rien dire. Il venait de France, comme le vin de sa cave. Il y avait une cave sous la maison. Une ancienne cachette du temps de la guerre civile à laquelle, « évidemment », elle n'avait pas participé. Les brigades internationales avaient agi sans elle. D'ailleurs, elle n'était pas née à cette époque-là. L'homme, qui s'appelait Octave, se demanda pourquoi elle en parlait. Il n'était pas venu pour ça. Tout ce chemin en passager clandestin et cette poussière. Il en avait la langue sèche. L'haleine de cette femme était anisée. Il n'y a rien comme l'anis pour vous donner soif. Elle lui rendit sa carte, car elle la lui avait arrachée et ses yeux de loutre s'étaient arrondis en se posant sur la surface où étaient imprimées les données qui justifiaient sa présence sur le seuil de cette maison.

— Sauf que vous vous trompez, monsieur. Je ne suis pas Nikita K. Je suis…

— Oh ! Lala ! Je m'excuse. Je ne voudrais pas vous…

— Mais vous ne me dérangez pas, monsieur. Je mets un foulard et je vous accompagne. (*mains dans chevelure avec doigts couverts de bagues qui avaient l'air de valoir leur aspect*) Je ne sors jamais sans quelque chose sur la tête. Mon mari est mort suite à une insolation. (*claquant sa langue dans une bouche ouverte avec langue rose dedans*) Ce qu'on s'est aimé ! Si vous saviez…

Il ne le savait pas, « évidemment ». Il en savait plus à propos de cette Nikita K., mais pas assez pour écrire l'article que lui avait imposé le REC. Il craignait toujours l'ambigüité qu'un seul mot peut interposer entre lui et le lecteur qui, même éduqué en poésie, redevient amateur de journal s'il en a un entre les mains et sous les yeux. Amanda retourna dans son ombre sans refermer la porte derrière elle. Il y avait un fouet cloué au mur, un de ces anciens fouets dont on se servait du temps où les chevaux. Il vérifia le clouage. Il était impossible d'arracher le fouet à son mur sans l'endommager. Il compta les clous, comme s'il cherchait maintenant à perdre du temps pendant qu'elle faisait de son mieux pour paraître moins marquée par le même temps. Il n'y a qu'un temps, hélas. On a beau le multiplier par les moyens du récit, de la voix ou de je ne sais quoi encore, le temps est unique, il n'y en a pas d'autre, et c'est le même pour tout le monde. Il pensait : *on s'est bien gourré avec cette littérature*. Il y pensait chaque fois que les circonstances laissaient apparaître une faille chronologique ou autre. Il y avait des tas de failles à explorer, mais ça n'avait rien à voir avec le temps qui

détruit la femme et pousse l'homme à ne plus l'aimer. Elle revint avec un foulard sur la tête, noué sous le menton, et elle sentait la lavande ou quelque chose dans le genre salle de bain, ce qui provoqua une autre faille et il se vit enfant, mais sans que cela ne prît un sens. Il était sur le seuil. Elle ne l'avait pas invité à entrer, alors que l'ombre se trouvait à portée de son imagination. Le soleil martelait sa face postérieure, comme devant une cheminée, à l'époque de l'année où les loups se nourrissent de vent, mais la rythmique de Villon avait disparu depuis hier, depuis qu'il s'était mis à errer dans ce pays en proie au désert. « Jadis, un écureuil pouvait traverser tout le pays sans jamais mettre ses pattes sur le sol. » Les entreprises humaines n'aiment pas les écureuils. Le vieux qui lui avait parlé ainsi se présentait comme un spécialiste de la Grande Armada. Et il lui avait aussi parlé de Colbert et de la forêt des Landes. C'était un vieil anarchiste, qui vivait à Londres et avait connu la guerre. Mais ce n'était pas le sujet. Quelqu'un d'autre en parlerait, dans ces mêmes pages. On y parle de tout et de rien. Et la publicité finance. « Sinon, dit l'anarchiste, vous n'êtes pas payés, / *presume*… » Ouais.

— Je suis prête, dit Amanda. C'est l'heure de la *copita*. Vous tombez bien.

Il ne répondit pas, ni jamais ni peut-être. Il ne connaissait pas d'autres réponses à la question posée régulièrement par ses interlocuteurs. Mais quelquefois il acceptait un café et c'était plus

facile de parler du café plutôt que de se lancer dans une description documentée du phénomène qui affecte l'ennui et ses proies. Il redescendit les trois marches et s'inclina presque pour la laisser passer. Il aimait cette sensation d'avoir à portée de la main un objet du désir, que ce fût une femme, comme c'était le cas en ce moment, ou seulement une idée extraite d'un livre ou d'une publicité. Il était vêtu légèrement, sans slip ni autre dessous et son pantalon et sa chemise se laissaient caresser par la brise. Il avait chaussé des tongs et sur le chemin, alors qu'il conduisait une voiture de location, il avait pensé aux scorpions, aux scolopendres, aux vipères du chemin qu'il n'avait aucune envie de fouler. Il conduisait pieds nus depuis qu'il était arrivé. Et la sueur de ses pieds l'engagea même une fois à en parler avec un Anglais qui portait des chaussettes et chaussait des sandalettes de cuir, très féminines. Voilà à quoi il pensait en marchant avec cette femme, à rien d'autre. Elle chaussait des espadrilles.

— C'est cette grande maison, dit-elle en la montrant du doigt. Les enfants ne sortent pas à cette heure. Le risque d'insolation est grand, monsieur. Et depuis je suis seule.

Elle ne tira pas sur la chaînette qui pendait en marge de la grille d'entrée. Il la suivit. Il y avait en effet deux enfants dans le patio. Il vit le fauteuil à roulettes, mais personne dedans. Le pot, bordé d'un blanc jauni par le temps, ne contenait rien. Il craignit que Nikita K. fût atteinte de paralysie. Il ne connaissait pas ce détail et se reprocha

de ne pas avoir lu la notice jusqu'au bout. Le REC était un professionnel consciencieux et exigeant. Vous étiez censé lire ses notices. Il les rédigeait lui-même, dans un style presque littéraire, avec des soulignements cependant, histoire de rappeler qu'un journal n'est pas une officine littéraire. Mais Octave n'avait pas tout lu. Il n'aimait pas se laisser influencer. Il souhaitait toujours se forger sa propre idée du phénomène à décrire avec les moyens stylistiques imposés par le métier.

— Je ne resterai pas longtemps, s'empressa-t-il de préciser après qu'Amanda eût appelé l'hôtesse de ces lieux en phase terminale.

— Vous avez tout le temps qu'il faut, dit-elle, les mains toujours en porte-voix. Vous verrez qu'elle en sait plus que vous sur le sujet.

— Mais vous ignorez de quoi…

Il ne termina pas. Nikita descendait les escaliers qui montaient dans la coursive périmétrique, disons trois mètres au-dessus du niveau où il se trouvait. Les enfants demeuraient immobiles parmi les fleurs d'un carré. Il y avait quatre carrés et des symétries qui vous accaparaient tandis qu'on vous incitait à renouveler le contenu de votre verre. Amanda en avait parlé en chemin. Et en effet, la bouteille de Machaquito était sur la table. Il y avait des lys passablement penchés et une corbeille de fruits, des bananes avec des taches noires typiques. Il savait cela. Il ne savait pas tout, mais il en savait assez question couleur locale. Nikita était vêtue d'une

chemise avec sans doute rien dessous. Ça flottait dans tous les sens, en l'absence de vent, mais ses mouvements se chargeaient de ces changements. Elle semblait s'être préparée de longue date à cette espèce de ballet dont la nature était « évidemment » érotique, sinon il ne serait pas venu, il aurait attendu de changer de sujet, mais les premières lignes de la notice étaient claires. Sans slip, il prenait le risque de passer pour un satyre. Elle l'invita à prendre place sur une chaise dont il tapota les coussins.

— S'il y en a trop, dit-elle en parlant des coussins, vous pouvez les jeter à même le sol.

Et aussitôt qu'il les jeta et qu'ils s'empilèrent sur le dallage, à proximité de la murette rouge d'un bassin où clapotaient des algues en fleurs, les enfants se précipitèrent et se disputèrent pour y prendre place sans intention de partager. La petite fille, sept ou huit ans pas plus, gagna. Elle y prit place en tailleur et ajusta sa robe sur ses cuisses. Le garçon s'assit sur la murette et, les coudes sur ses genoux, reposa son énorme tête dans ses mains formées pour l'occasion en coquillage marin ouvert comme pour l'amour. Octave avait toujours aimé les petits garçons, surtout ceux avec une grosse tête qui leur donnait un aspect de nourrisson. Il aimait aussi les petites filles, mais n'en avait jamais touché. Il ne disait pas « caresser », il disait « toucher », mais comme il n'en avait jamais parlé à personne, la distinction demeurait non pas une énigme, mais un secret.

— Vous prendrez bien un petit verre, proposa Amanda à la place de la maîtresse de maison qui, elle, donnait plutôt l'air de prendre son temps.

Octave ignorait tout de ce temps. Il se reprocha, sans violence toutefois, de ne pas avoir lu la notice jusqu'au bout. Le REC n'avait pas manqué ce genre de détail, il était impossible qu'il en ignorât l'importance du point de vue journalistique qu'il ne fallait certes pas confondre avec celui de l'esthétique, mais les choses ne confinent-elles pas à l'apparence et à ses promesses de plaisir, dans la douleur comme dans ce qui n'en est pas ? Il accepta le verre qu'elle tenait par la jambe et pinça délicatement le pied circulaire. Il manquait un doigt à cette main. Encore une question qu'il ne poserait pas. Il ne dirait rien non plus du fauteuil et de son pot qui sentait l'eau de Javel.

— Nous avons décidé de rester, dit-elle, car la maison nous appartient. J'ai encore d'autres cousins andalous, mais je n'en ai rencontré aucun.

— Tu les rencontreras, affirma Amanda.

— Je n'ai pas grand-chose à dire, reconnut Nikita. Mais si vous en savez plus que moi…

Il avala une viscosité qui s'empara de sa langue toutefois. Elle attendait qu'il la mît sur le chemin d'un entretien susceptible d'inspirer un article. Il avait pensé à un tas de choses sur la route,

mais aucune n'avait séduit son esprit à la recherche d'une originalité compatible avec la facilité qui doit impérativement séduire à son tour le lecteur.

— Monsieur est un professionnel, dit Amanda. Laisse-toi faire, *querida*.

— En réalité, commença-t-il et aussitôt il se reprocha cette tentative de situer la conversation sur le terrain de la réalité. Il n'était pas venu pour ça. Et sans doute que s'il avait lu la notice du REC jusqu'à son point final il saurait maintenant ce qu'on attendait de lui sur le terrain cette fois d'une fiction agréable à envisager sous l'angle de l'humanisme le mieux partagé en ces temps de conflits incessants. Son esprit s'embrouilla dans cette salade universelle. Maintenant qu'il était sur le point de vider son verre et même d'en lécher la paroi où s'écoulait un mince filet d'une opacité quasiment hallucinatoire, il se douta qu'elle ajoutait quelque chose à la liqueur destinée aux étrangers de passage. Ce n'était pas du Machaquito. C'était une liqueur maison à base d'anéthol. Il voyait à quel point sa transparence était légèrement troublée et il situa, à travers le verre, des cristallisations en croissance. Le visage de Machaquito, d'ordinaire si fier d'en être un, était effacé et la trace d'un pouce avait laissé sa *papillarité*, si je puis me permettre ce néologisme parfaitement identifiable par le lecteur dit moyen, voire moins, dans le rouge délavé de la muleta. Il était impossible que cette bouteille eût été récemment débouchée. Elle avait servi plusieurs fois. On

(elle) y versait la liqueur fabriquée à la cuisine avec du vulgaire anéthol et l'illusion diminuait d'efficacité après chaque remplissage, laissant petit à petit la place à la seule réalité possible. Cette femme trichait. Cette vérité figurait-elle dans le memo du REC ? Et comment ne pas penser que cette seule tricherie en était une parmi d'autres ? Amanda était-elle chargée de le saouler ? C'était elle qui servait. Elle s'y employait sans dissimuler ses airs de perversité maladive.

— J'ai laissé mon appareil photo dans la voiture, dit-il et comme il allait se lever, les enfants proposèrent d'une seule voix d'aller le chercher, tendant deux mains qui attendaient maintenant de recevoir la clé, il dit : le coffre est un peu capricieux. Je m'en suis aperçu dans une station-service. Voulant l'ouvrir pour en sortir ma casquette, j'ai constaté que la serrure ne fonctionnait pas. L'employé qui gonflait des pneus dans l'atelier m'a crié de loin qu'il fallait se montrer plus ferme avec ce modèle qu'il connaissait bien et il s'est amené et d'un coup de pied il a ouvert la malle et…

— Vous êtes venu sans casquette, dit la petite fille. (*minaudant*) Moi aussi je peux donner des coups de pied. Mieux que Volo.

— Tu n'as jamais ouvert de malle de cette façon, dit Volo.

— Qu'est-ce que tu en sais ? (*philosophe*) Il y a toujours une première fois, n'est-ce pas, monsieur ?

— Non, non, non ! interrompit la belle Nikita. Vous risqueriez de le faire tomber.

Elle parlait de l'appareil photo. Il n'y avait pas d'appareil photo dans la malle. S'il avait lu la notice jusqu'au bout, il saurait maintenant si le REC avait prévu des photos et alors le photographe ne serait pas en train de se demander où était passé l'ami Octave.

— On ne se dispute pas, dit Nikita. Monsieur Octave sait ouvrir cette malle, ce que vous ne savez pas. Laissez-le faire.

— Est-ce qu'on peut venir avec vous, monsieur ? demanda la petite fille qui avait appelé son frère Volo alors que son propre prénom n'avait pas été prononcé ; encore un détail qui appartenait à la notice.

Il éprouva alors le désir de se mettre en colère, comme on le fait habituellement avec les enfants qui vous emmerdent on ne sait si intentionnellement ou parce qu'ils sont comme ça. Ses mains suaient sur ses genoux, sous la table.

— Je ne sais pas si maman sera d'accord, fit-il enfin. Vous avez entendu parler de l'insolation ?

Il vit comment Amanda frissonna. On aurait dit, mais c'était « évidemment » une illusion due à l'additif hallucinatoire dont Nikita faisait usage dans l'élaboration de son ersatz d'anisette, qu'elle s'était rapprochée de lui. Tel est le Désir.

— Maman est d'accord, les enfants, dit-elle comme si elle était autorisée à se substituer à l'autorité maternelle en usage dans meilleures familles, selon ce qu'on en sait si on est un lecteur assidu des conneries que le journalisme répand dans des esprits peu préparés à la rébellion organisée.

Octave chercha vainement une raison d'empêcher les enfants de le suivre, l'insolation n'en étant plus une. Or, il n'y en avait pas d'autre et c'eût été idiot de chercher à l'imposer. Ce n'était pas une raison et aucune autre raison ne pouvait pousser Nikita à contredire son ami Amanda. Pendant qu'elles se consultaient du regard, Octave feignait de fouiller le fond de ses poches. À part sa bite turgescente, il n'y avait rien, pas de clé en tout cas. Il avait l'air de se branler, debout entre Amanda et la table que les mains de pianiste de Nikita visitaient en experte de l'attente réduite au silence. L'autorité d'Amanda s'imposait toujours et les enfants le savaient. Ils se réjouissaient d'avance. La petite fille se mit à tirer sur le pantalon au niveau de la ceinture, disant « Viens, monsieur, je connais le chemin.

— Moi aussi je le connais ! grogna Volo et aussi sec il se jeta dans le fauteuil qui recula par effet contraire.

— Volo est paralysé, dit la petite fille en levant sa mignonne tête et sans cesser de tirer sur la ceinture du pantalon.

— On ne dirait pas, fit Octave, mais cette question n'en était pas une. Il était certain qu'elle ne figurait pas dans le memo du REC. Pourtant, le pot du fauteuil avait été récemment nettoyé. Son odeur de chlore témoignait d'un usage qu'il n'était pas difficile d'imaginer, même si Volo n'était pas aussi paralysé que sa petite sœur le prétendait.

— Pourtant, il l'est, insista-t-elle et elle rechercha des yeux l'approbation de sa mère qui se contenta de remplir son verre et de le porter à ses lèvres.

— Je l'ai vu marcher, dit Octave, comme toi et moi. Je ne sais pas ce que signifie ce…

— Tout ce que tu cherches, dit la petite fille en grimaçant, c'est pas la clé ni l'appareil photo. Tu veux y aller seul. Or, moi je ne veux pas !

— Ah ! mais c'est fort de café ! s'écria Octave.

Et il tordit la main de la fillette qui dut lâcher sa prise sur la ceinture. Cependant elle se saisit du pantalon et faillit bien empoigner la grosse bite du monsieur. Il esquiva l'assaut et recula. La mère n'avait pas bougé. Elle n'avait pas changé de position, veux-je dire. Et Amanda, les fesses sur la table et les bras croisés sur ses seins, hochait une tête dubitative en se mordant les lèvres.

— Laissez-la vous accompagner, dit-elle. Elle est curieuse comme une pie. Elle veut toujours savoir. On ne sait jamais trop quoi, mais elle parvient toujours à savoir. Vous apprendrez à la connaître si vous restez parmi nous. Ne me dites pas que vous n'êtes pas venu pour ça.

La sirène de la mer Noire

Il y avait des chevaux. « Si tu n'as rien à dire, laisse tomber. » La manzanilla (je me souviens) rassérénait les esprits. « Qui ne s'est pas prosterné ? » Des arabo-andalous nerveux et stylisés par le pinceau. Mais elle montait un palomino. Grande crinière non tressée. Sa robe en quart de cercle contre le flanc de l'animal. Vert et blanc sont les couleurs. Le peigne noir, haut perché, le voile descendant sur son bras. « C'est elle ! » Le Gitan rajusta son boléro. Or des doigts. Des scintillements partout. Le verre, l'or, les paillettes, les harnachements. Couleurs cinglantes. Beaux visages fardés. Les dents. Nous traversâmes la foule. « Tu es venu ! » Non, elle dit : « Je ne vous attendais plus ! » et enfourcha sa monture, cette fois un alezan et son voile s'horizontalise dans la brise. Brise de mer. L'après-midi touchait à sa fin. Bientôt, le sens s'inverserait, mais je ne savais pas à quel moment. Je ne l'ai jamais su. Le soir, nous descendions sur la plage, évitant les rochers harcelés de moustiques. Le plancher sous mes roues. Approche de l'écume. Filmez. Creusez un trou de la profondeur d'un homme moyen. Contre-plongée. Je ne pouvais pas descendre. J'imaginais. De toute façon, il n'y avait pas de pellicule dans la caméra. Il n'y avait pas de caméra. J'imaginais tout cela. Personne n'entrait dans ma tête. Ça,

c'était le soir. Notez. Puis revenez au Rocío. Par le même chemin, oui. Elles avaient besoin de prier. La compagnie des Gitans vous plonge dans ce que l'Art sait de l'homme. Elle est apparue au moment où la brise de mer commençait à soulever la poussière. Des chevaux partout. Des cavalières endimanchées. Ces cheveux qui prennent de l'importance. Le tombé des robes sur les flancs des animaux. « Nous reviendrons l'année prochaine, » dit-elle, exultant, mais ma sœur répondit : « L'année prochaine, nous serons à Kyïv. » Mais nous habitions chez bonne-maman, pas à Kyïv. Le vent de la steppe ne vient pas de la mer. Je me souviens mal de l'estuaire. Juan crachait des noyaux sans arrêt. Sa main contenait un bocal entier d'olive. Il avait de grandes mains. Des mains d'homme. Il était déjà venu au Rocío. Il connaissait les chevaux. La plupart des cavalières avaient son âge. Ma sœur ne cachait pas sa jalousie de fillette sans poil ni seins. « Laissez passer ! » Non, nous ne revenions pas de la guerre. Nous ne revenions plus de la guerre depuis que mes jambes ressemblaient à des courgettes séchées. J'avais le cul toujours à l'air et bien vissé dans son popo. Mais en balade j'évite de chier. Je me vide chez nous, sans retenue. Ici, les chevaux m'inspirent, mais ce ne sont pas des mots qui me viennent à l'esprit. Les croquis du Gitan saisissaient exactement ce qui m'échappait. Mes yeux ne portent pas plus loin que l'endroit où vous vous trouvez maintenant. Vous vous y trouvez parce que vous m'attendez. Le flacon contient de l'eau bénite. Sous le plaid, je m'en

barbouille les couilles. Je ferai des enfants à ma sœur si personne ne veut de moi. Ou alors je deviendrai *marica*. J'enduirai mon gland de cette confiture qui attire les hommes. Sous le plaid leurs bouches avides. « Merci pour l'eau. » C'est alors que je la vis. En amazone sur un palomino blanc. Crinière au vent. Cependant les mors étincelaient. Et les brides étaient tendues. Elle souriait, mais sans regarder. Je me demandais ce qu'elle voyait. Elle ne me voyait pas. Ma sœur rit et dit : « Inaccessible ! » Tournoyant entre les verres. Au passage acceptant un morceau de beignet. Bouche ouverte avec langue dehors. Des gens souffraient sur la sente caillouteuse. Penchés comme des cierges au soleil. « N'entends-tu pas le chant, Volo ? C'est l'Arabie ! » Le palomino était parfaitement immobile. Seule la crinière voletait. Les mains tenaient à peine les brides, mais elles étaient tendues. La mienne se dressait sous le plaid. Bariolage écossais en milieu andalou. À la place d'un cheval, mon Oracing G2 Basketball. « Vous connaissez ? Non, non, je ne joue pas au basket-ball. » Je ne tue pas les toros. Je ne me tue même pas moi-même. Non, non, pas la guerre. Je marchais sur mes jambes quand nous sommes venus. Une chute, oui. Pas si haut, non. Deux mètres cinquante à peine. Pas de quoi briser une colonne vertébrale. Mais la murette… « Oh mon Dieu ! La murette ! » Les vieux s'y asseyaient en attendant le repas. Sous les orangers. Attendaient. La murette descendant vers la place. Il n'y a plus personne aujourd'hui pour en apprécier l'eau qui coule toujours, oui, oui. Coule sans personne

pour la boire. Personne pour en faire quelque chose. Mais nous n'y allons plus. Mes courgettes, vous comprenez ? *Calabacín, ¡si caballero!* Nous avons reçu des leçons de vocabulaire. « Vous connaissez notre langue mieux que nous, allez ! » Ce n'est pas une flatterie. Une politesse d'hôte. Gentillesse de voisinage. « Que cuisinez-vous ? » Puis on se pose des questions à propos de la chaise. Mais on ne les pose pas. Je ne joue pas au basket. Je joue aux cartes et aux devinettes. Je ne joue pas du couteau, non. Et je n'en jouerai jamais. La guerre se terminera avec moi. Je ne dis pas que je la regardais. Je ne dis pas que c'était elle que je regardais. Elle ne me voyait pas. Elle semblait ne pas voir. Une cécité nous eût rapprochés l'un de l'autre. Le palomino frémissait, tension musculaire de l'attente. Je n'avais jamais eu ce genre de vision. Encore qu'il ne s'agisse pas d'une vision. C'était une vue, oui monsieur. Je voyais, je n'étais l'objet d'aucune vision. Je voyais comme tout le monde. Les visionnaires meurtrissaient leurs genoux dans la sente caillouteuse. Vers l'horizon ils traînaient leur masse moléculaire. Penchés, courbés, équerre quelquefois. Mais son regard, s'il existait, était tourné vers la foule qui se pressait autour de la scène. Non, monsieur, je n'ai pas dit la Cène. Je ne sais pas ce qu'on y jouait, mais on s'y coltinait du texte. « Nous allons dans l'autre sens, Volo ! » On m'éloignait. De la scène et du palomino. « Quel palomino ? Il n'y a pas de palomino. Tu confonds. Je ne sais pas ce que tu confonds, mais tu confonds. Le temps. Le lieu.

D'autres personnages. Une autre langue, Volo ! » Je ne la reverrai plus, criai-je dans ma tête. Personne ne la remplacera. Pas même si je revois un jour notre estuaire labyrinthique. « Qui est-ce, bonne-maman ? — Une sirène. » Rares sont les sirènes. Ma sœur n'en est pas une. Je ne connais pas de sirène. Je n'ai même pas approché celle que ma grand-mère désignait sans la montrer du doigt. Tout ceci appartient à une littérature envisagée à un moment donné de l'enfance. Aujourd'hui, le Rocío fourmille et la brise de mer s'accroit avec la terre ensoleillée. Je ne veux pas prier. L'eau ne résout aucun problème de ce type. « Qu'est-ce que tu en sais, Volo ? » Alors juste pour essayer et sous le plaid j'asperge mes couilles, je les malaxe avec ferveur, mes courgettes ne s'en trouvent pas mieux. « Je ne sais plus quoi faire ! » Cri étouffé de la *madre*. La foule étouffe la douleur dans son ouate universelle. « Le fauteuil ne nous appartient pas, monsieur. Nous ne possédons pas de fauteuil de ce genre. Un fauteuil ordinaire conviendrait. Rien de luxueux, vous voyez ? Celui-ci nous a été prêté par le *municipio*. On ne s'en sert plus depuis que leur champion est mort. Il est mort, oui. Et ce fauteuil ne sert plus. Aussi le conseiller (vous le connaissez, non ?) a pensé qu'il nous serait utile. Mais Volo ne joue pas au basket, non. » Conversation en marge. Nous avançons. Qui sait si le miracle ne se trouve pas à l'endroit exact où il s'agit de se soumettre sans condition à ce qui est écrit ? Nous approchons. Les femmes sont voilées. Des fois qu'elles inspirent l'amour. Ma sœur (huit ans) fait la femme. Anti-sirène, oui.

Belle, mais seulement désirable. Je me retourne autant qu'il est possible de se retourner quand la colonne vertébrale est traversée d'acier et de feu. Les chevaux suivent. Ça renâcle. Ça leur donne des airs de rebelles. Les tresses tiennent bon. Plus loin elle tient la tête du palomino à l'équerre. Elle vient. Elle arrivera. Ici, on prie. On se jette dedans. On ne sait rien que ce qui se sait. Ne pas boire la manzanilla avant d'avoir vidé le sac de sa douleur. On voit les noyaux d'olive voltiger. Juan épuise ainsi le contenu de sa grande main d'homme. Vous ne pouvez pas savoir quel sens je donne à ce geste. Vous ne le saurez jamais. Sauf si je deviens *marica*. Elle seule peut me sauver de cet enfer. Belle comme elle est. Vous suivez ? Elle descendra de sa monture et comme les autres se traînera jusqu'au lieu où se trouve exactement ce qu'elle attend de l'existence. Que peut-elle bien en espérer ? Vous me dites, hein, si je vous emmerde. Ma sœur cherche la main de Juan. C'est tout ce qu'elle sait de lui. Un si bel adolescent. Court sur patte mais le visage est enchanteur, comme arraché à la légende. Jambes arquées. Il connaît les chevaux. Les filles qui les montent. Nous arrivons. Une Gitane propose un brin de romarin. Elle en caresse la paume de ma main. « Il te faut de l'eau bénite. Tu en veux ? » J'exhibe le flacon. Elle grimace. La concurrence. La famille. Elle disparaît comme la fumée des cheminées. Ceci est un film. Cessez de lire si vous n'écoutez pas. Un miracle est possible. Voici la mère. Non, ceci est ma demi-sœur. La guerre, oui. « Prenez un peu de

cette eau. » Du bout des doigts. Sur le museau dit bouche. Je la vois se livrer à cette libation. Recommence. Entretemps, elle penche le flacon et sa main s'arrondit. Quelle sirène ! Sans l'estuaire ni la mer qu'il nourrit comme si la nation n'avait pas le choix. Dites-moi si je deviens obscur. Je n'ai plus l'habitude de la clarté. Quelquefois j'accélère et d'autres fois je ralentis, mais on ne me voit jamais à l'arrêt, je suis le mouvement qui vous manque, pauvres êtres entiers ! « Qu'est-ce que tu regardes depuis tout à l'heure ? » Ma sœur. Elle cherche la fille. Il y en a des tas. Montées sur des chevaux qui semblent se rebeller. Sauf le palomino qui demeure immobile malgré le mouvement qui le rapproche de nous. « C'est elle ! Volo est amoureux de Cecilia ! » Elle a trouvé. Elle trouve toujours. Vous la verriez chercher. Elle s'obstine, mais sans paraître moins légère que les autres. Elle finit par trouver. Elle aime ces victoires sur le silence jaloux qui rythme vos heures. « Pauvre Volo ! » Je ne dis rien, ni oui, ni non. Je ne savais même pas qu'elle s'appelait Cecilia et qu'ici elle était connue de tous. Elle vient sauver son palomino. « Son cheval, non. Ce n'est pas ce qu'elle vient sauver. Veux-tu le savoir ? » Elle me le demande comme si elle ne savait pas ce que je désire. Comme si quelque chose, en moi, lui interdisait de parler si ce n'est pas ce que je désire. Nous sommes descendus d'un cran dans la profondeur de la chair, nous qui nous connaissons si bien. Elle n'a pas prié. Pas encore. Elle ne priera pas si elle dit ce qu'elle sait. Mais qu'est-ce qu'on peut sauver quand on

a que huit ans ? « Que sais-tu de … Cecilia ? » Elle grimace comme si elle n'en savait pas plus que les autres. Comme si Cecilia ne s'appelait pas Cecilia et qu'elle n'était pas une sirène. Comme s'il y avait autre chose à dire. Qu'elle n'est pas venue pour sauver son cheval « De quoi, mon Dieu ! » mais pour une autre raison qui pourrait « Je dis bien qui pourrait » me rendre fou de douleur ou quelque chose dans le genre, mais avec folie et douleur, coït divin. « Qui n'a pas prié ? Tu as prié, Volo ? Je ne t'ai pas vu prier. Quelqu'un a-t-il vu Volo prier ? (*plus près*) Tu dois prier plus que les autres, Volo. Tu ne peux pas échapper à cette malédiction ! » Qui parle ? Sinon la brise de mer. Le soir nous descendons sur la plage et nous recommençons, dans les lueurs des hôtels et des lampions du paseo. Nous ne serons plus ce que nous avons été. Pourquoi ? Parce que je n'irai pas à la guerre. Mes courgettes de jambes m'interdisent le combat pour la patrie. « Qu'est-ce que tu es allé foutre sur ce toit ? Il faudra bien qu'un jour tu nous expliques ! » Mais je ne dis pas que ma sœur sait, que Juan sait, que peut-être quelqu'un d'autre le sait, à Comala ou appelez ce hameau comme vous voulez, il y a toujours un témoin, on le devine au moment-même de tomber du toit, oh pas de si haut mon bon monsieur qui m'écoutez, pas de si haut ! Deux mètres cinquante à peine. Jadis, les vieux s'asseyaient sur la murette, épaule contre épaule, mais c'était du temps de l'émigration et tout le monde attendait, ceux qui étaient partis comme ceux qui étaient restés. Mais ce jour-là,

personne n'était assis sur la murette. Elle était tranchante comme un couteau. Elle avait conservé son fil malgré la désertification. Et Craaaaaac ! La colonne vertébrale est coupée, entre deux vertèbres coupées et te voilà candidat au miracle, voyageur du possible en compagnie des damnés de la chance, tous dans la perspective de cette rosée qui met fin à la brise de terre, au petit matin tranquille des réveils, les traces de fête sont sous les confetti. Oui, monsieur, je suis tombé d'un toit. À l'âge de onze ou douze ans. Pas plus. Le corps à cet âge ne pèse pas lourd, et la hauteur de la chute n'est pas aussi importante qu'elle en a l'air. Mais l'arête d'une murette n'est pas une arête de poisson qu'on pousse sur le marli de l'assiette, vous savez ? Avec cette attention-aux-arêtes-les-enfants ! Craaaac ! J'ai entendu cette cassure. Tout le monde l'a entendue. Ils ne m'ont pas sauvé. Ils ont attendu l'ambulance, comme je l'aurais fait moi-même. D'ailleurs ils n'étaient là que pour l'enterrement du vieux qui était mort naturellement c'est-à-dire dans le sens que ça devait arriver de toute façon. « N'y pense, plus, mon garçon, » aurait pu me conseiller mon déserteur de père, mais il n'était pas là lui-non plus. « Nous n'aurions jamais dû quitter notre maison, la grand-mère arthritique, le jardin de nos aïeuls. » Vous n'auriez pas dû. Mais vous l'avez fait. Et vous avez continué de le faire. Même les proxénètes de la Côte ne s'en consolent pas. Comme si nous étions des M. Qui nous jugera ? « Tu la trouves belle ? dit ma sœur qui sera privée de prière si elle continue. Tu ne sais pas de quoi je parle, mon pauvre

Volo ! » C'est bien, un Oracing G2 Basketball. Ça vous rend plus joueur que le meilleur des joueurs. Mais encore faut-il en avoir les muscles. Or, au moment où je revois la sirène, cette fois montée sur un palomino et non pas à la godille d'une barque, je suis encore un enfant, mes bras n'exercent aucune force sur les roues, sur cet acier qui suinte avec moi, car nous sommes au Sud de cette Europe qui en son Nord manque de soleil et de poésie de mer et de terre. Quoiqu'en ait dit ma grand-mère en cet autre moment où la sirène, pour la première fois de ma vie, fait son apparition, godillant comme un homme contre les pièges de la marée et des îles. Glissement désormais. Nous ne fuyons plus. Les mœurs locales nous conseillent la prière, nous prions. Elles nous demandent de nous asseoir, nous nous asseyons et nous partageons la nourriture. Couchez-vous là et nous voici dans les draps du lavoir. Je vois la sirène, les amis ! Elle s'approche. Ce n'est pas une vision. C'est une vue. Avec encore un peu de perspective. Dans la minute qui suit les lignes de fuite auront disparu, comme emportées par la brise de mer dont le souffle s'intensifie avec le soleil. Je veux être celui que je suis. Je ne désire rien d'autre. Je sens le souffle du palomino, sa crinière balaie mon visage, une jambe me frôle, drapée de sa robe, la botte mignonne dans l'étrier, cheville nue. « Si tu savais… » dit ma sœur. Mais qui se soucie de savoir dans ces conditions ? Elle ne me regarde pas. La sirène ne me regarde pas. Ma sœur me regarde. Je suis en bas, tout près de la poussière du chemin. À la

hauteur de mes yeux, la bottine noire à moins que ce soit une *zapatilla* de danseuse, je vois ces franges décrire le monde arabe et j'entends leurs mains, la plainte qui est aussi un signe de joie de vivre. « Volo ! Volo ! Ne rêve pas. Tu ne la connais pas. » Disant : tu ne la connais pas comme je la connais ou : comme nous la connaissons. Tu ne sais pas. Tu ne sais pas, Volo. Elle n'est pas faite pour toi. Jamais une sirène ordonnera tes obsèques. Tu mourras sans elle, Volo. Que faire ? Empoigner la jolie cheville et sourire en levant la tête pour rencontrer que sais-je… ses yeux… sa bouche… ? Elle qui ne me voit pas, qui ne descend pas de son cheval pour aller prier avec les autres, à l'endroit exact où un miracle est possible, rare mais possible. Cela s'est vu. Cela se verra encore. Cela peut-il se voir, là, à l'instant ? Alors le cheval pivote. Docile, le cheval. Il m'offre son poitrail. Pivote encore. Ses jambes cherchent le sol, ne dérangent personne, frémissent devant moi. Puis le voilà tourné, 180° de chair musculeuse, frémissante, précise. « Maintenant, tu vois ce que je veux dire, Volo. » Certes, je vois. Je vois ce que tu veux dire : la fourche n'est pas prise par la jambe pliée, rien sur le garde-jambe, on distingue très bien le moignon sous la robe, ma sirène a perdu une jambe. Mais dans quelles circonstances ? Ma sœur me le dira. Le palomino effectue un demi-tour, impeccable, sans poussière, sans bousculade. Il s'éloigne. Autre perspective. Le peigne étincelle. Voile par la brise secoué. Dans l'autre sens. Voyons, ma sœur… Où est la mer ? Par ici ou

par-là ? Je n'ai pas bu la manzanilla, mais c'est tout comme. *¡Ay! La uva palomino!*

En brosse

Bernardo, c'est le coiffeur. Il a une Puch. Elle ne date pas d'aujourd'hui. Et dans le cageot, au lieu des outils du *jornalero*, gants, sécateur, fil de fer, tenailles, il y a une tondeuse électrique, un vaporisateur, un paquet de lingettes, des tubes, des peignes, des brosses, les ciseaux à dents. Il monte en seconde, les gaz à fond. Son béret ne s'envole pas. Dans le río, sec à cette époque de l'année, des petits tourbillons de poussière se croisent selon on ne sait quel jeu qui, à mon avis, n'a rien à voir avec le vent, la brise de mer qui sent comme les mouettes. On n'entend que la pétarade du moteur. Bientôt, l'odeur de l'essence va entrer. Vingt secondes d'auto-allumage et le silence reprend les choses exactement là où le moteur l'a interrompu. Je ne sais pas s'il vous arrive de sentir le silence comme s'il n'était pas que le contraire du bruit. Je tourne en rond depuis ce matin. Cette chaise est trop grande. Ses roues ne sont pas à la mesure de l'enfant que je suis. Imaginez l'effort. Et cette odeur de lys. Ils gouttent sur la nappe, penchées dans une vasque de verre qui élance ses fûts dans cette blancheur. « Il sera à l'heure. Ne t'inquiète pas. Nous serons de retour avant midi. » Pourquoi midi ?

—¡Hola! ¿Hay alguien? Soy yo. El peluquero.

— Por aquí, ¡hombre!

Voilà que je parle comme un homme maintenant. L'homme que je ne deviendrai jamais. L'enfant qui n'ira pas à la guerre ne sera pas un homme. Cependant, j'ai atteint l'âge de la coupe en brosse. Ce matin, je vais dire adieu à mes boucles dorées, mes anglaises. Je n'ai pas chié dans le pot et je retiens ma pisse, juste au moment où je mettais ma bite à l'air pour pisser dans le bassin. « Ne pisse pas dans le bassin, Volo ! Il y a des poissons. Tu n'as pas vu les poissons ? » Une fois j'ai pissé sur les dahlias et un insecte s'est posé sur mon gland. La prégnante question du dard. Le corset est celui d'une guêpe. « Pourquoi ne t'a-t-elle pas piqué, Volo ? Réfléchis. Ceci est une mouche. Elle a l'air d'une guêpe mais ce n'en est pas une. Ce n'est pas de la chance que tu as eue. Sinon elle t'aurait piqué et maintenant tu souffrirais le martyre. Tu ne seras jamais un martyr ! » Martyr, dans leur nouveau langage, ça veut dire homme. Mais alors comment on appelle les enfants qui ne meurent pas alors que d'autres sont morts ? J'ai pleuré toute une nuit. Mais, *vamos*, tout ceci n'appartient plus à cette année nouvelle. L'âge, c'est l'âge. Et que tu ailles à la guerre ou que tu n'y meures pas, ta tignasse témoigne de ton âge. Bernardo est à l'heure. Il coupe les gaz, ça s'allume encore quelques secondes, puis ça s'arrête, cette fois sans explosion. L'odeur de l'essence, avec une nuance d'éther, envahit le patio où je retiens, de force, ma pisse et ma merde, comme un grand. Oui, j'ai déjà pensé au suicide, mais j'ai remis

cette conversation avec moi-même à plus tard. Bernardo est un petit homme au visage taillé dans un cactus. Mais ce sont ses mains qu'on voit. Elles sont fines comme celles d'une femme pas encore atteinte d'obésité. Sa sacoche de vieux cuir noir et craquelé pend sur sa hanche. Il a une main dedans. L'autre retire le béret dont le vent n'a pas voulu. Il a amené un catalogue. Tout de suite il l'ouvre à la bonne page. Le visage martial d'un type de mon âge sourit, mais sans féminité. Ma sœur m'a montré comment on sourit quand on est du genre féminin, même si on n'a pas encore atteint l'âge de saigner. Et en inversant le processus, qui concerne tous les muscles du visage sans exception, j'ai l'air de couler un bronze dans la douleur. Voilà l'homme que je vais devenir. Ça promet.

— Tu as l'âge, dit Bernardo. Ta mère est fière de toi.

Je ne dis rien. Comment peut-on être fier de ce qui n'est plus ce qu'on a voulu que ce soit ? Je n'avais pas pensé à une fierté. J'aurais dit amoureuse. Elle aime toujours mon père, même si elle aime ma sœur. Son existence s'est compliquée de deux hommes, comme si un seul ne suffisait pas à vous rendre aussi mélancolique qu'une poubelle qu'on ne vide plus et qui reçoit les ordures de passage.

— Tu as de beaux cheveux, dit Bernardo. Ça va être facile. J'ai apporté un miroir. Tu peux me regarder travailler dedans si tu veux. Évidemment, tu ne verras pas tout. C'est une question d'angle. Mais

tu t'en feras une idée. Voilà un moment qu'on n'oublie pas. Celui où on est invité à communier avec les autres. Redresse-moi cette tête, *¡hombre!*

Il a enfilé un tablier bleu et soyeux aux plis impeccables. Les anneaux des ciseaux dépassent de la poche sur sa poitrine. Il sent bon, mais je ne saurais dire de quelle fleur il s'agit, je n'y connais rien en fleur, je n'ai pas pris ce temps sur mon temps et sans doute que ça ne me viendra jamais à l'idée. Mais sait-on ce qu'est une fleur si on ne la reconnaît pas les yeux fermés ?

— Les moros, c'est autre chose qu'on leur coupe, dit Bernardo.

Il rit. J'ai entendu parler de la chose. Maintenant que j'ai la faculté d'éjaculer, ça m'ennuierait d'être privé de prépuce. Mais je n'en dis rien à Bernardo. On ne parle pas clairement aux adultes, sinon ils vous soupçonnent d'avoir trouvé de quoi alimenter votre science de l'homme ailleurs que dans le foyer où ils agissent selon la tradition qui leur a été ainsi transmise. Ma sœur ne veut pas être incisée. En parle-t-elle à notre mère ? Non. On feuillète ensemble les pages de nos smartphones, ne pouvant retenir des rougeurs qui en disent long sur notre sens de la culpabilité. Pourtant, à un moment donné, on franchit la limite qui emprisonne l'enfance dans la part de mémoire qui lui est attribuée par on ne sait quel décret physiologique qu'on n'a aucune chance de violer tant ses clauses sont conçues à l'épreuve des curiosités malsaines et des raisonnements

inavouables. La tondeuse grésille comme une vieille ampoule. Les cheveux tombent sur mes épaules nues, par poignées définitives. Bernardo accompagne ces prises de pouvoirs par des grognements qui s'achèvent en filet de voix, comme si entretemps il avait perdu sa virilité et qu'après cet épisode il retrouvait sa vigueur et qu'il recommençait avec une très nette connaissance du processus.

— Dans le cou, sur la nuque, c'est toujours froid. Prépare-toi, *¡niño!*

Dit-il. Car tant que mes cheveux ne se sont pas dressés en brosse, je demeure un enfant. Et si, par le rite accompli, je deviens un homme, ce ne sera pas celui qui revient de la guerre, ou qui n'en revient pas. Ce n'est pas l'envie de pleurer qui me manque en ce moment de triomphe joué pour la comédie et non pas pour de vrai. Dans le cou, c'est froid. Je sens à quel point la main de Bernardo est artiste. La tondeuse est devenue un pinceau dont il nuance les pressions de poils, sauf que ce poil est d'acier et qu'il vibre au lieu de glisser. Ma nuque sera un chef-d'œuvre. Mes tempes qu'il parfait en tirant un bout de langue dans le miroir. Le haut de mon front dont il construit la limite. Je n'ai pas de barbe à tailler, mais quand j'en aurai une, je la peuplerai de jaune d'œuf et de coulures de glucose comme ersatz du miel, la salive de mes amantes y trouvera de quoi s'éterniser et j'en chasserai les mouches, syrphes et autres, sans les écraser. Quelle langue j'aurai ! Une langue telle que personne ne me comprendra. J'écrirai avec mon prépuce et j'effacerai les imperfections avec mes excréments. Quel tableau ! Mieux que

Beuys et consorts ! De la vraie vie et non pas seulement ses tranches qui amusent tant les couches inférieures de la société. Là-dessus, je pète.

— Oh ! Oh ! fait Bernardo. Comme ça résonne dans le pot ! Un solo digne du cul ! Quel concert va suivre cette ouverture ?

On rit. Les mouches se sont enfuies, à cause de l'odeur ou du bruit, comment savoir ? Mais je ne chie pas. Je pète encore une ou deux fois. Deux fois. Bernardo secoue sa blouse en riant, les ciseaux en l'air ainsi saturé de molécules méphitiques. Il va avoir envie d'une *copita*. *¡Ay!* la *copita* que me promet cette belle journée qui commence en musique ! Hélas, tu ne peux pas danser avec moi, Volo. Je danserai donc seul et tu me verras évoluer parmi les fleurs odorantes de ce patio qui a connu le bonheur et le malheur dans une égale proportion, car l'existence est ainsi faite que chaque chose a sa place et jamais plus que celle qui lui revient. Ma sœur danse elle aussi, jusqu'à ce que la honte la rende aussi inesthétique qu'une crotte pondue au mauvais endroit de ce théâtre familial. Je crois que je vais me chier dessus comme le supplicié avant la première douleur.

— Ne pleure pas, Volo, dit Bernardo. Ça me fait mal de te voir pleurer. Et plus encore d'entendre tes larmes qui sont encore celles d'un enfant. Mais qui n'a pas pleuré au moment de devenir un homme ou une femme ? Je ne sais pas grand-chose de la femme,

mais de l'homme si que je peux en parler, comme si tu étais assez grand pour me comprendre, *amigo*. Ça ne te fait rien de savoir que tu es devenu mon ami ?

Que voulez-vous répondre à ça ? Le peigne répand des baumes parfumés. Je vois ma tête en brosse. Il ne me manque que du poil au menton. Ma sœur a trouvé un poil sur son mimi. Mais était-ce un poil ? Souvent l'imagination fait pousser des poils, de l'herbe ou autre chose à l'endroit qui nous préoccupe le plus en attendant de savoir s'en servir autrement que pour se vider de ce que le corps n'a pas choisi pour nourriture. Ce corps qui pense à notre place. Et si jamais on tente de penser à la sienne, il devient incertain, voire douloureux, je l'ai même connu menaçant quand je suis revenu de l'hôpital. Depuis, je ne cherche plus à discutailler, sauf des détails si la colère me prend, mais je ne vais jamais plus loin que le détail, le presque rien qui ne vaut pas plus cher que mon avenir parmi les hommes.

— Je me suis bien marié, moi, dit Bernardo en lissant mes joues.

Je le regarde. Il a ses deux jambes, ses bras, sa figure, il doit avoir aussi de quoi faire des enfants à une femme alors que peut-il bien lui manquer à part un trou du cul ? Dans le miroir, nous sommes deux.

— Jamais plus de deux.

— Pose-moi plutôt une question, dit Bernardo en réponse.

C'est fini. Il reviendra, mettons, toutes les deux semaines, afin de conserver le désormais musée de mes cheveux. Il en entretiendra la signification autant de temps que Dieu lui permettra de s'activer pour ne pas crever de misère. Il ne s'y prend pas autrement avec ses autres clients. Tous sur le même pied d'égalité, dit-il sans se soucier du pléonasme. La tautologie n'est pas son fort. Il s'assoit enfin, secoue sa blouse dont le bleu céleste se répand sur ses jambes maigrelettes. La main envoie valser quelques touffes. Faut-il balayer maintenant ou commencer par boire ? Ma mère n'a pas oublié la bouteille. Elle trône sur la table, à la tangente des phalliques lys qui gouttent sur la nappe. Le verre n'est pas loin.

— Je mettrai la plus belle des boucles dans ce petit sachet, afin que tu conserves un souvenir, non pas de ton enfance bouclée et perdue maintenant, mais du moment que tu viens de vivre avec moi.

Disant cela il se penche sur la table, pose un index sur le pied du verre et l'autre main saisit la bouteille après en avoir dévissé le bouchon. Le sucre a la fâcheuse habitude de gripper les bouchons. Mais celui-ci est docile, à peine rétif, il le dévisse et le pose délicatement sur la nappe avec plus loin les gouttes de sperme tombées des pistils. L'anisette emplit le verre, pas de soleil comme le vin, mais d'une simple transparence qui vaut ce qu'elle vaut, on sait trop bien ce qu'elle a coûté. Les lèvres sucent.

— Nous ne serons jamais heureux, dit Bernardo. Les hommes s'entretuent pour se donner à leurs maîtres, comme on offre une fille en offrande au mariage multiplicateur. Heureusement, ton père n'est pas à la guerre. Il a bien de la chance, bien qu'il soit en prison et pas seulement pour ne pas être allé à la guerre, il a tué celui qui voulait l'empêcher de déserter, mais avait-il d'autre choix ? Comme l'ivresse est bonne pour l'esprit qui ne veut pas aller plus loin ! Tu rafraîchiras tes cheveux avec ce gel. Chaque matin tu en appliqueras une noix et tes mains caresseront ce crâne têtu. Tu ne veux pas mourir, je le sais. Et personne ne veut te donner la mort, car tu es ici en terrain neutre, ni guerre ni paix, les hommes et les femmes peuvent s'y reproduire sans craindre la nuit qui menace toujours l'esprit en proie aux démons du midi. Jamais heureux, mais pas malheureux non plus. Ni dans l'attente, ni dans la hâte. Ce qui doit arriver arrive et ce qui n'arrive pas arrive chez les autres. Nous n'avons jamais pu changer cet ordre des choses. Ni par inversion, ni par destruction. La mort est une terrible limite et sans cette autre limite qu'est l'homme, nous serions des animaux. Je ne te souhaite pas non plus de penser à devenir un animal.

Le verre se vide, d'abord lentement, lèvres puis langue, et soudain le menton se soulève et le verre se vide. Il ne reste plus qu'à le remplir et à recommencer. Nous n'avons jamais agi autrement et la science ne nous dit pas si nous allons changer de comportement face à ce qui arrive ou n'arrive pas. Je pouvais voir les gouttes perler, comme

si le plaisir avait eu lieu hors de mon témoignage et que maintenant j'en étais réduit à imaginer le prochain orgasme lilial. Ma mère aime beaucoup cette vasque de cristal aux élancements presque infinis. Nous avons lu un tas de choses sur ce sujet dans Wikipédia, avec ma sœur qui n'a pas l'âge mais qui promet, je peux vous le dire parce que je la connais, même si je n'en ai pas connu d'autres.

— Ça te plaît ? Moi, ça ne me plaisait pas vraiment, mais ça plaisait à mon père et par conséquent à ma mère qui était le miroir dans lequel mon père se voyait quand il ne voyait rien d'autre. Aucune souffrance, non. Nous étions devenus des hommes et si jamais la guerre revenait détruire ce que nous avions construit depuis la dernière, nous étions faciles à cueillir, à arracher si tu veux, si tu t'entêtes à voir les choses du mauvais côté, celui qui en dit long sur nos peurs substantifiques. Je me souviens de ce soleil. Ici, tu te souviens plus facilement du soleil que de la pluie, mais s'il avait plu ce jour-là, c'eût été au solstice d'automne et le río aurait emporté nos rêves pour former cette eau jaune bouillonnante, à même la mer, où se bousculent les bois, les cadavres, les buissons, peut-être même les corps de ceux que nous avions perdus, mais ce n'est pas ce qui est arrivé. C'était le même soleil. Comment veux-tu qu'il ait changé. Il doit bien changer entretemps, car tout change, mais nos yeux ne voient pas ce qui l'affecte, il faut alors croire ce qu'on nous raconte et ça ne change rien en nous, le temps réduit à cette infinité ne se mesure pas. Regarde-toi.

Le miroir ne se penchait pas. Tenu à bout de bras, il cadrait exactement ma tête, rien de plus, à part la perspective de la table et les lignes de fuite incohérentes qui surgissaient de l'ombre plus loin.

— Tu as de la chance, au fond, ami Volo. Te voilà, non pas cloué dans un lit, mais attaché à un fauteuil qui se déplace si tel est ton désir. N'oublie pas ce désir, ce déplacement nécessaire, sinon tu crèves comme la mouche dans le miel. Je vois, à subir les traits de ton visage, que tu ne me suis pas… Qu'importe ! J'aurais parlé. Et le travail achevé, en tout cas en ce qui te concerne, il ne me reste plus qu'à visiter le prochain client, vieux ou jeune, valide ou estropié, je ne coiffe pas les femmes de peur de les violer. Remercie-moi d'être obscur comme l'augure. Et clair comme ce que nous ne saurons jamais.

Il balaie alors. Il réunit mes boucles d'or dans une pelle puis, ayant porté la pelle à la hauteur de ma vue, il y met le doigt et cherche la boucle qui témoignera le mieux de ce qui s'est passé entre lui et moi, en ce matin de solstice d'automne, alors qu'on attendait la pluie et que le soleil s'en prenait à l'ombre avec une violence d'homme envers la femme.

— La voici. Qu'en penses-tu ? Elle représente exactement ce que je ressens. Mais toi, que ressens-tu en la voyant ?

Il la glisse avec précaution dans le sachet transparent.

— Ta mère sera ravie. Dans tous les sens. Il y a un tiroir où on enferme ces choses qui ont le pouvoir de déserter les lieux si on les oublie. Qu'y a-t-il d'autre dans ce tiroir, Volo ?

Maintenant il range les outils dans la vieille sacoche de cuir noir, craquelée, percée, décousue à l'endroit des coutures. Les instruments s'entrechoquent, les ciseaux contre les peignes, la tondeuse contre le vaporisateur, les parfums contre l'odeur de vieillerie héritée d'on ne sait quelle histoire que personne ne racontera parce qu'elle est impossible à interpréter raisonnablement, comme il convient. Voici le bruit que produit le moteur de la Puch après le coup de kick. Voici l'odeur de l'essence et de son éther. Voici la poussière, le retour au silence, la porte qui se referme sur la grille, les roues sur le dallage, les lys en proie au même plaisir, et cette anisette qui coule maintenant dans mes veines, alors que je suis encore seul, avec pour seul souci de parvenir à me dégriser avant que ma mère ne reprenne sa place dans l'existence qu'elle m'impose.

La promenade autour d'un figuier sauvage

Le Piaggio ronronnait dans la pente. Notre mère tenait ferme le guidon, ma sœur entre les cuisses, je m'accrochais à ses hanches, les yeux dans la casquette, le fossé était interrompu par des murettes au passage des pont et les lits étaient secs, plantés de chênes verts, d'alfa et d'oliviers sauvages. Le schiste exposait ses lames noires dans le ciel, un ciel blanc comme le fer, nous allions monter ainsi jusqu'à Chercos et là notre cousine Alba, dite l'Heureuse, nous accueillerait, nous avions prévu de prendre une collation avant que notre mère redescende sur le Piaggio, nous aurions ma sœur et moi toute une après-midi pour jouer ou paresser, ma sœur ne paresse jamais, elle ne comprend pas mes silences, mon immobilité, nous n'avons pas le même père.

— *¡Ay ! ¡Que guapita!* s'écria la cousine et elle me lança un regard amoureux sans cesser de caresser le visage ravi de ma sœur.

La table présentait une cruche au grès perlé de gouttes fraîches, une corbeille de tranches de pain, une mouche têtue, un pot de confiture dont le contenu me parut sanglant, des lames de couteau, des serviettes fleuries par impression, nos petits *regalos*, un peigne pour ma sœur, avec son voile finement blanc, pour moi un pistolet à eau et un masque de Zorro. Nous prîmes place, ma sœur

commença par un chignon qui s'écroula avec le peigne, je tirai sur la mouche, la ratai et le masque vola avec elle dans l'air saturé de vapeurs. Notre mère, ayant traîné notre cousine Alba L'Heureuse dans l'ombre d'un oranger, lui confiait ses nouveaux secrets, dont l'objet de sa visite au centre pénitencier, peut-être que papa lui manquait maintenant que le père de ma sœur n'était plus là pour lui prouver le contraire.

— Ne jouez pas maintenant, les enfants ! Mangez ! Mangez !

Les lames des couteaux lancèrent leurs reflets vers les colonnes, plus haut dans les génoises où apparaissaient des becs, en silence les becs, ce n'était pas le moment de piailler, ni de chanter. Mon cœur se soumettait ainsi à de petites douleurs, petites mais si aigües que j'en grimaçais, les yeux dans le masque noir et le voile me séparait de ma sœur maintenant, de son visage prometteur, elle mangeait sans cesser de parler et je ne parvenais pas à distinguer le moindre mot qui sortait de la bouche de notre mère. Je la menaçai d'un *pizotón de cabra*, le maître d'école, avant les vacances, avait enrichi notre vocabulaire, mais je n'en savais pas plus sur la douleur qu'il s'agit d'infliger à l'autre. Enfin notre mère renoua son foulard bleu et jaune, ses boucles scintillaient dans le soleil, comme fuyant sur la peau fragile de ses joues. Nous entendîmes le Piaggio reprendre le monotone refrain de son moteur. Alba revenait maintenant avec le chat, traînant ses savates sur le dallage encore humide, des insectes noirs couraient dans les jointures comme en

un labyrinthe, je ne sais pas si vous avez habité près d'un désert, si ça vous arrive collectionnez ses insectes plutôt que ses éclats minéraux. Et tant pis s'ils meurent, pas grave non plus car ils ne pourrissent pas, à peine s'ils se déforment, cette carapace manque à l'humain, nous ne mourrions jamais, en quelque sorte. Mais ma sœur et moi n'avions qu'une brève et peu concluante expérience de la mort. Les cadavres n'étaient pas des cadavres comme on peut les imaginer. S'ils ne dormaient pas, ils ne ressemblaient à rien de connu. Des mains obturaient notre champ de vision. Et le voyage en train avait été agréable, seulement interrompu par le sommeil et ses rêves, des rêves qui ne nous appartenaient pas, ma sœur et moi étions d'accord sur ce sujet : les rêves que nous traversions en étrangers étaient la propriété du sommeil. À personne d'autre le rêve. Et l'éveil avait un goût de sucrerie et des apparences de bandes dessinées. Nous en parlions encore, des mois après, sous le drap censé retenir la lumière de nos lampes de poche.

— Vous n'avez rien mangé, les enfants ! (*rieuse*) Ne me dites pas que vous n'avez pas faim ! (*triste soudain*) Les enfants ont toujours faim. (*moins triste*) J'ai été une enfant moi aussi. (*de nouveau rieuse*) Est-ce que vous avez conscience de ça, au moins… ?

Que voulez-vous répondre à une pareille question ? Pendant que ma sœur se creusait la tête, toujours inquiète au moment des réponses possibles, je jouais avec le chat qui était monté sur la table. Le nôtre, de chat, était autorisé à monter sur les chaises, pas

plus haut. Celui-ci montait sur la table et se posait de préférence sur une serviette, ma sœur tira un angle de la serviette et le chat se déplaça sous mon regard, toujours pelotonné sur la serviette et l'assiette de ma sœur approchait lentement de son museau. Était-il autorisé à manger avec nous ? Je posais la question à notre cousine, histoire de ne pas répondre à sa question, une question sur l'enfance, que tout le monde peut se poser, mais un enfant se voit alors contraint d'en poser une autre, une qui vient à l'esprit, selon les circonstances. Non, il n'était pas autorisé à manger dans l'assiette et il le savait. Son museau s'était immobilisé, comme mon corps au moment des souvenirs. Ma sœur déplaça l'assiette, cessa de tirer sur l'angle de la serviette et offrit à notre cousine son visage de petite pute. Je pouvais les voir à travers le masque, notre cousine, le chat immobile, ma sœur aux anges. Je n'ai rien dit à propos de l'attitude de notre cousine, en comparaison avec l'immobilité mystique du chat et le ravissement obséquieux de ma sœur. Je ne sais pas ce que j'aurais pu en dire au moment de la voir, quelque part entre le chat et ma sœur, ni immobile ni frémissante, elle chassa le chat d'un simple claquement de doigt.

— Il obéit comme un chien, constata ma sœur qui reprit ses morsures dans le pain débarrassé de sa croute.

— Tous les animaux domestiques sont construits sur le modèle du chien, citai-je.

— Ce n'est pas bête, ce que tu dis, *chaval*, dit notre cousine ou alors elle avait dit « ¡No digas tontería, Volo! » et j'avais entendu « Ce n'est pas bête, ce que tu dis, » sauf que *chaval* est un mot gitan, ça je le savais, le maître d'école s'employait à enrichir notre vocabulaire, depuis Pâques il l'enrichissait et le temps des vacances est venu et ma sœur et moi passions beaucoup de temps à l'inventer —le temps, parce que le désert, tout proche, nous enfermait dans son enfer solaire et poussiéreux.

— Volo sait plus de choses que moi, dit ma sœur en acceptant un Chupa Chups bariolé.

— C'est normal, il est plus vieux, dit notre cousine. Plus on vieillit et plus on sait de choses. C'est fait pour ça la vie. Sauf que des fois…

(un temps)

— Sauf que des fois quoi ? s'écria ma sœur comme si quelque chose, que je connaissais bien, l'avait cisaillée au niveau des seins.

Notre cousine, consciente que cette conversation n'avait aucun sens, en tout cas qu'elle n'y allait pas, à la recherche du sens, commença à débarrasser la table, nous n'avions pas besoin d'une table pour lécher nos sucettes.

— Où est-ce qu'on peut jouer ? demandai-je sans rien cacher, malgré le masque, du sentiment d'enfermement que m'inspirait ce patio.

— Il fait chaud dehors, réfuta notre cousine. Le soleil tape.

— Nous avons des chapeaux, objecta ma sœur.

— N'empêche, dit notre cousine.

Elle n'avait pas l'intention de lutter. Elle bredouilla, comme alcoolisée :

— Il ne manquerait plus que votre mère vous retrouve morts !

Notre existence était ponctuée du mot *mort*; ne vous étonnez pas s'il surgit dans la conversation ou dans le récit qui déplace les conversations sur le terrain de la narration. Si c'était jouer que nous désirions, il fallait le faire dans le patio, interdiction de monter pour jouer au circuit dans la promenade au-dessus, on voyait nettement les linteaux des portes, des chambres sans doute, et peut-être des habitants que nous n'étions pas invités à molester. Le doigt impératif de notre cousine désignait le dallage et nos yeux se sont baissés malgré nous. Notre mère avait parlé d'un olivier sauvage. Mais lequel d'entre eux. Entre ici et la mer, il y en avait des tas, buissonneux et fourmillants de soleil. Il y avait autre chose. Il y a toujours autre chose.

— Ne dérangez pas les poissons, mes chéris, d'accord ?

Encore une parole ambigüe. Les chéris étaient-ils les poissons ou ma sœur et moi, du moins en attendant le retour de notre mère ? Elle verrait mon père à travers des barreaux ou une vitre blindée, ils

se parleraient dans un téléphone, ou en tout cas loin l'un de l'autre, ça valait mieux. Ma sœur commença par jouer avec le chat qui aimait jouer avec un rien, comme avec une pelote de papier au bout d'un fil et il tournoyait malgré son âge. Quand nous atteindrons cet âge, nous ne tournoierons pas, c'était écrit dans nos gènes, ce qui ne faisait pas partie de l'enrichissement lexical imposé par notre maître d'école, mais ça valait le coup d'y penser, même si ça n'intéressait que moi.

— Vous ne jouez jamais ensemble… ? dit notre cousine.

Ma sœur rougit. Elle dit, sans cesser de faire tournoyer le chat :

— Des fois…

Je m'avançais, car je ne jouais pas encore, je réfléchissais à comment jouer et la cousine s'est interposée, comme la réalité entre le rêve et nous : Vous ne jouez jamais ensemble ? Le rougissement de ma sœur l'informait-elle sur la nature de nos jeux ? Expliquait-il le *des fois* opposé, sans vigueur, au *jamais* ? Qu'est-ce que cet esprit du désert pouvait bien mettre en opposition à *ensemble* ? Elle s'assit, croisa ses jambes et secoua ce pied, un coude nu sur la table, l'autre bras ceinturait la poitrine sous les seins. Maintenant, elle nous observait, ma sœur ne cessant pas de jouer, comme elle disait, avec le chat, et moi m'extrayant de ma pensée du moment, encore une question : à quoi jouer si je joue seul ? Jamais cette *campesina*, toute institutrice qu'elle était, ne comprendrait où je

voulais en venir quand je jouais. Quel rôle jouait le désert tout proche ? Il était la cause de notre enfermement. Il ne jouait pas, il causait.

— Et à quoi jouez-vous donc quand vous jouez, mes chéris ?

Les poissons mirent leurs têtes hors de l'eau.

— Je sais pas, moi ! dit ma sœur qui accéléra le mouvement circulaire de la pelote.

J'intervins :

— À quoi voulez-vous qu'on joue ? (*grands airs*) À quoi jouent deux enfants que le destin a réuni on se demande pourquoi ?

— Tu dis ce que dit maman ! Tu ne sais même pas ce que ça veut dire !

Les griffes. Les dents. Il manque deux incisives et dans cet écart la langue palpite comme la lave de nos volcans.

— Ce serait beaucoup plus simple si vous disiez à quoi vous jouez, mes chéris. (*perspicace*) Commencez maintenant !

— À quoi ?

Encore une de ces questions à ne pas poser à un adulte. Ma sœur, désespérée, cherchait mon regard et le chat, opportuniste, fuyait avec la pelote de papier dans la gueule, le fil le suivant comme queue de comète. Il disparut.

— Je ne sais pas, moi… fit notre cousine en fermant les yeux. Pas besoin d'imaginer puisque vous y avez déjà joué… Volo !

— …

— C'est toi qui commences.

— Je commence quoi, madame… ?

— Il t'a appelée *madame* !

— Je l'appelle *caballerito*. Mettons. Est-ce un jeu, Volo… ?

Les yeux d'Alba me sondaient comme le thermomètre dans le cul lors de notre passage en France, au *Centre* où nous ne craignions qu'une chose : être séparés par erreur. Aussi acceptai-je que la préposée à la température introduisît son thermomètre dans mon cul. À l'aéroport, ils utilisaient des caméras et la température apparaissait sur un écran. Ça nous avait beaucoup amusés, ma sœur et moi, et nous avions joué. Mais, dis-je en abusant de ma tristesse, les circonstances ne se prêtent plus à ces jeux, nous sommes Andalous maintenant, et le désert a perdu ses apparences cinématographiques. Ma sœur vrilla sa tempe, la bouche en cul de poule. Notre cousine éclata de rire. Cependant, elle ne voulait plus entendre parler de cette histoire. Elle me tira l'oreille par le lobe et mon visage se posa sur sa joue. Puis, aussi soudainement, elle me repoussa et je mis les pieds dans les fleurs qui bordaient joyeusement l'allée de carreaux noirs et blancs. J'attardais mon

regard sur une fente. Qu'est-ce que j'avais dit de mal ? Ma sœur supposa :

— Tu as prononcé le mot… mmmm… Tu aurais dû dire autre chose.

— Ah ! Et puis ça n'est qu'un mauvais souvenir ! (*sûr de moi*) Ça n'arrivera plus !

Notre cousine décroisa ses jambes et les recroisa dans l'autre sens. Ses souliers étaient vernis. Nous chaussions des espadrilles, ce qui expliquait le silence de nos jeux, alors qu'elle saturait l'air du patio de claquements de talon. Je ne l'avais jamais vue en costume de fête, mais elle sentait la fête, les chants d'inspiration arabe, le lent voyage dans le passé et la soudaineté du retour. Je sentais cela. Elle s'agaça :

— Vous ne voulez pas dire à quoi vous jouez… ensemble ? (*perverse*) C'est étrange, non… ? (*prenant un air de pas-y-toucher*) Si on m'avait posé la question quand j'avais votre âge, j'y aurais répondu sans hésiter…

— Et si on vous la pose maintenant ?

— Il t'a vouvoyée !

Les lèvres de notre cousine s'écrasèrent un peu sous la pression d'un doigt. Bonne question. Mais elle se leva, ajusta les plis de sa jupe et secoua les dentelles de ses épaules. J'avais toujours le masque sur les yeux. Ma sœur était passée du rouge au blanc,

comme le fer. Croyez-vous que notre cousine s'en inquiétât ? Non, elle s'éloigna, claquant les talons qu'elle avait ferrés comme les sabots de la jument qu'elle était. Ma sœur cherchait le chat du regard, sans quitter la place où la question de notre cousine l'avait clouée. Elle attendait ma réponse. Ou plus exactement : Qu'est-ce qu'on répond, Volo, si on nous la pose ? Tu n'y as pas pensé. Tu ne penses jamais à. Et quand ça arrive, tu te tais ou tu poses une question qui ne tardera pas à nous détruire, toi et moi et ce que nous avons construit de secret. (*Tout cela dit sans le dire, cela va de soi*)

— Elle n'a pas répondu, dis-je comme si j'avais gagné quelque chose de si précieux que ça n'avait pas encore de nom. (*sournois*) Il n'y a personne dans sa vie.

— Jouons à quelque chose pour lui faire plaisir, Volo ! Je t'en prie !

— Le chat n'est plus là, dis-je en pivotant sur mes talons.

— Nous pouvons jouer sans jouet…

— Tu crois ça !

Je saisis la nappe de la table et m'en revêtis. Voilà à quoi je jouais quand je pensais être seul et que je ne l'étais pas.

*

Le Piaggio revenait. Là-bas, selon l'enrichissement pas seulement lexical auquel je m'étais soumis, le dernier toro mordait la poussière.

Nous entendîmes le claquement de la béquille puis notre cousine se précipita vers l'entrée pour en ouvrir la grande grille de fer forgé à l'imitation des fleurs qui manquent à cette terre. Ma mère était poussiéreuse. Elle riait en se laissant dépoussiérer par la balayette que la cousine agitait sur elle. Nous ne jouions pas. Nous n'avions pas joué. Notre mère supporta la vision de cette tristesse exactement comme elle supportait tout ce qui empoisonnait notre existence de réfugiés. C'était l'heure du repas. Les hommes revenaient. On les voyait passer dans la rue, à travers la grille. C'est fou comme le passé est tenace. De quoi avait-elle parlé avec mon père ? Même ma sœur se posait la question. Mais seule notre cousine en serait informée. Nous aurions droit à un petit compte rendu, sans rien de particulier à mon usage. Notre mère ne s'y prenait jamais autrement. Rien de plus pour moi, même si l'occasion était jouable. Entre nous. Voilà à quoi je souhaitais jouer avec ma mère. L'idée de partager ce jeu avec ma sœur ne m'avait même pas traversé l'esprit. Nous jouions à autre chose. Et Alba n'en savait et n'en saurait jamais rien, *¡Joder !*

— Nous rentrerons demain, décréta notre mère. (*elle se tourne vers Alba*) C'est arrangé.

— Avec Pedro ?

— Il y a de la place pour nous et la Vespa dans sa camionnette.

— Il en profitera pour fleureter. (*riant*) Je le connais.

Elle rougissait un peu en disant cela. Nous ne connaissions pas Pedro, ma sœur ni moi. Inutile de penser jouer avec cette ignorance. Nous jouions souvent à peupler notre ignorance, ma sœur et moi, mais il était nécessaire que quelque chose nous y invitât. Hors, rien sur Pedro. Ni sur sa camionnette, ni même sur ce qui empourprait légèrement les douces joues de notre cousine. Ce n'était pas suffisant pour commencer. Il en fallait plus. On avait bien failli se trahir tout à l'heure, ma sœur et moi, à propos de nos jeux, ceux qu'on pratiquait ensemble, dans le plus grand secret. Mais comment contraindre notre cousine à se trahir ? Les enfants ne sont jamais les maîtres d'œuvre de la conversation. Même en jouant. Ou en minaudant comme ma sœur qui se voit pousser des seins, à l'âge qu'elle a ! Et pourquoi pas des poils là où je. N'en parlons plus. Il était prévu de dîner dehors, dans le jardin attenant, face au désert, à l'endroit même que notre cousine nous avait interdit sous prétexte de soleil et de je ne sais quoi encore de mauvais pour la santé ! Un homme entra.

Ce n'était pas Pedro. Un autre homme dans la vie de notre cousine Alba dite L'Heureuse on ne savait toujours pas pourquoi mais avions-nous posé la question ? À qui la poser si on ne l'a pas sur le bout de la langue ? L'homme entra dans le patio. Il tenait son chapeau sur son ventre et il avançait en nous regardant comme s'il se demandait pourquoi nous ne jouions pas. A-t-on idée de croiser des enfants qui ne jouent pas *ensemble* ? Ma sœur décocha son

sourire en forme de cœur à prendre. Il répondit par un élégant sourire à peine denté, sa moustache couvrait ses lèvres et s'il était en train de parler, nous n'entendions rien. Il posa délicatement le chapeau sur la table maintenant sans nappe ni rien. Il vit que la nappe couvrait mes épaules et esquissa aussitôt un pas de danse. Nous ne connaissions rien à son vocabulaire. Peut-être un Arabe. Ou pire, un Berbère. *Con la barba de los moros, barremos el umbral de nuestra casa*. Un homme dans la vie d'Alba. Et ce n'est pas Pedro. Il n'y a plus d'homme dans la vie de notre mère. L'un pourrit en prison et l'autre se bat contre les Russes. Morts tous les deux. À jamais. L'homme nous parlait et nous ne comprenions pas un mot. Aussi, quand Alba apparut, elle s'empressa de lui expliquer, dans le vocabulaire que nous étions en train d'acquérir, que nous n'étions pas des enfants du pays, mais que nous en savions long sur la langue du leur, sauf que l'accent andalou demeurait encore, pour nous, un mur infranchissable. Il s'inclina et cette fois nous parla aussi clairement que nous étions en mesure de la comprendre. Homme complexe. Pourquoi Alba avait-elle choisi ce genre d'homme ? À quoi joue-t-on avec cette espèce nouvelle ? Lui poser la question, à Alba, n'était pas ce que nous avions de mieux à faire, ma sœur et moi.

— Ils vont passer la nuit ici, dit Alba à l'homme.

Il se raidit. Avait-il prévu de coucher dans le lit d'Alba ? Il s'inclina encore, recevant comme un présent inoubliable les minauderies de ma sœur.

— Et bien, dit-il, c'est parfait, autant pour eux que pour moi.

— Qu'est-ce que tu veux dire, Armando… ?

— Je pars en voyage, ma chère.

(j'hésite maintenant à écrire *querida* au lieu de *ma chère*)

— Mais où vas-tu, mon vieux… ?

(mon vieux ou autre chose, je ne sais plus, continuons)

— Pedro m'accompagnera demain à l'aéroport.

— Mais si c'est dans l'autre direction ! s'écria ma mère qui apparaissait.

Fin de la conversation. Nous courûmes nous laver les mains. Et après avoir joué avec l'eau, nous prîmes place à table où notre cousine et notre mère étaient déjà assises. Allions-nous parler de Pedro ? Et de cet homme qui partait. Et qui partait *dans l'autre direction*, c'est-à-dire à l'opposé de l'endroit que nous habitions en attendant de revenir chez nous ? Comment notre mère avait-elle résolu ce problème ? Mais Alba dit :

— Je n'ai jamais vu des enfants, surtout frère et sœur, ne pas jouer *ensemble*.

— Je n'ai pas dit ça, rouspétai-je aussitôt, sans laisser à ma sœur le temps de rougir jusqu'à la fusion.

— Ah bon ? Et qu'est-ce que tu as dit ? fit notre mère en remplissant les assiettes.

— Il n'a rien dit, dit ma sœur, puis elle sembla se taire pour toujours tant son visage disparut dans sa serviette.

— C'est à cause du chat, dit Alba d'un air léger comme le lui imposait son personnage d'espagnolade.

— Le chat… ? (*notre mère*)

— Il a accaparé ma sœur ! grognai-je.

— Va savoir qui accapare qui dans cette existence… soupira Alba.

Puis nous montâmes nous coucher. La chambre avait été celle d'un enfant, fille ou garçon je ne m'en souviens pas, les paroles d'Alba se sont envolées comme s'envoleront les miennes si je n'ai pas tout dit.

Histoire d'histoire

Ma sœur, elle, pouvait se promener à poil, mais elle ne se déshabillait pas en chemin. Nous montions tous les après-midis au bassin d'irrigation, après une marche qui épuisait Aliz, qui n'est pas ma sœur et qui portait toujours une robe et chaussait des espadrilles fluos. Il n'était pas question que je me baigne nu, en tout cas pas en présence d'Aliz qui avait enfilé son bikini sous la robe. Je me baignais en culotte et je n'ôtais ma chemise qu'une fois dans l'eau. Aliz me faisait cet effet et ma sœur, encore une toute petite fille, en riait, mais sans ostentation. Je ne suis jamais entré dans les conversations qu'elle entretenait avec Aliz. Aliz avait mon âge et j'avais des poils, je supposais qu'elle en avait elle aussi, mais le slip de son bikini n'en laissait rien apparaître, comme j'en voyais sur la plage, quand nous y allions, une fois par semaine, motivé par la pizza du *Brigantino*. Chaque jour, à peu près sans faute, nous montions jusqu'au bassin et j'étais le premier à plonger, n'ayant quitté aucun vêtement, ni ma culotte courte, qui me servait de slip, ni ma chemise, qui me protégeait efficacement du soleil. Autant ma sœur était brune, autant je ne pouvais éviter d'exposer mes éphélides. Ma sœur était déjà toute nue, lisse et brune comme une statuette de bronze. Aliz se contentait d'ôter sa robe, les épaulettes

glissaient sur ses épaules et la robe tombait à ses pieds déjà déchaussés. Puis elle enjambait l'objet formé par la robe en tas et les espadrilles sens dessus-dessous. Plus loin, mes espadrilles en piteux état et ma sœur rangeait sa jupette et sa chemisette sur la vanne d'un tuyau qui sortait de terre. Aussitôt dit, aussitôt plongée dans la même eau. Aliz, elle, hésitait. Elle craignait l'hydrocution. Sa mère lui avait mis ça dans le crâne et maintenant elle se tenait au bord du bassin, en bikini parfaitement ajusté, d'un rose au liserai d'or, les bras croisés sur sa petite poitrine qui haletait. L'eau était tiède, mais sa mère n'en avait pas parlé, de cette tiédeur, et pourtant Aliz avait soulevé la question, sur ma recommandation, en vain. J'ôtai ma chemise et la lançai, visant mes vieilles espadrilles de voyageur immobile, ne les atteignant pas, comme d'habitude.

— Hier soir, mon père nous a parlé de cet homme, qu'il a bien connu, qui avait une particularité difficile à envisager sans douter de sa véracité.

Aliz allait encore nous parler de son père qui n'était pas son père. Et toujours par le biais d'un des personnages de son imagination, celle de son père ou la sienne, ce n'était pas précisé, ou d'autre chose. Elle s'assit au bord du bassin, ses minces petits pieds effleurant l'eau qui clapotait car ma petite sœur s'agitait plus loin, jouant avec la balle.

— Vous ne voulez pas savoir ?

Ma sœur riait au son de l'eau qu'elle soulevait autour d'elle. Aliz avait replié ses jambes contre sa poitrine. Elle les étreignait comme si elle cherchait à s'emprisonner ainsi.

— Je veux bien savoir, moi, dis-je, la tête à peine hors de l'eau.

— Le problème, Volo, c'est que tu ne me crois jamais. J'ai l'impression que tu ne m'aimes pas. Ne sommes-nous pas des étrangers ici ?

— Je ne vois pas quelle…

Mais je cessai de parler. Les ondes provoquées par les jeux de ma sœur frappaient ma bouche, mes oreilles. Aliz recevait le soleil de face, clignait des yeux, secouait sa chevelure dénouée. Je tentais d'imaginer mon contrejour. La réverbération sans ombre à la surface de l'eau. On entendait la pompe. Les cueilleurs avaient commencé leur ouvrage, plus bas. On entendait leurs voix. Toujours les mêmes mots. Ils ne changeront jamais.

— Vas-y, raconte.

Aliz serra encore plus fort ses jambes contre sa poitrine. Ses hanches prenaient de l'importance depuis le début de l'été. Elle montrait de jolies dents, comme si ses lèvres se laissaient embraser par le soleil. Une mèche croisait son regard.

— Mon père ne l'a pas imaginé. Figure-té qu'il l'a connu. À quelle époque, je sais pas. J'ai du mal à situer ses histoires. Je ne vois pas

plus loin que leur rencontre. Je veux dire le jour où il a rencontré ma mère. Je suis parfaitement capable d'imaginer ce jour. Ça me revient parce que je n'arrive pas à situer le personnage dont je vais vous parler. Vous savez, depuis que vous me connaissez, que mon père invente des personnages pour les besoins de son art, qui est celui d'écrire des histoires que les gens lisent ou ne lisent pas. Et s'il ne les invente pas, il les ramène du fond de sa mémoire. Je ne dis pas qu'il ne les arrange pas un peu, mais je ne saurais vous dire dans quelle intention. Nous ne pouvons pas savoir qui ment, mon père quand il invente ou réinvente, ou moi qui écoute alors que mes yeux cherchent déjà le sommeil. Nous nous agitons tellement dans la journée ! Nous ne tenons pas en place. Je suis sûre qu'après cette baignade, nous jouerons dans le patio, à nous poursuivre et à rouler ensemble dans l'herbe grasse. Entendez-vous les cris de ma mère ? Non, c'est votre mère, car nous irons chez vous après la baignade…

— Tu nous parlais du dernier personnage inventé par ton père…

— Non, non ! Celui-là n'est pas inventé. Peut-être un peu, mais à quel point ? je ne sais pas.

— Ensuite nous irons goûter, dit ma sœur qui exhibe ses tétons au ras de l'eau.

— Pas inventé. Il a existé. Mais mon père ne sait pas comment l'introduire dans l'histoire qu'il est en train d'écrire.

— Il voulait savoir ce que tu en pensais. Il voyait le sommeil dans ton regard. C'est vrai que nous nous dépensons beaucoup. Ma mère dit que c'est pareil pour tous les enfants…

— Ta mère, ma mère… Nous ne savons plus s'il s'agit de deux personnes ou d'une seule !

— Vous racontez n'importe quoi, dit ma sœur et elle ajoute en frappant l'eau avec la balle : comme d'habitude.

Je me demande ce qu'elle pense de mes poils. Et si elle a connaissance des poils d'Alice.

— J'avais sommeil, c'est vrai, reconnaissait Aliz. Mais j'avais envie de savoir. Je grignotais des figues mûres…

— Celles que nous avons cueillies ensemble, s'écria ma sœur. On s'est bien amusé. C'était hier et on nous a laissés sortir en plein après-midi. « Ne te déshabille pas, petite sœur ! Nous ne sommes pas à la baignade. » Voilà Volo qui me critique. Mais je ne suis pas folle, mon vieux. Tu me vois toute nue sur la place, dans le figuier aux branches basses et molles ?

— Laisse donc Aliz nous raconter ce que son père a dit de ce nouveau personnage !

— Nouveau, certes ! Il n'en avait jamais inventé de pareils.

— Il y en a tellement que tu ne sais plus, dit ma sœur la bouche dans l'eau. Toi aussi tu inventes. Et tu finis par oublier. Ah que tu en

as déjà parlé, de ce personnage. Et tu ne t'en souviens plus. Tu es là, en bikini de femme, n'osant entrer dans cette eau, non pas par peur de l'hydrocution, mais parce que Volo…

— Ah ! tais-toi donc ! Laisse-la parler !

— Oui, oui. Laissez-moi parler. Ça me fait du bien de parler. Il fait tellement chaud. Notre peau est brûlante. Le choc thermique peut être fatal, vous savez ?

— Le personnage, Aliz…

— Ah oui ! C'était hier au soir. J'allais m'endormir malgré la figue qui entrait dans ma bouche. Mon père avait l'air soucieux. Il dit :

— Je le tiens bien, ce personnage. Mais il n'entre pas dans l'histoire que je suis en train d'écrire. Et je ne vois pas dans quelle histoire je vais bien pouvoir le faire entrer.

— Raconte-nous cette histoire, papa. Peut-être qu'on peut t'aider…

— M'aider, mon amour, non. L'homme qui écrit, que ce soit des histoires ou autre chose, est seul. Il est chez lui. Et chez lui personne d'autre n'habite que lui.

— Des banalités, fis-je sans cesser de reluquer le corps d'Aliz. Les écrivains qui manquent d'imagination finissent toujours par écrire des banalités.

— Tu te trompes, Volo ! Mon père est vraiment un homme seul, même si ma mère l'aime.

— Tu ne sais même pas s'il l'aime, lui.

— Maintenant c'est toi qui l'empêches de parler, couine ma sœur soudain immobile dans l'eau.

— Tu dis ça parce qu'elle a parlé de son père…

— Elle ne prétendait rien d'autre que de parler de ce personnage qui n'entre dans aucune histoire nous ne savons pas encore pour quelle raison.

— Tu as raison, petite sœur de Volo. Il y a une raison. Et c'est là que mon père voulait en venir. La raison qui interdit l'entrée dans une histoire, n'importe quelle histoire pourvu que ce soit une histoire et pas autre chose…

— Comme quoi, par exemple… ?

— On dirait que tu veux absolument que nous n'en sachions rien ! Laisse-la parler.

— Merci, petite sœur. Mon père avait l'air soucieux et à la fin du repas, j'ai pensé qu'il était plutôt ennuyé…

— Je vois pas la différence… Souci, ennui… Kif-kif.

— Ça me chagrinait…

— Moi j'aime quand mon papa me chagrine, dit ma sœur toujours aussi immobile, la balle flotte plus loin.

— Tu pleures tous les soirs avant de t'endormir. Comment peux-tu aimer ça ?

— J'ai dit « chagrine », pas autre chose…

— Autre chose quoi… ?

— Elle est trop petite pour le savoir, Volo… Et toi assez grand pour ne pas la blesser de cette manière.

— Je crois entendre notre mère… Si tu continuais… ?

— Si tu arrêtais de nous em… *¡No lo diré !*

— Tu feras bien, petite sœur. Je continue. La figue…

— La figue maintenant ! Tu ne sais pas raconter une histoire. Et si ton père en sait autant que toi sur le sujet, je ne vois pas comment on aurait envie de le lire.

— La figue est en trop, je le reconnais, voilà ! Tu es content, Volo… ?

— Moi je sais ce qu'il est en train de faire, dit ma sœur d'un air espiègle cette fois.

— Si tu la fermais !

— *Me callo. Érase una vez*…

— …un papa qui écrivait des histoires et dans celle-là, un personnage ne pouvait entrer. S'y refusait-il ? Non. On ne savait même pas ce qu'il en pensait. Non, non. Il n'entrait pas parce que

c'était sa nature. Et il n'y avait aucune histoire pour lui, pour qu'il y entrât, pour qu'enfin on sache qui il était et à quoi le destinait cette histoire qui était la sienne ou celle d'un autre, inutile de continuer à y réfléchir, je n'y arriverai jamais ! s'écria mon papa et il acheva son verre qui ne contenait que de l'eau, je le précise au cas où vous vous imagineriez que…

— On ne s'imagine rien, ma grande Aliz, dit ma sœur. On en sait rien de ce personnage. Tu n'en as encore rien dit…

— C'est que mon père se taisait maintenant. La figue entrait encore dans ma bouche. Il achevait son verre puis il en observait le fond, l'inclinant pour le soumettre à la lumière…

— Ce n'est pas toi qui as écrit ça, dis-je, amer.

— Ce n'est pas moi, c'est mon père. Il ne boit que de l'eau et il a beaucoup d'imagination. La preuve, il écrit. Ce sont des histoires.

— Pas pour les enfants, dit ma sœur en fronçant ses petits sourcils d'or.

— Non, il le reconnaît. Il n'a jamais su écrire pour les enfants. Il me caresse les joues en le reconnaissant. À deux mains il les caresse. Et ses yeux se donnent aux miens…

— Encore un truc que tu n'as pas pu écrire toi-même ! Prise au piège, Aliz ! Elle se moque de nous. Arrrgh !

— Qu'est-ce qu'il t'arrive, Volo ?

— Moi je sais ce qui vient de lui arriver.

Finalement, Aliz est entrée dans l'eau. Elle surveillait sa peau, entre le soutien-gorge et le slip. Et comme c'est une bonne nageuse, elle est arrivée au bout du bassin avant moi, tandis que ma petite sœur en faisait le tour en courant, toute nue et plus rapide que nous. Elle nous attendait depuis une bonne minute quand mes mains se sont mélangées à celles d'Aliz sur le bord glissant du bassin. Cette absence de poil me troubla. L'épaule d'Aliz me toucha, puis se sépara de moi avec une espèce de violence qui me paralysa. Ma sœur s'accroupit pour tendre ses petites mains et celles d'Aliz les empoignèrent avec la force de l'homme qui était en elle. Ses jambes se croisèrent et elle fut debout. Et à la place de poils, le rose du slip bordé d'un liseré d'or gorgé de soleil. C'était par là qu'on descendait. Heureusement, ma sœur avait cueilli nos vêtements. Elle les jeta par terre et Aliz fut la première à s'habiller. Ma sœur, magnanime, me jeta ma chemise et je l'enfilais sous le regard inquiet d'Aliz. Je ne sais rien de cette inquiétude. Une fois hors de l'eau, je chaussai mes vieilles espadrilles que le soleil venait de harceler. C'était presque une brûlure. Ma sœur monta sur mes épaules et nous descendîmes. Nous croisâmes les cueilleurs. L'eau coulait dans les rigoles, transparente et fraîche, seul silence. Devant moi, les hanches d'Aliz oscillaient comme une mécanique dont je devinais le ressort. Les petites cuisses de ma sœur enserraient ma pauvre tête. Nous ne saurions peut-être jamais en quoi consistait ce personnage. Le père

d'Aliz ne réussirait peut-être jamais à le faire entrer dans une histoire. Je me demandais de quelle nature pouvait bien être ce personnage. Un rebelle ? Mais rebelle à quoi ? Cela restait à définir. Un pauvre type sans rien d'assez typique pour qu'une histoire en accepte la possibilité. Aliz n'en savait pas plus que moi. Elle marchait comme si elle était nue, balançant ses bras comme à la parade, ses pieds trébuchant de temps en temps sur une pierre ou hésitant à cause de la trace laissée par un scorpion dans la terre poussiéreuse que nous devions arpenter avant de rentrer chez nous.

*

Encore des figues ! Leur pyramide suintait au milieu de la nappe. Les filles en dégoulinaient amoureusement, joueuses en clair-obscur. Les femmes, deux mères, sirotaient leur *copita* d'anisette, papotant à mi-voix comme si quelqu'un se cachait dans l'ombre. Impossible dans ces circonstances de demander à Aliz d'en dire plus sur ce personnage impossible si on se place du point de vue de l'histoire à raconter, ce qui était le cas de son père, lequel ne figurait pas dans l'attente présente. Le soleil se couchait. Il écrivait dans son cagibi, au fond de la cour qui avait été celle d'une ferme, si j'avais bien compris. Il lui arrivait rarement de se soucier de savoir si un personnage entrait ou pas dans une histoire, sinon Aliz nous en aurait déjà parlé, vous pensez ! Aliz au bord de l'eau. Dans son bikini de femme, comme disait ma petite sœur, elle qui pouvait s'en

passer sans choquer personne, sauf à attirer l'attention d'un pervers. Les deux filles, l'une parfaitement lisse et l'autre probablement poilue entre les cuisses et les fesses. Comment se soucier de leur devenir en tant que personnages d'une histoire ? Le père d'Aliz connaissait d'autres difficultés. Il recherchait ces défis, ces personnages impossibles du point de vue de l'histoire et cette histoire qui ne se raconte plus mais qui s'écrit sans lui, cela Aliz n'en avait pas parlé. Ou je ne lui avais pas laissé l'opportunité d'en dire plus, ce qu'elle en savait puisque son père lui en avait parlé. J'en étais singulièrement curieux maintenant, alors que cette après-midi, dans l'eau du bassin, ma caresse n'avait pas étonné ma sœur ni attiré l'attention d'Aliz. La voilà, la solitude. Celle qui attend son heure. Et si je croquais une figue moi aussi ?

— Tu ne les aimes pas ! dit ma sœur en tirant le compotier vers elle.

— Et toi tu les aimes trop ! dit notre mère.

Et le compotier retrouva sa place, tandis qu'Aliz m'observait, les dents raclant l'intérieur d'une figue, le nez dedans avec sa goutte sucrée. Je saisis la première figue, la plus proche de moi. Je n'aimais pas les figues, aucune figue, ni celles de Barbarie ni celles du figuier sauvage. Je n'aimais pas les grenades ni les chirimoyos. Peu de fruits me séduisaient au point d'en devenir fou de désir, comme savait en jouer ma petite sœur. Aliz ne semblait pas jouer. Elle mangeait le fruit du compotier, quel qu'il fût. Elle buvait l'orgeat

sans sourciller, lorgnait l'anisette d'un œil en coin, ce qui m'invitait à sonder le blanc de ses yeux, le temps d'un instant, car elle ne souhaitait pas être surprise en plein désir. Son père s'amena une fraction de seconde après. Il paraissait exténué. La cause n'en était nullement la rue, qu'il fallait monter pour atteindre notre maison. Ni le soleil qui était en train de se coucher. Pas plus que son cœur qui se portait comme un charme, si on en croyait la mère d'Aliz, toujours prompte à corriger les premières impressions, celles qui restent toutefois, du moins en ce qui me concerne, pour les autres je ne sais pas.

— Encore des figues ! s'étonna-t-il alors qu'il nous avait vus les cueillir.

— Les filles en raffolent, dit l'une ou l'autre des deux mères.

Il s'assit, fit craquer le fer de la chaise, croisa ses grandes jambes et posa son paquet de ninas sur la table. Il avait vraiment l'air d'arriver au bout de quelque chose qu'il n'était pas difficile de deviner si on avait écouté Aliz et son histoire de personnage qui n'y entrait pas, bien qu'on ne sût rien de ce qui s'y opposait. Aliz m'observait. Peut-être en savait-elle maintenant plus sur moi-même. Et pourquoi je m'obstinais à ne pas entrer dans son histoire d'histoire.

La mission

Je venais de m'engueuler avec le cantonnier de service. 40° il faisait. À l'ombre. Et j'y étais pas, à l'ombre. Du moins j'en suis sorti pour continuer à pied. L'odeur de l'asphalte en fusion m'accompagnait. Impossible de s'en défaire. Un camion en répandait les miasmes. Et les types qui travaillaient n'avaient pas interrompu leurs processus quand je me suis mis à gueuler après celui qui paraissait être leur chef, on voyait ça au fait qu'il ne travaillait pas, semblait se la couler douce à l'ombre d'un figuier, fumant des Celtas qui empuantissaient l'accueillant feuillage où pourrissaient encore deux ou trois fruits dont les oiseaux n'avaient pas voulu. Ils étaient perchés plus loin dans les premiers eucalyptus qui pelaient au soleil, leur écorce à leurs pied, rouge comme le sang qui me montait à la tête : ils avaient coupé la route et ils ignoraient quand ils la rouvriraient à la circulation, c'est ce que me disait ce contremaître d'un autre temps, et il m'envoyait sa fumée au visage, ce qui m'a rendu nerveux, car je ne fume pas.

— On peut pas savoir à quelle heure on aura terminé, dit-il d'un air goguenard. Et si on termine pas aujourd'hui, comme ça va être le cas (croyez-en mon expérience), la route sera fermée au moins jusqu'à demain, mais je peux pas vous dire si ce sera le matin ou

plus tard. On sait jamais dans ce métier. Il me manque trois hommes. (*riant*) Si vous vous sentez de force, je vous embauche.

Cela dit sans rire. Il avait vraiment un problème de main d'œuvre. Mais moi je suis employé au consulat. Je travaille pas avec mes mains, sauf pour écrire et des fois pour en discuter plus charnellement avec les boniches. Je vise jamais plus haut. Je tiens pas à m'expliquer une fois que c'est fait. Moi aussi j'ai de l'expérience, pas dans le même domaine, mais je n'allais tout de même pas embringuer la conversation sur ce sujet, surtout avec un type dont la gueule m'inspirait de suaves tortures que, je le précise au cas où, je n'ai jamais pratiquées qu'en rêve ou alors avec ma poupée importée de Cipango.

— Revenez demain…

— J'ai à faire aujourd'hui, pas demain ! (*montrant le bull qui semblait en carafe*) Vous pouvez pas le pousser un peu sur le côté ? Ça me laissera assez d'espace pour continuer mon chemin sans vous ennuyer plus longtemps.

— Mais vous ne m'ennuyez pas, monsieur ! Je vois bien que c'est moi qui vous ennuie… (*un temps*) J'attends la pièce…

— Vous pouvez pas le pousser sans cette maudite pièce ?

— Maudite, vous l'avez dit. Deux fois qu'elle m'oblige à tenir ce genre de conversation. (*grave*) Je vous dis que si c'est pas ce soir,

ce sera demain. (*sourire narquois*) Et si c'est pas demain, vous savez quoi… ?

— Vous allez me le dire…

— Ce sera jamais ! Alors autant que vous continuiez à pied. Vous allez à Chercos ? On ne va nulle part ailleurs par cette route. Ensuite elle se perd quelque part en arrivant au barrage, mais je n'y suis jamais monté, je suppose que ce n'est pas là votre destination, si j'en juge par votre costume. Vous devriez enlever cette cravate…

— Elle fait partie du personnage que je joue pour gagner mon pain, mon vieux. (*un temps consacré à regarder le bull qui a l'air d'une bête plutôt morte que blessée*) Je vois que vous n'avez pas l'intention de m'aider… Ne touchez pas à ma bagnole…

— On va en prendre grand soin, monsieur. Et vous savez comment ?

— Ne vous avisez pas…

— On ne la regardera même pas. On montera pas dessus pour cueillir des figues, si vous voulez savoir. On ne fait plus ce genre de choses depuis qu'on a passé l'âge.

Ni au revoir ni autre chose j'ai dit en passant devant le bull. Ça devait être une pièce importante, cette pièce. Les chenilles étaient entortillées dessous. Et l'huile continuait de se répandre sur la roche, jetant des reflets cristallins. Heureusement, j'avais un chapeau. J'ai

desserré le nœud de ma cravate et j'ai commencé à descendre. Plus loin, je remonterais. Et ça promettait de pas me rendre l'existence facile. La *Cuesta de los Alacranes* qu'ils appellent ce tronçon particulièrement dur aux radiateurs. Mais une fois arrivé au sommet, je verrais le hameau. Je n'allais pas jusqu'à Chercos. J'y suis jamais allé. Et encore moins jusqu'au barrage. En vérité, je ne connaissais pas le coin. Je n'avais jamais eu l'occasion d'y mettre les pieds. Mais cette réfugiée avait hérité une maison et elle y vivait avec ses gosses en attendant la fin de la guerre et le retour de son guerrier d'époux. Je ne lui apportais rien, ni nouvelles ni de quoi améliorer son quotidien. Je n'avais rien à lui dire de la part de notre consul dont elle était une amie. Je ne venais pas de la part du consul. J'avais pris cette initiative le matin même, alors que la journée s'annonçait morose, ce qui ne changeait rien à la nature des jours, mais j'avais passé une mauvaise nuit. Je dirais pas avec qui si c'est ce que voulez savoir. Ni comment. Et surtout pas pourquoi. La digression n'est pas mon fort.

Donc j'arrive en haut sans avoir rencontré de scorpions. Je n'en ai jamais vu qu'en bocal ou alors en plastique à la télé. Je suis pas plus cultivé qu'un autre, mais pas moins non plus. Mes lettres sont seulement d'introduction. Ensuite, je me démerde avec mes propres moyens. Le hameau n'est qu'une rue qui monte ou qui descend selon le sens. De chaque côté, des maisons accolées. Des toitures effondrées. Des cours encombrées de vieilleries qui finissent ainsi

leur existence. On a tous connu ça. On en vient. Mais depuis que je travaille au consulat, je n'y pense plus aussi souvent. Je me plonge dans les dossiers comme si moi-même je n'avais pas vécu ça. Voilà comment les temps ont changé. Mais nous, c'était pas la guerre. En tout cas c'était pas elle qui expliquait la misère. Je connaissais ces familles, sauf celle-là. J'en avais entendu parler chez le consul. Il avait dit : « C'est la meilleure de mes amies, les enfants. N'oubliez jamais ça. » Et comme le type qui s'en occupait était au lit avec une maladie incurable, le dossier s'est posé sur mon bureau et je l'ai feuilleté, avec dans la tête que c'était la meilleure amie du consul. En tant que travailleur étranger dans mon propre pays, j'avais intérêt à en tenir compte. Alors j'ai décidé d'y aller jeter un œil, à la maison et à ses habitants, histoire d'en savoir assez pour ne pas commettre d'impair et de perdre un emploi qui m'allait comme s'il avait été inventé pour moi. Je me suis arrêté sous un autre figuier. J'ai posé mon cul sur la roche après l'avoir dépoussiérée. Je ne tenais pas à me présenter à cette dame avec le cul poussiéreux, histoire d'en salir ses coussins. Il y avait des coussins sur les chaises qui étaient de fer forgé avec des motifs végétaux empruntés à l'imagerie antique telle qu'on la vend aux touristes. On se demande des fois ce qu'on serait devenus sans les Arabes. Mais ce n'était pas la question que je me posais alors. Il y avait quatre gosses qui jouaient devant la maison, sur la place, en plein soleil. Je voyais pas à quoi ils jouaient, mais ça ne pouvait être qu'un jeu, même si je le

connaissais pas. L'un d'eux portait une fine moustache, sans doute taillée au bouchon. Il était le moins agité. Autant dire qu'il ne l'était pas. Il regardait dans ma direction, mais sans mettre sa main en visière, sans doute par discrétion. Je n'ai pas bronché. Je regardais ailleurs, sauf que j'ai la faculté de voir en coin, du côté droit uniquement, j'ai jamais insisté avec le gauche, un truc de famille, paraît-il. Il y avait aussi un gosse sur une chaise roulante, comme dans le dossier, ce qui confirma que je ne m'étais pas trompé d'endroit, comme ça m'est arrivé une fois et la bonne femme à qui j'adressais mes condoléances riait et j'ai cru que c'était à cause de mon accent, je ne pratique toujours pas leur langue, qui n'est pas celle de Gogol, avec la maîtrise qui s'impose toujours quand on veut être compatissant et même complice. Les deux filles qui se poursuivaient en criant comme des oies l'une était plus âgée que l'autre, presque femme si j'en jugeais à la longueur de ses jambes, et la petite était aussi belle que sur la photo. C'étaient bien eux et la maison devant laquelle ils jouaient était la leur, exactement comme sur la photo, sauf que maintenant le bougainvillier couvrait le balcon et on ne voyait plus les baies vitrées comme sur la photo. Le temps avait passé. Je ne me demandais pas qui était le moustachu ni la pubère en short. Je descendis, harcelé par le soleil, ne sachant plus si de ce côté les scorpions étaient rois. Un coup d'œil sur mes godasses me renseigna sur la poussière. Je ne pensais plus au bull ni à ce conard de contremaître. J'avais atteint mon but et il n'était

pas midi. Le moustachu, dont le poil me parut authentique, s'interposa.

— Vous cherchez quelqu'un, monsieur… ?

— Je crois que c'est la maison de Nikita K., dis-je en la montrant du doigt.

— Vous ne vous trompez pas, monsieur.

— C'est elle que je viens voir. Je travaille au consulat.

— Vous avez de mauvaises nouvelles, monsieur ?

— Aucune ! Ni bonnes ni mauvaises. Je viens heu… voir…

— Et bien voyez, monsieur. Je vous ouvre.

C'était qui, ce jeunot ? Je ne le lui demandai pas. Il ouvrit la grille. Je voyais le patio. Sa fraîcheur m'attira comme la mouche le miel, tant et si bien que je marchai devant et que j'entrai le premier. Il me suivait en ânonnant. Il me bouscula un peu pour me dépasser, désignant alors une chaise et il dit :

— Je vais prévenir madame K.

Il traversa un jardinet tout planté de fleurs et monta ensuite un escalier qui se perdait dans l'ombre sous la coursive. J'entendis les gosses derrière moi et je me retournai. Le paralytique, qui était debout, regagna sa chaise avec le ballon qu'il venait de récupérer. Les deux filles m'observaient, l'une à l'entrée, s'appuyant contre la

grille, l'autre plus loin en plein soleil, tournicotant une mèche en se mordant quelque chose qu'elle avait dans la bouche, sa langue ou autre chose. Sur la table trônait une bouteille d'anisette sur le point d'achever son existence. Un seul verre qui scintillait. Un ouvrage de laine, un magazine féminin, un paquet de clopes et un briquet à essence. Sinon rien d'autre que des taches sur la nappe. Un jet d'eau jouait je ne sais plus quel air et retombait en frétillant ou alors il y avait des poissons dans le bassin. Ça sentait aussi la lavande, mais l'anis l'emportait et je me demandai où étaient les verres. Sans eau qu'elle la buvait. C'était dans le dossier. Pas exactement comme ça : si votre travail vous amène à visiter madame Nikita K., n'oubliez pas la bouteille de Machaquito. Sans commentaires ni rien, qu'on aurait dit que c'était de la main du consul. Je n'avais pas amené de Machaquito, pas d'avoir oublié, mais il n'y en avait plus dans la réserve du consulat et je n'avais pas l'intention d'y être de ma poche. J'ai jamais rien donné, certes, mais je n'ai jamais rien pris d'autre que ce qu'on me doit, même que des fois on m'a donné autre chose. J'entends ses pas. Elle marche pieds nus. J'en ai le souffle coupé.

— Restez assis ! Restez assis ! On me dit que la route est coupée. (*ah bon… je croyais que c'était mon souffle*) Vous devez crever de soif. Juan, va chercher une cruche d'eau fraîche.

Il s'appelle Juan. Connais pas. Jamais entendu parler. Ni dans le dossier ni ailleurs. Qui est la pucelle en short ras-du-cul ? Je sais

que ce paralytique s'appelle Volodymyr, mais le prénom de sa petite sœur, demi-sœur, j'arrive pas à m'en souvenir sur le moment et ça m'occupe l'esprit tandis que je me suis levé pour recevoir, dans la mienne, la main de la belle rouquine que j'ai déjà vue, mais c'était dans un film porno. Il y avait longtemps que je ne regardais plus de film porno. Je l'avais presque oubliée. C'était une de mes préférées. Mais n'allez pas croire que je confonds madame Nikita K. avec la belle Anastasia Q.

— Ils ont coupé la route hier après-midi. Et depuis, on est condamné à l'isolement. Heureusement que la mère de Juan tient une boutique où on trouve de tout.

— J'ai un peu balisé en montant la *Cuesta de los Alacranes*…

— J'ai interdit aux enfants d'aller jouer par là. Pensez !

— Le petit garçon a perdu l'usage de ses jambes, d'après le dossier… Avez-vous reçu le fauteuil ?

— Ah il sera beaucoup mieux que celui que monsieur le maire nous avait si aimablement prêté, mais voyez-vous, c'était le fauteuil de ce basketteur dont le nom ah m'échappe… qui était tombé du train…

— Tombé d'un avion, madame. Il est tombé d'un avion, mais heureusement, l'avion ne volait pas à ce moment-là. Et j'ai su pour le prêt de son fauteuil par cet aimable maire de Chercos…

— Le pauvre est finalement mort dans un accident de voiture, voyez-vous…

— J'ignorais que monsieur le maire…

— Pas lui ! Le basketteur ! Il s'est tué avec sa belle compagne. Il conduisait un de ces engins… vous savez. Et dès lors son fauteuil est resté au vestiaire qui se trouve sous la mairie, à côté de la pièce où sont entreposés les instruments de musique. Il y a d'autres pièces là-dessous, mais je ne saurais vous dire…

— Ainsi Volo, si je puis me permettre de l'appeler ainsi…

— Faites, faites, je vous en prie.

— Volo utilise le fauteuil sans doute très sportif de ce basketteur… Mais cela ne se voit pas…

— En attendant le fauteuil que mon ami le consul nous a promis… Celui-ci, de fauteuil, est bizarrement conçu, mais je suppose que c'est en rapport avec l'usage qu'un basketteur en fait, n'est-ce pas… ?

— Je prends note, madame. Et je puis vous assurer que le fauteuil promis par monsieur le Consul vous sera livré…

— …quand la route sera rouverte, je sais. (*réfléchissant, bandante comme une image*) Mais je comprends que s'il se trouve dans votre voiture, qui est coincée là-bas, il n'était pas question pour vous de l'amener, par cette chaleur et cette poussière… D'autant qu'il s'agit

d'un fauteuil d'enfant. Rien à voir avec ce fauteuil bizarre qui a servi à ce basketteur, mais sur le terrain seulement, car sinon il se déplaçait sur un engin à moteur que monsieur le maire ne nous a pas proposé, j'ignore pour quelle raison…

— Il y en a une, madame, il y en a une. Mais laquelle ? Je ne saurais vous le dire. (*didactique*) Un fauteuil privé, sans doute. Alors que le fauteuil présent appartient à l'association sportive. (*certain*) Je me suis renseigné, madame.

— Ce qui ne me dit rien du fauteuil qui se trouve actuellement dans votre voiture, là-bas… En s'y mettant tous, il se peut que nous le ramenions avant la nuit… Ainsi vous pourrez rentrer chez vous la conscience tranquille…

— Mais je suis tranquille, madame ! Comme vous l'avez parfaitement exprimé, il n'était pas raisonnable pour moi de transporter ledit fauteuil jusqu'ici au risque de…

— Les scorpions. (en aparté, mais j'ai très bien entendu) Ils disent tous ça ! (se levant, sans avoir touché à son verre qui rutile dans un rayon de soleil ou dans mon regard, allez savoir, le mien est vide) Mettons-nous y ! Sauf Volo, bien sûr, qui ne peut pas… et qui sera tellement heureux de… Juan ! Juan ! (il arrive en haletant) Nous avons décidé (pas moi) d'aller chercher le fauteuil dans la voiture de ce monsieur qui est bloquée comme tu t'en doutes… Dis aux filles de se chausser. Les scorpions…

Mais Juan a bondi vers l'extérieur. Il parle aux filles qui se chaussent. Le paralytique se rassoit en rouspétant. Il n'a pas envie de jouer seul. Comment je vais raconter ça au consul ? Ce sera oral. Je n'écrirais rien. Ou alors j'écrirais ce qu'il me demandera d'écrire. Il y a d'autres témoins. Des anonymes. Quelqu'un envie le fauteuil du basketteur mort. Je suis venu pour ça, aplanir. « Je compte sur vous, mon petit Torcuato, m'avait dit le consul. De la discrétion. Madame K. est une dame importante chez nous. Vous savez autant que moi ce que ça veut dire. Embarquez le fauteuil, donnez-le à Volo et on n'en parle plus. Ainsi, le fauteuil du basketteur sort de cette histoire. Je ne l'aime pas, cette histoire ! Mettez-y fin, Torcuato ! »

Pourquoi avais-je renoncé aux tenants et aboutissants de cette mission particulière ? Les scorpions n'expliquent pas tout. J'étais chez la dame K. sans le fauteuil destiné à étouffer un possible scandale. Le chantage exercé sur l'autorité de mon employeur de consul n'en était pas éteint pour autant. Il fallait souhaiter qu'en retour le fauteuil du basketteur, ainsi retrouvé, eût ce pouvoir. Je me demandais toutefois si Volo continuerait de feindre une fois atteint l'âge où les filles sont à portée de bite. C'est ce que je ferais moi-même. Je me connais. J'ignorais pourquoi il feignait et pourquoi la médecine marchait, si je puis dire, dans le coup. Je ne suis qu'un simple employé étranger par le consulat d'un pays étranger. Je gagne bien ma vie. Je ne me plains que des femmes. Et je n'ai pas

d'enfants pour me compliquer la vie. Je plaignais cette dame K. La guerre, un mari au combat, l'exil, deux enfants dont l'un paraissait atteint d'un trouble mental inquiétant pour l'avenir, le sien comme celui de sa mère. Le père était en prison. Un meurtrier. Des complications à ne plus en finir ! Nous nous mîmes en marche. Dans la descente, de l'autre côté, nous vîmes les scorpions. Je ne les aurais pas vu si les filles ne me les avaient pas montrés, toutes frémissantes dans leur chair que le soleil n'épargnait pas malgré les légères chemises qu'elles interposaient entre elles et moi. Le bull paraissait toujours mort.

— Je vois que monsieur a trouvé une solution, s'écria le contremaître toujours planqué dans son figuier.

— Pauvres hommes ! murmura la dame K. —sans doute pensant aux conditions du combat que menait en ce moment son lointain époux.

Nous sortîmes le fauteuil de la bagnole. Je l'avais déplié une fois, du premier coup, mais cette fois il refusa de se laisser faire. Les filles s'approchèrent. Elles en savaient sans doute plus que moi question fauteuil de paralytique. Mais la question du moment n'était pas celle-là. Mon cerveau ne peut pas faire trois choses à la fois : voir comment on déplie un fauteuil sans s'y coincer les doigts, renoncer à la compagnie d'une femme qui me faisait rêver éveillé et déclarer que je n'avais pas l'intention de charger ce fauteuil sur mon dos de

vieillard avant l'heure, j'oublie une quatrième, mais ça ne changera rien à ce récit. Le contremaître me regardait comme si je l'amusais. Je devais l'amuser beaucoup, car il ne regardait pas la femme, ou il ne la voyait pas parce qu'il était pédé. Il n'était pas pédophile non plus, et pourtant il y avait de quoi. Les filles déplièrent le fauteuil.

— On le poussera, maman, dit la petite. Tu peux te mettre dedans si tu veux.

Ça ne me regardait pas. Le consul serait informé de la manière dont j'avais assumé la mission, mais m'en tiendrait-il rigueur alors que la question du chantage exercé par l'utilisateur du fauteuil sportif demeurerait en suspens, sans compter le silence médical qui était à l'origine de la supercherie. C'était pas trop compliqué pour moi. J'en avais vu d'autres. Mais je tenais à mon boulot. J'allais fermer ma gueule. Pour toujours. Alors je bousculai les filles et étreignit les poignées du fauteuil. Madame K. n'y prit pas place et le contremaître grommela :

— Il était temps, mon vieux.

Le verbe

Nous montions à Lobrín. Juan Díaz Tenorio marchait devant, poussant la bourrique avec sa canne. Les filles papotaient sous le parapluie-épée, 24 baleines de jonc, toile grise à force de soleil, leurs jambes dans ce soleil, je suivais, à cheval sur ma bicyclette, pneu rempli de sable et le chien gambadait devant, derrière, dans les marges de ce chemin imprévisible, le scorpion blanc ne laissant que sa trace. Les insectes me terrorisaient, insectes, araignées, crustacés, qu'est-ce que j'en savais ? La bourrique arquait ses pattes sous le poids. 50 kilos d'olives noires à saler. La canne de Juan cinglait ce cul dont la queue tournoyait, autres insectes. Personne ne descendait à cette heure. Les gens avaient achevé leur repas. Les femmes jetaient de l'eau sur les seuils. Pas un homme pour brailler. Ni un enfant pour avoir des projets d'avenir. Et pas un arbre, malgré les souches qui jalonnaient. Juan connaissait un homme qui nourrirait notre imagination. D'après lui, on n'en avait jamais vu des comme ça. Mais il n'avait rien dit d'autre, histoire de titiller notre esprit toujours à la recherche d'une bonne histoire. Mais à qui la raconterions-nous ? Personne ne nous écoutait, sauf pour répondre à nos besoins alimentaires. Rien pour tranquilliser notre curiosité. Les livres mêmes étaient vides. Les murs ne parlaient pas,

d'ailleurs ce n'étaient pas les nôtres. Juan en savait plus que nous question murs. Mais il n'en parlait pas, sans doute parce que personne ne lui en avait parlé, il avait plus d'imagination que nous, mais qui la nourrissait alors que la nôtre crevait de faim ? « Vous verrez un homme comme vous n'en avez jamais vu.

— Le voir, c'est bien joli, mais est-ce qu'on pourra lui parler ?

— Et est-ce qu'il répondra ?

— L'as-tu inventé ? Tu inventes quand tu ne mens pas.

— Faut que je monte ces sacs d'olives qui dégoulinent. »

Le village s'annonçait (je me souviens) par une fontaine. Une vraie fontaine avec de l'eau en abondance, elle jaillissait de la roche où poussait l'alfa et l'asphodèle et l'eau éclaboussait des pierres disjointes qui rutilaient dans l'ombre, comme si elle avait le pouvoir de retenir la lumière, comme si à force de temps elles la contenaient, mais nous n'étions jamais venus la nuit. Juan désigna la maison. En ruine encore vivante non, elle nourrissait à ses pieds d'affolants aloès qui dressaient leurs feuilles dans le ciel. Le seuil luisait. Une femme avait jeté de l'eau, mais non, l'homme vivait seul. Il jetait l'eau lui-même et elle coulait sur la roche taillée en escalier pour finalement se laisser absorber par la terre, noire à cet endroit. L'homme apparut, coiffé d'un béret et sur les épaules la mantille de la femme qui sans doute lui manquait. De loin, ses mains semblaient posséder ce que nous étions venus chercher, mais les olives

n'étaient pas pour lui et Juan continua son chemin après nous avoir demandé d'attendre, il n'en aurait pas pour longtemps « et là, voyez-vous, c'est cet homme dont je vous ai parlé sans rien en dire. » La rue montait entre les murs blancs, sales, troués, fenêtres aux rideaux déchirés, gris, dans l'attente de la brise marine. La bourrique haletait, elle plia son cou pour nous regarder, comme si elle nous voyait pour la dernière fois. L'homme s'était immobilisé.

— De l'ombre ! Par pitié ! *¡Compasión! ¡Compasión!*

Les filles (deux) posèrent leurs petits culs sur la murette de la fontaine, bien au frais car l'eau y ruisselait. Le parapluie était maintenant posé par terre, à l'envers, et son canard regardait dedans, cou plié sans cassure. L'ombre de la roche s'étendait jusqu'à la moitié de la rue et j'étais dans le soleil, dos à la maison de l'homme qui possédait une telle particularité que Juan avait jugé que notre imagination se trouverait guérie pour toujours des nouvelles de la guerre qui nous parvenaient par les canaux des médias, mais surtout dans les lettres que nous recevions et dont nous ne partagions pas le contenu avec nos voisins. On disait seulement que les nouvelles étaient bonnes, ce qui voulait dire qu'elles étaient mauvaises, cela tout le monde le savait. Or, Juan connaissait un homme qui avait le pouvoir d'arracher ces sinistres impressions comme on le fait quand une dent ne sert plus à rien et qu'en plus elle donne mauvaise haleine et douleur accessoire, comme le rêve dans le sommeil qu'on n'a pas désiré mais qui s'impose à nous

parce que c'est la nuit et si c'est le jour c'est qu'on n'a pas trouvé le sommeil. Ces rêves me rendaient fou. J'étais fou en dormant, selon le témoignage inquiet de ma sœur et pendant le jour je me comportais comme si je l'étais. Je le savais mieux que les autres, mais ce qu'ils en savaient suffisaient à m'humilier jusqu'à la douleur de ne pas pouvoir en dire quelque chose de sensé. « Viens te mettre à l'ombre, Volo. Il y a de la place. Même pas besoin d'en faire. Viens !

— Je suis bien au soleil.

— Tu vas attraper mal frérot ! Ne fais pas le malin.

— Je ne suis pas malin. J'attends comme vous. »

Je disais ça parce que Juan tardait à revenir, avec ou sans sa bourrique. 50 kilos d'olives noires trop mûres. Une misère. Il s'en était plaint avant de se mettre en route, puis il n'en avait plus parlé, piquant la bourrique au cul, elle se raidissait alors et sa tête semblait chercher à rejoindre le ciel comme si elle était le sujet d'un tableau de peinture. J'avais observé ces phénomènes sans cesser de pédaler. Pas de roue libre. Que Dieu me sauve ! « Il n'est pas si malin que ça, dit celle qui jouxtait ma sœur sur la murette.

— Je n'ai pas dit qu'il était malin, dit ma sœur. Il voudrait bien l'être. Regarde-le surveiller sa bici. Personne pour la voler et il s'imagine le contraire. Il deviendra fou avant la fin de la guerre.

— Croit-il vraiment qu'un homme soit si particulier qu'il a le pouvoir de changer les choses ?

— Il croit ce que Juan dit.

— Juan ne dit pas que des bêtises, ma chère.

— Tu parles comme si tu en étais amoureuse.

— Tu n'as pas l'âge de l'être, ma pauvre.

— Nous parlions de Volo, pas de moi.

— Je ne sais pas pourquoi nous en parlons.

— Dis-lui d'être sage à défaut d'être sain d'esprit.

— Volo, viens t'asseoir avec nous.

— D'accord. »

L'ombre était agréable, je dois le dire. Je pris place entre les deux filles. Je ne sais pour quelle raison, elles s'étaient éloignées l'une de l'autre et leurs regards m'invitaient à m'asseoir entre elles, alors je me suis assis et j'ai noué les pans de la chemise sur mon ventre. Ma bicyclette était appuyée sur le mur de la maison d'en face, qui n'en était plus une et que personne n'habitait, sauf une végétation poussiéreuse et impossible à nommer. J'avais profité d'une part d'ombre pour y situer ma bicyclette, mais sans moi car il n'y avait pas de place pour moi dans cette ombre au demeurant oblique et traversée d'insectes toupinant. Ce qui expliquait ma présence têtue

dans le soleil de la rue. Ma petite sœur a raison : je deviendrais fou un de ces jours, mais en attendant de l'être, ce qui fera de moi une créature sans plaisir ni autre assouvissement, je m'intéresse à ces jambes et à leur odeur. Elles en joignent les genoux, ce que de mon côté rendaient impossible mes érections constantes, pour un oui pour un non. Mes flancs touchent leurs hanches, mais du côté de ma sœur, je me méfie des regards, alors que du côté d'Aliz (elle s'appelle Aliz), je me sens libre comme la poésie. « Il en met, du temps ! s'impatiente ma sœur.

— Des olives pourries, dis-je en observant les petits poils blonds qui couvrent les genoux d'Aliz.

— Il nous raconte des histoires, dit-elle, semblant regarder ma bicyclette.

— Encore heureux de pouvoir en raconter ! » dis-je peut-être un peu brusquement.

Le visage d'Aliz s'est tourné. J'ai l'impression que son nez s'est posé sur ma joue.

« Nous avons tous des histoires à raconter, dit-elle. Mais il y a histoire et histoire.

— Il y a les vraies et les fausses, fait ma sœur qui a le quart de notre âge si on additionne le mien et celui d'Aliz.

— Tu dis vrai, renchérit Aliz, mais ce n'est pas comme ça qu'il faut le dire.

— Rien n'est tout à fait vrai, rien n'est tout à fait faux, taratata ! »

Je ne sais pas pourquoi je ne cherche pas à me faire aimer. Le nez d'Aliz se détache de ma joue, non sans douleur. Je ne sais pas ce qu'elle a ressenti, mais moi, j'ai eu mal. Je n'ose pas tourner mon visage vers sa joue. Je sais que sa tête est penchée sur ses genoux. Elle regarde maintenant ses espadrilles fluos. Elle prend toujours cette position, les jambes pliées contre elle et les bras autour et la tête se pose sur les genoux, parmi les poils ensoleillés. Nous avons l'âge de faire l'amour et on ne le fait pas, mon Dieu !

« Ne complique pas ! » dit ma sœur.

Sans se retourner, elle tapote l'eau derrière elle, dans le bassin agité d'éclaboussures. Elle a envie de rigoler, mais se retient. On ne joue pas avec l'eau des fontaines. Les animaux qui y boivent ne s'y amusent pas, les femmes ont l'air grave, comme si la fontaine n'était pas éternelle. Les hommes ne s'en approchent jamais. Les enfants obéissent. Mais tout ceci n'est que pure imagination. Laissez les enfants en liberté et ils s'éclaboussent sans s'illusionner. Les femmes rient de même, entre elles ou avec les enfants. Les hommes posent un pied sur la margelle et caressent le cou de leur bête. Encore de l'imagination. Dieu inutile. En réalité, il ne se passe rien. Trois gamins qui totalisent mettons cinq fois l'âge de la plus

petite sont assis sur la murette de la fontaine et attendent que leur conteur préféré, philosophe à ses heures, redescende avec sa bourrique soulagée de 50 kilos d'olives trop mûres pour être salées. Le voilà.

« Tu en as mis du temps, fait ma sœur qui a une grosse envie d'éclabousser mais qui se retient comme si elle avait l'intuition que le moment serait mal choisi.

— Nous avons couru après la bourrique, dit Juan et en effet son front et ses joues, son cou, sont couverts de sueur.

— *¡No me digas!*

— Cette diablesse d'animale a pris peur avant même d'entrer dans la remise où mon homme travaille l'olive comme vous le savez pour y avoir goûté, et avec quel plaisir !

— Dégueulasse les olives ! grimace ma sœur par amour.

— Ne me cherche pas, petite diablesse toi-même !

— Vous avez passé tout ce temps à courir ?

— Heureusement, le chien l'a coincée contre un mur. Vous n'avez pas entendu le chien aboyer ? Il devient fou quand il aboie.

— Comme Volo ! plaisante la sœur, mais Aliz ne rit pas, elle me regarde comme si elle avait pitié de moi, comment l'aimer si c'est tout ce que je lui inspire ?

— Les sacs sont tombés, continue Juan en gesticulant comme les sacs tombant et s'écrasant sur la terre ingrate qui s'en réjouit. Nous avons perdu la moitié des olives.

— 25 kilos ! m'écriai-je.

— Tu l'as dit ! Il a fallu que je négocie. Les olives lui appartenaient au moment où la bourrique s'est enfuie, mais la bourrique m'appartient. (*un temps*) Vous avez vu l'homme ? »

Il était rentré dans sa maison après nous avoir observés. Et depuis, nous ne l'avions pas vu, non. Nous ne le verrions pas s'il ne sortait pas. Ainsi, nous n'en saurions rien de plus. Nos imaginations s'en trouveraient frustrées. Je n'en dormirais pas. Les autres, je ne sais pas, mais moi…

« *¡Palabras!* C'est un mien cousin. Il tient l'orgeat au frais. Allons-y ! »

Les filles se dressèrent comme des joncs que le vent vient de plier. Je demeurais assis, les fesses au ras de l'eau dont je n'aurais su dire si elle était bien fraîche, ce qu'on attend toujours de l'eau des fontaines naturelles, et celle-là l'était, naturelle, ou si la chaleur de mon cul expliquait sa soudaine tiédeur. Ce qu'on ne va pas imaginer quand on hésite entre rien et pas grand-chose !

« Tu ne veux pas savoir, Volo ? dit ma sœur avec un peu d'inquiétude dans sa voix de poulette en peluche.

— Je sais bien, sœurette, que tu t'inquiètes pour moi et je t'en remercie ô du fond du cœur, mais vois-tu je n'éprouve rien en ce moment, ni curiosité ni jalousie. Je me fiche de savoir en quoi cet homme est original, pas comme les autres, *mejor dicho*.

— Tu devrais arrêter de te poser ce genre de question, Volo. Tu devrais toujours te rappeler ce que maman t'a dit à ce propos. Je suis là pour que tu y penses.

— Volo ! Qu'est-ce qui t'arrive ? »

La voix d'Aliz. Presque une voix de femme.

« Non, vraiment, balbutiai-je, allez-y sans moi. (*tilt*) Je ne peux pas laisser ma bicyclette sans surveillance.

— Je laisse bien ma bourrique… dit Juan.

— Elle est attachée, dit ma sœur. Le vélo de Volo ne l'est pas.

— Avec quoi l'attacherais-je ? exultai-je.

— C'est fou ! » murmura Aliz et elle se rapprocha de Juan pour lui prendre la main.

Ah ! Ces deux-là n'ignorent rien de l'amour. Ils se caressent la main, alors qu'ils en savent plus. Hypocrites ! Me condamner ainsi à coucher avec ma sœur. Moi, l'Ukrainien au grand cœur. Non, non, Européen de mes deux, ne cherchez pas la métaphore ! Ceci est la réalité. Il n'y en a pas d'autres. Cette terre étrangère, lointaine, réputée inaccessible, sauvage et torride, infinie par son eau et sa

pierre, rare et hors de prix ! Que sommes-nous venus faire ici, maman ?

« Allez, viens, Volo. Tu en sais plus que Juan. Tu écouteras l'homme et ensuite tu nous en parleras comme tu le fais si bien quand tu prends la parole. Sans toi, nous ne comprendrons pas la profondeur de ce phénomène inattendu. N'est-ce pas, Juan, qu'on ne s'y attend pas… ?

— Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Je connais les gens, si je me limite à ceux-ci. Je n'ai jamais voyagé plus loin que ces montagnes. Et de ce côté-ci, la mer m'interdit d'aller plus loin que ses plages blanches. Je tourne en rond depuis quinze ans, mon âge en ce monde qui n'est le mien que d'y vivre [multiplié par 2 ça fait vos âges à vous trois]. Je connais l'amour depuis peu. Voilà une chose que je peux ajouter à ma connaissance du monde. Tu ne veux vraiment pas en savoir plus sur cet homme, Volo… ?

— Il le saura s'il nous écoute une fois que nous en saurons autant que toi, Juanito…

(Elle l'appelle comme l'appelle sa mère maintenant !)

— Quel besoin d'aller le voir et de l'écouter (je suppose) puisque tu en sais assez pour nous en parler ? dis-je en quittant des yeux ma bicyclette. Parle-nous de cet homme et qu'on en finisse !

— Pourtant, dit ma sœur, si nous le voyons et s'il nous parle —est-ce qu'il parle, Juan… ? nous en aurons une idée plus… plus…

— Ne cherche pas, sœurette. Ce mot n'existe pas.

— J'aimerais tellement te convaincre, frérot ! Maman ne te convaincra pas, je le sais. Mais moi, mon frère adoré… Moi, ta petite sœur qui a peur…

— Ne crains-tu pas déjà cet homme ?

— Elle est trop curieuse pour ça, dit Juan. Et toi tu ne l'es pas assez, voire pas du tout. Retournons d'où nous venons si mon histoire ne vous dit rien !

— On peut y aller sans Volo, » suggère Aliz qui étreint la main de Juan maintenant, au lieu de la caresser.

Ils s'éloignent. Je regarde la bourrique qui tire sur sa longe, laquelle est nouée à une poutre couchée au pied d'un mur. Quel animal ! L'ombre du mur ne lui inspire rien. Tout ce qu'elle veut maintenant, c'est tirer sur la longe, ce qui l'expose au soleil. Elle s'en tiendra à cette obstination absurde, et peu importe si elle cuit au soleil. L'important, c'est d'aller le plus loin possible, c'est-à-dire aussi loin que le permet la longueur de la longe, quitte à se transformer en steak trop cuit. Je ne peux rien faire pour elle. Peut-être raccourcir la longe, contraindre cet animal à l'ombre, qu'elle y demeure toute son existence. Je sais bien de quoi je parle.

Et j'attends. Là-haut, je ne sais où, un travailleur sans doute consciencieux fait ce qu'il peut pour augmenter les 25 kilos d'olives, grattant la terre avec précaution et n'y rencontrant que des noyaux et des chairs déjà desséchés. Quel temps perdu ! Et qu'est-ce qu'il a gagné en ne payant que la moitié des olives ? Juan a-t-il gagné ou perdu ?

En approchant de la maison où vit l'homme qui possède une particularité rare dans le genre ou même unique, je n'entends rien. Aucune voix. Est-il possible qu'on se laisse ainsi réduire au silence parce qu'on est en présence d'un phénomène rare ou unique ? Je gravis les marches taillées dans la roche, poussiéreuses les marches et mal taillées, sans angle ni abscisse, mangées par le lichen desséché des dernières pluies. Toujours rien, pas de voix, la porte est ouverte, forcément ce n'est pas une porte, c'est un rideau et aux fenêtres pas de carreaux, le même tissu gris et effiloché, en attente de brise, matin et soir. Ils m'ont trouvé endormi, les mains entre les cuisses et la tête reposant sur une pierre à scorpions ou à je ne sais quoi d'étranger à ma pensée.

*

« Oui, oui, dit ma sœur dans la lumière qui transperce la couverture. Cet homme parle. Tu n'as rien entendu parce que nous écoutions. Juan ne cachait pas sa satisfaction, car nous ne paraissions pas déçus. Il avait tenu sa promesse de nous surprendre et de changer à

jamais la nature même de notre imagination. L'homme parlait et nous l'écoutions, tandis que toi tu dormais en plein soleil, ayant sans doute perdu connaissance à cause de la piqûre. Tu étais presque mort et nous n'en savions rien, Volo. Nous buvions les paroles de cet homme. Juan ne nous avait pas trompés. Il ne laissait rien paraître de sa déception, relativement à la perte de la moitié de sa marchandise, comme s'il était aussi fasciné que nous par les paroles de cet homme, preuve qu'il n'avait pas manqué de sincérité. Maintenant qu'on en parle, je peux bien te dire que j'en étais amoureuse. Et que j'étais jalouse à en être malade de savoir qu'Aliz savait enfin à quoi sert l'amour et ce qu'on en fait. Tu étais presque mort, le venin était dans ton sang, le soleil te cuisait et nous étions assis face à l'homme, et Juan caressait le bras d'Aliz. Cependant, lorsque nous sommes sortis de cette maison (l'homme nous accompagna jusqu'au seuil), tu cuisais au soleil, presque mort et Juan s'est précipité pour te réveiller. Il t'a secoué dans tous les sens et l'homme est descendu et il a écrasé le scorpion sous son pied nu, ne sachant pas si c'était celui-là ou un autre. Mais tu ne te réveillais pas et l'homme est entré dans la maison, il en est ressorti avec la clé, a fermé la porte, tourné la clé et Juan avait détaché la bourrique et tu as pris la place du sac d'olive. Tu n'en feras jamais d'autre ! Puis l'homme a parlé et tandis qu'il parlait, tu as ouvert les yeux, comme si la particularité de son langage avait traversé ton agonie et que maintenant tu voulais en savoir plus. Oui, cet homme parlait

sans verbe. Et ça faisait un drôle d'effet sur ton esprit livré à la fièvre et au tumulte neuronique. Aucun verbe dans ces paroles. Et autant que je m'en souvienne, peu d'adjectifs. Des mots pour désigner. Des mots assemblés en dehors de toute logique grammaticale. Et cela avait un sens. Et tu aimais ça, Volo, plus que nous, plus que Juan et tous les habitants de cette terre qui, elle, ne parle pas, ou en tout cas n'élève jamais sa voix plus haut que le Verbe. »

Juan Diaz Tenorio

Juan Díaz Tenorio avait quinze ans quand ma sœur —appelons-la Lucía pour l'instant— l'amena à la maison. Le tío Anselmo était mort mais, par testament, nous héritions l'usufruit, la nue-propriété revenant à une Madrilène qui prétexta une aversion pour les transports en commun —ainsi ne fîmes-nous pas sa connaissance chez le notaire : elle ne voyait aucun inconvénient à ce que nous occupions la maison de son cousin ? oncle ? frère ? amant ? du moins jusqu'à ce que la guerre, là-bas, s'achevât —si possible avec la victoire des nôtres, Juan Díaz Tenorio pénétra dans le patio comme dans une église et s'arrêta devant la fontaine du bassin où flottait la balle de ma sœur couleur de sucette genre dix centimètres de diamètre, sa mère en vendait dans la modeste *tienda* qu'elle tenait au village —c'est ainsi que nous fîmes la connaissance de Juan Díaz Tenorio, ma sœur ayant jeté un regard équivoque sur le présentoir des sucettes toutes aussi colorées les unes que les autres. La mère de Juan Díaz Tenorio était donc une Tenorio de la famille qui possédait les bêtes qu'on voyait pâturer sur les pentes selon la perspective des terrasses qui avaient été des jardins depuis une Antiquité qui, à l'écouter, semblait occuper une grande place dans l'imagination de Juan dont le père était un Díaz, famille de

maîtres d'école et de régisseurs, de comptables, d'émigrés et d'anarchistes. Il (Juan) entra devant nous. Le patio à ce moment-là était noyé dans la lumière méridienne, trois heures avant le repas auquel nous l'avions invité, il tenait dans son poignet durement refermé le maillot de bain en vieux nylon délavé.

— Vous avez vu le cadavre ? demanda-t-il.

Ma sœur lui jeta un regard inquiet. De quoi parlait-il ? Depuis tout à l'heure, quand elle était revenue sur la place avec lui, il tenait d'étranges propos —comme s'il était déjà mort, dit ma sœur plus tard. Il avait quinze ans et elle huit, mais il n'était pas beaucoup plus grand qu'elle, peut-être à cause d'une échine voûtée qui n'avait rien d'une gibbosité comme nous le vérifiâmes, ma sœur et moi, dans Wikipédia —plus tard, il y avait longtemps, à l'aulne de notre enfance, alors qu'il avait disparu de notre existence, la guerre n'était pas encore perdue.

— Moi, je vois des cadavres tous les jours, dit-il.

Il s'empara de la balle, l'observa de près puis proposa à ma sœur, nommée Lucía pour la circonstance, de jongler avec elle car il savait jongler mais il manquait au moins deux balles qu'elle s'empressa de trouver dans la plate-bande où se penchaient d'innombrables têtes de camomille. Je les voyais jongler. Il était adroit. Il avait dit qu'il savait jongler avec trois balles et il manquait une quatrième pour témoigner de sa véritable adresse. Mais ma sœur dit qu'il n'y avait

pas de quatrième balle, la mère de Juan Díaz Tenorio les vendait par triplette dans un filet qui depuis avait servi de mantille à une poupée avec laquelle je jouais moi aussi, mais elle ne le dit pas, Juan était de ma taille, malgré mes onze ans, et il n'avait pas besoin de savoir, il le saurait peut-être plus tard, je ne connaissais pas ma sœur à ce point.

— Le tío est mort ailleurs, dis-je pour expliquer.

— Vous n'avez pas vu le cadavre… ?

— Maman n'a pas voulu, dit ma sœur comme si elle le regrettait encore alors que nous avions oublié cette histoire depuis longtemps.

— Ma mère aussi est comme ça, dit-il.

Et il noua son slip de bain pour en faire la quatrième. Ma sœur était dépassée par cette jonglerie. À trois, c'était encore possible, mais quatre non. Il jongla seul, tournant autour du bassin qui crachait obliquement sous les pieds d'une déesse de l'amour ou de je ne sais quoi qui entretient depuis la nuit des temps un rapport équivoque avec la guerre sans laquelle l'humanité ne serait qu'une espèce parmi les autres.

— Vous voulez en voir un, de cadavre… ?

Bien sûr qu'on voulait ! Mais on en avait déjà vu. Ils dormaient dans des civières ou par terre.

— Je ne vous parle pas de ce genre de cadavres, chicos !

Il cessa de jongler. Son regard était peint.

— Je vous parle d'un cadavre qui est mort sans qu'on le tue.

Sa voix emplit le patio.

— La mort était en lui.

Puis ma sœur sortit de la léthargie qui m'emprisonnait. Il tenait les trois balles et le slip dans une seule main. Je n'avais pas remarqué ce détail : ses mains valaient au moins deux fois les miennes. Il avait des mains d'homme, détail qui n'avait pas échappé à la sagacité de ma sœur, dès le départ, mais j'ignorais à quel moment cette histoire avait commencé.

— Des fois les gens ne meurent pas, dit-elle. Volo ne veut pas mourir…

— Je n'ai jamais dit ça ! Tu inventes…

— Alors qu'est-ce que tu as dit ? Ça ressemblait à « Je ne veux pas mourir », *si no me equivoco*…

— J'ai dit, textuellement, « Je ne veux pas mourir *comme les autres* » —ce qui est tout de même très différent, n'est-ce pas, Juan… ?

— On dit aussi « Je ne veux pas mourir idiot », concéda-t-il.

Il s'assit sur la margelle, les fesses au ras de l'eau verte alors qu'elle aurait dû être bleue, mais ce genre de détail n'intéresse personne, il

faut que je me mette ça dans la tête si je ne veux pas devenir fou ou idiot —mais Juan n'entendait pas *idiot* dans le sens de *fou*.

— Un jour, ils nous grefferont un dictionnaire dans le cerveau, je ne sais pas à quel endroit du cerveau, mais ils le feront et seule la bourgeoisie profitera de cet avantage.

Je ne sais pas qui a dit ça. Nous disons tous des choses qui ne nous appartiennent pas. Écoutons-nous si nous ne voulons pas mourir…

— Alors ? fit Juan Díaz Tenorio. Qu'est-ce que vous en pensez ?

En bas, au bord de la mer, il y avait un Chinois qu'on appelait Juan mais il s'appelait Huan ce qui revient au même. L'idée de voir un cadavre qui n'a pas été tué ne me séduisait pas et je crois que si ma sœur se montrait intéressée c'était parce que Juan ne la laissait pas indifférente. Elle avait de si jolies jambes quand elle les croisait, n'est-ce pas, Huan ?

— Maman ne sera pas contente, dis-je comme si je n'en avais pas envie. Elle ne nous a pas permis de voir le cadavre du tío et tout le monde a compris, personne ne s'est vexé, il y en avait même qui pleuraient…

— Ils ne pleuraient pas pour nous, idiot !

— Ils pleuraient ! Je ne dis rien de plus.

Je n'ai jamais tiré les cheveux de ma sœur en présence d'un inconnu. Aussi ne les tirai-je pas en cette occasion rêvée. Je me contentais d'éclabousser la déesse.

— Allons-y ! dit Juan.

Ce n'était pas loin, avait-il assuré. Nous franchîmes toutefois la limite du village, les oliviers sauvages s'ébouriffaient dans la poussière et la lumière, toujours des yeux je cherchais le scorpion ou la tarentule, des fois que j'en voie, je n'en avais jamais vu qu'en image. Le type dont parlait Juan était mort sans que rien ni personne ne le tue. Simplement, son cœur s'était arrêté de battre. Il n'y avait ni couteau ni bactérie ni corps étranger dans cette histoire. Le cœur cesse de battre et le corps s'effondre, ni balle ni éclat. Pas de sang non plus. Le type avait été vidé du sien par l'embaumeur. Ce qu'on verrait, c'était un mort vidé de son sang. Mais vu à une certaine distance, cela ne se voyait pas. Il ne fallait pas s'approcher. De toute façon, précisa Juan des fois qu'on finisse par ne plus y croire, on ne pouvait pas s'approcher. Les fenêtres étaient closes et les rideaux tirés. On montait au premier, mais on ne nous laisserait pas monter —parce qu'on n'était pas de la famille. Il fallait monter sur le toit, par les terrasses. Il connaissait ce chemin pour l'avoir lui-même balisé. L'œil se posait alors sur une brèche.

— Je ne sais pas, fit ma sœur en se réfugiant dans l'ombre de la broussaille.

— D'ailleurs il ne ressemble pas à un mort, dit Juan pour l'amadouer.

— Alors à quoi ça sert de prendre autant de risques si c'est pour voir quelqu'un qui dort ?

Ma sœur me regarda comme si j'étais soudain devenu le fou qu'elle soupçonnait depuis que j'avais perdu la tête dans le train suite à un rêve où l'Europe de nos livres d'Histoire s'embrasait comme un spectacle aux néons publicitaires

— Les gens dorment l'après-midi après le repas, ajoutai-je, et nous nous employons à ne pas les réveiller et ma sœur et moi (appelle-la Lucía si ça te fait plaisir) nous ne parlons plus, nous jouons en silence sur le dallage mouillé, on entend seulement les gouttes de l'arrosoir et les ailes des cigales. Mais à la maison il n'y a pas d'homme pour dormir.

— Tu devrais penser à autre chose, Volo, dit tristement ma sœur comme si elle me caressait à la place de sa poupée.

Juan se gratte le menton qu'il a presque poilu. Il hausse les épaules au milieu du chemin. La lumière ne l'importune pas ni sa chaleur d'enfer. Plus loin, un tourbillon traverse le désert. Nous n'allons jamais plus loin, sauf qu'une fois j'ai franchi cette limite et on peut en lire le récit dans une nouvelle intitulée « Le ceinturon ». Bref, j'hésitais. Et ma sœur se laissait prendre au piège de mon hésitation.

— Les cadavres que nous vîmes avaient été tués, dis-je. Que nous importe celui qui ne l'a pas été ? Les gens meurent comme les mouches : écrasés, pris au piège, malades, désespérés… Ainsi, si le cœur s'arrête soudainement, il y a une raison. Et cette raison, mon bon Juanico, tu l'ignores. Et ça te ronge de l'intérieur. Tu veux savoir, comme si un simple regard à travers le mur, pourvu que ce soit le regard de l'autre, pouvait t'apporter une réponse digne de ton attente.

— C'est encore loin ? dit ma sœur. Je crève de chaud, moi !

C'est une *alquería* presque abandonnée. Juan dit que seules deux maisons sont encore habitées et celle du mort ne le sera plus. Demandez-vous ce qu'en pensent ceux qui restent, en admettant qu'il y en ait plusieurs, ce que Juan ignorait, tout ceci était tombé dans son oreille et il en avait été bouleversé, comme si c'était important.

— Mais ce n'est pas notre histoire ! grognai-je.

— Ce n'est pas la question, objecta Juan sans cesser de s'exposer à la lumière. Pour vous, il ne s'agit que de voir un cadavre qui n'a pas été tué. (*feignant l'indifférence*) Si ça ne vous intéresse pas, dites-le clairement et retournez d'où vous venez. *A mí me importa un comino*…

— As-tu déjà vu un cadavre tué ? dit ma sœur.

Elle sortit de l'ombre et mis sa main en visière.

— Non, dit Juan. Et je le regrette.

— Qu'est-ce que tu regrettes… ?

— De ne pas pouvoir en parler. (*fléchissant cependant*) Mais en parlez-vous vous-mêmes ?

— Si tu veux savoir… commença ma sœur.

Mais c'est un autre récit. Nous reprîmes notre chemin, sous un soleil d'enfer, entre le désert et la mer, ce chemin que nous connaissions, mais juste pour aller cueillir des escargots après la pluie, en dehors de l'été, il y avait si longtemps que nous ne vivions plus chez nous ! Le hameau était encore bleu, car il avait plu ce matin, et les murs laissaient échapper l'humidité de leurs surfaces. Le cadavre est une donnée d'enfance. L'homme d'action viendra en son temps.

— Vous voyez les deux maisons ? dit Juan. Comme vous le constatez, elles sont voisines.

— Elles se touchent, dit ma sœur, yeux minces.

— Non, dit Juan. La rue est si étroite que tu ne la vois pas à cette distance. Approchons-nous.

Nous entrâmes par la place. C'était propre. Balayé sans doute. Par le vent ou par quelque être sorti des murs à l'heure prévue. J'aime cette ponctualité de personnage. La rue montait. Une *jarapa* étendue sur une murette indiquait qu'ici on habitait et plus loin une voiture

était garée au ras d'un mur dont la chaux s'écaillait, avec au-dessus le vert tenace des plantes.

— Il y a quelqu'un d'autre, dit Juan en ralentissant alors qu'on venait à peine d'accélérer le pas.

Un bougainvillier grimpait sous une toiture et la porte y attenant était ouverte, noire comme si rien ne nous y attendait. Il fallait monter un escalier, mais nous n'étions pas invités. Juan gesticula pour décrire la prochaine étape composée de ras de murs et de terrasses couvertes de gravier brûlant. La chambre du mort avait été obturée, on voyait le gravier récemment manipulé, la dalle n'avait pas été remise exactement à sa place. Quand Juan avait parlé de fenêtre, pour dire qu'elle avait été refermée, il n'avait pas parlé de cette ouverture pratiquée chaque été pour illuminer la pièce qui n'a pas de fenêtre, mais la pluie du matin expliquait aussi la fermeture, peut-être mieux que la raréfaction nécessaire de l'oxygène, on entendait toutefois le ronronnement du compresseur. La fente était étroite, mais pouvait contenir le regard, pourvu qu'on se couchât sans déranger cette surface qui a vite fait de trahir le chat errant à la recherche de sa proie —tout ceci dit à mi-voix, rapidement et à la limite de l'accent impossible du pays, je veux dire qui rend impossible sa traduction instantanée. Vertige de la peur d'être pris en flagrant délit de voyeurisme, mais ce n'était pas une scène pornographique que nous avions l'intention de reluquer cette fois. Ma sœur, en tant qu'élément féminin de l'expédition, fut invitée à voir

la première. Son petit corps souple et silencieux se mit à l'équerre, les genoux sous le menton, je ne sais plus pour quelle nécessité opérationnelle. Elle s'immobilisa. J'attendis mon tour. Juan exultait, comme s'il se masturbait. Le soleil allait nous rendre fou.

— En as-tu assez vu ? dit Juan.

Elle se recroquevilla et fit signe que oui. Oui quoi ?

— À ton tour, soldat du futur de l'Europe ! dit Juan en me pliant dans le même sens.

Mon œil vit d'abord la surface noire du châtaignier qui en chevrons sinueux descendait vers une confusion de paille et de gravier, puis le lit apparut. Le mort y avait laissé sa trace et on avait soufflé les chandelles des quatre coins. La pièce était éclairée par le filet de lumière qui jouxtait ma tempe frémissante qui avait connu l'impatience et qui maintenant s'abandonnait à une douloureuse paralysie. Je sentis qu'on me tirait par les pieds. Je glissais comme après le plaisir.

— Tu es fou ! dit ma sœur et déjà elle avait atteint la première terrasse alors que je glissais sur la pente, dérangeant l'agencement du gravier, la main d'homme de Juan empoignait solidement ma cheville, j'avais seulement hurlé :

— Le cadavre ! Mes amis ! Ils ont emmené le cadavre !

Et la dalle avait chuté sur le lit, rebondissant ensuite en direction du plancher où s'éparpilla le gravier qui s'écoulait de chaque côté de ma tête. Puis la main de Juan lâcha ma cheville et je me mis à rouler dans la pente, ne voyant que le ciel qui m'infligeait sa lumière d'enfer, je ne le dirai jamais assez ! La réception sur le béton de la ruelle suivit cet épisode sans fin. On me regardait comme si j'étais tombé du ciel.

*

— La question est de savoir si nous avons gagné la guerre ou si elle nous a perdus.

Les hommes philosophaient à proximité de mon lit. Même patio. Des années plus tard. Le lit se pliait à volonté, mais pas la mienne, à moins que vous considériez que le fait de demander qu'on le plie relevât de ma volonté et non pas de la leur, eux qui manœuvraient la manivelle située au pied, invisible pour moi, j'entendais ses grincements et ceux de l'articulation sous moi. Me voici en position d'écouter les conversations, d'autant qu'on ne prête pas attention à ma présence, on s'est tellement habitué à elle, comme au jet d'eau incessant et aux passages de notre mère qui transporte de quoi boire, manger, parler. Juan Díaz Tenorio est avec les hommes. Il parle lui aussi. Il ne me voit plus. C'est de l'histoire ancienne, pour lui comme pour les autres. Qu'est-ce donc que je fabriquais sur le toit, à une heure aussi dangereuse de l'après-midi ? La question restera

toujours posée et la réponse nous appartient, à ma sœur, à Juan et à moi. Mais pour eux, je suis le seul à pouvoir y répondre. Et comme il y a des années que je n'y réponds pas, ils ne la posent plus. Ces réunions avaient lieu le dimanche après-midi. Le patio se remplissait d'échos qui ne me concernaient pas. Je n'avais pas d'amis. Ma sœur avait épousé Juan Díaz Tenorio, tant et si bien que notre mère avait décidé de rester dans ce pays d'emprunt et comme je n'étais plus en état d'aller à la guerre, je restais moi aussi, demeure des mots. Dire que je m'y plaisais en serait un bien grand. Les circularités auxquelles ma paralysie me condamnait parallélisaient les jours. Le chat était mort. Vive le chat !

Aux dernières nouvelles, il n'y avait plus personne au hameau dont il est question ici. Des morts, peut-être, comme à Comala, mais ce serait trop beau pour ma littérature. Je n'en parlais pas et on ne m'en parlait plus. Un chat me voyait, mais ne s'approchait pas. Mon odeur, peut-être. Ou le visage que je lui proposais. Il m'aurait pourtant accompagné. Je vis entrer mon père. Je vous parle là d'un certain jour, pas de tous ceux qu'il me consacra, ni du premier, quand il réapparut enfin. Ce jour-là, il venait renouveler sa demande en mariage. Auprès de ma mère que l'idée d'une seconde noce, seconde dans le sens où ils avaient déjà été mariés une première fois, avec intervalle d'un autre mariage qui donna ma sœur au monde que j'habitais, — que cette idée ne paraissait pas enchanter, ma sœur s'y opposant avec le soutien de Juan Díaz Tenorio dont

elle portait le premier nom accolé à celui de son propre père, celui qui n'était pas le mien, et le mien s'amenait avec cette idée que tout pouvait recommencer, même si ce n'était pas comme avant. Recommencer. Et moi qui ne pouvais pas recommencer. Moi qui seul ne pouvait pas recommencer. Ils recommençaient tous, mais sans moi. Et cette idée semblait être la seule raisonnablement possible dans l'esprit de mon père qui ne revenait pas les mains vides. Personne pour me dire le contraire. Les cadavres tués ressemblent à ceux qui ne le sont pas et ceux qui vont l'être de leurs propres mains ne ressemblent à rien.

La tache

Je pouvais voir la camionnette. Ma fenêtre se situe au-dessus du *Papagayo*. J'ai vendu le local à Germán López Moreno deux ans après la mort de ma mère. J'ai conservé l'appartement. Trois pièces sans compter le débarras du patio, au rez-de-chaussée que je partage avec le nouveau propriétaire du café. Il est marié à une Moreno Gálvez. Ils ont, si j'ai bien compté, trois enfants dont une fille qui a l'âge de la mienne. Mais Lucía ne vit pas avec moi. Ni avec sa mère d'ailleurs. Je crois qu'elle est en pension dans le Nord, mais je ne saurais vous dire si c'est à Zaragoza. Je vis seul. Ce qui ne veut pas dire que je ne sais plus rien de l'amour. Loin de là ! Mais je ne suis pas devenu *marica*. Je l'étais déjà avant le divorce et, si vous voulez tout savoir, avant le mariage et même du temps du collège. Depuis longtemps je caressais ma queue en pensant qu'elle appartenait à quelqu'un d'autre. Mais ceci est hors sujet, n'est-ce pas ? Vous m'interrogez sur ce que je sais parce que je l'ai vu. Je la voyais tous les jours, la camionnette. Pedro était au volant. Alba en descendait, elle entrait au *Papagayo* et en ressortait avec une bouteille de l'anisette maison. Une anisette à base d'anéthol. Puis elle remontait dans la camionnette et je les voyais s'éloigner puis disparaître sur la place, derrière le monument. Je vais rarement de

ce côté-là. Je n'ai rien à y faire. À vrai dire, je ne m'aventure pas trop. Je ne crains pas le cambrioleur ni la mauvaise langue. Je sors pour m'approvisionner, quoique depuis quelque temps la femme de la *tienda* fait livrer par Pedro. Il laisse le cageot au *Papagayo*. Ainsi, j'en dispose facilement. J'en profite pour remonter une bouteille. Là-haut, comme je dis, je suis chez moi. Personne pour en savoir plus. Je lis et je regarde la télé. Avec un casque pour écouter afin qu'ils ne puissent pas entendre. Mais ce n'est pas le genre de chose que vous voulez savoir. Vous n'êtes pas venu de si loin pour entendre ce que j'ai à dire chaque fois qu'on m'invite à parler d'autre chose. Et c'est cette autre chose qui vous amène. Je ne sais pas si vous avez l'habitude d'entendre ce que les gens ont à dire. Je suppose que vous écoutez et qu'au fur et à mesure de la conversation, si on peut appeler ça une conversation, vous isolez le vrai du faux, car ce que j'ai à dire vous paraît faux. Le vrai se cache dedans. Tout ce qui n'est pas vrai est faux. Vous vous simplifiez la vie ainsi. Vous prenez ce que vous êtes venu chercher et le reste vous le qualifiez de faux pour ne pas dire inutile. J'avais un père comme ça. Je ne l'ai pas connu longtemps, mais il était comme ça. Comme vous. Il posait des questions pour trouver de quoi nourrir sa curiosité et par conséquent son imagination. Le reste, autrement dit ce que j'étais, et ce que je suis encore, ne l'intéressait pas et on voyait bien que pour lui c'était faux. Un tas de gens sont comme ça. Comme vous. Ils disent : Qu'est-ce que vous savez de Untel ? Et vous dites ce que vous

savez, rien de plus, sauf que vous glissez dans votre propos deux ou trois choses que votre inquisiteur ne sait pas uniquement parce qu'il n'est pas venu pour ça. Or, vous arrivez un dimanche après-midi, à bord d'une voiture milieu de gamme que vous garez sous les orangers en face du *Papagayo*. On ne vous connaît pas. Vous n'avez pas une tronche de touriste. Votre peau témoigne de votre appartenance à cette terre. Vous ne venez pas de loin. Peut-être la vallée du río Grande, là où se jette le Chico. Je ne suis pas le seul à reconnaître cette rousseur. La calvitie vous guette depuis si longtemps que vous vous en fichez, mais les éphélides trahissent vos origines. Les uns disent berbères, les autres wisigothes. Ça dépend du rapport qu'on entretient avec sa propre race. Un exemple : cette Ukrainienne, que vous connaissez maintenant aussi bien que moi, n'a pas une goutte de sang d'ici. Son premier époux en avait. Et le gosse que vous voyez jouer sur la place, il en a lui aussi. J'ignore à quel point, mais il en a. Tandis que sa petite sœur (je ne sais toujours pas comment elle s'appelle) n'est pas d'ici, comme sa mère. Ça fait deux enfants qui jouent devant le *Papagayo*. L'été, une fille de leur âge, ou peu s'en faut, joue avec eux. Avec ou sans lien avec cette terre. Pedro, à ma connaissance, mais vous me direz si je me trompe ou vous ne direz rien si ça ne me regarde pas, Pedro ne s'en est jamais approché. Mais vous avez raison : ce n'est pas l'envie qui lui manque. Qui ne le sait pas ici ? Pourtant Alba, qui est la tante des petits étrangers dont je vous

parle, le fréquente avec sans doute quelques idées d'avenir dans la tête. Il n'y a pas de femme sans ce genre d'idées. Elle reçoit souvent les enfants, ce qui explique leur présence, car ils ne vivent pas ici. Vous savez où ils vivent. Vous savez aussi un tas de choses sur la fille qu'on ne voit que l'été. Je ne crois pas qu'on en sache autant que vous. Nous avons des enfants nous aussi. Mais ne me demandez pas combien, sans compter ma propre fille qui, comme je vous l'ai dit… Alba en sait autant que nous sur ce qui retient Pedro ici. Peut-être veut-elle le sauver de ce qu'il faut bien appeler une malédiction. Mon homosexualité n'en est pas une, quoiqu'en pense les autres. D'ailleurs je ne fréquente pas les hommes. J'en rêve. Et je deviens ivrogne, vous le savez, on vous l'a dit, on vous a prévenu, ne dites pas le contraire. Alors non je n'avais jamais vu Pedro s'approcher d'un enfant. Tenez compte que je n'ai que cette fenêtre. Et que je n'y suis pas tout le temps, même derrière le rideau. Alba est belle et sait monter à cheval. Elle sait s'habiller en fonction de chaque circonstance. Je ne peux pas en dire autant. On ne me voit pas changer. À part sans doute cette trogne qui ne me quitte pas ! Ah ! Ah ! Ah ! Je vois que ça vous amuse. Notre sang explique les ressemblances, même aussi discrètes qu'un détail. C'était hier. Je vous ai appelé ce matin parce que je me doutais que ça pouvait vous intéresser. Alba revenait, une fois de plus, avec les enfants, sur un Piaggio, les deux filles avec elle et derrière le garçon pédalait sur une bécane d'un autre temps. Quand ça arrive, ils entrent au

Papagayo pour acheter des friandises. Ici, pas un commerce ne prive le chaland de cet étalage de friandises. Le *Papagayo* ne fait pas exception à cette règle. Vous entrez chez le boulanger et vous tombez sur un présentoir où s'exposent mille pochettes bariolées dont les parfums traversent l'emballage. Pareil chez le marchand de journaux et même quelquefois chez le particulier qui arrondit ainsi ses fins de mois, comme on dit. Mais vous le savez déjà et ce que vous voulez savoir, c'est ce qui s'est passé et si Pedro était là et comment ça s'est fini. Il était entré au *Papagayo* pour y consommer une glace et le voilà léchant et reléchant, toujours la langue dehors et le regard vers la porte d'entrée car il avait entendu le Piaggio puis les voix des enfants qui commençaient déjà à troubler notre tranquillité ensoleillée, trop ensoleillée. Alba est entrée sans les enfants. Elle avait vu la camionnette dehors, sous les orangers. Et le garçon s'était juché sur une aile pour cueillir une orange. Il ne savait pas qu'elle était amère. Les fillettes riaient de le voir grimacer. Alba ressortit pour leur demander de respecter notre tranquillité. On les entendait encore, mais comme s'ils parlaient dans un mouchoir. Leurs trépignements avaient cessé cependant. Alba est entrée à nouveau. Elle regarda Pedro qui attendait. Il était là, *visiblement*, pour attendre. Ce matin, il avait amené Alba de l'autre côté où habitent ces enfants, deux à demeure car ils sont réfugiés et l'autre, la fille de l'été. Alba est revenue avec ce Piaggio qui appartient bien à quelqu'un mais on n'en sait pas plus, en tout cas il ne lui appartient

pas, ça se saurait. Elle revient avec les enfants, s'arrête au *Papagayo* pour acheter des friandises et Pedro est ailleurs, au travail peut-être, ou occupé à autre chose. Or, hier matin, Pedro l'attendait. Il léchait sa pistache glacée. Elle s'est arrêtée un instant, puis elle est venue s'asseoir à sa table. Elle froissait des emballages dans ses jolies mains de femme du monde. Non, je n'étais pas là-haut ! Si je vous raconte ça, ce n'est pas parce qu'on me l'a raconté. J'y étais. Je n'avais pas prévu de m'asseoir pour consommer. Je revenais de quelque part, mais je suppose que vous ne voulez pas savoir d'où. J'étais déjà là quand elle est entrée. J'y étais parce que quand je suis entré moi-même, Pedro consommait un cornet de glace. Il était assis à une table et, le coude dessus, il léchait, ni l'air ravi ni autre chose, regardant la porte par où je venais d'entrer et forcément nos regards se sont croisés et il a lu dans le mien que je me demandais ce qu'il foutait là. J'ai continué d'entrer pour ne pas avoir l'air d'en savoir plus. Et comme cette histoire me titillait l'esprit, je me suis assis sur un tabouret face au comptoir. Je ne le fais jamais d'ordinaire, mais le patron ne s'en est pas étonné. Je ne sais pas ce qui l'étonnera un jour celui-là. D'un coup de menton, il m'a fait savoir qu'il attendait que je m'exprime, des fois que je ne sois pas venu pour consommer, car il ne m'a jamais vu demander autre chose qu'une bouteille d'anisette, de celles qu'il fabrique lui-même pour la moitié du prix d'un Machaquito et il sait qu'elle le vaut. J'ai dit « Un chocolat » et il m'a servi une de ces canettes de verre qui

contient du lait chocolaté. Il l'a sortie de la glacière qui ressemble à l'entrée d'un passage secret juste dessous l'étalage de flacons divers et variés comme on s'attend à les retrouver chaque fois que le hasard ou autre chose vous met les pieds dans un café. Le verre aussi était gelé. Il faut dire que le Mohammed, comme on l'appelle ici, ne se privait pas de calciner tout ce qui existe à la surface de cette terre qu'il faut creuser pour trouver de l'ombre. J'ai décapsulé (dites-moi si ce que je vous raconte vous intéresse ou pas) la canette et j'ai versé le liquide dans le verre givré. C'était bon, avec cette chaleur. Le patron devait savoir qu'enfant j'adorais cette boisson, plus que les autres. Il venait de m'infantiliser. C'était la première fois. Il était retourné à son évier et du coin de l'œil examinait la scène que Pedro travaillait à coups de langue. Peut-être ne l'avait-il jamais vu lécher une glace. Il l'avait peut-être infantilisé. Qui sait à quoi un hôte soumet ses invités s'il en a une idée pas conforme aux siennes ? Je me posais ces questions, mais je suppose que vous préférez que j'en vienne à ce qui vous amène parce que je vous ai appelé. Je ne vous ai pas remercié d'être venu, mais remercie-t-on un flic, même si on l'a appelé ? Ainsi, Alba est entrée et comme je l'ai dit, elle s'est assise à la place qu'occupait Pedro avant que moi-même j'entre en scène, si je peux m'exprimer ainsi. Elle suait. Elle venait de traverser je ne sais combien de distance sous ce soleil qui détruit tout ce qui ne lui ressemble pas. Elle avait défait son foulard et maintenant ses cheveux, d'un beau

rouge comme aurait pu être les vôtres si vous n'étiez pas sujet à une calvitie qui vous dévore depuis le haut du crâne jusqu'aux oreilles. Ils se sont mis à parler. Le patron me jeta un bref regard quand ils ont commencé à parler. Je crois que c'est elle qui a commencé. Logique si on sait qu'elle ne s'attendait pas à le trouver ici alors qu'il était censé être ailleurs, alors que le patron, comme moi-même, avait l'habitude de la voir entrer avec les enfants, le samedi en fin d'après-midi et avait alors lieu un désordre de sens et de paroles qu'il tentait toujours de réduire au silence de sa tête de mule. Or, cette fois, Pedro était là et elle lui demandait ce qu'il y faisait. Je ne peux pas vous affirmer que c'est ainsi que leur conversation a commencé. Mais il n'y a pas d'autre solution. C'est elle qui commence parce que de son point de vue quelque chose a changé. Lui ne commence pas parce qu'il était en attente. Il savait qu'elle allait entrer et elle ignorait qu'il serait là. Moi-même je me trouvais là parce que je l'avais décidé, contre mes habitudes, même le lait chocolaté il y avait longtemps qu'il était sorti de ma tête ! Comment le patron connaissait-il ce détail de mon existence secrète ? Il n'existait pas encore à l'époque où mon père m'accompagnait dans ce même café, qui appartenait à ma mère, pour m'inviter à consommer un lait chocolaté bien glacé comme il faut et ma mère, qui tenait cet établissement avec une conscience de châtelaine, me servait comme si j'étais un client et elle posait devant mon père une *copita* toute laiteuse où flottait une feuille de menthe. Mais les bruits

courent, les amis, et quand ils ne courent plus, on en parle plus savamment. Je ne sais pas ce que Pedro a répondu à Alba. Les enfants ont fait irruption au moment où elle achevait sa réplique qui n'en était peut-être pas une si elle avait commencé, je suis d'accord avec vous sur ce point. Les enfants se sont approchés et Pedro leur a adressé un sourire. Il a souri à la petite sœur du garçon plus qu'à l'autre fille qui léchait elle aussi quelque chose mais ce n'était pas une glace, autre chose mais je ne saurais vous dire quoi. Vous connaissez le soldat Chvéïk ? Bref, le patron a commencé par briser un verre qui est tombé à ses pieds. Tout le monde s'est tourné vers lui. Il s'est excusé puis a disparu derrière le comptoir et on a entendu les morceaux de verre s'entrechoquer et une pelle racler le plancher puis il s'est précipité, le mot n'est pas exagéré, derrière un rideau qui cache l'endroit où sont stockées des piles de cageots. Il est revenu sans la pelle. Les enfants étaient disposés devant le présentoir à friandises qui jouxte le bahut des glaces au-dessus duquel on peut choisir, il suffit de montrer avec le doigt. Alba, ayant pivoté sur sa chaise, fit signe que non. La plus grande des filles dit un « ¿Que no ? » sans accent étranger et la petite sœur du garçon tapa du pied. Le garçon avait bien tenté de chouraver un sachet de pois chiches grillés, mais le bruit qu'avait produit l'emballage avait alerté Alba et elle avait fait « ¡Que no ! » et le patron était revenu. On n'en savait pas plus à ce moment-là, sinon qu'Alba était fort irritée et le patron, qui n'avait pas assisté à la tentative de vol par le garçon, sut

que cette irritation était provoquée par le comportement de Pedro pour l'instant à l'égard d'Alba. Pedro acheva son cornet et se leva. Il ne paraissait pas contrarié. Il essuya ses grasses lèvres dans un mouchoir, ce qui étonna le patron qui usait lui-même de ses manches, si jamais il ne les avait pas retroussées. Alba ne se leva pas, ce qui n'étonna personne. Non seulement elle était femme, mais ce n'était pas n'importe quelle femme. Le sang explique bien des choses ici-bas, mon bon monsieur. Voici les enfants contrariés pour une raison, Alba irritée pour une autre, le patron moins distrait relativement au verre qu'il torchonne au-dessus de l'évier, et moi-même je ne parviens pas à achever mon verre de substance enfantine malgré la nostalgie qui s'est emparée de moi. Pedro caresse encore le visage poupon de la fillette, adresse un regard d'admiration à la fille et un clin d'œil au garçon qui rougit comme je l'aurais fait moi-même si ces yeux m'avaient bercé d'illusion. En tout ceci, il n'y eut pas la possibilité de retenir un dialogue, alors qu'il eut lieu, entre Alba et Pedro, le patron et moi-même étions silencieux comme des momies, et les enfants s'agitaient à mi-voix. Je ne peux pas vous dire ce que j'ai entendu, car je n'ai rien entendu. Mais il y eut conversation et tout ce que je vous ai dit. Alba m'a regardé sans insister. Nous ne nous connaissons que de vue. Et puis je n'appartiens pas à son monde. Pedro non plus d'ailleurs, mais il a une camionnette. De quoi avaient-ils parlé ? Qu'est-ce qui avait soumis Alba à une espèce de colère rentrée ? Et pourquoi Pedro

paraissait-il si calme ? On peut expliquer l'attitude des enfants par leur attente : Pedro était susceptible d'accéder à leur désir. Il avait en effet une main dans sa poche. Et sa main s'agitait. Cependant, on n'entendait pas les pièces cliqueter. Et la main ne sortait pas de la poche. Et Pedro ne se décidait pas à partir. On aurait dit qu'il avait l'intention de faire bisquer les enfants jusqu'à ce que la salive du désir leur vienne à la bouche. Le présentoir à friandises se reflétait dans les verres de ses lunettes de soleil. Il se raidissait étrangement, vous comprenez ? Et quand enfin il se détendit, j'ai bien vu la tache que ça faisait au niveau de la poche. Alba ne pouvait pas voir. Elle tournait le dos à la scène. Elle ne l'a pas vu sortir, mais elle a su à un moment donné qu'il était sorti et, se levant enfin, elle s'approcha du présentoir, toute souriante maintenant, plus belle que jamais, et le garçon fut le premier à extraire une friandise qui le rendit tout joyeux, comme s'il venait de gagner après avoir perdu.

Examen d'un animal mort

Justement, dans l'après-midi, Miguel Gálvez nous avait montré les fissures. D'abord les joints du dallage du patio. Certains étaient ouverts selon une zébrure qui traversait une des allées et le mur au fond de cette allée laissait deviner une brèche sous la couche de chaux. Il avait gratté avec la pointe de son couteau à greffer. L'interstice mesurait facilement un centimètre, s'élargissant vers le haut et, atteignant le plafond, il creusait les fresques à l'endroit des visages. Nous avions tous la tête levée vers ce plafond, le seul qui n'eût jamais été peint à fresque, les autres, dans la continuation du couvert, étaient envahis de toiles d'araignée et de traces de lutte. Et voilà que dans la nuit qui suit cet enseignement, la terre se met à trembler.

Nous avons tout de suite pensé à un largage de bombe ou à l'impact d'un missile. Nous nous sommes pressés l'un contre l'autre. Le tremblement était continu, sans ondulation, et semblait ne devoir jamais cesser. Les minutes passaient dans cette angoisse, avec cette idée tenace que l'ennemi était venu nous chercher jusqu'ici, à portée de canon de l'Afrique méditerranéenne. Il était deux heures passées et la nuit était claire. Le ciel au-dessus du patio ne montrait aucune trace de tuyère ni de condensation. Aucune lumière n'y

clignotait. Tout paraissait tranquille là-haut et notre mère desserra son étreinte, sans parvenir à neutraliser notre peur de finir soit en morceaux soit désarticulés, avec l'intérieur dehors et l'impossibilité d'identification immédiate, laquelle est nécessaire car le besoin de pleurer prend alors toute la place.

Amanda arriva. Ni ébouriffée, ni grimaçante. Elle avait poussé la grille du patio et entrait en commentant le tremblement qui, sans augmenter sa fréquence ni la réduire, continuait de s'imposer à nos corps. Notre mère sembla alors se détendre et ses bras s'ouvrirent. Nous étions de nouveau seuls, ma sœur et moi, blottis l'un contre l'autre sous un linteau censé nous protéger de l'écrasement. Rien sur le souffle dont nous connaissions les effets, ni sur cette sensation d'écrasement entre rien et rien qui avait souvent détruit le corps de l'intérieur. Je pouvais voir ces cadavres dans la rue maintenant émergeant de la poussière. C'était une poussière noire à grosses particules qui vous fouettaient le visage et vous empêchait de réfléchir. Mais Amanda nous rassura. Il n'y avait pas d'avions dans le ciel, pas de balles traçantes, ni de feu craché par les moteurs évoluant à la vitesse grand V. Ce tremblement, dit-elle en caressant nos cheveux en bataille, était celui de la terre. Mais cette secousse continue ne venait pas des profondeurs infernales. Au contraire c'était en surface que ça se passait et elle parla de la rivière et de l'eau qui était arrivée il y avait une heure et qui maintenant grossissait et emportait les rives rocheuses et ses

herbes folles. Nous ne risquions pas la mort. Personne n'était mort de cette façon.

— Miguel nous a montré les fissures qui affectent cette maison, dit notre mère en s'éloignant de nous.

— C'est fissuré chez moi aussi, dit Amanda. Mais il n'y a rien à craindre. Ces maisons sont bien assises sur la terre aujourd'hui. Il y a longtemps qu'elles se sont habituées à ce tremblement. Les gens commencent à arriver. Sortons nous aussi.

La rue commençait à s'animer. L'éclairage clignotait dans les feuillages. Des fenêtres jetaient leur lumière de chevet et la chaussée semblait dégouliner avec nos pas, car nous nous dirigions tous vers la rivière qui est, mettons, à une centaine de mètres d'ici. Ma sœur étreignait sa poupée, toute mignonne avec ses grands yeux effrayés. Mais elle avançait elle aussi. Et je la suivais, rien dans les mains. Le vent s'était levé et sentait la terre des montagnes. La rue était étroite, puis elle disparut et la terre était éclairée par nos lampes. J'en agitais une moi-même et ça les rendait nerveux. On me reprochait de ne pas prendre les choses au sérieux. Mais qu'est-ce qui était sérieux si la cause du tremblement de la terre ne venait ni du ciel ni de l'enfer ? On entendait l'eau, les chocs de la roche, les phares de voitures éclairaient cette région. Le canyon est profond. Nous y jouons quelquefois, si l'inspiration nous manque pour rester à la maison. On y descend par un sentier de roche dure. La

poussière vous retient par les pieds. Le lit est à sec. Nous ne l'avions pas connu autrement. Nous n'avions pas imaginé cette eau maintenant bouillonnante et sonore comme mille chars d'assaut qui avancent vers la ville où nous avions vécu. Des gardes civils invitaient à la prudence. Ils paraissaient comprendre la curiosité des gens pour ce phénomène ou évènement je ne sais pas comment nommer cette situation.

Nous comprîmes que cela arrivait tous les ans à la fin de l'été, que personne n'en mourait. À part quelques brebis égarées ou trop curieuses. La lumière des phares révélait la violence de ce prodige saisonnier. L'écume jaune montait en gerbes comme des flammes. Et la terre tremblait, communiquant au corps une espèce de jouissance, comme si la mort n'était pas concernée par ces effets équinoxiaux et que la vie nous appartenait sans autres conditions. Ma sœur jeta sa poupée dans ce gouffre d'angoisse et de joie. On ne la vit pas disparaître et elle en fut déçue. Elle possédait un tas de poupées. Les employés des services sociaux en ramenaient tous les jours et les entassaient sur un présentoir à l'entrée de la maison commune. On pouvait prendre celle qu'on voulait et personne ne vous demandait si vous en aviez déjà une ni si celle que vous possédiez vous l'aviez trouvée sur ce présentoir pris d'assaut par les enfants à l'heure prévue. J'aimais les poupées. Mais le présentoir destiné aux garçons pauvres ne contenait que des camions et des armes. Je possédais un camion. Je n'en eus pas d'autres pendant

toute cette période de mon existence. Mais je le chérissais comme une poupée et je lui faisais faire pipi et caca avant de le nourrir de terre et de cailloux. Ne riez pas. La peur n'a pas de limite. On ne sait pas ce qu'elle fera de vous. Le moment venu, vous serez vous-même plus que jamais. Je le savais. Et pas seulement pour l'avoir lu.

— Lucía a jeté sa poupée !

— Laisse ta sœur tranquille, Volo !

— Ah ! Ces garçons ! dit Amanda dont le visage était enfoui dans la laine d'un cache-nez.

Ma sœur me regarda comme si je venais de commettre une trahison, alors que tout le monde l'avait vue jeter la poupée. Mais personne ne s'en souciait. On me demanda de me taire et d'écouter. D'écouter et de regarder. Je ne reverrais pas ça avant l'année prochaine. C'était une manifestation des puissances créatrices auxquelles on ne comprend rien si on y réfléchit. Sauf que cette eau venait du barrage qu'on délestait pour prévenir la rupture. On imaginait mal l'impact d'une rupture sur l'existence de ceux qui possédaient une maison près de la rivière et ceux qui ne possédaient pas de maison n'en ressentaient pas moins la prodigieuse efficacité de la technique du délestage et de ses ingénieurs. La terre n'avait jamais tremblé au point d'abattre les murs. Ceux-ci se fissuraient et ces fissures avaient l'âge de ces

maisons, vous comprenez ? On ne connaissait pas de fissures récentes. Rien d'autre n'était apparu depuis longtemps et si on construisait une nouvelle maison, elle se fissurait dès le prochain équinoxe, selon un processus dont tout le monde connaissait le nom et l'utilité, à défaut d'en savoir plus question ingénierie. La poupée serait emportée et disparaîtrait dans la mer.

— Rentrons, dit Amanda. Nous en avons assez vu.

La perspective d'un chocolat au lait me fit oublier la poupée et je ne me souciai plus de savoir si j'avais amené mon camion ou si je n'avais pas pensé moi aussi à le jeter dans la rivière. Nous remontâmes la rue en silence, lentement, comme si nous nous éloignions de ce qui pouvait à tout moment se transformer en évènement du jour. Mais l'eau, toute puissante qu'elle était, ne parvenait jamais à détruire les rives. C'étaient des rives artificielles. Les hommes les avaient creusées dans la roche, jadis. Et depuis, personne n'avait constaté une quelconque érosion. Pourtant, les rocs et les troncs d'arbres les assaillaient avec toute la violence et la force qu'on peut imaginer. Mais les rives demeuraient immuables, personne ne les avait vu changer sous l'effet de l'eau en folie. Le sentier qui descendait était composé de marches parfaitement proportionnées. La poussière vous retenait. Vous ne risquiez pas de glisser. Les herbes vous égratignaient les mollets ou les cuisses selon votre âge, ma sœur y avait laissé une jolie culotte Bambi qu'on eut du mal à retrouver une fois passée l'émotion. Et ce jour-là, après

la crue, nous retournâmes au bord de la rivière qui continuait de charrier son eau et ses objets, à quinze mètres sous nos pieds.

— N'y allez pas, avait conseillé Amanda. Ils peuvent délester de nouveau à tout moment. D'ailleurs, deux gardes civils surveillent les abords. Je ne vois pas comment on pourrait tromper leur vigilance. Le mieux, si nous souhaitons observer le phénomène de plus près, est de descendre jusqu'au moulin qui n'est pas habité à cette époque. On n'y entre pas, mais on peut s'asseoir sous la tonnelle et regarder les eaux se rencontrer. Vous n'avez jamais vu des eaux se rencontrer ? Nous verrons ça cette après-midi, après le goûter. Qu'est-ce que vous souhaitez goûter, mes agneaux ?

Elle parlait comme une maman, mais il n'y avait pas d'enfant dans sa vie, à part ceux qu'elle avait connus quand elle en était encore une. Ce qui nous fascina ma sœur et moi, ce ne fut en aucun cas la rencontre des eaux, aussi tumultueuses fussent-elles. Bien sûr, nous suivîmes les deux femmes, passant sous la tonnelle au toit de bruyère artificielle, et nous approchant du bout de terre triangulaire, sans toutefois y mettre les pieds, car cette terre n'avait pas l'apparence voulue par un raisonnement circonstancié. Nous nous tînmes à une distance prudente et ces femmes se comportaient comme si elles constituaient pour notre enfance la seule protection possible. Leurs lourdes mains reposaient sur nos épaules respectives et nos yeux examinaient la rencontre des eaux qui se soulevaient l'une contre l'autre pour former une constante élévation

qui prit l'aspect de la roche quand nous cessâmes, d'un commun et tacite accord, d'y penser en termes de curiosité à ne rater à aucun prix. Puis elles nous entraînèrent sous la tonnelle et nous nous assîmes sur les bancs que la toiture avait tenus au sec. Il y avait une table et nous y posâmes nos jouets. Ils nous paraissaient inutiles maintenant. Le bruit était assourdissant, mais on s'entendait parler. N'exagérons rien. Il y a loin entre l'imagination et la réalité. Un fossé que l'esprit entreprend de franchir parce qu'il peut l'enjamber sans y perdre ses couilles. Je les avais senties se balancer dans mon froc en descendant et maintenant elles se pressaient l'une contre l'autre et ma bite se raccourcissait, si je me fiais aux sensations qu'elles communiquaient à mon cerveau. Je prévoyais un prochain combat contre l'esprit d'indécision de nos cicérones. Ma sœur cligna d'un œil.

— Répète, dis-je entre les dents.

Elle cligna de nouveau. Elle avait envie de quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Je savais toujours quand elle avait envie, mais rarement j'ai su immédiatement de quoi. Elle entretenait ce mystère jusqu'à ce que l'objet de sa curiosité se trouve devant mes yeux étonnés, toujours étonnés. Cependant, il était impossible d'échapper au regard des femmes qui nous biberonnaient à une distance mesurée par leur inquiétude toujours en alerte. Je me hissais sur la pointe des pieds et je le vis. Ma sœur, plus petite, l'avait vu entre les deux branches abattues par le vent dans la nuit. Son regard

m'interrogeait : comment s'en approcher ? Et alors comment trouver le temps d'en commenter les aspects sans doute aussi divers que prometteurs ? Je n'en savais rien. Je haussais les épaules, vaincu par l'impuissance à laquelle me soumettaient nos protectrices. Ma bite venait de cesser toute émission de messages subliminaux. J'en tâtai la dureté de statue dans ma poche. Ce n'était certes pas la première fois que je me voyais vaincu sans possibilité de le reconnaître devant mes champions. J'eus un vertige.

— Ça ne va pas, Volo ?

Amanda me soutenait. Ses mains froissaient douloureusement mes aisselles. Ma mère me tapota durement les joues, à deux mains qui sentaient l'anis de ses verres secrets. Ma sœur m'apparut dans une espèce d'embrun opalescent qu'elle déchira cependant en prenant la tangente. Elle avait compris. Je lui offrais la possibilité de disparaître le temps d'un malaise qui, hélas, ne pouvait pas durer aussi longtemps qu'elle l'espérait, mais elle réussit cependant à écarter les deux branches et à jeter un œil sur le cadavre.

— Rentrons, dit notre mère. Volo a chopé ça après la chute d'un vieux Dvina qui n'a heureusement pas explosé.

— Être privé d'enfance, fit Amanda. Je ne savais pas à quel point…

— Rentrons !

Combien de temps avait duré ma supercherie, je ne saurais vous le dire. Ouvrant un œil sans doute égaré, je vis que ma sœur était de nouveau à l'endroit qu'elle avait quitté pendant la comédie que j'avais jouée avec maestria. Mais avait-elle eu le temps d'observer, de trouver d'avance les mots, car si vous ne les trouvez pas au moment où vous observez, vous n'en trouverez pas d'autres quand il s'agira de me raconter tout ça. Ma sœur sait raconter. C'est pour ça que je l'écoute. Je raffole même de ses contes. Elle ne les invente pas. Ils relèvent tous de la plus authentique vérité. Et c'est adorable de les entendre de sa voix de pucelle. Je me laissai donc emporter par les femmes, l'une me tenant par les pieds et l'autre continuant de maltraiter mes pauvres aisselles de petit poussin en mal d'amour. Elles ânonnaient. Je pus voir que ma sœur ne se pressait pas. Elle remontait, mais sans doute calculait-elle comment augmenter la distance qui la séparait de nous sans alerter l'esprit encore vivace de nos femmes qui cependant se souciaient plus de moi que de ma petite sœur. Elle ralentissait avec une science qui m'émerveilla. Puis elle disparut. Et ce ne fut qu'une fois en haut que ma mère s'aperçut de son absence. On craignait une chute et je fus invité à ne pas bouger. Aussitôt elles redescendirent, sans moi, sans se préoccuper de moi. Pas facile avec deux enfants, avait une fois, entre deux verres qu'elles partageaient, reconnut Amanda.

Voilà comment nous piégeons nos aînés. Je ne conseille pas de s'y prendre seul. Comme le dit Harry Morgan, un homme seul est foutu d'avance. Mais je ne sais pas si ce principe est applicable à un enfant. Un enfant seul est foutu d'avance. Ça ne chante pas aussi bien, mais c'est peut-être vrai. Quoiqu'il soit difficile de trouver un enfant seul. L'enfant n'est jamais seul. On le traque s'il fugue. Mais qu'il soit seul, comme l'homme auquel pense Harry Morgan, je ne le crois pas. Solitaire peut-être, par moment, que d'ailleurs il ne choisit pas, mais on ne le rencontre qu'en compagnie et ne me parlez pas de la compagnie des enfants que le hasard a mis sur son chemin de petite proie du désir. Un enfant seul n'est pas concevable. Même littérairement. On peut se permettre beaucoup de fiction en littérature, mais certainement pas celle où un enfant se retrouve seul comme coincé dans un puits minier où il n'est pas seul mais coincé. Bref, je me suis retrouvé seul, si on veut, en haut de la rivière, pendant que notre mère et Amanda, sa compagne d'anis, étaient descendues pour chercher ma petite sœur qui avait réussi à se soustraire à leur vigilance de truies jalouses.

Un garde civil s'est approché, mais il ne m'a pas demandé ce que je faisais là, assis sur mon petit cucul d'enfant gâté, pleurnichant il savait pourquoi puisqu'il avait vu les femmes me poser par terre et redescendre pour aller chercher la petite fille qu'il avait observée quand nous sommes descendus tous les quatre, si je compte bien sur mes doigts. Il me souriait, foulant la terre poussiéreuse d'une

botte dont je ne saurais dire si elle était inquiète ou seulement attentive à ne rien perdre de la scène, si jamais les choses ne se passaient pas comme on le souhaitait tous les six, en comptant son collègue qui écoutait la radio dans leur véhicule de service. On a attendu le temps qu'il fallait avant de se demander pourquoi elles ne remontaient pas.

— Ne bouge pas, me dit-il.

Il descendit. Je vis sa casquette disparaître dans les fourrés. Assis au volant, son collègue me fit signe de ne pas bouger, mais il ne sortit pas de son véhicule. Je fis signe à mon tour que je n'avais pas l'intention de bouger, ce qui parut le soulager d'un poids que sa conscience n'était pas prête à soulever. Nous attendîmes et, sans doute au bout d'un temps équivalent, nous nous interrogeâmes du regard et il descendit, me recommandant encore de ne pas bouger, sans toutefois me menacer si jamais je contrevenais à ce qui ne pouvait être qu'un conseil. J'attendis encore. Ils remontèrent.

— Préviens le poste ! dit le premier garde civil. On a besoin de renfort.

Puis Amanda apparut, échevelée, grimaçante, l'air d'avoir perdu la raison. Elle se jeta sur moi et m'emporta. Ainsi, je ne fus pas témoin de ce qui s'est passé ensuite, au bord de la rivière et à quinze mètres au-dessus de son lit en folie.

*

On n'entendait plus les eaux. Amanda dit qu'il n'y en avait presque plus dans le lit et que les rochers avaient tellement changé de place qu'on ne reconnaissait plus l'endroit, ce dont ma mère se fichait éperdument. Elle ménageait sa conscience depuis la disparition de ma petite sœur et par conséquent ne buvait plus, en tout cas pas autant qu'Amanda qui s'enfonçait dans l'incohérence, à tel point que ma mère envisagea de la foutre dehors. Mais elle ne le fit pas. Amanda apportait une bouteille, la vidait et ensuite elle allait en chercher une nouvelle qu'elle débouchait en m'offrant ses larmes. Moi, je ne pouvais plus pleurer tellement j'avais mal aux yeux.

— Ce n'est la faute de personne, disait ma mère de temps en temps, mais nous pensions le contraire, il y avait des responsabilités à établir et les employés des services sociaux s'y appliquaient avec conscience, comme cela se voyait sur leurs visages imperméables.

Personne ne soupçonnait le piège que nous avions tendu, ma sœur et moi, à nos deux gardiennes. On ne supposa pas que j'avais feint un malaise pour détourner leur attention et permettre ainsi à ma petite sœur d'aller jeter un œil gourmand sur le cadavre, étant entendu que la nature de ce cadavre était écartée des conversations que nous entretînmes d'un commun accord. Rien ne filtra du complot. Et ma sœur demeurait introuvable, sans doute emportée par les eaux. Le cadavre n'étant pas évoqué, je supposais qu'il avait

lui aussi suivi le même processus d'enlèvement par les eaux. Les eaux de cette nature sont traîtresses. Ma sœur s'est approchée du cadavre et une vague les a emportés vers la mer, car toute cette eau n'allait nulle part ailleurs. On cherchait dans le lit de la rivière, recherche facilitée par la diminution de la crue provoquée par le délestage. On ne trouvait rien. Et la deuxième équipe cherchait à l'embouchure, au milieu des débris que les eaux avaient accumulés dans une énorme tache jaune qui s'épanchait dans la mer bleue. Les jours passèrent. Nous ne ressemblions plus à ce que nous avions été. Amanda retrouva le sommeil, mais à l'hôpital, suite à une débauche dans un bar de la côte. Cette attente allait tuer ma mère et la question de l'enfant seul occupa ainsi tout le champ de ma pensée. Je ne voyais plus rien d'autre que cet enfant seul, qui ne pouvait pas l'être, mais qui menaçait de me rendre fou si jamais ça arrivait.

Puis une voiture que nous ne connaissions pas se gara devant la maison, sur la place déserte écrasée, comme on dit, par le soleil. Un homme en descendit, puis une femme, et enfin ma petite sœur. Notre mère s'évanouit.

*

Nous avions tendu un drap entre la tête et le pied du lit et là-dessous ma sœur me conta son histoire. Je ne sais pas si la comparaison est

judicieuse, mais cette histoire valait mille fois les aventures d'Arthur Gordon Pym.

Barbaque sexuelle

Bientôt ma femme et moi nous somm's tout blancs d' cervelle...

Chanson du décervelage - Alfred Jarry.

Non, je ne vous dirai pas si je suis un homme ou une femme. Ne comptez pas sur moi. Quand on écrit un roman, on ne dit rien. On laisse écrire, des fois que ça se laisse lire. Vous ne saurez pas non plus sur quel barreau de l'échelle sociale j'ai fini par poser mon cul. Un cul souventement enculé. Par qui ? Vous n'en aurez pas la moindre idée. Je vous dis que j'écris. Un roman si possible. Que ça en fait des mots ! J'irai jusqu'à les compter, des fois que ça me rapproche de ce qui se passe dehors, vu que ça se passe sans moi.

Un exemple : Volo a volé par la fenêtre. Non, elle n'était pas ouverte et si elle l'avait été on m'aurait encore dit c'est bien de toi et je n'ai pas regardé par la fenêtre parce que les souffles arrivaient de partout, y compris du mur qui n'était plus là et je voyais de ce côté les gens comme moi courir dans tous les sens sur la place que c'est là que j'entretiens les meilleures conversations, avec dans l'idée qu'il en restera toujours quelque chose à mettre dedans, avec les mots qui me viendront à l'esprit, mais Volo a volé, il était dans le canapé

et zyeutait son smart je sais pas quoi vous allez vous dire ah donc Volo est un homme et vous qu'est-ce que vous êtes ? Et bien justement de nos jours on n'est pas obligé de savoir. On est ce qu'on est. Sauf que Volo n'est plus. Vous pensez si après avoir jeté un œil dans le trou de la fenêtre, les cheveux en bataille et la pisse au froc, je me suis… *pas d'attribut SVP*… j'ai couru dans la cage d'escalier qu'il en restait pas beaucoup et le sang glissait sous mes bottes de caoutchouc car je revenais de la pêche avant que l'ennemi s'en mêle.

Je sors. J'aime bien sortir. Ça me rend ce que j'ai déjà donné à la vie. En principe et tous les jours sauf le lundi je me dirige vers la place, que c'est notre rue que vous voyez, perspective citadine typique d'un côté et de l'autre ce qui reste suite aux derniers bombardements. J'y vais jamais par là. C'est pas que ça pue, mais j'ai connu ceux qui ne sont plus là pour avoir vu Volo voler dans les airs à partir du septième étage, il parlait toujours de ce septième comme si on l'avait atteint une seule fois. Vous savez… l'enculade du soir avant d'en rêver.

Seulement ce matin-là, y avait pas marché sur la place. On s'attendait à du malheur. Aucune raison cette fois de s'en prendre aux commerçants. Une semaine qu'on avait rien reçu dans nos murs. Donc je ne vais pas par-là. Je vais où je suppose que Volo a atterri. J'ai suivi sa trajectoire depuis la fenêtre, ce qu'il en restait, il avait encore son smart sous le nez, et il saignait dessus, la tête à

moitié vide et un bras qui faisait Guignol entre deux parpaings. Tout de suite quelqu'un m'a caressé le dos.

Volo ne volerait plus, sauf s'il allait au ciel, que cette fois c'est pas un septième, mais quelque chose que si on savait, avec tout ce qu'on sait déjà, depuis le temps, on se sentirait peut-être mieux, plus d'angoisses, plus les arbres nus en hiver et pas de tsunami aux solstices. Volo pourra plus en rêver, la bite au cul ou se laissant sucer avec autre chose que la langue, que je sais même plus, vu l'émotion, comment ça s'appelle quand on ne s'en sert pas pour parler. Ah merde dit celui ou celle qui me flatte l'échine, si c'est pas Volo qui est là, tout mort, comme s'il avait plus rien à dire et que de toute façon maintenant c'est trop tard.

Je suis à genoux. Les rotules dans les gravats fumant qui scintillent. Le brouillard de nos petits matins tranquilles se laisse envahir par la fumée et les cris. Jamais j'avais vécu les choses d'aussi près. J'allais jamais par-là et maintenant c'est ici que ça arrivait. J'en ai sangloté, tellement que l'autre a cru que je plaignais la famille de Volo, qui est à la campagne où Volo n'a pas voulu aller parce qu'il a son billard du mercredi et sa soirée poésie à la bibliothèque où ce que je suis en train d'écrire figurera peut-être un jour, on peut toujours rêver, même si on n'en a pas les moyens, personne ne réclame ce genre de dette, on ne sait même pas à qui on doit d'être pauvre.

— Faudrait voir à le couvrir, me dit l'autre.

— Vous avez une chemise ? (*il se tâte la peau du ventre*)

— Merde ! Je suis descendu sans !

Un deuxième avec ascenseur. À le voir d'aussi près, on pourrait croire qu'il est plus malheureux que moi, lui qui n'a rien perdu, ou pas encore, et cette attente le rend de plus en plus imprudent, on ne se balade pas à poil dans la rue même en temps de guerre. Une minute plus tôt, il gisait avec les autres dans les gravats, prétendument. Ces morts avaient eu le temps de s'habiller avant de descendre par la voie des airs s'ils étaient en haut, les autres, ceux qui étaient déjà en bas, étaient forcément habillés. Mais lui prenait sa douche, alors qu'on manque d'eau à cause des pompiers. Où va se nicher la poésie, de notre temps ?

— Je remonte, qu'il dit et ses fesses humides s'éloignent.

— Je sais pas si on a droit de sortir en pyjama… dis-je à Volo mais je vous dirai pas qui c'était de lui ou de moi qui en portait un.

D'autres autres, que je connaissais de vue ou d'en avoir entendu parler, s'approchaient en gémissant comme des zombies, sauf que c'étaient eux les vivants et les morts étaient les leurs. On me regardait comme si j'avais de la chance de savoir qu'il n'y avait plus rien à faire. Alors qu'ils ne savaient pas, s'en doutaient, vu l'immobilité des corps éparpillés comme du fumier sur les mottes des

sillons ruraux. Le sang ne coulait plus. Les regards invitaient au dialogue, mais il fallait parler le premier et ne rien attendre en réponse. C'est dur ces moments-là. On en sait à peu près tout, parce qu'on regarde la télé et qu'on lit les forums de nos moyens médiatiques aujourd'hui déclarés « officiels » comme si de l'être ça garantissait leur authenticité.

L'autre est redescendu de son deuxième en tenue décente pour la saison. Il apportait une couverture qui n'avait pas servi au chien. Ainsi il fit disparaître, comme un magicien, ce qui restait de tête et de regard de mon pauvre Volo qui n'est plus un homme et ne le redeviendra plus jamais parce que l'Histoire et ses salauds en ont décidé ainsi. De mon côté, le prodige consiste à masquer l'homme quand c'est la femme qu'on voit et la femme quand c'est l'homme qui n'est plus là pour en dire ce qu'il en pense. Quels sanglots !

— Venez chez moi, dit-il. Chez vous c'est tout cassé et ça brûle.

— Ça brûle… ? Je savais pas. Si j'avais su…

Mais je n'en dis rien, sur ce que je savais. On va chez lui. Il habite seul, alors il n'a perdu personne et ça peut rendre jaloux même le plus intègre des hommes, même si c'est une femme, que des fois j'ai reconnu l'enfance, la mienne et celle des autres, dans ces monologues prononcés tête penchée sur le mort qui n'en dit pas plus parce qu'il ne sait rien d'autre.

— Par là.

On sautille au milieu des gravats. Ça sent le pneu des décharges en feu. Ça sent pas la chair, ni en feu ni pourrissante déjà. Les chats ont fui les lieux. Pas un chien sur le seuil. Des fois ya un chien et on se regarde comme si on se connaissait autrement que de passage. Ça me rend morose ces rencontres. Ça m'en gâte la conversation. Sous les toiles tendues entre ciel et terre je me sens triste comme si je savais pourquoi et la conversation s'étiole comme pétale. De la fenêtre, à l'époque aux rideaux rouges moirés, Volo me lançait des signaux obscènes, dans notre langage secret, et je ne les expliquais pas aux autres, ce qui les rendait amers, et la conversation ne voulait plus rien savoir. Et c'est le moment que choisit Allah, avant que le type me pousse dans l'ascenseur, pour nous confronter à un morceau de barbaque.

*

— C'est le chien du voisin, me dit-il. (*comme si je savais*) Celui qui est mort la semaine dernière. (*comme si je savais pas*) Je lui avais dit de pas aller par-là. (*moi j'y allais jamais depuis mais avant j'y allais*) Le pauvre est mort écrabouillé. Ça lui est tombé dessus Kraoum ! Des heures qu'il a fallu pour le retrouver. Parce qu'on savait qu'il était là. La petite Natalia avait tout vu, l'explosion, le mur en train de s'écrouler et mon pauvre ami (*il ne lui restait plus que son chien et voyez ce qu'il en ont fait*) a disparu dans la poussière

rouge et la fumée noire que la petite se souvient de ça… quoi ? Les couleurs ! Le rouge de nos briques. Le noir de leur fumée.

— C'est pas un chien, dis-je.

— Ça n'en a pas l'air mais ça l'est. Que voulez-vous que ce soit ? L'immeuble n'a pas été touché. (*expliquant en appuyant sur les boutons*) Les chiens ça sort et voilà comment ça revient.

— Pourtant…

L'ascenseur s'est ouvert sur un palier obscur qu'il éclaira à la flamme de son briquet. Explication : « L'ampoule a grillé cette nuit, à cause des dealers, vous voyez bien que l'ascenseur fonctionne.

— Je vous crois. »

Et on est entré. Je ne savais pas pourquoi j'avais accepté cette invitation. La douche coulait encore. Mais ce n'était pas le projet. Il ferma le robinet, la porte et tira le rideau sur cet aspect de son intérieur. Les lieux d'aisance se situaient à l'opposé, comme chez nous, chez Volo et moi, que maintenant c'est plus ni à lui ni à moi. Qui sait (*sauf moi*) à quoi je vais me consacrer maintenant ?

— Je vous sers un fond de vod ?

— C'est pas de refus.

— Ne me refusez rien. Pas dans ces circonstances. Vous pouvez compter sur moi.

— C'est donc le chien que je voyais les jours de marché…

— Tous les chiens se ressemblent. Tenez.

J'avale. Heureusement que ça ne donne pas soif.

— Je vais descendre pour… vous savez quoi.

Il secoue un sac poubelle. J'en avale un deuxième. Le temps qu'il remonte avec le sac cette fois pesant.

— Les poubelles passent le mercredi, dit-il. C'est une chance. Ça pourrit vite. Faut pas se laisser…

Il s'interrompt. En avale un et se jette dans un fauteuil couvert de coussins fleuris. On dirait qu'il va pleurer. Peut-être était-il devenu le nouveau maître du chien. Il avait une tête à se soucier du bien d'autrui en cas de mort *ab intestat*. Ses lèvres rougissaient comme métal dans je ne savais quel brasier existentiel. Il avait peut-être envie qu'on en parle. Mais de quoi j'avais envie de parler, moi ? Cette barbaque n'était pas ce qui restait d'un chien venu mourir chez lui après avoir été touché à mort. Ça ne ressemblait pas à un chien qui a trouvé la force et les moyens de rentrer chez lui pour ne pas mourir seul dans la rue foudroyée. C'était un morceau de barbaque autrement dit sans pattes et sans museau. Ça arrive que des chiens viennent mourir chez eux, où ils espèrent une dernière preuve d'amour de la part de leur maître ou maîtresse. Mais on n'a jamais vu un morceau de barbaque rentrer chez lui. Un morceau de

barbaque qui n'était pas là, entre la porte de l'ascenseur et les premières marches de l'escalier, n'y est pas venu par ces propres moyens. On l'a transporté, peu importe dans quelles circonstances (*peu importe maintenant, parce qu'après…*), puis sciemment abandonné ou par désespoir de ne pas pouvoir aller plus loin avec ce fardeau encore insensé, mais qui ne tardera pas à prendre tout son sens si ceci est une histoire.

Or, c'en est une, d'histoire. Et que c'est moi qui l'écris, preuve que je ne mens pas. Si ce morceau de barbaque est ce qui reste d'un chien, c'est aussi possiblement ce qui a appartenu à n'importe quelle créature douée de chair et d'os, il y avait de l'os dedans, et du nerf, j'en mettrais ma main au feu. Mais je n'en parlai pas. Le sac poubelle fut enfoncé dans sa poubelle et le couvercle refermé avec l'assurance que les éboueurs passeraient le lendemain aux aurores malgré l'intensification des tirs d'artillerie, qu'on ne savait pas comment ça allait finir, cette histoire.

— Vous en voulez un autre ? (*un temps*) Ne vous inquiétez pas pour l'odeur. Ça n'aura pas le temps de sentir. Ça ne sentira même pas la Javel. Vous aimez l'odeur de la Javel ? Ma défunte épouse javellisait tout ce que vous voyez. (*air écœuré*) Ça sentait la Javel arrrgh !

— Non… je ne javellisais pas. Volo détestait l'odeur de ces produits ménagers. Ça lui rappelait son enfance… à la ferme. Son père javellisait. Et sa mère aussi. (*un temps*) C'était propre.

— Vous voulez dire qu'il s'en fichait de la saleté et que ça vous épargnait beaucoup d'efforts… ?

— Je ne dis rien d'autre que ce que je dis ! Et d'ailleurs, s'il m'arrive un jour d'écrire, comme j'en rêve…

Mais je n'achevais pas. Il devait s'en foutre, de ce que je pensais, de ce que je savais et de ce que j'étais capable d'inventer. Il avalait les verres l'un après l'autre. S'il m'enculait ce soir, il aurait besoin de la bouteille. Puis il alluma une cigarette, comme s'il savait que je ne fumais pas.

— Faut pas vous en faire, dit-il. J'ai connu ça. Ma femme. (*un temps*) Mais contrairement à vous, je n'ai rencontré personne après sa mort. (*autre temps, plus long*) Je ne sais même pas si je vous ai rencon…

Je n'ai pas entendu la suite. Je pensais à la barbaque. Pas au chien. Ce n'était pas un chien. L'immeuble n'avait pas été touché. Le hall d'entrée était impeccablement entretenu. Pas de gravats ni de poussière, pas de rouge ni de noir, pas même une fillette pour salir les miroirs. Face à face, ils créaient un infini de pacotille auquel on était convié. Le morceau de barbaque gisait exactement dans les limites d'une dalle noire entourée de dalles parfaitement blanches et moirées comme les rideaux de ma fenêtre, mais dans le blanc, alors que Volo avait exigé le rouge, le moiré aussi, et l'odeur du tabac et

de l'ail, j'aillais la cuisine selon son désir, il avait manqué d'ail dans son enfance.

— On ferait mieux de la mettre dans le congélateur, proposai-je.

Il retira le tuyau de sa pipe et ses lèvres demeurèrent entrouvertes. Il n'y avait pas pensé. Il aimait ce chien. Il avait appris à l'aimer, une fois que son maître fût mort et enterré. Pas avant. Il n'y avait pas d'avant. Comme dans toute histoire d'amour. Mais pourquoi pas dans le congélateur ?

— Je n'ai jamais mis de chien dans le congélateur, dit-il en rangeant méthodiquement les sacs givrés qui craquaient l'un contre l'autre et la poche contenant la barbaque épousa parfaitement la place ainsi libérée. C'est du chien, ajouta-t-il. On ne peut tout de même pas risquer la contamination…

— Si c'est du chien… murmurai-je.

— Que voulez-vous que ce soit ?

— Je ne sais pas… Un rôti de bœuf que la fillette (Natalia) aura abandonné en revenant de chez le boucher, effrayée par le bombardement…

— Elle n'habite pas dans cet immeuble.

— Je ne vous parle pas de celle-là ! (*un temps*) Une autre…

— Je sais reconnaître un rôti, surtout de bœuf ! (*sans temps*) J'ai reconnu la couleur du poil.

Moi, ironique :

— Il n'y a pas de poils. Sauf entre les jambes et sous les bras. La poitrine des hommes…

— Oh ! Ne commencez pas !

Il se leva brusquement et ouvrit la fenêtre. Les bruits de pelle, de grue, de chenille, de sirène m'assourdirent et je me jetai dans les coussins pour pleurer. Il savait qu'il y avait longtemps que je ne pleurais plus. Volo lui en avait peut-être parlé, mais ils ne se connaissaient pas, de mon point de vue. Rien dans nos conversations non plus, devant les étals et sous la toile ensoleillée.

— Bref, dit-il, le chien est dans le congélateur. Je n'ai rien d'autre à dire.

J'ai cru qu'il allait me demander de sortir d'ici. J'ai cessé de pleurer. Je n'ai rien essuyé. Les coussins étaient trempés, mais de pisse. Jamais je n'avais été aussi proche de l'idée de mourir sans autre procès. La nuit tombait.

— Déjà, fit-il. Ils vont travailler toute la nuit. Jusqu'à quatre ou cinq heures du matin. Comme la dernière fois. (*sans transition*) Ce pauvre chien ne savait plus où aller. Ils avaient emporté le corps. Il y avait beaucoup de corps. Puis il n'y en eu plus aucun. Sauf les traces, les odeurs que seul un chien peut connaître, sachant qu'un être humain ne sait jamais si telle odeur est la sienne ou celle d'un

autre que lui. Je pouvais le voir (*il retourne à la fenêtre pour montrer comment*) renifler la même trace et tourner en rond autour, gémissant comme un vieillard qui a perdu son chemin faute de mémoire. Avez-vous déjà perdu la mémoire ?

Il attend ma réponse, mais rien ne sort.

— Ça vous arrivera tôt ou tard. Comme ça m'est arrivé. Et je suis descendu avec une longe pour ramener le chien chez moi. Ce n'était pas une invitation. Il refusait obstinément.

— Vous l'avez alors frappé !

— Comment le savez-vous ? (*un temps, il rit*) Non, non. Vous ne le savez pas. Vous en avez envie. Par humanisme. (*il revient*) Puis il a dormi toute la nuit, alors que je n'avais pas fermé l'œil ! (*applaudissant*) C'est ainsi !

— Et si jamais vous apprenez que ce n'est pas le chien que vous avez mis dans le congélateur… ?

— Le rôti ? La fillette en fuite éperdue ? (*riant*) Votre histoire ne tient pas debout.

— Je vais pourtant l'écrire.

Pleurant à chaudes larmes, puis froides :

— Je l'ai promis à Volo…

— Mais vous ne saviez pas encore que… que le chien… que Volo… Comment pouvez-vous… ?

— Je n'en sais rien. Je le peux. C'est tout.

— Allons nous coucher.

*

Dans la nuit, tandis que les rumeurs d'artillerie s'éloignaient ou en tout cas s'apaisaient, j'ai ouvert le congélateur. Ce n'était pas un rôti. Mais ce n'était pas non plus ce qui restait d'un chien. Nous avions tort tous les deux.

à suivre dans la RALM

https://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1771

mis en ligne dans la RALM
www.ral-m.com
https://www.ral-m.com/revue/spip.php?rubrique1771
janvier 2025/juin 2026
©2026 patrick cintas